

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

IMPRIMERIE DE J. SMITH,
rue Fontaine-au-Roi, 14 bis.

JOURNAL

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

> Cet Evangile du Royaume sera prêché dans toute la terre habitable, pour servir de témoignage à toutes les nations, et alors viendra la fin.
>
> MATTHIEU, XXIV, 14.

DIX-HUITIÈME ANNÉE.



PARIS,

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS,

CHEZ L.-R. DELAY, LIBRAIRE,

RUE TRONCHET, N° 2.

1843.



G Muller Lith.

Lith. de Thierry frères Cité Bergère

STATION DE BÉERSÉBA

1 La Chapelle
2 La Grande Ecole
3 La Petite Ecole
4 La Maison du Missionnaire
5 Demeure de l'Aide Missionnaire
6 Magasin du Missionnaire
7 Maisons des Bastards
8 Maisons des Barolong
9 Maisons des Bassoutos
10 Fontaine

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Morija, 20 mai 1842.

Septième Rapport de la Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique, présenté au Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

PREMIER ARTICLE.

Messieurs et très-honorés frères,

Nous avons eu le plaisir de nous réunir à Morija pour nos Conférences annuelles. Nous désirons que le Rapport que nous venons vous soumettre aujourd'hui, excite dans vos cœurs des sentiments de sympathie pour nos épreuves, et de reconnaissance pour les succès dont il a plu au Seigneur de couronner nos faibles efforts. Nos entretiens ont été, comme de coutume, ouverts par la prière. Nous avons ensuite entendu les rapports qui nous ont été faits sur chacune de nos stations, et que nous vous ferons connaître tout-à-l'heure. Monsieur le Président s'est exprimé en ces termes : « Je me sens pressé en ouvrant nos Conférences de vous assurer de ma reconnaissance pour l'honneur que vous m'avez fait de me confier pour la troisième fois la présidence de ces réunions. Je m'en sens tout-à-fait indigne, et je ne puis attribuer cette déférence qu'à votre support et à cet amour fraternel qui nous a jusqu'ici unis d'une manière si étroite. Jamais nous ne

nous réunîmes dans des circonstances aussi heureuses et avec une aussi belle perspective de succès dans nos travaux. Nous avons vu nos stations menacées d'invasion, agitées par les superstitions païennes, ébranlées par la guerre, se consolider, et sous plusieurs rapports prendre de l'accroissement. Ce n'est plus en tâtonnant que nous marchons; nous connaissons aujourd'hui le peuple que nous évangélisons. Nous avons trouvé un levier pour l'ébranler dans ses superstitions et dans ses croyances. Je veux parler de l'assurance que nous avons acquise que nous n'avons pas à faire à un peuple athée, mais à un peuple idolâtre ; nous connaissons maintenant ses dieux aussi bien que le culte qu'il leur rend et les divers sacrifices qu'il leur offre ; non, cette idolâtrie n'est plus pour nous problématique ; non-seulement nous la voyons consignée dans les traditions, mais nous la retrouvons encore dans l'enthousiasme des poëtes, dans les chants religieux, dans les louanges données tant aux dieux tutélaires qu'aux dieux supérieurs. Le réveil qui s'est opéré dans nos stations et au dehors, doit partager notre reconnaissance entre la Société des Missions qui nous a envoyés, et la Société Biblique française et étrangère qui a si généreusement couvert les frais de nos publications. Ces différentes traductions, outre qu'elles contribuent à entretenir la vie au sein de nos stations, vont au loin réveiller et éclairer une foule d'indigènes, et préparer les voies à la bonne nouvelle du salut. Nous avons aussi à nous féliciter de la visite que M. le Docteur Philip a faite à quatre de nos stations. Sans parler du plaisir que nous avons eu de recevoir sous nos toits un serviteur de Dieu si distingué, et qui a toujours pris le plus vif intérêt à la Mission française, ses discours pleins de vie et d'expérience chrétienne n'ont pas peu servi à édifier et à affermir la foi de nos fidèles. »

MÉKUATLING.

A l'époque de notre dernière Conférence, le missionnaire de cette station nous fit part des circonstances alarmantes dans lesquelles il se trouvait. Il espérait alors que des jours plus heureux brilleraient sur la station, et que la paix succéderait enfin aux guerres interminables qui ont, hélas! trop long-temps désolé ce pays. Mais il n'en a pas été ainsi; l'état des choses a paru se compliquer davantage encore et prendre une tournure encore plus affligeante. Les Koranas ont continué leurs déprédations et fait tout ce qu'ils ont pu pour entraîner au pillage les habitants de la station. Le chef Moletsané malheureusement a été séduit, et avec lui plusieurs autres indigènes se sont livrés à des actes coupables. Dans une circonstance en particulier, le cœur de notre collaborateur a été tour-à-tour fort affligé et fort réjoui. Le pays était dans un soulèvement général; les Griquois, les Koranas et les Barolongs étaient liés contre Sékonyéla. Les habitants de la station désiraient rester neutres, et tremblaient à la pensée d'être entraînés dans l'un ou l'autre parti. Après un premier refus, ils furent invités à se rendre du moins à Oumpoukani, où l'on s'entretiendrait, disait-on, de quelques questions qui les intéressaient. Ne voyant aucun mal à cela, ils se rendirent au lieu désigné. Comme ils ne doutaient nullement de rentrer dans la station le jour même, ils ne prirent aucun cross (1) pour se couvrir pendant la nuit. On les trompait; l'assemblée s'occupa seulement des moyens de détruire le chef des Mantætis, et déclara que les habitants des stations devaient marcher ensemble et se protéger mutuellement. Les indigènes de Mékuatling se récrièrent, disant que Sékonyéla ne leur avait fait aucun mal. On leur répondit qu'ils devaient aider leurs

(1) Manteau. *Rédacteurs.*

voisins s'ils ne voulaient payer bien cher leur refus. Bon gré malgré, il fallut marcher Jean et Agosi étaient du nombre. Ils s'acheminèrent tristement avec une foule d'hommes qui ne respiraient que haine et vengeance. La pensée de ces deux chrétiens s'élevait à Dieu, et se reportait à leurs familles, à la station, lieu paisible qu'ils préféraient au bruit tumultueux des camps. Ils auraient voulu revenir sur leurs pas; mais comment échapper ? Ils étaient surveillés de très près par une foule de guerriers farouches qui se glorifiaient d'avoir pu tromper leur bonne foi. Comme ils marchaient, le cœur navré de douleur, le Seigneur vint à leur aide d'une manière frappante; ils en furent si touchés qu'il n'y pensent qu'avec un vif sentiment de reconnaissance. Le cheval de Jean, par l'effet soit d'une crampe, soit d'une pierre qui se serait introduite dans le sabot, devint tout-à-coup tellement boiteux qu'il s'arrêta tout court. Le jeune homme s'avança vers l'un des chefs, et lui dit: Vous voyez l'état de ma monture; je ne puis aller plus loin. On l'engagea à faire de nouveaux efforts; tout fut inutile. Jean ayant reçu la permission de s'en retourner, déclara qu'il ne pouvait pas revenir seul en pays ennemi: il demanda quelqu'un pour l'accompagner. Agosi s'offre; on l'accepte. Les deux amis se dirigent vers Oumpoukani; à peine ont-ils perdu de vue le *Commando* que le cheval se trouve tout-à-coup remis, à leur grand étonnement. Ils s'éloignent aussi promptement que possible d'un endroit qui peut leur devenir funeste et ils rentrent en paix dans la station, en bénissant Dieu de les avoir ainsi ramenés sains et saufs au sein de leurs familles.

Ces commotions ont jeté les indigènes des environs de la station dans les plus vives craintes. La nombreuse population qui habitait la belle vallée de Sepapou, à une lieue de la station, a évacué cet endroit à cause des dan-

gers qu'elle courait. Les uns se sont rapprochés, les autres se sont éloignés de la station. Les habitants proprement dits de Mékuatling ont été assez heureux pour conserver leur bétail. La maladie nous a éprouvés au dedans comme la guerre au dehors ; elle a fait de fâcheux ravages et enlevé bien des victimes. Cette épreuve a rendu les chrétiens plus sérieux, mais elle a produit un mauvais effet sur les indigènes païens qui y ont vu la vengeance des divinités pour l'abandon de leur culte. Les *Lingakas* ont profité de ce moment pour relever leur pouvoir affaibli, ils ont osé soutenir que le paganisme est supérieur au christianisme, et que depuis que des indigènes s'étaient convertis, la mort faisait plus de ravages qu'auparavant. Les membres de l'Église et les autres personnes bien disposées ont rendu, tant en public qu'en particulier, un fidèle témoignage à la vérité. Néanmoins, sous divers prétextes, bien des indigènes nous ont quittés. Nous devons ajouter, pour être justes, que les indigènes qui, dès le commencement, avaient paru attachés au missionnaire, lui sont restés fidèles. Le chef David Raliyé, après avoir donné des preuves d'une sincère repentance, a été réintégré dans l'Église. Depuis lors, il s'est conduit d'une manière digne de sa vocation. Une belle marque de son attachement à la station, est une maison en pierre de 38 pieds de long sur 14 de large qu'il vient de se bâtir. Deux autres natifs se sont également construit de bonnes demeures ; un troisième est occupé du même travail Nicanor Enkéri, l'un des chrétiens baptisés dernièrement, a ajouté un nouvel appartement à sa maison.

Services religieux. Par suite des fâcheux évènements que nous venons de mentionner, les services n'ont pas été aussi bien suivis que par le passé. Il y a même eu une diminution sensible dans le nombre des auditeurs. Dans les environs, la crainte d'être ensorcelé tient les natifs loin

de la station et les empêche de jouir des bienfaits de l'Evangile. Nous avons l'espérance que ce temps de crise passera, et que dans des circonstances plus favorables, nous verrons la nouvelle école que nous bâtissons remplie d'auditeurs. Il nous est cependant bien doux de pouvoir dire que ceux qui fréquentent le culte sont très-attentifs et la plupart sous de bonnes impressions. Autant que ses forces et ses occupations le lui ont permis, M. Daumas a visité le voisinage de la station. La ville du chef Moletsané a particulièrement attiré son attention. Il y a là des âmes disposées à écouter la parole de vie. Le chef n'est pas hostile, du moins ouvertement ; il s'empresse toujours de rassembler ses gens quand il voit arriver le missionnaire. Il y a peu de temps que notre frère se rendit chez lui. Une foule immense de natifs étaient venus des environs célébrer une noce auprès du chef. Moletsané fit cesser les danses, et convoqua pour la prière tous les gens de l'endroit ainsi que les étrangers. Une assemblée de près de 800 personnes entendit ce jour-là la bonne nouvelle du salut.

Ecole. La maladie que le missionnaire de Mékuatling essuya l'hiver dernier, ainsi que les fièvres qu'il a eues depuis lors, ne lui ont pas permis de tenir l'école aussi régulièrement qu'il l'aurait désiré ; la salle actuelle est d'ailleurs en si mauvais état qu'elle est inondée par la moindre averse. Le nombre des personnes qui savent lire s'est néanmoins à peu-près triplé. Les naturels les plus avancés sont passés à l'écriture, et deux d'entr'eux à l'arithmétique. Les jeunes gens qui sont obligés de conduire les troupeaux dans les champs ont attiré l'attention de leur missionnaire qui les a encouragés à apprendre à lire, soit pendant les soirées, soit aux champs, s'ils pouvaient avoir quelqu'un de leurs camarades pour leur aider. Des livres d'épellation leur ont été remis, avec la promesse que quand ils les auraient lus, ils rece-

vraient en présent une portion des Saintes-Écritures. Cette promesse en a encouragé beaucoup. L'autre jour le missionnaire eut la joie de rencontrer des jeunes bergers portant à leur cou un petit sac en cuir, dans lequel ils renfermaient les livres qui leur ont été distribués.

Catéchumènes. Une quarantaine d'indigènes continuent à recevoir une instruction religieuse, et plusieurs paraissent avancer d'une manière sensible dans la voie du salut. Sept d'entr'eux, qui depuis long-temps ont donné des preuves d'une sincère conversion, seront reçus, dans l'Église, par le Sacrement du baptême.

Personnes baptisées. Pendant le courant de l'année quatre membres ont été reçus dans la communion des fidèles, et sont venus réjouir et encourager ceux qui marchent depuis plusieurs années dans la vérité.

Depuis notre dernière réunion annuelle, le Seigneur a éprouvé par la mort de plusieurs personnes l'établissement qui nous occupe. Cependant, à cet égard même, il n'a pas laissé ses enfants sans consolation. Six personnes, nous en avons la douce assurance, sont entrées dans le repos de leur maître. Pas une d'elles n'a ignoré que sa fin approchait. Cette pensée, loin de les alarmer, les a remplies du saint désir d'être pour toujours affranchies des liens du péché et de la misère. Leurs dernières paroles ont encouragé les néophytes à persévérer dans la foi au Seigneur Jésus. Un d'eux disait : « La mort de nos amis ne nous effraye plus, parce que nous savons qu'ils vont au ciel. » Une femme avant de déloger de ce monde parla de la dernière demeure que Jésus lui avait préparée, et qu'elle se réjouissait d'aller habiter pour toujours. Une autre chrétienne s'endormit en prononçant ces paroles : « Je me confie en Christ. » Un homme qui avait été choisi comme candidat au baptême eut une fin des plus touchantes. A l'occasion du dernier dimanche qu'il passa

ici-bas, il parla du repos éternel réservé au peuple de Dieu. Un peu avant sa mort, il dit à ceux qui l'entouraient : « Ne craignez pas; le Seigneur Jésus et ses anges viennent recueillir mon esprit. »

Civilisation. La civilisation continue à faire des progrès à Mékuatling. Sans parler des maisons en pierre déjà mentionnées, et qui ont été construites l'année passée, les naturels se sont beaucoup voués à la culture du blé européen ; ils le vendent aux fermiers qui leur donnent en échange du bétail, des vêtements, du savon, du sel, etc. Quoique Madame Daumas ait été empêchée par les maladies qui ont affligé la maison missionnaire et par ses nombreuses occupations, de tenir régulièrement une école de couture, cependant, elle n'a pas cessé d'encourager les femmes à se vêtir convenablement, et de les aider à se procurer de l'étoffe ou à se faire des robes. Une douzaine de femmes ont adopté le costume européen pendant l'année dernière. Plusieurs petits habillements, qui nous avaient été envoyés par les dames de l'Église française de Londres, ont été distribués aux enfants qui se sont montrés les plus assidus à l'école.

Travaux matériels. Depuis notre dernière Conférence les travaux matériels n'ont pas avancé aussi promptement qu'on pourrait le désirer. L'aide-missionnaire de Mékuatling, avant de quitter la station, avait construit une chambre pour se loger et poser les fondements de la chapelle. Il avait aussi relevé le petit clocher qui était tombé pendant le temps des pluies. Le missionnaire, aidé des natifs, a ajouté 717 pieds de mur aux 427 de l'année dernière, pour fermer les jardins de l'établissement. Il a bâti une remise en pierre de 28 pieds de long sur 14 de large. Il a fait aussi plâtrer en dehors la chambre de l'aide-missionnaire, qui sert d'entrepôt. Le réservoir a été considérablement agrandi et soigneusement entouré d'un

mur en pierre, pour en écarter le bétail. La maison d'habitation a été entretenue. La chapelle temporaire a été réparée et blanchie de sorte qu'elle pourra servir jusqu'à ce que la nouvelle école, dont le travail a été confié à un maçon écossais, soit finie.—Résumé: adultes baptisés, 16. L'un a quitté la station, un second est mort. Enfants baptisés, 17; 2 décédés. Mariages 15. Catéchumènes 41. Auditeurs 180 à 200 le dimanche matin, 60 à 80 le soir. Écoliers 60 à 80.

THABA-BOSSIOU.

Le frère placé à la tête de cet établissement a été appelé à passer par des circonstances difficiles et pénibles, pendant l'année qui vient de s'écouler. En même temps, il a vu la bénédiction de Dieu reposer sur ses travaux. Son rapport de l'an passé nous fit pressentir que les progrès de l'Évangile ne tarderaient pas à amener une révolution au milieu d'un peuple dont la nationalité reposait sur des institutions anti-chrétiennes. Ce pressentiment s'est en partie réalisé. Le parti païen s'est déclaré ouvertement contre la vérité. La conversion de deux femmes du chef, et leur séparation d'avec lui, ont été le prétexte, ou plutôt la cause déterminante, de cette manifestation hostile. Chez tous les peuples, mais surtout là où le pouvoir est considéré comme le soutien des croyances publiques, l'adoption d'idées nouvelles en religion par la famille régnante doit produire une vive sensation et alarmer les masses. Aussi, loin d'être effrayés de cette opposition, avons-nous lieu d'être étonnés qu'elle ait été si modérée, et se soit bornée à des murmures et à des menaces. Dans la station même, il n'en est résulté que du bien; le zèle des chrétiens s'en est accru, et des personnes bien disposées, mais qui tenaient

encore au monde par quelques liens, s'en sont détachées. Il n'en a pas été ainsi au dehors. Les populations disséminées autour de Bossiou se sont refroidies envers les missionnaires, et il a été plus difficile que par le passé de les évangéliser. Là, règnent encore une grande ignorance et de funestes préjugés. On y parle beaucoup de changements opérés sur la station par la parole de Dieu, mais c'est pour les attribuer à la puissance de quelque sortilège particulier aux missionnaires. Nos frères de Thaba-Bossiou ne sont pas pour cela découragés; ils savent que quelques pas rétrogrades ne sauraient compromettre la cause du Sauveur. Nous avons été heureux d'apprendre que notre frère Casalis a visité dernièrement ces pauvres païens, et qu'il en a été mieux reçu que de coutume. L'état d'agitation politique de ce pays a augmenté le poids de la charge du missionnaire. Souvent, il a été appelé à partager les inquiétudes de Moshesh et à lui donner, soit son approbation, soit ses conseils, sur des affaires de la plus haute importance pour nos troupeaux. Nous aurions peu à nous occuper de ces sortes de choses, dans un pays où la tranquillité publique serait assise sur des bases plus stables. Les Griquois et les Koranas, dans leur querelle avec les Mantætis, ont tout fait pour porter Moshesh à leur donner quelqu'occasion de l'attaquer directement. Ils ont porté l'audace jusqu'à lui enlever des troupeaux, et lui tuer quelques gens, sous prétexte que des Mantætis fugitifs se retiraient sur ses terres. Nous devons bénir le Seigneur, de ce qu'il n'a pas permis que Moshesh déviât du systême de paix et de conciliation qu'il s'est tracé. C'est à la fermeté et à la prudence de ce chef, que nos stations doivent d'avoir échappé au fléau d'une guerre, longtemps regardée comme inévitable.

Dix-sept personnes ont été reçues, et admises à la

Sainte-Cène, pendant l'année qui vient de s'écouler. Les néophytes les plus marquants sont Mashoupa, troisième fils légitime de Moshesh, Masekonyane et Mamosebebetsi, les deux femmes du chef dont il a déjà été question. Mashoupa est âgé d'environ seize ans; il a eu l'avantage de grandir sous l'influence de la prédication de l'Évangile; il possède une connaissance assez étendue des Saintes Écritures. Comme son frère Molapo, il est naturellement sérieux et ferme. Un an avant sa conversion, on voulut le marier, mais il supplia ses parents de le laisser libre. « Je crois, dit-il, à la parole de Dieu, quoique mon cœur n'ait pas été efficacement touché par elle. Cette parole m'apprend que le mariage est sacré, et qu'un enfant tel que moi ne saurait en remplir les devoirs. Elle m'apprend aussi que je ne dois avoir qu'une compagne, et qu'ainsi mon choix, quand je pourrai en faire un, doit tomber sur une personne qui ait les mêmes sentiments que moi.» Lors de son baptême, il s'exprima à peu près en ces termes : « Je suis né païen, mais Christ a voulu que je grandisse pour lui. Je savais à peine marcher, qu'on m'apprenait déjà des chants de guerre, et qu'on me racontait avec éloge les actions de ceux de mes compatriotes qui ont versé le plus de sang. On m'apprenait à mépriser mes compagnons de jeu, et à me considérer comme leur chef. On me disait que tout était à moi, et que je ne dépendais de personne. Je me rappelle, que quoique à peine capable de parler, j'écoutais ces flatteries avec grand plaisir; l'orgueil, la vanité, l'ambition, le mépris de mes semblables germaient dans mon cœur. Je n'ai pas eu le temps ni la force physique de pécher comme mes frères, qui sont des hommes faits ; mais je sens que mon âme est aussi corrompue que la leur. Que je suis heureux d'avoir trouvé en Dieu un père compatissant qui aura pitié de ma jeunesse!...» Mashoupa a reçu le nom de

David. Un de ses compagnons d'enfance, appelé Enkakoume, fut baptisé avec lui. Ce jeune homme doit ses premières impressions religieuses à une circonstance assez remarquable. Il était allé paître les troupeaux de sa famille ; un orage affreux le surprit dans les champs. Le roulement continuel du tonnerre, le bruissement de la pluie, l'aspect livide des cieux, le remplirent de terreur. Il se crut perdu, et le tremblement dont il fut saisi l'obligea à s'asseoir à terre. Dans ce moment, il se rappela le *Père céleste*, qu'annonçaient les blancs de Thaba-Bossiou ; il posa sur l'herbe son petit bouclier et sa sagaie, et s'agenouillant, il s'écria : « Jéhova, je ne te connais point ; mais aie pitié de moi, et permets-moi de retourner vers mon père et ma mère.» A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'un coup de vent dissipa l'orage, et éclaircit complètement l'horizon. Depuis ce temps, Enkakoume se sentit pressé de se donner à son créateur ; il apprit à lire, suivit régulièrement les instructions religieuses, et devint un catéchiste sincère.

A ces deux exemples du bien que l'Évangile a fait à Thaba-Bossiou, notre frère en a ajouté deux autres, que nous signalerions dans ce Rapport, si nous ne craignions d'être trop longs. Nous ne parlerons que de la conversion de Félékoané, pour donner une nouvelle preuve des effets merveilleux de la grâce divine. Cet indigène a reçu de la nature un extérieur repoussant ; il est de très petite taille, fort chétif, et sujet à plusieurs infirmités. Ses concitoyens, accoutumés à s'estimer les uns les autres, en proportion de la beauté de leurs formes et de leur force musculaire, daignaient à peine le reconnaître pour une créature humaine, et l'accablaient de railleries. Se voyant méprisé de tous, le pauvre Félékoané en devint comme hébété ; la crainte du blâme et le désir de l'estime perdirent toute influence sur lui, et il chercha dans la satis-

faction des sens, un dédommagement aux injustices de la société. De tous les vices auxquels il s'adonna, la coutume de fumer le *daga* (espèce de chanvre) fut celui qui contribua le plus à sa dégradation morale. L'usage de cette plante délétère le réduisit par dégrés à un état voisin de l'idiotisme. Ce malheureux jeune homme semblait incapable de toute réforme ; mais est-il quelque chose d'impossible à la grâce de Dieu ? Félékoané vit bientôt quelle différence il y avait entre la pitié des missionnaires et le mépris de ses compatriotes. Remarquant que les missionnaires ne le repoussaient pas, il chercha leur société, et fit quelques efforts pour sortir de l'état abject dans lequel il était tombé. La crainte des jugements de Dieu lui fit renoncer à ses vices. Enfin il a reçu de Dieu le don de la foi, et sous l'influence de la grâce divine, se sont manifestés en lui des talents peu communs, dont le développement a surpris ceux mêmes qui l'ont connu dès son enfance, et que nos frères ont déjà mis à contribution pour l'avancement du règne de Dieu. (1)

Tous les membres de l'Église de Thaba-Bossiou ont été jusqu'ici préservés de chute, et leurs progrès dans la piété deviennent de plus en plus sensibles. Ils veillent les uns sur les autres, et semblent comprendre la responsabilité qui pèse sur eux. « Veillons et prions, disait dernièrement l'un d'eux à ses frères ; veillons et prions ; Jésus est le soleil de justice ; il éclaire, réchauffe et fertilise nos cœurs ; mais il y a cette différence entre le soleil de justice et celui de ce monde, que le premier ne

(1) Voici les noms de ceux qui ont reçu le baptême : hommes : David Moshesh, Salomon Enkakoume, Manoé Entlaloé, Silas Kouma, Jacob Mafaesa, Petero Ramasseri, André Félékoané, Jean Seaya. — Femmes : Mahomi Moupo, Loïs Mamokole, Marie Magdelaine Maménéré, Debora Masékoniane, Rachel Mamossébetsi, Rébecca Entlaloé, Elisabeth Entlaloé, Sara Ramaseatsané.

doit jamais se coucher sur nous, et que si nous le laissons se coucher, rien ne nous assure de son retour.» Ils rendent, avec zèle, témoignage à la vérité. Daniel est allé avec Isaïe, de Morija, passer quelques semaines auprès de Morose, chef établi sur l'Orange, pour lui apprendre à lire, à lui et à quelques membres de sa famille. Dans cette visite, il n'a pas craint de confesser Christ, et il a distribué plusieurs exemplaires des Évangiles. Abraham continue à aider notre frère dans ses traductions, et Josué Makonyane travaille avec autant d'ardeur à éclairer ses concitoyens, qu'il en mettait autrefois à combattre leurs ennemis.

Candidats au baptême.— Seize personnes figurent sur la liste des candidats au baptême. La conversion de quelques-unes d'entre elles date d'assez longtemps, et notre frère se propose de les baptiser prochainement. Parmi elles, se trouvent Makobalo, un des fils de Moshesh, et Mosebetsi, la jeune femme que Molapo renvoya autrefois à ses parents pour se conformer aux préceptes de l'Évangile.

Ecole.—L'école, placée sous les soins de M. Dyke, lui a donné cette année plus de satisfaction que par le passé. Si le nombre des élèves n'est pas aussi considérable que nous le désirerions, ce désavantage est peut-être compensé par l'ordre et la bonne discipline que notre frère est parvenu à introduire dans l'école. Plusieurs élèves ont appris à lire; quelques-uns paraissent être sous d'heureuses impressions. Quinze jeunes gens commencent à écrire d'une manière satisfaisante. M. Dyke s'est chargé de donner des leçons particulières d'anglais au jeune David Moshesh, et à deux de ses amis.

Civilisation.—Les habitants de la station sur lesquels l'Évangile exerce de l'influence, se livrent avec ardeur aux travaux destinés à améliorer leur condition temporelle.

Abraham Ramaseatsané s'est bâti une petite maison dont la maçonnerie a été fort bien soignée. Moïse Mossetsé a charrié plus de cent voitures de moëllons pour l'érection d'un bâtiment semblable. Ezéchiel et Mopéri, frère de Moshesh sont aussi occupés à bâtir. Moshesh a fait entourer d'un mur, six arpents de terre destinés à la culture des arbres fruitiers et des légumes que nous avons introduits dans le pays. Le costume généralement adopté par les chrétiens, consiste en un pantalon, un manteau de peausserie pour les jours ordinaires, et un habillement complet d'étoffes européennes pour le dimanche. Les travaux matériels de la station se sont bornés à l'érection d'un bâtiment qui a été ajouté comme aile à la maison missionnaire. Ce travail a été confié à un maçon anglais qui ne mérite que des éloges. La charpente a été très bien soignée, elle consiste toute entière en bois de sciage, coupé dans les environs de la station. Notre frère et M. Dyke ont eu assez à faire pour maintenir en bon état les anciens bâtiments de la station; ils ont vaqué à cette foule de petits travaux que nécessite l'entretien de nos établissements.—Proposé de bâtir à peu de frais une remise pour le wagon ;—adopté. Résumé. Adultes baptisés, 23. Enfants baptisés, 16. 1 mort. Mariages, 8. Candidats au baptême, 16. Personnes bien disposées suivant les catéchismes, 130. Congrégation le dimanche matin, 400; après midi, 350. Écoliers, 70.

MORIJA.

Cette station devient de plus en plus intéressante, par les progrès que l'Évangile fait chaque année. Placés, sous le rapport statistique, beaucoup mieux que les habitants de nos autres établissements, éloignés par leur position du théâtre de la guerre, les naturels ne semblent être

occupés que d'une seule chose, le salut de leurs âmes immortelles. Aussi, nous devons le dire avec joie et reconnaissance envers le Seigneur, nous avons été délicieusement émus, en voyant la puissante influence que la parole de vérité a déjà exercée sur cet endroit et sur les environs. Le Rapport du missionnaire de Morija a justifié notre impression. Il nous rappelle d'une manière remarquable, que rien n'est impossible à celui qui règne dans les cieux. Le réveil s'est étendu au loin hors de la station, et s'est même communiqué jusqu'aux bords du fleuve Orange, où la parole du Seigneur est aimée et écoutée avec attention. Nos frères, après avoir semé, au début de leur ministère, avec larmes, moissonnent aujourd'hui avec chant de triomphe.

Ils ont tâché d'exciter le réveil, en répandant des livres, en engageant les naturels à apprendre à lire, et à recevoir dans leurs cœurs la parole qui sauve. Ces paisibles messagers sont allés jusqu'aux limites méridionales du pays des Bassoutos, remuer, éclairer les indigènes et provoquer contre la religion naissante une salutaire jalousie. Dans plus de *cent* villages différents, une œuvre encourageante est commencée; il s'y prépare un grand bien. Nos frères de Morija ne se sont pas bornés à répandre des livres religieux; mais remplis d'amour à la fois et d'espérance pour les malheureux païens qui les entourent, ils les ont visités souvent, au milieu des acclamations de joie des naturels, ou des cris de désespoir des Lingakas ou de leurs adeptes. Par ces visites missionnaires, ils ont répandu la lumière, semé en autant de lieux qu'ils ont pu la bonne semence. Pendant le cours d'une excursion de cette nature, aux rives du Calédon, le missionnaire de Morija a été providentiellement conduit auprès d'une personne qui a reçu à cœur ouvert la vérité, et constamment refusé qu'on sacrifiât pour sa guérison des

victimes aux dieux; « Christ est ma médecine,» disait cet indigène poitrinaire. Avant sa mort, il s'est recommandé à ce puissant Sauveur; il a distribué à ses enfants les livres qu'il possédait; après leur avoir donné le baiser des derniers adieux, avoir prié sur leurs têtes inclinées, et les avoir exhortés à servir Jéhovah, il s'est enfin endormi au Seigneur comme il y a lieu de l'espérer. La veuve et les enfants de cet indigène viennent régulièrement tous les quinze jours à l'église, quoique éloignés de deux journées de marche de Morija. Dans une récente excursion aux bords de l'Orange, M. Arbousset a évangélisé 40 villages, en s'aidant d'une quinzaine de Bassoutos convertis qui l'accompagnaient, et parmi lesquels étaient Ésaïe Leheté, Molapo, Makonyane. Les naturels les ont généralement bien reçus, en quelques endroits mêmes fêtés; plusieurs ont suivi la caravane missionnaire pendant des journées entières. Notre frère a trouvé ici et là quelques bons lecteurs, deux personnes converties, quatre ou cinq localités où il semble se préparer un réveil. Morija voit ordinairement arriver de tout ce quartier là des gens qui se rendent au service du dimanche, ou au catéchisme. Et pourtant, quel pays plus ténébreux et plus barbare! Naguère, les cannibales y exerçaient leurs affreux ravages. Un de leurs repaires, où les natifs se sont rendus *en foule* pour y entonner des chants chrétiens, vient de recevoir un nouveau nom, celui de *Legaga la Touto*, ou *grotte du prêche.* Pendant les seize derniers mois, il est à peu près sorti de la maison missionnaire :

Évangiles ou nourritures du cœur :	600 exemp.
Catéchismes	150 ex.
Alphabets.	300 ex.
Livres de prière.	400 ex.
Traité de la Rédemption. . . .	300 ex.
Tableaux de lecture.	1500 au moins.

Les membres de l'Église de Morija continuent à faire des progrès dans la grâce, et à s'affermir dans la foi. Ils sont simples, affectueux, bien unis, zélés pour le bien de leurs semblables. Parmi les chrétiens qui habitent hors de la station, Japhet Moiketsi, Mathieu Sebatane, Zachée et Élie, remplissent dans leurs villages respectifs les fonctions de moniteurs, et enseignent à lire à leurs compatriotes. Les réponses que les indigènes, membres de l'Église, font aux questions qu'on leur adresse, montrent quelle connaissance ils ont de l'Évangile, et quelle soumission ils apportent à l'accomplissement de ses préceptes. L'un d'eux disait : « Oh ! que le renouvellement du cœur est difficile ! Autrefois, j'avais un désert immense derrière moi, devant mes pas une muraille de gros rochers ; que faire ? où fuir ? comment avancer ? Mais celui que rien n'arrête, qui sait tout vaincre, m'a enfin secouru. » Ricard Selelo, après avoir décrit le fusil, ajouta : « Rien ne résiste à la force de cette arme ; j'ai même vu des blancs tirer contre un rocher, recharger, tirer de nouveau, et ce rocher enfin se rompre comme notre cœur se brise sous les coups redoublés de la puissante parole de Dieu. » Lydie aussi s'exprimait de la manière suivante : « Je suis une femme, ma tâche est de rassasier les hommes, c'est pourquoi je puis bien parler du *lelala*. (1) Quelquefois je gravis la montagne, accompagnée de nos amies. Nous y voyons des grès qui nous plaisent à certains égards, mais les trouvant trop durs pour être façonnés à notre guise et convertis en pierre à moudre, nous les laissons là ; mais le Seigneur n'en a pas ainsi agi envers nous. Nos cœurs étaient si durs à ses yeux, il les a amollis, façonnés à son gré, sans se rebuter aucunement ; il nous a pardonné nos premières œuvres, nos cris insultants, notre long mépris de l'É-

---

1) Pierre sur laquelle les femmes moulent leur blé.

vangile, et les trois blancs, ses messagers, ministres de compassion, nous ont patiemment attendus et supportés, nous appelant sans cesse.» Nérée, exhortant une de ses amies, lui disait : « Du courage, en avant; l'agneau de Dieu ne regarda pas en arrière le jour où il descendit du ciel sur la terre, pour opérer notre rachat.» Un autre s'écriait dans une réunion d'église, tenue le dimanche au soir : « Je viens d'entendre un sermon sur la mort de mon Sauveur. Ah! qu'elle a été amère! Je voudrais passer de ce monde au ciel sans aucun délai, pour ne plus pécher! Un homme ne peut voir sans frémir le dard qui a blessé à mort son père, et je gis au milieu des lances qui ont percé mon Sauveur! Je veux dire dans le péché; or, tout péché n'est-il pas un dard qui a percé notre Maître !» L'indigène qui a prononcé ces paroles, paraît d'ordinaire moins ému; c'est un des membres qui donnent le plus d'inquiétude à son pasteur; ces élans de sa piété sont donc bien précieux.

Le jeune chef de la station a affligé son missionnaire par un acte de violence, et l'a réjoui en même temps par la belle et prompte réparation de sa faute. Les brebis de la mission avaient causé du dommage dans son champ de millet. Molapo en reprit le berger, qui le paya de pauvres excuses et ne se montra rien moins que docile à la répréhension du jeune chef. Doublement offensé, le jeune prince cède à la violence de son caractère naturel. Il vole aux corbeilles du pâtre, en tire du blé, le répand par terre, et rentre chez lui. Le remords le saisit, il maudit sa conduite, il va trouver le berger et lui demande pardon. Ensuite, il apporte du blé et il remplace lui-même, aux yeux de son peuple, celui qu'il venait de répandre. Le tout se passe en un même jour, selon qu'il est écrit : « Que le soleil ne se couche point sur votre colère. » Cette faute réparée, Jérémie se trouva un peu soulagé;

cependant son cœur sensible a été long-temps froissé des effets de sa chûte. Et mon Sauveur, disait-il, les yeux remplis de larmes, mon Sauveur qui se tut quand on lui frappait au visage, mon Sauveur qui, lorsqu'on lui disait des outrages, n'en rendait point ! »

Quant aux indigènes convertis l'année dernière, ils sont au nombre de trente ; la moitié sont des personnes très-intelligentes et passablement instruites dans la doctrine chrétienne. L'une d'elles disait judicieusement : « Le plus grand des suicides, c'est de mourir hors de Christ ; c'est pourquoi je me donne à lui toute entière. » — « Ce n'est pas moi qui ai eu pitié de Dieu, remarquait une autre chrétienne, mais c'est Dieu qui a eu pitié de moi ; son amour est un vrai sel qui assaisonne et notre cœur et nos paroles. » — Touché du spectacle de nouvelles conversions, quelqu'un qui a depuis le commencement écouté la prédication sans en ressentir d'abord l'efficace, disait en se condamnant lui-même : « Je suis un des poussins de la première couvée ; mais quand saurais-je piquer le grain de l'Évangile et m'en nourrir ? Le sifflet a sonné, la voix du Sauveur m'a appelé ; laissez-moi enfin courir après lui. » — Ézéchiel Konyane a quitté Morija avec sa famille pour aller habiter Thaba-Bossiou, où il est aimé et estimé de l'Église. La piété de ce Mossouto est mélancolique, ce qui tient autant à son caractère naturel qu'à ses malheurs. Un jour il commentait ainsi Jean VI, 27. J'avais dit de mon père et de ma mère : Voilà mon pain, mais ils m'ont été tous deux enlevés. Rien n'est plus naturel sans doute que de s'attacher à celle qui vous a nourri de son lait ; cependant elle non plus n'est pas un pain éternel. » Une catéchumène, Dorcas, a été baptisée à l'heure de la mort, et s'est endormie au Seigneur, disant pour dernier adieu à ceux qui l'entouraient : « Vous me reverrez auprès de Jésus. »

Ecole. Depuis son retour de Béthulie, frère Gosselin a tenu régulièrement une école de lecture trois heures par jour. Elle compte 57 jeunes élèves, dont 16 ont appris à lire couramment et 40 sont encore à l'alphabet; une vingtaine d'adultes la fréquentent aussi presque chaque jour; les habitants des environs viennent occasionnellement s'y fortifier dans la lecture. Les services du dimanche sont toujours bien fréquentés, et le nombre des auditeurs varie de 3 à 500.

La station compte 28 communiants, dont 13 établis à Morija, et 15 aux environs, dans 8 différents villages. Il y a aussi plus d'une centaine de catéchumènes, dont 4 dans la station et 118 répandus dans 28 localités. 16 de ces catéchumènes, dont la conversion paraît évidente, reçoivent, outre l'instruction commune, une instruction à part, ils sont admis aux réunions d'édification tenues par les membres de l'Église. Tous les communiants continuent à fréquenter régulièrement les catéchismes ; 15 anciens catéchumènes ont abandonné les instructions, 11 autres ont été se fixer à Béerséba où ailleurs.

Matériellement parlant, trop peu de chose s'est fait à Morija depuis la dernière conférence. La civilisation, loin de dépasser les progrès de l'Évangile, ne les a pas suivis. Frère Gosselin a entretenu les bâtiments déjà existants, ainsi que les voitures. Grâce à ses soins deux chambres et le cabinet d'étude ont été rendus confortables, deux petits fours bâtis et dix mille briques cuites. Nos frères de Morija espèrent que l'année prochaine les travaux matériels avanceront plus rapidement. La Conférence vient de charger M. Gosselin de l'érection d'un atelier de 45 pieds de long sur 16 de large. Les naturels ont fait des progrès sous le rapport de la civilisation. Ils ont bâti pour la mission un mur en pierre de 400 pieds de long dans un sens, et de 200 dans un autre sens, pour entourer

un enclos; ils ont aussi élevé une remise en roseau, et fait 10,000 briques. Molapo s'est fait bâtir, par un maçon anglais, une maison passablement belle pour le pays; et Matété, sous la direction et avec l'aide de notre frère Gosselin, s'en est aussi bâti une plus petite, mais en quelque sorte modèle. Des murailles en pierre ont été élevées autour de plusieurs champs de millet; ce qu'on aime d'autant plus à remarquer que l'histoire entière des missions nous montre que là où la civilisation diminue ou s'arrête, les progrès de l'Évangile sont à peu-près nuls; la civilisation pourrait moins encore se propager sans l'Évangile.—Résumé : Communiants, 28; 1 mort, et un second passé à Bossiou. Catéchumènes sur la station et aux environs, 218; 1 mort. Mariages bénis, 21. Enfants baptisés : 22. Écoliers : 60 à 80.

(La fin prochainement.)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

CANADA ET ENVIRONS.

Le Canada, ancienne colonie française. — L'Amiral de Coligny proposant l'établissement de colonies. — État actuel du Canada.—Evangélisation de la population catholique, de la population anglaise, de la population indigène.

Le Canada appartenait autrefois à la France; longtemps il fut soumis à son pouvoir; aujourd'hui encore il l'est à son influence. Là vivent un demi million de Français, que la politique a séparés de la patrie, mais

que la nature et la coutume y attachent encore. Les traités changent les noms, ils ne changent pas les sentiments, ils ne touchent pas aux mœurs, et l'état moral d'un peuple reste le même long-temps après que son état politique a été bouleversé. Sous un nom nouveau, sous des maîtres étrangers, l'immense majorité des Canadiens sont donc encore nos frères, les fils perdus mais fidèles de la France qui les regrette peut-être après les avoir mal secourus. Dans le sens élevé et vrai du mot, le Canada est plus Français qu'Anglais ; il a un droit particulier du moins à nos sollicitudes et à nos vœux.

L'Espagne était maîtresse des magnifiques empires du Nouveau-Monde, elle s'enrichissait de leurs inépuisables trésors, et sa puissance semblait sans bornes comme sans orgueil. Le Portugal avait moissonné beaucoup de gloire et beaucoup d'or presque dans toutes les parties du monde; son ambition retenait encore les débris de ses vastes conquêtes. La brillante et belliqueuse France avait stérilement dépensé son héroïsme et son sang à la conquête d'un petit duché dans une petite contrée d'Europe, et dans la douleur de ses revers ou l'enivrement de ses victoires, elle n'avait point ouvert les yeux sur ces mondes nouveaux qu'il était si facile de soumettre et si utile de posséder. Plus tard, tournant contre son sein son bras puissant, elle déchira ses propres entrailles, et elle employa sa force à s'épuiser. Au milieu de ces chocs terribles et stériles, un homme pensait à la vraie gloire de la France; il la soutenait de son bras, il l'éclairait de ses conseils, car sa sagesse était grande comme son courage, et son patriotisme égalait sa piété. Ce grand homme était l'Amiral de Coligny, l'une des plus grandes célébrités de la France, et du protestantisme ; « Un des génies les plus étendus, les plus fermes, les plus actifs, dit Raynal, qui ait jamais illustré ce grand empire. Ce grand po-

litique, citoyen jusque dans les horreurs des guerres civiles, envoya, l'an 1562, Jean Ribaud dans la Floride.» Il voulait y fonder une colonie française, et c'était le second essai de cette nature tenté par l'illustre amiral dans le double intérêt de la France et du protestantisme; car il ne faut pas oublier qu'aux préoccupations de son patriotisme, se mêlaient toujours celles de la foi. Si les sages avis de Coligny eussent été suivis, si la France eut donné des soins à cette semence d'elle-même jetée dans un autre monde, nul doute que la colonie, en possession d'un riche et magnifique pays, ne se fut promptement accrue et fortifiée. Mais abandonnée à elle-même et à ses féroces ennemis, elle disparut bientôt de cette terre, où elle ne laissa que le souvenir de ses malheurs.

Un Espagnol avait déjà découvert la Floride. Tous les Indiens des Antilles croyaient, sur la foi d'une ancienne tradition, à une fontaine dont les eaux merveilleuses avaient le pouvoir de donner une jeunesse nouvelle même à la vieillesse presqu'éteinte. L'imagination vive et romanesque des Espagnols saisit promptement ce nouvel espoir d'une immortalité prématurée. L'un d'eux, persuadé qu'il découvrirait à son tour un Nouveau-Monde, et ayant besoin de temps pour accomplir ses vastes desseins et survivre à sa gloire, fit un voyage vers le lieu probable de la fontaine merveilleuse ; en poursuivant la chimère, il découvrit la Floride ; par là il immortalisa son nom et rendit un service à l'humanité, comme il arrive à l'alchimiste quelque fois de faire une bonne découverte en en tentant une impossible. Le climat du nouveau pays était beau, le sol riche, mais l'immortelle fontaine n'y était pas; le voyageur revint à Porto-Rico, sensiblement plus vieux qu'il n'en était parti. La vie s'use, hélas, par les efforts que l'on fait pour la prolonger ; et fuyant d'une fuite constante, elle nous échappe sans cesse, ou plutôt nous entraîne

avec elle vers ces rivages nouveaux où se trouve en effet une fontaine de vie abondante pour tous; mais pour les uns pleine de délices, et pour les autres pleine de tourments.

Quand Philippe, roi d'Espagne, eut appris qu'une poignée de Français et de *Français protestants* se consumaient en vains efforts sur les côtes de la Floride, il envoya une flotte de Cadix pour les détruire. Menendez, qui la commandait, arrive sur les côtes, il trouve les victimes, il les attaque dans leurs retranchements et en fait un massacre horrible. Tous les malheureux colons qui échappèrent au carnage furent pendus à des arbres avec cette inscription haineuse et dérisoire : *Non comme français, mais comme hérétiques.* Le gouvernement français ne tira aucune vengeance, ne demanda aucune réparation de ce sanglant affront, de cette brutale extermination; la petite colonie avait eu pour fondateur un homme illustre mais huguenot, elle pouvait faire honneur au protestantisme si elle en faisait à la France; il ne fallait pas d'autres raisons pour laisser dans l'oubli ces malheureuses victimes de la foi et du patriotisme. Toutefois un navigateur habile et audacieux, (1) ennemi des Espagnols, passionné pour les périls et la gloire, vend son bien, construit des bâtiments, choisit des compagnons dignes de lui, va attaquer les meurtriers dans la Floride, les pousse de poste en poste avec une valeur, une activité incroyables, les bat partout; et pour opposer dérision à dérision, les fait pendre à des arbres sur lesquels on écrit : *Non comme espagnols, mais comme assassins.*— Puis il se retire, satisfait et vainqueur.

Ce n'est pas ainsi que se serait vengé l'Amiral de Coligny; le guerrier chrétien eut imité le Sauveur qui

(1) Dominique de Gourgue.

rendait le bien pour le mal. Mais voilà la fin tragique de la seconde colonie fondée par lui en Amérique pour y introduire le pouvoir de la patrie et de la religion. Toutefois, son nom peut se rattacher à tout essai ultérieur de colonisation; c'est lui qui en donna l'idée, et en montra la possibilité. Lorsque dans des temps plus heureux, et sous un roi qui avait été protestant, la France pensa à s'étendre, elle se rappela en effet les desseins et les entreprises de Coligny; craignant l'Espagne, toute puissante au sud de l'Amérique, elle résolut de s'établir au nord. Ce ne fut néanmoins qu'en 1608 qu'on jeta les fondements de Québec, depuis lors capitale de la colonie. Il y avait fort longtemps que cette contrée était connue de la France. François Ier y envoya, à plusieurs années d'intervalle, deux marins, dont l'un découvrit Terre-Neuve, et dont l'autre entra dans le fleuve Saint-Laurent. Le malheur des temps retint dans des bornes fort étroites, et par moments rendit comme nulle la colonie, jusqu'à ce que le règne brillant de Louis XIV lui donna tout-à-coup une grande force et une grande importance. Dès-lors commença cette guerre cruelle entre les Français et les Anglais, qui se termina par la prise de Québec en 1759, et l'abandon des deux provinces en 1763.

Les Français s'étaient surtout établis sur les rives magnifiques du Saint-Laurent. Ce fleuve est l'immense canal par lequel ces mers intérieures, qu'on appelle lacs, se dégorgent dans l'Océan; il y apporte, dit-on, 1,672,704,000 pieds cube d'eau par heure. Sa largeur est de cinq lieues peu au-dessous de Québec; de là à l'Océan, elle s'étend sans cesse, de sorte qu'à l'embouchure, on compte 15 lieues d'une rive à l'autre. C'est moins un fleuve qu'un golfe. Dans son cours de cent lieues, il forme des îles et des lacs vastes et beaux. Dans l'une de ces îles, est bâtie la ville de Montréal. En été, l'aspect des rives est enchanteur; elles sont couvertes de

maisons si rapprochées les unes des autres, qu'elles semblent former un immense village qui s'étend le long du fleuve. Du haut du clocher, la croix domine les plus humbles villages; de loin, les maisons simples et propres paraissent légèrement posées au sommet des montagnes, ou agréablement semées sur la surface brillante des eaux. Le fleuve roule ses larges flots, tantôt calmes, tantôt irrités, à travers un pays où toutes les grandeurs et tous les contrastes de la nature semblent rassemblés; ses eaux, après avoir été resserrées entre de hautes montagnes, cachées dans d'épaisses forêts, s'étendent à perte de vue dans d'immenses plaines où elles réfléchissent, le jour, les campagnes avec leurs moissons; la nuit, les astres avec leurs clartés. Lorsque les Français abordèrent dans le pays, cette nature, alors plus grande et plus sauvage, présentait un aspect effrayant et sublime. La civilisation lui a fait perdre beaucoup de son antique magnificence. Loin du fleuve, le sol est moins fertile, la température moins agréable; quand on remonte au nord, vers le Labrador ou la baie de Hudson, le terrain devient nu, le froid excessif; ce ne sont qu'eaux glaciales, montagnes arides, amas de neige. Dans le Canada même, la température y est tour-à-tour extrêmement froide et extrêmement chaude. Les moissons sont semées et moissonnées en deux ou trois mois.

Les cinq sixièmes de la population dans le bas Canada se composent de Français; en revanche, dans le haut Canada, il y a plus d'Anglais que de Français. Les deux tiers des habitants, à parler de la population en général, sont français. Ils ont toujours joui d'une parfaite liberté religieuse et d'une certaine liberté politique. Désormais ils auront le droit de faire partie des chambres législatives. Ils sont restés fidèles à leurs habitudes, et comme nous le disions, ils sont français encore; ils reflètent les

beautés et les défauts du caractère national ; gais, expansifs, hospitaliers, aimant la société, multipliant les fêtes, attachés à la langue et à la religion de leurs pères. Cette religion n'est pas celle de Coligny; c'est le catholicisme avec ses erreurs et son ignorance. Il y a dans le Canada un évêque catholique, un chapître, beaucoup de prêtres et des missionnaires. Le gouvernement anglais les laisse libres et il fait bien, il les salarie même. Il salarie aussi un évèque et un clergé anglican. Les autres cultes sont libres, mais ils ne sont pas payés. On sait ce qu'est dans les colonies en général, la religion catholique : une pratique, une coutume respectée sans examen, suivie sans conviction. La plupart des habitants du Canada sont catholiques parce que leurs pères l'ont été, parce qu'il serait honteux de ne l'être pas; leur foi n'a pas d'autre fondement, leur piété n'a pas d'autre mérite. Opiniâtres sans être convaincus, fermes sans motifs, zélés sans but, ils opposent cette force d'inertie qu'il est si difficile de vaincre ; ou bien ils défendent la religion comme on défend le mal, par la passion et la colère.

Malheureusement peu d'efforts ont été faits pour les éclairer. A plusieurs reprises, on a résolu de s'occuper d'eux ; mais ces desseins n'ont point encore été exécutés, et on sait que retarder le bien, c'est le rendre plus difficile. Quel beau champ pour les Églises protestantes de France, si elles avaient assez d'argent, d'ouvriers et de zéle surtout ! En beaucoup d'endroits aujourd'hui, le Catholicisme veut convertir le protestantisme ; ne pourrions nous pas, par une chrétienne jalousie, porter la guerre dans son camp, et prouver que partout la Bible est plus forte que le Pape, Dieu plus puissant que l'homme. Une pieuse dame avec quelques amis a commencé l'œuvre; pleine de foi et de zèle, elle a ouvert des écoles, repandu des livres, prêché l'Évangile parmi ces populations catho-

liques qui croyent sans savoir pourquoi ni quoi, et n'ont jamais connu les fondements réels ou prétendus de leur religion. Madame Feller a obtenu des succès qui ont décidé des chrétiens à se joindre à son œuvre, et d'autres à la soutenir de leurs dons et de leurs prières. Ses efforts ont trouvé aux États-Unis et en Suisse, les sympathies qu'ils méritent. On a vu des prêtres mêmes reconnaître les erreurs de leur croyance et les abjurer. Toutefois les obstacles sont grands. Nous prenons au hasard un rapport de l'un de ces fidèles colporteurs ; nous en connaissons de beaucoup plus tristes, mais nous nous bornons à celui qui se trouve sous nos yeux: « Le 2 janvier 1842, j'allai avec frère C. porter une Bible hébraïque à un prêtre. Nous étions allés chez lui avec trois Canadiens pour comparer notre Bible avec la sienne. Mais il avait dit que notre Bible ne valait rien, parce qu'elle n'avait pas les Maccabées. Je lui répondis: « Monsieur, vous savez que les Juifs, à qui les oracles de Dieu ont été confiés, ne les ont jamais reconnus pour inspirés.» Il assura le contraire. «Veuillez alors, lui dis-je, me donner par écrit votre opinion ; nous publierons dans des journaux nos sentiments contraires.» Il ne voulut pas consentir à cela. Je dis aux Canadiens qui nous avaient écoutés avec intérêt: «Vous voyez clairement que votre prêtre a tort, puisqu'il ne veut pas me donner son opinion par écrit.» Dans son embarras, le prêtre me dit: «Apportez votre Bible hébraïque, et je l'examinerai.» C'est ce que je fis le 2 janvier. Pendant l'absence de frère C., j'entrai dans l'église. La messe finissait ; je vis l'une des personnes qui m'avaient accompagné chez le prêtre ; je lui dis que j'avais apporté une Bible hébraïque, et je l'invitai à venir avec moi chez le prêtre, si elle le désirait. Le peuple s'assembla autour de nous, il écouta avec intérêt notre conversation qui dura environ dix minutes. Je saisis cette occasion d'annoncer l'Évangile ; mais

Satan, qui ne dort jamais quand le bien se fait, excita du trouble. Un jeune homme s'approcha de moi en s'écriant: « N'êtes-vous pas l'un des Suisses ? » « Oui, lui répondis-je, à votre service.» « N'avez-vous pas honte de prêcher à la porte de notre église ?» D'autres commencèrent à jeter de hauts cris et à me pousser. Je me retirai sur le milieu du grand chemin, et je dis : « Je suis maintenant où personne n'a le droit de m'adresser la parole. Je commençai de nouveau à annoncer l'Évangile ; on s'avança pour me battre, mais d'autres retenaient ceux qui s'avançaient. Je parcourus sur la route, trois acres, ainsi pressé, entouré par la foule; les uns me donnaient des coups de poing, les autres mettaient leurs pieds et des bâtons entre mes jambes pour me faire tomber. Je tombai trois ou quatre fois. On me jetait aussi des boules de neige dont quelques-unes me blessèrent un peu. Enfin j'entrai dans une auberge. Je puis en toute vérité dire que le Seigneur vint à mon secours, car malgré ces mauvais traitements, je ne cessai pas un instant d'annoncer l'Évangile à la foule. Plusieurs paraissaient touchés de mes paroles. Dans l'auberge, je continuai à parler ; mais mes auditeurs étaient plus furieux encore. Voyant leur rage, je leur dis: « Eh bien, parlez-moi un peu de votre religion ; j'écouterai avec plaisir.» Il se fit un grand calme, mais personne ne prit la parole. « Il paraît donc, repris-je, que vous ne savez rien de votre religion, puisque personne n'ose en parler.» Dans ce moment, un magistrat entra pour voir ce qui se passait. Je m'avançai pour le lui dire. Mais les Canadiens demandaient qu'il me chassât. « Personne, répondit-il, n'a le droit de le chasser d'ici, il a le même droit que vous d'y être, et je défends à chacun de vous de lui faire quelque mal que ce soit ; celui qui n'obéira pas me répondra de sa conduite. Si vous ne voulez pas l'entendre, allez-vous en.» Je saisis cette oc-

casion pour parler de l'Évangile au magistrat lui-même. Dieu veuille faire tourner tous ces troubles à bien.»

On conseillait au colporteur de demander raison de ces outrages ; tout ce qu'il demanda au magistrat c'est qu'ils ne se renouvelassent pas, et plaignant les fanatiques adeptes d'une religion qu'ils ignorent, il leur donna son pardon et ses prières. Il y a quelque temps qu'un établissement de la mission avait été attaqué. Cette fois les mauvais traitements avaient été beaucoup plus graves ; les missionnaires avaient failli périr corps et biens. L'autorité fut informée ; elle condamna l'un des coupables à soixante jours de peines sévères ; l'agent de la mission se leva alors devant la tribunal, il s'interposa entre la justice et le coupable, et demanda grâce pour ce dernier. « Notre but, dit-il, n'a pas été de faire punir le mal, mais seulement d'en prévenir le retour. Notre religion nous apprend à rendre le bien pour le mal, et nous suivons ses préceptes. » Le juge adressa de sévères exhortations au coupable, il lui peignit la noble conduite de ceux qu'il avait si cruellement offensés, puis il le renvoya absous. L'agent se dirigea vers lui, lui serra la main, et l'assura de son sincère pardon. Une autre membre de la mission présenta de même une main de réconciliation à plusieurs personnes qui avaient secondé le principal coupable, et s'étaient montrées amères et injustes. Soit honte, soit haine, elles ne voulaient pas la recevoir, mais enfin elles la serrèrent aussi cette main charitable qui bénit ceux qui la maudissent. Cette noble pratique de l'Évangile jointe à une fidèle prédication portera des fruits, n'en doutons pas ; on se lassera de persécuter ceux qui ne se lassent pas de pardonner.

Sauf cette mission qui se développe, il est vrai, rien n'avait encore été entrepris, ainsi que nous l'avons remarqué, pour apporter la vraie lumière parmi ces cinq

cent mille Français répandus sur les rives du fleuve Saint Laurent. La Société des Missions wesleyennes, qui dispose de grands moyens, s'est sérieusement occupée de cette nombreuse et intéressante population. Elle voulait fonder une mission spéciale pour ces nouveaux sujets de la Grande Bretagne. Nous ignorons si elle a mis la main à l'œuvre, mais nous espérons bien qu'elle n'y renoncera pas.

Quant aux colons anglais du Canada et des pays voisins, elle s'en occupe depuis plusieurs années avec autant de succès que de zèle. Nous donnerons ici quelques extraits de l'un de ses Rapports. « La congrégation de Halifax a fidèlement profité des moyens de grâce mis à sa portée; Dieu daigne bénir la prédication de sa parole. Nous pouvons dire des membres de notre Eglise, que justifiés par la foi ils ont la paix avec Dieu, et recherchent la sanctification sans laquelle nul ne verra le Seigneur. Cinq d'entre eux sont morts dans la foi au Seigneur; vingt-deux candidats ont été reçus membres de la Société, cinq autres sont à l'épreuve. A Bedeque (île du Prince Edward), la cause de Dieu fait des progrès; les fidèles ont reçu avec bénédiction le sacrement de la sainte Cène. Dix-neuf personnes ont été reçues membres de nos classes. L'œuvre continue à prospérer à Carbonear (Terre-Neuve); onze nouvelles classes ont été formées depuis notre dernière assemblée; nous avons tenu beaucoup de réunions de prières, auxquelles les jeunes convertis ont pris une grande part. L'influence de l'Evangile s'étend au loin. Près de cent personnes se sont jointes à la Société; sincèrement converties, presque toutes se réjouissent maintenant au Seigneur. Pendant le mois de mai, des réunions de prières ont été tenues dans tous les quartiers de la ville, six fois chaque semaine, le soir; elles se prolongeaient quelquefois jusqu'à minuit et même jus-

qu'au jour; l'impression qu'elles ont laissée est profonde et sérieuse. Les réponses que Dieu fait chaque jour à nos prières nous encouragent à les multiplier.»

Les paroles suivantes montrent les besoins de l'œuvre: « Je visitai la petite île de Grand Manan, dans la baie de Fundi: je fus bien reçu par le peuple, dont l'état est déplorable. Au nombre de deux cents, ces insulaires délaissés ne reçoivent presque aucune instruction. Je les visitai de maison en maison, les exhortant, priant avec eux, et leur distribuant des livres. Ils recevraient avec joie un missionnaire. Je me rendis ensuite à Black River, sur le bord de la baie, et je prêchai l'Evangile à une centaine d'hommes abandonnés qui m'écoutèrent avec grand plaisir. De là je passai à Long Reach sur la rivière Saint Jean. J'y restai quinze jours, prêchant l'Evangile de maison en maison, et baptisant des enfants. Le peuple paraissait fort réjoui de ma visite; il offrit de faire tout ce qu'il pourrait pour l'entretien d'un missionnaire, s'il lui était possible d'en obtenir un. Un homme offrit de donner du terrain et L.20 (500 fr.), pour la construction d'une chapelle wesleyenne; un second fit une promesse à peu près semblable. Ceci est un vrai champ missionnaire. Un missionnaire serait reçu avec beaucoup de joie; de grandes assemblées viendraient avec empressement écouter ses paroles, et son œuvre, selon toute probabilité, serait grande et féconde. A Hopewel, le même désir d'un missionnaire m'a été manifesté; les mêmes promesses de l'entretenir m'ont été faites... Je remontai la rivière Saint Jean, prêchant sur ses rives à des auditeurs nombreux et avides d'instruction. On faisait plusieurs milles pour venir m'entendre. Plusieurs s'enquéraient sérieusement du chemin du salut. Pendant l'année dernière, j'ai parcouru 4,000 milles (environ 1050 lieues), j'ai

prêché de quatre à huit fois par semaine, j'ai visité des familles, j'ai prié avec elles, je les ai exhortées à fuir la colère à venir et j'ai baptisé cent enfants. »

Avec des âmes aussi bien disposées, des ouvriers aussi actifs, les succès peuvent-ils manquer ? Quel contraste entre ces populations protestantes avides d'instruction, et ces autres populations ignorantes qui repoussent, avec tant de haine, les lumières que les premières recherchent avec tant d'ardeur.

Dans le Canada proprement dit, les troubles politiques qui, il y a peu d'années, ont désolé le pays, avaient momentanément nui au progrés de l'Évangile. Les Églises avaient été émues, menacées et distraites; les horreurs d'une guerre civile sont peu favorables au recueillement des âmes, à la vigilance des cœurs. Un combat eut lieu tout près d'une église; les portes et les croisées furent brisées en mille morceaux; les bancs et la chaire percées de balles. Le seuil était couvert de boue et de sang. Plusieurs insurgés gisaient sanglants dehors à côté des murs, et cinq autres cadavres étaient restés dans l'enceinte. Après la guerre les missionnaires essayèrent de réunir les membres dispersés de leurs assemblées : troublés mais non abattus, ainsi qu'ils le disent eux-mêmes, ils rouvrirent leurs lieux de culte qui ne tardèrent pas à se remplir comme précédemment; quelques-uns même devinrent insuffisants; une bénédiction nouvelle répandue sur l'œuvre avait amené au pied de Jésus-Christ des centaines d'âmes qui n'y étaient point encore venues, ce qui a fait succéder une grande joie à une grande épreuve. La Société des Missions wesleyennes compte cent missionnaires ou davantage dans cette partie de l'Amérique du Nord, et près de quatre-vingt stations. Elle ne s'occupe pas seule des besoins de la population protes-

tante; sans parler des louables efforts du clergé anglican, chargé de la direction des Églises reconnues par le gouvernement, d'autres Sociétés anglaises, la Société biblique et la Société pour la propagation de l'Évangile, en particulier, cherchent à répandre la vérité par des Bibles et par des missionnaires dans tout le pays, et surtout dans le haut Canada. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter quelques-uns de leurs succès; mais l'espace nous manque.

Le peu d'Indiens restés dans le Canada méritent tout notre intérêt. Avant la conquête du pays par les Français, de puissantes tribus vivaient dans ces grands déserts, fières et indépendantes. Les Iroquois surtout et les Hurons étaient redoutés des peuples voisins. Malheureusement, moins sages qu'intrépides, ils se mêlèrent aux guerres des Français et des Anglais; ils se détruisirent ainsi par d'incessants combats, tour à tour vaincus ou vainqueurs, et toujours plus faibles. Aux ravages de la guerre se joignirent les ravages plus terribles encore de la boisson. Les Indiens disparaissaient de jour en jour; il en restait à peine quelques milliers dans ces vastes pays qu'ils avaient peuplés jadis. Leur perte était assurée, leur extinction prochaine; mais les missionnaires arrivèrent; émus de compassion, ils leur parlèrent un langage nouveau, que les Indiens écoutèrent avec étonnement d'abord, avec confiance ensuite. Ils se recueillirent; ils sacrifièrent à leur devoir, à leur intérêt, la plus forte de leurs passions, celle de la boisson. Quittant l'arc et la flèche pour la bêche et la charrue, une vie de dissipation et de misère pour une vie de travail et de tranquillité, ils formèrent dans le désert ces villages chrétiens qui subsistent encore, et dont l'aspect tranquille, les mœurs douces, la prospérité naissante, remplissent d'admiration et d'attendrissement le voyageur qui les rencontre sur sa route. L'Évangile

a plié aux travaux honorables mais pénibles de l'agriculture, ces fières mains qui eussent dédaigné tout métier comme un avilissement, et ces femmes qui ne trouvaient que des maîtres dans des maris fidèles mais hautains, y trouvent aujourd'hui des époux bienveillants et dévoués. Les enfants des forêts passent leurs premières années dans les écoles, au lieu de les perdre en vagabonds dans les bois. Ces stations sont dans le haut Canada; elles appartiennent à la Société des Missions wesleyennes. Nous avons rapporté les détails très intéressants qu'un chef indigène donna sur cette mission, en 1831, à Londres (1). Il disait entr'autre schoses : «Je suis un pauvre Indien du nord de l'Amérique, je suis venu vers vous pères, frères et sœurs, pour vous faire connaître les grandes choses que le Seigneur a faites pour nous. Pendant longtemps nous n'avions pas vu d'hommes blancs; nous ne connaissions pas nos frères et nos sœurs blancs; nous errions dans nos forêts, nous nourrissant de chasse et de pêche. Nous tuions des ours, des cerfs et des castors, et la chair de ces animaux servait à nous alimenter, nous et nos enfants. Mais il y a longtemps, je ne saurais vous dire combien il y a d'années, vos pères vinrent dans notre pays tandis que nous étions dans nos huttes, ils nous tendirent leurs mains, nous leur donnâmes les nôtres; et ainsi nous les reçûmes comme des frères. Avant leur arrivée, nous n'avions aucune idée des eaux de feu (liqueurs fortes). Nous étions étrangers à ces choses. Mais quelques-uns de vos méchants pères apportèrent ce poison parmi nous. Quelles en ont été les conséquences! Il nous a empoisonnés; il nous a tués les uns après les autres, et nous ne sommes restés qu'une poignée pour pleurer sur les tombeaux de nos ancêtres,

---

(1) Voyez VI[e] année, pages 108 et suivantes, 344 et suivantes.

et endurer le deuil de nos cœurs. Il y a huit années, qu'une poignée de nous entendit parler du nom de Jésus-Christ. Des missionnaires vinrent chez nous, et nous montrèrent le chemin de la vie éternelle. Nous écoutâmes leurs paroles ; nous invoquâmes Dieu, il entendit nos prières et rendit nos cœurs contents. Maintenant, ces pauvres Indiens, qui avaient vécu si longtemps dans l'ivrognerie, adorent et servent le Saint-Esprit comme vous le faites dans cette ville. Tous les matins, à midi et le soir, les Indiens du Canada fléchissent le genou devant le Grand-Esprit, exposent leurs besoins à notre Père qui est dans les cieux, et il entend le cri des Indiens, et il leur donne de quoi rendre leurs cœurs très joyeux. L'œuvre du Seigneur avance rapidement parmi nous ; nous avons quinze écoles où les enfants des Indiens apprennent à lire en anglais ; plusieurs de nos garçons sont en état de lire, et commencent à écrire sur le papier et à s'envoyer réciproquement des lettres.» Nous avons cité ces paroles, parce qu'elles donnent une idée exacte de l'état actuel de la mission ; l'œuvre a prospéré, mais lentement, à cause du manque d'ouvriers. Le chef, revenu parmi les siens, déploie aujourd'hui encore un zèle infatigable dans ce champ béni du Seigneur, et il voit croître sous ses yeux la semence qu'il a jetée en terre. Dans la station même dont il vient d'être fait mention, le bonheur temporel des habitants croît avec leurs progrès ; chaque année plus actifs et plus habiles, ils labourent des champs plus vastes, et recueillent des moissons plus abondantes. D'une autre station, un missionnaire écrivait que les Indiens avaient recueilli 300 boisseaux de blé, 20 boisseaux de pois, 350 boisseaux d'avoine, et 1040 boisseaux de pommes de terre ; leurs prochaines moissons devaient être plus abondantes ; l'Évangile, en leur apportant le salut, leur avait apporté la santé, l'aisance, le contentement

d'esprit, le bonheur de la vie. Bénie dans les quinze ou vingt stations anciennes, il est à regretter que l'œuvre n'ait pas été davantage développée. Le rapport d'une autre Société annonçait cependant que dans le bas Canada, la plupart des Indiens Tuscaroras avaient été convertis au christianisme et baptisés. Environ 110 personnes, presque toutes indiennes, avaient été confirmées par l'évêque anglican de Montréal lors de sa dernière visite aux stations de la Société. Le clergé de la colonie lui-même paraissait animé d'un beau zèle pour la conversion des Indiens; il allait devenir missionnaire pour eux. Ajoutons qu'on s'occupait sérieusement de les réunir dans un lieu qui devait leur être donné, à eux et à leurs enfants, en possession perpétuelle; qu'on se proposait d'ouvrir dans cette colonie indienne des chapelles et des écoles, d'y laisser régner seule l'influence de l'Évangile, en y répandant les bienfaits de l'agriculture. Si ce sage projet se réalise, toutes les stations se rapprocheront les unes des autres, se fondront en une sorte de station générale, et les débris errants de ces tribus décimées seront sauvés d'une destruction qui les menace, mais que l'Évangile conjure.

Il serait injuste de ne pas dire un mot en terminant d'une station Morave fondée dans le haut Canada parmi les Indiens Delawares. Peu de missions comptent d'aussi grandes épreuves que cette mission utile et modeste. Chassés d'une station qu'ils avaient établie, les Frères Moraves fondèrent vers le milieu du siècle dernier, Gnadenhütten, dans la Pensylvanie. La guerre entre la France et l'Angleterre divisa les Indiens. Un soir (c'était en 1755) les Frères étaient tous réunis à souper dans la Maison des Missions. Des coups de fusils se font entendre, des chiens aboient. Un missionnaire sort, et tombe mort sur la place; sa femme est blessée. On s'enferme dans la maison; mais les flammes la dévorent bientôt; périr brûlés, se

faire percer de balles, sauter par les fenêtres pour tomber sous la hache des sauvages, ce sont les seules alternatives qui restent aux missionnaires. L'un d'eux a le crâne fracassé et le corps coupé en petits morceaux. Du milieu des flammes, où seize serviteurs de Dieu périssent à la fois, une voix se fait entendre: «Tout est bien, cher Sauveur,» s'écrie une femme dévorée par le feu. Les Indiens réduisent l'établissement en cendres, et croyant avoir puni des ennemis, ils se retirent satisfaits. La guerre dure six ans. Une station nouvelle est fondée aux bords du Susquehannah, au retour de la paix. De nouvelles hostilités forcent le petit troupeau à replier ses tentes, et à chercher ailleurs un asile qu'il nomme tristement Gnadenhütten. Commencée en 1776, la guerre de l'indépendance apporte de nouveaux troubles. On fuit encore; on va au loin fonder *Salem*. Mais on demande aux missionnaires de prendre les armes. Des sauvages sont envoyés contre eux; on fait prisonniers les pasteurs et le troupeau. Le calme des fidèles convainc les adversaires de leur innocence; cependant on entraîne trois missionnaires; on les prend par les cheveux, on les secoue fortement, et imitant le salut de la charité chrétienne, on leur dit dérisoirement: « Je te salue, mon frère.» Enfin on les laisse près du lac Érie. Les hommes de Dieu plantent là leurs tentes, et fondent une nouvelle station, malgré leur profond dénuement. Les premières difficultés sont à peine vaincues, qu'ils sont arrachés à leur troupeau et traînés en prison. Pendant le trajet, ils apprennent le massacre de 96 membres de leurs Églises et la destruction de leurs stations abandonnées. Les fidèles échappés au carnage, se recueillent aux bords du lac Huron; les missionnaires y reviennent délivrés de leurs chaînes. Au retour de la paix, en 1797, leurs anciennes stations leur sont rendues; mais qu'étaient-elles devenues? un sol jonché de ruines

et couvert des os desséchés des martyrs chrétiens! Ils se retirèrent donc dans le haut Canada, et fondèrent Fairfield. L'intrépide, l'incomparable Zeisberger qui avait au milieu de tous ces malheurs, conservé son grand courage, passa les dix dernières années de sa vie dans l'exercice paisible du ministère, et à l'âge de 87 ans, exhortant encore son troupeau et bénissant son Dieu, il alla dans la gloire recueillir le fruit du plus sublime courage. La guerre et la persécution chassèrent de nouveau le troupeau de Fairfield de la retraite qu'il s'était choisie. Il alla enfin se fixer dans un établissement nouveau qu'il appela New-Fairfield. Le Seigneur l'y a béni; il y jouit d'une douce paix; les écoles prospèrent; plusieurs âmes y ont été converties, et ils respirent enfin ces admirables frères Moraves que Dieu veuille réjouir dans la proportion des jours où il les a affligés!

NOUVELLES RÉCENTES.

Les hôtes naturels de Friedau.

Les dernières lettres de M. Pfrimmer annoncent, qu'en défendant ses troupeaux contre les attaques des bêtes féroces, la petite bande de Koranas qu'il évangélise a tué onze lions dans l'espace de trois mois et cinq lions dans l'espace de deux jours. Malgré cela, il ne se passe pas de nuit, que l'on n'entende les rugissements de ces animaux rôdant autour de la Station, pour en dévorer le bétail. Le pays est tellement infesté de lions, que la majeure partie des Koranas avait refusé dans le principe de suivre M. Pfrimmer à Friedau, dans la crainte d'y être mangée par les bêtes sauvages.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Morija, 20 mai 1842.

Septième Rapport de la Conférence des missionnaires français au sud de l'Afrique, présenté au Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris.

DEUXIÈME ET DERNIER ARTICLE (Voyez page 22).

BÉERSÉBA.

L'œuvre du Seigneur dans cette station continue à présenter le plus encourageant aspect. La masse de la population s'est tournée vers l'Évangile, et les partisans de l'erreur diminuent en nombre de jour en jour. Quoique le réveil n'ait plus cet aspect extraordinaire qui nous étonnait autrefois, il n'en n'est pas moins remarquable encore aujourd'hui; car les membres de l'Église qui en sont le fruit montrent un caractère ferme, une foi éclairée, une piété fervente. Chaque mois de l'année qui vient de s'écouler a vu s'accroître le nombre des catéchumènes. Les cours d'instruction religieuse sont suivis par une foule de candidats au baptême. Dix-sept néophytes ont été ajoutés à l'Église à la fête de Pentecôte. Ce nombre eut été plus considérable sans une affreuse épidémie qui a désolé Béerséba durant l'été dernier, et qui a en quelque sorte entravé l'œuvre. Vingt-six personnes, parmi

esquelles se trouvaient dix-neuf adultes, une jeune fille et cinq enfants ont péri, victimes du typhus qui s'est manifesté sous sa forme la plus alarmante. Il est pourtant doux d'ajouter que la plupart de ces personnes sont mortes dans la paix du Seigneur. Quatre d'entr'elles étaient membres de l'Église; six autres figuraient parmi les catéchumènes; les autres, à l'exception de deux, bien qu'elles ne se fussent pas encore déclarées pour l'Évangile, ont toutes confessé le Sauveur avant de mourir, et mis leur espérance de salut dans les mérites de son sang. Ces conversions soudaines ne doivent pas étonner; la crainte était si grande que tout le monde s'était préparé à passer dans l'éternité. On ne comptait plus sur le lendemain; les plus vigoureux tombaient malades par dixaine, et notre frère en a compté jusqu'à quatre-vingts attaqués en même temps, tous incertains de jamais se rétablir. Dans quelques quartiers de la ville, il restait à peine une femme âgée pour soigner les malades de deux ou trois familles. La maladie durait de deux à trois mois pour chaque individu. Quand elle devait être mortelle, elle se prolongeait rarement au-delà de 10 à 15 jours. Pendant les fortes chaleurs de l'été, il n'était pas rare de voir mourir le second jour des malades dans un état de putridité complète. Ceux à qui, dès les premiers symptômes, les secours médicaux ont été administrés, se sont remis fort promptement. Deux exemples montrent mieux que ne pourraient le faire de plus grands détails, de quel esprit étaient animées les personnes mortes, et celles que le Seigneur a laissées pour les pleurer. Une femme au nombre des cinquante-neuf candidats dont le baptême a été différé à cause de l'épidémie, tomba malade avec ses deux enfants, et comme elle semblait les regarder avec une indifférence peu compatible avec sa tendresse, on lui demanda si elle ne les reconnaissait plus; elle répondit :

« Ces enfants ne sont plus à moi; si le Seigneur les prend auprès de lui, je les rejoindrai dans son royaume.» Elle dit ensuite à son mari : «Va chez mon pasteur, et dis-lui qu'il n'ait point de doute sur ma conversion; je meurs avec la paix de Jésus; j'ai fait l'examen de ma foi et de mon cœur; je sens qu'il n'y a plus rien qui m'attache à la terre; je ne connais et n'aime plus que Jésus mort pour mes péchés. » Les deux enfants quittèrent ce monde le même jour, et le lendemain elle les suivit dans la gloire éternelle. Un homme, auquel notre frère annonça qu'il pensait discontinuer ses leçons de catéchisme, à cause de l'épidémie, lui répondit : « Vous êtes le berger des brebis; vous savez ce que vous devez faire; cependant nous n'avons jamais eu autant besoin des secours religieux que dans les circonstances où nous nous trouvons; nous mourons chaque jour, et si vous nous laissez, nous courons le risque de périr. » Comment redouter l'épidémie après une semblable exhortation! Notre frère continua ses cours de religion avec une nouvelle ardeur (1).

Dans cette épreuve, les chrétiens ont vu le bras du Seigneur qui s'appesantissait sur eux. Ils ont supporté leurs peines avec une patience et une résignation dignes de la foi qu'ils professent. Les païens ignorants et superstitieux ont, au contraire, attribué l'épidémie à la sorcellerie; et comme pour se venger de Celui qui dispense avec sagesse les épreuves aux hommes, ils ont accusé les chrétiens de sortilége. Bientôt on n'a plus parlé que d'apparitions: c'étaient des singes, des lions et des loup-garoux qui rôdaient dans la vallée; personne n'osait plus sortir de sa demeure, et chacun fermait soigneusement sa porte

---

(1) Nos lecteurs se rappellent peut-être que M. Rolland ne tarda pas à tomber malade par suite de ses grandes fatigues.

Rédacteurs.

avant de se livrer au sommeil. Un jour, notre frère en questionnant les catéchumènes s'aperçut qu'ils ne lui répondaient pas comme de coutume; il leur en demanda la raison; l'un d'eux dit: « Les bruits qui courent dans la ville au sujet des sorciers nous enlèvent vos leçons à mesure que vous nous les donnez. On ne s'entretient plus de la parole de Dieu; on ne parle que d'apparitions.» M. Rolland prit des informations plus exactes; il vit avec effroi que ces bruits, en effet, étouffaient la foi dans son germe, et qu'ils allaient bientôt mettre en fuite une bonne partie des habitants de la station. Les Bassoutos des environs ne venaient plus s'établir auprès de leurs amis et grossir leur nombre. Le Kousberg (1) n'envoyait plus ses habitants s'enquérir de la voix de salut; ils eussent craint de revenir ensorcelés; les étrangers fuyaient l'endroit. Dans ce péril, tous les habitants de la station furent convoqués. Le but de cette réunion était de découvrir la source de ces funestes rumeurs, et d'y mettre fin. Il fut d'abord difficile de savoir quelque chose de positif à cet égard. Cependant quelques-uns se décidèrent à confesser qu'ils avaient vu un singe, un loup (hyène) et un feu-follet. Après de nouvelles recherches, les auteurs du mal furent découverts. L'un dit, qu'en effet il avait vu six individus nus, mais à trop grande distance pour pouvoir les reconnaître. Une femme ajoute qu'ils avaient passé près de sa hutte et que l'un d'eux lui avait parlé. Mais elle ne veut nommer personne; elle craint de mourir et de semer la division. On la presse; elle refuse de répondre; on la menace; enfin après un long préambule, où elle dit qu'elle se résout à sacrifier sa vie pour la vérité, elle nomme trois chrétiens des plus pieux et des plus influents. Un examen attentif de sa rencontre avec les sorciers, la jette

(1) Village dans les environs. *Rédacteurs.*

dans des contradictions sans fin, de sorte qu'elle est publiquement reconnue menteuse et huée par l'assemblée. Le sang-froid avec lequel les chrétiens accusés de sortilége protestèrent de leur innocence, et le sérieux qui régnait dans la confession qu'ils firent de leur foi en Dieu et de leur renoncement au diable et à son culte, achevèrent de convaincre l'assemblée que tous ces bruits n'étaient qu'un artifice dont le démon voulait se servir pour détruire l'œuvre de Dieu sur la station. Le dimanche suivant, notre frère prit pour texte de son discours Deut. XVIII, 10-12. Ce sermon, de circonstance, produisit les plus heureux effets et donna le coup de mort aux prétendus sortiléges dont on n'a plus entendu parler. Le missionnaire avait cependant remarqué que l'esprit national venait d'être aigri et blessé. Les accusateurs et les accusés appartenaient à des tribus différentes, et les divers partis avaient senti renaître leur ancienne haine. Il fallait concilier les esprits, du moins chez les chrétiens. Une réunion de préparation à la Sainte-Cène fut le moyen dont Dieu se servit pour rétablir la paix au sein de l'Église, et renouer les liens que la superstition avait rompus. Après une discussion un peu animée sur les évènements qui venaient de se passer, on commença à se désigner par les noms nationaux. Le missionnaire prit alors la parole et termina les différens par ces quelques questions : « Y-a-t-il encore des Barolongs, des Bapatsas, des Bachuénés et des Bafokings dans cette Église ? » Frappés de l'erreur où la discussion les avaient conduits, ils répondirent après une pause : « Non, nous sommes de Christ, et notre arme c'est la croix. » — « Pensez-vous que vos frères soient coupables, ou les croyez-vous faussement accusés ? » Un murmure d'indignation se fit entendre de toutes parts, et d'une voix unanime, ils s'écrièrent : « Fausseté, mensonge. » — « Vous sentez-vous libres de communier avec

eux, et pouvez-vous les aimer comme auparavant ? » — Ils répondirent affirmativement, en ajoutant ces mots : « Ils sont des nôtres, ils sont des nôtres. » Le dimanche suivant, après la communion, tous se félicitaient de la victoire qui avait été remportée sur Satan, et de la joie qu'ils avaient trouvée à la Table sacrée. C'est ainsi que ces menées sourdes qui avaient menacé l'Église de Béerséba d'une ruine soudaine furent détruites, à l'édification des fidèles, à la confusion des adversaires, et à la gloire de Dieu. Quoique le typhus n'ait pas encore quitté la station, il prend un caractère moins alarmant, et il est à espérer que ceux qui en sont encore atteints se rétabliront.

Les écoles de Béerséba présentent peu de faits nouveaux ; cependant les lecteurs s'y multiplient de jour en jour ; les enfants paraissent généralement touchés des vérités du salut. Ils ont supporté la maladie, au grand étonnement de leurs parents, avec la même résignation que les chrétiens. Autant que leurs forces le leur permettaient, ils lisaient l'Évangile dans leur lit de souffrance, chantaient des cantiques à voix entrecoupée, et disaient à leurs parents : « Ne pleurez point sur nous, nous allons à Jésus. » Une petite fille de sept à huit ans, en particulier, a édifié tous ceux qui l'entouraient. Avant de s'endormir au Seigneur, elle fit appeler ses petites compagnes, les exhorta à la prière, leur tendit la main en les saluant, et leur dit : « Je vais chez le Sauveur, » Après avoir consolé ses parents chrétiens, elle expira.

Le zèle pour la cause des Missions se maintient à Béerséba ; la collecte de l'année dernière a produit 1000 fr. Le tricotage a été introduit comme une nouvelle branche d'industrie dans l'école de couture, et quelques jeunes filles peuvent faire une paire de bas seules.

La population de la station s'est accrue d'une centaine de personnes pendant l'année dernière. Une quarantaine

de natifs ont préparé des pierres pour les fondements des maisons qu'ils se proposent de se bâtir ; elles seront construites avec des briques cuites. Deux seulement ont posé les fondements et cuisent des briques. Les autres ont été empêchés de continuer leurs travaux par la maladie qui a régné jusqu'ici sur la station. Les travaux matériels de la Mission ont fait quelques progrès. La chapelle a été agrandie; l'école en pieux et en roseaux a été rebâtie à neuf. Plusieurs milliers de voitures de pierre ont été chargées; les fondements du presbytère creusés et remplis; quarante mille briques ont été préparées pour ce bâtiment.

Résumé : 138 communiants, 4 décédés.—Enfants baptisés, 211, 4 décédés; candidats au baptême, 58, 1 décédé.—Catéchumènes, 184. Mariages, 100. Auditoire, 600.—Écoliers adultes et enfants, 300.—Petits-enfants, 150.

BÉTHULIE.

Si nous avons sujet d'exalter le nom du Seigneur en voyant ce qu'il a fait en faveur des stations qui viennent de nous occuper successivement, celle dont il nous reste à parler a aussi reçu des bénédictions qui doivent exciter en nous de vifs sentiments de joie. Pendant l'année qui vient de s'écouler, il a plu à Dieu de lever les doutes que nous conservions sur la stabilité de cette station. Les Griquois, qui depuis l'origine de Béthulie avaient cherché à la ruiner, ont échoué dans leurs dernières tentatives. Violant le droit des gens, ils avaient porté l'arrogance à un point presqu'incroyable. Les fontaines des environs allaient être dérobées et la station envahie, lorsque le gouvernement anglais est intervenu et a obligé les usurpateurs à restituer le bien qui ne leur appartenait pas, et à se renfermer dans leurs propres limites. D'après les stipulations du magistrat de Colesberg, quelques-unes des fontaines ont

été évacuées, et celles qui sont occupées ne le seront bientôt plus. Les colons hollandais n'avaient pas moins alarmé la station par leurs empiètements que les Griquois. Mais l'intervention du gouvernement anglais dans les affaires de Béthulie les a arrêtés et remplis de crainte. Maintenant, ils sont très-tranquilles et très-respectueux envers le missionnaire, et même quelques-uns d'entr'eux se rendent au culte qui se tient le dimanche, en Hollandais, à Béthulie. Malgré leur défaite, les Griquois n'ont pas cessé de regarder la station d'un œil d'envie; ils ont répandu des bruits alarmants pour les habitants, disant qu'ils voulaient en appeler à M. le Docteur Philip. Celui-ci, en passant à Béthulie, a assuré à notre frère que les mesures que le gouvernement a prises pour faire cesser les empiètements d'Adam Kok sont entièrement en harmonie avec ses vues, et que bien loin de se ranger du côté de ce chef, il n'aurait que des reproches à lui faire. L'état d'incertitude dans lequel les Béchuanas de Béthulie ont vécu jusqu'ici a été un grand obstacle à leur avancement spirituel. L'idée d'être chassés et pillés ne permettait pas à leur esprit, encore peu éclairé, de s'occuper d'un ordre de choses plus relevé. Si la guerre est le plus grand fléau des peuple civilisés, qu'on juge si elle n'est pas aussi le plus grand malheur pour un peuple sauvage. Lorsque le Seigneur venait de donner une heureuse issue à des débats qui pouvaient avoir les plus tristes conséquences, déjà des rumeurs sourdes circulaient dans la station sur une prochaine attaque projetée par les Griquois. Au lieu de se mettre sur la défensive, la majorité des habitants ne pensaient qu'à fuir.

A peine la station était-elle délivrée de la tyrannie des Griquois, qu'un parti de Tamboukis vint clandestinement lui enlever une centaine de bêtes à corne. On ne parle dès lors que de cette nouvelle agression ou de re-

présailles. Ensuite les opinions se partagent; les uns sont pour la paix, les autres pour la guerre. Ces derniers triomphent, on décide d'aller prendre, dans le pays ennemi, le bétail enlevé. Sachant combien ils sont inférieurs aux Tamboukis, le missionnaire cherche à détourner les Batlapis de l'attaque qu'ils méditent, et pour laquelle ils font des préparatifs. Mais ils ne veulent pas entendre raison, ils arrivent à Béerséba. M. Rolland tâche, mais inutilement, de leur persuader de regagner leurs foyers. Les efforts de Moshesh ne réussirent pas davantage, tant leur résolution était ferme, aussi longtemps qu'ils étaient éloignés du champ de bataille. Arrivés sur les bords du fleuve Orange, ils apprennent que les Tamboukis les attendent de pied ferme. Cette nouvelle, qui ne pouvait être, au reste, rien moins que certaine, fait évanouir toute chance de succès. Khoro, fils aîné de Lepui, qui commandait l'expédition, bat en retraite, et rentre dans la station, couvert de honte.

Au milieu de toutes ces difficultés, l'œuvre du Seigneur a cependant fait des progrès. Huit candidats ont été baptisés l'année dernière et mis au nombre des communiants. L'un d'eux disait : « Il n'y a encore que quelques étés que je vivais dans le péché, loin du Seigneur; qui aurait pensé alors que la miséricorde de mon Sauveur était si grande envers moi, et que je me verrais reçu dans son alliance de grâce ?» Un autre ajoutait : « Je me suis donné à mon Dieu; puissé-je le servir en esprit et en vérité, et ne jamais contrister son cœur.» Enkabeng s'exprimait ainsi : « Je suis donc maintenant une brebis de Jésus; quel bonheur pour moi! Je n'ai plus à craindre de devenir la proie des loups.»

Le Seigneur, après avoir éprouvé si longtemps la foi de notre frère, semble maintenant donner efficace à sa prédication; plusieurs pécheurs, restés jusqu'ici indifférents

à la vérité, sont maintenant convertis à Christ. Ceux qui se sont déclarés pour l'Évangile, sont au nombre de dix-huit, en comptant les sept candidats de l'année dernière. A l'exception de trois ou quatre, tous ont convaincu notre frère de leur sincérité. Il les prépare tous pour le baptême en leur donnant une instruction suivie; quand il les aura suffisamment développés et avancés dans la vie chrétienne, il leur administrera le sceau de l'alliance de grâce. Notre frère Pellissier, dans une conversation qu'il eut avec une femme, fut frappé de la clarté de ses idées, et de l'expérience chrétienne qu'elle avait acquise. Elle s'exprima ainsi : « Je suis une pauvre veuve; le Seigneur m'a enlevé tout ce que j'avais, mari, enfants et biens; mais j'ai tout retrouvé en lui. Si mon corps n'est pas toujours rassasié, mon cœur l'est. J'ai trouvé en Christ le salut et la vie ; dans mon ignorance, je ne savais dans quel but Dieu m'affligeait; c'est dans sa maison que mes yeux furent ouverts, tandis que j'entendais, l'année dernière, une prédication sur ces paroles : *Je me tiens à la porte et je frappe.* Mais hélas! j'étais trop peu affermie, et je n'osais pas confesser mes sentiments. Des considérations humaines me retenaient; je raisonnais ainsi : « Je suis pauvre, je vis de la charité d'autrui; si je vais chez le missionnaire, je serai abandonnée de tout le monde; si je sers Dieu publiquement, on va se moquer de moi; maintenant que le Seigneur soit loué! Il m'a aidée à surmonter ces difficultés.» En prononçant ces paroles, elle laissa couler quelques larmes le long de ses joues ridées.

Une famille intéressante, qui vivait sur les bords du fleuve Orange, et qui pendant plusieurs mois a fréquenté les services religieux avec beaucoup d'assiduité, s'est établie dernièrement sur la station. Le mari et la femme sont également bien disposés; ils disaient au missionnaire de Béthulie : « La parole du Seigneur est bonne ; nous

sommes venus rester auprès d'elle, car elle nous enseigne comment nous pouvons aller à Dieu.» Quant aux membres de l'Église, ils se sont conduits d'une manière exemplaire, à l'exception de Leina, dont le caractère vif et emporté l'entraine involontairement dans le mal. Quand il revient à lui-même, son cœur en est navré. Ainsi, dernièrement, un esclave affranchi s'étant mal conduit à son égard, il entra en querelle avec cet homme, et dans le feu de la dispute, il ordonna à cinq de ses gens de le fustiger. La femme, le beau père et la belle mère qui intercédaient pour le délinquant, reçurent aussi des coups. Ces faits coupables ayant été connus du missionnaire, Leina a été suspendu de la Sainte-Cène pour six mois. Cette punition a produit un bon effet sur lui. Il paraît plus humble, et il semble attendre avec impatience le jour où il pourra de nouveau jouir du privilège dont il est privé. Ses frères et ses sœurs en la foi tremblent de tomber dans le péché, en même temps qu'ils se souviennent de lui devant le trône de la grâce.

Si l'on veut parler de l'œuvre d'une manière plus générale, on peut dire qu'il y a amélioration dans la masse de la population. Les chrétiens sont comme un petit feu qui ne laisse pas que de ranimer les âmes glacées par le souffle de l'indifférence. Les services qui auraient pu être désertés à cause d'une sécheresse qui a obligé beaucoup de gens à aller chercher des pâturages à une distance de 10 lieues, ont été suivis avec la plus grande régularité.

L'école s'est non seulement maintenue, mais elle a pris de l'accroissement, puisqu'elle compte 190 élèves, adultes ou enfants. Plus de trente d'entr'eux ont passé de l'alphabet à la lecture. Madame Pellissier a de temps à autre soulagé son mari dans cette partie de son œuvre. En outre, elle a aussi tenu une école de couture qui a été fréquentée par 35 jeunes filles.

La civilisation continue à avancer. Les Batlapis sont très empressés de se procurer des habillements. Ils ont quatorze voitures, deux charrues, et un bon nombre d'outils. Leina a brulé dix mille briques pour sa maison. Le zèle pour les missions s'est aussi montré à Béthulie, et une collecte de 375 fr. a été faite en faveur de notre Société.

La chapelle dont la construction fut sanctionnée dans notre dernière conférence, est à hauteur de poutre. Ce travail a été confié à un maçon anglais. Quelques habitants de la station, et les membres de l'Église, en particulier, ont aidé à rassembler les matériaux de cet édifice. Ils ont charrié avec leurs voitures plus de 300 charrettes de pierre, qu'ils ont été chercher à une demi-lieue de la station. Une petite maison où est logé le maçon a été construite, et les bâtiments déjà existants ont été entretenus.

Résumé : Communiants, 23. — Enfants baptisés, 26. Mariages, 8.—Candidats au baptême, 18.—Écoliers, 100 à 190.—Auditeurs, 350 à 500.

Agréez, Monsieur le Président et Messieurs, les salutasions affectueuses de vos toujours bien sincèrement dévoués en Christ.

Pour la Conférence :

S. ROLLAND, *Président.*

F. DAUMAS, *Secrétaire.*

Quelques mots de M. le docteur Philip et des missionnaires partis de Paris l'année dernière.

M. le docteur Philip, dont il a été question dans le Rapport de la Conférence, a lui-même écrit quelques lignes sur le voyage qu'il a fait au sein des stations fran-

çaises. Le lecteur aimera sans doute les trouver ici. « Béthulie, 7 mars. Moshesh n'a pas trompé mon attente, mais les missionnaires et leurs stations l'ont de beaucoup dépassée. Dieu bénit l'œuvre qui se fait au milieu des Bassoutos. Le mot d'ordre de Casalis est d'une convenance parfaite : «Souvenons-nous de Madagascar, et travaillons avec ardeur tandis que la Providence travaille avec nous.» L'œuvre ne présente pas les mêmes caractères à Thaba-Bossiou, à Morija et à Béerséba, mais le même esprit agit évidemment dans les trois stations. Je n'ai jamais prêché au milieu d'émotions semblables à celles que je vis à Thaba-Bossiou et à Morija. Dans la première de ces deux stations, nous fûmes obligés de congédier l'assemblée, sans pouvoir terminer le service; les cœurs furent presque aussi touchés à Morija (1). Les indigènes pleurèrent jusqu'à ce qu'ils parurent épuisés; ensuite, ils se retirèrent, pour se recueillir chacun dans un lieu à part. Le lendemain, l'un d'eux dit : «Ne me parlez pas du prédicateur, c'est Dieu lui-même qui était au milieu de nous.» Hier, nous eûmes ici un service très solennel. Mais nous ne

---

(1) M. le Docteur Philip cache la cause de ces émotions profondes et jusqu'alors sans exemple. Ses discours véritablement pathétiques ébranlèrent les âmes jusqu'au fond d'elles-mêmes ; les missionnaires partageaient l'impression générale, et étaient étonnés beaucoup plus de ces sublimes paroles que de leur effet. A Thaba-Bossiou, M. le Docteur Philip apprit à ses auditeurs, qu'un général romain avait fait un cercle autour d'un roi et lui avait défendu de le franchir avant de lui avoir donné une réponse. L'orateur traça aussi un cercle autour de l'assemblée, il lui défendit de sortir de cette enceinte avant de lui avoir dit si elle voulait oui ou non servir Jésus-Christ, si elle voulait oui ou non être sauvée avec lui. Au nom de ses cheveux blancs, il la supplia de le suivre dans la gloire ; il parla avec tant d'émotion de sa mort prochaine, de son désir de voir les Bassoutos sauvés, que l'auditoire fondit en larmes, et que M. Casalis, qui interprêtait, dût se taire et s'asseoir, vaincu par une émotion qui lui ôtait la parole.

Rédacteurs.

trouvâmes pas la même ardeur qu'à Thaba-Bossiou et à Morija. Aujourd'hui, Dieu a été d'une manière particulière avec nous. Puissions-nous voir aussi quelque mouvement parmi les os desséchés de Philippolis ! »

Parlant de Béerséba, M. le docteur Philip dit : « L'état des choses est fort intéressant à Béerséba ; il était beau de voir le peuple descendre de ses montagnes, le dimanche matin, comme des ruisseaux qui viendraient dans la vallée se mêler à la rivière. Dans l'après-midi, la table du Seigneur fut dressée, tous les membres de l'Église étaient présents. La scène était solennelle et touchante. Je pensais à ce passage : « Ils viendront de l'Orient et de l'Occident, et ils s'asseieront avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume de Dieu.» L'Église se compose de Bassoutos, de Fingoes, de Mantætis, et de quelques Hottentots. Les missionnaires sont français, mais par notre présence, une partie de l'assemblée était anglaise. Les membres de l'Église, au nombre de 140, occupèrent les premiers sièges, du commencement du service à la fin. Leurs vêtements et leur aspect me rappelèrent vivement une assemblée d'Écossais dans l'un ou l'autre des villages de l'Aberdeenshire. Je remarquai le même degré d'attention. Leurs yeux montraient qu'ils comprenaient le service et en jouissaient ; les figures, surtout celles des femmes, portaient l'empreinte du recueillement et de la méditation, ce qui leur donnait une teinte de mélancolie. Elles semblaient dire qu'elles avaient vu l'affliction et qu'elles s'en souvenaient. Le service dura trois heures; mais personne ne parut fatigué. M. Rolland est lent et posé dans la conversation; mais en chaire, il est animé et fort. Je ne fus pas aussi édifié que je l'eusse été si je l'avais compris; mais je pouvais lire son sermon dans l'attention profonde et les regards animés de ses auditeurs. *Quand nous eûmes vu la mission française, nous craignîmes de ne jamais*

en voir une semblable; mais malgré quelque diversité due à des circonstances locales, chez les Griquois et chez les Bassoutos, l'œuvre est au fond la même.»

Voici maintenant quelques paroles du vénérable missionnaire Read, compagnon de voyage de M. le docteur Philipp : « Dans les cinq stations du Calédon que nous avons visitées, les missionnaires français obtiennent les succès *les plus extraordinaires*, surtout dans l'instruction. *Ni cette fois, ni jamais, nous ne vîmes un pareil désir d'apprendre à lire la Parole de Dieu.* Les écoles sont remplies de vieillards et d'enfants. Pendant notre séjour à Béerséba, outre 100 petits enfants dans l'Infant-School, nous vîmes, chaque jour, dans la grande école, de 200 à 250 indigènes : c'étaient des enfants de huit ans et au-dessus, et des hommes et des femmes de 50 à 70 ans.... Rien ne peut donner une idée du plaisir que nous éprouvâmes à voir les Bassoutos descendre de leurs montagnes, au premier coup de cloche, leurs Nouveaux-Testaments ou Livres de Cantiques sous le bras, pour se rendre à la maison de Dieu. »

Le Comité vient de recevoir de bonnes nouvelles des cinq missionnaires qui quittèrent la France vers la fin de juin de l'année dernière. Arrivés le 3 octobre, sans accident, à Port-Élizabeth, après une traversée de trois mois, ils ne tardèrent pas à se rendre dans un petit village, à quatre lieues de là, pour y vivre en famille, en attendant le moment très rapproché où, tous les préparatifs étant faits, ils pourraient prendre le chemin du désert. De là , écrivant au Comité, ils tracent ces lignes qui n'étonneront personne, après celles qu'on vient de lire, et que nous transcrirons comme elles ont été écrites, non pour exalter l'homme, mais pour satisfaire un vif sentiment d'humilité et de reconnaissance envers le Seigneur. «Adieu, messieurs et très honorés

frères; bientôt, avec la grâce de Dieu, nous pourrons vous annoncer notre heureuse arrivée au sein de nos chères stations françaises. Nous nous réjouissons de joindre cette petite famille de missionnaires, qui nous attend avec impatience pour nous associer à ses travaux bénis. Nous pouvons être fiers de lui être incorporés; tout le monde la respecte ici et la chérit. Aussi nos frères anglais ne font aucune difficulté de dire ouvertement partout que la mission française est la plus heureuse et la plus brillante, non seulement de toutes celles de l'Afrique, mais du monde entier. Quel puissant encouragement pour nous! Quelle douce joie que de voir ainsi les lieux arides fleurir comme la rose. Veuille le Seigneur qui est puissant pour soutenir notre faiblesse, nous donner de travailler tous d'un même cœur, avec fidélité, persévérance et amour, à l'avancement de son règne dans le monde, et vienne bientôt le temps où nous apporterons nos gerbes moissonnées avec larmes, dans ces greniers éternels, qui d'éternité en éternité retentiront de nos cris de joie. Amen.

Recevez, &c.

Ch. SCHRUMPF, J. MAITIN et J. LUDORF.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

TERRITOIRE DE LA COMPAGNIE DE LA BAIE DE HUDSON.

Triste aspect du pays. — Commerce. — Démarches honorables de la Compagnie de la Baie de Hudson. — Etat social et religieux des indigènes. — Fondation de cinq stations missionnaires. — Premiers succès.

L'Amérique n'est pas partout riche et imposante; elle a aussi ses contrées froides, tristes, désolées. Au lieu de ces antiques forêts, de ces arbres toujours couverts ou de fruits ou de fleurs, de ces plaines parées d'une jeunesse que ne flétrissent ni les rayons du soleil, ni l'haleine des vents, de cette beauté de nature, de cette douceur de climat, qui la rendent au sud comme l'ornement de la terre; elle ne déploie au nord que des solitudes sans vie, en hiver couvertes de neiges et de glaces, en été à peine verdoyantes sous la passagère influence d'un soleil qui semble plutôt la fuir que la visiter. Dans la partie méridionale du Canada, dont nous avons récemment parlé (1), l'Amérique conserve quelques-unes de ses magnificences, et par l'éclat de sa végétation et la majesté de ses eaux, elle se trouve encore riche et belle. Mais dans cette immense région, qui de l'orient et du nord du Canada s'étend, à l'ouest, jusqu'à l'Amérique russe, et qui des Etats-Unis, au sud, s'étend au nord jusqu'aux parages encore peu

(1) Voyez pages 27 et suivantes.

connus de l'Océan glacial ; dans ce pays, connu sous le nom de territoire de la compagnie de Hudson et de Nouvelle-Angleterre, elle est en général dépouillée, stérile, sans végétation, et presque toujours couverte ou de neiges ou de ténèbres. Elle a encore de grandes rivières, mais la plupart du temps glacées ; des plaines, mais à peine embellies d'un peu de mousse en été ; des montagnes, mais sans verdure en été comme en hiver. Nul jardin, nulle culture, nulle fleur, nulle forêt ; nulle ville, nulle maison ; nul printemps, nul automne, et presque nul été. Quelques rares habitants parcourent ces régions solitaires et glacées ; armés de l'arc et de la flèche, ils tuent quelque gibier dont ils se nourrissent, ou bien ils prennent dans l'eau des poissons qu'ils mangent seuls et crus. Des chiens agiles traînent à travers les neiges leurs modestes effets, ou bien les femmes, les remplaçant, portent au loin des poids considérables qui les fatiguent et les courbent. Les voyageurs se couchent le soir sur la glace ou sur la neige ; couverts de leurs manteaux, ils dorment où nous gèlerions ; s'ils ont faim, ils chassent ou ils pêchent avant le repos ; toujours sans provisions, souvent affamés, ils se lèvent engourdis, ils secouent la neige épaisse qui est tombée sur eux pendant la nuit et les a couverts, puis ils renouvellent leurs courses et leurs fatigues. Ils ne voient jamais ni l'éclat d'une belle journée, ni les fleurs d'une belle prairie, ni les fruits d'un bel arbre, ni les épis d'or d'une belle moisson. La nature ingrate pour eux leur ferme son sein, elle en laisse à peine échapper quelques arbres rabougris, et quelque verdure qui naît et se flétrit en même temps ; le ciel ne leur envoie presque que des nuages et des vents : aussi, peu nombreux, ils végètent plutôt qu'ils ne vivent sous ce dur climat.

Cependant, ces hommes si pauvres servent à notre bien-être, et cette nature si désolée nous envoie des biens que nous n'avons pas et qui ne nous viendraient pas d'ailleurs. Si les Antilles au climat agréable et meurtrier, si le Brésil et le Mexique aux mines inépuisables et au sol fertile, nous prodiguent leurs trésors et leurs mets exquis, les tristes steppes du Nord nous envoient leurs fourrures et leurs peaux, et, chose étonnante, toutes pauvres qu'elles sont, enrichissent notre luxe. Reconnaissons ici cette admirable Providence, qui d'une main libérale a semé ses biens sur toute la surface de la terre, et a sans doute voulu apprendre aux hommes à se lier par l'amour comme par le besoin.

Beaucoup d'animaux parcourent ces froides régions; le Créateur les a pourvus d'une forte et riche peau pour les garantir du froid; l'homme les en dépouille pour s'en revêtir lui-même, et il achève par là sans doute plus qu'il ne contrarie l'œuvre de Dieu. Dire jusqu'à quel point l'homme peut jouir, à quel moment précis il commence à abuser de ce droit, qui n'est sans doute pas sans limite ni sans responsabilité, n'est pas en notre pouvoir; mais il est bon de nous rappeler que, pour satisfaire soit nos besoins, soit nos goûts, nous devons dépouiller les bêtes de leurs peaux, et que les en dépouiller c'est les tuer : abuser de ce privilège serait cruel, en jouir sans reconnaissance serait coupable.

Parmi les animaux qu'on trouve dans le territoire de la Compagnie de la Baie de Hudson, nous mentionnerons seulement les veaux marins, les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les lièvres, les écureuils, les martres, les chats sauvages, les loutres et les castors. Ces précieux animaux fournissent leur chair pour la nourriture des Indiens, et leurs peaux pour le commerce avec l'Europe. Le veau marin à lui seul pourvoit à presque

tous les besoins des Esquimaux : sa chair est leur nourriture, sa graisse est leur huile et leur beurre, sa peau couvre leurs corps ou affermit leurs traîneaux. Mais le plus remarquable est, sans contredit, le castor. Il a inspiré par son adresse une admiration quelquefois passionnée ; les philosophes du siècle dernier voulaient prouver qu'il était, non seulement plus habile, mais plus vertueux que l'homme. Ils ont fait de ses travaux et de ses mœurs des tableaux enchanteurs. Ces petites républiques du désert devenaient beaucoup plus sages que celles d'Athènes et de Rome, et ces innocents animaux paraissaient de plus grands législateurs que Lycurgue et Solon. Malheureusement, ces philosophes ne les avaient pas vus. Ceux qui les ont bien observés, les ont trouvés les plus admirables peut-être des animaux, mais ils les ont laissés à leur place et ne les ont pas mis ni au-dessus ni au niveau de l'homme. Surtout, ils n'ont pas dit que les castors formaient des sociétés et vivaient dans des villes ; qu'ils avaient, dans leurs petites demeures, chambre à coucher, chambre à manger, grenier, lieux secrets, et le reste. Le fait est, que les castors paraissent se réunir et se séparer à volonté ; à l'approche des grands froids, ils s'assemblent pour se préparer à l'avance et en commun des demeures solides. Ils les placent sur l'eau, et les font avec du bois qui flotte ou qu'ils arrachent, et avec de la terre glaise qui leur sert de mortier. Chaque famille paraît vivre dans une case particulière et toujours propre. Le tout est fait avec une régularité parfaite, et même avec beaucoup de goût. Mais l'animal prévoyant sait que l'eau peut lui manquer ; le village à sec serait perdu ; la fuite dans l'eau est une ressource précieuse. Lorsque le lit peut en effet se dessécher, le castor déploie une adresse qui étonne encore plus que sa prévoyance : il construit avec du

bois et de la terre une digue destinée à retenir l'eau, et véritable merveille de son industrie; si le courant est fort, la digue est courbe, si le courant est faible, la digue est droite. C'est pendant la nuit que tout le travail se fait, avec une promptitude merveilleuse, un ordre parfait. La communauté paisible passe à l'abri des frimats la saison rigoureuse. Au retour du beau temps, elle sort de ses demeures, se répand dans la campagne, libre et multipliée. Innocente autant qu'habile, elle ne fait pas de mal, elle cherche à ne pas en recevoir; elle ne connaît pas plus la vengeance que la haîne. Par la douceur de ses mœurs, comme par les merveilles de son industrie, elle semblerait devoir éloigner les inimitiés et les combats; mais de tous les animaux, le castor est peut-être le plus exposé; sans parler de ses ennemis naturels, quel est l'animal, comme l'homme, qui n'en ait pas? le chasseur indien le poursuit pour se nourir de sa chair, le marchand européen le tue pour s'enric ir de sa peau. Attaqués sur terre pendant l'été, souvent cernés de tout côté dans leurs industrieuses demeures pendant l'hiver, ils sont pris et dépouillés, et leur adresse ne sert parfois qu'à les faire périr en plus grand nombre. Leurs peaux précieuses ornent le dos du guerrier indien, ou bien elles viennent en Europe couvrir nos têtes et nos mains.

C'est une Compagnie anglaise qui est chargée du commerce des pelleteries dans ce pays. Elle a fait explorer la contrée plusieurs fois par des voyageurs célèbres, et l'on doit à son zèle la plupart des renseignemens qui ont fait connaître à l'Europe ces régions naguère entièrement ignorées. Elle a des établissements et des comptoirs sur différens points; ses agents achètent les peaux des Indiens ou d'autres chasseurs qui viennent de fort loin pour les échanger contre des produits européens. Des canots partent régulièrement du Canada pour ces différens comp-

toirs; ils apportent des marchandises, et ils reviennent chargés de fourrures et de peaux. Ces voyages sont longs et difficiles; ils ne pourraient pas être entrepris à toutes les époques de l'année indifféremment. Quelquefois on passe entre deux montagnes serrées qui font bouillonner l'onde, quelquefois au milieu d'épaisses forêts qui ravissent le jour tout à coup, et plongent les voyageurs dans une ombre qui a quelque chose de redoutable, quelquefois au milieu d'une plaine à l'aspect sévère, quelquefois enfin au milieu de lacs étonnants par leur grandeur comme par leur beauté; mais à mesure qu'on avance, le sol se dépouille, les forêts deviennent rares, les eaux se couvrent de glace, la nature en un mot se revêt comme d'un voile de deuil. Quand l'eau manque, et cela arrive souvent, il faut tout porter jusqu'à ce qu'on trouve une nouvelle rivière, les hardes, les marchandises et les canots mêmes; l'on s'embarque de nouveau, et l'on continue son voyage jusqu'à ce que l'eau manque encore; alors on a recours à un second *portage*. Le soir on tire les canots et tout ce qu'ils contiennent, hors de l'eau, et on les laisse sur le rivage; on fait du feu, si l'on peut se procurer du bois; on cuit son souper à la flamme, on chauffe ses membres engourdis, puis couché sous un ciel noir et triste, exposé à une neige abondante et à un vent glacial, on dort, si l'on peut. La distance à parcourir est quelquefois de plus de mille lieues, et le voyage dure plusieurs mois. En été, on souffre moins du froid; mais l'été est fort court, et pendant le peu de temps qu'il dure, des insectes importuns exercent et souvent épuisent la patience des voyageurs qui ne savent comment s'en délivrer.

La Compagnie anglaise qui exploite le nord de l'Amérique a paru animée des meilleurs sentimens envers les Indiens. Par une rare et honorable exception, elle s'est sérieusement occupée de leur bien-être; déjà elle avait

interdit le commerce, d'ailleurs si profitable, des liqueurs, cet affreux poison des peuples américains, qui les a plus affaiblis, peut-être, que tous les autres fléaux à la fois; la Compagnie n'a pas voulu tromper ces Indiens qu'elle eût facilement anéantis en leur donnant ce qu'ils appellent eux-mêmes de l'eau de feu ; au lieu d'une boisson funeste, elle leur avait, jusqu'ici, donné des vêtements et de la nourriture, avec de bons conseils. Son Gouverneur-en-chef avait noblement secondé ses généreuses intentions, et il s'était servi de son nom et de son influence pour diminuer les nombreuses peines de ces pauvres indigènes si peu favorisés de la nature. Mais ses efforts, il le sentait bien, étaient insuffisants; la Compagnie elle-même n'avait pas les moyens d'amener ces tribus nomades à la civilisation et à la piété. Le Gouverneur-général conseilla à la Compagnie de demander pour cette œuvre généreuse l'assistance d'une Société de Missions; la Compagnie goûta cet avis, et écrivit aussitôt à la Société des Missions wesleyennes de Londres, pour lui faire connaître ses vues et ses désirs. A ce remarquable et intéressant appel, la Société n'hésita pas à répondre par un engagement formel, malgré ses embarras financiers. Le départ de plusieurs missionnaires fut aussitôt arrêté. Un champ immense et tout nouveau; plus de cent mille âmes qui ne connaissaient rien de Dieu, ni la parole ni le nom, ne pouvaient autoriser aucun delai, permettre aucune crainte. La Compagnie mit ses vaisseaux à la disposition des messagers de la bonne nouvelle, qui furent accueillis avec respect, et traités avec bonté. La Compagnie et le noble Gouverneur-en-chef, dont elle suivait en tout ceci les sages avis, offrirent à la Société des Missions la somme de 2,500 fr. pour payer une partie des dépenses. Trois missionnaires partirent des rivages de l'Angleterre pour le pays des glaces

et des frimats; d'autres serviteurs de Dieu, déjà muris par les travaux, les attendaient au Canada pour se joindre à eux. Les voilà donc sur mer, quittant avec plus de joie que de regret le pays qui les a vus naître, et où ils ne reviendront jamais, peut-être, si leurs vœux s'accomplissent. Que pense-t-on en Amérique de cette mission qui va être fondée, et quel est l'accueil que Dieu a préparé a ses serviteurs? Le voici. Un conseil tenu à Norway-House consigne dans son procès verbal les paroles suivantes.

« Pour donner un plein effet aux nobles et généreuses vues du Gouverneur et du Comité Directeur, relativement à la diffusion du christianisme et de la civilisation parmi les indigènes de ce pays, il a été résolu que trois missions seront établies cet été, l'une à Norway-House, sous la direction de M. le Révérend Evans; l'autre à Lac Lapluie, sous la direction de M. le Révérend Mason; la dernière à Edmonton, sous la direction de M. le Révérend Rundle; que toute espèce de facilités seront offertes aux missionnaires pour la pleine réussite de leurs travaux; que copie de la dépêche du Gouverneur et du Comité sera envoyée à chacun des agents commis sur ces distrits, pour les engager à favoriser les vues de leurs Excellences. »

En effet, les agents en question sont informés de la mission qui se prépare. Ils s'en réjouissent vivement à leur tour, et promettent la plus active et la plus cordiale coopération. L'un d'eux écrit au Gouverneur : « Nous sommes extrêmement réjouis d'apprendre qu'un arrangement qui promet tant de bénédictions aux Indiens a été conclu avec la Société des Missions wesleyennes. Ce fait, parmi tant d'autres, montre une fois encore avec quelle bonté et quel dévouement votre Excellence cherche à répandre le christianisme parmi les tribus indigènes. Nous espérons que ces efforts si souvent renouvelés, par lesquels

vous travaillez à leur bien temporel et éternel, seront appréciés par eux, et amèneront les progrès que vous désirez si vivement. Le champ qui s'ouvre devant les missionnaires est vaste. S'ils poursuivent leur tâche avec patience et avec ferveur, comme de fidèles ministres de l'Évangile, ils auront la satisfaction de voir leurs travaux couronnés de succès. Ils auront notre protection, et tous les égards personnels en notre pouvoir. En un mot, nous pourvoirons à leurs besoins, et nous leur offrirons toutes sortes de facilités et de secours, pour étendre la sphère de leurs travaux, et accomplir la grande œuvre qu'ils entreprennent. » Un autre agent écrivait encore, s'adressant aussi au Gouverneur : « Le révérend M. Barnley est arrivé ; nous avons fait en sorte qu'il trouvât autant d'agrément que possible dans la factorerie ; il mange à la table commune. Le service divin est célébré régulièrement, et bien suivi, deux fois chaque dimanche, depuis son arrivée. Une école a aussi été établie ; elle est tenue cinq fois la semaine, dans l'après-midi, et suivie par plusieurs jeunes personnes des deux sexes. Cinq fois par semaine encore, et toujours dans l'après-midi, le missionnaire adresse des exhortations aux Indiens, par le moyen d'un interprète. Il consacre à leur instruction, une heure tous les dimanches. Tout le monde montre ici un grand désir d'instruction. La construction d'une chapelle sera commencée aussitôt que possible. Dans le présent état de choses, je pense qu'il suffira d'une enceinte où cent personnes puissent s'asseoir à leur aise. » A leur tour, les missionnaires parlent avec la plus vive reconnaissance de l'aimable accueil qui leur a été fait, des attentions qui leur ont été montrées, des secours qu'on leur a donnés ; ils ont trouvé partout des amis sincères et dévoués, et quelquefois des frères dans les nombreux agents de la Compagnie. Après ce que l'on a vu, il n'est pas nécessaire de dire que, revenu en Amé-

rique, le Gouverneur-en-chef a secondé de tout son pouvoir les premiers travaux de leur ministère. Mais le lecteur aimera sans doute connaître plus particulièrement les peuples indigènes que l'on désire si vivement instruire.

Répandus sur une étendue de pays dont une seule division est aussi grande que la France, séparés les uns des autres par de larges rivières et de hautes montagnes; vivant de pêche et de chasse, et par conséquent sans demeure fixe, rarement visités par des voyageurs instruits, ils ne sont pas aussi connus que les Indiens du sud, plus nombreux et plus accessibles qu'eux. Il est impossible de faire apprécier les mœurs et les habitudes particulières à chacune de ces tribus, qu'on n'a pas même pu compter. Nous ne parlerons pas des classifications qu'on a établies et qui sont au moins incertaines. Nous ne donnerons pas non plus comme communs à tous les traits que nous allons signaler : ce que nous allons dire doit être considéré comme vrai, puisque ce sont des voyageurs comme Kearne et Mackensie qui nous l'ont appris après l'avoir vu eux-mêmes, mais non comme complet, puisqu'il reste des tribus qui n'ont peut-être jamais été visitées, et puisque celles qui ont été visitées, l'ont été en passant et comme à la dérobée.

Des Esquimaux habitent la partie occidentale de la Baie de Hudson, et paraissent pénétrer assez avant dans l'intérieur des pays : nous n'avons pas à nous occuper d'eux. Les Indiens proprement dits sont peu nombreux, eu égard à l'étendue du pays qu'ils habitent; une saison toujours rigoureuse, une existence toujours dure, des courses incessantes jointes aux retours fréquents de la faim, les empêchent de se multiplier. Ils n'ont pas la taille avantageuse, le regard vif, la démarche fière de l'Indien du midi; ils ne manient pas la hache avec la même force, ils ne lancent pas la flèche avec la même adresse, ils ne

montrent ni la même activité, ni le même courage. Leur parole n'est pas aussi altière, et leurs facultés ne paraissent pas aussi fortes. Mais leurs mœurs semblent beaucoup plus douces, leur vie moins souillée. Ils n'ont pas la même passion de vengeance; ils ne versent pas le sang avec la même férocité et surtout ne le boivent pas. On assure même qu'il est des tribus qui laissent le meurtre impuni, et qu'à l'approche du coupable chacun le fuit avec horreur, et le montrant au doigt s'écrie : « Voilà le meurtrier! » Celui-ci reste seul avec la honte, qui le punit plus cruellement que le glaive. On sait que l'Indien du midi aime les liqueurs avec passion, qu'il joue avec fureur, qu'il danse jusqu'à ce qu'il tombe comme mort de fatigue; par les liqueurs, il détruit sa santé; par le jeu, il perd ses biens, il joue même ses enfants, sa femme et lui-même dans le frénétique égarement de son esprit éperdu; par les danses, il excite sa colère et sa haîne au point qu'il ne lui reste plus qu'à donner ou qu'à recevoir la mort. L'Indien du nord a jusqu'ici été préservé du fléau des liqueurs; il joue peu, si tant est qu'il joue; il danse, mais avec beaucoup de calme et de convenance; son frère du midi rirait fort de sa maladresse à ces ébats. Les femmes dansent seules et plus modestement encore. La sévère nature ne développe pas chez ces habitants des froides régions les passions vives, les désirs ardents; leurs chants sont rares et tristes : la vie pour eux n'est pas une fête, mais un labeur. La femme surtout est condamnée à une rude existence; moins forte que l'homme, elle endure néanmoins de plus grandes peines; esclave partout où elle n'est pas chrétienne, elle traîne de pesants fardeaux, et reste chargée de tous les travaux difficiles et humiliants. De là vient qu'un mari a souvent plusieurs épouses : une seule femme ne servirait pas, non aux besoins de son cœur ou de sa passion, mais

de son existence, c'est pourquoi il en prend deux, quatre et même six. Elles sont ses messagères et portent ses fardeaux. Le divorce est permis et fréquent; mais l'initiative appartient au mari seulement. Malgré le mariage, et dans le mariage lui-même, la communauté des femmes existe de fait et du plein gré de tout le monde. De plus, un échange d'épouses se fait de voisin à voisin comme un échange d'arc ou de flèches. Le début du mariage est assez singulier : deux rivaux se disputent l'objet de leurs vœux; devant une assemblée curieuse, devant la jeune vierge elle-même, ils se battent avec ardeur; le plus fort ou le plus adroit s'empare du fruit de la victoire et, tout fier de son succès, emmène la jeune fille qui est désormais sa femme, qu'elle le veuille ou qu'elle ne le veuille pas. La légèreté qu'on met à former des liens si sérieux explique celle qu'on met à les rompre. On assure que la vieillesse est déplorablement négligée; ce père et cette mère que l'âge a courbés et qui ne peuvent plus ni travailler ni voyager, on les abandonne à leur triste sort; morts, ils restent étendus sur une froide terre, à peine couverts d'un peu de neige ou de bois, en attendant que quelque animal féroce vienne les dévorer.

Dans tout ce pays, pas un temple, pas un autel; à peine est-il resté quelques traditions voilées et obscures qui ne semblent exercer aucune influence ni bonne ni mauvaise. L'une de ces traditions porte que la terre n'était autrefois qu'un vaste océan; un puissant oiseau seul vivait; ses yeux étaient du feu, ses regard des éclairs, le mouvement de ses ailes un tonnerre éclatant. Descendu sur l'Océan, il le toucha, et en fit jaillir la terre soudain. Dès lors naquirent les hommes; mais les Indiens en question sortirent d'un chien; l'oiseau que ceux-ci avaient offensé ne tarda pas à disparaître. Ces mêmes Indiens assurent encore qu'ils viennent d'un pays éloigné, qu'ils

traversèrent jadis un lac fort long et fort étroit, rempli d'îles et d'écueils (1). Ils durent beaucoup souffrir en route, marchant comme ils le faisaient à travers la neige et la glace. Dans le pays natal, ils avaient laissé une nation perverse qui habitait la contrée avec eux. Dans les premiers temps, ajoutent-ils, leurs pères vivaient jusqu'à ce qu'ils eussent usé leurs pieds à force de marcher, et jusqu'à ce que leur gosier eut perdu toute souplesse, par un long usage des aliments. Enfin un déluge couvrit autrefois toute la terre, à l'exception des plus hautes montagnes, sur le sommet desquelles leurs ancêtres cherchèrent un abri. Si ces souvenirs rappellent des faits bibliques, en voici d'autres qui rappellent des fables païennes. A la mort, l'âme passe dans un autre monde; arrivée sur le bord d'une grande rivière, elle s'embarque dans un canot de pierre qui la transporte dans un lac étendu, couronné, à son milieu, d'une île délicieuse. C'est à la vue de ce fortuné séjour que se prononce l'arrêt final ; si les actions bonnes surpassent les mauvaises, l'âme coule, dans l'île délicieuse, des jours pleins de délices. Ce sont des plaisirs charnels toujours renouvelés, et une volupté toujours renaissante et toujours satisfaite; dans le cas contraire, le canot enfonce tout à coup, on demeure plongé dans l'eau jusqu'au menton; on regarde, mais en vain, l'île fortunée, dont l'aspect excite des désirs qu'il est également difficile et de combattre et d'endurer.

Les Indiens ne paraissent avoir aucune idée du bien moral ; étrangers à la vertu, ils ne sentent ni son prix, ni son absence; ils ne connaissent que les plaisirs charnels, ils ne craignent que les peines physiques ; égoïstes et sensuels, ils n'eurent jamais de pensées qui ne se rapportassent à un bonheur grossier. Ils ne connaissent pas Dieu,

---

(1) Le Détroit de Béring ?

pas même de nom; dans leurs peines ils s'abandonnent au désespoir et se plaignent sans cesse. Inquiets, tristes, ils traînent une misérable vie qui n'a rien d'élevé ni de pur, et leur condition est digne de la compassion qu'elle a enfin inspirée. Ces hommes à la fois si avides et si dépourvus de bonheur, ont vu un jour nouveau se lever sur eux, et sous cette lumière inattendue, plusieurs ont tressailli en même temps de crainte et d'espoir, et sont déjà passés, on peut le dire, de la mort à la vie. Il nous reste à dire un mot du bien qu'ils ont retiré de cette mission qui ne fait que de naître.

La première station est à 700 milles nord de Montréal, dans le Bas-Canada, et est le principal dépôt de la Compagnie au sud de la Baie de Hudson; c'est Moose-Factory. La seconde est sur les bords du Lac Supérieur, c'est Michipicoten. La troisième, placée sur les hauteurs qui envoient leurs eaux au nord vers la Baie, à l'est vers le Saint-Laurent, est éloignée de Montréal de 1,300 milles, c'est le Lac la Pluie. La quatrième sur le passage de la rivière Winipeg est à 15,000 milles de Montréal, c'est le Fort Alexander. La cinquième est sur la rivière Saskatchawan, qui prend sa source dans les montagnes rocheuses et se jette, réunie à la rivière Nelson, dans la Baie; c'est Edmerston, à 2,800 milles de Montréal, c'est-à-dire à l'autre extrémité de la nouvelle Angleterre, et éloigné de plus de 3,000 lieues des rivages de l'Atlantique. La sixième, située au nord du lac Winipeg, à 2000 milles de Montréal, est la plus importante et le point central de cet immense champ de travail. Tous ces établissements sont entourés de tribus indiennes, qui font le commerce avec les agents de la Compagnie et sont par conséquent parfaitement accessibles.

A peine rendus à leurs postes respectifs, après un long et pénible voyage, les missionnaires mirent la main à l'œuvre

avec ardeur. L'un d'eux, pour hâter le moment où il pourrait parler sans interprête, résolut d'aller vivre seul au milieu des Indiens; un autre chercha à leur apprendre à lire, mais privé de livres, il ne pouvait ni se procurer une imprimerie ni s'en passer. A force de persévérance et d'adresse, avec un fer tranchant, du bois, et de l'étain, il finit par couper des caractères, et après maints efforts infructueux il parvint à imprimer quelques mots, qui étonnaient fort les Indiens. Peu à peu il perfectionna ses types, de sorte qu'il put fournir de livres une école naissante. Mais voici des résultats plus positifs. Nous laissons parler les missionnaires eux-mêmes. Norway-House : M. Rundle. « Pour la première fois cette-après midi, j'ai parlé aux Indiens, par le moyen d'un interprête. Grande était leur attention, tandis que je leur développais le plan de la Rédemption. Après le service, j'ai baptisé un enfant malade dont le père désire beaucoup être instruit dans la religion chrétienne. Le soir, j'ai été trouver les Indiens dans leur propre village. Personne, je crois, ne manquait au service, leur attention était plus grande encore qu'à la réunion de l'après-midi. J'ai surtout parlé de la nature du salut. Je n'oublierai jamais les émotions de cette soirée. J'ai commencé le service par un chant et une prière en anglais; à genoux devant Dieu, je me suis senti saisi du St.-Esprit, au point qu'il me semblait que Dieu allait apposer le sceau de son approbation sur mes travaux. Un vieil Indien exprimait tout haut, pendant que je parlais, sa joie et son admiration. Trois candidats se sont présentés après le service; une mère a demandé le baptême pour son enfant; naturellement, j'ai proposé un délai nécessaire pour les instruire — J'ai traversé la rivière pour aller instruire les Indiens; en me voyant, ils se sont d'eux-mêmes rendus à la maison de prières. Je leur ai parlé de la création, de la chute de l'homme, et de l'institution du dimanche. Ils préfèrent la

parole de vie à toute chose. C'est un vrai privilége que de pouvoir visiter un village aussi intéressant. Avec quelle ardente attention ils ont écouté le récit de la mort de Christ! Qu'elle est vraie la parole du Seigneur! Quand j'aurai été élevé, j'attirerai tous les hommes à moi..... Trois autres personnes se sont présentées pour le baptême. Un vieil Indien, agé de 75 ans, m'a fait appeler; ma première visite lui avait fait quelque bien: « Je pensais, alors, dit-il, que mon cœur était ouvert; car je ne pouvais m'empêcher de verser des larmes. Le vœu de mon âme était que Dieu eût compassion de moi, qu'il me sauvât du danger où j'étais, et me prît dans le ciel. Mais depuis lors mon cœur s'est endurci, et j'ai besoin qu'on l'adoucisse. Avant votre arrivée, je savais qu'un Grand Etre habite le ciel, qu'il est présent partout, et voit tous les péchés que les hommes commettent; mais néanmoins, je péchais contre lui, et j'ai besoin de son pardon. » Je l'ai baptisé avec sa femme, ensuite je les ai mariés; j'ai aussi baptisé 7 enfants du village.

« 17 *Juillet* 1840.—Je faisais le récit de la résurrection de Lazare. J'étais arrivé à l'endroit où le Seigneur appelle Lazare hors du sépulcre, une émotion profonde se manifesta alors. « Lazare sors dehors, » dis-je à haute voix; *Lazarus astum on tah*, s'écria l'interprète, à deux reprises, entraîné lui-même, comme l'assemblée, par une ardeur subite. Emu comme les autres, répétez cette parole, lui dis-je; il la répéta avec une énergie nouvelle. L'agitation était extrême; un sentiment profond remplissait les cœurs, comme si le maître de la tombe eut été présent, et de sa voix puissante avait appelé chacun de nous à assister à son triomphe. A la fin du service, je remarquai une femme livrée à une grande tristesse. Couverte de pleurs, elle tenait sa tête sur ses genoux. Je lui dis que je serais heureux de lui donner quelque conseil propre à la

consoler. A l'instant, elle se leva de son siège, et s'approcha de moi. Une profonde tristesse se peignait sur son visage. Ses beaux cheveux en désordre, et ses larmes, me rappelaient cette autre femme dont il est dit qu'elle arrosa, de ses pleurs, les pieds du Sauveur, et que, de ses cheveux, elle les essuya. Pourquoi pleurez-vous, dis-je, à la pécheresse repentante? — « Parceque vos paroles me blessent au cœur; mes péchés pèsent sur mon âme, et je ne puis retenir mes larmes. » Elle ajouta que, depuis quelque temps, elle ne trouvait ancun repos dans sa couche, à moins que son imagination ne lui représentât une Bible; à cette vue, son esprit se calmait. — « Vous sentez-vous une pécheresse perdue? » — « Oui. » — « Sentez-vous le besoin d'un Sauveur? » — « Oui, » répondit-elle encore. Mes exhortations ne parvinrent pas à calmer les inquiétudes de son âme angoissée; mais le Consolateur ne pouvait point refuser sa paix à cette pécheresse contrite.

«21. — Plusieurs Indiens paraissaient plongés dans une grande tristesse. Comme de coutume, j'ai fait avancer ceux qui sont réveillés. Parmi eux, était la jeune Flora Wesley (1), non plus triste et désolée comme naguère, mais rayonnante de joie en Jésus. Elle possédait dejà cette paix qui surpasse toute intelligence. Elle avait suivi mes conseils. Elle n'avait pas cessé de prier. La veille, elle s'était retirée dans les bois, et tandis qu'à genoux elle invoquait son Sauveur, une subite joie remplit son âme. « Croyez-vous avoir trouvé miséricorde? » lui dis-je. « Oui, monsieur, car quand je pense à mon Sauveur, mon cœur est joyeux. » — « Auriez-vous peur de mourir cette nuit même? » — « Non, monsieur; autrefois, quand

---

(1) Nouveau nom de la jeune femme en question.

Rédacteurs.

je pensais à la mort, j'étais effrayée; mais aujourd'hui toute crainte est dissipée, parce que je sens en mon cœur que j'aime Jésus, et que Jésus m'aime. Je croyais aimer mon mari plus que toute autre chose ; je l'aimais en effet autant que moi-même, et, quand il était absent, mes pensées étaient toutes fixées sur lui. Mais maintenant j'aime davantage encore Christ; il est l'objet continuel de ma pensée. Même quand je m'assieds à table pour manger, je pense encore à lui. »

Le missionnaire qui a obtenu ces beaux fruits de son ministère, n'avait été que provisoirement placé dans ce champ intéressant. Son poste était au pied des montagnes rocheuses, et nous l'y verrons bientôt plein d'ardeur et d'espérance. Mais, avant de quitter cette première station, il y avait vu beaucoup d'âmes réveillées et converties ; des vieillards à la démarche chancelante, des jeunes gens aux passions vives et emportées, également touchés, les uns au déclin, les autres au printemps de la vie, confondaient leurs demandes d'instruction, et marchaient d'un pas égal vers le royaume des cieux. « Ce sont ici les jours d'or de ma vie, s'écrie le missionnaire, comme étonné de son succès. Que je pensais peu ce printemps, en traversant le grand Océan, qu'avant la fin de juillet j'aurais amené plusieurs âmes pénitentes au pied du Sauveur ! S'il m'était permis de comparer les petites choses aux grandes, je dirais, avec confusion et reconnaissance, de mes Indiens réveillés : « Vous êtes mes épîtres connues et lues de tout le monde. » Un an plus tard, le successeur de M. Brundle écrivait que Dieu avait continué à bénir abondamment la station. Cent quatre-vingt-quinze personnes avaient été admises dans l'Église par le sacrement du baptême; soixante-dix-sept étaient des adultes. Les Indiens convertis avaient demandé la bénédiction nup-

tiale; vingt-sept couples l'avaient deja reçue. De nouveaux candidats au baptême recevaient une instruction régulière. Un indigène s'exprimait ainsi : « L'été dernier, je visitai Red River (1); pour la première fois, j'entendis parler de la bonne Parole de Dieu. Je sentis que j'étais un grand pécheur, que j'étais plongé dans les ténèbres, et que je marchais sur le chemin large qui conduit à la perdition. Mais je n'appris que peu de chose. J'entendis que je devais prier Dieu par Jésus-Christ, dont je ne pus retenir le nom, malgré tous mes efforts. Je revins chez moi. Fréquemment je me rendis dans un marais. Je criai beaucoup. Mon cœur était très-pesant; oui, très-pesant. J'essayai souvent de prier Dieu d'avoir pitié de moi, pauvre Indien. Je disais : Grand-Esprit! j'entends que tu veux sauver les pauvres pécheurs. Je désire prier, mais je ne connais pas le nom de ton Fils. Aie pitié de moi; pardonne-moi tous mes péchés et ma vie perverse. Nous n'avions pas alors, comme aujourd'hui, un ministre pour nous instruire. Souvent, je versais d'abondantes larmes, quand j'allais me coucher, et je ne pouvais pas dormir, parce que je n'avais personne pour m'instruire. Le Grand-Esprit eut pitié de moi. Car, tandis que nous étions sans ministre, il m'envoya un songe qui m'encouragea beaucoup. L'hiver dernier, pendant le sommeil, je crus voir deux chemins. L'un, très-large, était plein d'hommes blancs et d'Indiens; ils étaient très-méchants; ils juraient et se battaient. L'autre n'était qu'un sentier; je n'y vis que très-peu d'hommes, qui suivaient les traces les uns des autres; quelques-uns chantaient; ils marchaient très-vite et paraissaient très-heureux. Dans mon sommeil, je demandai au Grand-Esprit de me laisser aller avec eux. Lorsque je me réveillai,

(1) L'établissement missionnaire de la Rivière Rouge.

Rédacteurs.

je le remerciai pour ce rêve. Aujourd'hui, j'ai plus qu'un rêve pour me réjouir! J'ai mon pauvre cœur rendu heureux par les *bonnes Paroles*. Je suis si heureux quand je prie! Que ne puis-je dire combien je suis béni! J'aime le Fils de Dieu, Jésus-Christ; jamais je n'oublierai encore son grand nom. Je suis fort heureux maintenant. » Des larmes de joie arrêtèrent l'Indien; son sein agité, sa figure épanouïe parlaient plus que n'aurait pu le faire sa bouche, de ce bonheur, qui était trop profond pour qu'il pût l'exprimer. Un vieillard, arrêté par la main de Dieu sur le bord de la tombe entr'ouverte, rendait ainsi grâces à cet amour qui répand le calme sur ses derniers jours et apporte une vie nouvelle à son âme flétrie : « Je suis un grand pécheur; ma tête vieillie, est semblable au sommet de la colline blanchie par la neige de l'hiver; bientôt je serai sous terre. Que je suis reconnaissant d'avoir entendu la bonne Parole! j'écoute avec mes oreilles tout ouvertes; quelquefois mon cœur s'attendrit au récit de l'amour du Fils de Dieu. Il a été miséricordieux pour moi en me faisant vivre plus que tant de mes parents couchés dans la poussière, afin que je pusse entendre ces bonnes nouvelles. Mort plus tôt, j'eusse certainement péri, car j'ai été un grand pécheur; mais j'ai obtenu grâce. Oh! quelle joie remplit maintenant mon cœur! Chargé d'années, je ne puis plus chasser; je n'ai plus qu'un désir, voir Jésus-Christ. Je suis sûr de l'aimer davantage, quand je le verrai. Son Esprit me dit que je suis un des siens. Il me bénit chaque jour, tout mon cœur désire le servir. Je désirerais beaucoup, beaucoup que mon pauvre peuple entendît partout ces bonnes Paroles du Saint-Esprit, avant de mourir! »

Que le lecteur se rappelle ce que nous avons déjà dit, des peines et des vices des Indiens en général, du triste abandon de la vieillesse en particulier, et il comprendra mieux ce que l'Évangile a déjà fait pour ces pauvres sau-

vages qui s'arrêtent pour pleurer, en parlant de l'amour de Dieu. Disons, en terminant, qu'aux pieds des montagnes rocheuses le missionnaire Brundle avait trouvé des tribus guerrières, à l'aspect hautain, aux mœurs sauvages et féroces; transportées de joie à son arrivée, elles lui avaient fait le plus bienveillant accueil; elles écoutaient sa parole avec respect et quelquefois avec émotion; ignorantes, mais bien disposées, elles lui donnaient le plus grand espoir. Au sud de la Baie de Hudson, au Fort Mooses, les Indiens, déjà plus avancés, écoutaient l'Évangile dans des réunions nombreuses et régulières, et ils comblaient les vœux de leur pasteur. Dans une seule station, à Lac Lapluie, les Indiens avaient répondu par l'indifférence et même l'hostilité aux exhortations du missionnaire. Celui-ci attendait de meilleurs jours et trouvait quelques âmes bien disposées.

Le voilà donc occupé, et occupé avec de bien réjouissants succès déjà, cet immense champ jusqu'ici inculte; certainement Dieu l'avait à l'avance préparé, car la semence s'est d'abord changée en fruit. Aujourd'hui plus nombreux, dévoués, infatigables, les missionnaires errent dans ces vastes déserts, exposés à la pluie, à la neige, au froid, privés de tout abri, même d'un wagon, même d'une cabane, pendant deux à trois mois; se faisant semblables aux Indiens pour les sauver, les convainquant autant par leur dévouement que par leurs paroles, et dignes imitateurs de ces frères Moraves, dont ils ont déjà le zèle, et dont ils auront bientôt les succès.

NOUVELLES RÉCENTES.

Premières mesures prises pour l'évangélisation de la Chine.

Elle est enfin tombée l'antique barrière qui fermait le Céleste Empire à la civilisation et à la religion de l'Europe. A peine instruite de l'événement, l'industrie a multiplié ses roues, le commerce a enflé ses voiles; l'Angleterre s'est bien préparée à profiter de sa conquête. Mais n'a-t-elle donc à envoyer à la Chine que le produit de ses arts? Grâce à Dieu elle a quelque chose d'autre et de mieux; elle a l'Évangile dont elle est la grande et glorieuse propagatrice. Ce n'est pas le commerce seul, c'est la religion aussi qui s'est émue et qui fait ses préparatifs. La première, l'active Société des Missions de Londres a fait à tous les chrétiens de la Grande-Bretagne, un grand et solennel appel qui sera entendu parce que c'est celui de la Providence. Dans une lettre, dont nous regrettons de ne pouvoir citer les termes mêmes, elle rappelle que pendant longtemps l'Église chrétienne a pleuré sur ces milions d'âmes renfermées dans une invincible ignorance, que par ses ardentes prières elle a sans cesse demandé à Dieu d'ouvrir une portée dans cet empire immense. De plus, elle avait fait des préparatifs importants autant que difficiles; des hommes de Dieu, tels que les Morrison et les Milne, avaient traduit la Bible en chinois et composé un grand dictionnaire; d'autres continuant leurs travaux avaient traduit de nouveaux ouvrages, et commencé l'œuvre même de l'évangélisation des Chinois dans plusieurs lieux voisins du Céleste Empire. Plus nombreux qu'à aucune époque, maîtres de la langue, munis de livres, pleins surtout d'une ardeur longtemps contenue, ils sont prêts pour

l'œuvre immense qui se prépare. Pénétrés de leur responsabilité, les Directeurs de la Société des Missions de Londres veulent répondre à ce grand appel de Dieu avec promptitude et vigueur. Ils croient entendre la voix de Dieu disant à son Église : « Voici, j'ai ouvert une porte devant toi, personne ne peut la fermer: c'est pourquoi, avance! » Dans cette conviction, ils ont, après beaucoup de réflexions et de prières, décidé : 1° de reconnaître avec action de grâce les travaux entrepris à l'avance par leurs pères pour faciliter l'évangélisation de la Chine, et en particulier le fait réjouissant que la Société des Missions de Londres a dans ce moment, aux portes de cet empire, un bon nombre de missionnaires, qui peuvent annoncer aux Chinois, dans leur propre langue, les œuvres merveilleuses de Dieu; 2° d'inviter l'Église de Christ dans tout le monde, et plus particulièrement les amis de la Société, à rendre de solennelles actions de grâces à Dieu pour la fin de la guerre, et pour les moyens d'introduire l'Évangile en Chine, qui résultent du traité de paix; 3° de s'engager solennellement à employer tous les moyens en leur pouvoir, pour renforcer la mission en Chine et y envoyer de nouveaux ouvriers, dans la pleine assurance que ces mesures seront approuvées par les amis de la Société, et que le zèle des chrétiens fera face aux dépenses qui en résulteront.

En conséquence, les Directeurs ont déjà arrêté de faire de l'île de Hong-Kong le centre de la mission, d'y transporter toutes les presses, et le collége Anglo-Chinois fondé à Malacca. Une partie des missionnaires resteront dans l'île; les autres se rendront en Chine même, c'est-à-dire dans les villes déclarées libres pour le commerce. Les Directeurs ont encore pris l'engagement important d'envoyer en Chine, dans l'espace de deux ans, dix ou douze nouveaux missionnaires. La Société des Missions de Londres, dont jusqu'ici les dépenses ont dépassé les

recettes, malgré les plus pressants appels, ne s'est point laissée arrêter par des difficultés financières; pleine de confiance, elle a ouvert une souscription spéciale pour la mission de la Chine. Une réunion solennelle devait avoir lieu à Exeter-Hall, les amis de la Société devaient s'y occuper des mesures qui avaient déjà été prises, et de celles qui restaient à prendre.

Voilà ce qu'on fait en Angleterre; la Providence y est obéie, quand elle parle; une porte s'ouvre en Amérique, et une Société y envoie sur le champ cinq missionnaires (1), une porte s'ouvre en Chine, et une autre Société arrête d'y envoyer dix ou douze nouveaux ouvriers; les autres Sociétés feront de même, si elles ne l'ont déjà fait (2). Que faisons-nous en France? Des portes s'ouvrent pour nous aussi; mais nous laissons les autres entrer, sans entrer nous-mêmes; nous les laissons répandre l'erreur où nous pourrions répandre la vérité.

La France catholique, il est bon qu'on le sache, envoie des missionnaires dans tous les pays du monde à la fois; ses ressources et ses ouvriers croissent dans une proportion étonnante, prodigieuse, et c'est à peine si la France protestante cultive un champ ignoré du monde, à peine si après de longs intervalles elle envoie quelques rares ouvriers qui ne suffisent même pas aux besoins d'une seule mission. Quand aurons-nous, comme les protestants de l'Angleterre, et hélas! comme les catholiques de France, une réponse pour tous les appels de la Providence, et des ouvriers pour tous les champs?

---

(1) Voir le précédent article.

(2) Nous venons d'apprendre que la Société des Traités a aussi fait un appel extraordinaire dans le même but.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU. — Lettre de M. Casalis, sous la date du 18 juillet 1842.

Notice biographique sur la vie, la conversion et la mort de Manoah, membre de l'Eglise de Thaba-Bossiou.

A Messieurs les Membres du Comité de la Société des Missions Evangéliques.

Messieurs et très-honorés frères,.

L'Église de Thaba-Bossiou vient de perdre un des ses membres, ou plutôt elle a eu la joie de le voir s'endormir paisiblement dans les bras du Seigneur. Peu nombreux encore, et étroitement unis les uns aux autres, nous n'avons pu nous défendre d'un profond sentiment de douleur, en recevant les adieux d'un frère dont la coopération nous semblait si nécessaire. Mais ces regrets ont été tempérés par la conviction que tout ce que Dieu ordonne est souverainement juste, et par le sentiment du bien spirituel, que chacun de nous a retiré de cette dispensation inattendue. Les membres de mon troupeau savaient que l'Écriture proclame bien heureux ceux qui meurent au Seigneur ; ils avaient souvent lu avec émotion ces pa-

roles du Psalmiste : *Même quand je traverserais la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal.* Ce sujet ne s'était cependant pas encore offert à leur observation, sous la forme d'un fait appréciable par eux. Pour ma part j'ai senti qu'un sceau spécial et indélébile vient d'être apposé à mon ministère et je me suis humilié avec reconnaissance, sous ce nouveau témoignage d'amour.

L'ami qui nous a quittés avait reçu de ses parents le nom d'Entouta, mais le baptême lui conféra celui de Manoah. Il était frère de Daniel Entlaloè, le premier né de l'Église de Thaba-Bossiou. Sa carrière a été courte et fort agitée : ce n'est que pendant les huit dernières années de sa vie, que, grâce à l'Évangile, il a goûté un repos après lequel il avait toujours soupiré. Son enfance se passa au milieu des scènes de désolation qu'occasionnèrent les longs démélés des Matébélés avec les Bassoutos. A peine avait-il douze ans, qu'il perdit son père et que sa famille se vit obligée de s'expatrier pour aller chercher du pain chez les cruels vassaux de Dingân. Pendant le voyage, Entouta eut à endurer les dernières extrêmités de la faim et de la fatigue. Les pauvres émigrés conduits par Chéou, homme d'âge et d'expérience, gravirent péniblement les Montagnes Blanches, ces Pyrénées de l'Afrique australe qui séparent la Béchuanasie de la terre de Natal. Sur les frontières des domaines Zoulas, un chef, au regard hautain, arrêta les voyageurs pour s'emparer d'Entouta dont il prétendait faire son esclave. Il l'entraînait déjà lorsque Chéou courut au secours de son jeune ami et le saisissant au bras, s'efforça de le retirer vers lui. Une lutte opiniâtre s'engagea ; l'enfant, violemment tiraillé, jetait des cris de douleur et d'effroi. Le Zoula se sentant le plus faible, devient furieux ; il lève sa sagaie : « Cet enfant, dit-il, en jetant sur Chéou un regard féroce, ne sera ni à toi

ni à moi; vois, ce fer va lui fendre le crâne.» Ce mouvement fait tressaillir Entlaloé, qui était resté auprès des femmes pour les protéger; il s'élance, arrête le bras du meurtrier, et s'écrie: « O Chéou, mon père, ne résiste plus; qu'Entouta soit esclave, peut-être un jour reviendra-t-il vers nous.» Les prévisions de Daniel se réalisèrent. Au bout de quelques mois, le pauvre captif rejoignit sa famille. Il la trouva établie à une journée de Mokokotloufé, résidence ordinaire de Dingân. Un nombre considérable de Bassoutos, réunis par des malheurs communs, avaient obtenu du monarque Zoula la permission de fonder un village, qui ne tarda pas à devenir florissant. A l'aide des rapports qu'ils entretenaient avec leurs compatriotes du Lessouto, ces émigrés se procuraient des plumes d'autruche, des aîles de grue et des peaux de panthère, qu'ils revendaient avec profit aux Zoulas, dont ces objets constituent le principal ornement militaire. La petite communauté posséda bientôt quelques troupeaux, déjà elle anticipait sur le jour où ses acquisitions lui permettraient de regagner le pays natal; mais, hélas, la source de sa prospérité devint la cause de sa ruine. L'appât d'une vente plus avantageuse entraîna quelques amis d'Entlaloé à aller offrir leurs marchandises aux Barapoutsas, tribu voisine, hostile à Dingân. C'en fut assez pour allumer le courroux du despote. Dans une nuit obscure le village bassouto fut complètement cerné par quelques centaines de guerriers, formés sur trois rangs. Le massacre fut général; Entlaloé et sa jeune épouse dangereusement blessés furent laissés pour morts sous un tas de cadavres. La hutte d'Entouta fut pillée et brûlée. Pour lui, grâce à l'intervention de Dieu, il avait la veille entrepris un voyage avec Chéou son protecteur. Dès qu'Entlaloé et sa femme se virent suffisamment remis de leurs blessures, ils quittèrent avec leur frère le pays inhospitalier de Natal. Réduits

de rechef à l'état de dénuement le plus complet, ils furent contraints de s'associer à une bande de chasseurs qui vivaient de chair d'hippopotame et de sanglier, le long des rives du Calédon. Dans le cours de cette vie aventureuse, Entouta s'exposa à de grands dangers. Il fut un jour vivement poursuivi par un hippopotame que de nombreuses blessures avaient rendu furieux. Le jeune chasseur, exténué de fatigue, allait inévitablement être déchiré, mais Dieu, qui veillait sur ses jours, dirigea sa fuite vers un profond ravin que l'animal n'osa pas franchir. Quelques mois plus tard, Entouta et son ami Taële, chassant aux damans, le long d'un épais fourré, furent surpris par un léopard. Ils l'attaquent sans hésiter et le blessent. Irrité, l'animal s'élance sur Taële, le renverse et va le mettre en pièces, quand Entouta renouvelle le combat, délivre son ami, et d'un coup de massue étend la bête féroce à ses pieds. La robe du léopard appartenait au vainqueur, mais dans cette occasion notre ami fit paraître une générosité bien louable. Après avoir conduit Taële vers ses parens, il alla chercher le précieux trophée, et le déployant devant son compagnon, il lui dit : « Mon ami, c'est toi qui as couru le plus grand danger, ce fruit de notre victoire t'appartient.»

Ces faits suffiront, Messieurs, pour vous donner une idée des scènes au milieu desquelles notre frère passa sa première jeunesse. Après plusieurs années d'agitation et de misère, la famille exilée revint à Thaba-Bossiou, sa patrie ; elle y trouva l'abondance et le repos, et ce qui vaut infiniment plus, *les paroles de la vie éternelle.* Entouta, que j'appellerai maintenant Manoah, fut converti il y a un peu plus de deux ans. Naturellement sérieux et pensif, il avait pendant longtemps prêté une attention soutenue à la prédication de l'Évangile, et les principes chrétiens s'étaient insensiblement développés dans son cœur, avant que ses proches et peut-être lui-même s'en fussent aper-

çus. Il était du nombre de ces êtres privilégiés que Dieu, par une espèce de prédestination, semble avoir tout particulièrement prémunis contre les tentations au mal, et qui, bien qu'*enfants de colère comme les autres*, doivent à un tempéramment plus docile et à des passions mieux ordonnées une heureuse exemption de tout dérèglement (1). Ses parens m'assurent, et je l'ai assez bien connu moi-même pour ajouter foi à leurs paroles, qu'ils ne l'ont jamais surpris dans une querelle.

« Je me souviens, me disait dernièrement Daniel, que lorsque encore enfants nous étions rassemblés par notre père pour le repas du soir, Manoah s'asseyait communément derrière ses petits compagnons. Par là il échappait assez souvent à l'observation de son père, et lorsque la bande bien repue se blottissait sous le grand manteau pour y passer la nuit, on entendait parfois le pauvre Manoah dire un peu tristement, mais sans amertume: « Je vais dormir avec la faim.» Nous nous amusions un moment de sa mésaventure, et nos railleries, loin de l'irriter, finissaient par l'amuser lui-même.»

Le célibat, si rare chez ces peuples, lui était cher; et cela parce qu'il lui permettait de se vouer tout entier aux intérêts de son frère et de sa mère. Lorsque ceux-ci le pressaient de se chercher une compagne, il répondait à l'un: « J'ai toujours observé que le mariage tend à désunir des frères,» et à l'autre: « Vous êtes veuve, Daniel est père de famille, et se doit tout à ses enfants; je suis votre seul soutien.» Puis il ajoutait, en leur souriant: « Je ne suis encore qu'un enfant, laissez moi grandir, mon cœur n'a encore trouvé parmi les femmes

(1) Il est sans doute digne de remarque, qu'au sein du paganisme et là où les vices les plus exécrables sont publiquement tolérés, Dieu veille à ce qu'il y ait quelques personnes dont la conduite morale serve à conserver l'idéal de la vertu.

que des sœurs.» Il avait cependant près de vingt-cinq ans, celui qui parlait ainsi, et les belles corbeilles de blé qui ornaient chaque année la cour de sa mère (1), disaient assez que son bras vigoureux eût aisément pourvu aux besoins d'un nombreuse famille. Sa modestie, son désintéressement et sa promptitude à obéir le faisaient chérir de Moshesh, qui le considérait comme un messager de confiance. Cette charge ne valait d'ailleurs à notre ami que de grandes fatigues qu'il endurait sans murmurer.

Il est assez commun qu'un naturel si bien ordonné devienne un piège à celui qui en est doué et retarde sa conversion. Tel ne fut pas le cas de Manoah. Seulement, la connaissance que j'avais de son excellent caractère m'empêcha, pendant assez longtemps, d'avoir une opinion bien précise sur son état spirituel. Je trouvais difficile de discerner chez lui ce qui était véritablement le produit de la grâce. Il m'ouvrit entièrement son cœur quelques jours après avoir entendu un sermon sur ces paroles de Josué : « Pour moi et ma maison nous servirons l'Éternel.» « J'ai compris, me dit-il alors, que je ne saurais sans pécher taire plus longtemps le changement que Dieu a opéré dans mon âme. Jésus Christ veut être servi ouvertement. Il y a déjà quelques mois que ma conscience a été réveillée. Lorsque le Seigneur m'interrogea, disant : « Entouta, comment penses-tu échapper à ma colère?» j'essayai d'abord de le tromper et de me tromper moi-même. Je répondis : « Je ne suis qu'un enfant, quel péché un enfant pourrait-il commettre? Ma sagaie n'a jamais percé d'homme; je mange ce que mes mains ont cultivé.» Mais le Saint Livre que je tenais ouvert devant moi me

---

(1) Les Bassoutos, n'ayant ni granges ni greniers, conservent le blé dans d'immenses corbeilles rondes, que la pluie ne peut pas pénétrer et qu'on place dans la cour attenant à la hutte.

convainquit de mensonge. Il dit : « Tu ne convoiteras point.» Alors je compris que la racine de tous les péchés était dans mon âme. Il dit aussi : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur ; » et encore : « Tu le serviras lui seul.» Je me convainquis que pendant toute ma vie je n'avais aimé que moi-même, et je n'avais suivi que la loi de mon orgueil. Je pleurai dans l'amertune de ma conscience, et Jésus, l'ami de pécheurs, me dit : « Viens à moi toi qui es affligé et chargé, et tu trouveras le repos que tu cherches. Charge mon joug qui est aisé, et mon fardeau qui est léger.» O mon berger, mettez sur moi le joug de Christ, je veux le porter publiquement.» Il l'a porté pendant deux ans, à l'édification de l'Église et à la gloire de son Sauveur, ce joug qu'il ambitionnait.

La maladie qui vient de nous enlever Manoah a été très rapide dans sa marche. A peine nous doutions-nous qu'il fût en danger, qu'il s'est trouvé à la dernière extrémité. Dès le début, il a manifesté la plus parfaite résignation. Quelques jours avant sa mort, il dit à son frère : « Peut-être resterai-je avec vous, peut-être m'en irai-je ; que le Seigneur choisisse pour moi.» — « Souffres-tu beaucoup ?» lui demanda Daniel. — « Oui, plus que je ne saurais dire ; mais Dieu me soutient. Lorsque Dieu me prit à son service, il ne me promit pas que je serais toujours exempt de douleur.» Le frère Ramaséatsané, qui se trouvait présent, observa que Manoah était réputé pour sa force physique. « Il est vrai,» répartit le pauvre malade, « que j'ai été fort et vigoureux pendant de longues années ; mais, mon ami, la force est un piège. Le Seigneur a bien fait de m'enlever ce dont je m'enorgueillissais.» Le lendemain matin, Daniel fut tellement frappé des progrès que faisait la maladie, qu'il tomba sur ses genoux et fondit en larmes. « Pourquoi pleures-tu ?» demanda Manoah avec émotion. — « Le Seigneur me

châtie, et comment ne pleurerais-je pas, moi, son pauvre enfant?» — «Daniel,» répartit le malade, «je ne cherche pas à me tromper. Je sais que je suis en grand danger; mais soumettons-nous l'un et l'autre à la volonté de Dieu: tout ce qu'il fait est bien. Persévère dans la foi, mon frère; tu as été converti avant moi, et c'est en grande partie ton exemple et tes exhortations qui m'ont porté à renoncer aux superstitions de nos pères et à chercher le Seigneur. N'abandonne jamais ton Sauveur.» Daniel lut alors le Psàume 23. Manoah, après l'avoir écouté, dit à voix basse et comme s'il ne s'adressait qu'à lui-même: « Je voudrais savoir si, lorsque David écrivait ce Psaume, il était où je suis aujourd'hui; c'est si consolant, si bien comparé!» Dans la nuit qui suivit, il réveilla sa vieille mère qui dormait près de lui. « Quand cuirez-vous le pain du dimanche?» lui demanda-t-il. (1) — « Après demain, mon fils; cette nuit est la nuit du cinquième jour.» (2) — « Dimanche je ne serai plus auprès de vous, le Seigneur m'envoie chercher.» Cette parole alarma extrêmement sa famille ; on me fit appeler et je ne pus que souscrire au jugement que le malade avait porté sur son état. Après l'avoir un peu ranimé par le moyen d'un cordial, je le priai de me faire part de ses sentiments. « Oh!» s'écria-t-il avec effort, « mon cher pasteur, j'aurais beaucoup à dire si ma voix n'était presque éteinte. Rappelez-vous le jour où je vous dis, que comme Josué je voulais servir l'Éternel. Depuis lors j'ai été heureux. Je crois en Jésus, je trouve en lui le pardon de mes péchés. Il ne m'abandonnera

(1) Sur nos stations les Bassoutos ont d'eux-mêmes contracté la bonne habitude de préparer le samedi la nourriture du dimanche, non dans un esprit de servilité légale, mais pour être plus libres le jour du Seigneur.

(2) Nos Bassoutos, comme les Quakers, désignent les jours de la semaine par leur nom numérique.

pas maintenant que la mort s'approche de moi.» Pendant cette journée, qui était un vendredi, il s'affaiblit de plus en plus : tout annonçait en lui une dissolution très-prochaine. Aussi m'empressé-je le lendemain de me rendre auprès de sa couche. Il avait encore toute sa connaissance, mais il parlait difficilement. En me voyant, il répéta deux fois en accents entrecoupés : « Je suis heureux en Jésus.» Bientôt après il dit à son frère, qui le soutenait dans ses bras : « *Kia otséla*, je m'endors.» Daniel le coucha sur son lit de pelleteries, lui ferma les yeux, et tous les assistants se retirèrent en poussant des sanglots.

Je ne pus pas m'éloigner sitôt des restes du premier Mossouto chrétien que j'aie vu mourir. J'étais absorbé dans la pensée du changement infini qu'un moment fugitif venait d'opérer pour cet être bienheureux. Une hutte de roseaux était la seule demeure que Manoah eût jamais possédée; quelques peaux de mouton, grossièrement cousues, le plus précieux manteau qu'il eût jamais porté; des troupeaux, les seules richesses dont il eût connaissance. Je me rappelais que tout récemment encore, en essayant de lui dépeindre les gloires et les béatitudes célestes, je gémissais de ce qu'il ne pouvait avoir qu'une bien imparfaite idée même des objets terrestres auxquels l'Esprit Saint a daigné comparer les biens à venir. Mais un moment avait suffi pour le transporter au milieu des splendeurs ineffables, desquelles la harpe d'or du séraphin, une mer de crystal et des portes de perles ne sont sans doute que des images fort grossières. O puissance de la foi, m'écriai-je dans ce moment solennel, par toi Manoah a saisi les promesses d'un bonheur sans fin, alors même qu'il en comprenait si peu la nature. Mais que dis-je? il l'avait compris ce bonheur; car il le faisait consister tout entier à vivre auprès de Dieu ! Ah ! qu'avait-il besoin de descriptions allégoriques? Voir son

Sauveur, l'adorer, le servir, lui dire pendant toute une éternité combien il l'aime, c'est assez pour Manoah, c'est assez pour tout racheté du Sauveur.

Je demeure, Messieurs, etc.

E. CASALIS, *missionnaire.*

STATION DE FRIDAU. — EXTRAITS DE DEUX LETTRES DE M. PFRIMMER, DATÉES L'UNE DU 15 MARS, L'AUTRE DU 1er AVRIL 1842.

Agréable surprise du missionnaire, à son retour dans la station. — Progrès des indigènes. — Lions. — Ecole.—Etat des esprits.

Nos lecteurs se rappellent peut-être, qu'arrivé à Mamuse, après beaucoup de souffrances et de fatigues, M. Pfrimmer avait dû chercher un lieu plus favorable à l'établissement d'une station missionnaire, et qu'après beaucoup de peines, il avait choisi Friedau, vallée tout-à-fait inhabitée. A peine y avait-il construit, sans aide et presque sans outils, une petite maison provisoire, pour y déposer ses effets, qu'il dût entreprendre un nouveau voyage sur les bords du Calédon, pour y chercher une partie de son bagage, que le mauvais temps l'avait empêché de prendre avec lui (1). C'est au retour de ce voyage, qui dura plusieurs mois, qu'il écrit ce qui suit :

« Dès que nos wagons furent aperçus, tous les Korannas se mirent sur pied pour venir à notre rencontre. Nous étions attendus depuis longtemps, et la joie se lisait sur tous les visages. Nous ne fûmes pas peu surpris des grands changements qui s'étaient opérés pendant notre absence; deux villages et de nombreux kraals avaient été cons-

---

(1) Voyez XVIIe année, pages 122 et suivantes, et pages 161 et suiv.

truits. Le nombre des huttes, qui n'était que de cinq au mois d'octobre, s'élève à peu près à soixante. Que d'actions de grâces n'avions-nous pas à rendre au Père des miséricordes, de ce qu'après nous avoir ramenés sains et saufs au milieu de notre troupeau, il nous avait préparé un si grand sujet de joie. Que de motifs ne trouvions-nous pas, dès le premier coup d'œil, de nous employer tout entiers à procurer le salut et la vie au peuple que Dieu nous a confié!

« Tout était dans le meilleur ordre, et comme par enchantement, le désert avait été changé en jardins. Là même, où naguère les lions faisaient toutes les nuits la chasse à mes bœufs, se trouvent un joli village, de nombreux kraals, et des troupeaux innombrables de bestiaux paissent tout autour. La terre qui, il y a quelques mois, ne présentait à l'œil que l'aspect d'une plaine s'étendant à perte de vue, couverte d'herbes seulement, et çà et là coupée par des rochers épars, est plantée tout autour des maisons de citrouilles, de haricots et de blé caffre, et le tout est chargé de fleurs et de fruits. Si un temps si court a suffi pour faire fleurir le désert et égayer la solitude, ces changements ne se sont pas opérés sans travail et sans efforts continuels. Dans les commencements, il se passait rarement une semaine sans que les lions ne tuassent quelqu'une des vaches; et quoique six de ces destructeurs aient déjà été tués par les Korannas, ils n'en viennent pas moins, toutes les deux ou trois nuits, nous faire entendre leurs rugissements terribles.

« Voilà ce que je puis dire sur l'état extérieur ou temporel de la station. Quant à l'œuvre spirituelle, elle poursuit sa marche au fond des cœurs, et la Parole de Dieu se montre efficace pour plus d'une âme. Le culte est régulièrement fréquenté par 130 à 150 personnes, nombre qui dépasse de beaucoup ce que j'attendais pour les

commencements. Lorsqu'il s'agit de quitter Mamuse pour se fixer à Friedau, il n'y eut que cinq familles de Béchuanas qui se montrèrent prêtes à suivre notre petit troupeau de Korannas. La plupart disaient que jamais ils n'iraient dans une contrée où ils seraient dévorés par les lions et par les hyènes avant d'avoir pu s'y établir. Aujourd'hui, ils sont presque tous avec nous, et selon toute probabilité, la population augmentera encore rapidement. Plusieurs chefs de Bakuena, fixés à une ou deux journées d'ici sont venus faire leurs amitiés à Mosheu, et lui ont exprimé le désir de se réunir à ses gens. Plusieurs Korannas d'un village situé à plus de quatre journées de Friedau, viendront sous peu s'établir auprès de nous pour pouvoir jouir de l'instruction chrétienne. L'école est suspendue depuis quelque temps, et ne pourra être rouverte que lorsque le local sera prêt....

« 1 *Avril.*—J'ai eu la satisfaction de rouvrir l'école au commencement de cette semaine. Elle est fréquentée comme précédemment par 40 à 50 élèves, enfants et adultes. On accourt avec zèle pour apprendre à chanter et à lire la Parole de Dieu. Le nombre des jeunes gens qui lisent couramment dans le Nouveau-Testament traduit par M. Moffat, et l'Évangile selon Saint-Mathieu traduit par M. Pellissier, s'élève à une vingtaine, de sorte que les douze évangiles que M. Pellissier me remit au mois de décembre, ne suffisent pas. Les autres, jeunes gens et personnes âgées, apprennent à épeler ou à lire sur des tableaux que M. Edwards, du Kuruman, me remit l'année passée. Dans la dernière de ces classes, se trouve la mère du chef, Ma-David (mère de David), que presque tous ses enfants ont déjà devancée à l'école. Elle vient chaque jour avec plusieurs autres femmes, qui occupent toutes une même place avec quatre ou cinq enfants. Bientôt nous pourrons former une classe d'écriture.

« Je vois avec beaucoup d'intérêt et de joie que nos Korannas s'appliquent ardemment à l'étude du Séchuana, tandis que partout ailleurs les Korannas s'opposent à l'introduction de cette langue si supérieure à la leur, et ne veulent apprendre que le Hollandais. Moshen et Andries me firent remarquer l'autre soir qu'ils ne désirent aucunement que leurs gens apprennent le Hollandais, parce que la connaissance de cette langue leur faciliterait les relations avec les fermiers, qui ne manqueraient pas de les corrompre en leur faisant connaître l'usage de l'eau-de-vie. Il y a quelques temps qu'un fermier avait apporté avec d'autres objets de l'eau-de-vie, pensant que puisqu'il y avait des « Hottentots » sur la station, elle ne manquerait pas d'amateurs et d'acheteurs. Quand j'eus signifié au Boer que cette drogue ne se vendait pas chez nous, et que le chef lui faisait dire que dorénavant il ne devait plus en apporter, il témoigna un grand étonnement, et m'assura que c'étaient là les premiers Hottentots qui ne voulussent pas d'eau-de-vie. Le fermier revint quinze jours plus tard, mais sans eau-de-vie.

« Je ne puis pas encore dire que visiblement l'œuvre du Seigneur ait fait des progrès saillants, ou qu'elle ait été marquée par quelque évènement remarquable parmi nos gens. Notre petit troupeau de fidèles se conduit d'une manière digne de l'Évangile. Les autres indigènes peuvent être rangés, du moins d'après ce que je sais d'eux, dans le nombre de ceux qu'on a coutume d'appeler « gens bien disposés. » Le chef ayant depuis plusieurs années banni de son village toutes les coutumes païennes, tant des Korannas que des Béchuanas, on ne peut guère s'attendre ici à ces évènements qui ailleurs précèdent, dit-on, ou accompagnent la franche profession du christianisme. L'œuvre n'en est pas plus facile. Car s'il ne faut pas lutter contre une religion invétérée ou un paganisme sanctionné

par les siècles, chaque jour cependant il faut combattre l'indifférence et la corruption naturelles au cœur humain, et plus anciennes encore que la plus ancienne idolâtrie. La connaissance historique du christianisme est généralement répandue parmi les gens de la station, mais elle a besoin d'être vivifiée par l'esprit de Dieu. Je n'ai pas encore rencontré la moindre opposition, et jusqu'à ce jour je n'ai connaissance d'aucun individu qui ait osé se déclarer contre l'Évangile, ou qui par des motifs de paganisme se soit abstenu de venir à l'Église. La paix et un ordre parfait règnent au milieu de nous, et lorque chaque jour je vois des hommes et des femmes qui cherchent la solitude pour pouvoir faire leur prière auprès de quelque fourmilière, je ne puis me dissimuler que l'esprit de Dieu agit déjà efficacement sur plus d'une âme.

« Le chef et son frère nous témoignent, par leurs œuvres, leur amour pour le Seigneur et ses enfants. Ils nous ont toujours assistés avec joie lorsque nous avons réclamé leurs secours, et ils font tout leur possible pour nous être utiles sous tous les rapports.

« Plusieurs Korannas venus de loin nous ont quittés il y a quelques jours, entr'autres, deux femmes qui avaient fait un voyage de cinq journées pour venir « confesser leurs péchés et entendre parler du Seigneur. » D'après une lettre de M. Lemue, il paraît que bientôt l'heure marquée par la Providence pour la conversion des Korannas va sonner, et que le Seigneur ne tardera pas à rassembler et à manifester dans cette tribu aussi, tous ceux qu'il a destinés à la vie éternelle.

« Voilà, Messieurs, ce que je puis dire aujourd'hui : le Seigneur nous a évidemment bénis pendant tout le temps que nous avons passé ici, temporellement et spirituellement. Car si les épreuves et la tribulation ont précédé la joie, ce n'est que parce que le souverain Dispensateur de

toutes choses a trouvé bon d'établir cet ordre dans sa conduite envers ses enfants. C'était pour nous préparer à accueillir avec d'autant plus de reconnaissance et d'actions de grâce, les bienfaits qu'il nous avait préparés et réservés. Qu'à lui seul soit la gloire dans tous les siècles !

« J. A. PFRIMMER.

« *P. S.* Les lions n'ont pas encore cessé leurs ravages parmi le bétail de la station, et quoique cinq de ces animaux viennent encore d'être tués depuis deux jours, nous ne les entendons pas moins encore chaque nuit. »

STATION DE WAGENMAKER'S-VALLEY. — EXTRAITS D'UNE LETTRE DE M. BISSEUX, SOUS LA DATE DU 28 AVRIL 1842.

Epreuves domestiques. — Baptême de six adultes. — Quatorze candidats au baptême. — Culte et école.

Voici ce que M. Bisseux nous écrit sur ses épreuves comme père et sur ses travaux comme missionnaire. Nous ne voulons pas soustraire ces détails à la sympathie de nos lecteurs ; les ministres du Seigneur dans les pays païens trouveront toujours, nous l'espérons, parmi nous des cœurs ouverts pour recevoir leurs épanchements et leurs larmes.

« Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ,

« C'est dans le deuil, le cœur rempli de tristesse et dans une grande faiblesse de corps et d'esprit, que j'entreprends de vous écrire quelques lignes. La main de Dieu vient encore de nous frapper. Depuis huit mois, l'affliction et l'angoisse remplissent nos cœurs et les déchi-

rent. Depuis huit mois, la mort plane sur mes enfants et semble ne vouloir en épargner aucun. Le plus jeune, petite fille, âgée de dix-neuf mois, vient enfin de succomber à ses souffrances. Nous pleurons, tout en nous réjouissant de son bonheur; nous pleurons, mais nous adorons la main qui nous châtie. Puissions-nous aussi, dans cette résignation, être plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés! Puisse l'affliction, sanctifiée par la grâce, produire un fruit paisible de sainteté et rapprocher nos âmes de Dieu, le seul et souverain bien ! Mes deux autres enfants, qui ont aussi fait une longue et très-dangereuse maladie, sont aujourd'hui, grâce à Dieu, convalescents. Nous espérons donc de voir de meilleurs jours. Ceux qui viennent de s'écouler ont été les plus tristes et les plus pénibles que j'aie jamais passés. Pendant des mois entiers, ma femme et moi nous n'avons eu aucun repos, ni le jour ni la nuit; notre santé s'altérait, et, plus d'une fois, nous avons pensé succomber à nos fatigues. Dieu châtie ceux qu'il aime, et il les châtie pour leur bien: voilà ma consolation. Je n'appellerai donc pas ces épreuves sévères, quoiqu'elles puissent paraître telles à la chair ; je veux plutôt bénir le Seigneur de ne nous avoir pas traités selon nos péchés ni selon la rigueur de sa justice. Cette affliction, comparée à celle d'un grand nombre d'enfants de Dieu, est légère et de peu de durée, et les faveurs innombrables dont j'ai joui doivent, à chaque moment, exciter mon cœur à la reconnaissance et à l'amour.

« La santé de ma fille aînée, chez qui une hydropisie commençait à se déclarer par suite d'une maladie longue et languissante, nous détermina à faire un voyage à la ville du Cap, dans le double but de changer d'air et de consulter les médecins les plus habiles de cette ville. Peu de temps après y être arrivés, nous eûmes la joie de voir notre enfant se rétablir de jour en jour. Je fus un mois

absent de la station; ce voyage était aussi nécessaire pour ma santé. Toutefois je ne restai pas oisif; je prêchai plusieurs fois pour les frères missionnaires, et je visitai leurs écoles florissantes. Il se fait une œuvre bien remarquable au Cap par les ministres des diverses dénominations religieuses; je m'estime heureux d'avoir été témoin de leurs efforts infatigables.

«Arrivé du Cap, je conférai le sceau du baptême à six adultes, qui firent, huit jours après, leur première communion. J'aurais pu doubler ce nombre, mais diverses raisons m'ont engagé à n'admettre que ces six candidats. La plupart ont appris par cœur l'abrégé du catéchisme d'Heidelberg, en hollandais. C'est d'après cet excellent résumé des doctrines chrétiennes que je fais l'instruction de mes catéchumènes. Quant à ceux qui sont trop âgés, je ne leur fais apprendre que le Décalogue, le Symbole des Apôtres et l'Oraison Dominicale. Ils assistent, du reste, à l'instruction que je donne aux plus jeunes, et je ne néglige point de leur faire des questions sur ce qu'ils entendent. Quand je puis m'assurer qu'ils ont une idée assez claire de notre corruption par le péché, de la rédemption par Jésus-Christ, de la régénération par le Saint-Esprit, et quand j'ai lieu de croire qu'ils embrassent de cœur ces doctrines vitales du christianisme, je me dis : « Qui est-ce qui pourrait s'opposer à ce que ceux-ci soient baptisés d'eau? » Le nombre total des personnes baptisées s'élève aujourd'hui à trente-quatre indigènes, parmi lesquels dix enfants. Quatorze candidats au baptême reçoivent, dans ce moment, une instruction préparatoire. Trois femmes, en particulier, paraissent fort inquiètes sur leur salut, et cherchent avec une grande ardeur la paix que le Seigneur promet à tous ceux qui sont ainsi disposés. Qu'il m'est doux de les adresser à l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde, en leur montrant son amour infini pour les

âmes qui le cherchent. Que ne suis-je plus souvent appelé à consoler ceux qui pleurent! Mon ministère, hélas! se borne, la plupart du temps, à faire retentir dans mon église ces paroles de l'Apôtre : « Réveille-toi, toi qui dors, et te rélève d'entre les morts.»

« Malgré les épreuves domestiques qui m'ont été dispensées, je n'ai négligé ni la prédication ni l'école; seulement je n'ai pas fait d'excursion hors de la sphère habituelle de mes travaux. J'ai visité une fois Groeneberg, mais je n'y ai eu qu'une petite congrégation. Les colons font-ils apercevoir à leurs nègres qu'ils n'aiment pas les voir aller à l'église parce que c'est perdre quelques heures de travail; ou bien ceux-ci ne se soucient-ils pas d'entendre la Parole de Dieu? Je crains que ces deux suppositions ne soient fondées l'une et l'autre. Le culte du dimanche et celui du mardi soir sont encore bien fréquentés; quant à celui de jeudi, que je tenais pour les blancs, j'ai cru devoir le suspendre, du moins pendant quelque temps, car, comme je vous l'ai déjà dit, l'on se contente de la prédication que le pasteur fait le dimanche; une réunion sur semaine paraît chose superflue. Il y aura plus d'utilité à tenir, par exemple, l'école une fois de plus par semaine, ou bien à faire une prédication dans les maisons voisines, le soir, quand les travaux de la journée sont terminés; c'est ce que j'ai déjà fait plusieurs fois; les personnes âgées ou malades, qui ne peuvent venir à la chapelle, ont alors l'occasion d'entendre les choses qui appartiennent à leur éternelle paix.

« J'ai toujours de soixante à quatre-vingts écoliers. Je tiens encore l'école trois fois par semaine, et l'enseignement dure deux heures. La lecture et une petite et simple instruction biblique, ainsi que le chant, voilà tout ce que je puis enseigner. Le temps ne me permet pas d'embrasser d'autres objets. Plusieurs personnes m'ont prié de leur en-

seigner l'art de l'écriture, mais je ne pourrai pas acquiescer à leur désir aussi long-temps que je serai sans aide. J'espère, Messieurs, que vous ne me laisserez pas seul ici.

« Veuillez, &c.,

« Votre dévoué serviteur,

« J. BISSEUX. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE (*ETATS-UNIS*).

PREMIER ARTICLE.

Deux visites à un désert. — Progrès de l'œuvre des Missions au milieu des Indiens de l'état de New-York.

Dans la partie élevée de l'état de New-York, entre le fleuve Saint Laurent au nord et à l'ouest, la rivière Mohawk au sud, et le lac Champlain à l'est, se trouve un désert d'environ cent cinquante milles de long sur cent milles de large. Vierge encore, il n'a été que peu foulé par les pas de l'homme. De hautes montagnes le cachent aux regards. Leurs sommets élevés attirent les nuages et provoquent les éclats de la foudre. Des pluies abondantes les inondent, des neiges épaisses les couvrent souvent. La sage main du Créateur a comme suspendu sur leurs cimes des lacs et des marais qui servent de réservoir à l'eau du ciel. Les marais entourent les lacs et les entretiennent; les lacs épanchent, en sens divers, dans les plaines, plusieurs rivières qui s'en vont arroser un pays charmant et fertile.

Il y a environ deux ans que deux Américains, distingués l'un par ses lumières, l'autre par sa piété, se rendirent dans ce désert paisible et ignoré. Arrivés au centre, ils aperçurent un beau lac, couvert d'îles, entouré d'épaisses fôrets, et semblable en été, sous les rayons du soleil qu'il réfléchit par ses eaux, ou brise par ses arbres, à une terre enchantée. Sur l'un de ses bords était répandue une petite communauté de huit ou neuf familles. Dans leur retraite elles avaient oublié le monde et elles en étaient oubliées. La hache du chasseur seule avait rapidement marqué les arbres pour rappeler son passage parmi elles. Paisibles, elles vivaient dans leurs petites maisons de bois; leurs canots leur servaient de chevaux, et le lac était leur unique promenade. Pour trouver un médecin, pour se procurer un objet utile de quelque nature qu'il fût, il fallait parcourir un chemin solitaire, et l'on faisait de quarante à cinquante milles avant de sortir du désert. Dans cette solitude, comme au milieu de l'océan, il fallait se servir de la boussole pour s'orienter, et l'indigène embarrassé la consultait sur son chemin aussi souvent que le marin sur son vaisseau. La pauvreté les avait rendus habiles, et ils prenaient avec une égale adresse, la truite dans le lac et le daim dans la forêt. Mais le châtiment inévitable de l'homme, la terrible mort les avait atteints dans leur paisible retraite. De sa faux cruelle elle venait de moissonner une jeune fille de seize à dix-sept ans, charmante fleur de ce désert. La communauté affligée pleurait cette fleur perdue, avec des larmes abondantes et sincères. Sa mère montra aux voyageurs l'endroit où son enfant dormaït le sommeil de la mort. Autour du tombeau, les arbres avaient été abattus, afin que les rayons du soleil levant vinssent se reposer sur la jeune enfant, et qu'une pure lumière la gardât dans son sommeil. Hélas! c'était le soleil de la nature, ce n'était pas le soleil de justice qui

brillait dès son lever sur la tombe solitaire. Aucune cloche n'avait annoncé le deuil de la petite communauté, aucun pasteur, aucune prière n'en avaient adouci la peine; aucune parole consolante n'avait été apportée à la mère désolée, à ses amis affligés. Des blancs étaient bien allés au milieu de ce désert, mais pour acheter et pour vendre, pour chasser et pêcher, non point pour consoler et instruire les âmes. Les deux voyageurs y arrivèrent un samedi soir; dès que l'un d'eux se fût fait connaître comme ministre du saint Évangile, deux jeunes femmes s'élancèrent dans un canot, et d'une main agile, agitant la rame sur la surface unie des eaux, elles allèrent joyeuses annoncer aux autres familles l'heureuse nouvelle. Elles maniaient leurs petits bateaux comme un habile cavalier manie un coursier docile. Elles devaient faire douze ou quatorze milles pour avertir tous les membres de la petite communauté. Mais ce leur était plutôt une joie qu'une peine. Le dimanche matin arriva. On ne vit personne chasser le daim dans les forêts, ni personne prendre des poissons dans le lac. C'était pourtant la première fois que ce saint jour allait être célébré dans ces forêts, c'était la première fois que l'Évangile allait être annoncé dans cette tranquille retraite. Des bateaux s'avancèrent de toutes parts, conduits ou par un père et toute la famille, ou par de jeunes filles ou par de petits enfants; un grand canot décoré se faisait remarquer parmi tous les autres, il amenait un vieux chasseur qui vivait à plus de quarante milles dans le désert. On se réunit dans une maison couverte d'herbes sèches. Hommes, femmes, enfants, chiens, tout était entré. On ne chanta pas; car dans cette terre étrangère personne ne savait les chants de Sion. Mais l'Évangile fut annoncé à des âmes avides de l'entendre. Dans l'après-midi un second culte fut célébré, mais ailleurs, pour que les personnes faibles pussent y assister. Quelle assemblée! ces âmes

étaient comme suspendues aux lèvres du prédicateur; elles pleuraient en se rappelant de meilleurs jours; ces jours où, moins isolées, elles écoutaient régulièrement la bonne nouvelle que maintenant elles appréciaient bien davantage; elles promettaient, reconnaissantes et émues, elles promettaient avec ferveur et simplicité, que si on ne les abandonnait pas, elles cesseraient de pêcher et de chasser le saint jour du dimanche, et qu'elles deviendraient bonnes. Lorsque l'ami qui les visitait, et par sa visite leur rappelait de si doux souvenirs, eut franchi les hautes et majestueuses forêts que la hache du bucheron a jusqu'ici respectées, quand il fut entré dans la petite barque, ces pauvres Indiens délaissés le saluèrent en lui adressant un dernier et touchant appel. Leur ami était aussi ému qu'eux, il regrettait autant qu'eux son départ forcé. Le soleil envoyait à la nature ses derniers rayons affaiblis, le lac calme et limpide brillait d'un doux et pur éclat. Les Indiens rentrèrent dans leur solitude sous des impressions sérieuses. Le ministre leur avait conseillé de se réunir devant Dieu chaque dimanche, d'invoquer son nom dans la simplicité de leurs cœurs, de lire des sermons, enfin de célébrer un culte. Mais personne ne savait lire assez, excepté un individu «qui jurait tant, comme le démon, qu'on n'avait nul désir de l'entendre lire des sermons.» A ces paroles, leur ami versa des larmes. « Qui aura soin de ces brebis errantes et perdues dans le désert ?» se demandait-il avec tristesse. « Quand entendront-elles encore cette voix de Dieu qu'elles aiment tant et qui va rester silencieuse pour elles? » Ce pieux ami des âmes croyait ne jamais revoir ce petit troupeau.

Un an s'était écoulé; aucune nouvelle n'était venue du désert. Le fidèle ministre de Jésus-Christ ne l'avait pas oublié. Son église lui accorda pour la seconde fois un temps de repos. Il prit le chemin du désert, heureux de

pouvoir aller d'un troupeau à l'autre distribuer le pain de vie. Il s'engagea au milieu des montagnes escarpées, rocailleuses; il traversa rivière après rivière, lac après lac, jusqu'à ce qu'il entra dans le désert. Il dormait sur la terre après les fatigues du jour, une pluie abondante l'inondait souvent; l'un de ses compagnons de voyage tomba malade et faillit mourir; on crut qu'il faudrait creuser pour lui un tombeau dans le désert. Mais l'amour est plus fort que la mort. On invoqua Dieu, on se confia en sa charité et on continua à marcher. Enfin on arriva au lac. Le nombre des familles s'était élevé jusqu'à onze, et l'on comptait dans la petite communauté environ soixante âmes. C'était plus qu'il n'en fallait pour justifier le zèle chrétien des pieux visiteurs. Le bon berger ne quitte-t-il pas les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller au loin chercher la centième qui s'est égarée, et dans cet élan de son amour recule-t-il devant les distances et devant les dangers? L'un des trois voyageurs se fit conduire dans un petit bateau par un enfant (les deux autres étaient allés faire les préparatifs nécessaires pour le lendemain, dimanche). Le premier bateau qu'il rencontra fut celui de cet individu profane qui jurait si grossièrement. Où allait cet homme accompagné de sa famille? Il allait à une « réunion de tempérance.» Le voyageur avait ignoré qu'une société de tempérance fût nécessaire aussi dans ce désert reculé, au sein de cette poignée d'âmes. Il manifesta son étonnement. On lui répondit qu'avant d'avoir un chemin, avant d'avoir de la farine et d'autres objets de première nécessité, on s'était procuré et on buvait avec excès des liqueurs enivrantes. Mais le 4 juillet, ils avaient de leur propre mouvement fondé une société de tempérance, et tous les membres de la communauté ou en faisaient partie ou en observaient les règlements. Le voyageur visita toutes les familles les unes après les autres. Il

donna à chacune un petit livre et un petit paquet de traités religieux. Depuis l'année dernière aucun ministre n'avait été entendu, aucun sermon n'avait été lu. Mais l'esprit de Dieu, qui est le meilleur prédicateur et la meilleure doctrine, avait été envoyé dans les âmes, et le jureur profane, comme les autres, avait, sans moyens humains, été amené captif aux pieds du Seigneur. Créature nouvelle, il avait établi le culte domestique dans sa famille régénérée comme lui, et il était tout prêt à s'employer pour le bien de ses frères. D'autres, jadis chrétiens de nom, en des lieux différents, avaient aussi reçu la vie, et ils étaient devenus fervents disciples du Sauveur. Une école du dimanche avait été établie, des enfants la remplissaient, tandis que tout autour les hommes et les femmes se réunissaient pour célébrer de leur mieux le jour du repos. Tout était changé au dehors comme au dedans. Quand le voyageur fut revenu en bateau à l'endroit d'où il était parti, il voulut rétribuer le jeune rameur qui l'avait accompagné tout le jour : celui-ci préféra un livre à toute autre chose.

Le jour du dimanche brilla au milieu d'une nature belle et calme. Les canots fendirent les eaux du lac et s'approchèrent nombreux et rapides du lieu où le nom de l'Éternel allait être invoqué et adoré. Quelquefois ils s'arrêtaient, et alors les Indiens étanchaient leur soif à la source pure qui sortait de la montagne et se mêlait au lac, ou bien ils cueillaient sur le rivage fleuri un lis sauvage au lieu d'une rose pour en faire un bouquet. C'était une douce et sainte fête pour toute la petite communauté. Tous étaient présents au culte, sauf une femme malade. Tranquilles, sérieux, ils écoutaient avec un profond recueillement la parole du Seigneur. Avec l'ardeur d'âmes avides, avec la simplicité d'enfants dociles, ils recevaient l'instruction divine. Dans les intervalles des

cultes, ils restèrent à la porte, personne ne s'éloigna pour manger ou boire. Des conversations religieuses succédèrent à la prédication; l'école du dimanche eut lieu. Un vase d'eau avait été placé à côté d'une Bible, sur la chaire. « Que faire, s'écrie le Pasteur, contre leurs instances? Ils étaient seuls, éloignés de toute Église, de tout Ministre; je ne pouvais pas tenir un synode. Je pris sur moi la responsabilité de les baptiser. Il y en avait onze de prêts, cinq hommes et six femmes; à la fin du service, je les formai donc en Église de Dieu, sous le nom de Première Église Congrégationaliste sur le *Long Lake.* Je baptisai aussi huit enfants. Ce fut le moment le plus solennel de ma vie. Lorsqu'au nom de ma propre Église et au nom des bien aimées Églises de la Nouvelle-Angleterre je tendis aux néophytes une main fraternelle, je me sentis libre de leur assurer que nous nous souviendrions d'eux, et que nous sympathiserions avec cette naissante sœur, plantée solitaire au milieu du désert. Oui, je m'aventurai à dire à ce petit troupeau que nous prierions pour lui et que nous pourvoirions à ses besoins spirituels. Ils me promirent de tenir une réunion de prière chaque vendredi dans l'après-midi, de célébrer le jour du dimanche, et de prier Dieu de leur envoyer un Pasteur quand le moment qu'il a lui-même choisi pour cela sera arrivé. Revenu chez moi, je fis le récit de mon voyage : les enfants de mon école du dimanche se cotisèrent immédiatement, et ils firent une collecte pour pourvoir de livres leurs petits amis du désert. Je désire munir de bons livres la petite communauté, en attendant que Dieu lui envoie un pasteur. Une route va bientôt traverser le désert, une nombreuse population va y accourir, et je vivrai assez peut-être pour voir une Église bâtie dans l'une de ces belles îles semées dans le lac, et des centaines de petits bateaux, amarrés au

rivage, attendre sur les eaux les adorateurs du vrai Dieu. Qu'il sera doux sur ce beau lac le bruit de la cloche retentissante, elle ira réveiller les échos de ces montagnes qui semblent elles-mêmes se mirer dans le cristal des eaux! »

Plusieurs raisons nous ont portés à commencer, par ce récit, la revue que nous désirons faire des progrès de l'Évangile au milieu des Indiens des États-Unis. D'abord, le récit nous a paru intéressant en lui-même; ensuite, devant nous occuper d'œuvres générales, nous avons voulu montrer, qu'à côté des Sociétés les individus travaillent, et travaillent quelquefois avec autant de succès que de zèle. Enfin, nous avions besoin de dire que, si les habitants des États-Unis ont été presque toujours et partout les ennemis, les destructeurs des Indiens, les chrétiens, du moins, les ont aimés, toujours et tendrement, et ont cherché à leur faire autant de bien que les autres leur ont fait de mal. Les chrétiens sont toujours équitables au milieu d'un pays qui ne l'est pas; ils sont le sel de la terre. Quand ils ne peuvent pas purifier, du moins ils demeurent purs, et dans des Etats qui semblent également aimer la liberté pour les uns, la servitude pour les autres, qui parlent sans cesse des droits de l'humanité, et sans cesse les foulent aux pieds, en retenant les esclaves sous le joug, et en chassant les Indiens dans les forêts, il est consolant, il est beau de voir des hommes protester, par le dévoûment de toute leur vie, en faveur des unes et des autres victimes de ces pouvoirs deux fois menteurs et deux fois cruels.

Ce dévoûment n'est pas nouveau; les Brainerd, les Serjeant, les Kirkland commencèrent jadis une œuvre qui dure encore. Les tribus qu'ils évangélisèrent ont été dispersées; mais elles ont emporté, avec elles, cette semence divine que leur main avait répandue, et que la tempête

a multipliée en la dispersant. Les débris mêmes de ces anciens troupeaux sont encore pleins de vie. Quoique poursuivis et traqués, tous les Indiens n'ont pas quitté ces pays qu'ils habitaient autrefois, et qui furent leur bien. Dans l'état de New-York, entr'autres, il en est qui, attachés au sol qui les vit naître, y sont obstinément restés, et y vivent encore. Leur condition était jadis repoussante; paresseux, sales, livrés au vice et à la misère, ils inspiraient un profond dégoût en même temps qu'une grande pitié. Ils étaient sottement superstitieux. Ils offraient à leur principal dieu un chien blanc, et ils croyaient s'acquitter de tout devoir par ce sacrifice. Peint et orné, le pauvre animal était d'abord étranglé, puis on le déposait sur un bucher allumé. Tandis que les flammes le consumaient, on le saupoudrait de tabac. Le prêtre adressait au dieu la prière suivante: « Voici, ô notre père, un présent de la part de tes enfants. Nous t'offrons ce chien de la peau duquel tu peux te faire des vêtements; nous te donnons aussi du tabac; sois miséricordieux à notre égard, et envoie-nous tout ce qui est nécessaire à notre existence, et à notre salut. » Des chants, des danses, des scènes licencieuses terminaient la fête. Des séparations de maris et de femmes, des crimes et des orgies qu'il n'est pas même permis de nommer, couronnaient cette superstitieuse adoration d'une idole. L'ivrognerie était en grand honneur. On vivait dans d'infectes demeures, on se nourrissait, en partie, de bêtes mortes. On se haïssait et on se faisit la guerre, on se trompait et on se volait, les pères abandonnaient leurs familles à la misère et au vice. Aujourd'hui, ces hommes si dégradés ont des écoles pour s'instruire, des églises pour s'édifier. Actifs et rangés, ils subviennent honnêtement aux nécessités de leur existence, et ils goûtent les douceurs de la vie de famille sanctifiée par l'Évangile. Non seulement ils fréquentent le culte;

mais plusieurs le célèbrent tous les jours, dans leurs maisons, religieusement assemblés autour de l'autel domestique. Les maisons elles-mêmes contrastent agréablement avec les chétives et sales cabanes d'autrefois. Le Conseil Américain, et la Société des Missions Baptistes, comptent plusieurs stations florissantes au milieu de ces Indiens régénérés. Dans l'une de ces stations, un réveil avait eu lieu en 1841, et trente Indiens avaient été reçus dans l'Église, après avoir publiquement confessé le nom de Christ. Les fidèles avaient entrepris de bâtir une école de leurs propres mains, et à leurs propres frais. Dans une autre station, on compte quatre écoles fréquentées par 122 enfants; plusieurs écoles du dimanche étaient également bien suivies. Le désir d'instruction devenait de plus en plus général. On demandait des livres avec beaucoup plus d'instances; les personnes capables de lire se multipliaient rapidement. Au milieu de ces Indiens, auparavant si grossiers, une presse avait été établie, et elle nourrissait, par ses publications régulières, la naissante curiosité de ces hommes qu'on ne reconnaîtrait pas. Nous avons dit qu'ils étaient adonnés à la boisson, le commun fléau de tous les Indiens de l'Amérique du nord; c'était au point qu'on se consacrait au dieu du vin, et qu'on tenait l'ivresse pour une vertu. Eh bien, des sociétés de tempérance ont été établies, et elles comptent une foule de membres qui ont pris l'engagement de s'abstenir de toute boisson enivrante. Chrétiens et païens s'entendent sur ce point important. Les païens, du reste, semblent se croire vaincus; ils s'efforcent de se confondre avec les chrétiens; ils en suivent, plus que par le passé, les assemblées religieuses; plusieurs ont abjuré le culte de l'idolâtrie. On invite les chrétiens à sanctifier par la prière, les conseils de la nation. On agite la question d'un changement général de religion. Le triomphe de l'Évangile sur la masse du peuple

semble prochain. Resserrés, par un nouveau traité, dans un étroit terrain, les Indiens sont obligés de vivre plus près les uns des autres que par le passé ; ils forment une masse plus compacte et plus facile à évangéliser. Soit qu'ils restent au pays de leurs pères, soit qu'ils aillent, plus tard, chercher une patrie nouvelle au milieu des forêts, Dieu et les missionnaires seront avec eux, et l'Évangile qu'ils ont embrassé, leur servira de consolation et de guide.

VARIÉTÉS.

Relation d'un voyage d'exploration au nord-est de la colonie du Cap de Bonne-Esperace, par MM. T. Arbousset et F. Daumas, missionnaires de la Societé des Missions Evangéliques de Paris ; écrite par M. T. Arbousset, avec onze dessins et une carte. Paris. Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n°. 23 ; L.-R. Delay, rue Basse du Rampart, 62 ; Maison des Missions Evangéliques, rue de Berlin 7. Prix, 12 fr.

DERNIER ARTICLE, VOYEZ *Journal des Missions Evangéliques*, XVIIe ANNÉE, PAGE 426.

L'ouvrage de M. Arbousset, publié par le Comité de la Societé des Missions, a excité un vif intérêt parmi les amis de l'Évangile et de la science; nous osons dire qu'il méritait ce favorable accueil. Il révèle un pays et des populations jusqu'ici inconnus ou à peu-près, même aux savans, et il trace de ces contrées lointaines, et de ces peuples

sauvages, des tableaux qui plaisent autant qu'ils instruisent. Nous avons rapporté la peinture vive et quelquefois effrayante de la plus puissante et de la plus féroce de ces tribus africaines, et l'on a pu voir quel intérêt s'attache à ces récits de politique et de mœurs; nous citerons aujourd'hui une description des Montagnes Bleues, ces Pyrénées de l'Afrique méridionale, pour montrer que M. Arbousset nous fait également bien connaître la nature morale et la nature physique; on appréciera ces recherches en voyant ce qu'elles ont coûté, et l'on voudra posséder un ouvrage, fruit de longues méditations, de grandes fatigues, et précieux comme œuvre de foi et comme œuvre de science.

« Un des principaux objets de notre excursion était, comme nous l'avons dit, de gravir les plus hauts sommets de la chaîne des Montagnes Bleues. Nous avions vainement essayé de le faire du côté de Kuéning; nous fûmes plus heureux en prenant pour point de départ Léribé, situé dans les plus hautes vallées de cette chaîne. Un petit sentier à peine tracé, qui va de Bossiou à Mococoutloufé, résidence de Dingaan, nous servit de fil conducteur à travers ce labyrinthe de montagnes. Ce n'est qu'après nous être plus d'une fois égarés et après avoir péniblement gravi pendant toute une journée, en longeant de temps en temps la rive méridionale du Calédon, que nous atteignîmes les bords du Namagari, situé à deux lieues au-delà du sommet de la chaîne principale. Les voyageurs indigènes mettent ordinairement deux jours à faire ce chemin, qui fatigue plus par la longueur que par la difficulté de la marche ; car, à l'exception de quelques endroits où l'on est obligé de gravir presque à pic, la pente n'est pas en général très escarpée. Cette pente s'abaisse du côté du nord, et donne l'écoulement aux eaux du Calédon, qui roule en formant de faibles cataractes entre

deux échancrures demi-circulaires, qui l'encaissent depuis sa source jusqu'au pied de la chaîne.

« Nous n'avions pas encore pénétré bien avant dans les montagnes lorsque nous découvrîmes, à droite du chemin, une chaîne de rochers de seconde formation, si droite et si régulièrement taillée qu'elle ressemblait de loin à une fortification. Un peu plus loin, des rochers s'élevaient çà et là comme autant de tours naturelles; ailleurs, au milieu d'une enceinte circulaire, un rocher, mince et droit comme un obélisque, était tout ce qui restait d'une montagne conique dont le temps et les pluies avaient rongé les flancs, et n'avaient laissé subsister que la partie la plus dure et la seule indestructible. Plus loin des rochers, que l'on reconnaissait à leur front blanchâtre et démantelé, portaient sur leurs flancs les marques évidentes des ravages de la foudre qui les avait sillonnés.

« La roche de Lefiking, qui s'élève presque perpendiculairement à une hauteur prodigieuse, et dont les flancs présentent une immense excavation dans laquelle les voyageurs viennent chercher un asile, me frappa surtout par son aspect imposant et grandiose. Tout porte l'âme au recueillement et à la rêverie dans cette profonde solitude, dont le silence est à peine troublé par le murmure du ruisseau que l'hirondelle et le martinet effleurent de leur vol rapide, et par le roucoulement du ramier et des tourterelles nichés dans les fentes de la montagne. Dans la disposition d'esprit où m'avait jeté la contemplation de ce paysage, d'un aspect si calme et si imposant, il fallait peu de chose pour porter mon émotion à son comble et pour faire déborder les sentiments qui se pressaient en foule dans mon cœur. Tel fut l'effet que produisit en moi la vue du tombeau d'un voyageur, mort probablement de faim ou de fatigue à l'endroit même de la route où j'étais parvenu. Mon guide, qu'effrayait tout ce qui rappelait

l'idée de la mort, détourna les regards, passa outre, et se contenta de me crier de loin : « Tombeau d'un voyageur de ma nation qui s'est éteint là !» Ces simples paroles, qui vinrent frapper mon oreille dans un moment où, comme ce pauvre voyageur, j'étais accablé de faim et de fatigue, en présentant à mon imagination la possibilité d'une mort semblable à la sienne, n'étaient guère propres à changer le cours des sombres idées dont j'étais préoccupé. Et, dans le fait, notre situation, très-dure pour le présent, n'était pas sans quelque mélange d'inquiétude pour l'avenir. Nous avions pendant toute la journée gravi péniblement la montagne, afin d'arriver au sommet avant le coucher du soleil; nous n'avions pris pour toute nourriture qu'un petit morceau de gibier, cuit la veille sous les cendres, et déjà nous commencions à sentir les cruelles atteintes de la faim. Monaïle, mon jeune guide, quoique plus endurci que moi aux fatigues et aux privations de la vie sauvage, accablé de lassitude, l'épaule déchirée et ensanglantée par le frottement de son fusil, me précédait de quelques pas, gardant un sombre silence. Pour moi, pouvant à peine me tenir sur mon cheval, et trop faible pour aller à pied, j'étais plongé dans un anéantissement complet; mes yeux étaient humides et obscurcis, ma tête était en proie à un vertige effrayant; tous les objets semblaient tourner autour de moi.

« Pour comble de malheur nous étions égarés. Parvenus à huit heures du soir au bord de la rivière Namagari, nous ne savions de quel côté nous diriger afin de trouver un asile pour la nuit. Nous soupçonnions que nous n'étions pas éloignés de quelque kraal de Bamakakanas, peuplade anthropophage, voisinage qui n'avait pour nous rien de rassurant. Monaïle, encore plus effrayé que moi, avait retrouvé la parole pour s'écrier à chaque instant : « Mon cœur! mon cœur!—Je crois entendre des chiens!»

et pour me répéter que les Bamakakanas mangent les voyageurs qu'ils trouvent égarés dans les champs.—Dans l'impossibilité d'aller plus loin, nous nous arrêtâmes au bord de la Namagari, et nous résolûmes d'y passer la nuit. Dans la crainte que nos chevaux ne s'égarassent, nous les attachâmes l'un à l'autre par la jambe. Nous essayâmes ensuite de faire du feu avec des broussailles; nous ne pûmes y parvenir, et peut-être devons-nous nous en féliciter; car la clarté de la flamme aurait pu nous déceler aux yeux des Bamakakanas, dont nous n'étions éloignés que d'une demi-lieue. Entourés d'un épais brouillard, nous nous accroupîmes auprès de notre faisceau de broussailles, et nous passâmes ainsi la nuit, transis de froid et accablés de lassitu de et de faim. Nous nous levâmes le lendemain plus morts que vifs; nous remontâmes à cheval, et nous poursuivîmes notre exploration dans les Montagnes Bleues. Comme notre tournée n'offrit aucun incident remarquable, nous ne croyons pas devoir nous faire suivre par nos lecteurs ; nous nous bornerons à leur présenter en résumé le résultat de nos observations, que le défaut de temps ne nous a pas permis de rendre plus complètes.

« La chaîne de montagnes que nous avons visitée est appelée par les naturels *Maloutis*, c'est-à-dire *pics*. Cette forme y domine en effet, au contraire des autres montagnes de l'Afrique méridionale, qui affectent en général la forme plate ou la forme de *table*.

« Les terrains que l'on traverse avant d'arriver à ce que les géographes nomment les *rameaux du second ordre*, présentent à l'œil une succession d'ondulations dont la hauteur s'élève graduellement, que bordent de fertiles coteaux et des vallons tapissés de la plus éclatante verdure. Ces hautes vallées sont traversées dans tous les sens par des éminences tantôt isolées, tantôt réunies en

petits groupes, généralement basses, d'une pente facile, et terminées par un plateau. Elles sont composées d'un grès dur, grossier à la superficie, de couleur jaunâtre, et disposées par couches horizontales, recouvertes d'un terreau noir formé en partie de débris de végétaux et de sable, dans un plus faible proportion. A la profondeur d'un ou deux pieds on trouve toute espèce de tufs, de marnes, ou des bancs de galets et de graviers, mêlés parmi les glaises. Quelques caractères géologiques de ce terrain, dit d'alluvion, dénotent l'existence de mines de fer.

« Les hautes herbes qui couvrent ces vallées, et qui forment pour ainsi dire une mer de pâturages, abritent et nourrissent une multitude d'animaux sauvages, tels que le springbock, le grimme, le ritbock, le klipspringer, et le caama, qui les surpasse tous en beauté et qui en est comme le roi. Ces animaux y multiplient sans jamais émigrer, bien qu'ils soient exposés aux pièges des naturels et aux attaques journalières des lions, des hyènes et des panthères. Les bosquets donnent asile à d'innombrables tribus d'oiseaux, tandis que l'aigle, le vautour, le milan, l'épervier planent dans les régions supérieures.

« Le climat de ces vallées est sain, quoique vif et même froid en certaines expositions ; les eaux y sont abondantes et limpides ; les sources saumâtres ou minérales y sont rares ; nous n'avons remarqué dans notre courte exploration que deux sources thermales sulfureuses. Ce pays, dont l'aspect m'a plus d'une fois rappelé celui des Basses-Cévennes, contient une population bien inférieure en nombre à celle qu'il pourrait nourrir. Les hordes de Béchuanas qui l'ont tour à tour occupé n'ont pas cessé de s'y faire une guerre d'extermination. On y retrouve à peine quelques faibles restes de ces tribus, et les kraals détruits ou abandonnés surpassent de beaucoup en nombre ceux qui ont conservé des habitants. Depuis Mokoto

jusqu'au fleuve Orange, c'est-à-dire dans une zone de trois degrés, la partie occidentale des Maloutis compte à peine quarante-cinq mille habitants.

« La région moyenne de la chaîne dans laquelle on entre en quittant les hautes vallées présente un caractère différent. Les rochers se présentent par groupes rapprochés, continus, d'une pente roide et presque inaccessible. C'est à cette hauteur que nous avons trouvé les grès les plus fins, les silex, les cristaux, et quelques indices de carrières de marbre. La température s'abaisse ; la végétation, quoique belle encore, devient moins vigoureuse.

« Dans la région supérieure le granit constitue encore le fond des ravines ; mais la cime des montagnes est formée d'un grès grenu, grossier, cassant, d'un gris sâle, qui contribue à donner à la chaîne cette teinte bleuâtre qui lui a valu le nom de Blaw-Bergen ou Montagnes Bleues. Quoique cette dénomination, qui s'applique particulièrement à la partie septentrionale, soit moins générale que celle de Montagnes Blanches, nous l'avons néamoins conservée dans notre carte.

« Dans cette partie de la chaîne, les couches de grès prennent une inclinaison beaucoup plus forte que dans les vallées du pied de la montagne ; cette inclinaison en quelques endroits s'approche de la verticale. On n'y retrouve plus ces pierres éboulées, ces débris qui couvrent les flancs des hautes vallées ; on ne voit qu'une masse de chaînons entassés les uns sur les autres, ou accolés ensemble, tapissés d'une herbe vivace, amère et dure, d'une hauteur de un ou deux pieds, et çà et là quelques arbustes. Dans la partie méridionale de la chaîne la végétation est plus riche et plus variée.

« Le versant oriental des Montagnes Bleues présente une multitude de terrasses qui vont, en s'abaissant successivement, se terminer aux rives de l'Océan indien.

« Pendant quatre mois de l'année, depuis le mois de mai jusqu'au mois d'août, le sommet des Maloutis se couvre de neige ; depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de mars il est inondé par les pluies, et pendant les deux mois suivants il est exposé à des vents violents et à de redoutables trombes qui le rendent inhabitable. En hiver le climat y est quelquefois si rigoureux qu'on a vu des bestiaux et même des bergers y périr de froid. A Morija nous avons tous les ans un peu de neige et une glace de trois ou quatre lignes d'épaisseur, et de trois ou quatre pouces dans les environs. La pluie y tombe par torrents, et la grêle y est quelquefois si grosse et tombe avec un telle violence qu'elle tue les agneaux dans les champs. Souvent, en moins de cinq minutes, toutes les fenêtres de notre habitation ont été brisées ; souvent aussi la grêle traversait nos carreaux en y laissant un trou aussi rond et aussi net que celui d'une balle de calibre.

« Le versant oriental de la chaîne doit à son exposition un climat plus doux, une végétation plus variée et plus vigoureuse. On trouve néanmoins à l'ouest de la crête des arbres magnifiques, entre lesquels nous mentionnerons comme un des plus communs une variété du *cunonia capensis*, dont le tronc n'a pas moins de vingt-deux à trente pieds de hauteur ; c'est un hêtre blanc, à fibres très lâches ; on le retrouve aussi dans le gouvernement du Cap, où il atteint à peine à une hauteur de dix ou douze pieds.

« Sur l'un et l'autre versant de la chaîne des Maloutis croissent l'*olea capensis*, l'*euclea racemosa*, une variété du *quercus africana*, différente de celui-ci par sa couleur blanche, et d'autres espèces appartenant aux climats tempérés.

« Les deux contrées orientale et occidentale sont peuplées de nombreux troupeaux d'antilopes, parmi les-

quelles nous mentionnerons seulement l'*antilope-bubale*, l'*antilope-euchore*, le *gnou*, le *gnou bleu*, le *caama*, et beaucoup d'autres espèces connues ou nouvelles, appartenant au sous-genre des gazelles. Ajoutons encore l'*hirax capensis* de Desmarets, dont la chair, quoiqu'un peu coriace, est fort goutée des indigènes, et particulièrement des Marimos, qui tirent en outre de sa peau d'excellentes fourrures. L'éléphant, la girafe, le buffle, le rhinocéros à deux cornes, habitent exclusivement la côte orientale.

« Ce n'est également que sur cette côte que l'on retrouve un insecte nuisible aux animaux et à l'homme, l'*acarus sanguisugus*, que le docteur Clarke croit être l'espèce de poux qui affligèrent anciennement l'Egypte. Les colons hollandais du Cap l'appellent bosch-luis, le *pou des bois*. Plus gros que la mouche ordinaire, il est d'un forme plate et presque ronde. En Cafrerie, où ces insectes sont prodigieusement multipliés, ils paraissent avec la floraison, depuis le mois de juin jusqu'en septembre, et tourmentent singulièremant les animaux. Ils enfoncent leur tête dans le cou des chevaux et des bœufs, sur les côtes ou sous les aînes des brebis. Lorsqu'on veut les en retirer, la tête reste dans la blessure ; il se forme dans la partie ulcérée une tumeur qui se dessèche et finit par tomber.

« Outre l'homme et les bestiaux, ces insectes attaquent aussi les chiens, les rats, et même, nous a-t-on dit, les tortues. Ils s'attachent de préférence aux individus faibles et languissants, et causent une assez grande mortalité parmi le menu bétail. S'ils ne font pas périr le gros bétail, ils l'amaigrissent et l'apauvrissent. Les vaches attaquées perdent leur lait, et quelquefois même le bout du pis, qui se dessèche et tombe. Comme ces *tiques* ou *acarides* cherchent surtout dans les bestiaux malades les humeurs

et le pus, ils disparaissent lorsque ceux-ci sont en bon état. On parvient quelquefois à en délivrer les bestiaux en frottant la partie attaquée de graisse, de goudron ou de suc de tabac; quelquefois aussi les corbeaux les en délivrent avec leur bec. Une autre variété du pou des bois, que les colons nomment *petit-bleu*, s'attache, comme la première, aux brebis et aux bêtes à cornes; mais elle n'attaque point l'homme, et est en général regardée comme moins redoutable.»

Andrew Fuller et l'Homme riche.

On rapporte au sujet d'Andrew Fuller, que, dans un voyage qu'il fit en faveur de l'œuvre des Missions, il eut occasion de faire appel à la charité d'un homme fort riche, auquel il était inconnu, mais qui avait entendu parler de ses talents et de sa piété. Après que M. Fuller lui eût indiqué quel était le but de son voyage, cet homme lui fit entendre qu'il se proposait de ne lui faire aucun don. M. Fuller se préparait donc à s'en retourner, lorsque le riche lord lui dit qu'il y avait un homme auquel, s'il le voyait, il donnerait probablement quelque chose pour les Missions; que cet homme était *Andrew Fuller*. M. Fuller reprit immédiatement : « Mon nom, monsieur, est Andrew Fuller. » A ces mots, quoique en hésitant, le lord étonné lui donna une *guinée* (25 fr.). M. Andrew Fuller remarquant la froideur avec laquelle il lui faisait ce don, le regarda en face et lui dit avec beaucoup de gravité : « Ce don, monsieur, vient-il de *votre cœur*? S'il n'en vient pas, je ne veux pas l'accepter. » Cette noble franchise rendit tout confus le riche lord, qui tirant aussitôt de sa bourse dix *guinées* de plus (250 fr.) : « Celles-ci, dit-il, monsieur, viennent *du cœur*.»

Que ceux qui donnent pour la cause des Missions donnent *gaîment*, qu'ils donnent pour de bons motifs. Le Seigneur aime celui qui donne gaîment.

Munificence chrétienne.

Un homme pieux disait dernièrement à Londres:

« Un artisan est venu dans la sacristie, et m'a donné un billet de £. 5 ; puis un monsieur m'a prié de le faire entrer, parce qu'il avait quelque chose à me donner pour la Société des Missions de Londres. Je m'attendais à recevoir environ £. 50 (1,250 fr.) ; mais vous concevrez quelle a été ma surprise, en même temps que ma joie, lorsqu'il m'a dit : « Jusqu'ici j'ai souscrit pour £. 20 (500fr.) par an, pour la Société. Mais je pensais que je devais y ajouter encore £. 5. Ensuite, j'ai cru qu'il me fallait compléter les £. 50. Mais il serait très possible que je ne vécusse pas encore une année. C'est pourquoi j'ai résolu ensuite de laisser dans mon testament £. 1,000 pour la Société. Mais j'ai compris que si je le faisais, le Gouvernement prélèverait £. 100 de cette somme. C'est pourquoi j'ai résolu d'être moi-même l'exécuteur de ce testament, et de vous donner pour la Société des Missions de Londres un billet de £. 1,000 (25,000 fr.). »

NOUVELLES RÉCENTES.

Départ de M. Moffat.

On écrit de Londres:

« Ce matin (lundi), à dix heures et un quart, M. et Mme Moffat, avec les missionnaires qui les accompagnent,

ont quitté Londres à *Bridge Wharf*, sur le bateau à vapeur le *Royal Sovereign*. Ce bâtiment devait transporter les missionnaires à bord du navire la *Fortitude*, mouillé à *Gravesend*, ainsi que plusieurs amis qui désiraient les accompagner jusqu'au vaisseau. Déjà, à neuf heures, plusieurs personnes s'étaient rassemblées sur le quai, impatientes de voir encore une dernière fois l'intrépide et dévoué missionnaire africain. A dix heures, des centaines de spectateurs encombraient toutes les avenues du bateau. Alors a paru M. Moffat. Il a été entouré de tant de monde, que ce n'a pas été sans difficulté qu'il est parvenu à se faire un chemin à travers la foule pour aller à bord. Parmi tout ce peuple qui l'entourait, nous avons remarqué une dame de distinction qui s'est adressée avec anxiété à M. Moffat, et lui a demandé s'il ne se rappelait pas d'avoir voyagé avec elle en se rendant à Birmingham; elle lui a dit qu'elle avait amené tout exprès sa fille avec elle, afin qu'il la bénît, et que son cœur aurait été déchiré si elle n'avait pas pu lui dire un dernier adieu. Nous avons aussi remarqué à bord du bateau plusieurs amis des Missions. Au moment où le bateau a commencé à s'éloigner, M. Moffat est monté sur une partie élevée du bâtiment, et, prenant son chapeau à la main, il a tâché de consoler ce peuple, qui ne pouvait guère lui répondre tant sa douleur était grande. »

ANNONCE.

LA DIX-NEUVIÈME ASSEMBLÉE GÉNÉRALE *de la Société des Missions Evangéliques de Paris, est fixée* AU JEUDI 4 MAI *prochain. Les comptes de l'Exercice* 1842-1843 *seront clos* LE 15 AVRIL.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA.—Extraits de deux Lettres de M. Maeder, aide-missionnaire, datées l'une du 1er juillet, et renfermant le Journal de ses travaux pendant les six premiers mois de l'année; l'autre du 1er octobre 1842, contenant un aperçu d'un voyage fait dans les environs de la station.

Détails sur Béerséba. — Aspect du pays aux environs. — Les Boers émigrés, leur état social et religieux. — Piété et zèle des membres de l'Eglise de Béerséba.—Lettres écrites par des enfants de l'une des Ecoles de la station.

2 *Janvier* 1842. — « Depuis neuf mois il n'a presque pas plu ici; aussi la terre est-elle entièrement altérée. Novembre, décembre et janvier sont ordinairement les mois de pluie, dans le pays que nous habitons; et nous avons la douleur de voir cette saison se passer sans qu'il pleuve. La chaleur a maintenant atteint son plus haut degré. Quand j'ai à me servir d'instruments dont je dois toucher le fer avec la main, je suis obligé de les tremper auparavant dans l'eau, afin de les raffraîchir. Autrement il me serait impossible de travailler.

15 *Janvier*. — « Il y a quelques jours que je donnai à Motumisana un sujet de composition. Il s'agissait

d'une espèce de profession de foi. Aujourd'hui il m'a apporté son travail. Je l'ai trouvé passablement bien écrit; les idées en sont suivies et basées sur la Parole de Dieu. Quand je compare son écriture avec celle des fermiers hollandais, je trouve qu'il écrit aussi bien qu'eux.

11 *Mars.* — « Arrivé à Béthulie. Il y a trois jours que le docteur Philip est parti d'ici. J'ai appris de M. Pellissier que le docteur a été satisfait de la manière dont le premier a mené l'affaire des Griquois (1).

12. — « Je trouve que l'œuvre du Seigneur va mieux ici que jamais. Il faut pourtant dire avec chagrin, qu'il y a un opprobre qui pèse sur les chrétiens à Béthulie, et que les croyants baptisés y sont tournés en ridicule; tandis qu'à Béerséba, c'est une honte que de ne pas se faire recevoir membre de l'Église.

13. *Dimanche.* « Prêché pour M. Pellissier, sur *Ki'na bogoba bo pelisang*, « Je suis le pain de vie. » J'ai montré aujourd'hui au chef Lepui le dessin que j'ai fait de sa maison. Il a été très étonné que l'on pût ainsi transporter sa maison sur un morceau de papier.

9 *Avril.* — « J'ai envoyé aujourd'hui à mes parents un petit Traité, que j'ai terminé il y a quelques semaines. Il a pour titre : *Fondation de la Station de Béerséba, au sud de l'Afrique.* Il renferme un récit des circonstances les plus remarquables qui ont eu lieu depuis l'origine de cet établissement jusqu'à ce jour; il y est question aussi des usages et des mœurs des indigènes; comme éclaircissements, je cite quelques exemples de faits intéressants qui se sont passés sous mes yeux. Le tout a 36 pages; j'y ai joint quelques dessins.

9 *Mai.* « Hier au soir, j'appris qu'un certain nombre de

---

(1) Voyez XVIIe année, p. 281 et suiv.

Rédacteurs.

Bâtards, qui habitent à quelques lieues de notre station, à laquelle ils appartiennent, se préparaient à un *commando* (expédition) contre Sekuanyela et ses gens. Quelques jeunes gens parmi les habitants de Béerséba étaient disposés à se joindre à eux. Cette nouvelle, qui me parvint en l'absence de M. Rolland, m'affligea beaucoup. Pour m'assurer de la vérité du fait, je montai à cheval avec notre Field Cornet, et j'arrivai chez ces gens au moment où ils s'apprêtaient à partir pour leur expédition. Je leur représentai l'injustice de leur démarche et les exhortai à rester chez eux, en cherchant à leur faire comprendre que le résultat de leur entreprise serait de mettre notre station en mauvaise renommée; que dans tous les cas, un pain qui est taché de sang, est un pain malsain et qui ne saurait profiter. Je leur citai le passage: « Que servirait-il à un homme de gagner tout le monde, s'il fait la perte de son âme? »

11. — « Aujourd'hui, est venu ici M. H**, marchand, et avec lui un fermier qui avait à vendre de la poudre, du plomb et de l'eau-de-vie. Je leur ai défendu de vendre ces objets, et leur ai parlé du projet des Bâtards.

28. *Samedi soir.* — « Cette semaine, j'ai travaillé quatre jours au bâtiment; le reste du temps, je l'ai employé à soigner des malades, à terminer des différents, à recevoir des visites, à répondre à des questions, à donner des conseils, à écrire des lettres, à renvoyer des wagons chargés de poudre et d'eau-de-vie, etc., etc. Je suis souvent interrompu dans mon travail. L'habitude des indigènes de parler lentement et d'employer beaucoup de paroles pour dire peu de choses, me coûte un temps précieux, dont je ne puis que regretter vivement la perte.

18 *Juin. Samedi soir.* — « Cette semaine, j'ai fait une petite excursion dans les environs de Béerséba, avec notre

Field Cornet Lepapang (1). Le but de ce voyage était : 1° d'apprendre à connaître la position du pays ; 2° d'explorer les lieux d'où nous pourrions tirer des matériaux pour construction, surtout de la chaux et du bois ; 3° de dresser une carte du pays, où seraient marquées toutes les fontaines avec leur contenu d'eau, afin d'éviter les différents qui s'élèvent si facilement entre nos gens et les fermiers des environs (2) ; 4° de distribuer des Traités parmi les fermiers, et de porter la Parole de vie à des hommes qui ne viennent pas l'entendre à l'Église. C'est lundi passé que je me suis mis en route, et samedi soir je suis rentré chez moi, après avoir parcouru, dans cet espace de temps, un circuit de huit lieues environ, qui forme le district de Béerséba. »

Nous donnerons ici quelques extraits du journal de cette excursion missionnaire, qui nous a paru présenter un grand intérêt.

« La contrée est en général montagneuse. Les montagnes sont formées de grès fins, faciles à couper et bons pour toutes sortes d'usages. Sur le bord du Calédon, je vis du granit commun et très dur. Aux deux côtés d'une rivière qui coule à trois lieues de Béerséba, je trouvai aussi de la stalactite en assez grande quantité. Elle nous sera très précieuse, parce que nous pourrons la brûler pour en faire de la chaux. Trois lieues plus loin, il y a une mine de craie blanche, assez bonne pour blanchir les maisons.

---

(1) Voyez sur ce prosélyte de Béerséba, XVII[e] année, p. 366 et suiv. Cet homme, qui était autrefois un grossier et vicieux païen, étant devenu depuis sa conversion un chrétien éclairé et fidèle, le gouvernement de la colonie l'a nommé, depuis trois ans, Field-Cornet (espèce de juge de paix) du district de Béerséba.

Rédacteurs.

(2) Cette carte a été envoyée au Comité par M. Maeder.

Rédacteurs.

Avec bien de la raison, on peut dire tout ce pays stérile; car en élevant les yeux on ne voit devant soi ni arbres, ni buissons, sinon au bord de la rivière et en quelques cavités, ou quelques crevasses de la montagne. Le bois qu'on y trouve consiste en quatre espèces, savoir, l'olivier sauvage, le saule, le stinkhout (bois puant), et le kraaihout qui ressemble à notre aune. Tout ce bois est peu propre à la construction; outre sa mauvaise qualité, il est petit et tordu. Pour avoir des poutres et des chevrons qui puissent être employés à un bâtiment considérable, nous sommes obligés de les faire venir d'une forêt près de Graham'stown, où l'on trouve du bois jaune (geelhout). Le prix d'une poutre à Colesberg est ordinairement d'une livre (25 fr.). S'il était arrosé par des pluies suffisantes, ce terrain si stérile changerait bientôt et deviendrait fertile, car la terre est bonne et fait de très bons jardins. L'herbe est rare; mais, plus fréquemment arrosée, elle deviendrait assez haute. Çà et là, quelques pissenlits et quelques lis sauvages parent un peu la campagne. Dans les ravins, on voit des roseaux, et des joncs d'une hauteur énorme; nous nous en servons pour couvrir nos maisons.

« Le gibier parcourt la campagne en fort grande quantité. On distingue surtout le couagga, le caama, le gnou, le springbock, le chamois et d'autres espèces de gazelles, le lièvre, le tatou, etc., etc. Les sagouins et les surikates se font remarquer par leurs cris aigus, les babouins amusent souvent le voyageur, et l'autruche timide s'envole à la vue de l'homme et lui laisse ses œufs. Quand on arrive dans des endroits sablonneux, on distingue la trace du lion, de la panthère, du loup, du renard, de la hyène, du chacal et des chiens sauvages. Ils effraient de leurs cris le voyageur vers le soir, ainsi que pendant la nuit, tandis qu'ils épient le gibier.

« L'Européen qui n'est pas encore accoutumé à la vue

de ce pays est étonné de le trouver rempli de grandes fourmilières; ces fourmilières ont environ quatre pieds de haut; elles sont de forme ronde, elles ne laissent souvent que peu de place au wagon, qui risque de verser s'il ne passe à côté. Elles sont si solides, que, sans le secours de quelque instrument, il est impossible de les briser. Il semble d'abord qu'elles ne servent à rien; mais il en est bien autrement: car, outre que certaines tribus d'indigènes mangent les fourmis qu'elles abritent, elles sont elles-mêmes d'un grand usage pour les fermiers hollandais. La terre dont elles sont formées a des vertus particulières. Cette terre est solide et peut être employée comme ciment. On s'en sert comme de plancher pour les maisons, et on en plâtre les murs. Quand on a besoin d'un four, on fait un trou dans une fourmilière près de la maison, et, en égalisant le dedans, on a le meilleur de tous les fours. De même, si le voyageur a besoin d'un affût, la fourmilière le lui fournit aussitôt.

« Le pays est entrecoupé de profonds ravins qui conduisent au Calédon, encore plus profond. Ces hauts bancs de pierre, qui bordent l'eau de tout côté, sont sans doute désagréables et dangereux, quand il faut les franchir avec le wagon; néanmoins ils sont fort utiles : car si la rivière, dans la saison des pluies, n'était pas resserrée entre de si hauts rivages, on verrait de grands espaces de terrain inondés, et les eaux ravageraient nos demeures et nos champs. Si l'on observe au mois de janvier le Calédon, on est étonné de la quantité d'eau qu'il roule. C'est un spectacle à-la-fois intéressant et cruel : ces arbres qui rendaient si agréables les bords de la rivière, se plongent peu-à-peu dans l'eau, jusqu'à ce qu'enfin ils disparaissent. Si quelques sommets dominent encore les vagues mugissantes, ils sont bientôt brisés par les arbres flottant en grande quantité sur les eaux. Quelquefois tous ces arbres s'attachent les uns aux autres; retenus momentanément

par quelque tronc vigoureux, ils s'amoncèlent ; mais enfin la violence des eaux l'emporte, et alors la rivière est semée de branches, de troncs épars ou confondus sur le courant qui les entraîne. Les roseaux et les joncs résistent moins et flottent en grand nombre à côté des arbres. Parfois, on distingue aussi des tentes, des wagons, des hommes, des bœufs et d'autres animaux noyés. L'oie et le canard sauvages se jouent sur les eaux et font bonne chère. La tourterelle et la pintade, au contraire, pleurent leurs nids et leurs petits emportés par les vagues. Des bruits moins doux se font entendre : ce sont des bancs de terre qui, minés par les eaux, s'écroulent dans la rivière; ou bien ce sont des rochers qui, ébranlés de la même manière, cèdent au courant et roulent bruyamment dans l'eau qui les emporte.

» Un jour, nous arrivâmes dans un lieu romantique. Un énorme rocher le dominait; l'eau qui coule au pied du rocher l'avait lentement miné à sa base. Une de ses saillies se projetait horizontalement au-dessus d'un trou rempli d'eau. Des buissons encore verts l'embellissaient ; sortant de ses crevasses, un lierre sauvage s'élevait fort haut avec lui. Au-dessus du rocher, je remarquai un nombre infini de nids d'oiseaux. Des hirondelles, semblables à des essaims d'abeilles, volaient autour du rocher, rentraient dans leurs demeures, et en sortaient continuellement. J'examinai les nids de plus près, et je vis qu'ils étaient faits avec de la boue, et qu'ils étaient collés contre le rocher. La forme en était ovale ; ils avaient une ouverture sur un côté, par où les petits avançaient leurs têtes en attendant le retour de leurs mères. Les nids étaient parfaitement symétriques et si bien construits, que je me dis à moi-même : Quoique j'aie appris à modeler, je ne pourrais les faire aussi bien. Non-seulement chaque nid était bien construit et parfait en lui-même ; mais ils étaient

rangés, les uns par rapport aux autres, comme si l'on avait d'abord tracé un plan. Il semblait aussi que ce peuple intéressant tint bon ordre dans ces petites demeures : car on les néttoyait toujours, en se débarrassant des ordures qu'on jetait dehors, et qui faisaient un bruit semblable à celui de la grêle, en tombant dans l'eau.

« Le district de Béerséba est habité par environ cent familles de Boers (fermiers), sans compter les natifs, qui sont au nombre d'environ trois mille (1). Ces fermiers mènent une vie nomade et vivent dans des maisons faites de roseaux. Presque partout nous avons trouvé une Bible, les Psaumes avec musique, et quelques livres d'édification. Ils tiennent beaucoup à ces livres, bien qu'ils n'en fassent, ordinairement, que peu d'usage. Ils ne se servent d'aucune Bible, ni d'aucun livre imprimé par une Société évangélique quelconque. C'est le père de famille qui sait ordinairement lire un peu ; si c'est un homme pieux, il remplace le Pasteur et fait des exhortations à sa famille en se servant de la Parole de Dieu. Il faut néanmoins convenir qu'ils sont, en général, très négligents et très indifférents pour ce qui regarde le salut de leurs âmes. Je le dis à regret, je n'ai trouvé chez aucun d'eux les marques d'une vraie foi. Les Traités que je leur ai offerts, n'ont reçu qu'un médiocre accueil. C'est surtout parmi les jeunes gens que je les ai distribués. A la question que je leur faisais de temps en temps : Combien de temps y a-t-il que vous n'avez assisté à la sainte Cène ? l'un répondait cinq ans, l'autre neuf ans, un troisième me dit qu'il ne s'en souvenait pas. Quant au mariage et au baptême, ils tiennent presque

---

(1) Voyez sur les Boers, XIIIe an. p. 365 et suiv. Comme ils ont déjà joué un grand et triste rôle dans l'histoire des Missions au sud de l'Afrique, nous désirons compléter les renseignements que nous avons déjà donnés sur eux, par les détails qu'on va lire.

Rédacteurs.

tous à ce qu'ils leur soient administrés par un Pasteur de la colonie ; aussi font-ils tout leur possible pour s'y rendre. Je n'ai trouvé que deux écoles, se composant d'environ quinze enfants chacune, qui fussent tenues par des fermiers mêmes. L'enseignement comprend la lecture et l'écriture ; les élèves font peu de progrès, par la raison que leurs maîtres ne peuvent pas leur apprendre ce qu'ils ignorent eux-mêmes. Quelques fermiers ont l'habitude de prier le matin et le soir, au moins on me le disait ainsi, et de chanter quelques psaumes. Moi-même, je profitais de l'occasion pour leur lire un chapitre, puis je m'agenouillais pour faire la prière. Quelques-uns faisaient de même, d'autres hésitaient. Ensuite on me disait que c'est ainsi que font les catholiques romains. A quoi je répondais : Mes amis, devant Dieu nous ne pouvons pas nous humilier trop.

« Sous le rapport de la civilisation, les choses vont un peu mieux. Les fermiers sont assez intelligents pour faire les travaux les plus nécessaires, pourvu cependant qu'il n'y faille pas beaucoup d'art. On peut dire qu'ils sont de bons laboureurs et de bons chasseurs ; mais comme le terrain est ingrat, on les voit dans l'indigence et quelquefois dans le besoin des choses les plus nécessaires. Leur vie nomade ne leur permet pas de bâtir des maisons commodes, voilà pourquoi on les trouve souvent dans de misérables huttes, qui ne valent guère mieux que celles des natifs. Quant à leurs habits, leurs ustensiles, leurs wagons et autres objets de première nécessité, ils les achètent de marchands ambulants, et ils offrent du bétail en échange. L'éducation de leurs enfants est déplorablement négligée. Malades, ils n'ont à leur service que trois ou quatre sortes de remèdes. Leur société est pour un Européen, proprement dit, peu agréable et peu intéressante. Leurs habillements et leur ménage sont fort simples. Dans leurs maisons, on trouve

une table et quelques chaises, et voilà tout. Quand on dîne, on a quelques assiettes, quelques cuillers et quelques fourchettes, mais il faut apporter son couteau. Quelques-uns font précéder le repas d'une prière. Tous dorment ensemble, père, mère, sœurs, frères et étrangers, etc., etc. J'ai aussi dormi moi-même deux fois au milieu de la famille. Enfin, les fermiers sont en général honnêtes et laborieux; ils ont des vertus et des vices comme les populations de l'Europe qui ne sont qu'au même degré de civilisation. Quelques centaines de familles se sont fixées à Port-Natal, où elles ont formé une petite république, à la tête de laquelle se trouvent un commandant, un magistrat, un conseil composé de vingt-quatre membres élus chaque année. Un missionnaire américain est devenu leur Pasteur; deux instituteurs instruisent leurs enfants (1).

« Les fermiers, à peu d'exceptions près, ne permettent pas aux natifs de manger avec eux, ni de s'asseoir dans leurs maisons. Dans la colonie, ils se séparent soigneusement d'eux, à l'église, pendant le culte. Chaque soir, une servante doit laver les pieds de tous les membres de la famille. Jamais fermier n'apprend la langue d'un natif, c'est toujours le natif qui doit apprendre celle du fermier (le hollandais). Ceux-ci n'ont aucun souci de l'âme immortelle de leurs serviteurs, et l'exemple qu'ils donnent eux-mêmes n'est pas toujours recommandable. L'usage de battre les natifs à coups de verge et de bâton a été général, mais il diminue sensiblement. Quand j'ai vu de nos gens couverts de cicatrices et que je leur ai demandé d'où elles venaient, ils m'ont toujours répondu : Elles

---

(1) On sait que le gouvernement anglais a soumis, non sans effusion de sang, cette petite colonie à son pouvoir : voir XVIIe année, page 447.

Rédacteurs.

viennent des coups de bâtons des fermiers. Les fermiers les louent à l'année, et leur donnent, soit une vache, soit six brebis, soit six chèvres; de plus, ils les nourrissent, et leur font quelquefois cadeau de quelque vieux vêtement hors d'usage. Ils s'en servent pour garder le bétail et pour faire les travaux domestiques. Quand les natifs sont obéissants et restent plusieurs années en service, ils gagnent un petit troupeau, qu'ils conduisent dans leur pays et qui y devient leur richesse en s'y multipliant.

« En partant de Béerséba, nous aperçûmes, de loin, une grande fumée et bientôt du feu. C'étaient quelques natifs qui, selon leur coutume, brûlaient l'herbe sèche, afin que la nouvelle pût mieux pousser. M'étant un peu avancé, j'entendis, auprès d'une montagne, une voix plaintive. Je m'approchai, et je vis un Mossouto qui, agenouillé, adressait, à haute voix, sa prière à Dieu dans la solitude. Je me dis : c'est très bien, et nous passâmes. Une femme de Béerséba nous rencontra bientôt après; chemin faisant, elle chantait un cantique bien connu dans notre Église. Je me dis : c'est encore très bien, et je passai outre. Un groupe de jeunes gens se présenta bientôt à notre vue; ils s'occupaient à lire dans les Évangiles. Quelques-uns me demandèrent instamment des abécédaires. Nous fumes ainsi agréablement surpris, bien des fois encore, pendant notre voyage.

« Un jour, nous arrivâmes très tard chez un vieux fermier chez qui nous passâmes la nuit. Il nous reçut très bien; c'était un homme qui aimait la conversation. Je vis beaucoup de monde, et, entr'autres, de grands garçons. Je demandai s'il y avait quelqu'un qui sut lire. Je dis que j'avais apporté des livres avec moi. Mais personne ne savait lire, sinon notre vieux hôte. Je dis alors en sessouto à mon compagnon de voyage de lire dans son Évangile, ce qu'il fit avec une promptitude qui étonna tous les assis-

tants. Après la lecture, je fis une exhortation au vieux fermier, et je lui dis : « Vous êtes le père d'une nombreuse famille, c'est votre devoir d'enseigner ou de faire enseigner à vos enfants à lire. L'homme ne vit pas seulement de pain ; mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Si vos enfants ne savent pas lire la parole de Dieu, comment peuvent-ils la connaître? Vous dites qu'ils vous entendent lire; mais, en même temps, vous vous plaignez de la faiblesse de votre vue ; quand vous ne pourrez plus lire, qui est-ce qui lira? Vous venez d'entendre lire un Mossouto, est-ce que ces gens ne feront pas bientôt honte aux blancs? »

« Il fut un peu confus, et il répliqua : « Certes, Mynheer, les noirs ne doivent pas faire honte à ma famille ; j'enverrai mes enfants à l'école. » Je dois à la vérité de dire que plusieurs fermiers me prièrent d'instruire moi-même leurs enfants. Au fait, quand on leur parle de religion, ils se confessent pécheurs, et s'humilient même; ils se plaignent ensuite de l'état d'isolement où ils se trouvent, et qu'ils ne peuvent, disent-ils, changer. Ils déplorent d'être privés d'églises et des sacraments, privés d'écoles, privés de toute société polie, privés des moyens de faire apprendre quelque art à leurs enfants, enfin, privés même du temps de les élever eux-mêmes. Par ces plaintes, ils endorment leurs consciences, et leur état va en empirant chaque jour.

« Pendant ce petit voyage, mon guide Lepapang a eu plusieurs fois l'occasion de s'entretenir sur des sujets religieux avec les fermiers et d'autres personnes. Ces conversations étaient fort intéressantes. J'en citerai une seulement; vous pourrez juger des autres par celle-là. Un marchand ambulant, jeune encore, et venant de Graham'stown, osa lui dire que les missionnaires envoyés dans ce pays ne font que dire des fables aux gens. «Voyez-

moi, disait-il, je ne crois ni à Dieu, ni à Jésus-Christ, et cependant je vis aussi bien que vous, mon commerce va bien, j'ai des amis, et je suis, peut-être, plus à mon aise que vous. » Mon guide lui répondit à peu près en ces termes : « Mon ami, je vois que vous ne croyez rien, c'est bien ; mais regardez cette montagne qui est devant vous, et l'herbe qui y croît, regardez le Calédon avec ses arbres, qui croyez-vous qui les ait faits, d'où viennent-elles ces choses? Regardez-vous vous-même, je vois que vos yeux sont malades, vous pourriez en mourir, et si vous mourriez, où irait votre âme? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux savoir qu'il y a un Dieu qui la reçoit, et un Sauveur qui l'a rachetée? Un Dieu existe, croyez-le comme nous, et vous serez plus heureux. Nos missionnaires ne nous trompent pas, nos cœurs le sentent. » Le marchand l'interrompit, et lui dit de s'en aller, en ajoutant qu'il ne recevrait pas de leçons de noirs qui volent le bétail des fermiers.

« Il est bien réjouissant, pour nous, d'entendre que les membres de notre Église donnent un bon exemple. Un jour, un fermier me dit que la femme de notre chef Moe était venue chez lui, et y avait passé la nuit. Le soir, elle lut dans ses livres près du feu, pour l'édification de ses compatriotes. Au milieu de la nuit, elle se leva pour prier, elle chanta aussi quelques cantiques. Cette femme était autrefois très méchante et très vicieuse, elle était le principal soutien de la superstitieuse coutume de la circoncision. Je pourrais citer d'autres faits de la même nature parvenus à ma connaissance, pendant mon voyage. Je crois que ce voyage, en profitant à moi-même, aura fait quelque bien sous le point de vue religieux.

« Agréez, etc.

« F. MAEDER. »

En écrivant à sa famille, le 1[er] novembre 1842, M. Maeder lui envoie plusieurs lettres écrites par des enfants des écoles de Béerséba. Nous donnons la traduction de trois seulement, et le fac-simile d'une, avec le dessin d'une école de petits enfants (Infant school). Nous publions ces lettres comme un appel, en même temps que comme la preuve de réjouissants progrès. Nous laissons à cet appel toute sa naïveté, et sans ajouter un mot, nous attendons avec confiance quelques réponses. M. Maeder annonce ainsi ces lettres :

« Vous trouverez ci-jointe, chers parents, la traduction de quelques lettres écrites en langue sessouto par des écoliers de notre grande école ; je vous en envoie les originaux eux-mêmes. Ces lettres sont toutes adressées à mon père. Je dois vous faire remarquer que c'est pour la première fois que ces enfants ont la plume à la main, par la raison que nous ne pouvons les pourvoir de papier, d'encre et de plumes. Soyez donc indulgents pour eux et pour moi leur maître d'école. Je ne vous envoie pas ces lettres parcequ'elles sont bien écrites ; mais plutôt à cause de leur contenu, afin que vous puissiez juger vous-mêmes de la manière de penser et d'écrire de ces enfants. Je leur enseigne à écrire sur l'ardoise ; peut-être trouverez-vous que ces petits écrivains, tout novices qu'ils sont, sont assez avancés pour faire honte à plus d'un écolier paresseux d'Altenbourg. (1)

N° 1. Sekonyana. (Jeune garçon.) Béerséba, 1[er] novembre 1842.

« Monsieur, je suis ton serviteur qui t'aime, et je viens

---

(1) Ville natale de M. Maeder. *Rédacteurs.*

te dire que ton nom est connu parmi nous tous. Tu nous aimes, et nous t'aimons. Tu n'as besoin de rien, mais nous avons besoin de tout. C'est pourquoi, je t'en prie, donne-moi du papier, des plumes, de l'encre, un encrier, un canif. Ces choses me manquent; si tu me les donnes, je me réjouirai. Je suis un pécheur, et dans mon cœur je pleure beaucoup. Je désire apprendre la Parole de Dieu; car Dieu a envoyé son Fils au monde afin de nous racheter. Jésus n'a pas craint la mort. Nous devons le suivre, afin d'être unis avec lui dans son royaume céleste. Je suis un pauvre garçon; mais je cherche à suivre l'exemple de Lazare, qui était aussi pauvre et pourtant heureux. Maintenant, Monsieur, reçois les salutations de ton serviteur qui t'aime. Je te remercie d'avoir instruit notre instituteur qui nous instruit; il ne nous enseigne que de bonnes choses qui réjouissent mon cœur. Réjouissons-nous ensemble de ce que Dieu nous a conservés. Je suis ignorant, et ne comprends pas la sagesse du Seigneur. Les fidèles à Béerséba sont en grand nombre, et l'école est bien fréquentée. Adieu.»

N° 5. Morualeli. (Jeune femme.)

« Monsieur, je désire t'écrire une petite lettre, parce que le Seigneur m'a conservée jusqu'à ce jour. Je veux t'écrire, au sujet de Notre-Seigneur Jésus-Christ, quelque chose que nous avons senti dans notre cœur. Notre instituteur nous enseigne, et la puissance de l'Esprit nous éclaire. Nous étions dans le péché; mais maintenant nous en avons été réveillés et nous devons suivre le Seigneur Jésus, qui nous dit lui-même : Suivez-moi. Il nous faut nous dépouiller du vieux vêtement du péché et nous revêtir du nouveau vêtement de la justice. Monsieur, donne-moi les choses qui me sont nécessaires; je manque de

papier, d'encre et de plumes. Ce sont des choses dont j'ai besoin pour pouvoir bien écrire. Il me manque bien aussi une table; mais ce n'est rien, nous écrivons par terre. Je ne te demande pas autre chose que ces objets; si tu me les donnes, je te louerai et te serai très reconnaissante.

« Le service à l'église est toujours célébré; j'y vais pour entendre la Parole de Dieu. L'école est très fréquentée; nous y allons aussi. Monsieur, reçois les salutations de ta servante, et prie pour nous. »

N° 6. Molise. (Garçon.)

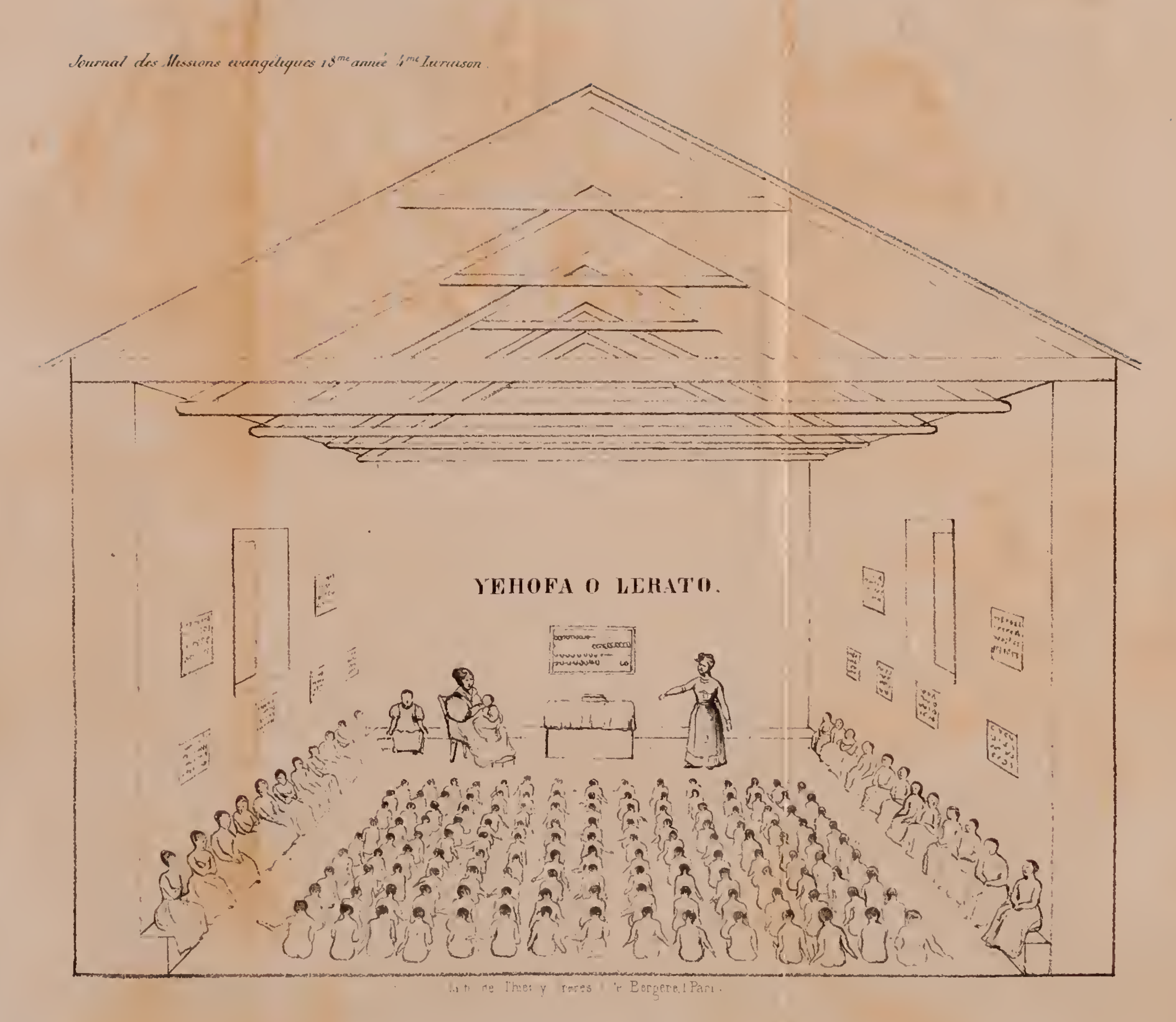
« Autrefois, mes parents ne savaient rien; ils n'entendaient pas la Parole de Dieu; ils disaient : « Dieu n'existe pas. » Ils disaient aussi : « Nos enfants doivent aller voler du bétail pour nous. » Mais depuis qu'ils ont entendu avec nous la Parole de Dieu, ils nous élèvent dans la crainte du Seigneur, et disent : « Voler du bétail est un péché. » Jésus est notre Seigneur; c'est lui qui nous a rachetés et qui nous aime. Les hommes nous ont oubliés, mais lui pas. Monsieur, reçois les salutations de ton serviteur. Quoique je sois encore un petit garçon et que je ne sache pas grand'chose, je désire pourtant apprendre à m'éloigner du péché et à aimer Dieu. Le corps est une chose qui passe, mais l'esprit dure toujours. Aide-moi, Monsieur, aide-moi, en me donnant les choses dont j'ai besoin; c'est du papier, des crayons et des plumes. »

Fac-simile d'une lettre ecrite par un enfant
de l'Ecole de Béerséba.

Zevenfontane 1. Nov. 1842.
N.o 6. Mongari oa l'a
Kinamokhanka oa gae Ki re
u ntuse ka ntotoa ki litlhokung
ki tloka cuke le lipene
lipitsa tsanke le lipotolo
lilo tseoki litlhokang gualen
ntuseka ntotseokaofela
Kile ca te khale bagolubu
ka ca re ba sa utlua leinoh
ue la Yehofa ba re. Yehofa
gaeo ba re gorisa ba re bana
ba rona ba t.a re gapala
likoma gualeha re utlua
le leineine la Morena
Yehofa ba le gorusa go tsa
beng ya Yesu Keresete ka
ele ena. Moluki oa rona
ki ena Yesu. Mora Morina

a ~~ba~~ ye Copolotseng Monyari
a kakirou ntu melise
kayolu yabu go ua mottanka
oa gae Mckire, na king
uana emonyenyane hayo
le golu u ntuseki tlhe k
be moru ea bo khabane a
tsabang libe tsa gae
mele kinto gelang fela
ki nto ea mobu Moleoa ki
nto esa feleng lebitso le
lona ki nto esa feleng nto
tsee tse peli ga lishue ga
fele Moneri ki re u lume le
hagolu go na mottanka oa gae
a geratang ka pelu eotlhe
ea ka ue na ki Mottanka
oa gae ka nitime le na
mottanka oa gao riti

Molise Mateasa
genes ki batla eona



Ecole d'enfants de Béerséba.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.

DERNIER ARTICLE. — VOYEZ PAGE 109.

Revue générale des Missions fondées parmi les Indiens des Etats-Unis. — Un mot sur la Mission de la Rivière-Rouge, au sud du lac Winnepeg.

Un Indien de l'Amérique du Nord disait un jour avec amertume : « Les blancs ne seront contents que lorsqu'ils nous auront poussés dans les grandes eaux (l'Océan Pacifique). Quand les premiers arrivèrent dans notre pays, nous les reçûmes avec bonté ; nous les fîmes asseoir auprès de nous, désirant vivre avec eux comme des frères. Mais de quelle manière nous témoignèrent-ils leur reconnaissance ? . . . . D'abord, ils ne demandèrent qu'un *petit*, *petit* morceau de terrain pour semer du blé et faire vivre leurs familles, mais bientôt ils voulurent avoir davantage. Ils s'aperçurent que nos bois étaient pleins de gibier ; c'est le Grand-Esprit qui nous avait donné ce gibier pour notre nourriture. En allant dans les bois pour chasser, ils découvrirent de belles terres qui leur plurent beaucoup : ces terres, ils les leur fallut encore ; et comme ils voyaient que nous ne voulions pas les leur donner, ils nous les prirent de force et nous chassèrent à une grande distance de nos habitations. Peu à peu d'autres blancs arrivèrent, qui avaient aussi besoin d'*un petit morceau de terre*, afin de planter des légumes pour faire leur soupe ; au lieu de cela, ils y plantèrent de grands fusils (des canons) ; ensuite ils bâtirent de grandes maisons (des forts). Enfin, ils prirent

possession de tout le pays que le Grand-Esprit nous avait donné. Nous fûmes obligés de nous disperser par petites bandes. Combien de temps nous sera-t-il permis de rester ici? . . . C'est ce que le Grand-Esprit seul peut savoir. Les blancs ne seront contents que lorsqu'ils nous auront fait disparaître de dessus la face de la terre ! »

Dieu veuille que cette triste prévision ne se réalise jamais! Dieu veuille qu'une race aussi remarquable, aussi belle, trouve enfin dans son exil quelque sécurité et quelque repos! Poursuivie de retraite en retraite, trompée dans ses espérances, blessée dans ses droits les plus chers, elle erre dans de vieilles forêts qu'elle craint de perdre un jour. La civilisation mettra-t-elle un terme à ses injustices, et laissera-t-elle quelque repos à ces peuples innocents, qu'elle a déjà à moitié détruits ? Nous n'attendons rien d'elle, après ses crimes, mais nous attendons tout de l'Évangile ; de l'Évangile, que plusieurs tribus fugitives ont emporté dans leur exil comme le trésor des malheureux et le soutien des faibles. Quand ces tribus seront devenues chrétiennes, quand elles auront embrassé avec sincérité, quand elles professeront avec suite la religion des blancs; quand cette religion aura épuré leurs mœurs, élevé leur caractère, accru leur force, il y aura un trop grand scandale à les détruire, et la politique, nous l'espérons, respectera l'œuvre de la religion après avoir méprisé l'œuvre de la nature. Jusqu'ici elle a déplorablement nui aux progrès des lumières et du christianisme parmi les Indiens. Chaque fois que ceux-ci sont chassés des lieux qu'ils occupent, l'œuvre des Missions doit être recommencée ; dix, quinze années de travaux deviennent inutiles; tout rentre dans l'incertitude, dans le désordre; les Indiens sont découragés, ils n'osent rien fonder, rien croire, rien aimer, parce que du jour au lendemain ils peuvent être privés du fruit de leurs travaux, de l'objet de leur attachement, et être chassés dans

un exil qui ne sera pas plus sûr que les autres. Au milieu de ces changements incessants, l'œuvre ne peut qu'être difficile. Néanmoins elle se fait; la semence jetée ne périt pas toute entière; dispersés au milieu des forêts, les débris de tant de prospères Églises y élèvent un autel à l'Éternel, ils transportent d'un lieu à l'autre la Bible, comme autrefois Israël l'Arche, dans le cours de ses longs voyages. Ainsi que l'Arche, Dieu suit la Bible; c'est plus que le signe de sa présence, c'est sa présence elle-même. Félicitons donc ces pieux Indiens qui conservent avec un si sérieux et si touchant respect cet objet sacré de leur foi, ce gage certain de la protection divine : ce sont les Stockbridges, jadis évangélisés par le fidèle Serjeant. Un pieux Anglais avait donné à ce missionnaire une Bible pour les Indiens pauvres de la tribu; il avait demandé qu'elle fût conservée et passât de génération en génération. Un demi-siècle plus tard, en 1830, un missionnaire a trouvé la Bible, précieusement gardée, portant encore la signature du pieux donateur. Cette Bible est déposée avec un profond respect dans une espèce d'arche, d'où elle ne sort que pour servir à la célébration du culte. Le culte lui-même a lieu d'une manière édifiante. Ni le froid, ni la pluie, ni la neige, ni d'horribles chemins ne peuvent, le dimanche matin, empêcher l'Indien de se rendre au lieu de réunion ; toute sa famille l'accompagne, et il passe la journée à s'instruire et à s'édifier avec ses frères. Le soir, après les divers cultes du jour, on se réunit de nouveau avec quelques voisins, et on finit ce saint jour comme on l'a commencé, par la prière et l'adoration. Ailleurs, le voyageur trouve à son arrivée une population occupée à la culture des champs. On se réunit autour de lui, on l'écoute avec un profond respect s'il parle de l'Évangile ; on lui présente une Liturgie et un Évangile, et on lui dit : « Voilà ce que chaque soir et chaque matin, nous lisons avec les pauvres

gens de notre tribu, dispersée après l'exil sur les bords de cette rivière.» Tout n'est donc pas perdu, et dans leur dispersion encore, ces autres Églises du désert gardent le culte du vrai Dieu. Les missionnaires les suivent dans l'exil, et avec un zèle égal ils cherchent à affermir les tribus chrétiennes et à convertir les tribus idolâtres. Nous allons indiquer successivement les principaux points qu'ils occupent en dehors des États proprement dits de l'Union.

La Société des Missions baptistes a fondé une station dans le territoire de Michigan, parmi les Indiens Ottowas. Plusieurs enfants fréquentaient l'école, dix-huit Indiens avaient été reçus membres de l'Église. De l'autre côté du lac Michigan, sur les bords du petit lac Winebago, habitent des restes affaiblis de l'intéressante tribu des Stockbridges, jadis florissante et chrétienne, dans le Massachusets et l'État de New-York. Un missionnaire les console et les évangélise. Nous avons dit l'amour des Stockbridges pour la Parole de Dieu. La petite Église de Winebago s'est considérablement accrue dans ces derniers temps; plusieurs Indiens avaient fait une franche et cordiale profession de cet Évangile qu'honorèrent leurs pères. Des habitudes nouvelles de tempérance, de meilleurs habits, un commencement d'aisance, fruit du travail, avaient adouci leur misère, et préparaient un meilleur avenir. Un agent de la Société biblique d'Amérique les avaient visités et engagés à se joindre à cette Société. Tel est leur zèle et telle est leur bonne volonté, que sur-le-champ ils se formèrent en Société auxiliaire, et firent une souscription qui ne pouvait être qu'une promesse. Ces intéressants Indiens engagèrent à l'avance une partie de l'argent que le gouvernement des États-Unis leur doit depuis plusieurs années, et, avec un rare dévouement, ils donnèrent ce qu'ils n'avaient pas encore; bien différents de tant de chrétiens, réputés fidèles, qui donnent à peine même de

leur superflu. Du fruit de leur pauvreté, ils soutenaient aussi une école pour procurer à leurs enfants une instruction qu'ils savent bien apprécier.

Non loin des Stockbridges, sont ces nombreux et sanguinaires Ojibwas ou Chipaways, répandus dans l'immense territoire du Nord-Ouest, entre le Mississipi au sud, le lac supérieur au nord, et le lac Michigan à l'est. Intrépides, sauvages, vagabonds, ils font une guerre incessante aux Sioux, leurs voisins, aussi vaillants et aussi féroces qu'eux. Rien ne peut surpasser l'horreur de ces luttes sanglantes; les vainqueurs sont sans miséricorde, ils pillent, ils ravagent, ils détruisent tout; femmes, enfants, malades et vieillards, tout périt. Les prisonniers souffrent les plus horribles supplices. L'Indien triomphant insulte à sa victime avec une cruelle et superbe colère : l'on est étonné de la hauteur qui se mêle à cette haîne implacable, ainsi que de la fière contenance de la victime, au milieu d'atroces douleurs, contenance qui serait un sublime courage, si elle n'était un féroce orgueil. Ces fiers enfants de la nature sont admirables, il est vrai, mais ce n'est pas de vertu, non plus que de bonheur. Ils vivent dans de constantes frayeurs, les Chipaways des Sioux, les Sioux des Chipaways, et ils sont autant les esclaves que les adversaires les uns des autres. Ils n'osent se livrer à aucun travail, apprendre aucun art, dans la crainte qu'une subite attaque ne vienne soudain les priver du fruit de leurs soins. Il est vrai que l'œuvre est à peine commencée parmi eux. D'autres tribus, aussi féroces et aussi fières, ont été gagnées à l'Évangile et à la civilisation; celles-ci le seront de même. Les premiers travaux ne sont pas sans succès, bien que faibles encore. Entre le lac Huron et le lac Supérieur, au nord du territoire Nord-Ouest, une station, celle du Saut-Sainte-Marie, une autre station voisine, toutes les deux fondées par la Société des Missions baptistes, donnaient

de l'espoir et avaient déjà vu du bien s'opérer. Les Chipaways vivent en grande partie de chasse. Les missionnaires leur ont appris des arts utiles; quelques-uns ont semé des jardins et embrassé une vie nouvelle; les enfants de l'école apprennent à lire, à écrire et à calculer, ils apprennent même la géographie, la grammaire anglaise, et quelque peu de philosophie. Surtout les missionnaires les forment au travail des champs, pour changer à la longue les habitudes comme les sentiments de ce peuple. Peu d'Indiens habitent d'un bout à l'autre de l'année la station; mais des milliers la visitent; au passage, ils entendent la Parole de Dieu; les missionnaires jettent à la hâte, plutôt qu'au hasard, le filet de l'Évangile, et ce n'est pas toujours sans succès. Près de cinquante Indiens paraissent près du Royaume des cieux, quelques-uns y sont même entrés; un plus grand nombre, en s'abstenant de liqueurs fortes et en renonçant à d'autres vices, ont commencé une réforme qui semble devoir devenir peu à peu générale.

Aux environs de l'extrémité ouest du lac Supérieur, le Conseil américain compte trois stations avec un personnel de treize ouvriers. L'une des stations se développait dans la paix. Un matin, une centaine de Sioux tombèrent furieux sur l'établissement, et en deux heures en firent une scène de carnage et de mort. Ils emportèrent cruellement la partie supérieure de la tête de deux charmantes jeunes filles, dont l'une suivait l'école. Un indien converti fut dangereusement blessé au bras; deux enfants d'un autre chrétien furent aussi blessés, l'un à la tête, l'autre à l'épaule. L'ennemi laissa sur ses pas, sans doute bien malgré lui, deux ou trois victimes tuées. Il ne fit aucun mal aux missionnaires, mais il détruisit leur œuvre. Après ce désastre, un missionnaire écrivait ce qui suit: « Malgré les troubles survenus entre les Ojibwas et les Sioux, je pense que nous n'avons jamais eu plus d'encou-

ragement que dans le moment présent, à travailler à la conversion des Ojibwas. Il est évident qu'ils ont reçu, comme peuple, une profonde impression des travaux de leurs missionnaires. Je crois qu'ils sont plus disposés que jamais à regarder les missionnaires comme leurs bienfaiteurs. A la vérité, la plupart s'inquiètent peu de devenir de vrais chrétiens ; ils apprécient peu l'éducation. Néanmoins, ils voient que s'il y avait toujours eu des missionnaires parmi eux, ils en auraient retiré de grands avantages. Aussi seraient-ils réjouis d'avoir des missionnaires qui allassent habiter dans chaque partie de leur pays. Il me semble que tout ce que nous pouvons désirer ici, c'est que Dieu répande son Saint-Esprit pour conduire à son Royaume des multitudes d'âmes. Le Seigneur nous donne autant de travail que nous pouvons en faire, et je crois que nos efforts ne seront pas inutiles. »

Avant de parler des Sioux, redoutables voisins des Chipaways, nous voulons faire une courte visite à la lointaine colonie de la rivière Rouge, au sud du lac Winnepeg. Nous en avons déjà entretenu nos lecteurs (1), et nous sommes heureux que l'œuvre qu'ils ont admirée avec nous, continue à prospérer et porte de beaux fruits. Qu'étaient les Indiens de la rivière Rouge en 1820 ? Valaient-ils mieux que les Ojibwas ? Ils valaient moins encore. Aussi vicieux, plus vicieux peut-être, joueurs effrénés, adonnés à la boisson, ignorants et sales, ils étaient, de plus, paresseux et apathiques, au point de préférer la plus affreuse misère au plus léger travail. Rien ne pourrait donner une idée de l'admirable zèle, du touchant support des deux missionnaires qui les contraignirent, en quelque sorte, par leur patience, par leurs privations, par leurs larmes, à devenir honnêtes et heu-

---

(1) Voyez XIIIe année, page 444 et suiv.

reux. Aujourd'hui, ces petites communautés d'Indiens sont le blus bel ornement du christianisme au milieu du désert. Plusieurs églises, onze écoles, quatre stations, trois missionnaires, deux catéchistes européens, huit instituteurs indigènes, plus de quatre cents communiants, près de six cent quatre-vingt-un écoliers, près de deux mille auditeurs, le culte domestique établi dans les familles, des assemblées formées longtemps avant le commencement du service, des auditeurs venant de quatre et cinq lieues, et allant avec le Pasteur d'une église à l'autre, à pied ou à cheval, par un froid glacial et par des chemins difficiles et longs, annoncent les réjouissants progrès de l'Evangile; des terres bien cultivées, la charrue sillonnant des champs enlevés au désert, des arbres abattus pour le défrichement, de jolies maisons cachées au milieu de massifs de chênes, de trembles et de peupliers, des campagnes couvertes des plus belles moissons, des charrettes pour les rentrer, des moulins pour les changer en farine; un air d'aisance, d'ordre et de propreté répandu parmi ces naissants agriculteurs, annoncent les progrès aussi remarquables et peut-être plus étonnants de la civilisation. Le bétail se promène le long de la rivière et se multiplie de jour en jour. Le dimanche est parfaitement bien observé. Le vieux chef aime toujours l'Evangile et ses ministres. Les Indiens ne se contentent plus de leurs cabanes, d'ailleurs si supérieures aux misérables trous qui leur servaient de demeure autrefois. Ils se construisent des maisons à l'européenne, ils se font même des bois-de-lit, pour coucher comme les blancs, disent-ils; tous les peuples sauvages, on le sait, couchent étendus sur terre, couverts de nattes ou de manteaux, quand ils en possèdent. L'instruction a fait les plus grands progrès. Une foule d'Indiens, jeunes et vieux, savent lire et écrire; ils ont une connaissance remarquable des Saintes-Écritures, et ils entendent et parlent bien

l'anglais. Les écoles agissent heureusement sur l'ensemble des facultés, et elles forment le cœur comme l'esprit, l'homme de la civilisation comme l'homme de la foi. On en jugera par l'exemple suivant : L'un des missionnaires avait donné à un enfant 12 sh. pour un travail accompli. Quelque temps après, il lui demanda quel usage il en avait fait. L'enfant répondit : « Je les apportai au magasin. » — « Qu'achetâtes-vous ? » — « La chemise que je porte. » — « Bien. Elle vous coûta 4 sh. ; qu'achetâtes-vous avec le reste ? » — « Du coton blanc. » — « Qu'allez-vous en faire ? » — « Une chemise pour le dimanche. » — « C'est très-bien ; mais qu'achetâtes-vous encore ? » — « Une paire de souliers. » — « C'est bien encore. Ces trois choses vous coûtèrent 9 sh. ; que fîtes-vous avec le reste ? » — « Je le donnai à mon père. » — « C'est mieux encore, mon enfant ; vous savez que la Parole de Dieu dit : « Honore ton père et ta mère. » J'espère que vous vous rappellerez toujours qu'il est bon de les aider. J'espère aussi que les autres enfants feront de même ; alors Dieu vous bénira tous. » Deux autres enfants sortis de l'école étaient devenus par leur exemple des évangélistes dans des régions bien éloignées. Du pied des Montagnes Rocheuses, c'est-à-dire d'une distance de quatre cents lieues, leurs parents les avaient envoyés, à travers les solitudes, s'instruire à la rivière Rouge. Revenus dans leur pays, ces enfants donnèrent une si favorable idée de l'influence chrétienne, que lorsque, plusieurs années après, un missionnaire est arrivé, contre toute attente, dans la contrée (1), les cœurs étaient tout préparés à accueillir son message. Sans cette œuvre préalable, on assure qu'il eût trouvé une redoutable opposition. Qui n'admirerait ici les sages voies du Seigneur !

---

(1) Edmonton, voyez page 77. Comparer avec un fait aussi remarquable, page 75.

L'établissement de la Riviére Rouge est donc connu bien loin et bien favorablement dans l'Amérique du Nord. C'est peut-être le poste missionnaire le plus prospère et le plus béni. Il ne se contente pas d'offrir le pain de vie à ceux qui viennent, dans un léger canot, le demander de trois ou quatre cents lieues loin, et nous avons sous les yeux l'exemple remarquable d'une famille qui franchit un espace aussi long pour recevoir le baptême; mais il fonde aussi au loin des établissements nouveaux. Un instituteur indigène, déjà éprouvé, partit en 1840 pour le poste lointain de Cumberland-House, sur la rivière Saskatchawan, à l'ouest du lac Winnepeg. Seul et sans secours humains d'aucune sorte, il s'était mêlé à des Indiens sauvages, et tel avait été le double effet de son exemple et de ses exhortations, que le missionnaire qui le visita deux ans après, dans ce profond isolement, trouva une école fréquentée par trente-un enfants, quarante-cinq adultes sous des impressions sérieuses, dont trente-huit prêts pour le baptême, qu'il leur administra avec autant de confiance que de joie. Le missionnaire choisit un terrain pour une ferme, un autre pour une église, un cimetière et un presbytère; il donne ses directions au pieux évangéliste, ses encouragements aux Indiens; puis il vient raconter à ses amis et à son troupeau les grandes choses que le Seigneur avait faites. Un autre missionnaire, muni d'outils, avait aussi été jeter les fondements d'une station nouvelle, dont nous aurons sans doute occasion de parler plus tard. Les efforts si admirables des missionnaires wesleyens et des missionnaires épiscopaux ouvrent une ère nouvelle pour ces tristes régions, délaissées, semblait-il, du christianisme comme de la civilisation, et il est permis d'espérer que ces Indiens errants se fixeront peu à peu dans des établissements prospères et heureux comme ceux de la Rivière Rouge.

C'est dans le vaste pays qui s'étend du nord au sud, à l'ouest du Mississipi, que les principales tribus d'Indiens ont été refoulées des divers Etats de l'Union. C'est là aussi que se trouvent les principales stations missionnaires. Elles sont heureusement trop nombreuses pour que nous puissions parler de chacune d'elles. Elles appartiennent surtout au Conseil américain, à la Société des Missions baptistes, et à la Société des Missions wesleyennes d'Amérique. Les Frères Moraves sont les seuls étrangers, si nous ne nous trompons, qui emploient des missionnaires dans ce pays. Ils ont acquis ce droit depuis longtemps, par un zèle toujours sublime, et toujours malheureux, jusqu'à ces dernières années, où leur œuvre, toujours aussi belle, a été moins traversée. En descendant le fleuve, la première tribu qu'on trouve, la plus redoutable aussi, est celle des Sioux. Triste et étrange peuple! intrépide et apathique, enthousiaste et victime de la guerre, incrédule et superstitieux, orgueilleux et rampant. Ses mœurs sont dégoutantes, ses fêtes à la fois horribles et ridicules, ses désirs insatiables. C'est le plus sauvage et le plus malheureux de tous ces peuples abrutis et barbares. Une Société qui tient à la Société des Missions évangéliques de Paris par les liens les plus fraternels, entretient au milieu de cette tribu deux missionnaires dont le zèle et les souffrances commandent l'admiration. Couchés à côté des Sioux, et comme eux, ils les ont suivis dans leurs courses vagabondes, ils ont défriché et semé des champs pour leur donner l'exemple du travail, et la preuve de son utilité. Ils ont prié, souffert, pleuré avec eux; mais ils ont étendu leurs mains vers un peuple rebelle et contredisant, et après de long travaux, ils peuvent bien s'écrier aussi: Qui a cru à notre prédication, et à qui le bras de l'Éternel a-t-il été révélé? Les Sioux ont abusé de leur bonté au lieu d'en être touchés; plus

on leur donnait, plus ils voulaient recevoir. Sans cesse dans leurs maisons ou sur leurs traces, ils eussent lassé par leurs importunes et incessantes exigences, la plus inépuisable charité. Aux prières ils joignaient les menaces, et ils voulaient que leurs bienfaiteurs devinssent leurs esclaves. Du reste, ils ne comprenaient rien aux motifs élevés des missionnaires; ils les affligeaient outre mesure quelquefois, même en voulant leur faire du plaisir. Les missionnaires espéraient-ils avoir touché quelques cœurs, fixé quelques habitudes; un bruit de guerre survenait, un plan de chasse était formé, aussitôt la communauté se dispersait, la même vie recommençait, les mêmes crimes se renouvelaient. Au retour de ces expéditions, on se livrait à d'obscènes et hideuses orgies, et les efforts des missionnaires restaient sans fruit. Un jour, ces farouches guerriers, portant en triomphe les chevelures de leurs ennemis attachées au haut d'un corde, s'adressèrent à la femme d'un missionnaire, et ils s'écrièrent: « Mère, mère, viens, appelle notre père, nous voulons lui montrer quelque chose qui réjouira son cœur. » — Pour fortifier leur santé épuisée, et se mettre sur un pied plus indépendant avec les Sioux dont l'importunité devenait insupportable, les missionnaires suisses avaient dû quitter leur station sur le lac Pépin, et se retirer plus au nord, au fort Snelling. De là, ils faisaient de fréquents voyages au milieu de ces malheureux sauvages, qui paraissent enfin comprendre et respecter même les vues des missionnaires, en qui ils ont une grande confiance. Un de leurs chefs était sincèrement touché, et après beaucoup de combats il se rangeait courageusement sous l'étendard de l'Évangile. Les Sioux paraissaient sur le point de se retirer davantage à l'ouest du fleuve. Isolés, ils échapperaient au contact mortel de colons corrompus et avides qui ajoutent depuis longtemps à leurs vices et à leur misère. Plus exclusive,

l'action des missionnaires serait plus efficace aussi. Ils voyaient avec plaisir la perspective de cette transmigration, et ils étaient tout prets à accompagner les Sioux dans leur nouveau pays. Ils ne veulent les quitter que lorsqu'ils les auront gagnés à l'Évangile et à la civilisation.

Les missionnaires américains ont été plus heureux que les missionnaires vaudois, bien qu'ils se plaignent aussi des difficultés de leur œuvre. Dans la station du Lac-qui-parle, un petit troupeau de 40 à 50 fidèles, tous Indiens, glorifie Dieu par une conduite chrétienne; au lieu des chants affreux de la guerre, on y entonne avec respect les louanges de Sion, et dans plusieurs écoles un nombre assez considérable d'enfants se forment à une vie différente de celle de leurs pères. Les Indiens convertis sont en grande partie des chefs de famille qui exercent autour d'eux une bonne et chrétienne influence. En général, dans les stations américaines, l'œuvre présentait un aspect plus encourageant que par le passé, et les missionnaires étaient remplis d'espoir comme de zèle.

L'Évangile a pénétré ou pénètre dans ce moment parmi les Pawnies sur la Rivière Platte, parmi les Ottowas et les Omahaws, séparés par la même rivière; parmi les Delawares et les Kansas à l'ouest du Missouri, entre la Rivière Platte et l'Arkansas; parmi les Shawnies placés au dessous de ces derniers, parmi les Osages établis sur l'Arkensas, parmi les Creeks et les Chickasas, voisins des Chiroquois et des Chactas, dont nous voulons dire un mot en terminant. Les Chiroquois se trouvent entre les Osages et les Creeks sur les bords de l'Arkansas. Ils habitaient jadis les États de la Georgie, du Ténessé et de la Caroline du Nord. Leur pays était beau, leur état prospère; dès 1806 ils avaient adopté la forme d'un gouvernement régulier; leurs mœurs s'étaient épurées, leurs richesses

s'étaient accrues; bien logés, bien vêtus, ils goûtaient les premières douceurs de leur nouvelle vie. Le commun malheur de tous ces peuples vint les frapper; il fallut quitter leurs terres, leurs maisons, leurs écoles et leurs églises, et aller dans d'épaisses forêts chercher, créer une patrie nouvelle. La marche de la civilisation et de l'Évangile fut interrompue, retardée; aujourd'hui les mêmes progrès se renouvellent au-delà du Mississipi. Un journal Chiroquois, le *Family Visitor*, rédigé par un indien converti, a pu dire : « Nos plaines contiennent d'immenses pâturages couverts de nombreux troupeaux. Notre sol est ensemencé. Notre commerce prospère. Les fabriques de couverture, d'étoffes de coton et de laine sont en mouvement. La conduite de quelques-uns des hommes les plus influents est digne de la profession qu'ils font d'être chrétiens. La polygamie a cessé; les femmes sont décentes et respectées. Le nombre des écoles s'accroît chaque jour... Personne n'hésitera sans doute à ranger parmi les peuples civilisés une nation dont le développement est aussi avancé. Les progrès qu'elle a faits en quelques années sont dus sans contredit aux conseils des missionnaires américains qui se sont voués à son instruction. » — Un autre journal, le Sphinx, est particulièrement consacré à des matières politiques et religieuses.

Vingt ou trente mille Chiroquois avaient passé le fleuve; leur nouveau pays est beau et riche; ils sont satisfaits de leur position; une nouvelle et plus grande prospérité semble commencer pour eux. Plus que jamais ils sont avides d'instruction, et attentifs aux exhortations des missionnaires. Leur gouvernement consacre une partie fort considérable des revenus annuels des terres cédées, à la fondation et à l'entretien des écoles. Nul peuple peut-être n'attache un plus grand prix à l'instruction. Les fonds votés par le gouvernement suffisent pour payer les insti-

tuteurs, les livres, les bancs et les tables d'onze écoles publiques, ainsi que les directeurs supérieurs et un missionnaire nommé inspecteur-général pour deux ans. Quant aux livres, ils ont été choisis parmi les meilleurs des écoles des États-Unis, de sorte que les Indiens reçoivent la même instruction que les enfants des blancs. La Bible sert de base à tout l'enseignement. Mais ces écoles publiques ne suffisent pas. Chaque famille veut faire instruire ses enfants; tel est le désir des lumières que, malgré les écoles particulières indépendantes de celles du gouvernement, un missionnaire écrit que s'il pouvait ouvrir sur le champ six nouvelles écoles il les verrait immédiatement remplies d'enfants. Mais ce n'est pas seulement l'instruction, c'est aussi l'Évangile qui est demandé et reçu. La seule Société baptiste compte 1,000 fidèles; 150 avaient été baptisés dans le cours d'une seule année. Ces pieux Indiens désirent vivement propager l'Évangile dont ils sont de fervents disciples. Réunis en assemblée extraordinaire, voici ce qu'ils ont résolu et écrit :

Cherokee, Cherokee-Nation, 27 juillet 1842.

« Honorés Pères et Frères ainés (1).

« Nous nous sommes réunis aujourd'hui dans la demeure du frère Evan Jones (missionnaire), venant de toutes les Églises et de toutes les branches d'Églises rattachées à la mission baptiste dans ce pays. Le but de cette Assemblée est de délibérer sur les meilleures mesures à prendre pour étendre la connaissance de l'Évangile au milieu de ce peuple. Nous trouvons que l'influence de l'Évangile devient de plus en plus forte dans toutes nos

(1) Les Directeurs de la Société des Missions baptistes.
Rédacteurs.

Églises, et nous avons résolu de nous employer nous-mêmes à proclamer la bonne nouvelle du salut, où nous avons trouvé tant de paix et tant de joie. En vous écrivant, nous reconnaissons quelles obligations nous vous avons pour l'envoi du message de paix. Nous ne pouvons dire sa valeur; nous ne pouvons pas dire notre amour pour vous et pour les bons frères et les bonnes sœurs qui nous aident dans cette grande œuvre; surtout nous ne pouvons pas dire notre amour pour Dieu qui a mis dans vos cœurs de faire ce grand bien à nous et à notre peuple. Vous avez beaucoup fait pour nous. Nous ne savons comment demander davantage. Ce que nous avons reçu a ouvert notre intelligence pour discerner le prix de la parole de Dieu ; nous désirons vivement connaître mieux cette précieuse parole. Des multitudes parmi nous peuvent lire, et désirent posséder de plus grandes parties du Livre de Dieu. Pour ceci nous dépendons de vous. Nous ne pouvons pas nous les procurer nous-mêmes. Nous vous demandons, avec beaucoup d'hésitation, s'il vous serait possible d'envoyer une presse dans ce pays. Il peut paraître mauvais que nous demandions une presse; si nous pouvions en acheter une, nous n'en demanderions pas.

« Nous avons décidé, à cette Assemblée, de suivre l'exemple que vous nous avez donné. Nous avons résolu d'envoyer vers les membres de toutes nos Églises, dans leurs différents villages, pour les engager à se former en Sociétés, afin de donner ce qu'ils pourront à notre Société. Nos frères des « Villes de la Vallée » ont déjà réuni une petite somme. Nous ne pouvons pas espérer de faire beaucoup ; mais nous espérons que notre petite offrande, accompagnée d'une bonne volonté, sera agréable à Dieu et à nos frères, et aidera un peu à la glorieuse cause du Christ. Nous espérons que nos frères aînés du nord prieront pour nous, afin que nous puissions croître dans

la connaissance de Dieu, et dans l'obéissance à sa volonté! Nous vous saluons en Christ. Adieu.

« OGANAYA,
« LEWIS DOWNING,
« JOHN FORSTER.

« *Au nom de l'Assemblée, composée de* 21 *frères.* »

Les Frères moraves, dont la charité est aussi persévérante qu'elle est douce et tendre, n'ont pas abandonné les Chiroquois. Ils les ont suivis au-delà du Mississipi, et ils ont jeté les fondements d'une station autour de laquelle beaucoup de fidèles se sont déjà groupés. Il est touchant de voir les membres de leurs anciens troupeaux, venir, sur le déclin de l'âge, à travers les déserts et les rivières, les rejoindre dans ce nouveau poste, pour passer auprès d'eux les derniers moments de leur vie. Les missionnaires moraves n'eurent jamais de plus belle perspective. Ne pouvant entrer dans le détail de leurs succès, nous citerons, du moins, quelques paroles qui donnent une idée des dispositions générales des Chiroquois : « J'ai vécu quatorze ans parmi les Indiens, » écrit le missionnaire Schmidt, « mais nulle part je n'ai remarqué, autant qu'ici, une grande faim de la parole de Dieu, et de l'instruction religieuse. Nous sommes dans un temps de bénédiction. Le Seigneur a fait luire parmi nous une lumière qui ne peut s'éteindre. Il a ouvert une porte, et personne ne la fermera. Nous pouvons dire avec le roi David: « Le Dieu fort, le Dieu, l'Éternel a parlé, et il a appelé toute la terre depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant... » Il semble qu'il s'approche le temps dont notre bienheureux frère Zeisberger a plusieurs fois parlé peu avant sa fin, d'un ton prophétique, en disant : « Quand une fois tous ces nuages et toutes ces tempêtes qui, depuis tant

d'années, planent sur notre mission parmi les Indiens, seront dissipés, et que le calme sera revenu; quand le triste temps de l'indifférence pour l'Évangile sera passé, et que la rage de Satan aura cessé; alors, de beaux jours paraîtront, et cela arrivera lorsque tous les Indiens seront sortis du territoire des blancs, et qu'ils se seront retirés au-delà du Mississipi. C'est alors que beaucoup de frères pourront travailler parmi eux, que la nuit s'éclaircira, et que les missionnaires verront les beaux jours de la bénédiction.»

Les Chactas, voisins des Chiroquois, paraissent plus civilisés, et, si c'est possible, mieux disposés encore. Un almanac, publié dans leur propre langue et pour leur propre usage, contient des détails très intéressants sur leur état social. Ils ont une presse publique, d'où étaient sortis, en septembre 1842, trente-trois mille exemplaires de livres, journaux, etc., etc., imprimés dans leur langue, et contenant plus de trois millions de pages. Ils ont donné environ 55,000 fr. pour la fondation d'un collége ou académie, où une haute instruction doit être donnée à la jeunesse intelligente et aisée; pour l'entretien et le salaire des professeurs, ils ont fait le sacrifice de la moitié des revenus annuels de leurs anciennes terres. Ils ont une Assemblée nationale, qui dirige les affaires générales; dans l'un de leurs districts, ils ont six procureurs, quatre tribunaux; chaque année, ils élisent un chef, un président, un secrétaire, un général, un capitaine, un juge suprême et trois juges ordinaires. Le même district contient sept maisons de commerce, deux médecins, huit fabriques pour les cotons, quatre moulins à eau, un moulin à scie, un moulin à cheval, cinq boutiques de forgerons publiques et trois privées, neuf charpentiers et un tailleur, trente-cinq missionnaires, instituteurs, évangélistes, cinq sociétés de tempérance, un traducteur, et un éditeur des lois. Population, sept mille deux cent cinquante-six âmes. Les trois

autres districts, moins populeux, sont organisés de la même manière et jouissent des mêmes avantages. Parlant de ce peuple intéressant, les missionnaires écrivent : « Ces villages que j'habite font des progrès évidents dans tous les sens, et s'élèvent visiblement dans l'échelle sociale.... Je n'hésite pas à dire que, depuis que je connais ce peuple, aucun moment n'a jamais été aussi encourageant que le moment présent. Les moissons ne furent jamais plus belles ; il n'exista jamais plus d'amitié et de paix ; on ne souffrit jamais moins de la maladie ; l'ivrognerie ne fut jamais plus combattue ; les demandes de livres et d'instituteurs ne furent jamais plus pressantes, et nous n'ajoutâmes jamais autant de membres à nos Églises ! »

Que le lecteur compare ces industrieux et tranquilles Chactas aux sauvages Sioux ou aux vagabonds Chipaways ; qu'il considère, au sud, les rives de l'Arkansas, au nord, celles de la Rivière Rouge, couvertes de moissons et d'églises, d'ateliers et d'écoles ; au centre, ces hordes féroces, qui versent le sang les unes des autres et sont leur mutuel fléau, et il comprendra ce que peut, ce que fait l'Évangile pour le bonheur présent et futur des peuples. Ces vastes forêts, ces magnifiques plaines du Mississipi, désormais commune patrie de tous les peuples indiens, sont donc un champ bien intéressant pour l'œuvre des missions ; intéressant par le bien qui s'y est fait et par celui qui s'y prépare ; intéressant, car c'est le centre, le cœur d'un immense pays et comme d'un monde à part. S'il jette là de profondes racines, l'Évangile pourra s'étendre jusqu'aux Montagnes Rocheuses, jusqu'aux rives lointaines du grand Océan. Bien que la mission commencée dans le territoire de l'Orégon, avec tant d'espoir et sous des auspices si favorables, (1) n'ait pas eu jusqu'à ce jour le succès qu'elle avait

---

(1) Voyez XIIIe année, pages 330 et suivantes.

paru promettre, toute l'Amérique, grâce à Dieu et aux nouveaux efforts que nous avons rapportés, depuis les rivages glacés du Groënland jusqu'aux fertiles campagnes du Mississipi, depuis les rives du Saint-Laurent jusqu'aux bords du grand Océan, est au moins traversée par les missionnaires, sillonnée par la clarté de l'Évangile ; et au sein de ces immenses solitudes, nous l'avons vu, il se trouve plus d'une belle oasis, plus d'un jardin à l'Éternel, couvert à-la-fois de fleurs et de fruits. Demandons à Dieu de hâter ce temps où le désert et le lieu aride se réjouiront, et où la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme la rose.

VARIÉTÉS.

Lettre écrite par Madwa-gwun-a-Yaush, ou Pierre Mar-Koman, Indien de l'Amérique du Nord.

Nous avons, dans l'article qui précède, parlé d'évangélistes indigènes; nous n'avons pu entrer dans beaucoup de détails, à cause du caractère général de cette revue missionnaire ; nous citons la lettre suivante comme un exemple de la piété et du zèle de ces obscurs ouvriers du Seigneur.

« Mon cher frère,

« Je vous écris quelques lignes pour vous parler de la miséricorde de Dieu envers moi depuis que j'ai rejeté de devant mes yeux mes idoles, ou mes dieux que j'ai adorés si longtemps, et que j'ai servis par tant de prières et tant de jeûnes. Tandis que j'étais plongé dans les ténèbres

et dans l'ombre de la mort, j'entendis une voix qui me disait : « Voici, je vous apporte la bonne nouvelle d'une grande joie. » Alors je regardai le messager. Il montrait le ciel en disant : « Repentez-vous, car le royaume des cieux est proche. » Alors je me repentis de mes péchés. Ce fut le remède le plus amer que j'eusse jamais pris. Je m'écriai devant le messager de Dieu, dans le langage de tout pauvre pécheur qui sent sa misère : « O Seigneur! que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Le bon messager me dit : « Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé. » Je crus au Seigneur Jésus, mon Sauveur, et dès ce moment ma grande tristesse fut changée en une grande joie. Je m'en allai à la maison rempli de paix, et je priai Dieu en chemin. Je pris mes idoles et mes dieux, et je les brûlai et les détruisis. Puis je dis : « Je sais que mon Rédempteur est vivant. » Ma pauvre âme était heureuse en Dieu. — Mon cœur était rempli de l'amour de Dieu. — Dès lors j'eus une parfaite assurance que j'étais un enfant de Dieu, et je me sentis pressé de dire à tous les hommes quelles grandes choses Dieu avait faites pour moi. Mais j'étais trop jeune pour quitter mes parents. Cependant je plaçai ma confiance en Dieu, sachant que c'est lui qui est *Eternel*. « O Dieu ! tu es d'éternité en éternité. » Je ne pus m'empêcher de penser que mon devoir était de dire à mes semblables d'aller à Christ, afin qu'ils reçussent un cœur nouveau et fussent sauvés de leurs péchés par le sang de l'*Agneau*. Le Saint-Esprit disait à mon cœur de demander à Dieu, par Jésus-Christ, que sa grâce remplît mon cœur. Lorsque j'eus prié le Dieu des cieux et de la terre, il me bénit. Mon vase était rempli de l'amour de Dieu. Il surabondait. Oh! combien étaient glorieuses mes émotions ! Alors je renonçai à jouir de l'affection de mes parents auprès d'eux, et je me sentis prêt à aller partout le monde pour prêcher l'Évangile à toute créature,

et conduire les pécheurs à l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde.

« Oh! mon frère, pendant que je vous écris ces lignes, l'esprit missionnaire brûle dans mon pauvre cœur! Oh! comment pourrions-nous rester oisifs, tandis qu'un si vaste champ est ouvert devant nous? Mon cher compagnon d'œuvre dans l'Evangile, qu'éprouvez-vous lorsque vous pensez à l'œuvre glorieuse de Dieu? Ah! cher frère, je sais que vous êtes heureux en Dieu. Votre cœur est rempli de l'amour de Dieu. Mon cher frère! je vous dis tout ce que j'éprouve maintenant que l'esprit missionnaire brûle dans mon pauvre cœur. Oh! quelquefois il me fait bondir sur ma chaise. Pourquoi cela? parce que je vois tant de pauvres âmes qui meurent de faim faute du pain de vie.

« Un jour, le missionnaire Jean Clark me demanda si je voulais le suivre dans ses travaux missionnaires. Je lui répondis que j'étais tout disposé à le suivre. Alors, je racontai à mon père et à ma mère ce que m'avait dit le missionnaire. Dès qu'ils l'eurent entendu, ils me dirent: « Cher enfant, vous ne pouvez pas vous en aller, parce que vous êtes trop jeune pour nous quitter, et vous ne pourriez pas bien prendre soin de vous-même. Si vous tombez malade, personne ne prendra soin de vous.» Je leur répondis: « Mes chers parents, Dieu n'est-il pas plein de bonté pour prendre soin de moi en quelque lieu que j'aille, pour m'accorder sa miséricorde dans mes jeunes jours? Ou bien est-il insouciant pour m'oublier? Si je tombe malade, ne me prodiguera-t-il point ses tendres soins? Certainement il me fera éprouver les effets de sa grande bonté jusqu'à mon lit de mort.» Ma mère me dit encore: « Mon fils, comment votre père et moi vous laisserions-nous partir? Vous êtes le plus jeune de nos enfants; nous vous aimons; pourquoi voudriez-vous nous abandonner?

Nous sommes avancés en âge, vous le savez ; nous mourrons bientôt ; et vous pourrez diriger partout vos pas au gré de vos désirs. » Je répondis à ma mère : « O ma chère mère ! je sais que vous ne me laisseriez pas aller ; mais Dieu sait qu'il peut me laisser partir. Que le Dieu des cieux et de la terre vous bénisse. Je vous recommande de vous confier à Dieu, et nous nous reverrons l'un l'autre dans les cieux devant le trône resplendissant du Dieu tout-puissant. » Alors ma mère versa des larmes et jeta les yeux sur moi, qui en versais aussi à cause de son chagrin, et me dit : « Mon cher fils ! que le Seigneur vous bénisse. Partez, puisque Dieu vous appelle au ministère, et soyez fidèle. »

« Depuis lors je suis *allé de lieu en lieu ;* j'ai parcouru les bords du Lac Supérieur, invitant les âmes à aller à Christ par la foi pour être sauvées. Combien de fois j'ai eu des moments glorieux ! Ma pauvre âme a souvent prié le Seigneur ; mon pauvre cœur a souvent été rempli de l'amour de Dieu.... Oh ! quelle glorieuse cause ! quelle glorieuse mission, malgré toutes les fatigues que j'ai eu à supporter, non-seulement dans les prédications, mais aussi dans de pénibles voyages ! L'hiver, lorsque la neige était profonde, que je la foulais sous mes pas pendant plusieurs jours, jusqu'à me faire saigner les pieds, j'étais, hélas ! très fatigué, affamé et glacé. Quelquefois je pensais à la maison paternelle ; je me représentais combien j'y serais reçu commodément si je pouvais y passer la nuit, tandis qu'il me fallait faire un trou dans la neige, m'y faire une couche et passer la nuit sur un lit de glace. Ah ! les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont des nids ; mais le Fils de l'homme n'avait pas un lieu pour reposer sa tête. — Missionnaires, mes compagnons d'œuvre, prenez courage ; réjouissez-vous, car vos noms sont écrits dans les cieux ! Quelle parole encourageante que celle-ci : Sois fidèle jusqu'à la fin, et je te donnerai la couronne de vie.

Lorsque tous les fidèles missionnaires auront terminé leur carrière, nous recevrons sur nos têtes une couronne éclatante : quelle gloire ! »

NOUVELLES RÉCENTES.

OCÉANIE.

Prise de possession par la France des Iles de la Société.

Nos lecteurs ont sans doute appris, par d'autres voies, que le contre-amiral Dupetit-Thouars vient de faire concéder à la France, par la reine Pomare, la protection et la souveraineté extérieure de Tahiti et de toutes les îles voisines. Il nous est impossible d'apprécier cet acte dans ce moment, parce qu'il est d'une extrême gravité, tant en lui-même qu'à cause des tendances qu'il révèle et confirme. Le Comité en fait l'objet de sa plus sérieuse attention, et nous croyons qu'il aura, dans peu de jours, quelque communication à faire à tous ses amis sur des événements qui semblent devoir préoccuper la France protestante.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.—Lettre de M. Casalis, sous la date du 21 novembre 1842.

Fêtes religieuses à Morija. — Marche des chrétiens de Thaba-Bossiou.—Quinze candidats.—Leurs antécédents et leur état actuel.—Leur baptême.—Bénédiction nuptiale accordée à cinq couples.—Célébration de la Sainte-Cène.

Messieurs et très-honorés frères,

Mon collègue de Morija a bien voulu renoncer en ma faveur au plaisir de vous raconter les fêtes chrétiennes que nous venons de célébrer dans sa station. Vous savez qu'en nous séparant l'un de l'autre, il y a quelques années, nous résolûmes de ne sacrifier aucun des avantages que la cordialité et l'intimité de nos rapports nous avaient valus jusque là. Grâces à Dieu, nos désirs à cet égard se sont si bien réalisés que Morija et Thaba-Bossiou peuvent être considérés comme une seule station. Les fidèles de ces deux localités s'aiment, se respectent, se visitent souvent, et ils évitent, avec le soin le plus scrupuleux, tout ce qui pourrait ressembler à une rivalité condamnable. Ce fut donc avec bien de la joie que vers la fin d'octobre dernier, l'Église de Thaba-Bossiou reçut de sa sœur l'in-

vitation d'aller assister au baptême de plusieurs frères, et célébrer avec elle la mort du Sauveur. Nos préparatifs furent faits avec quelque soin, car nous trouvant dans une année de disette générale, chacun se sentait obligé d'emporter avec soi des provisions afin de ne pas être à charge à ses amis. Le vendredi (4 novembre), jour fixé pour le départ, la route de Thaba-Bossiou à Morija se couvrit de gens de tout âge, marchant à la file, selon l'habitude du pays. On remarquait avec plaisir que presque chaque adulte portait suspendu sur la poitrine un étui renfermant un livre d'hymnes et un exemplaire des Évangiles. Derrière ces bandes nombreuses qui s'encourageaient à la marche par des chants religieux, s'avançait un peu moins lestement le wagon missionnaire, attelé de dix bœufs. La lourde machine était chargée de sacs contenant les habits du dimanche des bons piétons, et de plus de quelques femmes âgées qui n'auraient consenti pour rien au monde à être laissées à la maison, et qui avaient trouvé le moyen de se blottir sur ce bagage, derrière le siège occupé par ma famille. En arrivant à Morija, nous eûmes quelque peine à nous frayer un passage vers la maison. Un grand nombre de Bassoutos s'empressaient de nous souhaiter la bien-venue, et ces salutations, pour être un peu bruyantes, ne laissaient pas que de nous toucher par leur sincérité. Nous reconnûmes au milieu d'eux des gens venus de huit et dix lieues de distance. Il n'est pas nécessaire de parler de la réception que nous firent M. et Mme Arbousset; nous venions chez nous, c'est tout dire. Le lendemain mon frère me communiqua ses plans pour la fête, et me fit plus particulièrement connaître le caractère, l'histoire et le degré d'avancement spirituel de chacun de ses catéchumènes. Ils étaient au nombre de quinze, et tous, autant qu'il est donné à l'homme d'en juger, sincèrement convertis au Seigneur. A leur tête figurait Entsaba,

l'un des premiers Bassoutos que nous ayons connus, car il faisait partie de la petite caravane de chasseurs qui nous conduisit à Thaba-Bossiou en 1833. A cette époque l'objet de notre mission excitait encore trop peu d'intérêt en lui pour le déterminer à se fixer auprès de nous ; aussi se hâta-t-il de retourner dans la colonie d'où il espérait ramener quelque bétail. Il eut là de fréquents rapports avec des fermiers hollandais qui professaient un grand respect pour la religion. Cette circonstance le prépara à recevoir l'Évangile. Depuis quatre années qu'il a établi sa demeure dans le voisinage de Morija, on l'a vu s'enquérir de la voie du salut avec une anxiété toujours croissante, et maintenant, selon sa propre expression, « le mur de mort dont il avait entouré son existence, a été démoli et remplacé par celui de la grâce.»

Sélématséla est un frère d'Abraham Ramaséatsané. Lui aussi il alla il y a quelques années dans la colonie, et il entra au service d'un commerçant juif de Graham's-Town. Jeune, bien fait de sa personne et assez adroit, il trouva un facile accès auprès d'une association dangereuse d'hommes de couleur, qui se piquaient d'imiter les manières civilisées, en passant la plus grande partie de leur temps dans d'affreuses débauches. Là l'ingénu Mossouto apprit bientôt à échanger le maintien grave et l'attitude noble que lui avait donnés son éducation du désert, pour la démarche affectée et les airs prétentieux d'un fat. Il allait se perdre sans retour, lorsque quelques amis, qui avaient eu le bonheur de s'attacher à des familles pieuses, l'entraînèrent à un service religieux. Les impressions qu'il y reçut furent si fortes qu'elles le mirent dans un état voisin du désespoir. Son maître en ignorant la cause, lui faisait force questions sur l'état de sa santé. « Je ne savais que répondre, » dit Sélématséla, « la nature de mes nouveaux sentiments me paraissait inexplicable; d'ailleurs,

on m'avait dit que mon maître était juif, par où j'entendais, sans trop savoir ce que cela signifiait, qu'il était un petit-fils des meurtriers du Dieu des chrétiens. J'évitais sa présence, autant que possible et m'efforçais de vaquer à mes travaux ordinaires. Je désirais m'adresser à Dieu, mais ne sachant pas que la prière mentale ou faite à voix basse lui parvient, je cherchais inutilement un endroit secret d'où ma voix ne fût entendue de personne. Après de longues réflexions, je m'avisai d'aller, vers minuit, me prosterner dans la rue, près d'une voiture abandonnée. » Si à cette époque Sélématséla eut eu le bonheur de se lier à une personne capable de l'instruire, ces sentiments eussent pu se fortifier ; mais faute de direction, ils ne produisirent en lui qu'une secousse passagère. Sur ces entrefaites, son frère Ramaséatsané recevait à Thaba-Bossiou le don de la foi. Animé du zèle le plus ardent pour le salut de toute sa famille, il résolut d'aller arracher Sélématséla aux tentations de toute espèce dont il le savait entouré. A son retour dans ce pays-ci, le jeune élève des beaux-esprits hottentots de Graham's-Town eut beaucoup d'admirateurs. On lui trouvait le port si dégagé, les manières si polies, qu'à sa couleur près, il eut passé pour un blanc. On l'écoutait bouche béante, lorsque, déversant sur ses grossiers compatriotes quelque amère ironie, les mots hollandais les plus sonores s'échappaient à flots pressés de sa bouche. Le judicieux Ramaséatsané soupirait intérieurement, et s'alarmait avec raison, des pièges nouveaux tendus à une âme si chère. A des flatteries inconsidérées il opposait le contre-poids de sérieux avertissements. Mais hélas, qu'il nous devient importun, l'ami fidèle dont la sévère sollicitude marchande des jouissances à notre amour-propre !.. Sélématséla, las de répréhensions d'autant plus pénibles qu'elles lui rappelaient les angoisses de son premier réveil,

quitta brusquement son frère et alla fixer sa demeure à Morija. La grâce a son Carybde et son Scylla pour ceux que Dieu destine à la vie éternelle. Il se trouva que dans la ville du pieux Molapo on s'occupait peu d'agréments extérieurs, et l'on s'appliquait avec ardeur à la recherche de la seule chose nécessaire. Dans cette atmosphère de prières et de contrition, Sélématséla sentit ses anciennes craintes se renouveler. Une instruction régulière et méthodique éclaira son esprit en même temps qu'elle alarmait sa conscience. Les prétentions vaniteuses firent place alors à des sentiments de componction si violents, qu'on eût lieu de craindre que sa santé n'en fut altérée. On dut même un jour employer des moyens médicaux pour arrêter des convulsions nerveuses dans lesquelles un mouvement dé désespoir l'avait jeté. Ce n'est pas que le pasteur de Sélématséla s'étudiât dans ses discours à ébranler l'imagination de ses auditeurs. Il est, au contraire, du nombre de ceux qui pensent que la Parole de Dieu n'a jamais plus d'efficacité que lorsqu'on se borne à en exposer le sens avec la sobriété et le calme qui caractérisent l'homélie. Dieu, dont les voies ne sont pas nos voies, diversifie ses opérations à l'infini. Il dit à un Matthieu : *suis-moi*, et il terrasse un Saul. Après de longs jours de deuil, le pauvre, ou plutôt l'heureux pénitent, reçut cette paix que Jésus donne comme le monde ne la donne point. Puisse-t-il la posséder sans mélange, jusqu'au moment où sa foi sera changée en vue!

Parmi les catéchumènes du frère Arbousset, aucun n'excitait autant d'intérêt en moi que l'humble Mamoyabeng, dont l'histoire contraste singulièrement avec celle de Sélématséla. Pour elle, pauvre femme, je doute qu'elle ait jamais cédé à des mouvements ambitieux. Elle a été contrainte de bonne heure à abdiquer toute volonté propre, sous un joug bien pesant. Et cependant, Dieu

qui choisit les choses faibles de ce monde pour confondre les fortes, a chargé cette créature timide de montrer aux Bassoutos jusqu'où va la constance d'une foi sincère. Mamoyabeng ayant eu le malheur, dans le temps de son ignorance, d'accepter la main d'un polygame, qui en sus était son beau-frère, chercha, dès qu'elle fut convertie, à rompre cette union illicite, et, à cet effet, elle adressa une requête pleine de déférence à son *possesseur*, qui la repoussa avec colère : « Sache, » lui dit-il, « que je t'ai achetée aussi bien que ta sœur, et qu'à sup- « poser même que l'Évangile t'apprenne à cesser de te « considérer comme ma femme, tu ne peux jamais ou- « blier que tu es mon esclave.» « Il est vrai,» répondit Mamoyabeng, « que tu m'as achetée; je serai donc ta ser- « vante, jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de me libérer; « mais les droits conjugaux n'existent plus, et je mourrai « plutôt que de les reconnaître. » Le jour où ces explications eurent lieu, commencèrent pour notre sœur des persécutions qui ne sont peut-être pas à leur fin. Après plusieurs mois d'efforts inutiles pour la porter à se rétracter, Moramoholou, son maître, s'imagina que s'il l'emmenait avec lui à quelque distance de nos stations, elle oublierait bientôt les doctrines qui l'avaient pervertie. Mamoyabeng vint m'informer de cette résolution, et me dit, les larmes aux yeux : « Il m'entraîne loin de vous, « mon cher pasteur, je n'aurai plus le privilége de vous « entendre exposer la Parole de Dieu ; je ne pourrai plus « joindre ma voix à celle de mes sœurs pour louer mon « bon Sauveur; mais quoiqu'on fasse de mon corps, mon « âme appartient au Seigneur, et je suis persuadée qu'il « veillera sur moi, sa brebis affligée.» Je lui serrai la main, et lui donnai un exemplaire des Évangiles, avec ma bénédiction. La retraite choisie par Moramoholou est située à quelques lieues au-delà de Morija. J'avertis frère Arbous-

set de ce qui se passait, et lui recommandai la catéchumène qui m'était ainsi enlevée. Quelques jours après son installation au lieu de son exil, elle hasarda une visite à Morija. Pendant qu'elle était dans la chapelle où se tenait un service, Moramoholou se présente à la porte, l'œil furieux, une massue à la main. Il n'osa pas franchir le seuil du bâtiment sacré; mais sa victime n'en fut pas plus tôt sortie, qu'il la saisit avec colère, la renversa d'un coup de massue, en proférant d'affreuses imprécations: « Tu croyais donc m'échapper, lui répétait-il, va! je te battrai jusqu'à ce que le sang te sorte par la bouche et par les oreilles. Lève-toi, et marche devant moi. » Mamoyabeng se releva sans proférer une parole, salua d'un sourire ses amis qui s'empressaient autour d'elle pour la secourir, et fixant ses regards au ciel, reprit le chemin qui conduisait à la hutte de son persécuteur. Des scènes de ce genre, quoique un peu moins violentes, se sont renouvelées pendant plusieurs mois; mais ni mauvais traitements, ni menaces, ni distances, n'ont pu empêcher Mamoyabeng de se rendre aux catéchismes faits à Morija pour les aspirants au baptême. Un répit inespéré, et qui semble promettre d'être durable, lui a été dernièrement procuré par l'intervention de M. Arbousset, qui a réussi à faire trembler Moramoholou, en lui décrivant les effets de la colère divine. Il serait peut-être prématuré de dire qu'un changement réel s'est opéré chez ce persécuteur; mais il manifeste le désir de s'instruire, et recherche notre société. Nous l'avons vu venir tout exprès à Morija pour assister au baptême de Mamoyabeng.

Il y aurait bien des choses édifiantes à raconter au sujet des autres néophytes; mais les bornes de mon rapport ne me permettent pas, Messieurs, de continuer une revue qui ne serait peut-être pas moins intéressante pour

vous qu'elle ne le fut pour mon ami et pour moi. Je reprends le fil de ma narration.

Dans l'après-midi du samedi, Moshesh arrriva de Thaba-Bossiou, suivi de trente à quarante cavaliers. Il amenait avec lui le chef Kama, qui des confins méridionaux de la Cafrerie est venu visiter ce pays. C'est un homme intelligent, d'un extérieur affable et poli, qu'il doit sans doute à ses fréquents rapports avec les colons anglais. Il partage avec ses frères Congo et Plato le gouvernement des Amagonakuabis ou Gonaquois, tribu qui s'assura l'estime du gouvernement colonial en lui demeurant fidèle lors de l'invasion de la province de l'Albany, par les Caffres en 1834. Kama a abjuré les erreurs de ses ancêtres, et paraît être un chrétien sincère. Il doit ses connaissances religieuses aux missionnaires de la Société Wesleyenne. Nous avons lieu d'espérer que sa visite fera du bien à Moshesh.

Les solennités du saint jour s'ouvrirent par un service d'intercession dans lequel plusieurs des chrétiens de Morija et de Taba-Bassiou implorèrent successivement le secours de Dieu sur les troupeaux et les pasteurs réunis. Vers neuf heures, il devint évident que la chapelle ne pourrait pas contenir la moitié de l'auditoire, et nous nous décidâmes à avoir la cérémonie en plein air. Les frères Gosselin et Dyke se hâtèrent d'élever un espèce de dais pour le prédicateur, sur le perron du presbytère. L'assemblée se monta à plus de mille personnes, dont près d'un tiers étaient bien habillées. Les femmes surtout se distinguaient par la propreté et le goût de leurs ajustements. Accoutumés, comme nous l'avons été pendant des années, à nous adresser à des auditoires enduits d'ocre et de graisse, il nous est permis, sans doute, de reposer nos yeux avec quelque complaisance, sur des habits

en harmonie avec la décence du culte chrétien, et d'en parler sans craindre d'être accusés de mondanité. Mon collègue prêcha un sermon essentiellement pratique. Il s'attacha à montrer que les lumières répandues dans le pays sont suffisantes pour obliger les Bassoutos à une réforme prompte et radicale. Les temps d'ignorance étaient des temps de support; mais désormais, les péchés nationaux devenant inexcusables, attireront sur la tribu l'indignation divine. Après l'exposition de ces prémisses, M. Arbousset subdivisa son auditoire en plusieurs classes, auxquelles il adressa des exhortations adaptées à leurs différents besoins.

A la suite de ce discours, qui parût faire sensation, les catéchumènes se levèrent pour rendre compte de leur foi. Dès qu'ils en vinrent à la touchante formule : « Nous renonçons au monde et à sa pompe, au diable et à ses œuvres, à la chair et à ses convoitises, » une émotion générale se manifesta dans l'auditoire. Tandis que les néophytes, humblement prosternés, recevaient le sceau de leur admission dans l'alliance de grâce, des signes non équivoques de contrition témoignaient des opérations du Saint-Esprit au milieu de l'assemblée.

Une heure après ce service, cinq couples reçurent la bénédiction nuptiale.

La Sainte-Cène fut célébrée dans la soirée. Les paroles sacramentales : « Faites ceci en mémoire de moi. » servirent de texte à la méditation préparatoire. Le prédicateur s'attacha à démontrer que l'Eucharistie doit être la commémoration de chacun des offices de Jésus-Christ, dans l'œuvre de grâce qu'il a entreprise en faveur de ses enfants. Elle nous rappelle sa qualité de victime expiatoire, ou ce qu'*il a été* dans le temps de sa chair; sa qualité d'intercesseur et de chef d'Église, ou ce qu'*il est* présentement; et sa qualité de rémunérateur, ou ce qu'*il sera*,

au jour de sa venue. Plus de soixante personnes s'approchèrent de la table. Le Seigneur était auprès de nous, et il nous accorda quelques avant-goûts de cette félicité immuable que nous espérons obtenir par ses mérites.

Qu'à lui seul soit la gloire !

Agréez, Messieurs, l'expression de mon sincère attachement et de mon profond respect.

Je demeure votre tout dévoué en Christ,

E. CASALIS.

Dix-neuvième Assemblée générale de la Société des Missions évangéliques de Paris.

La Société des Missions évangéliques a tenu sa dix-neuvième Assemblée générale, dans la chapelle Taitbout. Nous ne savons comment rendre compte de cette séance. Chaque année, les communications sont si réjouissantes, les émotions si vives, que l'intérêt semble n'avoir jamais été aussi grand. Plusieurs personnes l'ont remarqué, nous l'avons senti nous-mêmes : à mesure que les Sociétés se consolident, que leurs travaux se multiplient, que leur œuvre devient plus importante à la fois par les difficultés et par les succès, on s'y attache davantage, et on en parle avec plus de liberté et d'édification. Plus que jamais, cette année, les épanchements ont été faciles et fraternels. C'étaient des amis s'entretenant avec effusion de la sainte cause de leur Dieu ; tout sortait du cœur et allait au cœur. Les circonstances étaient sérieuses; la Société des Missions avait de grands succès à raconter, et de grands besoins à satisfaire : aussi le Rapport a-t-il laissé dans les cœurs un mélange de reconnaissance et d'ardeur difficile à exprimer. L'avenir de la Société, ses devoirs immédiats, ont surtout occupé, nous pourrions dire agité les esprits ; et la parole du premier orateur, entre autres, a

profondément ému l'Assemblée, parce qu'elle a signalé avec force des événements sérieux, des luttes menaçantes, et les appels les plus graves que la Providence puisse adresser à une Eglise. Nous voudrions pouvoir citer les discours des autres orateurs ; tous ont appuyé avec beaucoup d'énergie la demande instante qui a été faite par le Comité, d'ouvriers, surtout de pasteurs ou ministres du Saint-Évangile, déjà formés et prêts pour l'un ou l'autre des champs qui viennent de s'ouvrir.

Après avoir prononcé des paroles pleines de foi, et qui seront reproduites dans le Rapport imprimé, le vénérable Président de la Société, que l'Assemblée était si heureuse de voir occuper le fauteuil, a invité M. le Directeur de la Maison des Missions a lire le dix-neuvième Rapport annuel du Comité. Ce Rapport ne contient que des faits réjouissants; la mission française au sud de l'Afrique porte les plus beaux fruits de piété et de civilisation. Des hommes mûris dans la vie missionnatre l'ont admirée comme l'un des plus remarquables triomphes de l'Évangile; elle a les sympathies et elle excite l'étonnement de tous les missionnaires anglais, du sud de l'Afrique. M. le Rapporteur a d'abord rappelé ces témoignages unanimes rendus au zèle et au succès des missionnaires français, puis il est entré dans le détail de l'œuvre et en a signalé la marche générale et les résultats divers. Et d'abord les progrès des indigènes dans l'instruction : ils sont remarquables autant que rapides. Dans les seules écoles de Béerséba il y a chaque jour 450 personnes; jeunes et vieux s'y rendent avec le même empressement. Les mères apportent leurs nourrissons, ceux-ci restent sur leurs genoux ou prennent leur sein quand l'envie leur en vient. A Morija, il a été placé ou vendu, dans l'espace d'un peu plus d'un an, 3,250 exemplaires de divers ouvrages. Le goût de la lecture est devenu si général, que les indigènes pratiquent

l'enseignement mutuel, et se communiquent les uns aux autres les lumières puisées aux écoles de la mission. On a lu, dans ce Journal, des lettres écrites par des jeunes filles béchuanas. Le dimanche, on voit, à Béerséba, les naturels descendre de leurs montagnes, au premier coup de cloche, avec leurs Nouveaux-Testaments et leurs livres de cantiques sous le bras, pour se rendre à l'église; d'autres les portent suspendus au cou, dans un étui de cuir ou de peau. Le Rapporteur passe de l'école dans l'église, et il décrit les scènes touchantes qui y ont lieu. L'Évangile est écouté avec un recueillement et une avidité peu communs, et qui expliquent ses réjouissants effets. Dans le courant de l'année dernière, cent quarante-cinq personnes, parmi lesquelles cent adultes, ont reçu le sacrement du baptême. La nation entière des Bassoutos semble vouloir prochainement embrasser l'Évangile. Un progrès important et nouveau a eu lieu; sans titre spécial et sans mission officielle, des indigènes, que la foi rend zélés, secondent les efforts des missionnaires, et travaillent sous leurs yeux et avec leurs directions à la conversion des âmes. Par leur moyen, un réveil avait été opéré, et la bonne semence jetée jusque sur les rives du fleuve Orange. Les progrès de la civilisation sont rapides. Béerséba va devenir semblable à une ville européenne. M. Maeder a tracé aux indigènes le plan d'une ville régulière, selon les règles de l'architecture moderne : les maisons seront tournées au midi; devant les portes coulera un ruisseau; aux angles des rues on verra s'élever les maisons des chefs; toutes les maisons seront d'égale grandeur. Il ne sera permis de bâtir que d'après le plan tracé par M. Maeder et adopté par les habitants. — Le Rapporteur signale des fruits plus précieux de l'Évangile; il montre un jeune homme dissipé, plein d'orgueil et de vices, devenu chrétien, prédicateur et revêtu de fonctions assez importantes, méritées

par une conduite irréprochable; une femme qui avait mangé le fruit de ses entrailles, et que la grâce a touchée et changée; un jeune Massouto qui meurt de la plus touchante, de la plus belle mort; de petits enfants qui, au milieu d'une épidémie qui les moissonne, expirent en disant : « Ne pleurez point sur nous, nous allons à Jésus, « nous allons vers le Sauveur ; » une jeune femme s'écriant, auprès de la dépouille à peine refroidie d'une amie chérie : « Je suis étonnée, nous avons soumis la mort ; » des hordes sauvages, d'affreux cannibales arrachés à leurs crimes; l'Évangile annoncé, les louanges de Dieu chantées au milieu de ces affreux repaires, non loin des ossements desséchés des victimes dévorées. Il est impossible de lire cette partie du Rapport sans être saisi en même temps d'attendrissement et d'horreur. Ce n'est pas sans danger que les missionnaires ont commencé, ce n'est pas sans péril qu'ils continuent leur œuvre : l'un d'eux a failli périr avec sa femme et ses enfants, en traversant une rivière; l'autre a tué, aidé des indigènes, vingt lions qui dévoraient les troupeaux, et se jetaient même sur les attelages.

Plus que jamais attaché au champ que Dieu a si admirablement béni, le Comité ne pouvait pas néanmoins ne pas se préoccuper des portes nouvelles qui viennent de s'ouvrir, des événements accomplis ou prêts à s'accomplir, qui lui font un pressant, un impérieux devoir d'élargir le cercle de ses travaux. Par deux publications successives, il a fait connaître ses craintes, et fait pressentir ses décisions. Il vient d'arrêter que, si Dieu lui fournit des hommes propres à l'une ou l'autre de ces missions, ou à toutes à la fois, il enverrait immédiatement des missionnaires aux îles Marquises, aux îles de la Société, aux îles Sandwich, et dans les colonies françaises à esclaves.

La situation financière de la Société, qui est loin d'être

satisfaisante, n'arrête point le Comité dans son dessein d'étendre les travaux de la Société; il demande avec confiance ce qui lui manque également et ce qui lui est également nécessaire pour répondre à des devoirs qu'il est impossible de méconnaître sans aveuglement, et impossible de négliger sans crime. Il adresse à tous les amis de la Société un sérieux appel, dont nous citons ce qui suit : après avoir décrit les besoins des païens, le Rapporteur s'écrie :

« Pasteurs et fidèles de nos Églises, ne prendrez-vous pas à cœur un pareil état de choses? Ne travaillerez-vous pas pour autant qu'il dépend de vous à le faire cesser? Ne chercherez-vous pas à réveiller autour de vous, dans vos familles et dans l'Église, l'esprit qui fait les missionnaires? Sans doute la vocation vient d'en haut; le Seigneur seul la donne; elle ne saurait être ni imposée, ni usurpée; et malheur à celui qui courrait sans en avoir reçu l'ordre de son maître. Mais, si nous sommes impuissants pour adresser vocation, ne pouvons-nous pas être, dans les mains de la Providence, des instruments pour allumer l'étincelle du feu sacré, pour ranimer le don de Dieu, dans les chrétiens que le Seigneur a choisis pour porter son salut aux nations? Nul doute que chacun de nous n'ait à cet égard une grande part de responsabilité, et que nous ne devions nous pénétrer du devoir qui nous est imposé sous ce rapport. Demandons-nous donc si les personnes fidèles avec lesquelles nous vivons, si celles sur lesquelles nous pouvons avoir de l'influence, ne seraient point propres à l'œuvre du Seigneur, si, nous-mêmes, nous ne serions pas appelés à nous enrôler dans la sainte guerre contre l'idolâtrie et le péché. Quand on a réellement conscience de la vocation céleste, les dons de toute sorte, les talents de toute espèce devienent utiles dans le champ de la mission. Nous pourrions employer des instituteurs ha-

biles, des mécaniciens pieux, des médecins croyants; mais ce que nous demandons surtout à l'Église dans ce moment, pour les missions que nous avons en perspective, ce sont des ministres du Saint Évangile, ce sont des pasteurs fidèles, dont les études soient terminées, dont le caractère soit formé, dont le jugement soit sûr, dont le zèle et la vie chrétienne débordent, qui aient déjà reçu l'imposition des mains, et qui, prêts à partir de suite, sans tarder, puissent se présenter à nous, et nous dire: Nous voici, envoyez-nous.

« La France serait-elle déshéritée de tels hommes? Nous n'avons garde de le penser. Ils existent, inconnus, cachés peut-être; il s'agit seulement de les découvrir, et c'est à aider à la manifestation de leur vocation que nous devons tous coopérer.....Or qu'avons-nous fait, nous, Messieurs, pour cette œuvre si belle et si chrétienne, pendant l'année qui vient de s'écouler? Sans doute, il serait injuste de ne pas le reconnaître, nous avons reçu, comme par le passé, de nombreux et précieux témoignages de la sympathie de nos amis: il y a des fidéles qui ont fait à la Société des dons considérables: il y a des Associations et des Églises qui ont doublé le chiffre de leurs subventions: il y a des pasteurs qui ont déployé un zèle digne d'éloges: il y a des pauvres qui se sont dépouillés, pour le Seigneur, de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Nous avons vu aussi des Églises et des Consistoires et des individus venir à nous pour la première fois, et nous offrir leur fraternelle coopération. (1) Malgré cela, vous allez juger vous-mêmes, Messieurs, par le compte rendu de l'état de la caisse, si nos ressources sont en rapport avec nos besoins.

(1) Six nouvelles églises ont promis leur concours à la Société; deux associations de femmes ont été établies; le service mensuel a été introduit dans deux églises.

« Il restait en caisse le 20 avril 1842, 64,913 fr. 66 c. Les recettes depuis lors se sont élevées à la somme de 90,952 fr. 66 c. Total des recettes 155,866 fr. 32 c. Mais les dépenses ont été de 116,110 fr. 82 c. Il ne reste donc en caisse pour subvenir aux dépenses de l'exercice prochain que 39,755 fr. 50 c., c'est-à-dire, moins de la moitié de ce qu'il faudrait pour faire honneur aux engagements pris et aux dépenses probables.

« En comparant les recettes ordinaires de cette année avec celles de l'année dernière, il se trouve qu'il n'y a ni augmentation, ni diminution; et d'un autre côté, nous reçûmes, il y a deux ans, 22,121 fr. 10 c. que nous n'avons pas reçus cette année. Devons-nous être satisfaits d'une pareille situation? Nous doit-il suffire de ne pas reculer, ne faut-il pas aspirer à avancer? Voyez : jamais les succès n'ont été plus réels, plus nombreux, plus évidents; jamais les circonstances n'ont été plus graves; jamais la correspondance du Comité n'a été plus active; jamais les appels n'ont été plus pressants; et nous demeurons stationnaires! Faudrait-t-il croire que plus Dieu agit, moins nous travaillons; plus il bénit, moins nous sommes reconnaissants; plus il imprime le sceau de sa grâce sur nos travaux, moins nous voulons concourir à les soutenir, à les étendre, à les multiplier? Et que serait-ce s'il nous avait fallu, comme tant d'autres Sociétés de Missions, longtemps éprouvées, travailler sans succès apparents, sans bénédictions visibles, et marcher par la foi, non par la vue?.... Nous venons donc vous demander, en finissant, des ouvriers et des fonds pour la sainte cause de la propagation de la foi parmi les infidèles. Permettez-nous, Messieurs, de compter, sous ces deux rapports, sur votre sympathie et sur votre concours. Vous êtes persuadés, n'est-ce pas, que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et qu'ils parviennent à la connaissance

de la vérité? Vous croyez à l'ordre du Maître, qui a commandé à ses disciples d'instruire toutes les nations et de les baptiser au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Vous êtes convaincus également que les chrétiens protestants français ont leur part à prendre et leur devoir à remplir dans l'exécution de ce décret de l'éternel Amour et dans l'obéissance à ce commandement imprescriptible du Chef suprême de l'Église. Vous avez vu, qu'entrée depuis quelques années dans la vaste carrière de l'évangélisation du monde, la Société des Missions évangéliques de Paris y a été abondamment bénie. Vous ne doutez pas qu'elle ne puisse y être bénie davantage encore. Vous êtes certains enfin que plus elle se dévouera, plus elle deviendra prospère, et que les dons de la grâce et les succès dans les travaux lui seront mesurés dans la proportion de sa fidélité.

« Aidez-nous donc, Messieurs, à approcher toujours plus près du but auquel nous tendons. Que, secondés par vos efforts et vos prières, vos dons et vos sympathies, nous puissions multiplier le nombre des messagers de la bonne Nouvelle que nous avons déjà envoyés chez les peuples idolâtres. Qu'ainsi les Églises protestantes de ce royaume se montrent dignes de leur origine, de la foi et de la charité de leurs premiers confesseurs, qu'elles ne se laissent dépasser et vaincre en zèle et en dévouement par aucune autre Église ; mais que d'année en année, au contraire, on les voie croître dans la foi et dans la charité, et gagner par la prédication de la bonne Nouvelle un plus grand nombre d'âmes au Sauveur adorable qu'elles confessent, en qui elles espèrent, et auquel soit gloire ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, un seul Dieu béni éternellement ! »

Sous l'impression de ce sérieux et pressant appel, onze orateurs ont pris la parole et ont profondément ému

l'Assemblée. Ce sont : M. le comte Agénor de Gasparin, membre de la Chambre des députés, au nom du Comité; MM. Hickel, délégué de la Société auxiliaire de Strasbourg; le pasteur Vivien, aumônier protestant à Melun; le ministre Bost, délégué de la Société des Missions de Lausanne; le pasteur Frossard, délégué de la Société auxiliaire de Nîmes; le colonel Tronchin, délégué de la Société évangélique de Genève; le révérend Wilks, de Paris; le ministre Laharpe, délégué de la Société auxiliaire de Bordeaux; le chevalier Eynard, de Paris; le pasteur Vallette, *idem;* le pasteur Bridel, *idem.* M. de Gasparin s'est exprimé ainsi :

« Messieurs et chers frères, en me levant pour demander l'impression du Rapport, j'éprouve un grand embarras. Il faut choisir parmi les impressions si profondes et si diverses que j'ai reçues, il faut choisir entre ces récits si touchants de la mission commencée, et ces appels si sérieux à la fondation de missions nouvelles. Obligé de faire un choix, j'essayerai de dire ce qu'ont produit en mon cœurles paroles si fortes et si pressantes qui nous ont été adressées sur la nécessité urgente, actuelle, d'étendre nos travaux. Je remercie d'abord M. le Rapporteur d'avoir constaté nos besoins généraux. Les besoins, il faut les connaître dans toute leur étendue, dans toute leur urgence; sans cela on s'endort, même au milieu du réveil. On a fait du bien en Afrique, et l'on croit avoir rempli tout son devoir. Il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas pour rien que, par une suite de miracles, on peut le dire, Dieu nous a conservés, malgré nos fautes et notre tiédeur, nous minorité protestante et évangélique, au milieu des partisans d'une religion que nous croyons funeste aux âmes. Si Dieu a protégé cette poignée de protestants, c'est pour évangéliser les populations catholiques qui appartiennent à la

France. Sans doute, il faut annoncer l'Évangile au monde entier; néanmoins, il y a des devoirs particuliers qui tiennent à la position et au langage. Nous avons des devoirs de ce genre, et d'abord vis-à-vis des colonies françaises. Le Rapport vous les a signalés; les avons-nous remplis? Non. Nous avons la loi, nous avons le gouvernement pour nous. Dans nos colonies, il n'y a pas seulement des esclaves, il y a aussi toute une population libre, bien disposée pour nous, puisque le protestantisme lui rappelle des idées de sympathie, de protection et d'affranchissement. Nous n'avons pas envoyé un ouvrier, nous n'avons pas dit un mot à cette population. Un grand acte se prépare, l'abolition de l'esclavage, qui sera un grand bien ou un grand mal, selon qu'il sera ou non secondé par la religion. Faut-il dire que nous ne sommes que 1,500,000 protestants en France? Messieurs, les apôtres n'étaient pas si nombreux, quand ils entreprirent la conquête du monde. D'ailleurs, Dieu sera avec nous, et fera ce que nous ne pouvons faire.

« Outre ces colons, il en est qui doivent vivement nous occuper : ce sont ceux qui appartinrent jadis à la France, et parlent encore aujourd'hui sa langue, comme les habitants de Saint-Domingue, de Sainte-Lucie et de l'Ile-Maurice. Ces champs nous sont ouverts; on nous a demandé avec instance, et à plusieurs reprises, des missionnaires, et nous n'en avons pas envoyé, et nous avons voulu nous borner au sud de l'Afrique! Personne ne se méprend sur le sens de mes paroles, surtout après le Rapport que nous venons d'entendre. Il fallait occuper ce champ et les autres.

« M. le Rapporteur vous a rappelé aussi des événements récents, d'où naissent pour nous des devoirs graves, impérieux, urgents. Je n'examine pas ici les actes; mais il nous est permis d'exprimer notre douleur et nos sympathies pour ceux qui souffrent. Dans ce moment même, ces frères affligés pensent à nous, ils espèrent que de nous

leur viendra quelques marques de sympathie et quelques secours. Nous devons empêcher une question religieuse de devenir une question politique, nous devons faire en sorte qu'on ne confonde pas le protestantisme avec l'Angleterre, et le catholicisme avec la France; il faut que ces missions de l'Océanie soient notre œuvre à tous; il faut qu'on rencontre des chrétiens protestants et français sur tous les champs de bataille, et que pour avancer on nous passe sur le corps. De tous ces troubles, il sortira quelque bien pour nous, d'abord le sentiment de nos devoirs, avec le besoin d'agir. D'autres lieux se présentent encore; par exemple, la Syrie, où de si grandes questions se débattent, et la Chine, enfin ouverte à l'Évangile. Je sais la secrète objection qui se présente aux esprits. Vouloir embrasser tous ces champs, quand on est si faible, c'est tenter Dieu. Non, Messieurs, car ces champs, ce n'est pas nous qui les avons faits, c'est Dieu qui nous les a marqués.

» Que nous manque-t-il? des hommes et de l'argent. Quant aux hommes, sans doute, on ne fait pas les missionnaires, mais il est bon de connaître l'œuvre; que toutes les Églises prient, et nous aurons des missionnaires. Je suis persuadé que nous les trouverons parmi nos pasteurs et nos ministres; ils sont là inconnus et cachés peut-être, mais ils y sont. Quant à l'argent, j'ai honte d'aborder cette question, mais il faut le faire une fois pour toutes. Savez-vous ce que donnerait, si elle était aussi nombreuse que l'Église protestante de France, une Église, je ne dis pas de Bassoutos, mais de Juifs d'autrefois? elle donnerait plus de 100,000,000 fr. L'Église protestante représente un revenu de 500,000,000 fr., et le cinquième est 100,000,000 fr. Les Juifs, d'après la loi, donnaient à Dieu le cinquième de leur revenu. Sans doute Christ nous a apporté la liberté, mais c'est la liberté de faire

mieux, et non la liberté de faire moins. Que chacun se pénètre de la nécessité d'agir vite et beaucoup; le Seigneur nous aidera, mais il faut agir, il le faut. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

INDES OCCIDENTALES.

Etat de la population nègre, d'après des documents non missionnaires. — Position nouvelle des Eglises de la Société des Missions baptistes, et de la Société des Missions épiscopales, dans la Jamaïque. — Progrès dans les autres îles.

Grâce à Dieu, la question de l'abolition de l'esclavage fait des progrès en France; et on a tout lieu de croire que, dans peu d'années, elle sera enfin et pour toujours résolue. L'exemple de l'Angleterre est d'un poids immense dans la pensée de tous les hommes généreux et éclairés. L'ignorance ou la mauvaise foi avait répandu d'étranges bruits sur cette noble tentative d'un peuple chrétien; on disait les colonies perdues, les nègres plus malheureux ou plus avilis que jamais, et tout essai du même genre, tenté après un si funeste exemple, impossible ou insensé. Plus calme, parce qu'elle était plus désintéressée, l'autorité ne voulant être ni le panégyriste ni le détracteur de la race émancipée, a commandé des recherches exactes, impartiales, et elle a fait traduire, pour éclairer l'opinion du public comme la sienne, les documents officiels émanés du gouvernement anglais, et maintenant connus en France. Nous avons montré, par une analyse qui a été faite de ces pièces importantes, les admirables progrès de l'Évangile

et de la civilisation au milieu des nègres des Antilles (1). Le gouvernement avait aussi chargé une commission, nommée avec beaucoup de soin et présidée par un illustre philanthrope, homme d'état éminent, d'étudier la question de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises. Après trois ans de consciencieux travaux, elle vient de faire son rapport, et ce rapport conclut à l'abolition simultanée de l'esclavage, au 1er janvier 1853, dans les colonies appartenant à la France. Nous signalons ce fait réjouissant sans nous occuper des vues particulières de la commission. Ce que nous avons à dire, c'est que l'initiative prise par l'Angleterre lui a paru un encouragement, un très-grand encouragement. Elle en a fait l'examen le plus attentif, le plus minutieux même. Un journal rend ainsi compte de l'opinion qu'elle s'est formée de ce grand acte, après tant de laborieuses recherches : ces nouveaux témoignages rendus au succès d'une cause sacrée, et que l'on peut dire missionnaire en même temps que politique, sont trop précieux pour que nous ne les signalions pas à l'attention de nos lecteurs.

« Sous le rapport du bon ordre, de la soumission aux lois, de l'amélioration physique et morale du sort des noirs, le résultat de l'émancipation anglaise est tout-à-fait satisfaisant; il a dépassé toutes les espérances. Avant l'émancipation, la principale des îles anglaises, la Jamaïque, était en proie à des agitations menaçantes. La rébellion y couvait toujours. Depuis le commencement du dix-neuvième siècle jusqu'au moment où fut promulguée la loi de l'affranchissement, on y avait compté cinq grandes révoltes, accompagnées d'incendies et de massacres. Lors de la dernière, deux cents personnes périrent sur le champ de bataille; plus de cinq cents noirs

(1) Voyez XVIe année, p. 450 et suiv.

furent exécutés. Les dommages s'élevèrent à vingt-cinq millions de francs, et le parlement fut contraint de voter un prêt de douze millions cinq cents mille francs pour secourir les planteurs ruinés. Depuis l'origine de l'affranchissement, les rapports des magistrats témoignent de la parfaite sécurité dont la colonie n'a pas cessé de jouir et de la conduite exemplaire de la population noire. Ils attestent que les délits sont peu nombreux et que les punitions diminuent. En 1834, les chiffres officiels ne donnaient qu'une condamnation sur trois mille six cent vingt-trois apprentis; c'était la première année d'apprentissage. En 1838, première année de liberté complète, dans le district de Sainte-Catherine, choisi comme spécimen par le gouverneur, et comprenant vingt mille noirs au moins, le nombre des noirs emprisonnés n'excédait pas six. »

« Et cependant, la race blanche donne aux noirs l'exemple des perturbations, nous dirions volontiers de l'anarchie. C'est à la Jamaïque que l'émancipation s'est accomplie dans les circonstances les plus défavorables. Les planteurs avaient protesté par l'entremise de leurs agents contre l'acte du gouvernement. Depuis 1834 jusqu'en 1840, la législation coloniale s'est constituée en lutte ouverte contre le gouvernement britannique. Rejet de propositions métropolitaines; refus de sanction aux propositions coloniales; dissolutions réitérées; refus de concours non moins réitérés, tout s'est réuni pour maintenir les esprits dans une agitation continue.

« Dans toutes les autres colonies, les noirs se sont conduits de même. M. de Broglie cite les nombreuses pièces qui l'établissent, et ainsi sont justifiées les paroles de son rapport :

« On peut avancer, sans crainte d'être démenti, que cet événement, au premier abord si formidable, que cet appel de près de 800,000 esclaves à la liberté, le même

jour, à la même heure, n'a pas causé en huit ans, dans toutes les colonies, la dixième partie des troubles que cause d'ordinaire chez les nations les plus civilisées de l'Europe, la moindre question politique qui agite tant soit peu les esprits...

....« Les noirs, s'ils ont moins travaillé sur les plantations de leurs anciens maîtres, ne sont pas pour cela demeurés oisifs. Ils ont mieux aimé travailler pour leur propre compte que de se faire journaliers pour le compte d'autrui. Ils avaient de petites économies; les Sociétés religieuses, qui avaient provoqué l'émancipation, et forcé la main au gouvernement britannique, leur offraient quelques avances. Ils en ont profité pour acquérir de petites propriétés qu'ils pouvaient obtenir à bas prix dans la plupart des colonies. Ainsi ont été fondés des villages libres, ainsi nommés dans la langue coloniale (free villages), où ils vivent de leur travail, sous la direction d'un missionnaire, se livrant au jardinage et à la production de vivres, en pratiquant des métiers. Il y a une juste mesure de l'état des colonies sous le rapport du travail, c'est la quantité de produits qu'elles tirent de la métropole; et M. de Broglie n'a pas manqué de le saisir. Si, comme on l'a dit, les colons étaient ruinés, sans crédit, sans ressources, si leurs propriétés étaient sans valeur vénale, si la race noire était stupide, croupissant dans l'indolence, insensible à l'attrait d'un salaire et à la jouissance de la civilisation, qui s'ouvrent devant ses pas, les exportations de la métropole dans les colonies diminueraient progressivement..... qui n'a que peu à offrir n'a que peu à recevoir. » Après avoir indiqué une augmentation considérable et croissante d'importation, la même feuille ajoute : « L'accroissement représente surtout des objets à l'usage des noirs, des mobiliers, des ustensiles, certains aliments. Or si les noirs ont beaucoup acheté, c'est qu'ils ont beaucoup travaillé; car

ils n'ont pu payer les produits de la métropole qu'avec le produit de leur travail personnel.

....« Dans la séance du 7 mai 1841, lord John Russell disait : « Il est impossible de lire sans la satisfaction la plus vive, les rapports officiels qui nous sont transmis au sujet des heureux effets du grand acte de l'émancipation. » Comment tout homme de bonne foi n'imiterait-il pas Sir Robert Peel, jadis très froid en faveur de l'affranchissement, qui, faisant une sorte d'amende honorable, a reconnu que c'était la plus heureuse réforme dont le monde civilisé pût offrir l'exemple ; et comment réfuter lord Stanley, déclarant, en sa qualité de ministre des colonies, dans la séance du 22 mars 1842, que, en somme, le résultat de la grande expérience d'émancipation tentée sur l'ensemble de la population des Indes Occidentales, a surpassé les espérances les plus vives des amis mêmes les plus ardents de la prospérité coloniale.» (1)

On le reconnaît maintenant en France, le plus bel acte de la civilisation moderne, c'est l'émancipation simultanée de près de 800,000 âmes ; cette grande et glorieuse révolution, à qui la doit-on? On le reconnaît encore, c'est au public religieux de l'Angleterre, à ce même public que l'on calomnie en France aujourd'hui ; à ce même public que l'on dit fanatique et violent, et que tout ensemble on méprise et on craint. On assure que l'Angleterre n'a pas mis autant de sagesse que de générosité dans ce sacrifice immense de sa politique. Cela est possible ; mais si la mesure, mal concertée, a néanmoins admirablement réussi, à qui faut-il attribuer un résultat si heureux, sinon à ces Sociétés religieuses qui avaient, par de longs travaux et de grands sacrifices, préparé à l'avance les nègres à la liberté, qui les ont ensuite, on veut bien l'avouer

(1) *Journal des Débats* du 14 avril.

aussi, entouré de directions, de lumières, d'hommes capables et dévoués, rendant par là un égal service à la politique et à la civilisation. Ces Sociétés, qui ont contraint le gouvernement anglais à prendre les devans sur toute autre nation de l'Europe dans cette noble voie de liberté et de justice réparatrice, qui ont achevé son œuvre après l'avoir inspirée, on les déclare parmi nous incapables de civiliser un peuple, et au moment où le protestantisme fait naître aux lumières et au bonheur des populations abruties, au moment où il prend l'initiative des choses grandes et généreuses, et accomplit ce que d'autres n'ont pas encore tenté, on le dénigre au lieu de l'imiter, et on lui nie tantôt la foi, tantôt le dévouement. Le catholicisme peut l'emporter sur lui en paroles et en vanteries, mais avant de refuser aux missionnaires protestants le zèle et le caractère apostoliques, il devrait comparer l'état des nègres de Cuba à ceux de la Jamaïque, et avant d'assurer que le protestantisme ne peut que nuire à un peuple et que le catholicisme ne peut que lui profiter, il devrait comparer encore l'Espagne à l'Angleterre, et l'Amérique du Sud à l'Amérique du Nord.

Au reste, si la malveillance de nos adversaires nous afflige, c'est moins pour nous que pour eux : l'opprobre de Christ ne peut que nous réjouir, et notre principal vœu, c'est de le mieux mériter. Voici encore ce qui se passe dans ces colonies anglaises presque toutes protestantes. Dans la Jamaïque, on l'a vu, l'émancipation avait été entourée de circonstances graves, dangereuses ; c'est là néanmoins que les résultats en ont été le plus heureux, le plus étonnants. Pourquoi ? parce que les missionnaires y sont plus nombreux et les lumières chrétiennes plus répandues. Une société de missions, la Société des Missions Baptistes, a vu ses efforts couronnés de magnifiques succès depuis le moment solennel où

l'heure de la délivrance sonna pour un demi-million de captifs. On a peine à croire à ces améliorations, à ces progrès tout ensemble de lumières, de piété et de mœurs. La Société comptait, en 1841, dans la Jamaïque seulement 40 stations, 42 sous-stations ou annexes, 30 missionnaires hommes, 28 missionnaires femmes, 80 maîtres d'école et catéchistes, 60 écoles ordinaires, 55 écoles du dimanche, 32,810 membres communiants, 18,737 candidats au baptême, 6,764 écoliers sur semaine, et 41,230 le dimanche. C'était donc de 50 à 60,000 âmes qu'une seule Société voyait placées sous la bienheureuse influence de l'Évangile. Ces nombreux troupeaux, nés d'hier, ont conçu une grande et belle idée: celle de pourvoir eux-mêmes à leur entretien, et de se constituer Églises indépendantes. Déjà, de 1841-42, ils avaient payé en grande partie leurs instituteurs et leurs pasteurs, et néanmoins envoyé à la Société mère une somme de 25,000 fr. En janvier 1842, ils décidèrent de subvenir par leurs propres dons à tous leurs besoins, à partir du 1er août de la même année. Le jour arrivé, ils se séparèrent solennellement et avec émotion de la Société qui les avait jusqu'alors dirigés et soutenus, et ils célèbrent dignement par ce grand acte de piété chrétienne l'heureux anniversaire de leur délivrance. Quatre ans de liberté ont suffi pour cette œuvre jusqu'ici sans exemple dans les missions modernes des Églises protestantes. C'est le couronnement des grands travaux de la Société des Missions Baptistes, c'est son plus grand succès et sa plus grande gloire. Par une lettre, qui ne pouvait manquer d'être sérieuse et touchante, elle a pris congé de ces jeunes églises en les recommandant au souverain pasteur des âmes. Les liens visibles sont rompus, et il ne reste plus que les liens permanents et sacrés de la reconnaissance et de la charité; l'œuvre n'est pas ache-

vée, on le pense bien, mais ces Eglises espèrent la continuer elles-mêmes sous la bénédiction du Seigneur. Voilà donc une mission, la première mission parvenue à son terme, et cessant d'être une mission pour devenir une œuvre indépendante et indigène. Ce grand progrès, ce sont des nègres qui l'ont fait ; ce grand exemple, ce sont des hommes, esclaves il y a cinq ans, qui l'ont donné.

Les florissantes stations de la Société des Missions épiscopales vont de même devenir des Églises indépendantes. Ses missionnaires doivent être reconnus et salariés par l'autorité, et l'évêque de la Jamaïque doit considérer comme siens ces troupeaux déjà confiés, peut-être, à sa sollicitude pastorale. La Société devait se retirer de ce champ qu'elle a ensemencé, et où d'autres vont moissonner sur son invitation expresse. La Société épiscopale et la Société des Missions baptistes porteront ailleurs leur zéle et leurs sacrifices; celle-ci veut continuer ses travaux si abondamment bénis dans les Antilles mêmes, et elle se dispose à commencer, dans l'une ou l'autre de ces îles, une ou plusieurs missions nouvelles, tout en fortifiant celles qu'elle y entretient déjà. Quant aux autres Sociétés, nous ignorons leurs vues, mais nous pouvons assurer que toutes, elles obtiennent les plus grands succès. L'aspect général de l'œuvre est le même à la Guyane anglaise, et la Société des Missions de Londres voit ses Églises se multiplier de jour en jour. S'il n'était question que d'argent, ces Églises pourvoieraient facilement à leurs dépenses; leur générosité est touchante, exemplaire ; les chrétiens d'Europe pourraient apprendre de leurs frères nègres ce qu'est la charité chrétienne dans des âmes pieuses et simples. On aura de la peine à le croire, mais il est constant que des Églises composées de trois ou quatre cents nègres, tous ouvriers et obligés de gagner leur pain à la sueur de leur front, donnent, par

an, les unes 37,500 fr., les autres, 50,000 fr., pour des œuvres chrétiennes. Les seul nègres de neuf ou dix Eglises avaient donné, dès la seconde année de leur émancipation, plus de cent mille francs; c'est-à-dire beaucoup plus que tous les chrétiens de France ne donnent dans le même temps pour la grande œuvre des missions. Nous sommes un million et demi, ils n'étaient pas quatre mille!... Ce qui manque aux nègres de la Guyane anglaise, ce sont ces lumières générales, ces sentiments élevés dont les suites de l'esclavage rendent le progrès si difficile. Encore quelques années, et toutes ces Eglises seront indépendantes ou dignes de l'être, et les Sociétés des Missions ayant achevé leur œuvre, iront ailleurs chercher des champs nouveaux, pour ajouter succès à succès et triomphe à triomphe. Nous avons si souvent parlé de la Jamaïque, et de la Guyane Anglaise, que nous nous bornerons à cette vue générale que nous avons voulu donner d'abord, pour nous occuper ensuite d'autres champs missionnaires voisins moins connus, quoique bien importants et bien bénis.

On sait que les Frères Moraves travaillent avec succès depuis de longues années, dans les îles danoises ainsi que dans plusieurs îles anglaises; quelques missionnaires baptistes sont aussi répandus dans les Petites Antilles; la Société des Missions épiscopales avait fondé une importante mission dans l'île de la Trinité, elle vient de la confier à l'Eglise établie de l'île. Cette œuvre n'a fait que passer en d'autres mains; mais la Société qui a semé de florissantes stations presque toutes ces îles, depuis l'île de la Trinité jusqu'aux Bahama, c'est la Société des Missions Wesleyennes, et c'est de ses travaux que nous voulons plus particulièrement parler. Nous trouvons dans un de ses derniers Rapports les détails qu'on va lire.

« L'état actuel de notre Mission, comparé avec ses

épreuves passées, montre d'une manière frappante l'accomplissement de cette promesse : « ceux qui sèmeront avec larmes, moissonneront avec des chants de triomphe. » Longtemps avant l'émancipation, les missionnaires de la Société travaillaient et souffraient en silence pour le bien des nègres. Pour pouvoir les consoler dans leurs peines, ils acceptèrent les épreuves, les privations ; ils bravèrent les violentes persécutions nées des premières conversions des nègres. Grâce à Dieu, ceux qui ont succombé dans la lutte ont eu leur récompense. Des multitudes d'âmes ont été sauvées, par leur ministère, de l'esclavage du péché et de Satan, et ceux d'entre eux qui vivent encore, se réjouissent de ce qu'enfin la Parole du Seigneur a un libre cours, et est glorifiée.

« Je vins dans ce district (Antigoa), dit M. Cadman, au mois de juillet 1826 ; quels changements depuis lors ! de tous ces missionnaires qui m'accueillirent à mon arrivée, deux restent seulement pour travailler avec moi ; dix de mes collaborateurs sont morts dans le champ du Seigneur ; seize autres ont dû chercher de meilleurs climats pour recouvrer leurs forces perdues, et de ces seize deux sont aussi partis de ce monde. Dans les temps passés, j'ai vu des choses tristes, j'en ai vu de bonnes. Nos Eglises se sont enrichies de plusieurs milliers de membres, nos écoles se sont plus que doublées ; et cependant, je crois pouvoir dire sans exagération, que dans ce seul district, en treize ans seulement, quatre ou cinq mille âmes converties ont quitté l'Eglise militante pour l'Eglise triomphante. Cinq mille âmes ! quelle riche moisson accordée à notre labeur ! Grâce à Dieu, nous n'avons pas travaillé en vain, nous ne travaillons pas en vain ; car dans ce moment même, notre œuvre prospère dans plusieurs îles, principalement à Antigoa, Montserrat, Nieves et Anguilles. Dans cette île (Saint-Christophe), nos as-

semblées se sont accrues. Il a fallu dans l'une de nos chapelles élever une galerie capable de contenir trois cents personnes. Les nègres en ont eux-mêmes payé les frais. D'autres chapelles doivent être ou accrues ou construites pour des auditeurs sans cesse multipliés; c'est pourquoi nous bénissons Dieu, et nous prenons courage.

« Dans l'espace d'un an, plus de cinq mille membres ont été ajoutés à nos Eglises des Indes Occidentales; le nombre des fidèles attachés à notre Société, dans cette partie du monde, s'élève à quarante-huit mille trente-cinq. De ce nombre, vingt-deux mille huit cents quatre-vingt-quatre se trouvent dans la Jamaïque; c'est presque le double de ce que nos Eglises comptaient de membres dans cette île en 1834, quand l'acte de l'émancipation commença à être exécuté. (1) Ces quarante-huit mille trente-cinq membres de la Société sont des fidèles proprement dits et des communiants, nous n'avons parlé ni des candidats au baptême ni des personnes qui fréquentent nos chapelles, ni des enfants placés dans nos diverses écoles, et qui s'élèvent à dix-neuf mille cinq cents vingt-neuf.

« La conduite des nègres a généralement été bonne et satisfaisante. Les progrès de leurs mœurs et de leurs lumières sont sensibles. Ils voient eux-mêmes toute la différence de leur état présent à leur état passé. Dans une assemblée récente, trois nègres, devenus par leur zèle dignes du nom et des fonctions de prédicateurs indigènes, firent une peinture vive et animée de leur misère sous l'esclavage : « Alors, disaient-ils, nos vies et nos propriétés étaient également livrées aux caprices de nos maîtres ; le

(1) Ceci était écrit en 1840; depuis lors le nombre des nègres convertis s'est peut-être accru d'un quart ou d'un tiers.

Rédacteurs.

jour du Seigneur, au lieu d'être observé comme un jour de saint repos et de sainte joie, était consacré, prostitué au trafic, à la paresse, au jeu et à la pêche. Nous n'avions ni lieux de culte, ni ministres de la religion, et nos mœurs étaient profondément dégradées. Aujourd'hui, nous avons des temples chrétiens, de pieux ministres, les Saints-Sacrements, et bien que notre conduite laisse beaucoup à désirer, une grande amélioration a eu lieu, et prouve que l'Evangile de Dieu nous a été prêché avec puissance et succès. » Dans la même assemblée, un magistrat éminent déclara publiquement que les remarquables progrès des nègres, et la paix dont l'île n'avait cessé de jouir depuis l'émancipation, étaient dus à l'active influence des missionnaires. Nous interrompons un instant notre récit pour ramener l'attention du lecteur sur ce triste temps de l'esclavage.

Un agent de la Société biblique britannique et étrangère écrit, au sujet d'un envoi de deux milles Bibles qui lui avait été fait : « Tous nos gens sont surpris de la beauté des Bibles, ainsi que de la modicité des prix. Il n'y a pas dix minutes que j'ai eu la visite d'un vieux frère nègre qui, informé de l'arrivée de ce trésor, est venu en réjouir ses yeux. Quoiqu'il ait un bon exemplaire de la Bible, qu'il a conservé depuis le temps du bienheureux martyr Smith, (1) il a voulu en acheter un second, parce qu'il voit, dit-il, s'accomplir fidèlement toutes les pro-

---

(1) M. Smith, missionnaire à Demerary (Guyane anglaise), fut accusé, il y a vingt ans, d'avoir pris part à une révolte de nègres ; il fut prouvé dans la suite que des douze cents nègres qui composaient ses différents troupeaux, pas un n'avait trempé dans la rébellion. Les colons le jetèrent néanmoins en prison, et le firent condamner à mort. La sentence fut cassée à Londres ; mais avant l'arrivée de l'acte, le missionnaire avait succombé à ses souffrances.

Rédacteurs.

messes de Dieu, qui annoncent qu'un jour la terre sera couverte de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer est couvert par les eaux. « Oh ! si mes pères, ajoutait-il, avaient pu voir ce que nous voyons ! Pour moi, je bénis Dieu de ce que j'ai vécu assez longtemps pour cela, et si je pouvais désirer de redevenir jeune, ce serait pour voir jusqu'au bout l'accomplissement des promesses du Seigneur. La Bible que j'ai, je l'ai achetée de M. Smith pour douze dollars (ou piastres) ; (1) c'était la meilleure qu'on pût avoir alors. Il s'en était souvent servi lui-même; car il a écrit différentes remarques et références dans les pages blanches qui y sont ajoutées ; je vous l'apporterai afin que vous la voyiez. Ah ! comme les temps sont changés ! c'est à minuit que je fus baptisé par M. Smith. » — « Mais pourquoi fûtes-vous baptisé à minuit ? » — « A cause de nos dangers. Il fallait soigneusement cacher mon baptême à mon maître : j'avais plusieurs milles à faire pour aller de *Plantation* au *Ressouvenir*, et je devais être de retour dans ma prison avant que le jour commençât à luire ; si l'inspecteur ne m'avait pas trouvé en faisant sa ronde, j'aurais bien mal passé mon temps. » — « Comment, en prison ; que voulez-vous dire ? » — « J'avais été surpris faisant répéter à un de mes compagnons d'esclavage la prière du Seigneur, et mon maître qui l'apprit me fit fouetter de verges, puis je fus mis en prison avec les pieds fixés dans des blocs de bois. Heureusement, les ceps n'avaient pas été fermés à clef. Je pus un soir m'en dégager : j'attachai une corde à la fenêtre et je me descendis. A mon retour je remontai par la même corde, et je repris ma place avant six heures du matin, en sorte que je pus éviter un nouveau châtiment. Si vous coupiez mes cheveux ici (montrant un endroit de sa tête), vous verriez

(1) Fr. 60. *Rédacteurs.*

encore les traces des chatiments que je dus souffrir pour le seul et unique crime d'avoir tenté d'apprendre quelque chose moi-même, et de l'avoir enseigné à mes compagnons. On disait que je pervertissais les noirs en leur apprenant quelque chose, et qu'on ne souffrirait jamais qu'ils fussent instruits. Je fus donc cité devant le sheriff, qui me fit punir pour cela. Mais quel changement il m'a été donné de voir encore! Je payai dans ce temps-là deux shellings (2 fr. 50 c.) pour un alphabet qui n'était pas beaucoup plus grand que la main, et j'étais obligé de tenir ce pauvre morceau de papier dans quelque coin caché, de peur que mon maître ne le vît. Maintenant, il me faut moins que cela pour me procurer toute une Bible! » Cet homme est depuis longtemps un des maîtres de notre école du dimanche : on ne peut s'empêcher d'être ému lorsqu'on l'entend exhorter les enfants, surtout lorsqu'il fait ressortir les avantages dont ils jouissent en les comparant aux tribulations de sa jeunesse. Outre une Bible, il a encore acheté deux Nouveaux-Testaments, petit format; il les trouve si nets, et néanmoins si peu chers, qu'il veut acheter un Nouveau-Testament pour chacun de ses écoliers; il ne peut, dit-il, leur laisser rien de plus profitable. »

A propos d'enfants, voici un contraste encore. Un colon avait cent esclaves; il leur défendit, sous peine de vingt-cinq coups de fouet, d'aller entendre les prédications des missionnaires. Tous se turent, sauf un pauvre enfant qui dit : « Je suis chrétien, et je sais que je dois obéir à Dieu avant tout. » Le maître ordonne qu'on lui donne vingt-cinq coups et lui demande ensuite : « Eh bien! Dieu t'a-t-il délivré, et veux-tu encore contrevenir à mes ordres.» — « Mon Dieu me donne la patience pour souffrir, répondit l'enfant tout meurtri, et je suis décidé à faire ce qu'il me commande. » Le maître irrité lui fit donner vingt-cinq nouveaux coups. Pendant le martyre

de l'innocente victime, le maître disait cruellement : « Ton Dieu te donne-t-il bien de la patience ?» — « Oh ! oui, et il m'apprend à prier pour vous, » répondit l'enfant en expirant sous le bâton. Naguère, un dimanche dans l'après-midi, un missionnaire se rendait au milieu d'un village pour y édifier un petit troupeau. En arrivant, il fut agréablement frappé des sons d'un cantique que les nègres, réunis à l'avance, chantaient en attendant leur pasteur. La piété des nègres est telle, ils aiment tant à se réunir pour s'édifier mutuellement, que le missionnaire fut d'abord plus réjoui qu'étonné; mais bientôt le chant cessa, et une voix enfantine lui sembla offrir au Seigneur les vœux communs de la pieuse assemblée. Il s'approcha sans être vu de la fenêtre d'un modeste lieu de prière, et il vit, doux spectacle pour l'âme d'un pasteur, plus de cent nègres jeunes et vieux prosternés devant le trône de la grâce, et un aimable petit garçon de dix ans présentant avec simplicité leurs hommages au Seigneur. La prière de l'enfant était remarquable par un cordial abandon : les allusions au sermon du matin montraient que le jeune auditeur avait été recueilli et attentif; le missionnaire put à peine contenir son émotion, lorsque le petit Richard pria pour son pasteur, et demanda affectueusement au Seigneur de le rendre capable de leur parler encore de Jésus-Christ. Richard est l'aide utile de son père; celui-ci dirige le culte en l'absence du missionnaire, mais Richard lit les cantiques, entonne le chant, et même lorsque son père, plus pieux qu'instruit, s'arrête devant quelque verset de la Bible un peu difficile, le bon petit Richard s'avance avec modestie et il continue la lecture interrompue. Il est donc bien vrai que Dieu tire la louange de la bouche des petits enfants.

Revenons au Rapport. « La libéralité des nègres est digne de remarque : ce qu'ils ont donné cette année dans la seule île

de la Jamaïque pour l'entretien des missionnaires, et nous ne parlons ici ni des sommes collectées pour l'érection et l'agrandissement des chapelles, ni des sommes recueillies à l'occasion de la fête séculaire de notre Société, ni d'autres sommes destinées à des objets particuliers; ce qui a été donné seulement pour l'entretien des missionnaires dépasse cette année de plus de trois mille livres (75,000 fr.) ce qui avait été donné l'année dernière. (1) Bien des détails pourraient être cités ; bornons-nous à un seul exemple pris hors de la Jamaïque, dans l'île de St-Christophe.

« Dans une précédente lettre, écrit le missionnaire Rogers, je vous parlais de l'accroissement survenu dans le nombre de nos auditeurs et de nos fidèles, ainsi que de l'érection d'une nouvelle galerie qui avait coûté 529 dollars (2,645 fr.), et qui avait été entièrement payée. Vous pouvez vous représenter quelles étaient ma joie et ma surprise, quand dimanche après dimanche, malgré cet agrandissement, je voyais notre chapelle aussi remplie qu'auparavant. A la fin, je me convainquis que de nouveaux changements devaient être faits ; mais la question était de savoir comment s'adresser de nouveau au peuple, qui est pauvre et qui venait de donner 529 dollars. Que pouvais-je faire? Je tentai l'essai, j'exposai publiquement nos besoins, et je fis un nouvel appel à leur libéralité. A ma surprise, il n'y eut qu'une voix. La partie la plus respectable de notre Société donna de bon cœur; les pauvres dirent : « Massa, nous sommes prêts pour vous encore; nous vous aiderons; vous demandez pour nous et pour nos enfants. » J'allai de plantation en plantation provoquer des souscriptions : mon succès réjouit mon cœur, et

(1) 1839. Les collectes ont dû s'accroître très considérablement depuis cette époque.

Rédacteurs.

j'espère qu'il réjouira les vôtres. J'avais annoncé que le lundi matin 2 septembre, nous commencerions nos nouvelles galeries, et j'avais arrêté qu'une réunion de prière serait tenue à cinq heures, pour implorer avant toute chose la bénédiction de Dieu sur nos travaux. Au lieu de venir à cinq heures, les nègres vinrent à quatre, et ils commencèrent d'eux-mêmes à chanter les louanges de Dieu dans ma cour. Je descendis donc de mon lit au bruit de leurs chants, nous commençâmes notre réunion ; c'était pour nous un moment aussi doux que solennel. Un double sentiment nous animait, sentiment de reconnaissance pour le passé, sentiment de confiance pour l'avenir. Sous la bénédiction du Seigneur, à la fois implorée et sentie, nous mîmes joyeusement la main à l'œuvre.

. . . . « Pour satisfaire l'assemblée, il fallut ouvrir les deux galeries avant qu'elles fussent tout-à-fait finies. Les réunions de ce jour furent particulièrement bénies. La collecte surpassa entièrement mon attente ; elle produisit une somme de 102 ½ dollars, ou 21 *l.* 7 *s.* 1 *d.* (533 fr.), donnés principalement par une congrégation de nègres. Si vous aviez vu ces pauvres nègres s'asseoir dans ce qu'ils appelaient « nos galeries », si vous les aviez vu circuler dans la chapelle après le service, et si vous aviez remarqué, comme moi, ces larmes de reconnaissance qui coulaient en abondance le long de leurs joues brunies, vous auriez pleuré aussi, béni Dieu et pris courage.

« Je suis étonné de la somme que j'ai recueillie (6,280 fr.) ; la plus grande partie a été donnée par ces nègres à peine affranchis. Vous voyez que vos travaux et vos dépenses n'ont pas été vains. Il est vrai que vous avez fait beaucoup pour les nègres ; mais ils sont reconnaissants, et dès qu'ils se sentent libres ils prennent eux-mêmes intérêt à l'œuvre de leur amélioration ; après avoir donné de leur pauvreté, ils sont prêts à donner

encore, et à peine faisons-nous un nouvel appel à leur générosité naissante, qu'ils nous disent : « Massa, nous vous aiderons ; vous ne demandez rien pour vous-mêmes, vous demandez pour nous et pour nos enfants. »

Haïti. — « Une grande importance s'attache à notre Mission dans ce pays, par le fait même que nos efforts sont les seuls qui aient été faits pour le bien spirituel et temporel des habitants de cette île. Le catholicisme, religion officielle de la république, existe là dans sa pire forme ; il n'exerce qu'une basse et dégradante influence sur ses adeptes. Haïti a de grands droits aux sympathies et à la bienveillance du monde chrétien. Son émancipation et l'établissement de son indépendance ont excité beaucoup d'intérêt pour sa prospérité temporelle, mais ses besoins spirituels ont été négligés. Personne, excepté nous, ne s'est inquiété de l'état d'âme des habitants de cette république. Cependant l'expérience prouve que pour faire du bien à un peuple pour cette vie, il faut savoir lui en faire pour l'autre aussi. (1) Le christianisme est le seul remède des maux de l'humanité, des maux politiques aussi bien que des maux moraux. Donnez à Haïti le vrai et pur christianisme, et les désirs des philanthropes seront accomplis comme ceux des chrétiens ; laissez ce pays privé du christianisme, il ne sera qu'un triste proverbe parmi les nations. »

La Société des Missions wesleyennes compte quatre stations dans l'île, la première à Port-au-Prince, la seconde au Cap-Haïti, la troisième à Port-au-Plaat, la dernière à Samana. Le nombre des communiants est d'environ deux cent vingt ; leur piété est sincère et leur foi scripturaire. Dans les îles Turques, la même Société

---

(1) Dans ce moment la guerre civile désole cet intéressant pays, et fournit une triste preuve de l'assertion qu'on vient de lire.

compte deux cent vingt-neuf fidèles et deux cent soixante-un écoliers. — Ce champ est celui de la France protestante, et malgré toutes les demandes qui lui ont été adressées, elle n'y a pas même une station, pas même un ouvrier!

NOUVELLES RÉCENTES.

Conférence à la Maison des Missions.

Le samedi 6 mai, à 8 heures du soir, le Comité de la Société des Missions évangéliques de Paris s'est réuni à la Maison des Missions en conférence avec MM. les Députés des Sociétés auxiliaires et les amis des missions de Paris, des Départements et de l'Étranger présents aux Assemblées générales. Après le chant d'un cantique et une prière, un entretien a été ouvert par le Directeur, sur le projet d'une mission dans l'Océanie, tel que le dernier Rapport annuel l'a annoncé aux amis de la Société. Le Rév. Richards, pendant vingt ans missionnaire aux îles Sandwich, et maintenant chapelain du roi Tamehameha III, assistait à cette conférence. Le Comité a été heureux de pouvoir le consulter sur plusieurs points, et de profiter de sa longue et mûre expérience. La plus parfaite unanimité à règné sur la question proposée. Toutes les personnes présentes ont été d'accord qu'il y avait urgence d'envoyer le plus tôt possible des missionnaires évangéliques français dans l'Océanie; que cela importait au maintien de la mission protestante dans ces îles, menacée par la propagande catholique; qu'il fallait donner à des frères éprouvés une marque de réelle et chrétienne

sympathie; que les Églises protestantes de France ne pouvaient pas ne pas avoir des représentants dans un pays où leur religion est professée, et où vient d'être arboré le pavillon français; que ces missionnaires seraient les correspondants naturels entre les Églises chrétiennes fondées dans l'Océan Pacifique et les Églises de la patrie; qu'il fallait enfin prouver par un fait que les indigènes des îles Sandwich et des îles de la Société n'ont point repoussé les prêtres catholiques comme français, mais comme ministres d'une religion qui leur répugne, et qui leur a été imposée par la force.

Il n'y a pas eu moins d'unanimité sur les moyens à employer pour arriver à ce but. Toutes les personnes présentes ont été d'avis que la Maison des Missions n'ayant dans ce moment aucun élève prêt à partir, il fallait demander des missionnaires à la France, faire appel aux jeunes ministres et aux pasteurs, leur représenter la nécessité et l'importance d'une pareille entreprise, correspondre, adresser des circulaires, faire voyager à cet effet, et espérer de la bénédiction du Seigneur que ces appels multipliés ne resteraient pas sans réponse. Tous les amis de la Société se sont engagés à répéter l'appel du Comité dans leur localité, et à se mettre en quête de missionnaires. Puisse le Seigneur faire reposer sa grâce sur un projet, qui, conçu par le Comité, a eu l'approbation de tous les amis auxquels il en a fait part, et puissions-nous bientôt le mettre à exécution!

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MORIJA.—LETTRE DE M. ARBOUSSET, SOUS LA DATE DU 22 NOVEMBRE 1842.

Notice sur Elie Mapiké, membre de l'Eglise de Morija.

« Messieurs et chers frères, il y a déjà longtemps que je vous ai promis deux notices sur quelques uns des néophytes de Morija. Pour éviter tout nouveau délai, je viens aujourd'hui vous présenter la suivante sur Elie Mapiké, et je désire qu'elle puisse vous plaire.

« Ce petit chef est connu de la tribu des Bassoutos par sa haute origine et son bon caractère naturel. Matété vient de lui donner une de ses filles en mariage. Tout le monde dans nos Eglises loue sa bonhomie, sa foi, sa sagesse, son zèle. Je l'aime, en particulier, et l'estime beaucoup. Comme je ne raconte aucun fait que je n'aie recueilli de sa bouche, je me suis permis de le laisser parler lui-même tout le long de sa notice.

« Je demeure votre affectionné

« TH. ARBOUSSET.»

C'est moi Elie Mapiké (ainsi commence un vrai Mossouto); je suis né à Malatsi, sur les confins septentrionaux du Sessouto. Mon père s'appelait Taolé. Ma mère a nom

Souetsa ; je fus appelé Mapiké, d'après mon grand-père paternel qui était chef des Bakhatlas. Dès que l'on m'eût sevré, Sébitsa ma grand'mère me recueillit dans sa tente, et depuis ce moment elle prit soin de moi. Parmi nous on ne connaît pas de meilleure bonne que sa grand'mère. Elle vous chérit et vous soigne comme ses propres enfants, ce qui soulage beaucoup les jeunes mères, et leur permet de bien élever leurs nouveaux nourrissons.

Sébitsa m'apprit d'abord des historiettes amusantes, faites pour délier la langue et exercer la mémoire (1), mais si obscures, si drôles ! L'une de ces sornettes disait : « Cette étoile là-haut si belle, si scintillante, qu'annonce-t-elle ? — de l'eau pour les buvants. L'eau première, où est-elle ? Sécheresse l'a bue. Sécheresse je n'aime ; j'aime moi les ombrettes qui s'élèvent au ciel, en font tomber la pluie (superstition). — En bas, que laissent-elles ? Verdure et frais buissons. — D'où sort manche de houe — à mettre au bout d'un fer, dont on fouit la terre — pour en avoir du blé — et de ce blé génisse — et de génisse un beau veau ? » &c., &c.

Ma grand'mère m'apprenait aussi beaucoup d'énigmes, comme ces trois-ci, par exemple. Quel est l'oiseau qui abandonne ses œufs pour s'envoler au ciel ? La fumée qui laisse des charbons après elle. Qu'est-ce qui est plein la nuit et vide le jour ? la bergerie. Taureau roux, génisses blanches ? La langue et les dents.

Puis vinrent maints contes noirs, sots ou bien jolis, et maints petits proverbes, tels que cet humiliant-ci : le passereau de l'homme est tardif à voler ; et cet autre mi-superstitieux, mi-moral, qui dit : l'on ne fait point de

(1) L'on se rappelle que ces premiers exercices de mémoire sont assez communs parmi nous. Qu'on les retrouve aussi parmi les sauvages, c'est un rapprochement de plus à faire entre ces nations et nous.

compte à midi, de peur qu'une grosse courge ne vous tombe du ciel sur la tête et ne vous écrase; ce qui signifie que la misère est la juste récompense réservée à l'oisiveté.

Lorsque j'étais tout jeune on me chérissait beaucoup. L'on me grondait moins que les autres enfants, quand je n'avais pas bien gardé les chèvres. Les grandes personnes m'appelaient quelquefois du nom flatteur de *père*. Les chefs me caressaient et me donnaient bien des choses. Par exemple, Macara, le prêtre de la guerre, me fit présent de tout le lait d'une de ses vaches. Ensuite il me reçut dans sa hutte et j'allais avec lui cueillir des simples. Lui, sa corne d'Ingaka à la main, moi, pourvu d'un bâton pointu propre à déterrer les racines, nous allions ensemble dans les champs, et de là chez les malades, où avaient lieu mille cérémonies médicales et de purification. Ce vieux chef m'instruisait de la sorte: « Mon enfant, ne recherche point la compagnie des vierges, ce qui ne fait qu'engendrer le mal. — Plaie à la tête et amendement: cela veut dire, que les gens querelleurs se corrigent toujours trop tard. — Astuce de hyène, que de savoir faire du mal au prochain. — L'honnête homme est celui qui respecte tous les hommes. »

Jusque-là mon éducation avait été passablement bonne, mais vers l'âge de dix ans tout se corrompit beaucoup en moi. Mes camarades d'enfance m'apprirent à folâtrer, à mentir, à voler. Tantôt nous dérobions du couscou à une femme, tantôt nous rôtissions au feu des épis de maïs cueillis chez le voisin. Quelquefois même, nous égorgions à notre gloutonnerie un bœuf au milieu des champs. Un de nos amusements favoris consistait à prendre chacun notre long plumet de plumes d'autruches à la main, avec un bâton, des massues, et à aller nous battre avec les jeunes gens de quelque village voisin, leur enlever plumets, massues de guerre, et tout ce que nous pouvions

attraper; nons n'étions pas pour cela grondés par nos parents. Ceux-ci nous encourageaient beaucoup au jeu de khacha (ou caacha), espèce d'acheminement aux déprédations de l'âge viril. Ils nous disaient en riant : « Enfants, allez traire les guenous dans la montagne,» ou bien encore : « Si vous allez, nous aurons de la pluie. » Alors nous nous rassemblions chargés de pain, de colliers, de bracelets, de couteaux, de tout ce que nous avions pu dérober à nos pères et à nos mères ou à nos petits frères. C'était ordinairement vers le soir que nous nous échappions, après avoir indiqué à quelqu'un l'endroit où nous comptions passer la nuit. Le lendemain arrivaient tous les hommes du village qui coupaient chacun sa gaule, et nous en fouettaient, en criant: « Restitution! ma corne, mon couteau, ma massue, mon aiguille.» Chacun de nous pleurait; on nous mettait un fagot de bois sur le dos, et nous étions reconduits au village, précédés d'un troupeau de bœufs ou de veaux. Une fois entrés dans le kraal, nous nous asseyions tranquillement dans la cour des hommes. Nos pères nous apportaient là des rafraîchissements ; après quoi commençaient leurs *macha* ou danses en l'honneur de la jeunesse. Chacun d'eux semblait se glorifier d'avoir des fils hardis, intrépides. On ne tardait pas à nous donner une petite louange, et nous repartions ainsi pour aller aux champs paître les troupeaux.

A la circoncision, qui suivit de près toute cette licence, l'on m'apprit à craindre mes parents et les hommes faits, à m'endurcir contre la douleur, à jurer par mon chef, et à me battre pour conserver ma propriété ou enlever celle d'autrui: tout cela avec bien des chants, et quelques cérémonies fort obscures de religion.

Ensuite les Bafoukings ayant détruit mon grandpère, nous descendîmes de Malatsi au sud, tirant sur les montagnes. Le chef Chobané émigra avec nous ainsi que

tout son peuple et celui de mon père. Comme j'étais malade, un serviteur Matébélé me porta pendant plusieurs lieues sur son dos. C'étaient alertes continuelles. Les soldats de Matoane, ceux de Pacarita et de Sékoniéla ravageaient alors tout le pays. Une nuit, des voleurs s'étant glissés dans la bergerie découverte de mon père, sans être aperçus de personne autre que de moi, je jetai l'alarme, j'éveillai tout le monde, et nos troupeaux furent sauvés. Chacun me loua beaucoup, j'en devins presque fier, et me promis de toujours veiller ainsi. Peu de temps après mon père s'étant mis à garder le millet pendant la nuit, je voulus dormir dans un coin du champ comme lui. Une malheureuse femme vint dans l'obscurité au milieu de notre récolte. Je rampai sur mon ventre pour aller réveiller mon père, qui saisit la voleuse et voulut la placer sous ma garde pour quelques moments; mais je lui fis observer qu'elle était plus forte que moi: je fus donc envoyé au village appeler Chobané et sa troupe, qui étant arrivés demandèrent avec un air de fureur à l'infortunée sorcière: « Qu'est-ce que cela?» — « J'avais faim, répondit-elle en tremblant, ma famille aussi; je n'ai dérobé que cinq épis; ne me tuez point, je vous compterai quatre houes pour ma rançon.» — « Sors du champ!» Elle sort; ses mains ramassent de la terre qu'elle jette dans les yeux de nos gens, en s'esquivant; mais on la saisit, la garotte, l'étrangle, et l'enterre là, sans laisser de traces apparentes du meurtre. Oh! que mon pays était malheureux dans ce temps-là! Qu'il avait besoin des salutaires et doux enseignements de l'Evangile!

Je faillis plusieurs fois, moi-même, devenir la proie de nos ennemis. Un jour, entr'autres, que j'étais allé avec quelques-uns de mes amis échanger quelques bottes de jonc à faire des vannettes contre un peu de millet, je pensai périr sous le fer des Matébélés. Nous ne voya-

gions que la nuit à cause d'eux, sachant bien qu'ils étaient répandus dans toute la contrée, occupés à dévaliser les passants, ou à les assassiner. Mes camarades m'avaient mis devant eux; nous portions chacun un petit sac de blé. Soudain, je m'arrêtai devant un rocher; deux soldats Matébélés s'y tenaient de piquet, un bouclier immense à la main. Mes amis arrivés me crient : que fais-tu là? Marche, avance!... Mais à la vue des Zoulas : Eh quoi, des Zoulas! Ils jettent leurs sacs à terre et se sauvent; l'un d'eux était atteint déjà d'un coup de massue. Tout en m'échappant aussi, je tombe dans une fondrière. Hélas! me dis-je, te voilà mort! Mon Dieu, mon Dieu, mes pères, secourez-moi, faites que je ne sois point découvert! Telle fut ma prière, pour avoir entendu dire à ma tribu que les Marimos sont présents à la mort de leurs neveux, et les protègent s'ils veulent. Cependant je courbai ma tête contre terre, et élevai en même temps deux sagaies vers le haut de la fosse, jugeant que je pourrais ainsi me défendre un moment, et porter juste. Les deux Zoulas passent, se disant l'un à l'autre : Ici, c'est ici, il a disparu ici-même, faisons du feu, nous allons le trouver. Ils se mettent à ramasser des broussailles. Pendant ce temps-là, je sors du trou, rampe vers la montagne et m'y sauve, mais plus que mort de frayeur.

Dans une autre conjoncture, de méchants hommes me ravirent mon millet et tous mes habits. Je fus une autre fois accablé de coups pour avoir tenté de voler du blé. Tout notre pays était alors en proie aux attaques des Caffres de l'est, des Mantætis, des Koranas, à la rage bien plus affreuse encore de Cannibales qui couvraient la contrée. Malgré cela, on voyageait la nuit; les uns s'évadant du pays, d'autres allant marauder, ceux-ci cherchant un refuge chez les blancs, ceux-là quelques peaux pour se couvrir, et du menu bétail. Je me mis dans une

compagnie de voyageurs, et descendis avec eux le Calédon, chargé d'un sac de millet que j'allais échanger contre des peaux de moutons chez les Boers ambulants, dont nous avions entendu parler. Le chef de notre bande s'appelait Moramotsie. Il avait été député par Moshesh aux fermiers déjà mentionnés, avec ce message: Étrangers, conseillez-nous, aidez-nous de votre intervention. Les Koranas nous attaquent sans-cesse; mais pourquoi?... Nous ne leur avons jamais fait de tort encore. Les Boers répondirent que nous aurions dû leur apporter un ou deux fusils pris sur les Koranas, et qu'ainsi, ils auraient pu faire quelque chose du message: que ces Koranas étaient des méchants effrontés, incorrigibles. Passons. — Nous trouvâmes, en longeant la rivière, dix brebis égarées dont nous nous emparâmes, bien que nous sussions qu'elles appartenaient à des Béchuanas établis dans les environs. Le lendemain, je trouvai un Makuéna qui me donna une ou deux peaux de brebis pour le collier de cuivre que je portais au cou. Plus loin, notre troupe déroba treize brebis à un fermier ambulant. L'un de nos chefs, Ramogapi, dont le nom signifie *père-larron*, les fit promptement dépouiller pour l'amour des peaux. Nous en grillâmes une ou deux, et les autres furent jetées dans la rivière avec un lest de pierre dans la poitrine. Ainsi nous continuâmes notre route, espérant de n'être pas découverts. Mais à notre retour, le maître de ces animaux, sur de simples soupçons, nous arrêta. L'un de nous fut fouetté de verges, nos paquets déliés et les peaux reconnues. Cependant le blanc nous dit avec grande colère: « Allez, frippons, Dieu vous punira; je le crains et je respecte votre vie. Amendez-vous. Je vous défends de rien toucher dans cet endroit, pas même l'eau de ma fontaine.» Ces paroles m'enchantèrent, je n'avais jamais vu traiter les voleurs de la sorte. Chez nous, ils se rachètent, ou on les met à mort.

Je ne compris rien à tant de clémence; je m'étonnai de me voir encore en vie. Malgré cela, dans la nuit, je me levai et allai dérober l'eau à la fontaine, soit dit à ma confusion.

Nous n'étions pas loin de Mordenaars port, aujourd'hui Béthulie, et deux Missionnaires, nommés Clarke et Colbé, s'y trouvaient alors. Nous y passâmes un dimanche. Chacun disait là : C'est aujourd'hui le grand soleil (ou le grand jour); nous de lever les yeux au ciel et de dire : Mais ce soleil là haut n'est pas plus grand que les autres. En entendant la cloche sonner, nous crûmes que c'était l'alarme, signal de notre mort. Quand on nous appela à la prière, nous résistâmes d'abord fort obstinément, en voyant qu'on nous faisait déposer sagaies, boucliers, massues, et toutes nos armes, à l'entrée de l'église. Nul doute, pensions-nous en nous mêmes, qu'on ne veuille nous assassiner ici sans nous laisser même aucun moyen de défense. Une fois entrés, l'interprête, qui était un Motlapi, nous ayant dit : à genoux, nous nous considérames les uns et les autres en ouvrant de grands yeux, et fîmes semblant de nous agenouiller, mais en regardant à travers les doigts de la main de côté et d'autre. M. Clarke pria; ses paroles furent prises pour une réprimande, et quand les auditeurs dirent Amen, voilà, nous dîmes-nous, ils viennent de recevoir l'ordre de nous égorger, et ils sont tous unanimes à répondre oui. Fuyons de ce lieu; mais on nous arrêta, et le prédicateur fixant les yeux sur notre bande, nous demanda : D'où venez-vous ? — Du Lessouto. — Savez-vous qu'il est un Dieu au ciel? — Non. — Que c'est lui qui a fait la pluie? — Non. — Que l'homme est esprit et corps ? — Non. — Qu'un jour Dieu nous ressuscitera tous ? — Non. — Il est un Dieu au ciel qui a créé toutes choses; c'est lui seul qui fait la pluie et qui ensuite ramène le beau temps. Il a

renfermé dans le corps de l'homme un esprit qui sort et s'envole au ciel à l'heure de la mort. Mais un jour nous ressusciterons tous et vous me verrez de vos yeux, vous vous rappelerez mes paroles. Le repos de la nuit est suivi du réveil; le blé germe après avoir pourri en terre; l'herbe pousse tous les ans après les incendies de l'été; il en sera de même de nos corps, tant est grand le pouvoir de ce Dieu qui est au ciel et qui fait mourir et qui fait vivre! Allez redire ces paroles à votre chef; aimez tous les hommes et ne leur ravissez pas leurs troupeaux. Un jour Dieu doit faire pleuvoir sur les méchants un déluge de feu. C'est pourquoi craignez-le plus que le tonnerre. — Voilà tout ce que je me rappelle de ce sermon. Je crus que les blancs nous avaient reproché nos vols de brebis, et nos camarades le crurent de même. Quand nous rapportâmes ces choses à Moshesh, il nous censura pour nos torts, et dit ensuite au sujet de M. Clarke : Cet homme là est un être merveilleux. Ses paroles sont si merveilleuses. Il a su, dites-vous, que le souffle ne meurt point, ce souffle animateur que nous portons en nous. Il sort du corps quand on meurt comme ce qui échappe du fusil, si on le décharge; tandis que l'âme reste. Puis il vous a dit qu'il doit en être de nos corps comme du millet qu'on sème, de l'herbe qu'on brûle et qui repousse? — Oui. — Mais s'il dit aussi, qu'un jour il va pleuvoir du ciel une pluie de feu, où se cachera-t-on alors? L'a-t-il dit? — Ça, nous ne l'avons pas compris peut-être.

En effet, j'ai bien pu entendre parler cette fois-là de mon Rédempteur sans y rien comprendre. Mais le Dieu de Clarke ne tarda pas à nous envoyer des missionnaires enfants de lumière et de salut. Cette année là même il en arriva trois à Bossiou. Leur voix me plut d'abord ainsi que leurs paroles; seulement je résidais loin de leurs demeures, ce qui retarda beaucoup mes progrès. L'un

d'eux m'ayant rencontré un dimanche dans les champs, comme il venait d'annoncer l'Évangile, me dit sans me connaître : Comment oses-tu voyager pour des intérêts terrestres un jour de repos ? Cette simple parole me troubla. Je commençai bientôt à me rendre assidument à la prière. Comme je demeure à Thaba-Cheou (éloigné de trois à quatre lieues de Morija), je craignis que mon cœur ne se relâchat avec le temps à cause de la distance : mais les forces me vinrent en allant, comme les ailes à l'aigle. Mes concitoyens me mirent en dérision dans leurs chansons sans que je m'en offensasse. Au contraire, je fis un pas de plus et demandai un syllabaire. X, il m'en souvient bien, me parut une lettre fort étrange. Comment la prononcer, me demandai-je ? *k*, *s*, Jékésé (1) ? Je sus lire en un an, et depuis lors mes livres ont été mes meilleurs amis.

Cependant mon chef, Poushouli, me prit dans une expédition militaire contre les Bapéris. Si loin que çà !.... J'allai de corps, laissant mon cœur à Morija. En route, nous cheminâmes régulièrement le jour du repos (en allant du moins). Nous ne trouvâmes rien à piller chez les Bapéris ; mais j'eus occasion de leur raconter tout ce que je savais de la religion. A mon retour (en 1839), je me rendis avec une nouvelle assiduité à la prière et au catéchisme. Mon cœur y fut insensiblement touché sans que je m'en aperçusse, suivant ce que le Seigneur a dit à Nicodême : « Le vent souffle où il veut, mais tu ne sais ni d'où il vient, ni où il va. » Je ne puis savoir le temps précis où le souffle régénérateur de Dieu entra en moi. C'est une chose que connaît celui aux yeux de qui n'exis-

---

(1) Ce signe que M. Nodier trouve si *absurde* dans l'alphabet français, ne le serait pas moins dans l'alphabet séchuana ; aussi en a-t-il été soigneusement banni jusqu'à présent.

tent ni commencement ni fin; mais les choses anciennes me parurent passées, mais le joug du Seigneur me parut doux. L'état d'inconversion est un sommeil, sommeil du cœur, dont on s'accuse en s'éveillant, qui dégénère en mort éternelle, s'il ne passe. Que n'ai-je connu plutôt l'Agneau de Dieu? J'aurais échappé à tant de séductions de mon âme corrompue! Que devait penser de moi notre Père céleste, lorsque je vivais encore loin de lui, seul avec ma misère et mes remords, sans prendre le chemin de la maison paternelle, tel que l'Enfant prodigue dans son obstination à pécher! La parole de Christ est un marteau rayonnant de lumière; lorsqu'elle brise le cœur, elle le rend avisé; elle est l'unique médecine des âmes malades, un vrai sel qui assaisonne tout jusqu'aux songes des enfants de Dieu.

Une fois au Seigneur, rien ne m'affligeait tant que l'indifférence religieuse de ma mère. J'allai la trouver à Thaba-Bossiou, pour l'inviter à se rendre à la prière. Elle me dit : « Mon enfant, on dit ici, que vous ravissez les morts au tombeau pour vous repaître d'eux. » Non, ma mère, on a trompé ta bonne foi. Nous sommes meilleurs que cela. Vieille accusation! Jésus ressuscita en gloire, et ses ennemis disaient : « Les siens l'ont enlevé de nuit hors du tombeau! » As-tu vu de tes yeux que nous fussions des cannibales? Quelqu'un d'autre que toi nous a-t-il vus à de pareils festins? Lorsqu'ils se donnaient autrefois, personne dans la tribu ne connaissait rien de l'Évangile. La faim pressait les gens, les troupeaux et le blé manquaient. Mais vois bien, ma bonne mère, Makonyane, Mateté, Mashupa, Molapo sont riches, comment pourraient-ils être des antropophages? Fréquente la maison de prière. Mon père est mort. Mon père! homme puissant, valeureux, léger à la course, bon Ingaka! Si tu lui as survécu, toi

être faible; si je lui ai survécu, moi enfant, c'est sans doute un effet de la Providence du Dieu des blancs, qui voulait mon salut éternel ainsi que le tien. Fréquente la Maison du Seigneur, ma mère : on y apprend à aimer ses parents et à les bien soigner.... Ici ma mère inclina la tête pour cacher son émotion, et laissa tomber ces mots: « Tu as parlé, mon fils. » Je pris mon abécédaire, attisai notre feu de broussailles, car il était nuit; mes sœurs apprirent quelques lettres à la clarté de la flamme. Je fis une prière et me retirai. Plus tard, je les amenai, elles et leur mère, à Morija, dans une cabanne, que je leur avais construite à côté de celle de Mateté, près de la Maison du Seigneur, où elles apprennent à le connaître. Je me trouve si heureux en lui, que je voudrais pouvoir amener tout le monde à ses pieds. Rien n'est plus doux pour moi que de raconter son œuvre de Sauveur à mes compatriotes. Je les fais lire dans son Évangile et le leur explique selon mes faibles moyens. On me reçoit généralement bien. Où je suis le moins connu, j'ai quelquefois des aventures plaisantes. Par exemple, à Machachamisé, des jeunes filles m'arrêtèrent un jour, me disant : « Massouto, comment t'appelles-tu? » — Eliah, répondis-je. — « Connais-tu Mapiké, de Thaba-Cheou? » — Oui. — « Sais-tu s'il viendra bientôt ici nous faire lire? » — Lisez toujours, mes petites. Elles sortent leur tableau d'épellation, l'étendent par terre, et se mettent à dire : « *S*, *e*, *Se*; *f*, *a*, *fa*; *g*, *a*, *ga* : *Sefaga*. » — Laissez-moi, leur dis-je alors, que je lise aussi. — « Tu sais lire, toi aussi? » demanda l'une d'elles. Une autre ajouta vivement : « C'est Mapiké! Es-tu Mapiké? » — Oui. Et toutes alors de joyeusement éclater de rire. « Nous t'allions envoyer chercher par notre frère Magabouké, que voilà. » Celui-ci me présente un Evangile, où je lis le nom de Morokolo. On est tout

admiration. « Eh! eh! Morokolo! qui t'a dit ce nom? C'est bien ça, Morokolo! Tout-à-l'heure aussi ton *Séfaga* parlait justement comme le nôtre. Tu as pu voir là Morokolo! Morokolo! » Cet individu avait donné son Evangile à Magabouké. L'ayant rencontré peu de temps après ma petite aventure, je lui demandai : Comment, frère, as-tu pu te défaire de ton livre? Il en est bien autrement avec moi : ayant autrefois perdu mon syllabaire, j'en pleurai, oui, j'en pleurai, tout homme fait que je suis. — « Eh! dit Morokolo, en balbutiant, j'en avais un autre! Et puis un Mossouto, revenu de la colonie, m'a tant décrié tout cela, disant que les missionnaires nous trompent; outre qu'à notre kraal on se riait aussi de moi. » — Mon ami, ils te trompent, ils te trompent les gens du kraal et ceux de la colonie. Mais les missionnaires nous annoncent la Vérité de vérité. Depuis longtemps, ils sont arrivés dans la contrée et ils y restent : on ne reste pas si longtemps pour des mensonges...— « Mange un peu de cette viande, » me dit alors Morokolo. — Oui; mais n'a-t-elle pas été sacrifiée aux Marimos? — « Si. » — Je n'y toucherai point. — « On t'en fera manger sans que tu le saches, et on t'ensorcellera. » — Soit, répartis-je. Et je passai. Dans notre ville, on m'écoute mieux qu'autrefois, et le chef entre autres m'aime. Quelques personnes viennent des environs passer chez moi des journées entières, pour y apprendre à lire. D'autres me font appeler dans leurs clans, où je demeure pour le même objet une semaine ou deux, suivant les circonstances. Aux champs, je rassemble souvent autour de moi des groupes de bergers, simplement en étendant par terre un tableau de lecture, et en le leur laissant entrevoir de loin pour piquer leur curiosité. Bien des gens me blâment, d'autres me bénissent. Une femme, naguère, en me disant n'importe le sens qu'elle attachait à ses paroles : « Mapiké, n'es-tu pas le grand Croyant? »

— Ma sœur, répartis-je, pourquoi me parles-tu de la sorte? Le grand Croyant c'est Christ. (1)

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

Etat religieux et social de Tahiti avant l'établissement des Français dans l'île.

Quelques sérieux et déplorables que soient les évènements qui viennent de se passer dans les îles de la Mer du Sud, nous n'eussions pas, après ce que nos lecteurs ont sans doute appris de divers documents, interrompu l'ordre que nous nous sommes tracé pour en parler à notre tour avec quelques détails; mais cet ordre même nous en offre l'occasion, et nous en fait un devoir. Il serait étrange, tout au moins, que signalant successivement les progrès de toutes les missions importantes, nous n'eussions pas un mot à dire, un détail à donner sur celle qui occupe le plus l'attention, excite le plus la sollicitude des chrétiens protestants du monde entier. La nature particulière des publications du Comité sur les évènements récents de l'Océanie ne comportait pas ce caractère détaillé et historique que nous voulons donner à cet article. Le Comité a fait un exposé général; nous ferons un exposé particulier, qui montrera avec exactitude

(1) Parmi ces tribus, les noms de frère et de sœur pris figurément sont de simples termes de civilité. *Le grand croyant,* parole originale et pleine de sentiment et d'humilité, qui veut dire : Je crois, mais à Dieu seul appartient la louange; à moi la honte et la confusion de face! non point à nous, ô Eternel, mais à ton nom, donne gloire.

ce qu'était religieusement et politiquement l'île de Tahiti au moment où la France lui a imposé la protection de ses armes et la propagande de sa religion.

Un journal qui dans le respect, sinon de la vérité, du moins de lui-même, avait jusqu'ici parlé avec convenance et quelquefois avec éloge des grands travaux des missionnaires protestants dans l'Océanie, a semblé dernièrement avoir regret aux vices qu'ils ont combattus et a méprisé leur œuvre comme leurs personnes. Non content d'ouvrir ses colonnes à des détails contraires au moins autant à la pudeur qu'aux missionnaires, il a joint ses attaques à d'autres attaques, et, nous sommes profondément affligés de le dire, ses mensonges à d'autres mensonges. Sans doute, cette feuille n'invente pas, mais rapporte. C'est néanmoins quelque chose de bien grave que de rapporter l'erreur, quand il est si facile de connaître la vérité. C'est aussi quelque chose de bien grave et de bien étrange que de voir une feuille, que de voir des écrivains qui se respectent, publier longuement les scènes scandaleuses, les orgies dégoûtantes de marins coupables, sans exprimer ni un regret, ni un blâme, et puis s'armer tout-à-coup de sévérité et de reproches pour des hommes qui, s'ils exagèrent quelque chose, exagèrent la vertu et non le vice. Si nous n'avions sçu ce que valent les blâmes comme les éloges du monde, ce contraste nous l'aurait montré, et il nous aurait appris à nous passer des uns en méprisant les autres.

S'agit-il de relever le prix de la nouvelle conquête de la France ? Un journal nous dira «qu'ici on n'a pas à faire à une population sauvage et se nourrissant encore de chair humaine ; que les sujets de la reine Pomare ont déjà été initiés aux rudiments de la civilisation européenne ; que les missionnaires anglais leur ont enseigné les dogmes du christianisme, et qu'ils ont déjà une idée

de nos arts et de nos lois ; que leurs vêtements ressemblent aux nôtres ; que la lecture et l'écriture sont aujourd'hui d'un usage presque général parmi eux ; que les enfants sont élevés dans des écoles d'enseignement mutuel ; qu'ils possèdent un code qui garantit les droits individuels ainsi que ceux de la propriété, et qui consacre le jugement par le jury ; qu'il n'a pas fallu vingt ans à ce peuple pour devenir le plus éclairé des peuples polynésiens ; que le goût de la civilisation n'ayant plus besoin que d'être développé et nourri, nous profiterons des efforts et du travail accompli par les missions britanniques » (1).

S'agit-il de déprécier l'œuvre des missionnaires protestants dont la France va profiter, un autre journal assure « qu'au lieu des scènes de bonheur primitif si bien dépeintes par Bougainville et par Cook, on ne voit plus maintenant à Tahiti que la misère et la dégradation. . . . la religion elle-même n'a encore été pour les indigènes qu'un présent cruel. Enseignée aux Tahitiens sous la forme austère, terrible du mysticisme méthodiste, la religion les a troublés dans cette sécurité de conscience avec laquelle ils se livraient à leurs faciles passions, mais elle ne leur a pas donné la force d'y résister. » Le même journal se propose de prouver que dans le reste de l'Océanie, les missions protestantes ont été aussi funestes qu'à Tahiti. En attendant, et comme pour couronner ses déplorables exagérations, cette feuille dit avec assurance que sous l'influence malheureuse des missionnaires, la population a été réduite de plus de 100,000 âmes à 8 ou 10 mille.

Un mot sur cette énormité : Les misionnaires protestants arrivèrent en mars 1797 à Tahiti : une violente opposition rendit parfaitement infructueux les premiers

(1) *La Presse*, du 12 mars 1843.

effets de leur ministère; éprouvés, menacés, et presque sans influence encore, ils écrivaient en 1803 : « Les sacrifices humains sont encore fréquents, et Pomare continue par toutes sortes d'affreux moyens, à rechercher la faveur de ses dieux. L'infanticide est encore en usage, et cette coutume, jointe aux sacrifices humains et aux maladies, active la dépopulation de l'île. Le nombre des habitants, calculé en 1797 par M. Wilson, est maintenant réduit de plus de moitié, et ne s'élève pas à huit mille. Quelques-uns de nous pensent qu'il ne dépasse pas cinq mille. Si le calcul du capitaine Cook, qui les portait à deux cent mille, est exact, ce dont nous doutons, quelle affreuse moisson la mort n'a-t-elle pas faite dans l'espace de quelques années! » Voilà quant à la population, dont les missionnaires ont sauvé les débris, du vice et de la mort.

On voit déjà ce qu'était ce bonheur de nature du peuple de Tahiti. Il n'est pas de tableaux fantastiques, que l'imagination humaine ne puisse tracer; hélas! il n'est pas jusqu'à l'esclavage dont elle ne fasse des peintures charmantes; elle prouve à merveille que, libre de soucis et de peines, le nègre des Antilles est le plus heureux des hommes sous la verge de l'exacteur; elle s'attendrit parfois, et demande avec une sorte de sollicitude émue la continuation de son bienheureux état. Ainsi des habitants de l'Océanie; des marins les ont vus se livrer au vice sans regret; aussitôt ils les ont loués de ce dont il aurait fallu à la fois les blâmer et les plaindre. A lire leurs récits alors, à les lire aujourd'hui, on eut dit, on dirait encore, des peuples doux, innocents, unis, étrangers aux peines, livrés aux doux plaisirs, connaissant les rires seulement, non pas les larmes, épris des jeux, non de la guerre, tels enfin qu'il serait cruel d'ouvrir leurs yeux à des devoirs qu'ils ignorent, et leurs cœurs à des regrets qu'ils ne connaissent pas. Ces peuples étaient

aussi cruels qu'ils étaient voluptueux, ils étaient peut-être les plus cruels du monde ; ces femmes si légères et qui ne paraissaient qu'amantes volages, étouffaient ou dévoraient, mères dénaturées, le fruit de leurs entrailles ; ces hommes passaient des jeux aux combats, des danses au carnage ; ils répandaient, ils buvaient comme de l'eau le sang de leurs frères ; ils semblaient moins les amis que les fléaux les uns des autres, moins les enfants que les monstres de la nature. Ceux qui les ont vus au temps de leurs crimes, ont fait de leurs mœurs déréglées, de leurs guerres sauvages, de leur religion atroce, de leurs festins de cannibales, des tableaux qui soulèvent le cœur de dégoût et l'âme de pitié. On parle des rapports de Cook et de Lapérouse ; leurs membres meurtris et leurs corps dévorés sont en effet une singulière preuve de l'innocence de ces mœurs, de la douceur de ces peuples.

Il est doublement faux que les habitants de Tahiti fussent heureux autrefois, et qu'ils soient malheureux aujourd'hui. La Société, à laquelle ils doivent, après Dieu, leurs lumières et leur prospérité, s'est émue à l'ouïe de leurs nouveaux dangers ; elle a publié sur leur conduite et sur celle de leurs adversaires un document qui vient de paraître en français, enrichi de beaucoup de notes. Nous empruntons beaucoup à cette publication importante. (1) Il importe de bien savoir ce qu'était l'île Tahiti lorsqu'elle était libre ; voici d'abord quelques réponses faites à Londres par le capitaine Robert Fitzroy, de la marine royale, aux questions d'une Commission d'enquête de la Chambre des Lords. C'était le 12 mai 1838.

Demande.— Vous avez mentionné quelques autres îles de l'Océan Pacifique que vous avez visitées : avez-

(1) Elle se trouve à la même Librairie que ce Journal.

vous connaissance qu'un système régulier de gouvernement civil ait été établi quelque part par suite de l'influence morale des missionnaires sur l'esprit des indigènes ?

Réponse.—Oui, à Tahiti il existe un excellent gouvernement, et des réglements qui pourraient à peine être exécutés en Europe : tel est, par exemple, le réglement qui proscrit l'usage des boissons spiritueuses ; il est en vigueur à Tahiti, où l'importation des spiritueux est défendue. C'était un point difficile à obtenir ; on y a cependant réussi en dépit de tous les baleniers et de tous les avanturiers qui ont visité l'île.

D.—Pensez-vous que le gouvernement établi à Tahiti, par l'influence des missionnaires, ait eu la puissance de protéger les indigènes contre les outrages et les avanies des Européens venus avec l'intention de les troubler et de s'emparer de cette île ?

R.—Certainement : aucun pays ne possède plus de sécurité et de tranquillité que Tahiti n'en possède en ce moment (mai 1838), ou du moins qu'elle n'en possédait il y a deux ans.

D.—Vous avez parlé de la licence et des infamies auxquelles se livrent à la Nouvelle-Zélande les équipages des bâtiments marchands : en est-il de même à Tahiti ?

R.—Non, certainement. Des restrictions ont été imposées aux insulaires ; ils n'ont pas, comme ceux de la Nouvelle-Zélande, la liberté de venir à bord des navires.

D.—Est-ce en vertu d'un réglement du gouvernement du pays ?

R.—Oui, c'est le réglement du gouvernement ; il est dû à l'influence des missionnaires.

D.—Les femmes peuvent-elles aller à bord des navires ?

R.—Pas une ; cela leur est interdit.

D.—Le gouvernement de Tahiti a-t-il pu établir et

faire exécuter des réglemens qui maintiennent l'ordre public, et l'observation des lois de la décence, dans les localités visitées par les navires de commerce européen?

R.—Oui.

Le même marin disait dans une Assemblée missionnaire à Exeter-Hall : « J'ai visité les îles de la Mer du Sud, en commencant par celles de la Société. Tous mes compagnons ont été, ainsi que moi, étonnés de trouver une population de mœurs si régulières, si polies, si douces. D'après ce que nous avions entendu, nous nous étions persuadé que la gaieté des indigènes avait fait place à une disposition sombre et morose. Je dois déclarer hautement qu'il n'en est rien. Jamais je n'ai vu de peuple plus gai et plus heureux que celui de Tahiti. Lorsque je résidais dans cette île, j'ai demandé à ceux qui ont visité les îles voisines où n'ont encore pénétré que des missionnaires indigènes, dans quelle condition se trouvaient les habitants; j'ai appris que partout se retrouvaient des résultats semblables.

« Les navires peuvent maintenant aborder dans presque toutes ces îles, et les équipages n'ont pas, comme autrefois, à craindre d'être massacrés par les naturels. Dans toutes les stations missionnaires, ils n'ont pas la moindre violence à redouter. Il m'est pénible d'avoir à ajouter, que plusieurs marins qui ont visité ces îles se sont rendus coupables de la plus noire ingratitude, en dénigrant les travaux des missionnaires, auxquels ils sont peut-être redevables d'avoir été épargnés. Pour ma part, je rends le plus éclatant témoignage aux travaux de la Société des Missions de Londres, travaux dont j'ai vu les résultats. On a dit plusieurs fois, que les indigènes ne se conformaient aux enseignements des missionnaires que lorsqu'ils étaient sous leurs yeux, mais qu'une fois loin de leur surveillance, ils se conduisaient tout diffé-

remment. Je me suis trouvé avec des insulaires sur le sommet des montagnes; ils n'avaient sur eux d'autres regards que ceux d'un étranger que probablement ils ne devaient plus revoir, et leur conduite était aussi décente qu'auparavant. Ils vaquaient avec la même dévotion à leurs prières du matin et du soir, et parlaient des travaux des missionnaires dans les îles voisines avec le même respect et la même effusion que lorsqu'ils étaient dans la plaine auprès de la mer, sous les regards de leurs pasteurs.»

A Exeter-Hall encore, le capitaine Waldegrave, de la marine royale, prononça les parole suivantes, en parlant d'une visite faite en 1829 à Tahiti : « Je trouvai chaque missionnaire à son poste; je visitai toutes les écoles et toutes les églises de ces îles. Je fus, de même que tous les officiers qui m'accompagnaient, véritablement satisfait et réjoui de cette visite. Le premier dimanche après notre arrivée, à six heures et demie du matin, je visitai l'école, et j'y trouvai 117 enfans des deux sexes, qui étudiaient sous la surveillance de M. Pritchard. La classe dura une heure. Jamais je n'avais vu d'enfants plus attentifs, plus désireux d'apprendre, plus respectueux envers leurs instituteurs. Dans la matinée j'assistai au service divin ; la chapelle était encombrée d'assistants; j'y retrouvai la même affluence dans l'après-midi. J'avais rarement vu des congrégations plus attentives, plus recueillies, plus évidemment sous l'influence des motifs chrétiens. D'après ce que je pus observer de la conduite des indigènes, elle me parut convenable et respectueuse, telle qu'on s'attend à la voir dans un pays chrétien...... Je fus l'heureux témoin d'une réunion missionnaire à Raiatea et à Tahaa. Les insulaires et leurs chefs y participèrent, et apportèrent du cuivre, de l'huile, de l'arrow-root, comme contribution pour l'en-

voi de missionnaires indigènes dans les autres îles. Le roi occupa le fauteuil de la présidence, des résolutions furent prises et appuyées, et tout se passa avec le même ordre et la même bienséance que dans l'assemblée devant laquelle j'ai l'honneur de parler aujourd'hui dans Exeter-Hall. On vient de demander quel avait été dans ces îles le résultat de l'introduction du christianisme? Nous savons, par le témoignage de Wallis, de Cook, et des autres navigateurs, que les mœurs des habitants étaient autrefois fort dissolues. Le christianisme a manifesté son triomphe par le changement général opéré dans leur conduite. Jamais je n'ai vu le jour du Seigneur plus religieusement observé.

« Je ne dirai pas que je n'aie point été témoin de quelques exemples de mauvaise conduite : il est impossible de résider quelque temps dans un pays sans apercevoir des irrégularités. Je dois néanmoins reconnaître qu'il faut que les missionnaires aient exercé une bien grande influence pour avoir opéré une si remarquable transformation. Ils travaillaient absolument seuls, et n'avaient d'autre puissance que celle du sentiment religieux. Ils avaient à lutter contre une multitude d'obstacles. Les baleniers américains et européens qui abordaient à Tahiti, y apportaient l'exemple de la plus dangereuse corruption, et sans l'influence du St. Esprit qui conduit l'œuvre des missionnaires, il eut été impossible que les indigènes se laissassent pénétrer par les sentiments religieux, étant exposés en même temps à toutes sortes de sollicitations et d'immoralités. Nous savons par les Rapports de votre Société, que le roi Pomare avait supprimé les distilleries ; mais les baleiniers importaient continuellement des liqueurs spiritueuses, et les distribuaient, pour favoriser, par le moyen de l'ivresse, l'exécution de leurs coupables desseins. Je n'ai pu voir sans une vive émotion le respect que les indigènes témoi-

gnaient à leurs missionnaires quand ils vinrent à bord, et même au milieu d'une espèce de marché qui se tenait sur notre navire. D'où provenait ce respect? il ne pouvait provenir que de la bénédiction de Celui dont ils étaient les fidèles serviteurs, et de l'influence de la grâce divine, manifestée par la conduite constamment pure et honorable des missionnaires. Entourés de tous les moyens de satisfaire leurs passions, ils se sont maintenus irréprochables, et se sont attiré la vénération de tous. Ils paraissent être non les directeurs, mais les amis du roi et des chefs du gouvernement.... Lorsqu'il survient quelques différents, les missionnaires sont appelés à les arranger, non comme juges, mais comme conseillers.»

A son retour d'un voyage dans l'Océanie, le capitaine Gambier, encore de la marine royale d'Angleterre, écrivit au secrétaire de la Société des Missions de Londres, une lettre destinée à la publication, et dans laquelle, parlant de Tahiti, il dit entre autres choses : « Nous visitâmes le lieu où était autrefois un maraï; les beaux arbres plantés dans ce lieu autrefois tenu pour saint, lui donnaient un aspect solennel et imposant. Mais nous ne pûmes nous défendre d'un sentiment douloureux, en apprenant l'ancienne destination de ce lieu, et en nous rappelant, que sous ces arbres aux branches pendantes comme celles du saule pleureur, tant de victimes humaines avaient été sacrifiées, pour complaire aux sentiments superstitieux d'un peuple égaré, ou aux passions sauvages d'un sacerdoce infernal et d'un roi barbare. Quel changement s'est opéré! Pomare, ce roi autrefois si sauvage et si cruel, a reçu dans ce lieu même une sépulture chrétienne. Il est mort dans la foi, après avoir non seulement abjuré les pratiques de son culte idolâtre, mais encore les actions inhumaines qu'il sanctionnait. Ce roi, qui après une victoire faisait un chapelet des têtes des enfants massacrés, et les traînait sur le

rivage pour assouvir sa vengeance, remporta, deux années après sa conversion, une victoire importante sur ses plus dangereux ennemis. Mû par un sentiment d'humanité, il s'abstint de la poursuite des fuyards. Les femmes et les enfants des vaincus, qui autrefois étaient poursuivis de montagne en montagne, massacrés ou jetés dans les précipices sans pitié et sans remords, furent cette fois traités par le roi et ses soldats avec la plus touchante bonté. (1)

« Avant de venir à Tahiti, j'avais entendu parler des succès des missionnaires ; bien que je regardasse ces récits comme exagérés, j'étais cependant persuadé qu'ils avaient fait beaucoup de bien. Je reconnais maintenant que ces récits étaient on ne peut plus réservés ; loin d'avoir exagéré leur succès, les missionnaires l'avaient plutôt atténué. Il m'est impossible de décrire les sentiments que j'ai éprouvés en voyant les pauvres indigènes de Tahiti se rendre à une église protestante, vêtus à l'européenne, portant leurs livres à la main, et dans l'attitude la plus calme et la plus décente. Nous venions de quitter les îles Marquises, dont les habitants sont ce qu'étaient autrefois les Tahitiens, et en voyant une transformation si complète, nous nous croyions le jouet d'un rêve. En reconnaissant

---

(1) Les païens effrayés s'étaient cachés ; mais quand ils virent que les chrétiens ne faisaient aucun mal aux prisonniers, ils s'écrièrent au milieu des buissons ou du sommet des montagnes : « Nous sommes ici, épargnez notre vie pour l'amour de Jésus, votre nouveau Dieu. » Les chrétiens employèrent le reste de la journée à chercher les prisonniers et à les amener au chef ; placé sur l'éminence où quelques heures auparavant il avait recommandé sa petite troupe à la garde de Jéhovah, il recevait avec douceur les victimes tremblantes. Debout à ses côtés, un héraut criait à haute voix : « Soyez-les bien-venus ! vous êtes sauvés par Jésus et par l'influence de la religion d'amour que nous avons embrassée. » Un festin fut préparé aux vaincus. Saisis d'étonnement, ils ne purent manger, mais trois jours après il ne restait plus de traces de paganisme dans l'île.

Rédacteurs.

que c'était bien une réalité, nous ne pûmes nous empêcher d'y voir l'action d'une Providence à laquelle rien n'est impossible. Qui pourrait refuser son estime et sa sympathie aux missionnaires? Guidés par le sentiment du devoir, ils ont abandonné leur pays et toutes ses douceurs, pour une vie d'inquiétude et de péril. Le maître qu'ils servent avec tant de fidélité, leur donnera leur récompense.»

Les voilà donc ces hommes à la parole dure, aux pensées sombres, aux vues ambitieuses, et le voilà cet austère, ce terrible mysticisme qui tient dans la contrainte et plonge dans la décrépitude les libres enfants de la nature; la voilà aussi l'honorable conduite de ces baleiniers, qui non-seulement apportent mais imposent le vice, tantôt par la séduction, tantôt par la violence. Elles doivent être bien véridiques les paroles de ces marins souillés, et il faut se hâter assurément de les croire. Nous pouvons supporter leur haine, mais nous rougirions de leurs éloges, et nous tiendrions leurs louanges pour une opprobre.

Nous désirons bien faire ressortir ce fait, que les habitants de l'île de Tahiti étaient non seulement purs, mais capables; que leurs institutions avaient été renouvelées comme leurs mœurs, qu'ils formaient tout ensemble un peuple heureux et sage. Nous savons ce qu'il y a, nous ne disons pas de malveillant, mais de contradictoire dans les accusations dirigées contre les rapports des missionnaires avec les indigènes. On a dit tour à tour et en même temps : les missionnaires ont sacrifié le présent à l'avenir, ils ont fait des citoyens pour le ciel, ils n'ont pas fait des citoyens pour la terre; ils ont propagé la morale et méprisé les arts, répandu l'Evangile et négligé la civilisation; c'est le premier reproche. Les missionnaires sont devenus des agents politiques, et préoccupés de

cette vie plus que de l'autre, ils se sont fait les maîtres plutôt que les apôtres des peuples sauvages; c'est le second reproche. Nous savons de science très certaine qu'ils ont donné des conseils sans imposer jamais de règle, qu'ils ont appris à gouverner sans jamais gouverner eux-mêmes, et qu'ils sont également louables pour ce qu'ils ont fait et pour ce qu'ils n'ont pas fait. Si l'on veut voir à quelle hauteur de pensées et à quelle pureté de sentiments ils ont élevé des hommes naguère abrutis par le vice, et souillés par le crime, qu'on lise les détails suivants, donnés par un savant français, qu'on n'accusera certes pas de partialité pour les missionnaires. C'est un témoin oculaire qui parle (1)

« Il s'agissait de décider si dans un cas quelconque, le sang de l'homme devait être répandu pour sanctionner les lois faites par une assemblée législative chrétienne. Deux peines étaient proposées : la peine de mort ou le bannissement perpétuel dans quelque île inhabitée.

« Lorsque la question fut proposée, Hitoti, chef de Papiti, se leva, et saluant l'assemblée :

« Sans doute, dit-il, le bannissement est une bonne proposition. Mais les lois de l'Angleterre, de ce pays dont nous avons reçu tant de biens de toute espèce, ne doivent-elles pas être bonnes? Et les lois anglaises ne punissent-elles pas de mort le meurtrier? Eh bien, la pensée qui m'agite est celle-ci : ce que fait l'Angleterre nous ferions bien de le faire. Voilà ma pensée. »

« Il y eut un profond silence, et il est à remarquer que pendant les huit jours que dura la session de ce parlement, il n'y eut jamais deux orateurs debout en même temps; qu'il n'y eut pas de paroles vives échangées entr'eux, et que personne ne pensa à faire valoir ses connaissances

---

(1) L'Océanie, par M. de Rienzi.

aux dépends des autres. Dans le fait, personne ne contredit, ne commenta l'opinion d'un des orateurs qui l'avait précédé, sans relever avec respect ce qu'elle avait de louable, en même temps que par des raisons qu'il exposait avec autant de modestie que de fermeté, il pensait qu'un autre avis devait l'emporter.

« Après avoir porté les yeux tout autour de lui pour voir si personne autre ne s'était levé, Outami se leva : « Le chef de Papiti a bien dit, dit-il; nous avons reçu beaucoup de bonnes choses du bon peuple chrétien de *Beretani* (la Grande-Bretagne). N'est-ce pas elle qui nous a envoyé l'*Area* (l'Evangile)? Mais le discours du chef ne va-t-il pas trop loin? Les lois en Angleterre ne punissent-elles pas aussi de mort les voleurs qui forcent une maison, ceux qui signent un faux nom, ceux qui dérobent un mouton? Et y a-t-il personne à Tahiti qui prétende que ces crimes doivent être punis de mort? Non, non, c'est aller trop loin. Je crois que la loi, telle qu'elle est proposée, est bonne; je puis avoir tort, mais c'est ma pensée. »

« Il y eut un moment de silence, et le chef Oupourarou, à l'air noble et intelligent, se leva : « Mon frère Hitoti, dit-il, qui a proposé de punir de mort le meurtrier, parceque l'Angleterre le fait, s'est trompé; en effet, ce ne sont pas les lois de l'Angleterre qui doivent nous guider, quoiqu'elles soient bonnes. La *Bible* est notre seul guide. Or, le missionnaire Crook nous a parlé un jour sur ce passage : Celui qui a répandu le sang de l'homme, son sang sera répandu par l'homme; et il nous a dit que c'était là le motif de la loi anglaise. Ma pensée est donc d'accord avec Hitoti et contre l'avis d'Outami, non pas cependant à cause de la loi anglaise, mais parceque la Bible l'ordonne. » Les assistants paraissaient tous avoir

été frappés des sentiments exprimés par l'orateur sur l'autorité des Saintes-Ecritures.

« Un autre chef se leva ; il semblait une des colonnes de l'état : « Les chefs qui ont parlé avant moi ont bien parlé. La *Bible*, dit Oupourapou, est un guide parfait ; d'accord : mais que signifie cette parole ? Celui qui aura répandu le sang de l'homme, etc. Ce précepte ne va-t-il pas tellement loin que nous ne pouvons pas plus le suivre jusqu'au bout, que nous ne pouvons observer en entier les lois de l'Angleterre ? Je suis juge, un homme est accusé devant moi, il a répandu le sang, j'ordonne qu'il soit mis à mort. Je répands son sang ; qui donc répandra le mien ? Ici, ne pouvant pas aller aussi loin, je m'arrête. Tel ne peut pas être le sens de ces paroles. Mais peut-être, puisque plusieurs des lois de l'Ancien-Testament ont été abolies par notre Seigneur Jésus-Christ, et que quelques-unes subsistent seulement, peut-être celle-là est-elle une de celles qui ont été abolies. Cependant, je suis ignorant. Quelqu'un pourra-t-il me montrer que dans le Nouveau-Testament notre Sauveur ou ses apôtres ont dit la même chose que ce que nous lisons dans l'Ancien-Testament ? Qu'on me montre un tel précepte dans le Nouveau-Testament, et alors il nous servira de guide.» Une franche approbation se manifesta.

« Ensuite se leva Pati, chef d'Eiméo, autrefois grand prêtre d'Oro, et le premier qui, au péril de sa vie, avait abjuré l'idolâtrie : « Mon cœur, s'écria-t-il, est rempli de pensées ; je suis plein de surprise et de joie, quand je regarde cette maison de Dieu où nous sommes assemblés. Quand je considère qui nous sommes, nous qui tenons si doucement conseil ensemble, c'est pour moi un sujet d'admiration, une chose qui remplit mon cœur de joie. N'est-ce pas l'Evangile qui est notre guide ? Je connais

beaucoup de passages qui défendent de tuer; mais je n'en connais pas un qui commande de le faire. Mais dites-moi, pourquoi les chrétiens punissent-ils? Est-ce par amour de la vengeance, comme nous faisions quand nous étions païens? Rien de cela : les chrétiens n'aiment pas à se venger; ils ne doivent pas être en colère; ils ne sauraient trouver de plaisir à faire du mal. Les châtiments auxquels le criminel est exposé, n'ont-ils pas pour objet de l'empêcher de recommencer, en même temps qu'ils doivent effrayer les autres hommes? Eh bien, le banni envoyé dans une île déserte pourrait-il se rendre coupable de meurtre? Une pareille condamnation n'effrayera-t-elle pas plus que si nous ôtions la vie au criminel? Ma pensée est donc qu'il vaut mieux laisser la loi telle qu'elle est.»

« Un des *Taata rii* (petits hommes), représentant d'un district, vint à son tour, et fut écouté avec la même attention que les puissants personnages qui avaient parlé. Il dit : « Peut-être les chefs ont-ils déjà dit tout ce qui est bon et nécessaire. Néanmoins, comme nous ne sommes pas ici pour adopter telle loi ou telle autre, parce qu'elle est appuyée par tel ou tel homme puissant, et que nous devons, aussi bien que les chefs, jeter ensemble nos pensées, voici ma pensée : tout ce qu'a dit Pati est bon; mais il a oublié de dire qu'un des motifs pour punir (comme l'a dit un missionnaire) est de corriger le criminel et de le rendre bon, s'il est possible. Or, si nous tuons le meurtrier, comment le rendrons-nous meilleur? Si nous l'envoyons dans une île déserte, où il sera livré à lui-même, contraint à réfléchir, Dieu peut juger à propos de faire mourir les mauvaises choses qui sont dans son cœur, et d'y faire naître de bonnes choses; mais si nous le faisons mourir, où ira son âme? »

« D'autres parlèrent dans le même sens, et le résultat de la délibération fut la résolution, prise à l'unanimité, que la

peine du meurtre serait le bannissement, et non la mort. »

« Ainsi, dit M. Rienzi, l'assemblée nationale d'un petit pays relégué à l'extrémité de l'Océanie, d'un pays qui est dans l'enfance de la civilisation, a surpassé l'humanité, la sagesse, le bon sens même des assemblées législatives de notre vieille Europe. Et nous Français, qui avons si souvent donné l'impulsion des mouvements les plus généreux de l'humanité, jusqu'à quand le nom et la loi de Dieu seront-ils bannis de nos Codes et de nos lois criminelles, encore empreintes de barbarie ? Resterons-nous en arrière des sauvages de la Polynésie ? »

Voilà comment on fait les lois, voici comment on les applique, d'après l'ouvrage du même auteur : « Pendant mon séjour à Tahiti, dit M. Laplace, il y avait dans la baie deux baleiniers, l'un de Nantucket et l'autre de Londres. Un des matelots anglais fut tué de deux coups de couteau, par un de ceux du navire américain. Le criminel était né près d'Amsterdam ; il fut arrêté, lié par les naturels, qui remirent à lui faire son procès à trois jours de là. Ce jour arrivé, les juges, les chefs et un grand concours de peuple se réunirent dans le temple bâti par les soins des missionnaires anglais. Le tribunal était un peu en avant de la chaire, le grand juge et les chefs étaient assis sur des bancs des deux côtés ; l'un des missionnaires devait faire l'office d'interprète. Le coupable se trouvait entre deux naturels qui le gardaient. Une table se trouvait au milieu, sur laquelle étaient placés une Bible et le livre de la loi.... Pendant mon absence on avait terminé l'audition des témoins, et nommé un jury composé de six blancs et de six naturels ; ils se retirèrent dans un appartement séparé ; ils ne tardèrent pas à rentrer, et prononcèrent le mot *coupable*. Le grand juge se leva aussitôt, ouvrit le livre de la loi, et lut l'article concernant le meurtre, qui condamnait le criminel.

« Pendant toute cette cérémonie, le juge se comporta de la manière la plus décente, la plus grave et la plus respectable, et tout aussi bien qu'aucun président d'un tribunal de l'Europe.»

Tel était, religieusement et politiquement, l'état de Tahiti : que manquait-il à cette île ? la protection de la France ? elle n'était attaquée par personne ; le papisme ? elle avait beaucoup mieux. La Bible avait commencé l'œuvre, la Bible l'aurait achevée. Les maux de l'avenir appartiendront à ceux qui les auront amenés, et qui auront à en rendre compte à Dieu et aux hommes ; les progrès du passé appartiennent aux hommes généreux et calomniés, qui les ont provoqués au péril de leur vie et par un demi-siècle de travaux.

VARIÉTÉS.

Makea, ancien chef de Rarotonga.

Puisqu'on assure parmi nous que les insulaires de l'Océanie ne savent ni comprendre ni pratiquer l'Evangile, que leur piété contrainte ou hypocrite leur est plus funeste qu'utile, il faut multiplier les preuves, les témoignages, et prouver tour-à-tour, par des faits généraux et par des faits particuliers, que cette accusation est aussi fausse que malveillante, et que dans l'Océanie, comme partout où il est fidèlement annoncé, l'Evangile change également les hommes et les choses. Nous avons parlé d'une île, nous allons parler d'un homme ; le lecteur jugera sur ce double témoignage.

Makea était un des principaux chefs de Rarotonga, île voisine de Tahiti. C'est là que le célèbre martyr Williams, dont la mémoire est si chère aux amis des missions, exerça quelque temps son ministère. Makea descendait d'une des premières familles de l'île. Il était d'une taille peu commune; son regard était imposant; ses jambes et ses pieds étaient très bien tatoués. Naturellement fier et hautain, il avait trouvé un aliment à cette disposition dans le pouvoir illimité dont jouissaient les chefs de l'île : la vie et la mort ne dépendaient littéralement que d'un signe de tête de leur part. Parmi les chefs importants il fut un des derniers à embrasser le christianisme.

En 1828, époque où le missionnaire qui donne ces détails arriva à Rarotonga, Makea et ses sujets étaient déjà chrétiens, mais de nom seulement. Ils n'avaient rejeté qu'un très petit nombre de leurs habitudes païennes. Le chef qui disait avoir renvoyé toutes ses femmes, moins une, en entretenait encore secrétement un grand nombre, peut-être plus que jamais. Toutefois, il se déclarait en faveur de l'Evangile, et il aimait les missionnaires. Il souffrit même à cause de cela quelques persécutions.

Cependant les membres de l'Eglise, qui, du reste, étaient peu nombreux, visitaient leurs voisins et leurs compatriotes pour les solliciter de penser à l'état de leurs âmes. Plusieurs personnes furent rendues attentives à leur salut, et de sérieux desirs se manifestèrent; Makea lui-même commença à être touché de son état de péché devant Dieu, et à soupirer vivement après de meilleurs biens. Il s'enquit soigneusement de la vérité; sa conviction de péché était profonde. « De fier et arrogant, disent les missionnaires, il était devenu doux et soumis comme un agneau.» Presque aussitôt qu'il se reconnut pécheur, et sentit le besoin d'un Sauveur, il se proposa pour être admis dans l'Eglise. Mais connaissant son carac-

tère, les missionnaires crurent devoir attendre des marques plus certaines de la réalité de sa foi, pour le recevoir à la Cène du Seigneur. En mai, 1835, il fut enfin admis avec six autres indigènes.

Depuis lors, jusqu'à ce qu'il fut appelé à joindre l'Église triomphante, il honora toujours par sa vie la doctrine de son Sauveur.

Pendant quelques années Makea avait appartenu à l'école des adultes ; mais malgré tous les efforts du missionnaire, il avait fait peu ou point de progrès. Mais dès qu'il commença à aimer la Parole de Dieu, il s'appliqua avec tant de soin à l'étude, que bientôt il put lire avec facilité, non seulement le dialecte de Rarotonga, mais aussi celui de Tahiti. Il profitait de toutes les occasions d'apprendre à lire et consentait avec beaucoup de plaisir à être instruit par un petit garçon capable de l'enseigner. Il étudiait avec soin les divins Oracles, et souvent il consacrait une grande partie de la journée à les lire et à les méditer. Il était également très attentif à tous les moyens de grâce publics ou particuliers qui lui étaient offerts, et il ne s'absentait jamais du culte, à moins qu'il n'y fut forcé par quelque indisposition.

Le lundi particulièrement, et quelquefois aussi d'autres jours, la maison missionnaire était remplie, le soir, de personnes qui s'y rendaient pour s'entretenir sur le passage qui avait été médité le jour précédent, ainsi que sur d'autres portions de la Parole de Dieu. Makea, qui, comme on peut le supposer, ne manquait pas d'y assister, prenait souvent la parole à la fin de la réunion et faisait, avec une profonde émotion, à lui-même et aux autres, l'application des vérités dont on s'était occupé. Il disait, par exemple : « Ne pensons pas à juger les autres, c'est de nous-mêmes qu'il est ici question. » L'éternité, avec ses réalités, réveillait en lui les plus sérieuses pensées,

quelquefois de vives craintes, que rien ne pouvait calmer que la manifestation de la miséricorde de Dieu dans le don de Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'était sa seule espérance et son seul appui. « Quel monument de l'amour divin! s'écrient les missionnaires; voilà un chef né dans le paganisme, élevé dans toutes les superstitions et dans toutes les cruautés de l'idolâtrie : voilà un despote, qui avait souvent trempé ses mains dans le sang de ses sujets, pour les moindres offenses, peut-être même plusieurs fois sans aucun motif réel; qui s'était habitué à la cruauté tandis qu'il taillait en pièces les malheureuses victimes de son caprice, et suspendait les membres palpitants de leurs corps déchirés dans les diverses parties de son territoire! » Lorsque ce chef régénéré considérait cette face de sa vie passée en présence du jugement à venir, il était quelquefois rempli de consternation et d'horreur, il frémissait à la pensée qu'il rencontrerait ceux qu'il avait autrefois sacrifiés à sa cruauté. Mais voici ce qu'il disait : *Je l'ai fait par ignorance*, et le cœur plein de regrets, il ajoutait : « Pourquoi, habitants de l'Angleterre, avez-vous tant tardé à nous envoyer l'Evangile? » Cette question humiliante, disent les missionnaires, nous a souvent été proposée, tandis que d'autres nous disaient : « Si vous étiez venus plutôt, tel individu, tel chef, tel père, tel frère n'aurait pas été tué. » Où est le cœur chrétien qui ne serait pas touché de semblables paroles?

Makea avait une nombreuse famille. L'aîné de ses fils, chef actuel de Rarotonga, et l'aînée de ses filles sont membres de l'Eglise. C'est ainsi qu'il plaît au Seigneur de bénir ceux qui le craignent, même dans leurs enfants.

Comme on l'a vu, l'Evangile avait profondément agi sur le cœur et sur la conduite de Makea. Un fait encore le fera mieux comprendre. Tandis qu'avant sa conversion il était la terreur de ses sujets, il en fut depuis le grand

bienfaiteur. Dès son admission dans l'Eglise, il commença à se joindre aux autres chrétiens pour visiter les malades, de maison en maison, afin de s'entretenir avec eux des souverains intérêts de leurs âmes. Il y consacrait souvent un jour entier par semaine. Il s'intéressait tout particulièrement en faveur d'un pauvre vieillard, membre de l'Eglise, nommé Theaitai, homme infirme par suite d'une maladie que les natifs appellent le *kovi*. Ce bon vieillard perdit la vue et fut affligé d'une maladie qui le retenait continuellement dans sa maison. Elle le conduisit même à la tombe. Makea, toujours plein de charité, lui envoyait des vêtements et de la nourriture lorsqu'il en avait besoin; et souvent il passait plusieurs heures dans la hutte du pauvre infirme, occupé à s'entretenir avec lui des choses merveilleuses opérées par l'Evangile.

Telle est l'efficace régénératrice du Saint-Esprit quand il entre dans une âme, même souillée par le vice et le sang. Ce nouveau triomphe de l'Evangile s'unit à mille autres pour proclamer hautement son influence bienfaisante autant que puissante.

Dans le mois de mai 1839, Makea fut attaqué par une maladie qui ne le quitta que lorsqu'il eut passé de ce monde de souffrances dans le royaume de Jésus-Christ, où il n'y a plus ni deuil, ni cris, ni travail. Aussi longtemps que ses forces le lui permirent, il se montra toujours désireux de s'entretenir sur des sujets religieux. Il lisait la Parole de Dieu et marquait dans le cours de ses lectures des passages pour en demander l'explication au missionnaire quand celui-ci allait le voir. Le chef tomba ensuite dans une stupeur dont il ne revint plus. Dans cet état, il parlait continuellement, mais d'une manière inintelligible. Cependant ses amis pouvaient quelquefois saisir quelques mots, comme ceux-ci : « Prenez garde! Préparez-vous! « préparez-vous! allons chez le missionnaire nous enqué-

« rir de la Parole de Dieu. » Le 28 octobre, il rendit le dernier soupir, pour aller rejoindre son Sauveur qui l'avait racheté. Le lendemain, sa dépouille mortelle fut transportée dans l'église, suivie de son épouse affligée, de ses enfants en larmes, ainsi que des principaux chefs. Le missionnaire prêcha sur ces paroles : « *Bienheureux sont les morts qui meurent au Seigneur.* »

Le Prédicateur esclave.

Jack est un évangéliste méthodiste ; dans l'une de ses méditations, il fit ce récit. Quand j'étais jeune enfant, il ne se trouvait point de personnes pieuses près du lieu où j'habitais. Mais j'avais un jeune maître de mon âge, qui allait à l'école et qui m'aimait beaucoup. Le soir il venait à la cuisine m'enseigner la leçon qu'il avait lui-même apprise pendant le jour à l'école. Par ce moyen j'appris à lire.

Quand je fus un peu plus grand, nous prenions le Nouveau-Testament, et le lisions ensemble verset après verset. Quand l'un faisait une faute, l'autre le corrigeait, et ainsi nous parvenions à lire bien.

Bientôt nous nous sentîmes l'un et l'autre pécheurs devant Dieu, et nous commençâmes à chercher aussi tous deux le salut de nos âmes. Le Seigneur entendit nos prières et nous donna d'espérer en Christ. Alors, je commençai à tenir des réunions de prière et d'exhortation parmi les gens de couleur.

Mon vieux maître s'aperçut bientôt de ce qui se passait. Il était très irrité surtout de ce que son fils était devenu pieux. Il me défendit de tenir encore des réunions, disant que si je ne me conformais pas à cet ordre il me fouetterait sévèrement.

Je continuai à évangéliser ou à exhorter le dimanche matin et le dimanche soir; et le lundi matin mon vieux maître me frappait et me déchirait le dos avec un fouet de cuir, de manière que je n'avais jamais le temps de guérir. J'étais obligé de faire mon ouvrage chaque jour avec beaucoup de peine. Je vécus ainsi presque un an et demi. Un lundi matin, mon maître, selon sa coutume, avait ordonné à mes compagnons d'esclavage de m'attacher à un arbre dans la cour, après avoir ôté mes habits de dessus mon dos, pour me frapper. C'était un beau jour d'été et le soleil paraissait très brillant. Tout ce qui nous entourait réjouissait les regards. Mon maître vint vers moi d'un air résolu, prit son siége, et il me regarda fixement; mais le fouet pendait encore à son côté. Sa conscience était troublée: ce fut un grand moment dans sa vie.

Hé bien! Jack, dit-il, votre dos est tout couvert de plaies et de cicatrices, et je ne sais où frapper. Jusques à quand, malheureux, vous obstinerez-vous à suivre cette voie? — Je la suivrai, mon maître, aussi longtemps que le Seigneur me laissera la vie, répondis-je. — D'où vous vient cette opiniâtreté? — Mon maître, au matin de la résurrection, quand mon pauvre corps se relèvera de la poudre, je montrerai ces cicatrices à mon Père céleste comme autant de témoignages de ma fidélité. — Mon maître ordonna alors aux autres esclaves de me délier, et m'envoya travailler dans son champ. Il vint le soir très tard, et il arrachait çà et là quelques mauvaises herbes; il s'approcha peu à peu de moi et me fit 'asseoir à terre. Jack, dit-il, il faut que vous me disiez la vérité. Vous savez que, bien longtemps, votre dos a été couvert de blessures; vous avez été livré à un travail pénible, et vous êtes un pauvre esclave. Maintenant, dites-moi, êtes-vous heureux ou non au milieu de tant de misères? — Mon maître, je crois qu'il n'y a personne de plus heureux que moi sur la terre.

— Hé bien! Jack, la religion, dites-vous, vous enseigne à prier pour ceux qui vous outragent. Voulez-vous maintenant prier pour votre vieux maître, Jack? — Oui, mon maître, lui dis-je, de tout mon cœur.... Nous nous mîmes à genoux, et je priai pour lui. Il vint plusieurs fois vers moi. Je priai toujours pour lui dans les champs, jusqu'à ce qu'il trouvât la paix par le sang de l'Agneau. Après cela, nous vécûmes ensemble comme des frères dans la même Eglise. Sur son lit de mort il me rendit ma liberté. Il me recommanda d'annoncer l'Evangile aussi longtemps que je vivrais, et il me dit que je le rencontrerais un jour dans le ciel. J'ai vu, dit Jack, plusieurs chrétiens que j'aimais; mais je n'ai jamais tant aimé personne que mon vieux maître. J'espère que je le trouverai dans le ciel.

NOUVELLES RÉCENTES.

Dernières nouvelles de Tahiti. — Réponses à l'appel du Comité.

L'un des membres du Comité vient de recevoir des nouvelles des missionnaires anglais de l'île de Tahiti. Ces nouvelles, arrivées depuis très peu de jours, sont intéressantes; nous en disons un mot à la hâte, pour satisfaire en quelque mesure la juste sollicitude de nos lecteurs. Le culte catholique venait d'être pompeusement installé dans l'île: parades militaires, fusillades réitérées, musique bruyante, costumes brillants, tout avait été mis à contribution pour donner de l'éclat à l'inauguration d'une église nouvelle. Les indigènes ouvraient de grands yeux et restaient stupéfaits devant ces pompes, ces bruits, cette fantasmagorie;

habitués à la simplicité d'un culte sérieux, ils ne comprenaient rien à ce spectacle éblouissant. Jusqu'ici, grâce à Dieu, ils n'avaient pas été séduits; pas un, à la connaissance des missionnaires, n'avait abandonné l'Evangile pour le catholicisme, pas un n'avait changé de religion. Deux chefs, dès longtemps ennemis du pouvoir actuel, donnaient des inquiétudes; des vues politiques pourraient décider un changement dans leur profession religieuse, qui a toujours été contrainte, peut-être hypocrite. Mais le peuple, dans ce cas, paraît disposé à les honnir comme des traîtres à la religion et à la patrie. Jamais les missionnaires n'avaient reçu de plus grands encouragements, jamais les chrétiens ne s'étaient montrés si fervents, jamais les églises n'avaient été si remplies, jamais les écoles n'avaient été si fréquentées : tous les missionnaires étaient à leur poste, unis, actifs, fermes, mais inquiets, mais menacés; d'un côté, décidés à éviter, autant que possible, toute dispute, toute controverse, et à faire avec sagesse l'œuvre de ministres de paix; de l'autre, résolus à résister à toutes les attaques, à combattre jusqu'au dernier moment, dans le poste difficile, très difficile, peut-être périlleux, où Dieu les a placés. Plus que jamais aimés du peuple, ils étaient surveillés très attentivement par des hommes employés à cet effet; et nos lecteurs savent quels seront les juges des missionnaires en cas de difficultés réelles ou supposées. Le peuple disait avec naïveté, que si les missionnaires catholiques étaient venus les premiers, ils auraient plus facilement réussi, parce que la religion catholique est si semblable à leur ancien culte, que le passage de l'une à l'autre eût été la chose du monde la plus aisée et la plus naturelle.

Chrétiens protestants de France, voulez-vous que les indigènes de Tahiti, désormais vos compatriotes, ignorent qu'il existe en France une Eglise évangélique qui a leur

bien à cœur ? Ne serait-ce pas une honte, ne serait-ce pas un crime que de le leur laisser ignorer ? Déjà le Comité, et il se fait un devoir de l'annoncer, a reçu l'expression des plus vives sympathies ; son appel a trouvé de profonds échos, et les encouragements venus de toutes parts sont nombreux et pressants. L'argent arrive avant qu'on le demande. Que manque-t-il ? des hommes, des hommes chrétiens, zélés, capables et mûrs, car pour une œuvre aussi importante, la sagesse est nécessaire autant que la foi. Un ouvrier s'est déjà présenté ; ministre du Saint-Evangile et d'un âge mûr, il est tout prêt à partir. C'est avec de vives actions de grâces que le Comité a reçu cette offre de services. Mais un ouvrier, est-ce assez ? mais les missionnaires catholiques ne partent-ils pas par douzaines et par vingtaines ? Pasteurs et ministres de l'Eglise réformée de France, en voyant menacée de retomber dans la superstition d'où elle sort à peine, cette jeune Eglise, qui a un double droit à vos sympathies, puisqu'elle est protestante et en quelque sorte française, en voyant cette invasion forcée du catholicisme dans un pays libre et chrétien, en voyant ces missionnaires évangéliques entourés d'adversaires ouverts et cachés, ne sentez-vous pas vos cœurs battre, vos âmes tressaillir, et ne direz vous pas, quelques-uns d'entre vous du moins : Nous irons dans la force du Seigneur montrer aux habitants de Tahiti que le catholicisme n'est pas toute la religion de la France, et qu'il est dans le pays qui les a conquis des frères qui savent les aimer et les secourir !

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉTHULIE.—EXTRAITS DE DEUX LETTRES DE M. PELLISSIER, SOUS LA DATE L'UNE DU 8 NOVEMBRE 1842, L'AUTRE DU 27 MARS 1843.

Occupations multipliées du missionnaire. — Pensées encourageantes. — Baptême de quatorze candidats. — Caractère de leur piété. — Zèle des membres de l'Eglise. — Nouvelle collecte. — Séjour à Béthulie des missionnaires partis de Paris en juin 1842.

« Monsieur le Président et Messieurs,

« Je me suis disposé bien des fois à vous écrire ; mais ç'a été en vain. Mes devoirs me pressent impérieusement de tout côté. Lorsque je pense avoir une minute à moi, on arrive de toutes parts : l'un veut que je lui donne des directions spirituelles, l'autre que je lui accorde quelque soulagement à ses maux corporels, un troisième que je l'assiste dans quelque difficulté embarrassante de la vie. C'est ainsi que les mois et les années s'écoulent sans que je m'en apercoive, et que les rapports que je soutiens avec vous ne sont pas aussi suivis que je le voudrais. Je me promets toujours de vous écrire plus souvent, mais pour être de nouveau désappointé. Dix lunes sont révolues

depuis que je vous ai mis au courant de l'état de Béthulie. Si d'un côté je suis peiné de me voir en retard dans ma correspondance, de l'autre j'ai la conviction intérieure de m'être occupé consciencieusement de l'œuvre du Seigneur. J'ose dire, que je n'ai pas travaillé en vain, et que les encouragements que Dieu m'a donnés sont de nature à réjouir mon cœur. Les barrières que l'ennemi des âmes nous oppose continuellement, n'ont pas encore été assez puissantes pour empêcher la vérité de faire des progrès dans le cœur de nos pauvres Béchuanas. Sa cause triomphera, et bientôt tous les peuples de la terre s'enquerront de la Montagne de Sion et du Rocher de Jacob. Quoique le règne de Dieu ne vienne pas avec éclat, il s'étend et s'affermit pourtant parmi toutes les nations du monde, où le doux son de l'Evangile a retenti. Si nous jugeons de l'avenir par le passé, quelles belles espérances ne pouvons-nous pas concevoir? Il n'y a encore que quelques années que nos églises et nos écoles étaient vides, et aujourd'hui elles sont plus que remplies. Alors nous étions des pasteurs sans troupeau, mais aujourd'hui nous avons des brebis et des agneaux qui se pressent autour de nous et qui réclament tous nos soins. Le Seigneur, qui en si peu de temps a opéré de si grands changements par la prédication de sa Parole, n'étendra-t-il pas son bras puissant pour opérer de plus grandes merveilles encore? Il consommera son œuvre au milieu de nous et parmi toutes les nations du monde. Si dans le temps de l'ignorance la plus profonde, il a su sauver du naufrage le navire de la vérité évangélique, par des instruments faibles, il saura bien le conserver au milieu des flots et des tempêtes, jusqu'à ce que tous les rivages de la terre aient reçu la vie qu'il porte aux hommes.

« De nos jours, peut-être plus que jamais, le Seigneur se plait à répandre son Esprit vivifiant sur les enfants

des hommes. Cette malheureuse Afrique, jadis plongée dans l'indifférence la plus funeste, commence à sortir de son état de torpeur et de mort. La malédiction prononcée sur elle disparaît, les os secs se raniment. Les Béchuanas, si longtemps sourds à nos instructions et aux appels du Sauveur, accourent dans nos églises avec des cœurs repentants et contrits, pour implorer le pardon de leurs péchés. Béthulie, qui semblait demeurer en arrière, se réveille.

« Le Seigneur m'a encore accordé la grâce de pouvoir administrer le baptême à quatorze adultes, après m'être suffisamment assuré, pendant plus d'un an, de leurs connaissances et de leur foi. Cette intéressante cérémonie a eu lieu le 30 octobre dernier, au milieu d'un silence et d'une attention remarquables. Les néophytes prirent l'engagement de servir le Seigneur en présence d'un nombreux auditoire. Dans cette occasion solennelle plusieurs fondirent en larmes. Les écailles tombèrent de leurs yeux, et le Seigneur se fit jour dans leurs cœurs. Le lendemain plusieurs personnes vinrent me demander ce qu'il fallait faire pour être sauvé. Spectacle touchant ! Que n'étiez-vous au milieu de nous pour être témoins de la conversion de ces pauvres païens, qui il n'y a que peu de jours vivaient sans Dieu et sans espérance au monde ! Ils vous auraient bénis, de ce que lorsqu'ils étaient dans l'ignorance vous avez été émus de compassion envers eux, et leur avez fait porter les trésors inappréciables de l'Evangile; et vous à votre tour vous auriez éprouvé une joie inexprimable en voyant vos travaux couronnés de si beaux succès. Non, ce n'est pas en vain que nos frères de France se sont imposé des sacrifices pour faire parvenir la parole de vie aux pauvres Béchuanas. Ceux-ci ne se sont pas rendus indignes du royaume des cieux ; vos messagers de bonne nouvelle ont trouvé accès auprès de leurs cœurs. Un

vaste champ s'ouvre devant eux. Mais de même que le laboureur avant de pouvoir jouir du fruits de ses travaux rencontre des difficultés presque insurmontables, tandis qu'il défriche un sol encore inculte, de même en arrivant chez un peuple grossier, le missionnaire trouve des obstacles qui l'arrêtent. Le choc de sa charrue s'émousse et casse, sa science échoue, ses raisonnements ne convainquent pas. Qu'il parle, appuyé sur l'expérience ou sur la raison, il ne réussit pas plus d'une manière que de l'autre. Le manque d'éducation et de sentiments lui offre des barrières insurmontables. C'est un rocher contre lequel on peut frapper à coups redoublés sans en faire sortir un éclat. Mais lorsque le Créateur et le Réformateur de l'univers dit : que la lumière luise, elle luit. Ce qui est impossible à l'homme, un Agent supérieur l'opère. A la place des ronces et des épines, il fait croître le froment. Lorsque nous arrivâmes au milieu de ce peuple ignorant et grossier, qui aurait dit que nous serions témoins de choses si étonnantes ! Celui qui présida à la naissance du christianisme et à son développement, est aussi celui qui a présidé au milieu de nous. Les pécheurs se convertir, être baptisés, oh ! miracle de l'œuvre divine ! C'est ici que nous pouvons appliquer les paroles du Sauveur à ses disciples : « Heureux les yeux qui voyent ce que vous voyez ; car je vous dis que plusieurs rois et plusieurs prophètes ont désiré de voir ce que vous voyez et ne l'ont pas vu, et d'entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. »

« Si nos récipiendaires n'étaient pas si nombreux, il me serait doux, Messieurs, de vous les faire connaître par quelques traits particuliers ; ces détails vous feraient plaisir sans doute, et ils vous initieraient davantage encore à l'œuvre qui nous occupe. Si vous pouviez, pour un moment, vous transporter au milieu de nous, quelle

joie n'éprouveriez-vous pas en voyant ces chers enfants de l'Evangile! Leur simplicité vous plairait. Chez eux, il n'y a rien d'apprêté. Ils parlent comme ils sentent. Une timidité malentendue ne se fait pas remarquer dans leur christianisme. Chacun parle en présence de ses frères comme il parlerait étant seul. Encore dans l'enfance, leur jugement et leur discernement sont peu exercés. Ils sont vivifiés par la chaleur régénératrice du Soleil de justice, longtemps avant de pouvoir en analyser les rayons bienfaisants. Naturellement dépourvus d'idées de temps, il n'est pas rare de les voir commettre des anachronismes qu'on ne pardonnerait pas à des Européens. (1) Ils sont meilleurs chrétiens qu'historiens. Leur foi est solide et leur piété sincère. Plus ils sont éclairés, plus ils sont consciencieux. Craignant de dévier des règles de l'Ecriture-Sainte, ils me questionnent souvent sur des détails de conduite. Enfin, ce sont des agneaux tendres qu'il faut nourrir de lait. Cependant plusieurs ont de la fermeté, comme l'exemple suivant le montre.

« Depuis que Sété, baptisé dernièrement, a fait profession d'appartenir à Christ, sa foi a été continuellement mise à l'épreuve. Tous ceux qui étaient ses amis dans son état d'ignorance se sont tournés contre lui. Ses proches parents se sont montrés les plus acharnés. On s'y est pris de toutes les manières pour l'éloigner de l'Evangile. «Veux-tu faire mieux, lui a-t-on dit, que tes ancêtres et nous n'avons fait? Est-ce parce que tu nous méprises, que tu nous abandonnes? Ne renonce pas à ces coutumes nationales dans lesquelles tu as été élevé. Tu nous fais honte auprès de ceux qui te connaissent, etc. » Ne pouvant

(1) Aucun des indigènes du sud de l'Afrique ne se donne la peine decompter les années: il vit et meurt sans avoir une idée du temps qu'il a passé dans ce monde.

l'ébranler par des paroles, on voulut en venir à des faits. On le menaça de lui enlever sa femme. Les parents de celle-ci, à l'instigation de ceux de son mari, vinrent même de plus de quarante lieues pour lui ôter leur fille, s'il ne renonçait pas à ses nouvelles opinions. Désarmés par ses discours pleins de douceur, ils s'en retournèrent sans avoir exécuté leur projet. Sa femme, au lieu de prendre son parti, s'est mise du côté de ses ennemis pour le persécuter. Lorsqu'il pensait faire bénir son mariage dans l'Eglise, elle et tous les siens s'y opposèrent de toutes leurs forces. Triste et inquiet, il vint me consulter, pour savoir ce qu'il fallait faire pour se conformer à la volonté de Dieu. Au milieu de ces difficultés, il ne s'est pas laissé décourager, il marche d'un pas ferme. Il est prêt à faire le sacrifice de tout ce qu'il possède pour l'amour du Seigneur. . . . . »

« Au milieu de l'opposition et des obstacles que nous rencontrons journellement, le Seigneur ne se laisse pas sans témoignage. Il touche et convertit nos Béchuanas, qui jusqu'à présent étaient restés étrangers aux vérités du salut. Notre petit troupeau, qui se compose de quarante-deux membres, nous donne aussi des sujets de joie et d'encouragement. Les préoccupations et les embarras de leur position ne les ont pas empêchés de faire des progrès dans la vie chrétienne. Ils aiment à s'entretenir des consolations et des promesses que la Parole de Dieu leur offre. La perspective d'un bonheur après cette vie de pélerinage et de misères les soutient et les anime. Autrefois, ils trouvaient tous leurs plaisirs dans leurs passions charnelles; maintenant, ils s'égaient en Dieu, dans l'espérance d'une immortalité glorieuse. Leur zèle va croissant : ils ne cachent pas leurs sentiments en présence de leurs connaissances et de leurs amis. Ils les exhortent à croire au Sauveur pour avoir la vie éternelle. Le salut des païens

les intéresse. Dans leurs prières, ils aiment à intercéder pour eux au pied du trône de la grâce. Leina, que nous avions suspendu de la Sainte-Cène pendant quelque temps, a été réadmis. La collecte faite pour votre Société parmi nos Béchuanas, vous prouvera mieux que des paroles que l'œuvre du Seigneur avance et s'affermit. La collecte s'élève à 607 fr. 62½ c. Tous ceux qui ont souscrit sont chrétiens ou très-bien disposés pour le royaume des cieux. (1) Ce que nous vous envoyons, recevez-le, Messieurs, comme la pite de la veuve et comme un signe de réveil. Nos Béchuanas sont généralement pauvres. La majorité d'entre eux ne font pas souvent un repas par jour. La sécheresse a été si forte l'année passée, que beaucoup de gens se sont vus dépourvus de tout moyen de subsistance. Leurs jardins et leurs champs de blé ont manqué. Par suite d'un soleil brûlant, qui a desséché jusqu'au dernier brin d'herbe, beaucoup de leurs bestiaux sont morts de faim. Les sauterelles, qui sont l'un des plus grands fléaux que Dieu envoie aux habitants du sud de l'Afrique, deviennent souvent, dans le temps de famine, un moyen de subsistance pour nos Béchuanas. Ainsi en donnant, nos fidèles donnent de leur nécessaire; ils donnent, parce qu'ils ont compris que c'est un des plus sacrés devoirs du chrétien, que de contribuer à l'avancement du règne de Dieu dans tout le monde. Ces enfants en la foi, que vous avez engendrés, et qui vous bénissent pour les biens spirituels dont vous les avez enrichis, cherchent aussi à se susciter une postérité par leurs prières et par leurs offrandes.

« Je ne terminerai pas cette lettre sans vous exprimer

---

(1) La liste des noms sera publiée dans le prochain Rapport annuel du Comité.

Rédacteurs.

le bonheur que j'ai éprouvé en voyant arriver à Béthulie les frères et les sœurs que vous nous avez envoyés, pour nous aider dans le champ où nous les avons précédés. Il me serait difficile de vous décrire les sentiments qui, en un clin-d'œil, se sont emparés de mon cœur, tandis que je donnais une main d'association à des collaborateurs et à des compatriotes. Des souvenirs chers et précieux, que les occupations de la vie missionnaire avait un peu affaiblis, sont venus se retracer dans mon esprit d'une manière vive et triste. O ma patrie! ô mes amis! vous reverrai-je encore une fois? Vous ai-je fait mes adieux pour toujours? Oui, pour toujours; il n'y a pas de temps à perdre. Encore quelques jours, quelques veilles, quelques luttes, quelques triomphes, et le Seigneur qui nous a employés dans sa vigne, viendra nous demander compte des talents qu'il nous a confiés.

« De leur côté, les frères furent agréablement surpris. Pour la première fois, ils se voyaient entourés de Béchuanas, qui se réjouissaient de l'arrivée des messagers de paix. Ils trouvaient plus et moins qu'ils ne s'étaient attendus à trouver. Tout leur paraissait nouveau; ils n'avaient encore rien vu de pareil. Ils étaient arrivés au commencement de novembre; ils nous ont quittés il n'y a que quelques jours pour aller choisir dans le pays de Moshesh les postes respectifs qu'ils doivent occuper à l'avenir. J'espère que les trois mois qu'ils ont passés à Béthulie auront servi à les préparer pour la mission qu'ils vont fonder, en les mettant au fait de bien des choses dont la connaissance ne peut que leur être bien utile au début de leur ministère. Il n'est pas nécessaire de vous dire combien leur société nous a été agréable et profitable. Que Dieu soit avec eux comme il a été avec nous; mais qu'il les préserve des épreuves par lesquelles il nous a fallu passer, ou s'il lui plaît dans sa sagesse infinie

de les affliger, qu'il leur donne plus de patience et de résignation que nous n'en avons eu.

« Croyez-moi, &c., &c.

« J. P. PELLISSIER.»

Danger de la Mission française au sud d'Afrique, par suite de l'établissement et des agressions des Boers au nord de la colonie.

L'œuvre que la Société des Missions évangéliques de Paris a fondée au sud de l'Afrique, cette œuvre que Dieu a enrichie de tant de bénédictions et qui en quelques années a fait de si beaux, de si admirables progrès, se trouve aujourd'hui menacée sur presque tous ses points.

Lorsque les fermiers établis au-delà des limites de la colonie eurent consommé l'acte de leur exil volontaire, nous eûmes grand soin de signaler leurs démarches, leurs griefs, leurs désirs, leurs guerres, leurs succès, le mal qu'ils avaient fait, celui qu'ils menacaient de faire. (1) Nous sentions la gravité de ces événements, nous en prévoyions les conséquences possibles, probables : deux missions détruites, l'une chez Mosélékatsi, l'autre chez Dingan, étaient de sérieux avertissements. Nos missionnaires ont toujours conçu des inquiétudes du voisinage dangereux des Boers; aujourd'hui ils nous communiquent à ce sujet des réflexions et des faits qui justifient bien malheureusement leurs craintes et les nôtres. Ils ne jettent pas, et nous ne jetons pas un cri d'alarme; le bras du Seigneur peut se déployer et éloigner le danger; cependant ils signalent un état de choses grave, et nous croyons de notre devoir de le faire bien connaître à nos lecteurs, afin qu'ils en fassent dès à présent un sujet de sollicitude

---

(1) Voyez entr'autres XIIIe année, pages 365 et suiv. XIVe année pages 315 et suiv.

chrétienne et de ferventes prières. Le danger est général, puisqu'on le signale de presque partout, ainsi qu'on va le voir.

Station de Béthulie. M. Pellissier sous la date du 8 novembre 1842 : « Les succès dont Dieu a daigné couronner mes faibles efforts ont dépassé mon attente. Le pays étant dans un état déplorable de commotions politiques, je craignais beaucoup cette année de voir notre œuvre entravée et peut-être détruite. L'affaire des Griquois était à peine terminée, (1) que nous nous sommes vus cernés de toutes parts par des ennemis plus redoutables que ceux qui nous avaient inquiétés pendant longtemps. Les fermiers voulant s'approprier le pays, je me suis vu obligé de soutenir des rapports continuels avec les autorités de la colonie, afin de conserver l'indépendance de notre institution missionnaire. Pour vous mettre au fait des événements, il est nécessaire de vous donner une courte esquisse de l'émigration des colons hollandais. (2)

« A la suite de la guerre caffre en 1839, les fermiers qui avaient été le plus exposés aux ravages de ce fléau, et qui avaient fait de grandes pertes, s'attendaient à recevoir quelque dédommagement de la part du gouvernement anglais ; n'en recevant aucun, ils prirent la résolution de secouer le joug de leurs souverains. Dans peu de temps les frontières de la Cafrerie se vidèrent. Le mouvement, d'abord concentré sur un seul point, se communiqua bientôt aux extrémités les plus éloignées de la colonie. Il se trouva partout des mécontents. Ceux même qui jouissaient de la plus grande prospérité furent entrainés par le torrent. Ils avaient un pays en vue, Natal, qu'ils s'imaginaient être le pays par excellence. Ceux qui y arrivent

(1) Voyez XVII[e] année, p. 281 et suiv.

(2) Bien que nous l'ayons nous-mêmes racontée, dans les pages déjà indiquées, nous donnons ces nouveaux détails pour ceux qui n'auraient pas les premiers dans la mémoire.

les premiers envoyent aux autres les détails les plus enchanteurs. Il n'y a pas de pays meilleur que celui-là, c'est la Canaan promise au peuple de Dieu. L'imagination des colons hollandais s'échauffe, bientôt c'est un honneur que d'émigrer. L'émancipation des esclaves, qui arrive, hâte les départs. Ce nouvel acte d'humanité du gouvernement anglais les irrite et leur fait pousser des cris de vengeance. La passion qui les domine et les aveugle leur fait oublier tous les privilèges tant temporels que spirituels dont ils jouissent. Ils vendent leurs biens et passent les frontières de la colonie, pendant six ans, sans rencontrer la moindre opposition de la part du gouvernement.

« Leur arrivée imprévue à Natal jette l'épouvante dans le cœur des Zoulas. L'apparition des Danois sur les côtes d'Angleterre ne causa pas plus de surprise que celle des fermiers n'en a causé à Natal. Dingan, le roi des Zoulas, ne se croit plus en sureté. Sa liberté est en danger. On lui demande l'hospitalité, il la donne parce qu'il ne peut la refuser. Mais en même temps il cherche dans son esprit des expédients pour se venger de l'intrusion d'un peuple qu'il ne connaît pas. Il en trouve un. Il envoie un messager aux émigrants pour les engager à se rendre auprès de lui pour traiter de grandes affaires. Dociles à son invitation, les fermiers se dirigent vers la demeure du chef cafre au nombre de soixante hommes, ayant à leur tête Peter Meuritz. Arrivés, ils descendent de cheval, posent leurs armes, et s'avancent vers le roi, qui aussitôt donne le signal d'attaque à son embuscade (1). En un clin d'œil tous les fermiers sonts faits prisonniers et conduits à la colline fatale, où ils devaient être mis à mort. En même temps l'alarme est jetée dans le camp des

---

(1) D'autres disent que c'est au milieu d'un festin que cet horrible assassinat eut lieu. *Rédacteurs.*

Boers. Les troupes de Dingan fondent sur eux et en tuent un grand nombre. Néanmoins les fermiers, inférieurs en nombre, mais mieux armés, mettent les Zoulas en fuite ; dans des luttes subséquentes, ils anéantissent le pouvoir de Dingan et subjuguent son peuple. Devenus maîtres de Natal, il ne leur reste plus qu'à se constituer en république et à se soustraire aux lois britanniques. Un conseil est formé, et Prétorius en est nommé président.

« Le gouverneur du Cap, ignorant jusqu'à quel point allait la haine des fermiers contre l'autorité anglaise, se contenta d'envoyer environ deux cents hommes à Natal, plutôt pour les intimider que pour les faire rentrer dans l'ordre. A leur approche les émigrants dressèrent des embûches et tuèrent plusieurs soldats. Ceux qui échappèrent au feu furent obligés de se retrancher jusqu'à ce qu'un secours leur fut envoyé. Peu de temps après, dans le courant du mois de juillet, deux vaisseaux de guerre ayant paru dans la baie de Natal avec mille hommes à bord, pour assister les soldats infortunés qui étaient réduits depuis plusieurs semaines à manger de la chair de cheval, les fermiers furent bientôt forcés de battre en retraite. Un traité de paix fut conclu et signé en moins de trois jours, et la plus grande partie des troupes se retirèrent sans que la majorité des Boers eut été subjuguée. Il est arrivé de là, qu'on a fait courir le bruit parmi tous les fermiers qui sont fixés au nord de Natal jusqu'à la rivière Fal, et à l'ouest jusqu'au fleuve Orange, que les Anglais ont demandé la paix, et qu'une suspension d'armes de six mois leur a été accordée. (1)

« A l'ouïe de ces nouvelles, les émigrants se sont sentis

(1) La soumission des Boers avait été annoncée par les feuilles publiques, comme complète et définitive, ce qui explique les réflexions que nous avons faites à ce sujet, XVIIe année, p. 446 et suiv.

plus forts que jamais. Ils ont considéré tout le pays comme leur appartenant. Dans le cas où les tribus aborigènes ne voudraient pas se soumettre aux lois de leur république, ils ont décidé leur destruction et celle des missionnaires. Ce qu'ils cherchent, c'est du terrain et des esclaves. Les indigènes, entourés d'ennemis aussi redoutables, sont dans des appréhensions très sérieuses. A peine deux mois se sont écoulés depuis les affaires de Natal, que les fermiers fomentent de nouveaux troubles dans les environs de Béthulie. Ils bravent tout le monde, ils jettent le gant aux anglais et aux indigènes. Ceux qui étaient placés sur les frontières de la colonie, s'assemblent au nombre de quatre cents, ayant à leur tête Moké, délégué par le président du conseil, pour planter une borne auprès du fleuve Orange, à deux lieues à l'ouest de cette station. Le bruit court qu'ils se rendent à Béthulie, pour chasser les Béchuanas avec leur missionnaire. Instruit de leurs dispositions, je ne me fiai pas trop à eux; j'allai immédiatement avertir les autorités coloniales, qui prirent aussitôt des mesures pour se trouver le 24 du mois dernier sur le lieu où la borne républicaine devait être plantée; elles voulaient chercher à détourner les Boers de l'attaque qu'ils avaient méditée contre Béthulie. Lorsque ceux-ci approchèrent de la station, nos Béchuanas furent dans une très grande crainte, ne sachant pas quelles étaient leurs intentions. Mais à notre grand étonnement, ils passèrent sans nous maltraiter, se contentant de dire à Lepui, que tout le terrain de Béthulie leur appartenait, et qu'il était, lui, ainsi que son peuple, sous les lois de leur république.

« Ce sont là, Messieurs, les circonstances embarrassantes dans lesquelles nous nous trouvons. S'il est vrai que le pays doive être sous la jurisdiction des émigrants, nous serons bientôt entravés dans l'œuvre dont nous nous

occupons. Les natifs seront opprimés, tous les moyens de subsistance leur seront ôtés. Ils n'auront bientôt plus de paturages pour faire paître leur bétail, car les envahisseurs du pays ne veulent pas avoir les indigènes pour sujets, mais pour esclaves.

« Cependant j'espère que nous ne serons pas tout à fait abandonnés à la merci des émigrants, vu que les autorités de la colonie m'ont assuré que le gouvernement ne tardera pas à prendre des mesures pour empêcher que les natifs ne soient opprimés, et pour faire rentrer les rebelles dans l'ordre. En attendant, nos Béchuanas sont alarmés, ils parlent déjà de partir et de se diriger vers le nord, pour se soustraire à l'avidité de leurs ennemis. Dieu règne, nous nous confions en lui. Il ne permettra pas que son œuvre soit détruite par la main des méchants. Il saura venir à notre secours dans le temps convenable. Ce dont nous nous réjouissons maintenant, ce sont des progrès que sa Parole fait parmi nos Béchuanas, malgré tous les efforts de Satan pour distraire les esprits et les éloigner de la vérité. La main qui nous a bénis et guidés jusqu'à présent, sera avec nous encore pour faire tourner en bien ce que nos ennemis pensent en mal.»

Sous la date du 27 mars 1843, M. Pellissier mandait encore ce qui suit sur le même sujet : « Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, notre position ne s'est pas améliorée. Si le gouvernement anglais ne nous avait pas donné quelque lueur d'espérance, qu'il ne verrait pas d'un œil indifférent la conduite des émigrants, nos inquiétudes se seraient multipliées, car leur audace a toujours été en empirant. Ils ont un esprit d'aveuglement qui les fait pénétrer plus avant dans la perdition. Ils s'y sont pris de toutes les manières pour soulever les natifs contre eux; mais ceux-ci, sentant leur faiblesse, ont préféré souffrir avec patience des oppressions réitérées, pour ne

pas donner à leurs adversaires des raisons apparentes de les exterminer. On dirait que les émigrants se font un cas de conscience de s'emparer du pays sans répandre de sang. Ils ont maltraité plusieurs de nos Béchuanas dans les champs, ils ont pris possession de quelques-unes de nos fontaines par force, et ils nous ont envoyé des messages insolents à plusieurs reprises. Nous avons fermé nos yeux et nos oreilles pour ne rien voir et ne rien entendre.

« Les Griquois qui ne sont pas plus heureux que nous, mais sont beaucoup plus nombreux, se sont vus sur le point d'être attaqués par les émigrants. L'ennemi fut à leur porte ; six cents hommes y demeurèrent pendant une dixaine de jours. Tandis qu'on se préparait de part et d'autre à une bataille prochaine, la nouvelle arriva aux fermiers que son Excellence le Lieutenant-gouverneur des frontières orientales de la colonie, était en route avec mille hommes pour protéger les indigènes contre leurs adversaires. Ils furent entièrement déconcertés. Trop faibles pour faire face aux Griquois et aux Anglais, ils abandonnèrent leur camp et se dispersèrent. Ceci eût lieu vers la fin de novembre dernier.

« Lorsque les troupes furent arrivées à Colesberg, le Lieutenant-gouverneur publia une proclamation, par laquelle il faisait connaître aux émigrants que le gouvernement ne souffrirait jamais qu'ils empiétassent sur le terrain et sur les droits des natifs ; il ajoutait que ceux qui opprimeraient les tribus indigènes, seraient exposés à toute la rigueur des lois pénales de la colonie. Le Lieutenant-gouverneur, décidé à ramener les émigrés à l'obéissance, se proposait de traverser l'Orange. Il n'attendait que de nouvelles forces. Mais il apprit que les Cafres faisaient des préparatifs de guerre contre la colonie. Cela suffit pour le décider à revenir sur ses pas sans délai, avec la

plus grande partie des troupes qu'il avait amenées avec lui. Il ne laissa à Colesberg que trois cent cinquante soldats pour défendre ce village.

« Les émigrants, qui tout en se concentrant ne faisaient plus autant de bravades, une fois les forces militaires parties, se sont montrés plus audacieux que jamais. Ils s'imaginent vraiment dans leur ignorance que les Anglais les craignent et les redoutent. Ce n'est plus à des paroles qu'ils s'en tiennent, ils veulent en venir à des faits. Ils se figurent qu'ils sont maintenant les maîtres du pays. Moké, revêtu du même pouvoir que Prétorius à Natal, après avoir décidé en plein conseil de prendre possession du pays sans plus tarder, députa le 20 du courant deux de ses principaux hommes auprès du chef Lepui, pour lui faire savoir que tout le pays est en son pouvoir, que lui, Lepui, peut rester où il est avec ses gens, pourvu qu'il se soumette au gouvernement de la république de Natal. Moké est maintenant occupé à distribuer à ses gens les fontaines du pays. Nous nous attendons chaque jour à ce que nos Béchuanas soient refoulés et chassés avec leur bétail des fontaines auprès desquelles ils font paître leurs troupeaux. Il faudra pour le moment que les habitants de la station soient les témoins impassibles de la plus grande violation de leurs droits. Ils sont trop faibles pour opposer de la résistance. J'ai informé le préfet Rawstorne des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons actuellement. Il m'a donné la réponse suivante, que je vais transcrire mot à mot dans la langue dans laquelle elle m'a été écrite.»

En voici la traduction littérale : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre du 25 courant et j'éprouve beaucoup de regret, en apprenant le renouvellement des procédés injustes des fermiers émigrants.

« J'avais déjà été instruit de la réunion fixée pour la fin du présent mois, mais j'avais entretenu l'espérance qu'elle leur aurait été une occasion de considérer leur position vis-à-vis du gouvernement, et qu'elle aurait amené une soumission de leur part; mais si les Field Cornets Hein et Snyman ont été officiellement autorisés et ont fidèlement accompli leur mandat, il paraît que de nouvelles agitations et de nouvelles violences sont méditées.

« Je suis tout-à-fait sans ordre pour offrir au chef (Lepui) des avis *de la part du gouvernement* sur la conduite à tenir en cas d'agression par les Boers, ainsi que vous le demandez dans votre lettre, mais je transmettrai aussitôt que possible votre lettre au Lieutenant-gouverneur, et je lui demandrai des instructions; en même temps, je sens qu'il est de mon devoir de vous offrir mon opinion personnelle fondée sur la connaissance que je puis avoir des vues et des désirs du gouvernement.

« L'intention arrêtée du gouvernement a été pleinement exprimée, particulièrement dans la proclamation du 7 septembre 1842; il désire protéger les tribus indigènes contre toute violation de leurs droits, réprimer les agressions de la part des émigrants, et je crois pleinement, en conséquence, que lorsqu'une nécessité d'agir en faveur de ces tribus paraîtra clairement, des mesures convenables et efficaces seront prises par le gouvernement pour leur protection.

« Si cependant quelque circonstance réclamait immédiatement une décision dans la conduite du chef, pour résister à une agression des Boers, tandis que les secours du gouvernement pourraient être éloignés, je ne puis que lui recommander de peser avec soin et sans passion les chances qu'il peut avoir en opposant une résistance à des

agressions de cette nature; il doit surtout éviter, ainsi que son peuple, d'engager aucun conflit douteux; il pourrait aboutir à leur destruction, ce qui serait à regretter en proportion de la certitude d'un secours éventuel et efficace du gouvernement.

« C'est pourquoi je recommande fortement à Lepui, s'il a la moindre raison de douter de ses forces pour défendre efficacement ses droits légitimes par ses propres ressources, de temporiser et de persister dans une forte protestation contre la violence et les injustices commises contre lui, plutôt que de s'engager dans une lutte inégale.»

Après nous avoir communiqué la lettre du Préfet, M. Pellissier ajoute : «Tout bien considéré, il n'y a humainement parlant que la prompte intervention du gouvernement qui puisse nous sauver des maux qui nous menacent, en mettant fin à la rébellion des émigrants. Aussi longtemps que le pays sera en leur pouvoir, nos efforts seront paralysés. Les natifs, étant opprimés et dépourvus de tout moyen de subsistance, seront obligés de se disperser. Nous ne sommes pas encore arrivés à ce point, mais les événements semblent nous y conduire rapidement. Quoique le mal soit déjà grand, nous avons confiance au Seigneur, qui ne permettra pas que son œuvre soit arrêtée par les passions des hommes. C'est au milieu des obstacles que l'Évangile a dissipé les ténèbres qui enveloppent naturellement le cœur de l'homme. Lorsque nous croyons que tout est perdu, c'est alors que tout est sauvé. La parole que nous annonçons est trop bonne, trop pure, trop régénératrice, trop opposée aux vices des pauvres mortels, pour que l'ennemi acharné des âmes ne cherche pas à l'entraver dans ses heureux effets.

« Les Griquois, qui par rapport au pays ne nous troublent plus, cherchent à nous nuire d'une autre ma-

nière. Ils sont pleins de malice et de ruse; ce qu'ils n'ont pu faire par la force, ils veulent l'exécuter sous main. Jaloux de ce que nos pauvres Béchuanas les devancent dans le royaume des cieux, ils emploient toute leur influence pour les éloigner de la vérité et pour les prévenir contre leur missionnaire.»

Station de Béerséba. — M. Maeder écrit, sous la date du 1er avril, que la station est dans l'agitation et l'inquiétude; que les Boers montrent des intentions hostiles et ont des projets ambitieux; que les indigènes craignent leur voisinage, au point qu'une centaine ont quitté la station. Les missionnaires eux-mêmes sont surveillés de si près que M. Maeder est obligé d'écrire le mot Boers en intervertissant l'ordre des lettres, et qu'il ne pourrait dire ce qu'il sait des fermiers, sans danger pour sa personne.

Station de Thaba-Bossiou. — M. Casalis; 21 février: « Le pays est dans une grande agitation, à l'occasion des Boers, qui se sont constitués en république, à Natal et dans ces quartiers-ci. Un régiment anglais est sur l'Orange, et les Boers ont été sommés de se soumettre à leur souverain. Je ne sais comment tout cela finira. Des frères, dont la voie est moins obstruée, ont dû vous en écrire; quant à nous, nous ne pourrons écrire avec détail sur ce sujet que plus tard. *Epistolarum vincula à Batavis laxantur* » (les cachets des lettres sont brisés par les Hollandais).

Station de Morija. — M. Arbousset; 24 février: « Le pays est en paix; mais les troupes anglaises sont à la porte; elles ont mission de rappeler les Βοερς (Boers) émigrés à l'obéissance aux lois britanniques, qui vont probablement être proclamées depuis l'Orange jusqu'à Natal. Qui sait tout ce qui va se passer? les divers changements qui vont avoir lieu? Rien qu'antipathie et résistance à attendre des Hollandais émigrés, et toute l'Afrique devant eux...

S'ils ont quelque succès, les missionnaires et les naturels sont en grand danger. Les Bassoutos resteront neutres, et la plupart des autres indigènes aussi, à ce que je crois. Dieu veuille tout faire tourner au bien de ces peuples et de son règne de grâce ! »

Station de Mékuatling. — M. Daumas; 15 octobre 1842 : « Nous avons souvent mentionné dans nos journaux les émigrations nombreuses qui ont eu lieu dans ce pays depuis six à sept ans. Les premières n'eurent rien d'hostile envers les naturels. Les Boers se fixaient généralement dans des endroits éloignés, ou demandaient aux chefs indigènes la permission de s'établir dans leurs terres, moyennant une rétribution... Les Boers considèrent les missionnaires anglais comme leurs ennemis. Dernièrement, des lettres de l'un des ouvriers de la Société des Missions wesleyennes ont été saisies, mal interprêtées par eux, de sorte que le missionnaire a failli devenir victime de leur fureur. C'est la crainte que mes lettres n'eussent le même sort, qui m'a empêché de vous écrire plus tôt. »

Station de Friedau. — M. Pfrimmer écrit le 2 septembre 1842, que le mois d'avril précédent il avait reçu un message de la part des Boers, portant que puisqu'il était contraire à leurs lois et à leurs règlements qu'une Station missionnaire fut fondée dans les limites de leur pays, lui, M. Pfrimmer, était invité à se retirer. La lettre ajoutait que les lois des fermiers n'étaient en rien opposées à l'évangélisation des païens, qu'on s'efforçait même de civiliser ces peuples, mais *d'une manière bien entendue, et qui contribue à la paix et à la sécurité du pays.* M. Pfrimmer devait ou aller fonder une Station ailleurs, ou se rendre auprès du conseil pour s'entendre avec lui. M. Pfrimmer prit ce dernier parti. Malheureusement le conseil-général ne siégeait pas à son

arrivée; à sa demande, plusieurs personnages furent convoqués; ils lui firent force questions sur sa station, son pays, ses relations, etc. M. Pfrimmer leur expliqua que la Société qui l'a envoyé en Afrique est établie en France, et qu'elle n'a aucun rapport avec le gouvernement anglais. Les Boers l'assurèrent qu'ils désiraient le salut de leur prochain autant que le leur; mais que connaissant les intrigues du gouvernement anglais, qui veut se servir des missionnaires comme d'agents auprès des peuples indigènes, ils avaient conçu des soupçons et des inquiétudes. Ils demandèrent à M. Pfrimmer, peut-être pour provoquer une offre de services de sa part, s'il n'aimerait pas mieux exercer son ministère parmi des hommes civilisés que parmi des sauvages; sur sa réponse négative, et les assurances qu'il donna que Mosheu était un homme de paix ainsi que son peuple, les Boers, paraissant satisfaits de tout ce qu'ils avaient entendu, promirent de faire un rapport au Président de leur entretien avec le missionnaire. Celui-ci se retira en paix, attendant de nouveaux ordres et de nouvelles explications.

Sous la date du 10 octobre 1842, et parlant de sa nouvelle entrevue avec les Boers, M. Pfrimmer écrit: « Mon voyage chez les fermiers a eu un heureux succès. Je fus bien accueilli, et après que nous nous fûmes mutuellement expliqués, on m'accorda de pouvoir habiter en paix avec tous les miens à Friedau. Les conditions au prix desquelles j'achetai cette concession sont : la promesse solennelle : 1° De ne rien entreprendre moi-même qui soit au préjudice des fermiers; 2° De ne me joindre à aucun complot, soit des natifs, soit des missionnaires, soit des étrangers qui auraient pour but de leur nuire ; 3° De les avertir à temps lorsque j'aurai connaissance de quelque danger commun menaçant eux ou nous, et venant de la part des tribus Béchuanas, Koranas ou

autres. J'ai cru devoir me soumettre à ces conditions, attendu qu'elles ne diffèrent en rien des principes sur lesquels j'ai reglé jusqu'ici ma conduite vis-à-vis de tout corps politique. »

Nous lisons dans un journal de la Société des Missions Wesleyennes : « Nos stations placées plus à l'est (il s'agit de la Cafrerie), sont déplorablement exposées aux fâcheux effets du voisinage des Boers insurgés. Ils occupent tout le pays, depuis Natal jusque tout près de la mission de la Société parmi les Béchuanas; l'œuvre est sérieusement en danger, par suite de leurs procédés hostiles. Le Comité a cru devoir faire une démarche auprès du gouvernement de sa Majesté sur ce sujet; il en a reçu l'assurance que les ministres de la Couronne ont pris des mesures qu'ils espèrent être efficaces pour remédier au mal. Les missionnaires et leurs familles sont instamment recommandés aux prières des amis des missions. »

Voilà les faits tels qu'ils nous ont été rapportés; le lecteur en appréciera lui-même la gravité, et il en fera, nous le lui demandons une dernière fois, avec confiance, l'objet de sérieuses et immédiates prières. Il doit, comme les missionnaires, éprouver de la sollicitude, sans découragement et sans crainte. Celui qui a brisé le sceptre de fer du cruel Mossélékatsi, Celui qui a anéanti les féroces bataillons du fier Dingan, et Dingan lui-même, Celui qui a deux fois déjà délivré Béthulie de deux périls éminents, retiendra les Boers aussi, et si nos vœux sont fervents, cette épreuve, comme toutes les autres, tournera au bien de l'œuvre.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

ILES SANDWICH.

Réflexions préalables.—Etat des Eglises.—Grand mouvement contre l'intempérance. — Conversions nombreuses.

En parlant, dans la précédente livraison de ce Journal, de l'île de Tahiti, où le catholicisme vient d'être introduit et installé par les armes de la France, nous nous sommes bornés à signaler des fruits admirables de la mission protestante, et nous n'avons rien dit de la mission catholique; la raison de notre silence est bien simple, nous n'avions rien à annoncer. Des hommes, même hostiles aux missionnaires protestants, assuraient dans leurs dernières communications, que les missionnaires catholiques n'avaient pas encore fait un seul prosélyte dans l'île, et les dernières nouvelles que nous avons nous-mêmes données, et qui ne venaient pas des missionnaires protestants, ne signalaient non plus aucun progrès de la propagande romaine, sinon l'inauguration pompeuse d'une église nouvellement construite: c'étaient donc des pasteurs sans troupeau et un temple sans fidèles. Il n'en est pas de même aux îles Sandwich; là, les missionnaires catholiques ont eu des succès, de très grands succès, à les en croire. On parle de cinq, six, sept mille néophytes. Le fait est exagéré sans aucun doute, mais il a quelque chose de vrai, et nous tenons à le reconnaître dès le principe. Les missionnaires protestants annoncent eux-mêmes que leurs adversaires ont gagné du terrain. Nous citerons leurs pa-

roles plus tard. Ainsi donc voici le fait : depuis le mois de juillet, 1839, (1) les missionnaires catholiques, accourus en grand nombre aux îles Sandwich, y ont déployé une grande activité et converti plusieurs milliers d'indigènes. Le lecteur se demandera peut-être si l'erreur est plus puissante que la vérité, et s'il n'est pas étonnant autant que triste que les prêtres de Rome fassent en si peu de temps ce que les missionnaires de la Bible n'avaient fait qu'après beaucoup d'années. Triste, oui; étonnant, non; et voici pourquoi: d'abord leurs succès étaient faciles; ensuite, ils sont plus apparents que réels.

Nous avouons une première différence entre les deux missions; l'une n'a porté des fruits que tard; l'autre en a porté d'abord; les missionnaires protestants n'ont fait des prosélytes que difficilement et après de grands travaux; les missionnaires catholiques en ont fait dès leur arrivée et en grand nombre. Pourquoi cela? Parce que la première mission a travaillé pour la seconde, parce que les missionnaires catholiques ont moissonné ce que les missionnaires protestants avaient semé. Il ne faut pas croire que ceux-ci occupassent tous les points du pays; ils en occupaient les principaux seulement; les autres, et c'était le plus grand nombre, étaient délaissés; il ne faut pas croire non plus que tous les indigènes eussent embrassé le christianisme; les uns l'avaient embrassé de cœur, les autres de tête; le reste des habitants flottait entre l'ancienne et la nouvelle religion; le gouvernement, les institutions étaient changés, les mœurs adoucies; mais tous les hommes n'étaient pas renouvelés, cent trente mille âmes ne se convertissent pas à la fois; la plus grande partie étaient ébranlés seulement et faciles à

(1) Ils y avaient aussi travaillé à plusieurs reprises avant cette époque.

conduire, soit à l'erreur, soit à la vérité ; trop éclairés pour rester attachés encore à l'ancienne idolâtrie, trop ignorants pour distinguer la vraie religion de la fausse; ayant des besoins et ne sachant comment les satisfaire, ils étaient tous prêts à recevoir, soit la doctrine de l'Évangile, soit la doctrine de Rome. La première ne leur a pas été prêchée, ils ont reçu la seconde. Cela est triste et naturel.

Les missionnaires catholiques devaient donc réussir, et réussir très facilement, loin des missionnaires protestants : le champ que ceux-ci avaient préparé était immense, celui qu'ils occupaient était étroit; de là le succès des premiers, succès qu'il faut attribuer, moins à leurs travaux qu'à ceux de leurs prédécesseurs. Il y a plus, et nous tenons à dire toute la vérité, les missionnaires de Rome ont pu réussir, ils ont réussi, mais à un degré moindre, beaucoup moindre, à côté, dans les stations mêmes des missionnaires protestants. Il ne faut pas se faire illusion sur la piété naissante des peuples sauvages ; cette piété est sincère, naïve, admirable souvent, mais elle manque en général de lumières et de maturité; les sauvages convertis restent longtemps des enfants; ils sont facilement séduits, trompés, ramenés vers le mal et vers l'erreur; ils n'ont pas, ils ne peuvent pas avoir, sortant d'une longue ignorance, d'une profonde nuit, pendant laquelle leur esprit était étouffé et leur cœur perverti, cette fixité dans les idées, cette fermeté dans les convictions, qui assurent parmi nous la constance des résolutions et la conséquence de la vie. Pour peu que les tentations soient séduisantes pour les sens, subtiles pour l'esprit, les chutes, les défections sont immanquables. Ceci ne prouve pas l'inutilité, mais la grandeur de l'œuvre, et doit inspirer de la persévérance plutôt que du découragement. Ce qui est naturel, c'est que certains succès aient lieu;

ce qui est extraordinaire, peut-être, c'est qu'ils ne soient ni plus prompts, ni plus considérables.

Car enfin, et on nous permettra de joindre cet aveu à tous les autres, les missionnaires catholiques ont, dans la manière dont ils procèdent, de grands avantages sur les missionnaires protestants, et ce serait folie à ceux-ci de prétendre aux mêmes succès. Et d'abord, n'en est-ce pas un considérable que leur qualité de jésuites? Beaucoup de missionnaires catholiques le sont; ils le sont par le nom qu'ils se donnent, et par le genre de zèle qu'ils déploient. Nous ne développons pas cette idée, nous espérons y revenir prochainement dans un article spécial : qu'il nous suffise de dire aujourd'hui, en nous réservant de le prouver dans une autre occasion, que les missionnaires catholiques donnent le baptême à peu près à tous ceux qui le veulent, et même quelquefois à ceux qui ne le veulent pas, par une de ces fraudes pieuses qui leur sont familières ; qu'ils demandent moins un changement de cœur que de nom, que leur religion est si semblable à celle des indigènes, que le passage de l'une à l'autre est la chose du monde la plus simple et la plus facile. Nous pouvons assurer que si les missionnaires protestants avaient apporté une pareille doctrine et adopté une pareille manière de faire, ils auraient converti probablement toute l'Océanie. Quand on entend qu'en peu d'années des milliers de païens ont été gagnés, on est tout étonné; mais quand on apprend que les néophytes n'ont fait que changer d'idoles et d'amulettes, qu'au lieu de leurs fétiches ils portent au cou, aux oreilles et aux bras des Vierges, des Christs et des Saints; qu'au lieu de leurs anciennes prières, qu'ils comprenaient, ils récitent des formules qu'ils ne comprennent pas, car quelques-unes sont en latin, l'étonnement cesse, ou si l'on est étonné encore, c'est d'autre chose. Envierons-nous ces

rapides succès au catholicisme ? A Dieu ne plaise ! Il ne faut que les connaître pour les dédaigner ; aussi faciles que funestes, ils ont l'immense inconvénient de gâter l'œuvre sans la faire.

Nous avons cru devoir faire précéder de ces réflexions les détails que nous avons à donner sur les îles Sandwich. Ces détails sont réjouissants par beaucoup de points, et tristes par beaucoup d'autres ; nous ferons connaître le mal comme le bien, et nous imiterons la noble franchise des missionnaires qui disent toute la vérité, assurés qu'elle a beaucoup à gagner et rien à perdre à être bien connue. Voici d'abord un rapport officiel et général de la Conférence annuelle des missionnaires ; ce rapport embrasse l'année 1840-1841, nous en traduisons, en abrégeant, une partie.

« Les événements d'une année nouvelle, pendant laquelle il nous a été donné de poursuivre sans interruption les travaux de notre ministère, nous ont apporté des afflictions et des épreuves nécessaires pour notre bien. Pour nous, l'œuvre missionnaire n'est plus un problème que l'expérience doive décider : elle est une vérité fixe et certaine, démontrée par des résultats positifs et toute éclairée de la lumière céleste. Que les travaux évangéliques entrepris dans l'esprit même de la Bible doivent obtenir le résultat qu'on en attend, c'est pour nous une conviction morale aussi sûre que tout autre. Une autre chose nous est également prouvée, c'est que pour mener à bien une œuvre si grande, il faut dépenser beaucoup de forces humaines et beaucoup d'argent. Toutefois les sacrifices sont peu de chose, comparés, soit à l'importance des résultats, soit aux dépenses du monde pour des entreprises terrestres. »

En présence de besoins immenses, d'adversaires nombreux et ardents, les missionnaires font un vif et pressant appel aux Eglises d'Amérique. On avait attiré leur

attention sur la nécessité de former des indigènes pieux et capables aux fonctions du ministère sacré; les missionnaires croient la chose fort utile, mais pour le moment impossible, ou à peu près. Le caractère moral des indigènes n'est point encore assez formé, assez élevé; quelques rares natures exceptées, les sauvages ne peuvent sans inconvénient pour l'œuvre, sans danger pour eux-mêmes, passer tout à coup des vices et des ténèbres du paganisme à la charge difficile de ministres; on ne peut compter que sur leurs fils, peut-être sur leur arrière-petit-fils; l'évangélisation d'un pays doit être commencée par des ministres étrangers, et continuée, achevée par des ministres indigènes, cela est sûr; mais quand le pays est sauvage, il faut beaucoup d'années, quelquefois un siècle pour que les premiers puissent se retirer, et les seconds paraître. La transition doit se faire peu à peu, il faut la préparer de longue main; c'est la pensée, ce sera désormais l'occupation des missionnaires des îles Sandwich. Aujourd'hui, tout en cherchant des aides dans les indigènes, ils s'efforçent de se multiplier, c'est leur devoir le plus pressant.

Voici l'état de la mission : le personnel se composait de 24 missionnaires (dont 1 médecin), de 3 médecins, de 2 intendants laïques, de 6 instituteurs, de 2 imprimeurs, de 1 relieur, et de 40 aides missionnaires femmes, total, 78 ouvriers. Les Stations étaient au nombre de 19; les écoles communes ou indigènes au nombre de 375; les écoles spéciales, pensions pour filles, pensions pour garçons, et école supérieure pour les enfants les plus intelligents, au nombre de 6; elles étaient fréquentées par 202 élèves. Les écoles communes, dirigées par 505 instituteurs, comptaient 18,034 écoliers, dont 5,514 savaient lire, 961 écrire, 3,546 calculer, tandis que 789 étudiaient la géographie. Le nombre des indigènes baptisés depuis 1820, époque

où la mission fut commencée, est de 25,362 ; le nombre des membres des Eglises était en 1841 de 18,510. Pendant le cours de l'année précédente, 2,393 candidats avaient été admis dans l'église, et 1,050 enfants avaient été baptisés. Les auditoires sont pour la plupart de 1,000 à 1,500 personnes, et le nombre général des insulaires qui suivent ordinairement le culte divin est de 17,950. On voit que l'œuvre est dans un état réjouissant et prospère, bien qu'attaquée de tous côtés.

« Quant à l'état de la religion dans nos Eglises, disent les missionnaires, il ne diffère pas beaucoup de ce qu'il était l'année dernière, lorsque nous vous écrivîmes. Aucun réveil général n'est venu nous réjouir cette année comme les années précédentes, bien qu'une œuvre de grâce se soit manifestée dans l'un de nos districts, ainsi que vous l'aurez appris sans doute. La majorité des membres de nos troupeaux nous prouvent d'une manière bien satisfaisante qu'ils sont enfants de Dieu, ils nous le prouvent par leur amour de l'Évangile et de ses commandements, par leur désir de s'instruire, par leur empressement à favoriser l'exécution de tout bon dessein. Quand nous repassons les unes après les autres toutes les bontés de Dieu pour nous, quand nous voyons couverts de vêtements de lumière et marcher comme des enfants du jour ces mêmes hommes qui naguère étaient couverts des impurs haillons du paganisme, et plongés dans les ténèbres d'une superstition avilissante, nous bénissons l'auteur de tous ces biens, et nous nous confions à lui pour l'avenir de notre œuvre. Toutefois il y a des ombres à ce tableau ; même les meilleurs membres de nos Eglises ne sont pas ce qu'ils devraient être. Ils manquent de maturité et de fermeté ; facilement séduits, ils sont peu propres à annoncer l'Evangile à leurs compatriotes. Cependant, Bartimée, le prédicateur aveugle, déploie un grand

zèle et fait beaucoup de bien. David Malo est aussi un évangéliste capable et béni ; un troisième évangéliste indigène très-dévoué est très-aimé du peuple. Bien qu'aucun d'eux ne put, sans danger, être chargé de la conduite d'un troupeau, nous faisons un très-grand cas de leurs travaux, et nous prions le Seigneur de la moisson de susciter beaucoup d'hommes comme ceux-là.

« Cette année, comme les précédentes, les murs de Sion ont soutenu de continuels assauts contre les deux maux par excellence ; nous voulons dire le romanisme, et le rhum, deux des plus puissants et des plus formidables alliés qui soient jamais sortis de l'abime. Le romanisme a sans contredit fait des progrès importants l'année dernière ; il a pénétré dans des districts où il était inconnu auparavant ; dans plusieurs lieux il compte un nombre considérable de partisans.

« Nous sommes heureux de vous annoncer que pendant les trois derniers mois, tout un nombre d'indigènes de Honolulu ont abandonné les prêtres catholiques et se sont joints à nos assemblées. On a vu de pareils changements dans d'autres paroisses. Les uns disent qu'ils ont abandonné les prêtres parce que leur religion est une folie ; les autres parce qu'ils n'enseignent rien ; les troisièmes parce qu'ils n'ont pas de livres ; d'autres enfin parce qu'ils étaient fatigués de leurs interminables génuflexions. A mesure qu'il avance, l'homme de péché dévoile son vrai caractère ; il devient hautain et insolent ; il profère des paroles orgueilleuses, il change les temps et les lois, il viole le jour du Seigneur par des fêtes, des divertissements, des occupations terrestres ; il se montre hostile à l'autorité, et regarde avec un mépris hautain tout ce qui n'a pas la marque de l'Eglise-mère. Mais ses jours sont marqués, ses limites sont fixées, il ne peut aller au-delà.

« Cette opposition ne laisse pas que de nous être utile ;

elle humilie nos cœurs devant Dieu, et nous fait placer en lui seul tout espoir de succès. Seuls dans ce champ, nous étions exposés à tomber dans l'orgueil ou dans la tiédeur. Dieu a mis une écharde dans notre chair, un ange de Satan pour nous souffleter, de peur que nous ne nous élevassions trop. Nous nous sentons plus pressés d'annoncer la Parole dans chaque lieu, de multiplier nos livres, d'employer tous les moyens en notre pouvoir pour assurer le progrès et le bien-être de la génération qui s'élève. Nos Eglises sont éprouvées, et le bon grain séparé du mauvais. Ainsi Dieu tire pour nous le bien du mal.

« Une ère nouvelle a commencé pour ces îles sous le rapport de la tempérance. Si l'œuvre que nous avons vue commencer dure, il faudrait la plume d'un poète pour la peindre dans toute sa beauté. Vous savez que depuis la visite à jamais déplorable de l'*Artémise*, les ardentes vagues de l'intempérance avaient roulé sur ces îles avec une violence toujours croissante, et qu'elles menaçaient d'entraîner au même abîme Eglises et Etat. Les chefs et les personnes aisées souffraient surtout de ce mal. Leurs habitudes d'ivresse s'enracinaient de jour en jour, et l'espoir d'un changement était presque perdu. Quelques-uns, et parmi eux se trouvaient les premiers chefs, devenaient incapables de tout travail plusieurs jours de suite ; il y en avait même qui n'étaient que rarement assez sobres pour faire en un moment les travaux de plusieurs mois. Tous les chefs qui, membres de nos Eglises, se laissèrent aller à cette terrible tentation, reçurent de leurs pasteurs une sorte quelconque de censure. Il est facile de comprendre dans quel état était tombée la nation ; elle était semblable à un homme qui se meurt. C'est à Honolulu et à Lahaina que l'intempérance faisait le plus de mal ; ces deux villes sont habitées par la plupart des chefs et des étrangers.

C'était là qu'il fallait d'abord commencer l'œuvre. Deux grandes Sociétés de tempérance, composées d'enfants, furent formées dans les deux paroisses de Honolulu; elles comptaient douze cents membres. Les enfants prirent l'engagement de s'abstenir de toute poudre ou boisson enivrante; nous espérons que, libres encore de toute mauvaise habitude, ils échapperont au danger.

« Des efforts simultanés, mais non concertés, furent aussi faits en faveur des chefs. Le roi semblait ouvrir les yeux sur le gouffre placé devant lui, et il prit, en particulier, l'engagement de s'abstenir de toute boisson enivrante. Quand cela fut connu, une grande impression fut produite surtout parmi ses favoris. Les ivrognes, effrayés, ne savaient si la chose était sérieuse ou non; ils se demandaient quelles seraient les suites de la perte d'un pareil allié. Les amis de l'ordre, au contraire, commencèrent à se réjouir et à prendre courage. La décision du roi préparait la voie à un fort appel aux chefs inférieurs et aux personnes d'influence placées autour d'eux. L'appel fut fait avec succès, et une grande réunion de tempérance fut tenue à Lahaina; le roi qui y assistait, prit l'engagement de s'abstenir de toute liqueur, devant un grand concours de peuple. Il accompagna cette promesse d'un discours, dont le sens revenait à ceci : « Je suis l'un de ceux qui veulent signer l'engagement; non pas à cause du discours que vous venez d'entendre (faisant allusion au discours du missionnaire), je l'avais résolu auparavant, et le danger de boire du rhum m'était bien connu. Voici la raison pour laquelle je pense que cela est un mal: je suis établi père du peuple et du royaume, et il me convient de donner l'exemple aux autres chefs. Je suis donc devenu tout à fait honteux, et je ne puis plus continuer à boire du rhum. Voilà la raison pour laquelle j'ai souscrit l'engagement.»

« Le Premier (ministre) et tous les chefs inférieurs, à l'exception de deux ou trois, suivirent l'exemple du roi et prirent le même engagement. Les gens du peuple aussi, et parmi eux étaient les plus grands partisan des l'ivrognerie, s'avancèrent à leur tour avec empressement, et prirent parti pour « l'eau froide.»

« Deux jours avant cette réunion, une assemblée avait été convoquée pour le même objet; un gouverneur, la veuve d'un chef et plusieurs centaines d'indigènes étaient entrés dans la Société. Cette réunion était bien intéressante, elle donnait à nos cœurs le doux espoir que les jours paisibles de l'excellente Kaahumana (reine régente et chrétienne, morte il y a quelques années) reviendraient encore, et que les feux de l'alcool seraient de nouveau éteints.

« Quelques jours plus tard, une autre réunion de tempérance fut tenue à Lahaina; une Société nationale de tempérance y fut fondée; le roi en est le président; quelques-uns des chefs sont membres du comité. Après la formation de cette Société, le roi ordonna que sa cave fût purifiée de tout ce qu'elle contenait de drogues mortelles. Sept barils de rhum, eau-de-vie, etc., furent enlevés et rendus aux marchands qui les avaient fournis, et qui jugèrent prudent de les reprendre. Dès qu'il eut éloigné la coupe de ses lèvres, le roi, avec son premier ministre, publia un ordre pour renforcer les lois concernant le débit des boissons enivrantes, lois qui étaient fort belles sur le papier, mais qui, inexécutées, n'étaient plus qu'une lettre morte. Cette loi a beaucoup diminué le débit des liqueurs, bien qu'il s'en vende encore en secret. On avait à craindre que ces mesures n'excitassent la colère de toute la foule de marchands de rhum, et même de quelques fonctionnaires publics; mais nous n'avons encore entendu parler que de peu de trouble parmi les étrangers, et même ce qui nous en est revenu est plutôt un murmure approbateur.

Cela montre que, par une cause ou par une autre, un grand changement s'est fait dans l'opinion publique parmi eux. Quelques petites Sociétés de tempérance ont aussi été formées dans d'autres îles, par les étrangers eux-mêmes; il n'en a pas été de même à Honolulu et à Lahaina. S'il ne fallait pas se priver de vin, il n'y aurait pas de difficulté à avoir les noms d'un bon nombre de résidents respectables; malheureusement nous sommes assurés que, dans les circonstances actuelles, rien ne peut opérer une réformation complète, surtout parmi les natifs, hormis une abstinence complète.

« Nous nous sommes ainsi appliqués à corriger les chefs, parce que le mal était surtout grand parmi eux, et que leur exemple menaçait la nation des plus grands malheurs. Nous sommes heureux d'annoncer que maintenant, sous le rapport de la tempérance, l'aspect des choses a changé en mieux, étonnamment changé en mieux. Les danses et autres folies qui avaient affligé nos cœurs pendant plusieurs mois, ont été supprimées. Le roi semble un autre homme; il est prompt, attentif aux affaires, et paraît y prendre plaisir. Depuis qu'il a renoncé à la boisson, il a aussi assisté au culte plus souvent qu'il ne l'avait fait pendant plusieurs années.

« Si cette réforme du roi et des chefs vient du Seigneur, et nous croyons qu'elle en vient, ne pouvons-nous pas espérer qu'elle résistera aux assauts de l'ennemi et sera le précurseur d'une réforme spirituelle dans l'homme intérieur. Nous devons cependant avouer que nous ne sommes pas sans crainte à ce sujet; il y aura des temps, surtout lorsque des vaisseaux de guerre et des personnes de distinction viendront dans ces îles, où le roi et les chefs auront besoin d'une grande fermeté pour résister à la tentation, et ne soyez pas surpris si la lettre qui suivra celle-ci vous apprend que nos espérances ont été

trompées, et que les chefs sont retombés dans l'abyme. »

Nous n'avons pas appris jusqu'ici que les craintes des missionnaires se soient réalisés; nos lecteurs auront remarqué qu'en général s'ils exagèrent quelque chose, c'est plutôt le mal que le bien, et nous avons, pour notre compte, meilleur espoir qu'eux. Plusieurs mois s'étaient écoulés, et un seul chef, de tout temps connu pour ses dissipations, avait violé le règlement; aussitôt chassé que coupable, il avait été abandonné à ses anciens désordres; les autres étaient restés fermes. Veut-on savoir pour combien d'argent le roi tout seul avait acheté de liqueurs, dans le cours d'une seule année? Pour la somme de cinq mille francs. — Voici l'engagement que près de quinze cents personnes, parmi lesquelles les plus haut chefs, avaient pris et maintenu au moins jusqu'en juillet 1842 :

« Nous, les signataires de cette pièce, nous nous formons en Société, dans le but de mettre un terme à l'usage des boissons enivrantes dans les îles Sandwich.

« C'est pourquoi nous nous engageons devant Dieu et devant les hommes, à abandonner entièrement l'usage des boissons enivrantes. Nous ne boirons ni liqueurs distillées, ni vins, ni aucune boisson qui enivre. Nous ne boirons ni à l'exemple des autres, ni à la santé des autres, ni pour leur faire du plaisir. Nous n'achèterons ni ne boirons, ni ne donnerons aux autres, des boissons enivrantes, ni ne ferons aucune chose opposée à l'esprit de cet engagement; mais nous ferons tout ce qui est en notre pouvoir, et tout ce qui nous est permis de faire, pour mettre un terme à l'usage des boissons enivrantes parmi tous les hommes.»

Ce grand pas était fait; l'engagement avait été signé en avril, et selon l'énergique expression d'un missionnaire, une rivière de mort avait été séchée. Les premières dif-

ficultés étaient vaincues, les premières craintes effacées; les résolutions fermement maintenues; les missionnaires se réjouissaient de leurs succès et les indigènes de leur victoire. Une voile paraît sur l'Océan, un vaisseau s'avance, il aborde, il représente un pays chrétien, et au nom de la dignité nationale, il vient demander, qui le devinerait? d'un côté, des privilèges pour les prêtres; de l'autre, des débouchés pour les eaux-de-vie de la France. C'était l'*Embuscade*, bâtiment de guerre, qui venait dignement continuer l'œuvre de l'*Artémise*. Et maintenant, puisque les prêtres catholiques et les eaux-de-vie françaises sont si intimement unis, il ne faut pas s'étonner que les indigènes n'emploient qu'un seul et même mot pour désigner l'immoralité et la superstition, que pour eux le mot *palani* signifie jusqu'à ce jour eau-de-vie et prêtres français, et que les enfants mêmes, dans leurs querelles, se donnent, comme une grande injure, ce nom, emblême de la violence et du vice.

Nous trouvons dans les lettres particulières des missionnaires les détails suivants : Hana dans l'île Maui, le missionnaire Condé: « Depuis peu de mois nous avons eu plusieurs cas de réveil, même parmi les indigènes qui avaient toujours paru indifférents. L'homme, la femme aux cheveux blancs, sur le bord du tombeau, se sont réveillés d'une longue mort, et à la dernière heure se sont efforcés de se préparer à la rencontre de leur dernier juge. Mais c'est surtout parmi les jeunes gens et les hommes faits que les conversions se manifestent. Un grand nombre nous assaillent de tous côtés pour s'entretenir avec nous du salut de leurs âmes. Les membres de l'Église font un usage fidèle des moyens de grâce, et plusieurs croîssent dans la connaissance du Seigneur. On sent de plus en plus autour de nous l'importance de la religion. Il s'est manifesté un grand désir de Bibles et de livres religieux.»

Kailua dans l'île Hawaii : le missionnaire Thurston : « L'état religieux du peuple a continué d'être aussi intéressant que je vous l'ai écrit dans ma dernière lettre. A aucune époque il n'y a eu tant d'âmes sérieuses ; plusieurs, nous avons lieu de le croire, se sont tournées vers le Seigneur. L'influence, la gracieuse influence du Saint-Esprit s'est fait sentir parmi ce peuple. De nouveaux membres ont été ajoutés à l'Église, après trois mois d'attente et après une profession franche de retour à Dieu. Sur quelques points, l'œuvre avance moins qu'il y a quelques mois ; sur d'autres, elle avance davantage. Depuis que je vous ai écrit, elle a généralement continué. Le nombre des membres reçus est de trois cent soixante-onze ; trente-trois candidats seront admis dimanche prochain, si le Seigneur le permet. Environ cent cinquante autres pécheurs disent aussi s'être tournés vers Dieu ; plusieurs pourront prochainement recevoir le baptême, s'ils persévèrent. »

Lahaina, île Maui : le missionnaire Baldwin : « Je considère la cause de la religion dans ces îles comme prospère. M. Thurston a été abondamment béni dans ses travaux. Le Seigneur a répandu son Saint-Esprit sur Kailua et le pays voisin plus peut-être qu'à aucune époque antérieure. Il m'écrit qu'il a reçu environ 500 membres dans son Église. La station de Kaawaloa a eu sa part de bénédiction. Dans les autres stations quelque chose d'intéressant se manifeste aussi. A Molokai le Saint-Esprit a opéré. A la suite de plusieurs réunions extraordinaires tenus par M. Hitchcock, plusieurs pécheurs se sont approchés du Seigneur, qui étaient toujours restés étrangers à la religion. Les assemblées à Lahaina sont nombreuses et attentives. Rarement elles le furent autant. Dans quelques-unes des sous-stations, les choses paraissent dans un état encourageant. A Lanai (île voisine), où j'allai dernièrement tenir une réunion, l'auditoire était très-consi-

dérable, eu égard à la population de l'île. Là aussi, le Seigneur semble avoir fait une œuvre.»

Kau, île Hawaii, station toute nouvelle : Le missionsionnaire Paris : « Les papistes font les plus grands efforts pour entraîner le peuple après eux. Pendant les dernières semaines, ils ont battu la campagne, pénétrant dans chaque coin et recoin. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour indisposer le peuple contre nous et jeter du discrédit sur les missionnaires ; ensuite, ils prennent les noms de ceux qu'ils veulent, ils leur suspendent des chapelets avec une croix, et les déclarant bons catholiques, ils leur commandent de s'opposer avec eux à ces méchants *kalamina* (calvinistes). Ils ont cherché à détruire nos écoles, et dans un ou deux cas ils ont réussi. Une école de 80 élèves est pour le présent entièrement abandonnée. Ils prononcent de grandes paroles orgueilleuses, annonçant qu'en moins de quatre mois il n'y aura pas un protestant dans tout le pays. »

Un mois plus tard, le même missionnaire écrivait : « Dimanche dernier, plus de quatre-vingt indigènes, reçus depuis peu de jours dans l'Église par le baptême, s'approchèrent de la table sacrée. Cent vingt candidats seront prochainement admis. Le Seigneur est évidemment au milieu de nous. Ceux qui, comme nous l'espérons, ont été convertis, paraissent plus sérieux et plus dévoués à leur Sauveur que jamais. Deux ou trois cents encore demandent ce qu'il faut faire pour être sauvés. La moisson est véritablement blanche, mais les ouvriers sont peu nombreux et peu qualifiés pour leur œuvre. Notre lieu de culte est encombré de monde ; des multitudes viennent chaque dimanche, à pied, de trente et quarante milles. Les papistes s'établissent à notre droite et à notre gauche, et semblent concentrer toutes leurs forces dans ce champ. Notre espérance est en Dieu ; puisse-t-il déployer son pouvoir et

les richesses de sa grâce pour le salut de ce peuple.»

Cinq mois après la prophétie qu'on a lue, par conséquent un mois après l'époque assignée à son accomplissement, le missionnaire Paris écrivait encore : « Les papistes sont entrés dans ce champ avec toutes leurs forces; et leur résolution avouée était de convertir ou d'exterminer tout protestant dans cette partie reculée de l'île. Pendant un certain temps, par leur bruit et leur ostentation, par leurs courses dans tous les coins du pays, leurs prédicateurs et leurs sous-prédicateurs établis dans chaque village, de grandes multitudes furent attirées après eux; nous craignions qu'elles ne dussent être abandonnées au mensonge et à la perdition; mais Dieu, qui est riche en miséricorde et détruit souvent les conseils des méchants, a levé un étendart contre la bête et son image; la voix douce du Saint-Esprit se faisait entendre parmi le peuple et elle lui faisait rechercher avec ardeur le chemin de la vie. Cet esprit de recherche s'est multiplié de jour en jour, et maintenant s'est changé en un vaste réveil dans tout le pays. Des pécheurs, touchés de leur misère, viennent en très-grand nombre, chaque semaine, plusieurs même chaque jour, me faire la grande et solennelle question : Que faut-il faire pour être sauvé? Je suis souvent forcé de passer avec eux cinq, six heures dans un seul et même entretien. D'autres fois j'emploie trois ou quatre jours, du matin au soir, à examiner ceux qui désirent être admis dans l'Église.»

«Il est extrêmement intéressant et touchant de voir ces pauvres créatures venir de trente, quarante, même cinquante milles (environ 18 lieues), de les voir, dis-je, venir jeunes, vieux, aveugles, malades, estropiés, pour s'enquérir des moyens de salut. Le désir général paraît être de connaître, d'aimer, de servir Jésus-Christ. Lorsque je demande ce qu'on pense, ce qu'on veut, la réponse dans la

plupart des cas est : je désire Jésus-Christ, ou je désire venir à Jésus-Christ. Nous venons d'admettre deux cents personnes, après examen; plus de deux cent cinquante nouveaux candidats seront bientôt reçus. L'œuvre continue silencieusement; l'esprit du Dieu tout Puissant se meut sur les cœurs de ces hommes païens et les soumet à son influence. »

Ce qui s'est passé dans la station de M. Paris donne une idée de ce qui se passe ailleurs, et nous ne finirions pas si nous voulions dire combien d'indigènes abandonnent les missionnaires catholiques qui les avaient d'abord séduits par le bruit, l'éclat, de fausses promesses et quelque chose de pire. Presque tous leurs adeptes sont ou des gens ignorants ou des gens corrompus; ceux-ci forment peut-être la majorité : un esprit d'opposition, certaines instigations, certains présents les ont attirés. Tout ce qu'il y a d'éclairé et d'influent dans la nation apprécie encore, apprécie aujourd'hui plus que jamais, le zèle, l'affection sincère, les services immenses des missionnaires évangéliques; les chefs et les gens honnêtes savent ce qu'on leur doit de reconnaissance et de confiance, et comme ils n'auraient pas demandé, ils n'accepteront pas d'autres guides : quand les premiers bruits, le premier étonnement, les premières illusions seront passés, le peuple suivra ses vrais amis, et l'œuvre continuera sa marche, que rien du reste n'a interrompue. Nous craignons moins les prêtres que les eaux-de-vie; malheureusement, l'un ne paraît pas devoir aller sans l'autre.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MOTITO. — LETTRE DE M. LEMUE, ÉCRITE DE MÉKUATLING, SOUS LA DATE DU 25 OCTOBRE 1842.

Voyage à Mékuatling. — Baptême de vingt-deux adultes et de quinze enfants, à Motito. — Détails sur les néophytes.— Contributions des membres de l'Eglise. — Guerre dans le pays.— Réapparition de Mousséléhatsi.

« Messieurs et très honorés frères,

« Nous voici bien loin de Litakou et des Batlapi, d'où j'ai coutume de vous faire passer de mes nouvelles. Durant les vingt-un jours que nous avons mis à franchir les plaines immenses qui séparent Motito de Friedau, et Friedau de Mékuatling, il va sans dire que nous avons vu bien des scènes qui avaient pour nous l'attrait de la nouveauté. Cependant nos longues marches nocturnes au milieu du désert, les fleuves et les rivières que nous dûmes traverser, les lions dont le pays fourmille, lesquels, soit dit en passant, venaient quelquefois rugir et même s'ébattre un peu trop près de nous, toutes ces causes réunies nous faisaient désirer d'arriver. Mais la vue du pays des Bassoutos nous dédommagea bien de nos fatigues. Quelle émotion n'éprouvâmes-nous pas quand ces monts majestueux, foulés par les pieds des messagers de Bonne

Nouvelle, se montrèrent de nouveau à nos regards! A mesure que nous approchions, Mékuatling, que notre œil avait avidement cherché dans le lointain, se dessinait de plus en plus. On découvrait les maisons des natifs, qui paraissaient se confondre avec les rochers; une nouvelle chapelle se construisait; un bel enclos, entouré de murailles et orné d'arbres fruitiers, délectait la vue; et bientôt parurent nos amis Daumas, qui venaient à notre rencontre, tenant deux charmantes petites filles par la main. Tels furent les plaisirs variés que nous cueillîmes au terme de notre voyage, et, pour compléter notre bonheur, nous pûmes, le dimanche suivant, unir nos prières et nos actions de grâces à celles d'une imposante assemblée de Bassoutos, avides d'ouïr la Parole de Dieu; scène d'autant plus touchante pour nous, qu'elle contrastait davantage avec l'isolement des jours précédents. Oui, Messieurs, le Seigneur fait une grande œuvre dans ce pays; la foule l'environne et le presse; il guérit les peuples de leurs langueurs, de sorte que les temps d'indifférence sont passés pour les Bassoutos.

« Mais il ne faut pourtant pas que les Bassoutos me fassent oublier nos Batlapi. Là aussi le Seigneur a daigné nous donner quelque encouragement. Lorsque nous sommes abattus, sa main nous relève. Il appauvrit et il enrichit; il fait vivre, et il fait mourir. Peu de temps avant notre départ, trente-sept âmes, dont vingt-deux adultes et quinze enfants, avaient reçu le sceau du baptême. Parmi ces néophytes, on remarquait Matsikeleri, femme très avancée en âge, et avec elle sa fille, sa belle-fille et sa petite-fille. Cette femme appartient à l'une des familles les plus respectables de Litakou, et a eu l'indicible bonheur de voir entrer dans l'Eglise cinq de ses propres enfants, tous pères et mères de famille, autant de beaux-fils et belles-filles, et un nombre considérable de petits-fils et

petites-filles, baptisés en conséquence de l'admission de leurs parents dans l'Eglise. Le changement de Matsikeleri paraît d'autant plus réel, qu'elle avait été pendant longtemps opposée à l'Evangile. Un jeune homme, du nom de Mothubé, fils d'une *faiseuse de pluie* renommée, nous a aussi beaucoup plu par sa confession pleine de simplicité et de franchise. Enfin, pour ne pas trop multiplier les noms propres, je ne mentionnerai plus que Sautlouïng, qui nous paraît une jeune femme intéressante. Déjà elle savait lire depuis plusieurs années; mais elle n'avait pas voulu demander le baptême avant que Dieu ne lui eût accordé la conversion du cœur. C'est elle qui, voyant un jour sa mère très abattue à cause des violentes persécutions de son mari, l'exhortait à ne pas se prosterner devant la statue d'or. Qui sait, disait-elle, si vous ne deviendrez pas le moyen de la conversion de vos enfants? Depuis qu'elle a pris la résolution de confesser le nom de Christ publiquement, elle a désarmé la fureur de son père. Cet homme a une si haute opinion de la sagesse de sa fille, qu'à sa requête il a cessé de molester sa femme, et même consenti à assister à l'église. A l'époque de l'admission des catéchumènes, nous avons ouvert une souscription en faveur de la Société. Les membres du troupeau ont fait la somme de 175 fr., dont la plus grande partie a été donnée en blé. Vous trouverez une liste des souscripteurs à la fin de cette lettre. (1)

« Malheureusement, des événements déplorables sont venus, plus ou moins, entraver l'œuvre de Dieu, qui faisait journellement des progrès dans la nation. Mahura, le chef du pays, frappa le premier coup qui devait troubler la paix profonde dont nous avions joui depuis la retraite de Moussélékatsi. C'est Sebegoa qui en donna

(1) Cette liste se trouve à la page 87 du dernier *Rapport annuel.*

l'occasion. Etant sorti du désert des Kalahari, pour venir réhabiter le pays de ses pères, il excita la défiance de Segoatsana, son frère et son rival. Celui-ci sollicita Mahura de se joindre à lui contre son frère; et, soit désir d'obliger son protégé, ou de se venger d'une vieille querelle qui avait une vingtaine d'années d'existence; soit, peut-être, l'appât de ramasser du bétail à peu de frais, il consentit à accompagner Segoatsana dans cette maheureuse expédition. La victoire ne fut pas longtemps disputée : les chevaux et les armes à feu des Batlapi mirent aussitôt les gens de Sebegua en déroute; environ trente personnes périrent dans cette affaire, et beaucoup de bétail fut capturé.

« Une poignée de Barolong de Motito se trouvant alors à la chasse dans le pays, et, apprenant le succès de Mahura, se mirent aussi en tête de voler des bœufs, et n'y réussirent que trop. Quelle ne fut pas notre douleur, de voir ces hommes ramener un tel interdit sur la station, au bruit de leurs chants guerriers, et de leurs brutales réjouissances !

« Ces tristes scènes se passaient près de nous, pendant que Sebegua continuait d'être en butte aux attaques de ses ennemis. Deux petits chefs Bakuena, que le missionnaire Livingston venait de visiter, le trahissaient en feignant de lui donner un asile dans leur pays. Un combat s'engagea, dans lequel soixante personnes tombèrent des deux côtés.

« Mais Dieu préparait dans sa providence rétributive un ennemi formidable, qui devait punir cette perfidie. Qui l'aurait soupçonné? Moussélékatsi, que l'on croyait être disparu pour jamais, avait envoyé un commando contre les Bakuéna; et, pendant qu'ils étaient aux prises avec Sebegoa, les soldats de Moussélékatsi tombaient sur leur ville, y massacraient les femmes et les enfants,

capturaient tout ce qu'ils trouvaient, et mettaient le feu aux huttes.

« Les Bakuena, apprenant cette triste nouvelle comme ils revenaient de se battre avec Sebegoa, se retirèrent à quelque distance de leur village, dans une forêt ; mais les Matébélé, informés de ce mouvement, fondent sur eux à la faveur des ténèbres, et les dispersent. De là, une partie des Matébélé se dirigent contre un chef nommé Pilane, et l'autre contre Sebegoa. Ce choc ne lui laissa presque plus personne, tant le carnage fut horrible.

« Parmi tant d'actes de cruauté, dont on est fatigué, il y eut pourtant un noble exemple de générosité, donné par quelques Griquois, alors à la chasse. Sebegoa, réduit à la mendicité, se rendit auprès d'eux avec une dixaine de personnes, tristes débris que le fer de ses ennemis avait épargnés. Dans ce pitoyable état, il les suppliait de lui donner des secours pour recouvrer son bétail sur les Bakuena ; mais ils s'y refusèrent, en s'offrant toutefois de l'accompagner chez le chef de ces derniers, pour redemander le bétail volé. On partit immédiatement. Le chef, transi de peur, délivra sur-le-champ soixante bœufs, que les Griquas remirent fidèlement à Sebegoa.

« Le feu de la guerre une fois allumé n'en resta pas là. Encore aujourd'hui, il menace, comme un vrai fléau envoyé d'en haut, de visiter tous les coupables. Les gens que Mahura avait laissés à la maison, furent outrés de n'avoir aucune part aux dépouilles de Sebegoa ; aussi secouèrent-ils l'autorité de leur chef, et ayant mis Gasibone, fils de Mothibé, à leur tête, ils partirent pour attaquer Segoatsana, l'allié de Mahura. Nous étions près de la rivière Hart, quand ce dernier commando revint de l'intérieur avec un butin considérable et des mains souillées de sang. Mahura fulminait contre ses sujets révoltés, et nous

faisait dire qu'il allait quitter Taun, pour venir demeurer avec nous; mais à l'heure qu'il est, tant de changements ont lieu dans un jour, que nous ignorons si le chef nous tiendra parole. Dans une entrevue que nous avons eue tout dernièrement avec lui, il était certainement bien disposé envers nous, et paraissait vivement sentir qu'il avait eu tort de commencer cette guerre désastreuse. Sur le rapport qu'on vint lui faire que Sebegoa se rendait chez lui, il parut réjoui et se préparait à le bien recevoir; mais nous avons appris, depuis lors, que Sebegoa s'est retiré chez les fermiers hollandais, vers les sources de la rivière Vaal. Si Mahura avait eu le bon sens de recevoir l'Evangile dès le principe, il serait le plus puissant des chefs Bechuana, et aurait pu donner la loi depuis la rivière Vaal jusqu'au Marikoa. Les tribus le béniraient comme elles bénissent Moshesh, et lui décerneraient aujourd'hui le nom flatteur de père des peuples. Mais Mahura a pris la route opposée pour arriver à la puissance. Peut-être que la divine Providence se servira de la faute qu'il vient de faire et de tout le sang qui vient d'être répandu, pour faire ouvrir les yeux à la nation, et la faire entrer dans une voie nouvelle. Dieu veuille que nos espérances soient bientôt réalisées!

« Nous avons beaucoup regretté d'être obligés de quitter Motito dans ces circonstances; mais, d'un autre côté, considérant que, humainement parlant, aucun danger ne menaçait la station pour le présent, qu'elle restait d'ailleurs sous les soins de M. Lauga, et que des raisons pressantes appelaient ma femme auprès de madame Daumas, nous nous mîmes en route, en recommandant notre œuvre, nos amis et notre troupeau à la grâce de Dieu. Nous espérons être de retour chez nous après un peu moins de trois mois d'absence.

« P. LEMUE. »

Lettre de M. Lauga, Aide-Missionnaire, sous la date du 7 novembre 1842.

Réflexions générales. — Difficultés et progrès de l'œuvre. — Excursions missionnaires.

« Messieurs et très-honorés frères,

« Dans la dernière lettre que j'ai écrite à notre cher Directeur, et qui lui sera, j'espère, parvenue, vous aurez lu les détails que je pouvais vous donner sur notre voyage dans la colonie, notre séjour parmi nos frères, et notre retour à Motito. (1) Aujourd'hui il m'est doux de prendre la plume pour m'entretenir quelques instants avec vous. Notre œuvre, c'est votre œuvre; nos peines, nos fatigues, nos tristesses, nos larmes et notre joie sont aussi les vôtres. C'est donc un devoir agréable pour moi que de vous initier autant qu'il m'est possible à toutes ces différentes phases de notre carrière et de notre vie, vous faisant ainsi assister en esprit aux différentes scènes affligeantes et réjouissantes que nous avons tour-à-tour sous nos yeux. Nous avons plus d'une fois, à l'exemple des enfants de Jacob, suspendu nos harpes aux saules du rivage, parce qu'autour de nous le nom de notre Dieu semblait être oublié, et que sa gloire et sa bonté n'étaient point célébrées. Nous vous l'avons souvent dit, et vous en avez été affligés avec nous. Mais le Seigneur, qui a permis qu'à cet égard nous fussions longtemps éprouvés, nous envoie aussi notre part de joie. Quoique nous eussions sujet de nous lamenter, ce n'était pas sans espérance, et notre espérance n'a pas été trompée. Après avoir vu avec plaisir un nombre d'âmes comparativement plus grand qu'il n'avait été jusqu'ici, chercher le Seigneur et recevoir des in-

(1) Voyez XVIIe année, pages 406 et suivantes.

structions particulières, nous avons eu la douce satisfaction de les recevoir plus tard, membres de notre petite Eglise.

« Ce fut pour nous un beau jour que le 7 août dernier; vingt-deux personnes agenouillées devant la chaire reçurent le sacrement du baptême, et confessèrent ainsi, devant une nombreuse assemblée, qu'elles voulaient vivre et mourir pour celui qui est mort et ressuscité pour nous. Ces nouveaux disciples ont jusqu'ici prouvé par leur conduite que leur foi était sincère. Nous répétons à leur égard la prière du Sauveur : « Sanctifie-les par ta vérité; je ne te demande pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.» Lorsqu'un Mochuana est converti, ce n'est pas tout. Il devient l'objet de continuels soucis pour le missionnaire; ce n'est encore qu'un enfant, et il le sera toute sa vie, jusqu'à ce qu'une ou deux générations aient élevé le caractère moral du sauvage. On ne peut pas attendre de grandes connaissances de ces peuples; de là souvent de grandes inconséquences entre leurs actions et leurs principes; mais c'est une douce pensée de savoir que le Seigneur connaît ceux qui sont siens, et qu'il les gardera jusqu'à la fin. Quoiqu'il en soit à cet égard, je ne dois pas oublier de dire que l'œuvre de Dieu est manifeste chez un grand nombre d'entr'eux.

« Parmi les membres dernièrement reçus, nous avons vu des personnes presque rebutantes prendre un abord très agréable dès que leurs affections se sont tournées vers le ciel. Ceux qui semblaient faire leurs délices de la malpropreté ont acquis des goûts tout différents. Malgré ce progrès réjouissant, nous sommes encore loin d'être en majorité. L'Evangile n'est pas en bonne odeur parmi nous. Mais lorsque nous pensons à quelques-uns de ceux qui sont maintenant entrés, et qui, au moment où ils ont embrassé la vérité semblaient en être les plus éloignés,

nous ne nous décourageons point et nous ne désespérons de personne. Celui qui dirige les cœurs selon sa volonté, saura, lorsqu'il le trouvera bon, faire une œuvre abrégée; soyons seulement fidèles à l'invoquer.

« Des six candidats dont le baptême a été suspendu, trois continuent à suivre les cours d'instruction religieuse, et semblent décidés à marcher dans le bon chemin; les autres se sont momentanément refroidis, mais nous espérons qu'ils reviendront à eux-mêmes.

« Tous nos services sont bien suivis, et l'attention qu'on semble prêter à la prédication donne lieu d'espérer qu'elle ne restera pas sans fruit. Cependant je dois dire avec regret que nous voyons nos Barolong et un kraal de Batlapi rester dans leur indifférence accoutumée pour l'Evangile; ils ne se montrent que rarement, la plupart même ne viennent jamais dans la maison de prière. Espérons que leur tour arrivera aussi; il nous sera facile alors d'oublier les peines qu'ils nous causent souvent.

« Notre école va son train accoutumé: les enfants sont plus nombreux que d'ordinaire, les adultes moins. Nos courses aux environs nous donnent quelquefois de la joie et de l'espérance; d'autre fois de la peine et du découragement. Un petit chef croira souvent avoir mérité une bien grande récompense parce qu'il aura rassemblé avec peine quelques individus, pour prendre part *au dimanche que le missionnaire leur apporte*. Et que de fois on ne sait que dire à des personnes, qui après être entrées négligemment dans le kraal, avoir jeté sur vous quelques regards dédaigneux, s'asseoient ensuite en vous tournant à moitié le dos comme pour dire: «Parlez, mais je ne vous écouterai pas.» Ceci a lieu en particulier dans deux villages, que nous visitons à Lattakou. Dans ces deux villages, nous n'avons vu aucun changement depuis tout le temps que nous les visitons.

« Je vais maintenant, selon ma coutume, vous donner quelques extraits de mon journal. *Le* 16 *juillet, dimanche.* — Prêché à Lattakou. En arrivant chez P., j'ai trouvé dans le kraal plusieurs hommes occupés à coudre et à broyer des peaux. Ma présence ne les a pas beaucoup déconcertés, bien qu'ils sussent que je les désapprouvais. « Serez-vous toujours les mêmes, leur ai-je dit, et n'apprendrez-vous jamais à bien faire?» — « Qu'est-ce que bien faire?» reprit un vieux docteur. — « Faire le bien, c'est garder les commandements de Dieu, et un de ces commandements, que vous connaissez très bien, est celui que vous transgressez à cette heure, en n'ayant point d'égard au jour du repos qui est le jour du Seigneur.» — « Oh! nous sommes entièrement égarés!» — « Cette confession qui manque de sincérité est très vraie, et votre égarement n'est que trop volontaire.» Pendant que nous nous entretenions ainsi, un individu est entré dans le kraal, et paraissant tout surpris de me voir, il a dit: « Est-ce donc que le dimanche revient si souvent? Je croyais qu'il ne revenait que chaque mois.» Je lui ai expliqué comment Dieu s'est réservé un jour sur sept. On a rassemblé les jeunes gens pour le service, et je leur ai parlé sur ces paroles: « Convertissez-vous, car le royaume de Dieu est proche.» Après le service, une femme est venue me demander de prier pour de la pluie. Une autre lui a répondu: « Comment, toi qui oublies Dieu, peux-tu attendre de lui un pareil bienfait?» La première était formalisée d'une parole aussi dure; mais je lui ai dit que son amie disait la vérité et qu'elle devait y réfléchir. *Le* 17, travaillé au train du wagon.

« Du 18 au 27. — Voyage à Morokoeng. Le premier soir j'ai couché chez M., où j'ai eu une petite réunion. Presque tous les gens du village s'y sont rendus; puissent quelques-unes des paroles qui y ont été dites trouver le

chemin des cœurs! Je voyageai ensuite pendant trois jours dans un pays presque entièrement inhabité; quelques groupes de Balala (ou pauvres) se montrent seulement çà et là. Ils n'ont pas de demeure fixe; ils suivent le gibier, car ils vivent en grande partie de chasse. Les Balala sont tellement faits à leur genre de vie, qu'ils n'aimeraient pas les lieux habités, lors même qu'ils leur offriraient un genre de vie plus doux et plus agréable que celui qu'ils mènent. Ils n'ont point de préjugés contre l'Evangile, et lorsqu'on leur parle des choses du ciel, ils écoutent très attentivement. J'arrivai le vendredi soir un peu tard à Morokoeng; néanmoins un grand nombre de personnes vinrent me souhaiter la bien venue. Le lendemain je fis plusieurs visites, et tachai en même temps de ne pas laisser ignorer le principal but de mon voyage, en rappelant que le jour suivant était le jour du Seigneur. Tout le monde semblait se réjouir de me voir, et je dois dire que, pour des Béchuanas, ils me reçurent d'une manière très hospitalière.

« Le dimanche je vis avec plaisir que les chefs faisaient tous leurs efforts pour rassembler autant de gens qu'ils pouvaient, et j'eus au service du matin plus de trois cents auditeurs. En présence de cette assemblée, qui ne savait pas encore ce que c'était que la vérité, je tâchai de faire comprendre l'excellence de la loi de Dieu par des réflexions tirées du Ps. XIX. Dans l'après-midi, je leur expliquai la parabole du semeur. Plusieurs personnes vinrent ensuite me communiquer leurs sentiments sur ce qu'elles avaient entendu. J'eus plusieurs entretiens particuliers avec l'un des chefs, et je vis avec plaisir qu'il avait quelque connaissance des choses religieuses. Un soir après s'être longtemps entretenu avec moi, il me dit : J'abandonnerais volontiers toutes les coutumes païennes et cette vie désordonnée que nous menons. —

Qu'est-ce donc, lui-dis-je, qui vous empêche de le faire? n'êtes-vous pas le maître de vous-même? — Nous sommes, me dit-il, les esclaves de nos sujets; si nous embrassons l'Evangile, ils menacent de nous quitter. — Pourront-ils, lui répondis-je, vous sauver au jour du jugement, ceux-là qui mettent des obstacles à votre conversion? La gloire qui vient des hommes ne vous servira de rien, lorsque Dieu vous appellera à rendre compte de votre conduite. N'abandonnez point votre Dieu et il ne vous abandonnera pas.

« Le 30.—Le plupart de nos candidats ont subi aujourd'hui leur examen pour le baptême. Tous ont paru exprimer un vif désir de se dévouer au service du Seigneur. Parmi eux, un jeune homme s'est surtout distingué par la manière dont il a rendu compte de l'espérance qui est en lui. Il lui a été demandé pourquoi il voulait servir Dieu? — « Je veux, a-t-il dit, me donner à son service parce que j'éprouve que ce monde n'est que vanité, que je n'ai point trouvé de réel bonheur ni dans les hommes ni dans les choses d'ici bas, et que je sais que Dieu seul est le souverain bien. — Pouvez-vous par vous-même réaliser ce que vous vous êtes proposé? — Par moi-même, je ne puis rien, mais Dieu est ma force, et j'ai cette confiance en lui qu'il me soutiendra et me fortifiera. — Il a répondu à d'autres questions d'une manière également satisfaisante. Que Dieu soit béni pour ces brebis qui entrent dans le bercail du bon berger! Puisse leur vie prouver qu'ils sont de véritables rachetés de Christ!

« Du 1er au 6 *aout.* — Travaillé à raccommoder un wagon.

« Le 7, *dimanche.* — Nous avons participé aujourd'hui à une fête vraiment chrétienne. C'était un de ces beaux jours de triomphe pour l'Evangile, qu'on désirerait voir

se reproduire plus souvent. Vingt-deux candidats ont été appelés à recevoir le sacrement du baptême. Plusieurs avaient des enfants ; c'étaient donc en tout environ quarante personnes. Le moment était réellement solennel et attendrissant. Notre auditoire était plus nombreux que d'ordinaire, et tout le monde semblait pénétré de la gravité de la circonstance. Nous avons vu des personnes que nous croyions très indifférentes verser d'abondantes larmes; d'autres laissaient voir sur leurs figures une profonde tristesse; un grand nombre enfin semblaient dire, qu'il n'y a de véritablement heureux que ceux qui ont trouvé la paix du cœur, en recevant, par la foi en Jésus-Christ, la rémission de leurs péchés. La cérémonie a eu lieu au service du matin, et dans celui de l'après-midi nous avons pris la Cène. Plusieurs personnes des stations voisines étaient présentes. Il n'y a pas eu moins de cinquante à soixante personnes qui se sont approchées de la table sacrée. Ceci semble devoir nous faire présager de plus heureux jours pour Motito.

« Du 12 au 20. — Travaillé à relever un bout de notre chapelle, dont nous avons fait présentement notre atelier. C'est avec douleur que nous avons vu arriver aujourd'hui sur la station quantité de bétail volé. Nos Barolong, profitant de la défaite de Sebegoa, sont allés s'emparer de quelques-uns des troupeaux qui lui restaient encore. A cette heure ce ne sont que cris de joie répétés par ceux qui n'ont pas la crainte de Dieu devant leurs yeux.

« Pendant que j'écris cette lettre, Mahura et sa suite sont arrivés ici. Les Batlapi paraissent décidés à changer de demeure l'hiver prochain, et à se diriger du côté de Motito. Dans ce cas, la population de cette station deviendrait très importante.

« Recevez, &c.

« J. LAUGA. »

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

ILES SANDWICH.

Plaintes du capitaine Mallet. — Réponse du roi. — Fuite du consul anglais. — Arrivée de lord Paulet. — Prise de possession des Iles. — Leur indépendance reconnue en Amérique et en Angleterre.

Nous croyons à l'avance sérieusement menacées toutes les missions prospères parmi les peuples sauvages. Quand l'Evangile a changé les mœurs féroces d'un peuple, quand il a éteint sa soif de sang, et fait succéder à ses guerres la paix et à ses crimes l'ordre, le commerce d'abord et la politique ensuite viennent exploiter, détruire quelquefois l'œuvre de la piété; et l'on est sûr qu'un pays devient un objet de convoitise, dès qu'il devient un moyen de richesse pour les particuliers, de puissance pour les gouvernements. A peine nées à la civilisation, la Nouvelle-Zélande et Tahiti sont tombées entre les mains l'une de l'Angleterre, l'autre de la France. Nous blâmons à l'égal l'une de l'autre ces deux conquêtes, nous les croyons également injustes, bien que la première n'ait pas été violente comme la seconde. Nous regrettons profondément que le monde intervienne toujours pour arrêter les plus beaux progrès de l'Evangile, et que la politique européenne, qui se dit chrétienne, ne puisse respecter ni la religion dans son œuvre, ni les peuples dans leur indépendance. Nous sommes étonnés, scandalisés de ses procédés, de son langage; étonnés, scandalisés de voir que, lorsqu'il s'agit de peuples libres, mais faibles, elle fasse de son intérêt sa

régle, et recherche toujours son utilité, jamais leurs droits

Placées sur la grande route de l'Amérique à la Chine, plus influentes, plus peuplées, plus riches, et à tous égards plus importantes que les îles de la Société, les îles Sandwich, on peut le croire, ont plus d'une fois attiré l'attention des grandes puissances. Nous avons déjà dit qu'un bâtiment de guerre français était venu continuer l'œuvre de l'*Artémise*. C'était le moment où une grande réforme venait d'être solennellement proclamée; tout ce qu il y avait d'important parmi la population indigène avait renoncé à l'usage des liqueurs : le représentant de la France venait assurer un cours plus libre aux eaux-de-vie, et se plaindre d'un manque de débit ; c'était le moment où, ardents, pleins d'un zèle dont nous aimons à reconnaître l'activité, les missionnaires catholiques répandaient leurs doctrines dans tout le pays et y jouissaient d'une liberté sans limite : le capitaine Mallet venait se plaindre de ce que leur ministère était gêné, et il demandait, pour eux, tout simplement ce qu'ils ne peuvent obtenir parmi nous, savoir, le privilége illégal de célébrer les mariages sans acte civil, et le privilége aussi dangereux de donner des brevets de capacité à qui bon leur semblerait, brevets par lesquels deviendraient instituteurs les indigènes, ignorants ou instruits, qu'il plairait aux prêtres de déclarer capables. On ne s'attendait pas assurément à voir transportée dans ces parages la querelle de l'Université, qui agite si vivement le public français en ce moment; on s'attendait moins encore à voir le gouvernement demander pour le clergé catholique, dans l'Océanie, précisément ce qu'il lui refuse en France. Nous croyons que les élèves des missionnaires catholiques ont les mêmes droits que les élèves des missionnaires protestants, pourvu qu'ils aient les mêmes capacités;

mais soustraire les premiers aux examens que subissent les seconds, c'est une chose qu'il est peu loyal de demander. Les missionnaires catholiques ne sont pas restés étrangers à la lettre fort étonnante qu'on va lire. (1)

«A bord de la corvette l'*Embuscade*, hâvre de Honolulu, le 1er septembre 1842.

« Sire,

« J'ai l'honneur d'informer votre Majesté, que depuis les traités du 12 et du 17 juillet 1839, des citoyens français et des ministres de la religion catholique ont été insultés, et soumis à diverses mesures injustes, dont votre Majesté n'a sans doute pas été informée. Des agents subordonnés, ignorans ou mal disposés, sans avoir reçu aucun ordre spécial du gouvernement, ont renversé des églises, menacé des prêtres, et forcé leurs disciples à suivre les lieux de culte protestants et les écoles protestantes. A cet effet ils ont employé des traitemens qui répugnent à l'humanité, quoique le traité du 12 juillet, signé par votre Majesté et le Commandant de la frégate française l'*Artémise*, assure le libre exercice de la religion catholique, et une égale protection à tous ses ministres.

« Persuadé que votre Majesté n'a nulle intention que des traités faits avec sincérité et bonne foi soient annulés, et aussi qu'il est de votre devoir de traiter toutes les religions avec faveur, je demanderai que vous adoptiez des mesures telles qu'elles défendent à l'avenir de toutes vexations ceux qui adhèrent à la religion catholique.

« Je demande donc à votre Majesté :

« 1°. Qu'une école catholique supérieure, avec les mêmes privilèges que l'école supérieure établie à La-

---

(1) Nous la traduisons fidèlement de l'anglais; nous avons eu la copie française entre les mains.

haina, soit immédiatement reconnue, et qu'un terrain soit accordé pour cette école par le gouvernement selon sa promesse.

« 2°. Que les écoles catholiques soient sous la surveillance exclusive des catholiques *kahukulas* (inspecteurs), nommés par les *kahunas* (prêtres de la même foi), approuvés par votre Majesté; et que les kahukulas jouissent sans infraction de tous les priviléges accordés par la loi ;

« 3°. Que les kahunas aient le pouvoir de remplir momentanément les places qui peuvent devenir vides par suite de la mort, de l'absence, ou de la perte de la place de quelqu'un des kuhukulas;

« 4°. Qu'à l'avenir la permission de marier soit accordée aux catholiques nommés par les kahunas et approuvés aussi par le gouvernement de votre Majesté; et qu'en cas d'absence, de mort, ou de perte de place, les kahunas aient provisoirement le pouvoir d'accorder eux-mêmes la permission ;

« 5°. Que dorénavant les catholiques ne soient pas forcés de travailler pour des écoles d'une foi différente, et que les enfants des parents qui pourront embrasser la religion catholique ne soient pas maltraités pour cela ;

« 6°. Qu'un châtiment sévère soit infligé à tout individu, quels que puissent être son rang ou sa condition, qui détruirait une église ou une école, ou insulterait les ministres de cette religion ;

« De plus, je demande à votre Majesté que vous confirmiez à la mission française la terre qui lui a été donnée par Boki, (1) lorsqu'il était régent du royaume,

(1) Ce chef Boki était l'ami des missionnaires catholiques; ambitieux et traître à sa patrie, soutenu par ces étrangers et leurs adeptes, il fut pris dans un état de rébellion armée; obligé de fuir, il se retira en

laquelle terre a toujours été considérée comme appartenant à ladite mission ; et aussi que vous légalisiez l'achat de terre fait par sa seigneurie, l'évêque de Nilopolis, par une sanction qui l'assure à sa seigneurie et à ses héritiers à toujours.

« Je ne concluerai pas ce qui regarde le clergé catholique, sans prier votre Majesté de me donner une preuve que l'abbé Maiget a signé un écrit par lequel il se reconnaît lui-même sujet anglais. Si ceci n'était qu'une pure calomnie, inventée dans le but de perdre un prêtre français dans l'estime des habitants de ces îles, et dans celle de votre Majesté, je demande que l'auteur de cette calomnie, John Ii, inspecteur-général, la rétracte par écrit, déclarant ou qu'il a menti à ce sujet ou qu'il a été trompé. Comme français, j'estime important d'être satisfait sur ce point.

« Il est un autre sujet sur lequel je dois demander quelques explications à votre Majesté. Selon l'article 6 du traité du 17 juillet, les vins et les spiritueux français devaient être introduit dans les îles de votre gouvernement en payant un droit de cinq pour cent.

« N'était-ce pas pour éluder cet article (pour ne pas dire, pour le violer) que le commerce d'eau-de-vie a été limité à un certain nombre de gallons ? Je ne puis pas empêcher votre Majesté de faire ce que la prospérité et le bien-être de vos sujets vous semblent demander, mais je regarde comme mon devoir de rechercher comment vous pouvez accorder le 6e article du traité du 17 juillet avec la loi concernant la vente des spiritueux dans les îles de votre royaume. J'aurais un grand plaisir à être

---

ignore où, après avoir vainement essayé de supplanter son souverain légitime.

Rédacteurs.

éclairé sur ce sujet, pour faire mon rapport à l'Amiral commandant en chef des forces françaises dans l'Océanie, afin qu'il puisse savoir quelles mesures il aura à choisir pour maintenir les traités et la dignité nationale.

« J'ai l'honneur d'être avec le plus profond respect, Sire, de votre Majesté le très humble serviteur.

(Signé) « S. MALLET,

« Capitaine de la corvette l'*Embuscade*.»

Voici la réponse du Roi :

« Honolulu, Oahu (île d'), 4 septembre 1842.

*Au Capitaine Mallet, capitaine de la corvette française l'*Embuscade.

« Salut : Nous avons reçu votre lettre datée du 1er courant, et avec notre conseil assemblé, nous avons délibéré sur son contenu ; nous sommes heureux de recevoir votre témoignage que s'il y a des exemples de difficultés ou d'abus dans ces îles, ils ne sont pas autorisés par le gouvernement; nous vous assurons que nous avons en haute estime le gouvernement de la France, et tous ses estimables sujets. C'est la ferme résolution de notre gouvernement d'observer les traités avec toutes les nations. Mais les lois écrites sont une chose nouvelle parmi nous. Le peuple est ignorant, et le gouvernement ne peut maintenir le bon ordre qu'en offrant la protection des lois à tous ceux qui en appellent à lui comme à leur propre juge.

« Lors de l'introduction du catholicisme il fut entendu que la tolérance serait pleinement accordée à tous ses prêtres et à tous leurs disciples, et ceci a été fait autant qu'il était en notre pouvoir ; personne ne peut prouver le contraire. Mais il est impossible d'arrêter les débats et les

disputes entre des religions rivales, et les maux et les plaintes qui en résultent.

« Les lois favorisent le progrès des lumières; aussitôt que les prêtres français seront prêts à fonder une école supérieure pour instruire leurs élèves, et aussitôt que les instituteurs seront trouvés, une concession leur sera faite.

« Les lois relatives aux écoles furent établies pour seconder l'éducation dans ces îles, et non l'esprit de secte, et personne ne devrait demander au gouvernement qu'elles soient altérées pour favoriser une secte quelconque. Tout homme qualifié pour instruire, étant d'un caractère honnête et moral, a droit à un diplôme d'instituteur ; et cela à cause de ses connaissances, non de sa croyance. Aucun prêtre de l'une ou l'autre religion ne peut délivrer des diplômes. De même le mariage est réglé par la loi, et aucun prêtre de l'une ou l'autre religion ne peut célébrer la cérémonie, à moins que les parties n'obtiennent un certificat du gouverneur ou de son représentant. Pourquoi les lois seraient-elles changées ? Des difficultés se présentent souvent sur ce point, et nous devrions pouvoir gouverner notre propre peuple.

« Les lois ordonnent au peuple de travailler pendant certains jours, (1) soit pour le gouvernement soit pour les propriétaires auxquels le travail est dû selon la loi ; la nature du travail est réglée par ceux à qui le travail est dû.

« Les lois ne sont pas tout-à-fait établies dans toutes

---

(1) Les disciples des prêtres refusaient souvent de travailler ces jours-là. La manière dont le refus était fait irritait les maitres quelquefois plus que le refus lui-même. Les néophites étaient fiers, arrogants, appuyés sur les prêtres et sur le secours de la France, qui leur était promis.

Rédacteurs.

les parties de ces îles, et probablement une ancienne coutume a été pratiquée, par laquelle le maître d'une terre renversait la maison qu'on y avait bâtie sans son plein consentement. Mais si le propriétaire de la maison se plaint aux juges, ils accordent un procès; si les juges le refusent, le gouverneur l'accorde, et si le jugement est injuste, un recours doit avoir lieu aux juges suprêmes, qui siègent deux fois l'année.

« Le terrain occupé par les prêtres français à Honolulu est possédé de la même manière que celui des ministres de la religion protestante, et de quelques autres étrangers ; des négociations ont été commencées, qui, il faut l'espérer, rendront justice à tous.

« Lorsque John Ii arrivera de Kauai, son cas sera arrangé, et s'il ne nie pas l'accusation que vous avez signalée, une épreuve judiciaire aura lieu.

« Ayez la bonté de dire à l'Amiral que les lois présentes ne violent pas le 6e article du traité du 17 juillet. Les eaux-de-vie et les vins sont librement admis, et si quelqu'un désire avoir une licence pour le débit en détail, il peut se la procurer en la demandant aux chefs chargés de la délivrer. Ceux qui vendent les spiritueux en détail sans une licence, sont soumis à un châtiment. Informez-le aussi, que nous avons envoyé des ministres au roi de France pour lui demander un nouveau traité entre nous et la France.

« Acceptez pour vous-même l'assurance de notre respect et nos salutations.

(Signé) « KAMEHAMEHA III.
« KEKAULUOHI. »

Un missionnaire américain écrit au sujet de la lettre du Capitaine Mallet : « Il semble vraiment que la France a résolu de soutenir la cause du pape à la pointe de l'é-

pée, du moins dans cette partie du monde. Quelle preuve n'avons-nous pas dans toute cette affaire, du véritable caractère de l'Église de Rome! Quels progrès a-t-elle faits depuis les temps où elle envoyait les peuples au loin pour conquérir par des batailles la Terre Sainte! Le même esprit n'est-il pas dans toutes ses transactions! Que sont venues faire ici l'*Artémise* et l'*Embuscade?* Protéger le Commerce Français? Oui, sans doute, le *Commerce de Rhum*, quoiqu'il n'y ait pas ici un seul marchand français digne de ce nom, pas même un marchand de rhum. Elles sont venues surtout *pour des affaires d'Eglise;* et leurs principales, presque leurs seules négociations se rapportaient exclusivement à des affaires religieuses. Quelle chose étrange au dix-neuvième siècle de voir venir un grand vaisseau de guerre juste en face de mon cabinet d'étude, pour de semblables intérêts! Est-ce ici le royaume qui n'est pas de ce monde? Est-ce un vrai christianisme que celui qui cherche sa protection dans les canons et dans les épées? Vous qui croyez que Rome a beaucoup changé, jetez les yeux sur ce pays, voyez un peuple faible quoique bien intentionné, voyez le forcé, par la menace des canons, non seulement de tolérer les dogmes de Rome, mais de protéger ses ministres et de seconder leurs travaux. J'ai interrogé des gouverneurs et des magistrats pour savoir quel fondement avaient les plaintes du Capitaine Mallet; bien loin de mériter aucune sympathie pour de mauvais traitements, les prêtres ont occasionné aux chefs plus d'embarras que tous les autres maux ensemble. (1) Ils semblent se plaire à provoquer les officiers du gou-

---

(1) Nous eussions supprimé ces lignes, si nous ne les avions trouvées plus que confirmées dans divers documents; entr'autres dans le livre de M. Jarves, sur les îles Sandwich.

Rédacteurs.

vernement; leur parti est une place de refuge pour quiconque est mécontent de lui et des magistrats; ils se vantent de la protection de la France. Lorsque l'*Embuscade* fut en vue, nous entendîmes un cri parmi leurs partisans: *ko makou kaku e; ko makou kaku e;* « Voici notre maître, voici notre maître. »

La France voulait-elle en effet devenir maîtresse des îles Sandwich ? Bien des personnes le pensent; bien des choses le font supposer. Cette crainte, fondée ou non, explique peut-être une nouvelle qui est venue étonner, consterner les amis de ce pays si souvent éprouvé ; notre impartialité nous fait un devoir de rapporter, et de rapporter avec détail, cet évènement, quelque déplorable quelque scandaleux qu'il soit. Nous devons être plus sévères, précisément parce qu'il s'agit d'un marin protestant, prétendant agir au nom d'un gouvernement protestant.

Des différends s'étaient élevés entre le gouvernement des îles Sandwich et le consul de l'Angleterre. Un étranger venu de ce pays, Monsieur C., avait précédemment été consul. Malheureusement les consuls européens dans l'Océanie ne se sont pas toujours montrés dignes du nom qu'ils portent. Spéculateurs ambitieux, ils manquent souvent de délicatesse et d'honnêteté. M. C. est un homme de ce genre; toujours contraire aux chefs indigènes, il les inquiétait, il les provoquait par ses injustices, par ses vices et par ses menaces. Il avait, ennemi violent des missionnaires américains, joué une déplorable comédie avec le consul français pour prendre en défaut le gouvernement du pays et le contraindre à recevoir les missionnaires catholiques. Flétri par les condamnations que les tribunaux indigènes avaient prononcées contre lui, criblé de dettes, il quitta le pays sous un faux nom, sans donner aucun avis, sans payer aucun créancier, et il vint à Londres calomnier le gouvernement qu'il avait of-

fensé, et exciter l'Angleterre à s'emparer des îles. Ancien employé de la Compagnie de la Baie de Hudson, pour qui cette conquête eut été précieuse, il employa dans cette affaire tous les motifs bons ou mauvais qu'il pût imaginer; mais dans ce moment même se trouvait à Londres le pieux Directeur de la Compagnie en question ; il n'eut pas de peine à dissiper les faux rapports du perfide C. Il ne resta de ses paroles qu'une impression défavorable pour lui-même. Aux îles Sandwich, il avait laissé pour lui succéder et pour donner suite à ses plans, un homme digne en effet d'occuper sa place. Déjà connu pour sa mauvaise conduite et pour son hostilité au gouvernement, cet homme prétendit tout-à-coup être le consul de la Grande-Bretagne; il produisit les papiers par lesquels M. C. lui avait légué son autorité. Le gouvernement se trouva dans un grand embarras. Le nouveau consul avait ouvertement insulté le gouverneur de l'île Oahu; il avait publiquement menacé l'autorité toute entière; il avait refusé de se soumettre aux décisions des tribunaux et de reconnaître les lois du pays. L'ancien consul avait fui d'une manière peu honorable; condamné pour dettes reconnues par lui-même, il avait laissé confisquer ses biens, sans chercher à faire honneur à ses engagements. Quelle autorité pouvait léguer l'ancien consul, quelle autorité pouvait exercer le nouveau ? Le gouvernement protesta ; deux agents de la Compagnie de la Baie de Hudson protestèrent aussi; le roi refusa de reconnaître M. S. pour consul, jusqu'à ce qu'il pût savoir le bon plaisir de la Grande-Bretagne. Tel était l'état des choses au commencement du mois de février.

Le 11, parut un vaisseau anglais; il était commandé par Lord George Paulet. Le capitaine manda le roi, qui était absent; il voulut avoir avec lui une entrevue secrète; il voulut choisir l'interprète qui lui conviendrait. Le roi

ne pouvait sans danger se priver des lumières de ses conseillers ; il refusa l'entrevue ; on soupçonnait déjà à Lord Paulet l'intention de forcer le roi à abandonner le gouvernement de son peuple entre les mains de l'Angleterre ; il voulait le contraindre à cet acte désespéré par ses exigences et par ses menaces. Le roi offrit de recevoir toute communication écrite ; il proposa aussi dans le cas où l'objet de la délibération serait trop délicat pour permettre une correspondance écrite, d'envoyer un homme de confiance auquel sa seigneurie pourrait s'ouvrir sans crainte. Cette double proposition fut rejetée avec fierté ; le caractère des chefs fut injurié, des demandes péremptoires furent faites, avec menace d'attaquer la ville si la réponse se faisait attendre plus de vingt-quatre heures.

En même temps on se préparait sur la frégate pour une attaque prochaine. Avis fut donné aux consuls étrangers de pourvoir à leur sureté et à celle de leurs compatriotes. Il ne restait à ces derniers que six heures pour mettre leurs personnes et leurs biens à l'abri des bombes, car Lord Paulet avait différé jusqu'au dernier moment de les prévenir du danger qui les menaçait. Cet officier demandait au roi : 1°, indemnité pour M. C. et ses représentants ; 2°, reconnaissance de M. S. comme consul de l'Angleterre, un salut d'honneur au pavillon anglais, et la réception immédiate de son agent comme excuse à sa majesté la reine ; 3°, des garanties pour la propriété des sujets anglais ; 4°, débat judiciaire pour un nommé Skinner ; 5°, arrangement immédiat des difficultés survenues entre les deux gouvernements par un recours en Angleterre ; 6°, rapports directs entre le roi des îles et le consul anglais. — Les bombes ou le traité ; il n'y avait pas d'autre alternative. Il fallait céder d'abord, et sur tous les points ; le roi céda, mais sous la réserve de

tous les arrangements qui pourraient avoir été ou pourraient être faits par deux agents qu'il avait déjà accrédités auprès de sa majesté, la reine d'Angleterre.

Ce n'était pas la fin, c'était le commencement des difficultés. Le consul, alors reconnu, fit des demandes exorbitantes, il éxigea d'énormes indemnités pour affaires encore en cours de jugement. Le roi en appela à la générosité du capitaine anglais; celui-ci ferma l'oreille, ne voulut rien entendre, rien accorder, pas même un examen de ces iniques demandes. Il demanda positivement, immédiatement le paiement des sommes exigées, quelles qu'elles fussent. Il fallait sur le champ ou payer, ou accepter la guerre, ou se jeter entre les bras de l'Angleterre. Incapable de payer des sommes si considérables, incapable de repousser une attaque imprévue, le roi prit le grand et douloureux parti d'une soumission humiliante, mais qui n'était pas sans espoir. Plutôt que de faire périr sous les débris de leurs demeures embrasées une partie de ses sujets, en acceptant la guerre; plutôt que de violer la constitution en cédant au capitaine inflexible, qui la foulait aux pieds, victime de son amour pour son peuple et de son respect pour les lois, il déposa son autorité, et il s'en remit à la générosité de la Grande Bretagne. C'était un moment solennel pour lui; une profonde tristesse remplissait son âme. Il connaissait la portée de ses actes; il sentait l'injustice qui le dépouillait de ses droits. Il prépara une proclamation, il la lut les larmes aux yeux; elle fut répandue dans l'île. C'est le langage d'une douleur profonde et résignée. La voici :

« Où êtes-vous, chefs, peuple, communes de mes pères, et vous peuples des pays étrangers ?

« Ecoutez : je vous fais savoir que je suis dans la peine à cause des difficultés où j'ai été conduit sans raison ; c'est pourquoi j'ai abandonné la vie de notre patrie, entendez-vous ? Mais mon autorité sur vous, mon peuple, et vos pri-

vilèges existeront encore, car j'espère que la vie sera rendue au pays quand ma conduite sera justifiée.

« Fait à Honolulu, Oahu, ce 22 février 1843.

« Témoin, JOHN D. PAALUA.
« KAMEHAMEHA.
« KEKAULUOHI. »

Il avait fallu aussi la signature des chefs. Une scène douloureuse eut lieu ; il fallait céder sans vengeance, céder sans honneur, du moins apparent ; céder à des hommes qui se montraient, l'un méprisable, l'autre brutal. Réunis en conseil, ils délibéraient dans l'angoisse de leurs âmes sur le parti à prendre. Dans un moment si pénible, devant des injustices si criantes, ils continrent l'indignation de leurs cœurs, et pas une parole de haine ou de menace ne sortit de leurs lèvres. Ils restèrent quelque temps dans un morne silence, accablés de douleur ; ils retenaient avec peine leurs soupirs et leurs sanglots ; l'un d'eux proposa de prier, tous tombèrent à genoux ; après la prière, ils restèrent quelques minutes encore recueillis devant Dieu. Ensuite ils se levèrent ; le roi et le premier ministre s'avancèrent, et avec des cœurs navrés signèrent l'acte d'abandon. Il y a à peine un demi siècle que les habitants du même pays plongèrent leurs mains cruelles dans le sang du plus grand des navigateurs.

Le pavillon anglais flotta enfin sur ces îles jusqu'alors indépendantes, et lord Paulet put se réjouir de son facile triomphe. Cet officier, dont on raconte des choses fort étranges, et dont la conduite fut un mélange odieux de ruse et de violence, paraît avoir sérieusement offensé le consul français ; on écrit qu'un rapport avait été immédiatement envoyé à l'amiral Dupetit Thouars, de l'insulte faite au représentant de la France, et de la prise de possession des îles Sandwich par un batiment anglais ; on at-

tendait à Honolulu l'amiral français, avec plusieurs bâtiments de guerre.

Dieu garde, Dieu protège, Dieu bénisse ce malheureux pays affligé de tant de manières, à qui la France impose ses liqueurs et ses prêtres, à qui un marin anglais ôte l'indépendance, à qui on apporte chaque année peines et tribulations comme à l'envi! Quel est donc son tort, sinon d'avoir accordé protection et abri à des avanturiers qui se le disputent et veulent lui donner ceux-ci tel maître, ceux-là tel autre? sinon d'être un grand centre commercial entre deux continents, et d'exciter la convoitise des peuples! Chose étrange, pendant que ce pays était barbare, personne ne le menaçait; maintenant qu'il est chrétien, et que par ses progrès il devrait provoquer ou la sympathie ou le respect, des hommes qui portent le nom de chrétiens l'attaquent d'année en année, on pourrait dire de mois en mois, comme s'ils avaient pris à tâche de le décourager et de l'abattre, et comme s'il n'y avait pas de milieu pour un peuple faible entre la barbarie et l'esclavage.

Toutefois la conquête des îles Sandwich n'était pas aussi facile que l'avait pensé lord Paulet. Le roi avait nommé dès 1842 deux ministres chargés de faire reconnaître l'indépendance de son royaume par plusieurs grandes puissances. Les deux ministres arrivèrent en Amérique au mois de décembre de l'année dernière : ils écrivirent une lettre au Président des États-Unis, pour lui exposer la nature de leur mandat, et les désirs du roi qu'ils représentaient. Dans le cours de la lettre de MM. Richards et Haalilio, nous trouvons le passage suivant : « Il y a vingt ans que la nation n'avait aucune langue écrite. La langue indigène n'avait jamais été soumise à des formes régulières. Le peuple n'avait aucune connaissance ni du christianisme, ni des institutions, ni des douceurs de la vie civilisée. Il n'a-

vait aucune forme ou règle de gouvernement, sauf celles qu'accordait le bon vouloir des hommes parvenus à l'autorité, n'importe par quels moyens. Le droit de propriété n'était pas reconnu ; on en jouissait fort peu. Il n'y avait aucune cour de justice, et le pouvoir des chefs était absolu. La propriété des étrangers n'avait d'autre protection que les bonnes dispositions des indigènes. Mais sous la paternelle influence et les soins assidus du roi actuel et de ses prédécesseurs, la langue a été réduite à des formes systématiques, et est maintenant écrite par la classe la plus respectable du peuple. Des écoles ont été établies dans tout le royaume ; elles ont été en grande partie entretenues par le gouvernement. Il est peu de jeunes personnes qui ne sachent lire. Ce peuple a maintenant dans sa propre langue une bibliothèque renfermant les Saintes Ecritures, des ouvrages d'histoire naturelle, d'histoire civile, d'histoire ecclésiastique, de géographie, d'économie politique, de mathématiques, de jurisprudence, outre les ouvrages élémentaires. Un gouvernement monarchique régulier a été organisé ; ce gouvernement est modéré et représentatif. Je vous envoie ci-jointe une copie de la constitution. Un code de lois civiles et criminelles a éte fait et publié. La législature tient une session chaque année, afin de modifier le code où d'y ajouter si besoin en est. Des cours de justice ont été établies, et les débats pardevant jurés sont ordonnés pour toutes causes importantes. Des étrangers de différentes nations ont montré leur confiance dans ces cours, en leur soumettant des procès relatifs à des valeurs de plusieurs mille dollars, et cela a eu lieu par deux fois dans des circonstances où avec très peu de retard les débats eussent pu être portés devant des cours étrangères.

La lettre fut écrite le 14 décembre 1842. La réponse de M. D. Webster, secrétaire d'état, ne se fit attendre que cinq jours ; elle fut aussi bienveillante que prompte. M. le

Président ne se borna pas à cette démarche ; dans son message au dernier Congrès, il dit ce qu'on va lire :

« Je communique au Congrès des copies d'une correspondance qui a eu lieu dernièrement entre certains agents du gouvernement des îles Hawaii, ou Sandwich, et le Secrétaire d'état.

« La condition de ces îles a excité un assez grand intérêt (*a good deal of interest*), intérêt qui croît par chaque preuve successive que leurs habitants font des progrès dans la civilisation, et deviennent de plus en plus capables de maintenir un gouvernement régulier et civil. Ils se trouvent dans l'Océan Pacifique, beaucoup plus près de ce pays que de tout autre ; ils sont devenus un moyen important de ravitaillement et d'approvisionnement pour les vaisseaux européens et américains.

« A cause de leur position et de la nature des vents qui prévalent dans cette partie du monde, les îles Sandwich sont un point d'arrêt pour presque tous les bâtiments qui font le trajet d'un continent à l'autre, à travers le grand Océan. Elles le sont surtout pour un grand nombre de bâtiments américains qui font la pêche de la baleine dans ces parages. Le nombre de vaisseaux de toute sorte, et le montant de la propriété des citoyens des États-Unis qui se trouvent dans ces îles pendant le courant de chaque année, sont établis, probablement avec assez d'exactitude, dans la lettre des agents. (1)

« Sortant d'un état de barbarie, le gouvernement de ce pays est faible encore ; mais ses dispositions paraissent être justes et pacifiques, et il semble jaloux d'améliorer la condition du peuple, en lui donnant des lumières, des institutions religieuses et morales, des moyens d'éducation, ainsi que les arts de la vie civilisée.

(1) De cinq à sept millions de dollars (de 25 à 35 millions de francs).

« Il ne peut qu'être conforme avec les intérêts et les désirs du gouvernement et du peuple des États-Unis, que ce peuple, qui existe ainsi au milieu d'un vaste océan, soit respecté, et voie tous ses droits strictement et consciencieusement maintenus. Ce doit être aussi l'intérêt de tous les autres pays commerciaux. Fort éloigné des possessions des pouvoirs européens, son développement et sa prospérité, comme peuple indépendant, pourront être, à un haut degré, utiles à tous ceux dont le commerce s'étend à ces régions ; tandis que sa proximité de ce continent, et les rapports qu'ont avec le pays les bâtiments américains qui forment le 5/6 de tous ceux qui le visitent annuellement, ne pourraient que donner du déplaisir aux États-Unis pour toute tentative, qui serait faite ou dénoncée par un autre pouvoir, afin de prendre possession de ces îles, de les coloniser, et de détruire le gouvernement indigène. C'est pourquoi considérant que les États-Unis entrent pour une si grande part dans les relations avec ce pays, il ne paraît pas inconvenant *(unfit)* de déclarer que leur gouvernement ne cherche nul avantage particulier, nul contrôle exclusif sur le gouvernement Hawaii, mais est satisfait de son existence indépendante, et s'intéresse vivement à sa sécurité et à sa prospérité. Sa conduite à cet égard, jointe à la circonstance des rapports très-considérables des citoyens des États-Unis avec ces îles, justifieraient le gouvernement, dans le cas où, s'il survenait plus tard des évènements qui l'appelassent à agir, il ferait des remontrances décidées contre l'adoption d'une police imposée par quelque autre pouvoir. Dans ces circonstances, je recommande au Congrès de faire en sorte qu'un traitement modéré soit assuré par le trésor à un consul résidant dans ce pays. »

Le Président des États-Unis ne reconnaissait donc pas seulement l'indépendance des Iles Sandwich, il s'engageait

officiellement à la faire respecter, et déjà son Ministre d'état avait écrit aux deux agents qu'une communication officielle de cette résolution serait donnée par le gouvernement aux cours étrangères.

La réponse du Congrès à cette partie du message fut également favorable; le rapport de la commission contenait les lignes suivantes :

« C'est un sujet d'admiration pour les amis de la vertu et des progrès de l'homme, que par la douce et bienfaisante influence de la charité chrétienne, exercée par d'humbles ministres de l'Évangile, privés de tout pouvoir matériel, les habitants de ces groupes d'îles aient été en un quart de siècle convertis de la plus basse idolâtrie aux bénédictions de l'Évangile, unis sous un gouvernement bien ordonné, amenés à la civilisation par une langue écrite et une constitution qui protège la propriété et les personnes, enrichis enfin de tous les éléments de droit et de pouvoir qui les rendent dignes d'être reconnus par les autres membres de la race humaine, comme un peuple séparé et indépendant. A leur reconnaissance définitive le peuple de l'Amérique du Nord a plus raison de s'intéresser que tout autre peuple de la terre, en vertu d'un droit de conquête, non sur la liberté de leurs frères par les armes brutales d'un pouvoir matériel, mais sur l'esprit et sur les cœurs par la céleste armure de l'Évangile de paix et d'amour.»

En donnant ces détails, un journal d'Amérique s'écrie : «Nous voyons ici un peuple, vingt-deux ans après l'arrivée des premiers missionnaires, prendre formellement sa place dans la grande famille des nations civilisées et chrétiennes. C'est le Seigneur qui l'a fait, et c'est une œuvre merveilleuse à nos yeux; une nation est née comme en un jour à la piété, aux lumières, à la vie sociale.» L'Angleterre voudra-t-elle avilir sous l'esclavage ce peuple naissant?

Voudra-t-elle sanctionner la conduite de ses représentants ? Un homme a dit avec raison qu'il faudrait être l'ennemi de l'Angleterre pour le croire. Nous sommes heureux d'annoncer qu'elle a été elle-même très étonnée de cette nouvelle conquête qu'elle n'avait pas ordonnée et à laquelle elle paraît devoir renoncer. Par un contraste remarquable, Lord Paulet avait à peine pris les îles Sandwich, que le gouvernement anglais en assurait la pleine et entière indépendance aux ministres envoyés de ce pays. Ceux-ci se rendirent à Paris pour y solliciter ce qu'ils avaient facilement obtenu en Amérique et en Angleterre. Nous avons vu pendant trois mois MM. Richards et Haalilio ; nous avons suivi avec une vive sollicitude le cours de leur difficile mission. Ils avaient reçu du gouvernement français des promesses réitérées ; ils en attendaient l'effet, lorsque la nouvelle de l'attaque de Lord Paulet est venue les troubler. Accourus à Londres, ils cherchent à arranger tous les différends avec l'Angleterre, et ils ont le ferme espoir que le gouvernement de ce pays persistera à reconnaître l'indépendance des îles. Ils reviendront à Paris encore. Nous espérons qu'ils obtiendront ce qui leur a été formellement promis, et qu'enfin les îles Sandwich pourront respirer dans le sentiment de leur indépendance reconnue et de leurs droits respectés. Peut-être, pour l'avenir de ces îles, est-il permis de compter un peu sur les vœux opposés des puissances. Peut-être aucune ne les aura, parceque plusieurs les veulent ; peut-être, personne ne souffrira ce que personne ne peut faire. Quoiqu'il en soit, Dieu règne, et bien au-dessus des sceptres de ce monde plane son sceptre souverain ; sa main puissante saura ou prévenir le mal ou le guérir ; toutefois, malheur, malheur et pitié à ceux par qui le scandale arrive.

NOUVELLES RÉCENTES.

Les missionnaires pendant le dernier tremblement de terre aux Antilles : Extraits de plusieurs lettres.

Nos lecteurs connaissent les désastres de la Guadeloupe. Cette grande catastrophe a réveillé un profond écho dans toute la France. Les habitants de la Guadeloupe n'ont pas seuls souffert : dans les îles voisines les dégâts ont été immenses. L'œuvre des missions se ressentira long-temps des suites de cette grande commotion : on en jugera par les lignes suivantes :

ANTIGOA. Gracehill, le 10 février 1843. — M^e^. Voss :

« Le matin de ce jour mémorable nous partîmes, mon ami et moi, en compagnie de frère et sœur Westerby, du Liban, qui étaient venus nous voir, pour visiter la forteresse de Monkshill, située à la pointe sud-est de notre île. Joyeux et bien disposés, nous gravîmes la montagne au pied de laquelle est située Gracehill. Après avoir parcouru un certain espace, nous entrâmes dans des buissons épineux, qui n'arrêtèrent pas notre marche ; nous étions de plus en plus dédommagés des difficultés qu'offrait une telle route par la vue charmante qui se déroulait au loin. Pour jouir de la vue entière de l'île, il ne restait plus devant nous qu'un monticule stérile, situé au sud ; mais nous l'eûmes bientôt gravi, et nous pûmes enfin contempler à nos pieds le vaste océan, la tranquille baie au fond de laquelle Falmouth se dessine gracieuse entre les palmiers et les tamarins, et plus loin, du côté de l'orient, English Harbour, sur une agréable colline qui s'élève de la baie, et qui forme un port au côté opposé. Au sud-est on voyait dans un horizon lointain les mon-

tagnes de Montserrat, qui ressortaient si distinctement du bleu foncé des ondes, qu'on apercevait les rochers et les plantations de cannes à sucre. Sur tout le pays reposait une paix si douce, une tranquillité si parfaite, un calme si ravissant, que nous restâmes long-temps au même endroit, oubliant presque que nous avions encore d'autres points de vue à admirer, et que le point culminant de la montagne située à l'est était difficile à atteindre. Nous arrivâmes extrêmement échauffés au pied de la forteresse, et ici nous fûmes saisis par un air rude et froid comme celui des Alpes. Nous entrâmes par une large porte dans la cour; là, nous visitâmes la demeure du capitaine, les fortifications gardées seulement par quelques vétérans, la hampe du pavillon, etc., et appuyés sur un gros canon nous pûmes enfin embrasser d'un coup-d'œil presque toute l'étendue de l'île. Des centaines de plantations, dont les moulins étaient en activité, beaucoup d'églises, de villages, une quantité innombrable d'habitations de nègres éparses, et comme semées çà et là, étaient à nos pieds. Un point noir qui se montre à l'horizon nous fait présumer l'arrivée d'un bateau à vapeur. Le surveillant reconnaît bientôt que c'est le paquebot anglais; il hisse le pavillon qui annonce son arrivée aux habitants de l'île, et nous nous décidons à attendre dans ce lieu jusqu'à ce qu'il soit entré dans la rade peu éloignée de English Harbour. Il voguait à pleines voiles, et paraissait employer toute la force de la vapeur pour atteindre le rivage; nos cœurs battaient de joie en pensant que sûrement ce navire nous apportait des lettres de notre patrie. Nous étions assis à l'angle d'un bastion, d'où notre vue plongeait perpendiculairement dans le port. Le navire s'avançait hardiment à travers les flots, déjà il avait contourné la dernière pointe du rocher; pourtant il ne virait point de bord; nous étions attentifs au plus haut degré. Tout-à-coup la

terre tremble... Nous nous levons; elle tremble de nouveau;...à peine pouvions nous nous tenir debout. Cependant nous courûmes de l'angle du bastion, du bord de ce précipice, où nous étions, dans l'intérieur de la cour. A dix pas de nous une maison en pierre s'écroule, et de l'autre côté, la hampe du pavillon menace de nous écraser..... Nous fuyons promptement ce danger pressant. Mais mon Dieu! où fuirais-je loin de ta face? Si je prenais les aîles de l'aube du jour, et si j'allais aux extrémités de la mer, là même ta main pourrait m'y anéantir, m'y réduire en poudre. O non! mais viens me conduire et me soutenir de ta droite. (Ps. cxxxix, 9.) C'est au Seigneur que nous criâmes, que nous recommandâmes nos âmes par des soupirs ardents, pour qu'il voulût bien, si nous touchions à notre dernière heure, nous accorder grâce et pardon; et là, prosternés en sa présence, nous attendions avec un très-grand calme le moment qui allait nous précipiter, il est vrai, dans les sombres vallées de la mort, mais qui nous conduirait immanquablement dans les bras de notre cher Rédempteur. Agenouillée devant la face de l'Éternel, je me représentais que, sans être séparée de mon cher mari, et peut-être en compagnie de mes chers amis, j'allais dans quelques instants aborder dans ma véritable patrie! —Pendant combien de temps la terre trembla, c'est ce que je ne saurais dire positivement; j'attendais toujours la dernière secousse. Un des vieux soldats, un colosse formidable, les mains tremblantes et les yeux hagards, nous fit signe de tourner nos regards vers l'île qui était à nos pieds. De tous côtés montaient au ciel d'épais nuages blancs. Que pouvais-je croire, sinon que la terre s'entr'ouvrait pour tout engloutir dans un gouffre de feu. Cependant peu-à-peu nous reconnûmes que ce n'était que la poussière des maisons écroulées. Au moyen d'une lunette d'approche, frère Westerby vit de suite que

l'église du Liban était en partie écroulée, que celle de Tous-les-Saints, à peu de distance de la station du Liban, n'était qu'un tas de décombres, et qu'une quantité de moulins à sucre et d'habitations de nègres étaient entièrement détruits. Mais nous, la droite de l'Éternel nous avait protégés pendant que toute l'île était balancée comme l'enfant dans son berceau, et que les plus grands bâtimens tombaient en poussière. Nous nous relevâmes sans avoir éprouvé d'accidents! Nous jetâmes encore un triste et pénible regard sur le pays dévasté, sur Montserrat enveloppé de nuages blanchâtres, sur le bateau à vapeur qui voguait tranquillement; puis nous nous hâtâmes de sortir de cette enceinte, et descendîmes par une gorge étroite à travers des rochers, par-dessus des blocs, et au milieu des plus épaisses broussailles, pour être hors de danger d'être écrasés sous les murs déjà si endommagés de Monkshill, au cas qu'une nouvelle secousse vint faire écrouler ces murs si lézardés. Une odeur étouffante de souffre et une chaleur suffocante remplissaient la vallée. Enfin nous aperçumes Gracehill; l'église, et autant que notre vue pouvait y atteindre, nos habitations étaient debout. Bientôt tous les enfants de notre école vinrent à notre rencontre en pleurant, et nous apportèrent la nouvelle que les murs de fondements de notre maison d'école étaient écroulés ; mais, que Dieu en soit loué ! pas un de nos enfants n'était blessé. J'entrai en pleurant dans notre maison, où je fus accueillie par sœur Zetche avec un mélange de joie et de douleur. Nous pleurions et nous étions heureux cependant de nous retrouver encore dans cette vallée de misère. Notre église, qui pourtant a de hauts murs de fondements, était intacte; mais les bancs dérangés, la table renversée, le son des cloches que l'on avait entendu, et une large lézarde dans le sol de la cave prouvaient combien elle avait dû être ébranlée. Dans notre chambre, les armoires, les

tables, les coffres avaient changé de place et tout était dans le plus grand désordre. Les tables et le plancher étaient couverts de vaisselle cassée, de livres, d'ustensiles de ménage, de toute sorte d'objets en un mot, qui étaient là pêle-mêle. L'escalier et le fondement de notre dortoir du côté du nord et de l'ouest sont écroûlés. Le maçonnerie sous le magasin des provisions est en ruines, de manière qu'il ne se soutient plus que sur quelques faibles appuis. La cuisine, l'écurie, et tous les petits bâtiments de la cour ne sont que décombres; notre char en est couvert. La grande salle pour la réunion des classes, bâtie en pierre, au rez-de-chaussée de la maison d'école, n'a plus de mur. La cour, le chemin et toute la montagne sont sillonnés de fentes. Devant la maison deux larges crevasses se sont fermées dans le terrain.

« *Vendredi*, 10 *février*. — Nous tînmes notre réunion du soir, qui ordinairement n'était fréquentée que tout au plus par vingt personnes. Mais cette fois l'église était pleine de gens qui venaient de plusieurs lieues à la ronde, et de tous les cœurs et de toutes les bouches sortaient des actions de grâces au Sauveur, de ce qu'il avait plu à ce bon Dieu de nous conserver tous en santé, et de laisser notre temple debout. Le dimanche suivant mon mari put s'adresser à une foule d'auditeurs attentifs, et en si grand nombre que nous n'avions jamais rien vu de pareil, et que l'église et la cour pouvaient à peine les contenir; il put les saluer d'un cœur attendri, les féliciter du bonheur qu'ils devaient ressentir de ce que tous les membres de notre troupeau avaient été protégés dans leurs personnes (car la plupart de leurs maisons sont écroulées), et de ce qu'il avait plu à notre bon Dieu de nous conserver notre temple, où nous nous trouvions réunis. En même temps il s'efforca de faire pénétrer dans leurs cœurs le désir de profiter du temps de grâce qui se

présentait encore devant eux, pour se préparer pour l'éternité, afin que lorsqu'il plairait au Seigneur de nous appeler, il nous trouvât prêts et veillants. A la sortie du service divin, les gens se saluaient, se serraient cordialement la main, et se racontaient ce qu'ils avaient éprouvé. Que le Seigneur, dans sa grâce, veuille nous donner à tous de bien comprendre les vues d'amour que sans doute il a eues à notre égard en nous envoyant cette sévère épreuve ! c'est notre prière journalière.

« Excepté le Liban, nos stations ont peu souffert à proportion du dommage général : Springgarden, à St. John's, a perdu son église; à Newfield, tous les bâtiments secondaires sont écroulées, la maison d'école et l'église très endommagée; à Gracebay, la maison d'école seulement est endommagée; Gracefield et Cederhall ont très-peu souffert. Cependant notre perte peut bien se monter de 26 à 30,000 francs. »

Nous extrayons ce qui suit de la lettre du frère Westerby, écrite du Liban :

« Après un ébranlement d'environ trois minutes nous jetâmes nos regards autour de nous. Des nuages de poussière s'élevaient de tous côtés; ils nous prouvaient qu'une grande partie de l'île était en ruines. Je dirigeai mon télescope du côté du Liban... Jugez vous-mêmes de ce que j'éprouvai (car je ne puis l'exprimer), en découvrant que la partie méridionale de l'église, qui est droit au-dessus de la porte d'entrée de l'école, était écroulée; je savais qu'à cette heure-là plus de 140 enfants devaient y être réunis ! .... Nous nous hâtâmes de descendre de Monkshill. En approchant du Liban, nous rencontrâmes quelques enfants, qui nous apportaient la triste nouvelle que trois enfants avaient été tués par l'éboulement de l'église, et que plusieurs autres étaient blessés. En voyant les terribles ravages que la destruction et la mort avaient exercés dans notre chère

station, d'abondantes larmes s'échappèrent de nos yeux. Nos nègres chrétiens nous entouraient et cherchaient à nous consoler : « C'est le Seigneur, disaient-ils, qui nous envoie cette calamité, et tout ce qu'il fait est bien fait. » Le grand village qui touche notre temple, et dans lequel habitent la plupart des négres de notre église, est presque entièrement détruit; et cependant nous n'avons encore entendu aucune plainte; tous disent : « Cela nous vient de la part du Seigneur. » Nous ne pouvons pas méconnaître que notre bon Dieu dans sa miséricorde a bien adouci son jugement; car s'il l'avait exercé pendant la nuit, des milliers auraient péri sous les décombres. Quant à nous, il a voulu nous éloigner de nos maisons; si nous nous y étions trouvés au moment du tremblement, ma femme et moi aurions été occupés à donner une leçon biblique à environ quatre-vingt enfants, dans la partie écroulée de l'édifice. — Le soir de cette journée mémorable un grand nombre de nègres se rassemblèrent dans notre maison d'habitation, qui seule est restée debout, et nous rendîmes tous ensemble au Seigneur nos humbles actions de grâces pour sa miséricordieuse protection; nous terminâmes cette réunion par le chant de quelques cantiques, qui exprimaient notre confiance en Dieu et la résolution de ne jamais nous éloigner de lui.

— « M. le Gouverneur a fixé le 13, pour être célébré dans toute l'île comme un jour solennel d'humiliation et d'actions de grâces. Je viens de prêcher dans la maison d'école sur la lettre adressée à l'Eglise de Sardes (Apoc. III, 1-6). Frère Harvey a prêché à l'église, et frère Heath, *au Point.* Partout le local était insuffisant, et les auditeurs remplissaient la cour et même la rue. Ce soir nous aurons encore trois prédications. Les chrétiens des autres confessions, qui ont perdu leurs églises, s'assemblent sous des tentes ou sous des arbres. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE MÉKUATLING.—JOURNAL DE M. DAUMAS, SOUS LA DATE DU 15 OCTOBRE 1842.

Etat du pays. — Famine et sauterelles. — Danger couru par le missionnaire et sa famille. — Heureux résultats de l'épreuve de l'année dernière. — Sentiments des fidèles pendant l'épidémie. — Conversion remarquable. — Travaux matériels.

Messieurs et très-honorés frères,

Vous aurez vu, tant par le journal que je vous ai expédié au commencement de l'année que par le dernier rapport de la Conférence, que notre œuvre a été entourée de beaucoup de difficultés et accompagnée de beaucoup d'épreuves. J'ajouterai aujourd'hui, que quoique nous ayons été bien des fois affligés et abattus, le Seigneur s'est plu à relever notre courage, et à nous consoler par les témoignages de son esprit, aussi bien que par les précieuses promesses de sa parole. Si nous étions entrés dans la carrière difficile des missions pour jouir d'une vie douce et tranquille, nous aurions été désappointés; mais les épreuves par lesquelles nous avons passé ne nous ont pas étonnés; quoique poignantes, nous les attendions, et nous avons été surpris même que le Seigneur nous ait tant épargnés et nous ait donné de si

nombreux motifs de nous dévouer de plus en plus à son service.

Selon ma coutume, avant d'entrer dans le détail de notre œuvre sur la station, je vous dirai un mot sur l'état du pays. Grâce à Dieu, les naturels ont été assez tranquilles depuis environ six mois, plus tranquilles même qu'ils n'avaient été depuis plusieurs années. Des paroles de paix ont été échangées entre les chefs, et une espèce de trève a été conclue. Sous ce rapport, nous devons être bien reconnaissants envers l'auteur de tout bien. Mais comme si ce malheureux pays était destiné à se voir toujours agité par le fléau de la guerre, dès que les indigènes ont eu mis bas les armes, les blancs les ont prises, et le bruit du canon s'est fait entendre le long de la côte de Natal. C'étaient les Anglais et les Boers émigrants qui étaient aux prises. Les naturels, frappés d'étonnement, ont tourné leurs regards de ce côté-là, et sont pour ainsi dire restés, en attendant le résultat de la lutte, immobiles de surprise, tant ils ont peu d'idée que les blancs puissent se faire la guerre entre eux.

Quoique cette guerre eût pu avoir des conséquences fâcheuses pour nos établissements, jusqu'à présent nous n'avons pas beaucoup à nous plaindre, grâce à Dieu ; au contraire, la station de Mékuatling, qui avait été si exposée pendant les guerres des Koranas et de Sékonyéla, a reçu un bien réel de la paix dont nous avons joui pendant les six derniers mois, et que j'attribue à l'attitude menaçante des Boers établis sur la Tikouana. Malheureusement les naturels sont affligés d'un fléau non moins terrible que celui de la guerre : la récolte de l'année a manqué, et une grande famine jette les indigènes dans la plus profonde détresse. Lorsque le corps souffre, les sentiments sont comprimés, de sorte que l'on ne peut s'attendre à de grands progrès religieux, surtout au milieu

d'un peuple encore païen et si sensible à l'influence des besoins physiques. A ce malheur est venu se joindre un autre malheur qui nous a mis dans une grande anxiété. Des nuages de sauterelles ont dévoré tout ce qui se trouvait sur leur passage. Jusqu'à présent nous sommes parvenus à sauver les jardins de la station même, au moyen de grands feux, dont la fumée épaisse empêchait les sauterelles de se poser. C'est de cette manière que le jardin de la mission a été sauvé plusieurs fois cette année d'une dévastation complète.

Ces sauterelles ont été en quelque sorte une bénédiction dans ce temps de disette. Que de fois n'avons-nous pas vu partir nos natifs à la tombée de la nuit, ou le matin de très-bonne heure, avec leurs bœufs de charge, pour aller en chercher en grande quantité dans les champs, tandis qu'encore humides sous la rosée, elle ne pouvaient pas s'envoler. Les indigènes se sont ainsi procuré une nourriture abondante pour quelque temps.

Au milieu de ces épreuves, le Seigneur a continué son œuvre d'amour parmi nous ; il a opéré pour notre encouragement quelques conversions, et il nous a envoyé, tant dans la station qu'aux environs, des indigènes qui ont plus que remplacé ceux qui nous avaient quittés. La vallée de Sépapou s'est repeuplée, un des chefs de la tribu s'y est établi avec son peuple, et il a obtenu même l'approbation des Koranas. Sur la station, les naturels continuent à faire des progrès dans la connaissance évangélique, ils se montrent zélés dans leur christianisme, et disposés à améliorer leur état temporel. Au mois d'avril dernier, je dus m'absenter pendant un mois pour assister à nos conférences annuelles, qui eurent lieu à Morija. Notre frère, M. Dyke, eut la bonté de s'offrir pour me remplacer ; il tint les services du dimanche, et l'école sur semaine. Ce frère, que vous avez admis au nombre de

vos ouvriers, est animé du sincère désir de faire du bien, et il se dévoue de cœur à l'instruction des indigènes. Son séjour ici a été d'autant plus utile, que j'avais dû m'absenter dans un moment où le pays était fort agité. Grâce à Dieu, tout alla bien pendant mon absence.

En parlant de ce voyage à Morija, je ne puis m'empêcher de mentionner une circonstance qui aurait pu nous être funeste, si le Seigneur ne nous avait secourus dans notre détresse. Je quittai avec ma famille la station un vendredi, pensant traverser le Calédon le lendemain, et passer le dimanche près de quelque village Bassouto, où je pusse annoncer la bonne nouvelle du salut. En arrivant sur les bords sablonneux de la rivière, nous fîmes sonder le gué par quelques caffres qui étaient venus nous le montrer. Le premier nous paraissant dangereux, nous en cherchâmes un second qui nous parut meilleur. Le Calédon avait grossi pendant la saison des pluies; ses bords, qui paraissaient secs et fermes, étaient tout mouvants, de sorte qu'en descendant dans la rivière, l'une des roues de devant enfonça, et le wagon se renversa. Je me trouvais sur le devant pour diriger les bœufs; je fus lancé au milieu du courant, tandis que ma femme et mes enfants gisaient dans une eau profonde. Le Seigneur ne permit pas que je perdisse ma présence d'esprit dans ce moment critique, je luttai contre le courant pour venir au secours des miens. Voyant mon danger, un caffre s'élança dans l'eau et me conduisit où je désirais. La chute de la voiture avait jeté nos gens dans une telle consternation, qu'ils demeurèrent comme impassibles pendant un moment, tandis que quelques indigènes, qui étaient venus nous voir traverser le Mogokaré, (1) prirent la fuite, de peur qu'on ne leur attribuât notre malheur. Arrivé à l'en-

(1) C'est ainsi que les naturels appellent le Calédon.

droit où ma femme était tombée, j'enfonçai mon bras dans l'eau sous la tente du wagon, je parvins à la saisir et à la retirer. J'eus la joie de voir qu'elle tenait dans ses bras nos deux chères petites. Pauvres enfants, encore quelques minutes de retard et elles étaient noyées, car leur mère sentait ses bras défaillir à chaque instant; elle était suffoquée par l'eau, et dans l'impossibilité de se mouvoir. Anne, et deux jeunes filles qui se trouvaient avec nous, se lamentaient comme si nous n'étions plus, tandis que nos jeunes gens plongeaient encore au fond de l'eau pour chercher ceux que le Seigneur nous avait rendus comme par miracle. Un temps froid et pluvieux aggravait l'horreur de notre situation; nos effets étaient tous au fond de la rivière, et nous n'avions rien de sec pour nous couvrir. Le meilleur parti fut d'allumer un grand feu, et de tacher de nous réchauffer. La station de Platberg n'étant pas éloignée, nous y envoyâmes un messager pour faire connaître au missionnaire Cameron notre triste position. (1) Ce digne frère et sa compagne n'eurent pas plus tôt appris notre malheur, qu'ils vinrent à notre aide en nous envoyant des vêtements secs. M. Cameron lui-même arriva tôt après, accompagné d'une douzaine d'hommes. Sa voiture aussi ne tarda pas à paraître avec deux ou trois femmes chrétiennes, qui se rendaient auprès de nous pour nous aider à faire sécher et à mettre en ordre nos effets. Avec ce puissant renfort, nous retirâmes de la rivière tout ce qu'il était possible de sauver. Nos malles étaient pleines d'eau, et nos provisions de voyage perdues. Les bœufs, dont nous n'avions pu nous occuper, étaient restés sous le joug, et avaient descendu la rivière, entraînant avec eux le train du wagon qu'ils avaient ren-

---

(1) C'est lui qui a écrit la lettre signée J. C., et imprimée dans le *Journal des Missions*, 2e livraison, 1842.

versé, et dont ils avaient rompu le timon. L'un d'eux s'étant entravé faillit se noyer; nous les retirâmes de l'eau après les avoir dételés. Nous rassemblâmes les différentes pièces de notre voiture et nous la remîmes sur pied. Lorsque nous eûmes chargé nos effets secs ou mouillés dans le wagon de M. Cameron, nous prîmes le chemin de Platberg, remplis de reconnaissance envers le Seigneur, de ce qu'après les pertes que nous avions faites, les souffrances que nous avions endurées, et les dangers que nous avions courus, nous nous trouvions sains et saufs. Nous arrivâmes tard à Platberg; tous les soins imaginables nous furent prodigués par la digne épouse du missionnaire, et par madame Allison, femme du missionnaire des Mantaetis, dont le nom vous est bien connu. La bonté toute chrétienne avec laquelle ces chers amis nous traitèrent ne s'effacera jamais de notre souvenir. Les habitants de la station ne nous témoignèrent pas moins de dévouement; ils montrèrent par leur conduite que l'Evangile qui leur est prêché ne demeure pas sans fruit parmi eux. Ils ne demandèrent aucune rétribution pour les services qu'ils nous avaient rendus. Le forgeron et le menuisier, tous les deux anglais, ne voulurent non plus rien accepter pour les réparations qu'ils firent à notre voiture fort endommagée par sa chute dans l'eau. M. Cameron alla jusqu'à nous prêter son propre wagon, pendant qu'on arrangeait le nôtre, pour continuer notre voyage à Morija.

L'épidémie qui nous causa tant d'inquiétude, il y a quelques mois, et dont je faillis être victime l'année dernière, eut une issue des plus heureuses. Le Seigneur se plut à nous retirer de notre détresse, et à faire briller sur nous sa face, qui est un rassasiement de joie. L'épreuve par laquelle il jugea à propos de nous faire passer, quoique sévère, contribua d'une manière visible à dévoiler

aux païens la puissance consolatrice de l'Evangile. Ceux que le Seigneur retira à lui, s'envolèrent avec l'espérance d'une immortalité bienheureuse, et montrèrent en présence de la mort une sérénité digne des enfants de Dieu. Ceux qui survécurent furent des exemples de résignation pendant leurs longues souffrances, et prouvèrent qu'ils ne regimbaient point contre la volonté de leur père céleste. Lorsqu'il fut rétabli, Jean Noga vint s'entretenir avec moi sur ce qu'il avait éprouvé pendant sa maladie. Une des premières paroles qu'il m'adressa fut celle-ci : « Vous nous aviez souvent dit que le chrétien est soutenu d'en haut dans ses souffrances. Quoique j'eusse cru ce que vous m'aviez dit, cependant cela me paraissait fort extraordinaire ; maintenant je n'ai plus aucun doute à cet égard. J'ai souffert autant qu'un homme peut souffrir, mais ces souffrances m'étaient comme un rien, j'éprouvais même par moments une joie et un bonheur impossibles à vous décrire ; je sentais que celui qui me frappait le faisait pour mon bien, de sorte que je mettais toutes mes délices dans la prière et la communion de mon Sauveur. » Dès que ses forces le lui permirent, il parla de ses espérances à tous ceux qui venaient le visiter. Il terminait généralement ses conversations par la prière. Les parents de sa femme, qui demeurent assez loin d'ici, ayant appris sa maladie, et ne doutant pas de sa mort, vinrent le trouver avec l'espoir de s'emparer, selon la coutume du pays, de ses biens ainsi que de sa femme et de ses enfants. Ils furent désappointés de voir qu'il vivait encore. Cependant la crainte les tint éloignés de lui ; ils le saluèrent de la porte, et ils lui adressèrent quelques paroles. Jean les entretint de ce qui faisait toute sa joie, et les engagea à entrer pour se prosterner avec lui devant Jéhovah. L'invitation ne servit pas à grand'chose;

dès que la prière fut terminée ils partirent, et depuis l'on ne les a plus revus.

Anna Ketla, s'entretenant un jour avec ma femme, lui dit que pendant sa maladie elle avait été exposée à de grands combats, et que par moment elle s'était sentie affaissée sous le plus profond accablement. Dans cet état d'accablement, elle s'adressait à Dieu et épanchait son âme devant lui. Le Seigneur qui avait voilé sa face, pour lui montrer ensuite toute sa douceur et tout son amour, répandit dans son cœur angoissé le baume de ses consolations, de sorte qu'elle éprouva un bonheur indicible. La mort, qui avait été pour elle le roi des épouvantements, devint une messagère de bonne nouvelle. Elle aurait voulu, comme Saint Paul, déloger de ce monde pour être avec Christ; cela lui paraissait préférable à une prolongation de jours sur cette terre de misère et de péché. Toutefois le Seigneur jugea à propos de la conserver encore en la rendant à la santé, ce dont nous le bénissons, parce que cette personne nous est une grande consolation.

Je ne saurais terminer cet article sans vous dire un mot de Mamoleko, la veuve de Koétloé, dont je vous ai parlé dans mon dernier journal. Dès que la nouvelle de sa mort se fut répandue, tous ses parents se précipitèrent sur la station comme des aigles, pour se partager ce qu'avait laissé le défunt, prendre sa femme que l'un d'eux se proposait d'épouser, et ses enfants qu'ils se disposaient à réduire en une espèce d'esclavage. Dans ces circonstances pénibles, Mamoleko a montré une décision et une présence d'esprit qui a fait admirer la puissance de l'Évangile. On tâcha d'abord de la gagner par la douceur; on voulut s'insinuer dans ses bonnes grâces par des paroles flatteuses; on lui montra que, seule sur la station,

elle aurait beaucoup à souffrir, n'ayant personne pour soigner son bétail; on lui dit qu'elle devait les suivre, qu'elle ne manquerait de rien, non plus que ses enfants. Sachant trop bien ce que valaient toutes ces paroles dans la bouche de païens, elle leur déclara, entr'autres choses, qu'elle était chrétienne, qu'elle ne pouvait se résigner à aller vivre avec eux, qu'ils ne la comprendraient pas, et ne pourraient lui offrir les consolations dont elle avait besoin. Alors, jetant le masque, ils la menacèrent de la manière la plus indigne; ils la traitèrent de folle. Ils l'auraient battue, s'ils n'avaient pas craint de payer cher leur audace. Mamoleko ajouta avec calme, qu'ayant renoncé au paganisme, elle ne consentirait jamais à abandonner la station où elle jouissait de la société de ses frères et sœurs en Christ, et des instructions du missionnaire. Pauvre femme, lorsqu'elle se trouvait en présence de ses persécuteurs, elle avait une présence d'esprit et une fermeté étonnantes; mais dès qu'ils s'étaient éloignés, ses épreuves semblaient l'accabler, et elle fondait en larmes. Depuis lors, l'orage est passé, et elle vit assez tranquille et heureuse dans la compagnie de ses enfants.

Parmi les conversions qu'il nous a été donné de voir dans ces derniers temps, il en est une qui nous a surtout surpris et édifiés en déployant devant nous les immenses richesses de l'amour du Sauveur pour les pauvres pécheurs. Il s'agit d'un homme appelé Mokao, qui habitait, il y a quelques années, les environs de Thaba-Bossiou, à une dixaine de lieues d'ici. Informé que les missionnaires guérissaient les malades sans exiger la moindre rétribution, il nous amena sa femme pour la faire traiter. Nos efforts furent couronnés de succès, elle fut rendue à la santé dans quelques temps. Pendant son traitement, cette femme écouta avec une attention rare les paroles que je me sentis pressé de lui adresser au sujet du salut de son âme.

Le Seigneur dans sa bonté se plût à faire germer en elle la bonne semence. Elle reçut le précieux don de la foi, et elle se voua de cœur au service de Celui qui s'est donné en rançon pour les péchés du monde. Dès ce moment tout son désir fut de vivre et de mourir dans la station. Mokao avait de toutes autres intentions; dès qu'il vit sa femme entièrement rétablie, il se disposa à retourner chez lui. Mais il trouva dans sa compagne une opposition à laquelle il était loin de s'attendre. Pour la décider, il partit deux fois avec son bétail, mais il ne réussit pas dans son projet. Quoiqu'il admirât en quelque sorte le désintéressement des missionnaires, il trouvait leurs instructions trop sévères, et il préférait la liberté du désert à la discipline de la station. Forcé d'habiter ici bon gré mal gré, il fit tout ce qu'il pût pour fatiguer sa femme et l'obliger d'abandonner notre établissement. Son inimitié pour l'Évangile et pour les chrétiens était presque inouïe. Pendant environ deux ans, il ne mit pas le pied dans la maison de Dieu. A la chasse, il ne voulait jamais rien recevoir d'un homme qui faisait profession de l'Evangile, de peur de se souiller. Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il se joignait aux ennemis pour se moquer de l'Évangile. Un jour il disait au chef Molitsane : « Ces *nouvelles* sont bonnes pour les jeunes gens; nous tenons, nous, à nos coutumes. Laissons-les ; ils s'en fatigueront bientôt et ils reviendront à nous.» Dans une autre circonstance, il se trouvait dans les champs occupé à paître les troupeaux de la station. Une conversation s'engagea entre les bergers, dont la plupart étaient des gens pieux. Mokao entendant parler de religion, sujet fort peu agréable pour lui, se mit à les injurier; il prit ensuite sa sagaie et la lança dans l'air à plusieurs reprises, disant à ceux qui l'entouraient : « S'il y a un Dieu, qu'il saisisse ma lance et je croirai en lui.» Pauvre Mokao, le Seigneur ne le rejeta point, malgré sa méchanceté; au

contraire, il voulut faire de lui un monument de sa grâce, et montrer par un nouvel exemple son amour pour les plus grands pécheurs.

Quelque temps après on vint m'annoncer que Mokao était tombé dans une aliénation mentale. J'en fus vivement peiné, et je m'empressai d'aller le trouver pour m'entretenir avec lui, si cela m'était possible. Je le trouvai dans un état qui remplit mon âme de tristesse. Sa figure décomposée, ses yeux hagards, me montraient trop clairement le désordre de son esprit. Je lui fis couper ses cheveux graisseux, qu'il portait très-longs selon la coutume de ces tribus, et lui fis mouiller la tête avec de l'eau fraîche. Ces moyens bien simples parurent le calmer. Il s'exprima d'une manière assez satisfaisante, déclara qu'il gémissait sous les coups de la colère divine, à cause des péchés qu'il avait commis et du mépris avec lequel il avait traité les enfants de Dieu et sa parole prêchée par ses serviteurs. Je priai avec lui, je l'exhortai à se confier au Sauveur qui est mort pour les plus grands pécheurs, et je l'assurai que la paix entrerait dans son âme. Ces paroles ne produisirent qu'un effet momentané. Ses péchés se montraient à lui sous un aspect si hideux, qu'une frayeur subite s'empara de lui, il se sauva dans la plaine pour se jeter dans un fossé plein d'eau, où il pensait, comme il l'a dit ensuite, que les yeux de Dieu qui le suivaient partout, et qui étaient comme des flammes de feu, ne parviendraient pas jusqu'à lui. Heureusement deux hommes à cheval l'atteignirent au moment où il allait se précipiter dans l'eau. Plus tard, il chercha encore à s'ôter la vie, en se frappant la tête avec une pierre. Comme je lui faisais des reproches à cet égard, il me dit : « Je dois mettre fin à mon existence ; je suis un misérable qui ai blasphémé le nom de Dieu et maudit ses enfants.» Le Seigneur mit enfin un terme à son

misérable état. Lorsqu'il fut entièrement rétabli, il s'empressa de venir me trouver; sa première parole fut: « Je suis vaincu; » il ajouta ensuite: « J'ai été un grand pécheur, mais Dieu a eu pitié de moi, je désire me consacrer à son service.» Depuis ce moment, il est resté dans son bon sens, et a persévéré dans la foi au Seigneur Jésus. Son zèle à rendre témoignage à la vérité nous édifie. Partout où il a été assez insensé pour proférer des paroles sans intelligence dans le temps de son ignorance, il s'est empressé de faire connaître ses nouveaux sentiments. Il y a quelques temps qu'il me disait: « Je n'ai pas encore vu Molitsane depuis que le Seigneur a eu pitié de moi; il faut que j'aille auprès de lui, et que je lui déclare ce que le Seigneur a fait pour mon âme.»

Je bénis le Seigneur pour les forces qu'il m'a données cette année; car j'ai dû beaucoup m'occuper du matériel de l'œuvre. Les plantations d'arbres de l'hiver dernier, l'arrangement du jardin, et les semailles m'ont pris beaucoup de temps. Le désir de voir notre chapelle avancer et d'y mettre un toit solide m'a fait parcourir bien des endroits à cheval pour chercher du bois et le faire couper; j'ai souvent fait ces courses par un temps très-froid et humide. Dès que j'ai pu avoir des scieurs de long, j'ai fait traîner les blocs par des bœufs, après les avoir fait retirer des endroits les plus escarpés de nos montagnes. Quelquefois, je n'ai pas eu moins de trente indigènes qui m'accompagnaient pour nous prêter secours dans ces travaux pénibles. Je dois rendre ici témoignage au zèle qu'ils ont déployé dans ce qui leur a été possible de faire. Vous savez que ce sont eux qui ont tiré les pierres de la montagne, tant pour remplir les fondements que pour élever à sept pieds de hauteur les murs de notre chapelle. Le reste sera construit en briques

cuites que les natifs ont aussi faites au nombre de trois mille.

Croyez-moi, &c.

F. DAUMAS-COLANY.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

ILES DE COOK, DES AMIS, ET DES NAVIGATEURS.

*Introduction et progrès de l'Evangile à Mangaia. — Visite d'un missionnaire. — Etat réjouissant de Tonga et de Vavou. — Visite de la corvette française l'*Allier *et d'un évêque catholique. — Progrès aux Samoas.*

Lorsque l'illustre et infortuné Williams poursuivait, à travers les vagues, le cours de ses périlleux et apostoliques voyages, Mangaia se présenta sur sa route. Rangés sur une plage sablonneuse, les sauvages habitants de l'île élevèrent dans les airs un drapeau blanc, comme un signe de bienveillance et de paix. Trois indigènes convertis, que M. Williams avait amenés avec lui, partirent du vaisseau missionnaire, et se dirigèrent vers le rivage. Ils essayèrent de faire comprendre le but de leur voyage, et d'emmener avec eux le chef de l'île; ils n'y réusssirent pas. Quelques sauvages s'avancèrent bientôt après, mais, effrayés à la vue des blancs, ils s'enfuirent promptement. Le courageux Papeiha (1) offrit de se rendre au milieu des

(1) L'un des instituteurs ou évangélistes indigènes.

insulaires. Le rivage était haut, inaccessible. Il se jeta dans la mer, et il nagea à travers les brisants. Les indigènes l'attendaient, armés de frondes et de dards empoisonnés. Avant d'aborder, il exigea d'eux qu'ils déposassent les armes; ils le firent, et ils le reçurent bien. De retour sur le bâtiment, il assura à ses amis qu'il n'y avait rien à craindre de ce peuple. Il fut arrêté que deux instituteurs indigènes s'établiraient dans l'île. Pourvus de quelques effets, ils descendirent dans le bateau avec leurs femmes; les indigènes avaient repris leurs armes, et, immobiles sur le rivage, ils attendaient les étrangers. A peine les virent-ils débarqués qu'ils s'emparèrent de leurs personnes et de leurs biens. Ils prirent une scie et la brisèrent; des débris, ils se firent des ornements d'oreille. Une boîte de chapeau qui devait être offerte aux femmes des chefs fut traînée dans l'eau. Les bois de lits furent détruits, chacun prenait son morceau, et se sauvait en courant. On avait porté de l'huile de coco; ils en brisèrent les vases, et ils en mirent tant sur leurs têtes et dans leurs épais cheveux, qu'elle coulait tout le long de leurs corps. Deux porcs furent mieux traités; les indigènes n'en avaient jamais vu auparavant; un chef se dépouilla de ses habits, les en revêtit, et les amena avec ce costume devant les dieux. Ils avaient traîné les femmes des instituteurs dans un bois, ils les avaient maltraitées, et ils allaient se livrer à de coupables excès, quand le cri d'un petit canon vint les effrayer et les mettre en fuite. Les femmes furent recueillies dans un canot; pâles, défaites, sans chapeau, mouillées, couvertes de boue, ayant à peine quelques lambeaux de chemise et de robe, elles offraient un aspect déplorable. Le généreux Papeiha avait souffert davantage encore; le cou entouré d'un vêtement que les indigènes serraient pour l'étouffer, il allait périr, s'il

n'avait eu l'adresse de placer sa main entre sa gorge et le linge. Il parvint à se dégager et à se sauver.

Telle fut la réception que l'on fit aux messagers de paix à Mangaia. Cet accueil est bien différent de celui que reçut dans la même île, des mêmes indigènes, le missionnaire Gill, au mois de juin de l'année dernière. Accompagné de sa femme, il n'avait rien à craindre pour elle non plus que pour lui. Il avait laissé son troupeau de Rarotonga dans les larmes, bien que son absence ne dût pas être longue. Lorsqu'il approcha du rivage de Mangaia, il vit un nombre considérable d'insulaires qui l'attendaient. Dès que le canot toucha la terre, ils le prirent, et, dans le transport de leur joie, ils traînèrent jusqu'à une maison voisine, missionnaire, bagages et canot. Emus, heureux au-delà de toute expression, ils poussaient des cris d'allégresse; c'était un ami, un père qui venait les visiter, et ils ne savaient comment lui exprimer leur reconnaissance, leur joie. Habitué à de grandes marques d'attachement, le missionnaire n'avait néanmoins jamais vu de spectacle semblable. Le dimanche suivant, de bonne heure, sept à huit cents personnes tinrent entre elles une réunion de prière. Un peu plus tard, mille enfants s'assirent sur le gazon, formant deux rangs si serrés que le missionnaire ne pouvait guère passer au milieu; ils écoutèrent avec des faces toutes riantes le nouvel instituteur qui leur annonçait la nouvelle la plus réjouissante pour eux, l'arrivée de beaucoup de livres. Après le chant et la prière, les enfants se rendirent avec ordre à une jolie et vaste chapelle, ornement et merveille de l'île. Une assemblée nombreuse, suspendue aux lèvres du prédicateur, y entendit un discours sur le plus grand comme sur le plus simple de tous les sujets : Christ et Christ crucifié.

Le missionnaire se rendit dans une autre partie de

l'île; au fond d'une jolie et paisible vallée, par-delà un bois charmant de cocotiers, il aperçut une maison de prière récemment construite; elle s'élevait dans ce lieu retiré comme le premier monument de la piété des indigènes. Venus en grand nombre, ceux-ci s'avancèrent avec le sourire sur les lèvres, et ils firent un respectueux et cordial accueil à l'hôte bien-aimé qui venait visiter leur retraite paisible. Dans l'espoir de le posséder au moins quelques jours, ils lui avaient préparé une demeure fort simple, il est vrai, mais enfin offerte de bien bon cœur. C'était une très-petite maison dont le sol était couvert avec de l'herbe; quelques pieux formaient le lit. Lorsqu'ils apprirent que le missionnaire ne faisait que passer, ils furent fort désappointés, et l'un d'eux proposa agréablement de retenir avec des cordes l'homme de Dieu. En entrant dans la modeste chapelle, qui est située sur une éminence, en voyant sous ses yeux ces hommes naguère sauvages et aujourd'hui animés d'une sincère, d'une douce piété, le missionnaire éprouvait une joie qui était, disait-il, inexprimable, et, dans son émotion, il répétait la belle parole du prophète : « Certainement, ô Seigneur, les îles s'attendront à toi ! » Près de soixante-dix personnes étaient entrées dans le royaume de Dieu, ou étaient disposées à y entrer; quelques-unes, âgées, avait été appelées à la dernière heure, d'autres à la fleur de l'âge, d'autres plus jeunes encore. D'une attitude douce, d'une figure rayonnante, pleins de ferveur et d'humilité, ces jeunes chrétiens goûtaient, au début de leur nouvelle vie, un bonheur profond et pur, qui leur faisait verser des larmes de joie. Le missionnaire établit cinq diacres sur ce naissant troupeau, et, avant de le quitter, il le recommanda instamment à Dieu. Il distribua quelques livres; mais ce n'étaient que quelques miettes pour apaiser une grande faim. Lorsque la distri-

bution fut faite, un jeune indigène s'approcha et lui dit : Je désirerais beaucoup un livre de cantiques. — J'ai distribué tous ceux que j'ai apportés. — Mais vous en avez d'autres ? — Oui, ailleurs, mais je les réserve pour les instituteurs ; êtes-vous un instituteur ? — Non, je viens de quitter mes péchés. — Avez-vous vécu dans l'amour du péché ? — J'ai été le plus vil des vils. — Etiez-vous un plus grand pécheur que les autres ? — Je le pense aujourd'hui ; j'ai été accusé six fois pour vol, et j'ai été coupable d'autres péchés, de plus grands péchés.—Q'est-ce qui a produit ce changement ? — L'amour du Sauveur, qui a donné son sang pour les pécheurs.

Dans une autre réunion tenue au même lieu, le missionnaire compta deux cent vingt indigènes bien disposés. Les membres de l'Église parlèrent après lui. Ils disaient : « Voyez notre chapelle, elle est finie ; voyez nos enfants, ils désirent tous être instruits ; regardez l'église que vous venez de former parmi nous ; tout ce qu'il nous faut, c'est un instituteur ; nous devons avoir l'instituteur, et vous devez maintenant décider qui le sera. Nous avons appris que vous et Maretu (aide indigène) vouliez retourner à Rarotonga ; mais le navire est parti, et nous ne prierons pas pour son retour. La profonde mer est entre nous et votre terre, et nous avons décidé de vous garder jusqu'à ce que nous ayons un instituteur. » Ou bien encore : « Nous sommes tous de la même opinion, nous avons été laissés seuls assez longtemps ; année après année, nous avons prié pour avoir un missionnaire anglais et des instituteurs indigènes de Rarotonga, et maintenant que Dieu a exaucé nos supplications, nous entendons vous garder ici. »

Le missionnaire choisit quarante femmes et cinquante-quatre jeunes gens de bonne volonté ; ils promirent d'employer une heure ou deux chaque matin à enseigner à lire

aux enfants. Eux-mêmes devaient recevoir des instructions du missionnaire et de sa femme. Mais hélas! deux mille personnes désiraient apprendre à lire, et le missionnaire avait en tout trente ardoises et une centaine de crayons. Oh! que ne puis-je, s'écriait-il, sur l'aile du soir suivre le soleil dans sa course, me rendre avec lui au pays de mes pères, et revenir demain avec lui tout chargé de crayons et de livres! Ce serait un matin d'universelle joie pour cette île populeuse. »

Le missionnaire dut bientôt s'arracher à ces joies, à ces scènes si vives, si belles, et reprendre le chemin de Rarotonga. La double menace s'accomplit même, car l'aide Maretu le suivit quelques mois après. Mais les indigènes ne voulurent pas se laisser vaincre tout-à-fait. Ils envoyèrent un diacre qui devait ramener l'instituteur. Le diacre plaida leur cause avec instance; il insista sur le bien que Maretu avait fait, pour obtenir, non pas la promesse de son retour, mais son retour même, son retour immédiat. Il ne voulut pas sortir de la maison sans savoir positivement à quoi s'en tenir; il rappela, il imita l'exemple du serviteur d'Abraham, qui ne voulut ni manger ni boire avant de s'être acquitté de son message. Il fit aussi valoir un autre argument, qui ne laissait pas que d'avoir quelque force; pour être sûrs de revoir l'instituteur indigène, les chrétiens de Mangaia avaient tout simplement gardé sa femme et son enfant. Plus de quatre cents membres de l'Église, visités de temps à autre par les missionnaires de Rarotonga, vivaient donc dans la crainte et l'amour de Dieu à Mangaia, et les persécuteurs de Papeiha et de ses amis avaient été transformés dans leurs esprits et dans leurs cœurs; toujours ardents, ils retenaient par force les missionnaires, mais ce n'était plus pour les maltraiter, c'était pour les écouter, les aimer, les bénir.

Comment s'est fait le changement? Le voici. Quelques

mois après l'évènement que nous avons rapporté, deux indigènes convertis, et non mariés, prenant, en quelque sorte, leurs vies dans leurs mains, se jetèrent dans la mer, parvinrent à la nage au rivage, s'y élancèrent et avec un courage calme, se présentèrent devant les sauvages étonnés. Ils n'avaient à craindre que pour leurs personnes ; car ils n'avaient rien pris que les vêtements qu'ils portaient sur leurs corps, et quelques portions de la Bible attachées sur leurs têtes. Ils arrivèrent seuls, sans crainte comme sans ostentation, et, à leur grande joie, ils trouvèrent les indigènes bien disposés. Une épidémie en avait moissonné un grand nombre; ceux qui avaient survécu avaient vu dans le fléau une terrible vengeance du Dieu des chrétiens; pour apaiser sa colère, ils avaient ramassé tout ce qui restait des biens enlevés, ils les avaient jetés dans une caverne, faisant au Dieu des étrangers le vœu que, s'il suspendait le cours de sa vengeance et ramenait ses adorateurs dans l'île, ils leur feraient un bon accueil et leur donneraient de la nourriture. Ce n'est pas à dire que tous fussent changés, bien moins encore convertis; ce n'est pas à dire non plus que ceux qui le sont aujourd'hui l'aient été en masse; les pieux instituteurs coururent de grands dangers; ils vécurent dans la peine, dans l'angoisse; de sanglants combats signalèrent la rage expirante du parti païen; les chrétiens, d'abord peu éclairés, se vengèrent quelquefois avec des armes charnelles, mais, mieux instruits, ils cherchèrent, soit à prévenir les luttes, soit à les adoucir; il y eut des campagnes évangéliques contre les ennemis de l'Évangile; les chrétiens essayaient de se répandre dans l'île, et d'amener chacun une victime aux pieds de Jésus-Christ. Zélés mais avec prudence, ardents mais avec charité, vainqueurs par les armes spirituelles, ils jouissent aujourd'hui de leur triom-

phe paisible, et ils continuent à être les propagateurs comme les disciples de l'Evangile.

Mangaia était l'île la moins avancée sous le rapport chrétien dans le groupe Hervey, ou îles de Cook. Les autres îles goûtent depuis longtemps les douceurs de l'Evangile et les bienfaits de la civilisation. Des champs cultivés, des manufactures actives, des écoles florissantes, des églises fidèles, des peuples en paix, des relations faciles, enfin tout un ordre de choses nouveau sous le rapport moral et sous le rapport social : ce sont là les beaux fruits de l'œuvre des missions dans ces îles naguère païennes et sauvages.

La conversion générale de ces peuples est opérée, et tout notre désir est que ceux-là ne viennent pas gâter l'œuvre qui ne l'ont pas commencée. Sur la plage de Rarotonga, ce champ où le bienheureux Williams déploya tant de zèle et obtint de si grands succès, s'élève, avec une inscription, un monument funéraire : c'est la tombe consacrée par la piété des indigènes à la mémoire du martyr, apôtre de cette île.

Vavou, l'une des îles des Amis, a subi, on le sait, la même transformation religieuse et morale que les îles Hervey. Le pieux et sage Georges est toujours le roi et missionnaire de son peuple; il le gouverne avec intégrité, il l'instruit avec zèle; comme prince il est le maître, comme chrétien il est le serviteur de ses sujets; il est touchant de voir comment il sait mêler la dignité du chef à la douceur de l'enfant de Dieu. Parce que, par un code de lois publiques et permanentes, il a voulu combattre les crimes et les vices qui, dans ce pays, tuent le corps en même temps que l'âme, il a été calomnié, ainsi que son missionnaire; la chose n'est pas étonnante, de nos jours surtout; mais son île tranquille, son peuple arraché à la

misère, des milliers d'enfants sauvés d'une mort certaine, (1) sont la preuve et la récompense de sa sagesse chrétienne. Nous rappelons cet heureux état de choses sans nous y arrêter; il est depuis longtemps connu de nos lecteurs.

L'île de Tonga, voisine de l'île Vavou, cette île où le paganisme avait jeté de si profondes racines, où il a fait couler des flots de sang pendant de si longues années, semble enfin devoir céder à l'influence toute puissante de l'Evangile. La dernière fois que nous en avons parlé, elle était dans un état de trouble; les armes à la main, les païens soutenaient, par un dernier effort, l'honneur de leurs dieux menacés, presque vaincus, et, dans une lutte sanglante, ils avaient battu un équipage de marine, tué même un brave et digne capitaine qui voulait, pour leur bien, leur faire déposer les armes. Le missionnaire avait quitté ce lieu, souvent mouillé de ses sueurs et de ses larmes, et en partant il avait laissé son troupeau, le pays tout entier, dans un grand, dans un affreux désordre. (2) L'aspect des choses est aujourd'hui bien changé. Le missionnaire est revenu à son champ de travail, et il a lassé par sa persévérance beaucoup de résistances, touché par sa charité beaucoup de cœurs. Il écrivait à ses amis: « La voie du Seigneur est ouverte parmi les païens qui restent à Tonga. Plusieurs se sont tournés vers Dieu et ont abandonné leurs amis idolâtres. D'autres sont bien disposés, et l'île paraît sur le point d'abandonner ses faux dieux. » L'un des grands adversaires du christianisme, chef puissant et courageux, était tombé malade. Les païens essayèrent de le guérir, mais en vain. Un jeune et innocent indigène avait été pris, étranglé, offert en sacrifice

---

(1) La loi punit l'infanticide.

(2) Voyez XVIe année, pages 79 et suivantes.

par les mains de son propre père. Plus que jamais inquiet et malade, le chef, oubliant sa vieille haine contre le christianisme, s'humilia devant le Dieu des chrétiens; il manda le missionnaire, fit profession de croire, et mourut, selon toute apparence, dans des sentiments de contrition chrétienne. D'autres chefs, aussi hostiles, s'étaient repentis de leurs péchés. Plutôt que d'embrasser le christianisme, l'un d'eux avait jadis quitté l'île qu'il habitait. Fixé à Tonga, où le paganisme était tout puissant, il avait cruellement persécuté le peuple de Dieu; mais, près de mourir, rappelant ces sanglants souvenirs à sa conscience alarmée, devant le tribunal du céleste Juge, il maudit et ses dieux et sa conduite passée; il écouta avec recueillement le missionnaire prier à côté de sa couche, et il mourut bien autrement qu'il n'avait vécu. L'idolâtrie a perdu ses principaux soutiens; quelques vieux chefs obstinés en relèvent les débris à mesure qu'ils tombent, mais leur travail est vain, l'édifice croule toujours, et il n'en restera bientôt plus que le souvenir. Ces chefs qui jeunes et nombreux s'assemblaient naguère dans les ténèbres pour méditer un vol, pour préparer un meurtre, pour décider un massacre, qui avaient la main toujours armée d'une massue ou d'un arc, et ne savaient qu'exciter ou repousser la guerre, étaient dernièrement réunis pour concerter les moyens d'attaques meilleures, de conquêtes plus paisibles : ils célébraient la première assemblée missionnaire tenue à Tonga; ils s'exhortaient les uns les autres à la paix, à la générosité, au zèle. Un autre chef était aussi venu d'une île voisine et païenne, pour s'enquérir de la voie du salut; il avait amené une partie de son peuple; après quatre mois d'instructions régulières, il avait reçu avec plusieurs des siens le sceau du baptême, et il allait apporter dans son pays la bonne semence de l'Evangile. Trois cents candidats avaient été

admis dans l'Eglise, deux cents étaient encore sur les rangs, plus de mille suivaient les écoles. Des prêtres païens avaient abandonné le culte des idoles; le missionnaire circulait librement dans toutes les parties de l'île; les portes lui étaient partout ouvertes; il était aimé et respecté de tout le monde, et l'impression générale était que la religion chrétienne était vraie, et que les dieux de Tonga étaient menteurs. — Les dieux s'en vont donc à Tonga..... Nous nous trompons, ils y arrivent.

Après une lutte de vingt ans, car la mission de Tonga fut fondée en 1822, cette île, vraie forteresse du paganisme, allait être vaincue, et le missionnaire commençait à jouir des fruits de son dur apostolat; il venait d'adresser à ses amis un vif et pressant appel; il demandait, il attendait des missionnaires, et des missionnaires arrivent: c'étaient des prêtres catholiques, soutenus du pouvoir de la France; ils venaient ravir à un apôtre vénérable la couronne d'une vie toute passée dans les combats de la foi; ils venaient recueillir les fruits de ses larmes et de ses sueurs, et renouveler une lutte qui était finie. A côté de Tonga, il y avait d'autres îles païennes où tout était à faire; les missionnaires catholiques ne s'y rendirent pas; car ils peuvent bien souffrir que les païens restent idolâtres, mais non qu'ils deviennent protestants.

Les lignes qui précèdent étaient écrites, lorsque nous avons reçu la lettre suivante. Nous la reproduisons avec exactitude, et nous nous bornons à faire remarquer que Vavou a moins encore besoin que Tonga de missionnaires catholiques.

Vavou, 17 *décembre*. — Le missionnaire Wilson : « Mercredi dernier, un vaisseau arriva dans ces parages; c'était le corvette française l'*Allier*, de vingt-deux canons, sous le commandement du capitaine Du Bourzel.

Un officier se rendit à terre; il demanda le principal chef, en l'absence du roi; il annonça que le capitaine avait été chargé par le roi des Français d'un message spécial pour le roi Georges; il manifesta le désir que les principaux chefs se rendissent à bord de la corvette le lendemain matin. L'officier vint aussi à la maison missionnaire, y laissa quelques journaux anglais, et dit que le capitaine aurait une entrevue le lendemain matin avec les missionnaires.

« Les chefs allèrent à bord de la corvette avec un Portugais qui leur servait d'interprête. L'officier leur avait dit de ne pas amener un missionnaire comme interprête. Le capitaine annonça qu'il avait été envoyé par le roi des Français, pour demander au roi Georges pourquoi il avait refusé, en 1838, à un évêque français la liberté de laisser un missionnaire dans l'île. Le capitaine parla beaucoup, à ce que j'apprends, pour montrer que cela était mauvais, inconvenant, et tout à fait opposé aux usages des nations civilisées. Il dit qu'on avait raison de recevoir des missionnaires anglais et américains, mais qu'il fallait recevoir des missionnaires français aussi. (1) Il demanda aux chefs s'ils savaient ce que les Français avaient fait aux îles Sandwich et à Tahiti. Ils répondirent qu'ils le savaient. Le capitaine leur témoigna un grand respect, les amena sur le vaisseau, et fit un présent au principal d'entre eux. Lorsque ce chef quitta la corvette, il reçut un salut d'honneur. Le capitaine pa-

(1) C'est notre avis aussi, et nous regrettons beaucoup que le clergé catholique pense ainsi dans l'Océanie et autrement en Europe; nous voudrions que la France répandit cette sage maxime auprès comme au loin; par exemple, en Espagne et en Italie comme à Tahiti et aux iles Sandwich. Mais nous pensons qu'il y a peu de grandeur et beaucoup d'injustice à *imposer* ce principe aux états faibles, sans oser même le *conseiller* aux états forts.

raissait avoir employé tous les moyens en son pouvoir pour faire une bonne impression sur les chefs.

« Ce matin, un petit schooner est entré dans le port et a jeté l'ancre en face de la ville. Que pouvait amener ce bâtiment, sinon l'évêque catholique de la Nouvelle-Zélande, l'homme même qui était ici en 1838, et en faveur de qui est venu un vaisseau de guerre? Sa seigneurie était accompagnée d'un prêtre; elle avait amené aussi un mauvais sujet (*worthless fellow*), qui, ayant déserté un vaisseau français, il y a quelques années, à Tonga, se maria et resta dans l'île jusqu'à ce qu'il fut découvert et enlevé par le même bâtiment qu'il avait abandonné; la bonté du capitaine lui sauva la vie. L'évêque et sa suite vinrent à terre en compagnie du capitaine de la corvette, et se rendirent à la maison du principal chef, où ils eurent une entrevue avec les chefs, au moyen du déserteur français qui servait d'interprête. J'apprends qu'on y dît beaucoup de choses qu'on avait déjà dites hier à bord du vaisseau, seulement l'homme employé comme interprête saisit l'occasion de médire des missionnaires, particulièrement de M. Thomas. (1) Il devint fort colère et fort insolent; il parla d'une manière inconvenante des chefs, tellement que s'ils avaient encore été païens, les indigènes lui auraient, disaient-ils, fendu la tête avec leurs massues, n'importe quelles eussent été les conséquences de leur vengeance. »

21. — « Nous avons eu deux entrevues avec l'évêque catholique et le prêtre; l'une samedi, l'autre ce matin. Sa seigneurie nous a dit qu'elle était venue pour approvisionner le schooner d'eau et de nourriture. Elle ajouta que, pour le moment, elle n'avait pas l'intention de laisser

---

(1) C'est le vénérable missionnaire de Tonga.

Rédacteurs.

de missionnaire dans l'île. Nous lui avons présenté nos observations sur ses efforts pour introduire la religion catholique ici. Nous lui avons dit que le peuple avait renoncé au paganisme, qu'il avait embrassé la foi protestante en recevant le baptême; que des écoles avaient été établies parmi les indigènes, et qu'ils participaient tous à l'instruction religieuse ; nous l'avons rendu attentif aux fâcheux effets qui résulteraient de l'introduction de sa religion, et lui avons fait remarquer qu'un peuple jusqu'ici paisible serait jeté dans les troubles, et que probablement de ces troubles naîtrait une guerre. Enfin, nous lui avons fait observer que ce serait être bien injuste envers notre Société que de venir, sans être ni appelé ni attendu, après qu'elle avait défriché le sol, semé la bonne semence que la bonté de Dieu avait fait croître, moissonner les fruits de son long travail.

« Notre entretien fut long; plusieurs points de la croyance romaine furent discutés; il serait difficile de faire un rapport complet et détaillé de tout ce qui se dît de part et d'autre. Sa seigneurie resta calme, quoiqu'elle fût embarrassée dans beaucoup de questions; du reste, nous fûmes aussi avancés à la fin de notre conversation qu'au commencement. L'évêque désapprouva les mesures prises par le gouvernement espagnol pour expulser les missionnaires protestants de Cadix et des autres villes d'Espagne; il dit aussi qu'il n'approuvait pas la propagation de la religion par le bras du pouvoir civil; et néanmoins un bâtiment de guerre était venu demander satisfaction parce qu'on ne lui avait pas permis de laisser un missionnaire dans l'île.

27.—« Les deux bâtiments mirent à la voile hier matin; on dit qu'ils descendent à l'île Wallis. C'est un sujet d'actions de grâce que les chefs restèrent fermes, et ne se laissèrent point embarrasser. Aucun effort ne fut épargné pour faire des convertis ou des prosélytes. Le capi-

taine de la corvette offrit d'envoyer un bateau au rivage pour prendre le Portugais (l'interprète) s'il voulait aller à bord, assister au service religieux, et revenir à son ancienne religion. Cette offre fut refusée. Le Portugais est un membre de notre Société. Le capitaine laissa pour le roi une lettre dont le sens paraît revenir à ceci en anglais : « Pourquoi avez-vous refusé le missionnaire français en 1838? Si vous agissez ainsi à l'avenir, vous devez vous soumettre aux conséquences. » Il est vrai que la lettre ne parle pas de missionnaires, mais d'un « homme de la suite de l'évêque. » Cependant cet homme se présenta comme missionnaire, et l'évêque demanda aussi qu'il fut reçu comme tel. Le roi fit des difficultés précisément parce qu'il s'agissait d'un missionnaire; il avait déjà des missionnaires, il ne lui en fallait pas d'autres. L'évêque demanda alors la permission de laisser son prêtre, non plus comme missionnaire, mais comme je ne sais quoi, comme chargé de prendre soin de quelques objets ou autre chose de semblable, pendant quelques mois. Le roi ne pouvait pas comprendre comment il était possible de changer si vite un missionnaire en laïque, ni comment un missionnaire pouvait suspendre les fonctions de son ministère; c'est pourquoi il refusa de le recevoir. Ceci eut lieu en 1838. On n'entendit plus rien de l'évêque à Vavou jusqu'à l'arrivée du bâtiment de guerre français qui est venu demander satisfaction d'un manque d'hospitalité envers l'évêque en 1838. Le capitaine dit que, comme le roi n'était pas ici, un autre bâtiment viendrait nous visiter en peu de mois. C'est, je pense, pour recevoir la réponse du roi. De tels procédés n'ont besoin d'aucun commentaire. Si ce n'est pas propager la religion par le bras du pouvoir séculier, qu'est-ce donc? Telle est donc la magnanimité du gouvernement français, et tel est l'esprit du papisme au dix-neuvième siècle! Le capitaine et les canons dans un

bâtiment, l'évêque et le crucifix suivant dans l'autre! C'est ainsi qu'on s'efforce d'épouvanter une poignée d'impuissants indigènes, pour enlever les missionnaires qui leur ont jusqu'ici montré la voie du salut, et pour introduire une nouvelle race. Sûrement, il est un Dieu qui règne sur la terre. Qu'il se lève et qu'il plaide sa propre cause. »

Hier c'étaient les îles Sandwich, c'étaient aussi les îles de la Société, aujourd'hui ce sont les îles des Amis que la France menace, qu'elle veut soumettre, bon gré malgré, au catholicisme. C'est un système, un système net, vaste et bien suivi. On aurait eu de la peine à croire, en 1830, que la France de Juillet irait faire au loin la propagande à main armée, et que, seule au monde, elle remonterait tout à coup et à pas rapides aux traditions du moyen âge. Dieu veuille qu'aucun autre pouvoir, qu'aucune nation protestante surtout ne suive cet exemple, car alors il s'agirait d'autre chose que de propagande religieuse, et l'on oublierait bientôt les sauvages et les missionnaires. Nous sommes pour le libre exercice de tous les cultes partout et toujours; l'interdire est un mal, mais l'imposer est bien pire encore; l'interdiction peut s'expliquer, et, pour beaucoup d'esprits, se justifier; nous la trouvons à nos portes; nous l'avons nous-mêmes longtemps pratiquée et justifiée ; la violence au nom de la liberté et pour la liberté est une contradiction; la violence au nom de la religion et pour la religion est une profanation des âmes et de la religion elle-même. Si la religion catholique était éclairée et confiante, elle dirait à la France : « Remettez votre épée dans son fourreau; laissez-moi ou triompher par mon courage, ou succomber par ma lâcheté; » si la France était sage, elle dirait à la religion catholique : « Je vous prête mon nom, je vous offre mes vœux; je vous refuse mon bras; il prouverait votre faiblesse en prou-

vant ma force. » Quel est le plus insensé, le pouvoir qui offre son glaive ou l'Église qui l'accepte? Nous ne savons, mais bien certainement le premier est sacrilége et la seconde incrédule.

En attendant que les missionnaires catholiques pénètrent dans les îles des Navigateurs, où les grands succès des missionnaires protestants les attireront sans doute, nous sommes heureux d'annoncer de nouveaux et continuels progrès dans ce groupe vraiment favorisé de Dieu. La nature y étale toute sa magnificence, la grâce y déploie tous ses trésors : ce pays est une perle dans la couronne missionnaire. Quoique évangélisée plus tard que les îles Hervey, les Samoas sont, nous le croyons, aussi avancées sous le double rapport des lumières et de la piété. Les indigènes y vivent heureux et y jouissent d'une douce prospérité. Nous avons parlé il n'y a pas longtemps de cette belle mission; nous avons signalé le réveil extraordinaire qui eut lieu, il y a quelques années, à Tutuila et les beaux fruits qu'il porta. (1) Les lignes suivantes, écrites de l'île d'Upolu, montreront que l'œuvre fait ailleurs de rapides et réjouissants progrès.

« Quant à nos travaux missionnaires, nous avons d'abondants motifs de bénir Dieu, et de prendre courage. Bien nombreux sont ses bienfaits. D'affreuses guerres désolèrent ce pays quelque temps avant le premier voyage de M. Williams. Les vaincus se retirèrent au sein des montagnes et y souffrirent beaucoup pendant six mois. Des détails nous sont souvent donnés sur les horreurs de cette lutte, qui finit par la soumission d'une partie de l'île. L'homme qui la suscita est aujourd'hui un excellent chrétien et un instituteur utile. Je lui ai souvent entendu raconter les souffrances du peuple avant l'arrivée des missionnaires. Il

(1) Voyez XVIIe année, pages 98 et suivantes.

est réjouissant de savoir que plusieurs des principaux guerriers qui prirent une grande part dans ces luttes sanglantes sont aujourd'hui des instituteurs; attachés les uns aux autres, ils se réunissent souvent pour se fortifier et s'encourager dans l'œuvre du Seigneur. J'ai vu, avec un plaisir que je n'essayerai pas de décrire, des multitudes d'indigènes qui ne se rencontraient jadis que pour s'entredétruire, s'assembler régulièrement autour de la table sacrée pour célébrer le Repas d'amour. C'est une œuvre que le Seigneur a faite et qui est merveilleuse à nos yeux. Il n'y a que quelques années, tout ce district était entièrement païen; pas une âme ne s'était réclamée même du nom de chrétien. Un indigène pieux fut envoyé dans le village que j'habite, et bientôt il s'opéra un changement aussi profond que rapide; une grande chapelle fut construite, et à notre arrivée, en 1840, plusieurs congrégations étaient déjà formées. Aujourd'hui, j'ai sous ma direction trente-quatre natifs, et dans ma circonscription plus de quarante villages, habités par environ quinze mille âmes. Chaque instituteur prêche une ou plusieurs fois le dimanche; ils font en outre un ou deux discours pendant la semaine. Je voudrais que les chrétiens d'Angleterre pussent voir quelques-uns de ces hommes de Dieu. Nos services sont extrêmement bien suivis; j'admire souvent sur la figure de mes auditeurs les marques d'une attention que je n'ai jamais remarquée dans aucun autre pays. Les jours de communion, notre vaste chapelle est toute remplie. Souvent, jetant les yeux sur douze cents et quelquefois sur deux mille âmes immortelles rassemblées pour le plus saint de tous les objets, j'éprouve des émotions inexprimables; ma joie croît encore lorsque je me lève pour délivrer le Message céleste à mon vaste auditoire; en voyant avec quel vif, quel profond intérêt il est accueilli, je me sens si heureux, que je ne changerais pas ma position

contre celle du plus puissant monarque de la terre. Dieu nous accorde donc plus d'une marque de sa faveur; au commencement de cette année, nous comptions cent quatre-vingt-neuf membres de l'Eglise, et cent trente-deux candidats. Quand nous pensons qu'il n'y a que dix-sept mois que nous avons formé le noyau de notre église avec quinze membres seulement, et ces membres étaient pour la plupart des instituteurs venus avec leurs femmes d'autres districts, nous croyons avoir sujet de rendre grace à Dieu et de prendre courage. Il y a, dans chaque village, un commencement de réveil que Dieu, nous l'espérons, mènera à bien. Des multitudes s'écrient, que faut-il faire pour être sauvé? »

Nous pourrions multiplier les extraits de la même nature; obligés de nous restreindre, nous bénissons Dieu pour l'œuvre grande, belle, rapide, qu'il a faite dans les groupes que nous avons parcourus, et nous citons, en terminant, le trait suivant, tiré du dernier Rapport annuel de la Société des Missions de Londres :

« L'influence du protestantisme sur les indigènes des îles de l'Océan Pacifique a été dernièrement dépeinte, de la manière la plus vive, à un des secrétaires de la Société, par un respectable Suédois, qui a fait, dans un but de commerce, plusieurs voyages dans ces mers lointaines.

« Lors de mon avant-dernier voyage, lui dit-il, j'avais touché à une des îles du groupe des Navigateurs; mais j'y trouvai un peuple si féroce, si hostile, que je craignis de débarquer, et que je m'éloignai avec plaisir de leur rivage. A mon second voyage, les indigènes me reçurent avec affection, trafiquèrent honorablement avec moi, et je sentais que ma personne et mes biens étaient en complète sûreté entre leurs mains. Dans l'intervalle, vos missionnaires avaient visité ces îles, et c'est à leur influence que je dus et ma sûreté et mon succès.

« Observez maintenant le contraste, ajouta cet intelligent voyageur : lors de mon précédent voyage, je débarquai à l'île de Gambier, pour m'y procurer des perles. Les naturels nous reçurent avec bonté, et, dans l'espoir d'une juste rémunération, m'aidèrent avec succès à obtenir ce que je cherchais. Entre cette première visite et ma dernière, des prêtres catholiques s'étaient établis dans l'île, et, dès qu'ils eurent appris aux indigènes que j'étais un protestant, ou plutôt que je n'appartenais pas à ce qu'ils appellent la véritable Église, ceux-ci refusèrent de trafiquer avec moi, m'obligèrent à quitter le port, et, selon leur propre langage, m'exécrèrent comme hérétique.

VARIÉTÉS.

Recettes de l'Œuvre catholique pour la propagation de la foi. — Recettes des diverses Sociétés protestantes. — Devoir de la libéralité chrétienne.

Les Sociétés religieuses protestantes sont aujourd'hui sous une sorte d'ignominie en France; elles sont accusées tour-à-tour d'ambition et d'impuissance; la superstition les calomnie, la politique les persécute, et le sentiment national semble intéressé à les voir méprisées. Ceux qui les connaissent et les aiment n'ont aucune crainte pour leur avenir, quelque menacé qu'il soit; ils savent qu'il est une opprobre honorable et une opposition qui fait du bien. Toutefois ces attaques chaque jour renouvelées, ces dangers chaque jour grandissant, rendent en quelque sorte les succès plus précieux et les encouragements plus doux. Nos lecteurs ont vu, par les détails publiés dans cette feuille depuis le commencement

de cette année, de quelles nombreuses et riches bénédictions le Seigneur a comblé l'œuvre des Missions dans tous les pays du monde; selon notre habitude, nous voulons leur montrer qu'elle continue à être vivante et prospère au sein des Eglises comme au milieu des contrées payennes, et que les sympathies ne lui manquent pas plus au dedans que les succès au dehors.

Un écrivain s'extasiait naguère devant les richesses de l'Œuvre pour la propagation de la foi au sein de l'Église catholique. Il s'agissait de trois millions offerts chaque année par la charité des fidèles. L'écrivain demandait, avec une sorte de vanité satisfaite, si l'on connaissait au monde un phénomène aussi remarquable, un succès aussi beau; il s'étonnait que, dans un siècle matériel et égoïste comme le nôtre, le sentiment religieux s'imposât à lui-même un semblable sacrifice, et il pensait que l'Église catholique savait seule remplir de si grands devoirs et seule donner de si beaux exemples. Il ignorait, ou paraissait ignorer, que les Eglises protestantes, que lui-même dit froides et divisées, sans entrailles et sans enthousiasme, quoique moins nombreuses d'un tiers, et moins riches peut-être, donnent chaque année deux fois, quatre fois, six fois, neuf fois plus que toutes les Eglises catholiques de l'ancien et du nouveau monde. Puisque l'on veut, sous ce rapport, juger l'arbre par ses fruits, nous acceptons la comparaison, et nous disons que l'éloge se change en blâme et le blâme en éloge.

Voici quelles ont été, pendant l'année dernière, les recettes générales de l'Œuvre pour la propagation de la foi; il est bon que nos lecteurs les connaissent :

		fr. c.	fr. c.
France.	Conseil de Lyon	897,123 91	1,670,447 63
	Idem de Paris	773,323 69	
		A reporter........	1,670,447 63

			fr.	c.
		Report..........	1,670,447	63
Allemagne.........................			23,432	30
Amérique du Nord.........................			4,377	40
Amérique du Sud.........................			7,690	26
Bavière (1).........................			202,075	13
Belgique.........................			162,090	58
Britanniques (Iles).	Angleterre.	37,923 70	240,195	96
	Ecosse.....	1,245 65		
	Irlande....	184,782 30		
	Colonies...	16,244 31		
Espagne (2).........................			70,350	»
Etats de l'Eglise.........................			89,315	23
Levant.........................			5,298	03
Lombardie.........................			79,360	21
Lucques (duché de).........................			9,360	35
Malte.........................			12,000	»
Modène (duché de).........................			15,802	95
Parme *(id.)*.........................			28,444	02
Pays-Bas.........................			38,655	68
Portugal.........................			45,237	31
Prusse.........................			119,250	08
Russie.........................			2,986	53
Sardes (Etats.)	Gènes (duché de)	52,142 77	231,442	50
	Piémont.......	136,062 03		
	Sardaigne.......	500 »		
	Savoie.........	42,737 70		
Siciles (deux).........................			78,038	13
Suisse.........................			44,932	06
Toscane.........................			50,347	31
D'une Contrée méridionale................			2,356	51
		Total des Recettes......	3,233,486	16
		Il restait en caisse......	559,403	57
		Total général........	3,792,889	73

(1) A cette somme il faut ajouter 17,400 fr. 8 cent. qui n'ont pu être envoyés avant la cloture des comptes.

(2) Somme recueillie dans les Iles Philippines avant la proscription de l'Œuvre.

Nous devons dire que les recettes des missions catholiques ont crû depuis quelques années dans des proportions très considérables, au point qu'en peu de temps elles se sont doublées, même quadruplées. L'œuvre trouve chaque jour des soutiens nouveaux : les évêques se déclarent pour elle, les mandements en sa faveur se multiplient ; le chef de l'Eglise lui-même l'a formellement et solennellement encouragée, d'abord en l'approuvant, ensuite en l'enrichissant, comme disent les catholiques, de nombreuses indulgences, qu'elle échange contre des vœux et des offrandes, de sorte qu'elle donne, ou que le pape donne pour elle, tant d'indulgences pour tant de prières, tant de pardons pour tant de sous. Elle peut espérer de plus grandes ressources que celles qu'elle a reçues ; les événements de l'Océanie, en la popularisant en France, lui assurent de nouveaux secours. Enfin, elle embrasse dans ses efforts les pays civilisés comme les pays païens, l'Europe et l'Amérique, comme l'Asie, l'Afrique et l'Océanie ; elle répond à tous les besoins, fondations d'écoles, publications de livres, prédication de la doctrine ; c'est le prosélytisme organisé sur une échelle immense, s'exerçant sous toutes les formes, s'étendant à tous et à tout. On peut donc dire que cette grande association, représentant la catholicité tout entière, comprend en elle-même toutes les Sociétés qui au sein de l'Eglise protestante prennent des noms différents, et sont indépendantes les unes des autres ; qu'il faut la comparer non à l'une d'elles, ni à plusieurs, mais à toutes à la fois, pour se faire une juste idée du zèle des troupeaux protestants et de celui des églises catholiques. Or, nous trouvons dans un document public que, pendant l'année 1841-1842, les recettes de quatre-vingt-neuf Sociétés religieuses protestantes ont été de £1,047,338 19*s.* 9*d.* soit 26,183,474 fr. Le document ne mentionne que les

Sociétés générales et importantes, et encore ne les mentionne-t-il pas toutes : par exemple, il omet la Société de Gustave-Adolphe en Allemagne, et la Société Evangélique de France parmi nous. On sait que celle-ci a recueilli plus de 130,000 fr. l'année dernière. On peut sans exagération élever jusqu'à cent le nombre des Sociétés religieuses protestantes, et jusqu'à trente millions le chiffre de leurs recettes annuelles. Il ne s'agit nullement ici ni des œuvres locales d'Eglises, ni des sacrifices des troupeaux pour l'entretien de leurs pasteurs et de leurs écoles. On sait que la seule Eglise libre d'Ecosse a recueilli, en très peu de temps, près de six millions de francs pour des besoins de ce genre. Nous ne parlons pas ici d'Eglises, nous parlons de Sociétés seulement, et nous trouvons très-belle et très réjouissante l'offrande de trente millions que la charité des fidèles leur fait chaque année. Toutes ces Sociétés, ou presque toutes, ont pour objet, soit le maintien de la foi au-dedans d'elles-mêmes, soit la propagation de l'Evangile au dehors, et rentrent par conséquent dans les limites de l'œuvre très générale des Missions catholiques.

Les Sociétés de prosélytisme sont de beaucoup les plus importantes et les plus nombreuses. Deux d'entre elles ont reçu l'année dernière des offrandes magnifiques. Elles avaient de très forts déficits, qui s'accroissaient d'année en année, et inspiraient de sérieuses inquiétudes ; la charité les a généreusement comblés. La Société des Missions épiscopales a reçu, pendant l'exercice de 1842-43, la somme énorme de £115,100 10*s.* 7*d.*, soit 2,877,512 fr., c'est-à-dire, six ou sept cents mille francs plus que les années précédentes. Cette noble et chrétienne institution se trouve aujourd'hui hors d'embarras. C'est l'aristocratie, dira-t-on, qui a donné cette somme immense, l'aristocratie anglaise, c'est-à-dire, la plus riche au monde. Si cela était vrai, il faudrait dire la plus généreuse comme la

plus riche, car nous ne voyons pas que les autres aristocraties s'imposent de grands sacrifices pour l'avancement du règne de Dieu. Mais cela n'est pas vrai. La Société des Missions épiscopales ne trouve pas ses plus grands soutiens dans la « haute Eglise, » ni dans l'aristocratie; elle a là, sans doute, de bons et généreux amis; mais ses principales ressources lui viennent d'ailleurs, elles viennent de la « basse Eglise, » du milieu de la classe moyenne et pauvre, qui la soutient par des dons plutôt nombreux que considérables.

Dans tous les cas, voici une Société qui ne recueille ses fonds ni parmi la haute Eglise, ni parmi l'aristocratie, une Société essentiellement populaire, et qui a les pauvres pour ses meilleurs amis; c'est la Sociétés des Missions wesleyennes. Malgré cela, au mois de mai de cette année, elle avait reçu £115,346 15*s.* 8*d.*, soit 2,883,618 fr. Nous ne sachions pas que jamais une Société protestante ait atteint un chiffre aussi élevé. Cette somme ne suffisait pas pour faire face aux engagements du présent exercice et payer le reste d'une vieille dette de £300,000, soit 750,000 fr., contractée pendant les dernières années. En très peu de temps, et pendant les services qui précèdent ou suivent l'Assemblée générale, la même Société a reçu £5,275 11 *s.*, soit 106,888fr., indépendamment des souscriptions spéciales pour le rétablissement des chapelles renversées par le dernier tremblement de terre dans les Antilles. En passant dans l'une des îles de l'Océanie, un missionnaire catholique écrivait dédaigneusement qu'il avait trouvé là quelques disciples d'*un certain Wesley.* Il paraissait ignorer, et il ignorait probablement que Wesley était un missionnaire de quelque célébrité, et de quelque influence, et que ses disciples, dans une partie du monde seulement, ont donné pour Dieu, l'année dernière, presque autant que la catholicité tout entière.

Cent Sociétés religieuses protestantes fondées pendant un demi-siècle, trente millions recueillis chaque année pour des œuvres chrétiennes, c'est un beau progrès, on l'avouera; et quand on compare, sous ce rapport, les Eglises protestantes aux Eglises catholiques, on trouve entre elles quelque différence, on en conviendra encore.

Et cependant, même en Amérique et en Angleterre, où les Sociétés sont si nombreuses et les dons si abondants, ce que l'on fait n'est rien en comparaison de ce que l'on devrait, de ce que l'on pourrait faire. Quant à la France protestante, nous ne pouvons en parler sans un sentiment profond d'humiliation. Comparativement, elle fait plus que la France catholique, bien que la France catholique offre à l'Œuvre pour la propagation de la foi ses principales richesses; c'est quelque chose sans doute, mais est-ce assez? et faut-il que nous ne nous fassions remarquer parmi les membres de la famille protestante que par la pauvreté de notre foi et de notre charité, que par l'infériorité humiliante de nos œuvres et de nos dons? Nous le disons avec une conviction douloureuse autant que profonde, le devoir de la libéralité chrétienne n'est pas même compris parmi nous; à peine quelques personnes l'entendent et le pratiquent. Les autres donnent peu et mal. Si nous entrions dans le détail de ce qui se fait en Angleterre, on aurait de la peine à nous croire. Pasteurs fidèles, chrétiens qui avez quelque influence, prêchez, pratiquez surtout le devoir de la libéralité chrétienne, faites que nos ressources croissent avec nos besoins, notre charité avec les bienfaits du Seigneur, et que nos frères étrangers puissent parler de nous comme nous parlons d'eux, et, si c'est possible, mieux encore.

«Au moins le cinquième du revenu,» s'écrie avec raison l'auteur du livre sur *les Intérêts généraux du protestantisme français*, en faisant ressortir l'insignifiance de nos of-

frandes. « Telle est la conclusion la plus modérée à laquelle il soit permis d'arriver, et cette conclusion, je voudrais la proclamer d'une voix assez forte pour qu'aucune oreille ne pût se fermer à ses accents, pour qu'elle retentît sans cesse dans toutes les consciences. Je voudrais que ceux qui, au premier moment, la rejetteront comme exagérée, l'emportassent cependant dans leurs cœurs, ainsi qu'on emporte un trait profondément enfoncé, qu'on veut arracher, et qui pénètre toujours plus avant. Je voudrais qu'ils ne pussent parvenir à secouer cette idée : « Je donne moins que ne donnait un juif; je consacre à ma vanité, à mes fantaisies, des sommes qui, sous l'ancienne loi, auraient été consacrées au Seigneur, et je me prétends chrétien! et je me dis reconnaissant des grâces merveilleuses que Jésus a procurées à ses disciples! » Je voudrais que la honte, le remords, souvent écartés, revinssent opiniâtrement, et finissent par se faire écouter. Je voudrais surtout qu'il ne fut plus possible de se tranquilliser en fermant volontairement les yeux, de s'abriter derrière le refus de vérification. Je voudrais qu'au fond de ce dernier refus, la vérité nous poursuivît encore, et qu'elle nous montrât, dans l'homme qui ne veut pas vérifier, un homme qui craint de s'avouer ses transgressions; dans l'homme qui s'arme d'un beau zèle contre l'hypocrisie, le plus infâme des hypocrites, un hypocrite qui ne cherche pas seulement à tromper le monde, mais à se tromper lui-même et à tromper Dieu....

« Je tiens à donner une idée des résultats que produirait notre obéissance, et des ressources dont notre infidélité prive l'Eglise protestante de France. Elle se plaint de son indigence; et, relativement à d'autres églises, elle en a sans doute le droit. Elle succombe sous le faix de quelques œuvres. Elle envie les vingt millions que les protestants de langue anglaise recueillent annuellement pour

l'évangélisation, les Bibles et les Missions étrangères. Eh bien! c'est à ses propres membres qu'elle doit s'en prendre, car ses membres la dépouillent, lui enlèvent sa part légitime. Ses membres la frustent de ses rentes, qu'ils détournent pour en grossir leurs patrimoines.

« Le budget normal des pauvres et des œuvres que nous soutenons ne peut être évalué à moins de cent millions; puisqu'en adoptant même une moyenne, 333 fr., inférieure à toutes celles que les économistes ont admises, nous ne portons pas à moins de cinq cents millions les revenus des quinze cent mille protestants français.

« En présence de ce budget normal, je n'ose plus rappeler ce qu'est le budget réel. Je frémis en découvrant l'étendue de notre infidélité. Le nombre de ceux qui ne donnent ni le cinquième, ni la dîme, ni le vingtième de leur revenu, doit être immense parmi nous.

« Que Dieu veuille nous pardonner; qu'il nous rende plus attentifs à ses volontés; que la distance qui sépare nos obligations de nos actes, si, comme je le crains, elle ne doit pas entièrement disparaître, se réduise cependant de jour en jour; que désormais ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front et ceux qui vivent dans les richesses s'interrogent sérieusement. Avoir vingt mille francs de rentes, et n'en pas donner plus de quatre mille; avoir cent mille francs de rente, et n'en pas donner plus de vingt mille, c'est renier ouvertement le nom de chrétien. »

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE THABA-BOSSIOU. — Lettre de M. Dyke, évangéliste, sous la date du 1er octobre 1843.

Séjour à Mékuatling. — Voyage au milieu d'anciens cannibales. — Discours de Moshesh. — Cérémonie religieuse à Thaba-Bossiou. — L'école.

Messieurs,

Je suis heureux de vous annoncer que tout va bien sur cette station. Dieu continue à répandre sur nous, de jour en jour, les eaux de sa grâce, et il nous donne d'abondants motifs de reconnaissance et d'actions de grâce. La parole du salut est glorifiée ; elle répand tout autour d'elle une odeur de vie, et gagne beaucoup d'âmes parmi les Bassoutos. Les travaux spirituels se multiplient. Le temps de frère Casalis y est presque entièrement consacré. Les villages environnants appellent aussi notre attention, et c'est un regret pour nous de ne pouvoir pas les visiter plus souvent. Depuis la dernière fois que je vous ai écrit, je n'ai eu que peu d'occasions d'y annoncer l'Evangile.

Conformément à une décision qui m'appelait à prendre la direction de la station de Mékuatling, dans le cas où M. Daumas aurait à s'absenter, je dus, à l'occasion de la dernière conférence, me rendre à cette station et y passer

cinq semaines. Rien d'extraordinaire n'arriva pendant mon séjour à Mékuatling. Je fus bien touché des dispositions affectueuses des indigènes pour moi, ainsi que de la régularité constante de leur conduite. Les assemblées le dimanche, quoique peu considérables, étaient remarquablement attentives. Je trouvai aussi parmi les adultes un grand désir d'apprendre à lire et à écrire. C'est une chose délicieuse que de voir l'attachement des natifs pour leur pasteur. J'en avais vu plusieurs preuves déjà à Thaba-Bossiou, mais je n'en fus jamais aussi frappé qu'à Mékuatling. Pendant l'absence de la famille missionnaire, les indigènes étaient comme des enfants sans père. Leur joie croissait à mesure qu'ils voyaient approcher le jour du retour de M. Daumas. En traversant le Calédon, notre frère courut un grand danger ; son wagon chavira dans l'eau ; la rivière était haute, le courant très-rapide, il était dans le plus grand danger, ainsi que sa femme et ses enfants ; ils restèrent quelque temps sous l'eau, mais ils furent sauvés par la tendre bonté du Seigneur (1). Quand la nouvelle de cet accident arriva à Mékuatling, je vis plusieurs natifs verser d'abondantes larmes ; de ferventes actions de grâce furent rendues à Dieu pour la protection accordée à une famille si tendrement aimée. Mon séjour dans cette station intéressante, sans être inutile pour les natifs eux-mêmes, m'a fait, je le sens, du bien à moi-même.

Vers la fin d'août, Moshesh étant appelé à juger quelques affaires et à acheter du blé indigène dans des villages éloignés d'environ vingt milles de Thaba-Bossiou, il proposa à mon beau-frère de profiter de cette occasion pour prêcher l'Evangile aux habitants de cette partie du pays. Sa proposition fut acceptée, et je fus moi-même

---

(1) Voyez pages 324 et suiv.

du voyage. Nous avions à traverser, E. N. E., le sommet des hautes montagnes des Maloutis; la marche était pénible et difficile; mais le paysage autour de nous était de la plus grande beauté; je n'avais jamais rien vu de si imposant. Le printemps venait à peine d'éclore, toute la nature semblait se réjouir et étaler ses magnificences. Mais au moment où j'allais me livrer aux douces impressions que ce spectacle était si propre à faire naître, je dus me rappeler que l'homme a souillé le sol sur lequel je marchais, et que j'avais bien plutôt à pleurer qu'à me réjouir. O combien l'homme est déchu, et dans quel abîme ne peut-il pas tomber, quand il n'est pas retenu par la grâce ni par des lois fondées sur les préceptes d'un Dieu trop sage pour pouvoir errer. Bien des meurtres avaient été commis dans ces lieux, bien des cris diaboliques y avaient été poussés par des bandes de cannibales traînant leurs victimes à la mort. Il y a onze ans que personne ne pouvait traverser en sûreté ce pays, à moins qu'il ne fut escorté de manière à pouvoir faire résistance à des meurtriers cachés en embuscade. Les naturels qui nous servaient de guides avaient mille histoires à raconter, sur chaque endroit pour ainsi dire d'une contrée qu'ils connaissaient si bien. Ici, nous disait l'un, étaient tendus les piéges où venaient se prendre les pieds imprudents du voyageur, sans qu'il lui fut possible de s'en débarrasser. Voyez-vous cet arbre? s'écriait un autre, c'est à ses branches que les cannibales avaient coutume de suspendre les dépouilles des malheureux qu'ils avaient pris dans leurs lacs. Un troisième montrait une caverne naturelle creusée dans le roc; là-dessous, nous disait-il, ils ont dévoré plus d'une pauvre victime. Mais déjà nous approchions des villages des indigènes, et, à mesure que quelqu'un d'entre eux passait devant nous, l'un ou l'autre de nos gens disait : Voilà l'un de ces cannibales;

celui qui approche était l'un des plus mauvais de tous. En effet, nous nous trouvions entourés de gens qui, pendant des années entières, ne s'étaient nourris que de chair humaine; il y en avait même qui, depuis leur enfance, n'avaient presque pas eu d'autres aliments. Nous passâmes près d'une grotte où l'on me dit que je trouverais des ossements humains; je la visitai, et je trouvai, en effet, plus de soixante pieds carrés couverts des débris de créatures humaines qui avaient jadis servi à remplir les chaudrons de ces anthropophages. Je me sentis défaillir, et il me fallut m'éloigner d'une scène aussi révoltante. Vers le soir, nous arrivâmes au village de Penane, chef des Bassoutos cannibales. Un immense roc suspendu et formant un dôme régulier, sous lequel pouvaient s'abriter plusieurs centaines de personnes, servait de résidence au chef et à plusieurs de ses sujets. La présence de Moshesh nous valut une bonne réception. Un court service fut tenu, une prière fut adressée au Créateur et conservateur de notre existence; ensuite nous nous livrâmes au repos. Ma pensée me retraçait les horreurs qui avaient été commises, il n'y avait que peu d'années, sous cette voûte même où je me trouvais. Le cri des victimes sanglantes, les vociférations affreuses de ces bouchers inhumains, semblaient retentir à mes oreilles. Leur parc, maintenant si bien rempli, ne servait qu'à me rappeler plus vivement encore ces troupeaux d'une autre espèce, jadis enfermés dans cette même enceinte, car, dans le langage de ces monstres, les noms de bœufs, de vaches et de veaux avaient été employés pour désigner les différentes sortes d'âge et de sexe. Le matin, le peuple s'assembla par ordre de Moshesh. Les natifs étaient venus de différents villages pour entendre la parole de vie. L'assemblée était nombreuse et attentive. Moshesh se leva le premier et parla de dessus une plate-forme naturelle. Quelques ci-

tations de son discours ne seront pas lues sans intérêt. Il commença par la salutation suivante : « Salut, Marimo, enfants de Mankouani (1). » Le peuple répondit d'une voix forte et sonore : « Salut, Moshesh ! » — « Je suis venu avec ma main, afin que vous la remplissiez de blé. Je n'ai plus de semence, mais vous pouvez m'en procurer. Qu'elle soit féconde, afin qu'elle fertilise de nouveau le pays. Quoique vous ne m'en donniez qu'une poignée, vous devez vous souvenir que tout le blé est provenu d'un seul épi (2). Je suis venu avec mon missionnaire. C'est un homme qui a traversé la mer sur un arbre (3) pour vous. Je suis venu vous demander de la semence, mais il a, lui, apporté de la semence avec lui. Il est venu avec sa herse, qui est sa bouche, pour semer la semence dans vos cœurs. Quand il faut semer un champ pour le chef, c'est votre coutume de vous rassembler tous, et le champ est tout semé en un jour. Vous auriez dû faire la même chose aujourd'hui, et je suis fâché que vous soyez si peu nombreux ici. Marimo, vous êtes nos frères ; c'est nous, les maîtres du pays, qui vous avons préparé le festin du cannibalisme. L'oreille vient de Dieu, et c'est lui qui a créé les yeux. Il a vu, il a entendu. Il nous dira : Seigneurs du pays, c'est vous qui êtes cannibales, car les

(1) *Marimo :* cannibales. Ceux à qui ce mot s'applique ne sont nullement blessés de cette désignation ; loin d'avoir horreur de leurs crimes de sang, ils en parlent volontiers.

(2) A la suite d'une grande sécheresse, les moissons ont manqué et on demande partout du blé pour semer. Il ne faut pas croire cependant que Moshesh n'en eut qu'une poignée à demander. Cette expression est une hyperbole en petit : quelques muids eussent été peu de chose pour lui. Je sais fort bien que cette demande d'une poignée de blé lui en a procuré assez pour en charger plusieurs bœufs, qui portaient chacun un muids du poids de 160 livres.

(3) Arbre pour vaisseau. Les indigènes aiment à prendre la partie pour le tout et le genre pour l'espèce. La Synecdoche leur est familière.

hommes peuvent-ils manger des pierres? Marimo, vous, des hommes placés sous mes regards.... Il est vrai que vous avez mangé mon père, mais j'avais d'abord mangé votre père : que tout soit oublié (1). La parole de Dieu nous dit que, fussions-nous frappés, nous ne devons pas frapper à notre tour. Vous avez entendu parler des progrès que l'Evangile a faits dans ma ville ; vous savez que mes fils, Molapo et Mashoupa, l'ont reçu; Makoniane, lui qui a toujours été le bras avec lequel je me suis défendu contre mes ennemis, a aussi reçu l'Evangile. Jusqu'à quel point sont-ils convertis? C'est ce que je ne sais pas, je ne suis pas juge compétent; mais j'écoute l'Evangile, et vous devriez aussi l'écouter tous. Je suis la porte qui se ferme après vous. Tandis que je suis en vie, ayez bon espoir; mais quand je serai mort, tenez-vous pour perdus. Jetez-vous en bas de vos montagnes le jour où vous apprendrez que j'ai quitté cette vie. C'est l'Evangile qui est la source de la prospérité et de la paix dont vous jouissez, et je suis parfaitement convaincu qu'une nation quelconque qui ne jouit pas des instructions de la religion est perdue. Je vous ai amené un médecin, mais je sais que vous n'aimez que les médecins qui offrent des sacrifices de bétail (2). Vous avez entendu que nous devons, d'après la parole de Dieu, renoncer à la polygamie, ce qui, après tout, est conforme à la nature. Jamais un homme n'est né de deux mères; nous n'avons pas le pou-

---

(1) Quand un homme a été dépouillé de ses troupeaux, soit par le vol, soit d'après la loi, on dit qu'il a été mangé. Les ancêtres de Moshesh ayant dépouillé les Marimo de tous leurs biens, les avaient forcés de se nourrir de chair humaine; c'est ce que Moshesh veut leur faire entendre. Quant à cette expression : vous avez mangé mon père, elle est littéralement vraie. Pete, grand-père de Moshesh, fut tué et dévoré par les cannibales.

(2) Parmi les Bassoutos on ne croit pas qu'un remède soit efficace sans sacrifice. Le médecin de Moshesh, c'est le missionnaire.

voir de produire plus de femmes que d'hommes. Mais, sur ce point, je sais que vous n'aimez pas m'entendre. Cependant je vous le dis, écoutez, et quand le missionnaire viendra, que ce soit pendant les jours de travail ou le dimanche, assemblez-vous pour recevoir ses instructions. »

Lorsque Moshesh eut cessé de parler, frère Casalis adressa aux assistants un discours très-fort; il s'efforça de les convaincre de l'énormité de leurs crimes et de la nécessité d'un prompt recours à la miséricorde de Celui dont ils ont souvent offensé les yeux par le meurtre de leurs frères, et aux oreilles de qui le cri de leurs victimes est si souvent monté. Il leur fit remarquer que, quoique Moshesh eut cherché à les excuser à cause de la nécessité où ils s'étaient trouvés de manger de la chair humaine, et bien qu'il leur eût accordé son pardon, cependant Dieu les tiendrait pour coupables, à moins qu'ils ne se repentissent devant lui. La bonne semence fut donc de nouveau jetée au milieu de ces pauvres païens; veuille le Seigneur la faire pousser à sa gloire.

Dimanche, 4 *septembre.*—Quel contraste entre ce que j'ai vu aujourd'hui et les scènes que je viens de décrire! Aujourd'hui, les fidèles de Thaba-Bossiou et de Morija se sont réunis devant la table du Seigneur; aujourd'hui, six adultes ont été unis à nous dans les liens de l'Evangile. Que ces moments sont réjouissants! que le Seigneur est bien évidemment avec nous, avec quelle miséricordieuse bonté il retire de leur dégradant état les ignorants habitants de Lesuto. O messieurs, si vous aviez pu me suivre de la réunion de Penane à l'assemblée de Thaba-Bossiou, vous vous seriez sentis dédommagés de toutes vos peines et de toute votre sollicitude. Là les figures étaient dures et hautaines, ici c'était une douce expression de paix et de sérénité, avec

des signes visibles d'une grande soif, d'une grande faim de la Parole de vie.

Quant à l'école de la station, j'ai encore à déplorer un manque de régularité ; la plus légère cause diminue le nombre des élèves. Les fils de Moshesh, qui étudient l'anglais, ainsi que je vous l'ai dit, font des progrès dans la connaissance de cette langue. Une grande partie de mon temps a été dernièrement employée à creuser un puits, devenu fort nécessaire par suite du manque de pluie pendant ces deux dernières années. Nous sommes parvenus à vingt-deux pieds anglais de profondeur. Les douze derniers pieds ont été fort difficiles à percer, à cause de lits de pierre qu'il a fallu ouvrir avec le fer et la poudre. L'eau que nous avons obtenue est peu de chose encore; c'est pourquoi nous essayerons de creuser un peu plus profondément encore, si c'est possible.

HAMILTON MOORE DYKE.

Extrait d'une Lettre particulière de M. Casalis, datée de Thaba-Bossiou, le 21 février 1843.

Etranges accusations. — Conduite singulière du vieux Rantoï.

Nous continuons à jouir d'un grand bonheur au milieu des Bassoutos ; notre œuvre avance, je l'espère, de manière à nous convaincre que nos travaux ont l'approbation du Seigneur. Cependant l'opposition du malin se développe en proportion dans nos alentours. Chose remarquable ! Cet adversaire par excellence renouvelle ici les calomnies qu'il dirigea contre la primitive église. Nous sommes accusés de manger de la chair humaine dans nos

repas d'amour, et de conspirer sourdement contre la nation ; l'union des frères entr'eux est attribuée à des causes criminelles. Parmi les personnes qui s'opposent à nous, plusieurs sont de bonne foi et n'ont besoin que d'un plus grand degré de lumière pour se mettre de notre côté. De ce nombre est le vieux Rantoï, que notre frère Josué Makoniane visita il y a quelques jours, pour lui annoncer l'Évangile comme à son ancien compagnon d'armes. Rantoï feignit de ne pas reconnaître son ami : « Étranger, répondit-il aux premières paroles d'introduction, vous dites que vous venez me communiquer des nouvelles importantes ; mais hélas! depuis que les blancs sont dans le pays, tout est bouleversé, et je n'ai plus rien à dire ni à entendre. Oh ! si du moins cette *mort* avait épargné Makoniane, la colonne, le pied, le bras de la tribu, mais elle nous l'a enlevé, lui aussi. O Makoniane, brave Makoniane, comment des enfants venus d'au-delà des mers t'ont-ils séduits ! Qui sera désormais notre bouclier ?» Puis se tournant vers sa femme, il lui demanda qui était la personne avec laquelle il parlait. C'est Makoniane, lui fut-il répondu. «Ah ! reprit-il, comment l'aurais-je reconnu ? Il est mort, le cœur de Makoniane est mort. Excuse, malheureux ami, si tu es devenu un étranger pour moi.» Là-dessus Makoniane qui se rappelait les paroles de saint Paul : « Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, recherchez les choses qui sont en haut. . . Car *vous êtes morts*, et notre vie est cachée avec Christ en Dieu, » se mit à commenter le texte que le pauvre Rantoï venait de lui fournir. Après l'avoir écouté pendant près d'une heure, l'ignorant païen finit par s'attendrir et s'écria : « Makoniane a toujours été notre guide ; si tu crois que l'Évangile soit vrai, c'est à toi qu'il appartient de nous le faire comprendre.»

STATION DE MORIJA. — Extrait d'une Lettre particulière de M. Arbousset, sous la date du 24 février 1843.

Etat prospère de la Mission.—Champs ouverts.— Encouragements.—Epreuves.

.....Dieu nous a bénis outre mesure, au-delà du moins de mon attente ; voilà ce que j'aurais souvent voulu vous crier du fond de ces déserts devenus pour moi une seconde patrie. Toutes nos stations sont dans un état prospère par la faveur divine. La paix habite dans leur sein, elles comptent toutes une nombreuse population, bien des âmes sincèrement converties, beaucoup de lecteurs, et tout y paraît en progrès. Le rite de la circoncision y tombe en désuétude. La polygamie n'est plus tant en vigueur. On ne croit presque plus aux sorciers, aux faiseurs de pluie, et le culte des faux dieux ou Merimo est de plus en plus abandonné. Nous manquons d'ouvriers ; mais la Société vient de nous en envoyer trois, y compris un imprimeur. Ils ne sont pas encore placés, mais cela se fera sans peine (1). Les environs de Thaba-Bossiou et de Morija à eux seuls offriraient un ample aliment au zèle de sept missionnaires. En effet, nous ne comptons pas moins de cinquante à soixante villages qui dépendent de cette station ; un grand nombre d'autres dépendent également de Bossiou. Je pourrais parler de beaucoup d'endroits plus éloignés de cet intéressant pays, où tout est encore à faire.

Ma petite Eglise me plait beaucoup, et fait ma plus grande consolation. Elle augmente insensiblement et avance dans la voie chrétienne. Plusieurs de ses membres

---

(1) Ils le sont aujourd'hui dans deux stations nouvelles.

Rédacteurs.

me servent de colporteurs évangélistes. En ce moment, il y en a quatre à l'Orange. Quatre, dimanche prochain, doivent accompagner Frère Gosselin dans ces lieux voisins. Les femmes ne restent pas en arrière. Elles apprennent bien à lire, s'habillent décemment, soignent bien leurs maisons. L'une d'elles disait énergiquement : « Dieu est un abîme muet, qu'il ne faut pas tenter. À lui ne plaise que je le fuie comme Jonas, ou que je l'irrite comme Israël.» Une autre sœur naïve et fervente exprimait ces sentiments : « Le démon n'a rien d'aimable ; c'est un *homme* noir de péchés ; saisissons la massue, écrasons-le. Mais Jésus est une fontaine d'eau fraîche ; quiconque se confie en lui ne saurait périr : car son nom est l'Éternel : l'Éternel ne meurt point.»

Sous un autre rapport, l'un des frères qui me sont le plus chers, disait : « L'Amour est descendu du Père, Christ m'a trouvé dans un bourbier épais. Les coups de sa parole me tuent. Je cherche ; je demande qu'il m'aime et qu'il m'accorde la grâce de l'aimer, car l'homme ne se peut rien donner, Jésus seul donne. Quand on le mit en croix, ce n'était pas un cadavre que son corps, il sentait et respirait comme ses bourreaux. On élève ses bras en haut, on les cloue... Quoi ! des hommes impuissants, crucifier Celui de qui vient la force ! En entendant ces choses, le cœur me défaut, mes os frémissent, la force m'abandonne ; elles me troublent, m'accablent, me brisent tous les membres. Oh ! puisqu'il a poussé si loin la charité, que mes pieds m'apprennent le chemin de sa maison, afin que j'aille sans cesse l'y aimer et l'y bénir.»

Que de joies pastorales l'année dernière ! une Eglise vivante, éclairée, aimée et aimante, s'augmentant à souhait, plus de deux cents catéchumènes internes, des multitudes d'auditeurs nous arrivant de tous les lieux environnants, même de fort loin ; des instructions journa-

lières à donner, des pécheurs de tout âge m'assaillant sans cesse pour me demander : « que ferons-nous pour être sauvés ? » Je pourrais bien justement m'écrier avec Saint-Vincent de Paul : « le bien que Dieu veut, se fait quasi de lui-même, sans qu'on y pense.» Au milieu de tant d'encouragements, j'ai aussi bien des échardes dans ma chair, par exemple, l'église menaçant de croûler, mes forces minées depuis plus d'un an par une affection scorbutique que tout dans mes circonstances extérieures tend à aggraver; avant-hier Molapo, que j'aime autant qu'un frère en la chair, venant m'apprendre en pleurant d'affection pour moi que ses devoirs de chef allaient probablement l'obliger de quitter la station pour s'établir à part, s'il peut lui être procuré un missionnaire français. Je suis quelquefois très-mélancolique, fatigué, mais toujours poursuivant mon œuvre, et voyant la force du Seigneur s'accomplir dans mon infirmité.

J'ai passé dernièrement deux mois bénis à Bossiou; ma santé s'y est tant soit peu fortifiée. Mon cher collègue de cette station m'est toujours un ami précieux. Ses plans sont les miens. Nous avons profité de ce temps pour avancer l'œuvre à Bossiou et aux environs. Quelques psaumes ont été mis en vers sessoutos. Nous avons soigneusement revu la traduction d'une soixantaine de chapîtres des *Scripture Lessons* (1) et des dix-neuf premiers chapîtres de l'Évangile selon Saint-Matthieu.

TH. ARBOUSSET.

---

(1) Leçons scripturaires.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

NOUVELLE-ZÉLANDE : *Désir d'instruction.—Grand envoi de Nouveaux-Testaments. — Arrivée et zèle de l'évêque.* — TERRE DE VAN-DIÉMEN : *Coup-d'œil.* — NOUVELLE-GALLES DU SUD : *Prospérité de la colonie. Progrès de la religion parmi la population européenne.—Les aborigènes, leurs dangers et leur misère.—Premiers travaux missionnaires.*

Des îles Samoas ou Navigateurs nous allons conduire le lecteur d'abord à la Nouvelle-Zélande, ensuite à la terre de Van-Diémen, puis dans la Nouvelle-Hollande. Nous nous écartons de nouveau de la ligne droite que nous avons à parcourir à travers le grand Océan ; nous l'avons quittée une première fois aux îles de la Société pour aller au nord jeter un coup-d'œil sur les îles Sandwich ; nous nous dirigeons maintenant vers le sud, et après avoir visité les contrées les plus australes de l'immense Mer Pacifique, nous reviendrons dans un prochain article presque à notre point de départ, aux îles Fidji, d'où nous continuerons notre route, vers les grandes îles de l'Asie et l'Asie elle-même. Il se passe en Asie, il s'y prépare du moins de grandes choses, nous nous hâterons d'y arriver.

La Nouvelle-Zélande, pays de bonnes et de tristes nouvelles, pays où l'Europe a envoyé ce qu'elle a de bon et ce qu'elle a de mauvais : l'Évangile qui éclaire les esprits, la superstition qui les égare, la colonisation

qui enrichit les peuples civilisés et tue les peuples sauvages; pays où des hommes venus de contrées étrangères, enseignent à de pauvres et ignorantes créatures, les premiers, qu'il faut adorer Dieu, les seconds, qu'il faut adorer les Saints, les autres qu'il ne faut adorer rien du tout; où les uns répandent la Bible, les autres des chapelets et des croix, les autres des armes et des vices : pauvre peuple, qui sortant de ses ténèbres et de ses crimes voit des exemples si contraires et ne saît de quel côté diriger ses pas incertains. Grâce à Dieu, le zèle des missionnaires évangéliques avait le premier commencé l'œuvre; par la noble et périlleuse initiative qu'il avait prise, il s'était assuré une grande prépondérance, un grand ascendant moral; cet avantage, il l'a conservé; les indigènes savent quels furent leurs premiers amis, quels furent les hommes qui, bravant le danger d'une mort presque certaine, vinrent leur parler de charité, alors que semblables à des animaux féroces, ils se déchiraient, ils se mangeaient les uns les autres dans leurs retraites souillées. Les amis, les successeurs du bienheureux Marsden sont encore aujourd'hui les premiers missionnaires par le succès après l'avoir été par le dévouement.

Peut-être leur œuvre était-elle trop avancée pour pouvoir être arrêtée; la Bible avait été traduite, elle circulait de village en village jusqu'au sein des déserts, où quelques feuilles détachées nourrissaient la vive piété du cannibale converti, et parfois créaient des troupeaux tout entiers; sur le sable du chemin, sur l'arbre de la forêt, elle était écrite par la main lourde du guerrier s'exerçant à manier la plume au lieu de la massue, et chaque indigène, la portant sur son corps et dans son cœur, lui servait au loin d'écho. Ce trésor était recherché comme le plus précieux de tous, et réalisant à la lettre la parole du Sauveur, l'on vendait ce que l'on possédait pour acheter la perle

de grand prix. Rien ne pourrait peindre la faim et la soif que ce peuple intéressant avait de la Parole de Dieu.

Pour répondre à ces demandes de Bibles adressées à tous les missionnaires par cent tribus à la fois, la Société biblique britannique et étrangère de Londres envoya dans la Nouvelle-Zélande, il y a à peine deux ans, dix mille exemplaires du Nouveau-Testament imprimés en langue indigène : ce n'était que les cinq pains pour rassasier la multitude, et plût à Dieu que ces dix mille Nouveaux-Testaments eussent pu être changés en cent mille! ils eussent encore été insuffisants; la généreuse Société vient de renouveler son don. En très-peu de temps, les insulaires de la Nouvelle-Zélande ont donc reçu vingt mille exemplaires de la Parole de Dieu. Reconnaissants, mais non satisfaits, leurs demandes sont encore les mêmes; elles deviendront peut-être plus vives, parce que l'Evangile se fait aimer à mesure qu'il se fait connaître. Les païens eux-mêmes le demandent avec instance. Un officier anglais, le capitaine Seymour, voyageant dans l'intérieur de l'île, voulait gravir une haute montagne; les indigènes s'y opposèrent, ils dirent que la montagne ayant été déclarée sacrée par leurs pères, quelque malheur tomberait sur eux si le *tabou* était violé. L'officier insista, mais sans succès; il offrit ce qu'il pût, même de l'or, mais inutilement. Le chef des indigènes dit à un missionnaire qui accompagnait le capitaine : « Ils nous ont offert de l'or, mais s'ils avaient apporté quelques Nouveaux-Testaments, nous les aurions bien laissés gravir la montagne. Dites aux étrangers, quand vous les verrez, que s'ils reviennent au prochain été, et portent des Nouveaux-Testaments, le *tabou* sera enlevé de la montagne. »

Un missionnaire écrit : « La connaissance du Christianisme se répand rapidement, car, depuis l'arrivée du

bâtiment qui nous a apporté des Nouveaux-Testaments d'Angleterre, la Parole a été plus abondamment propagée, et, bien que chaque indigène soit loin d'avoir le Nouveaux-Testament, il n'y en a peut-être pas un sur dix qui le possède, il est hors de doute qu'ils apprennent à mieux connaître les vérités révélées ; n'ayant à lire que les saintes Écritures et des livres tirés des saintes Écritures, leurs connaissances doivent nécessairement se rapporter à la religion. Je dois remarquer ici que les natifs ne s'intéressent à aucun livre, à moins qu'il ne soit tiré de la Bible. Quand nous avons voulu leur annoncer quelque chose de nouveau, intéressant pour nous, ils nous ont demandé : « Cela vient-il de la Bible ? » Si ce que nous avons à leur dire n'en est pas tiré, ils paraissent éprouver, en nous écoutant, une sorte de fatigue qui décourage sensiblement le narrateur. Le 2 de ce mois, j'étais dans un établissement d'indigènes, éloigné d'environ vingt-cinq milles de ma maison. Les gens s'assemblèrent le matin devant ma porte, avec leurs livres dans leurs mains ; ils y avaient fait des marques, et ils venaient me demander l'explication de passages qui étaient au-dessus de leur portée. Quelques-uns avaient aussi des questions à me faire sur les versets que leurs compagnons leur avaient lus ; d'autres se rappelaient des morceaux entiers de discours prononcés par nous à cette station. La fidélité de leur mémoire est chose fort étonnante ; ils peuvent se rappeler des morceaux de sermon plusieurs années de suite. Je puis dire, en toute vérité, que tout indigène que je connais personnellement se nourrit de la Parole de Dieu, et se réjouit d'accomplir sa volonté.»

Un autre missionnaire écrit d'un lieu fort reculé, le cap Est : « Lorsque nous abordâmes, nous trouvâmes un bien grand sujet de joie. La chapelle que les natifs se sont construite, et qui est grande et commode, était en-

combrée de monde. L'évêque catéchisa l'assemblée. Le lendemain, nous nous trouvâmes encore parmi les insulaires; ma principale occupation fut d'écrire sur leurs ardoises des portions des saintes Ecritures. Je fus surpris et heureux de voir qu'ici comme en d'autres endroits, si j'écrivais ou lisais le commencement d'un verset, l'un ou l'autre des gens assemblés devant moi achevait la citation.» M. Kissling, venu de Sierra-Leone (côte occidentale de l'Afrique), où il a travaillé huit ans à l'œuvre du Seigneur, au grand détriment de sa constitution affaiblie, disait aussi en arrivant dans la Nouvelle-Zélande, désormais son champ d'activité : « Il est vraiment étonnant de voir ce que le Seigneur a fait parmi les pauvres habitants de ce pays. Pendant les quatre semaines que j'ai déjà passées au milieu d'eux, je n'ai vu presque personne qui ne soit capable de lire et d'écrire. Le dimanche, ils viennent chez moi, s'asseient à terre, et lisent dans leurs Nouveaux-Testaments des heures entières; ils lisent tour à tour, se passent le livre les uns aux autres, jusqu'à ce que tous aient lu quelques versets. Ils paraissent prendre grand plaisir à lire le Nouveau-Testament et le Livre de Prières (la Liturgie de l'Église anglicane), et j'ai entendu l'évêque remarquer l'autre jour que ces pauvres créatures ont une connaissance des saintes Ecritures qui l'a extrêmement étonné. Le Chef de justice et le Gouverneur parlent avec les plus grands éloges de la bonne œuvre accomplie par nos frères.»

On comprend qu'un peuple constamment ramené au foyer divin, accoutumé à contempler dans toute sa pureté et dans tout son éclat cet Orient d'en-haut, qui dissipe les plus profondes ténèbres, et, doublement bienfaisant, apporte la vie dans les cœurs en même temps que la lumière dans les intelligences, saura discerner les superstitions grossières ou subtiles qui lui viennent d'ail-

leurs, et rester ferme dans la voie simple, franche, chrétienne où il est entré. Que les prêtres obtiennent des succès au milieu des tribus que les missionnaires évangéliques n'ont point visitées ou qu'ils n'ont vues qu'en passant, cela est possible, mais leurs efforts au sein des stations mêmes seront aussi impuissants qu'inutiles; après une expérience de plusieurs années, ils se trouvent n'avoir guère fait autre chose qu'accroître le succès comme le zèle de leurs adversaires. Nous voudrions pouvoir rapporter soit les réponses, soit les questions faites par les indigènes convertis aux prêtres; elles annoncent une connaissance de la Bible, un tact, un à-propos dans la manière de la citer, qu'on ne trouverait pas facilement parmi nous. Les tribus évangélisées échapperont donc à l'ardente propagande de Rome, et elles montreront ce que montrent tant d'autres peuples, savoir, que le catholicisme peut bien triompher avant la Bible et loin de la Bible, mais non après ni à côté. La colonisation a déjà de fâcheux inconvénients pour la piété des indigènes placés auprès des villes qu'elle fonde; distraits, dissipés, plusieurs subissent les conséquences inévitables de toutes relations avec des colons, quelquefois fort honorables et même pieux, il est vrai, mais plus souvent avides et irreligieux.

Heureusement, le Gouverneur paraît animé d'excellentes dispositions, et pour les missionnaires et pour les natifs; plusieurs colons placés très-haut veulent le bien du peuple indigène; enfin, un homme à qui son rang, son caractère et ses lumières donnent une haute influence, s'est déclaré, dès son arrivée dans le pays, le chaud partisan des missionnaires et de leur œuvre. Il considère les indigènes comme des frères, comme des ouailles sur lesquelles il doit attentivement veiller, et il témoigne pour leur bien-être spirituel une sollicitude toute pastorale. Nous voulons parler de l'évêque de la Nouvelle-Zélande, dont

nous avons, il y a quelque temps, annoncé le départ de l'Angleterre (1). Nous espérions qu'il se sentirait le pasteur des païens convertis aussi bien que des colons anglais, et qu'à l'exemple de plusieurs de ses collègues, il deviendrait le premier missionnaire, non-seulement par le titre et par le rang, ce qui serait peu de chose, mais par le zèle et par la charité. Nous sommes heureux de voir, dès le début, notre espérance même dépassée; à peine arrivé, le prélat a fait plusieurs longs et pénibles voyages pour s'assurer par lui-même de l'état de l'œuvre qu'il ne connaissait que par ouï-dire, pour étudier les besoins des troupeaux, constater les beaux fruits de l'Evangile, et s'entendre avec les missionnaires sur les meilleurs moyens d'en hâter, d'en multiplier partout les réjouissants triomphes. Nous ne pouvons entrer dans tout le détail de ce qu'il a résolu et fait, l'espace ne nous le permet pas; nous dirons seulement, qu'après avoir tout vu, tout examiné sur les lieux, les écoles, les églises, les personnes et les choses, le pieux évêque a reconnu dans cette grande œuvre l'une des plus belles victoires que l'Evangile ait jamais remportées, et, écrivant officiellement, il il a assuré que, quelles qu'eussent été ses espérances, elles étaient restées au-dessous de la réalité.—Pour que chaque membre du clergé, dans la Nouvelle-Zélande, soit missionnaire et capable de servir les intérêts des natifs, il a arrêté qu'il exigerait de tout ministre, destiné ou non aux troupeaux indigènes, la connaissance de la langue du pays, et il a fait de ce point une condition expresse de l'ordination. Il désire que tout insulaire puisse trouver dans chaque ministre du saint Evangile un ami, un guide, et, au besoin, un protecteur; noble et chrétienne sollicitude, que les progrès des colons européens rendent si nécessaire. L'évêque a donné l'exem-

---

(1) Voir 17[e] année, page 297.

ple lui-même, et il étonnait fort, assure-t-on, les natifs, par la facilité avec laquelle il parlait déjà leur langue. Cette langue sera, grâce à ses soins, fixée dans des monuments où elle restera telle que les temps l'ont faite et telle que les missionnaires l'ont trouvée. Elle risque de s'éteindre et de s'altérer dans les rapports des indigènes avec les colons européens. L'évêque a ordonné une nouvelle révision du Nouveau-Testament; cette révision doit être faite avec beaucoup de soin. Les deux livres resteront comme le dépôt sacré du langage primitif de ce peuple intéressant. L'évêque avait admis aux ordres de diacres deux évangélistes indigènes, en arrêtant que, pour être admis à cette charge, une connaissance suffisante de la langue serait exigée, avec une piété sincère et un caractère honorable; mais que, pour être admis à des ordres supérieurs, il faudrait aussi avoir étudié la langue dans laquelle le Nouveau-Testament a été écrit. Il venait de jeter les fondements d'un collége indigène où seront reçus les meilleurs élèves des écoles ordinaires, et d'où sortira une jeunesse morale, éclairée, l'honneur et l'espoir des tribus chrétiennes. Tous ces efforts honorent le prélat, qui joint la sagesse au zèle, et qui paraît devoir être, pour l'œuvre un grand appui, pour les natifs un fidèle pasteur.

Il faut dire aussi que l'évêque a trouvé un bien beau champ, un bien intéressant troupeau, que sa chrétienne et pastorale sollicitude est bien méritée, soit par les indigènes, soit par les missionnaires. Par un remarquable contraste, il vit, en arrivant dans son diocèse, un reste de l'ancienne barbarie précédé et accompagné d'un beau fruit de l'Evangile. Un chef encore sauvage fit une attaque, saisit quelques victimes et les dévora avec ses gens, aussi farouches que lui; mais, au milieu de cette sanguinaire tribu, se trouvèrent des chrétiens qui osèrent refuser de

se joindre à l'expédition, et, au risque d'encourir la haine de leur chef, restèrent étrangers au combat. Lorsque la cruelle conduite des vainqueurs fut connue, un cri d'étonnement éclata de toute part; il fallut modérer l'indignation des tribus voisines, tant paraît étrange, horrible, un acte naguère regardé comme naturel, et tant l'Evangile a changé le cœur et les habitudes de ses disciples! Il a même agi sur les féroces guerriers, rares heureusement, qui, aujourd'hui encore, répandent et boivent le sang humain comme de l'eau. Ce même chef barbare, qui venait de commettre un crime si horrible, en est une preuve : quand il mentionnait les torts réels ou imaginaires de ses ennemis, son regard s'enflammait de colère, sa figure prenait une expression farouche : c'était la nature qui l'emportait; mais quand on lui parlait de ce qu'il y a de criminel dans le meurtre, ses manières et son visage devenaient doux et humbles, quelque chose paraissait pénétrer la grossière enveloppe de ce cœur endurci : c'était l'Evangile qui y entrait par la crainte ou le remords. Un autre chef avait, il y a quelques années, quitté son village, pour aller combattre des ennemis qu'il voulait immoler à sa colère; instruits du projet d'attaque, les missionnaires accourent avertir la tribu menacée; ils arrivent juste à temps; les derniers indigènes quittaient le village, lorsque les ennemis parurent. La colère, la férocité des insulaires encore sauvages, avant et après l'attaque, est impossible à décrire; on les a vus aller, dans leurs transports frénétiques, jusqu'à exhumer des cadâvres déjà putréfiés, et non-seulement les exhumer, les exposer à d'horribles outrages, mais encore les manger, au risque de périr empoisonnés. En trouvant arrachés à sa vengeance des adversaires qu'il venait massacrer, et en ne surprenant plus sur les lieux que les hommes mêmes qui lui avaient fait manquer son coup, que fit le chef? Irrité, et néanmoins saisi de respect, il fit construire

des abris pour les missionnaires, et il leur fit distribuer de la nourriture; ce fut sa seule vengeance : l'ascendant moral des serviteurs de Dieu retint sa bouillante colère; l'Esprit-Saint a depuis lors changé son cœur, et le lion altéré de sang est devenu un doux agneau dans le bercail du Seigneur.

Enfin, l'évêque apprenait que, pendant les quatre dernières années, dans les seules stations de la Société des Missions épiscopales (nos lecteurs savent que celles de la Société des Missions wesleyennes sont presque aussi nombreuses et aussi prospères) le nombre des indigènes convertis ou placés sous l'influence de l'Evangile s'était élevé de 2,000 à 35,000. Tous ces indigènes ne sont certainement pas ce qu'ils devraient être, ni pour les lumières ni pour la piété; néanmoins, un si grand nombre sont convertis, les moins avancés ont éprouvé un changement si considérable, qu'il faut moins s'étonner de ce qui reste à faire que de ce qui a été fait. Presque dans chaque station, plusieurs centaines d'anciens cannibales assistant au culte, s'approchant de la Table sacrée avec un recueillement solennel, vêtus à l'européenne, et si réellement transformés au dedans et au dehors qu'on a de la peine à les reconnaître, qu'ils se reconnaissent difficilement eux-mêmes; des catéchistes qui vous invitent par lettres parfaitement bien écrites à honorer leur demeure de votre présence, et vous recevant chez eux avec une politesse égale à la vôtre, vous montrent une maison où se trouvent, avec des croisées vitrées, une cuisine, une salle à manger, une chambre à coucher, et un cabinet d'étude; qui vous amènent ensuite à l'école, où des enfants et des adultes apprennent si bien à lire et à écrire qu'on ne trouve presque personne qui ne sache, avec la même facilité, faire l'un et l'autre; enfin, qui vous font visiter la chapelle, où une foule se réunit aussitôt, vous récite des chapitres entiers

des Saintes-Ecritures mieux, probablement, que vous ne le feriez vous-mêmes, et écoute vos instructions avec une attention profonde; des chrétiens, dont les uns évitent le voisinage des Européens pour ne point entendre de paroles impies ni voir d'exemples dangereux, dont les autres sollicités d'acheter ou de vendre le dimanche, vous répondent par un refus positif, même quand la tentation est le plus grande; un peuple et une œuvre de qui l'évêque dit lui-même : « Dieu a béni le travail de ses ministres d'une manière merveilleuse; nous voyons toute une nation de païens convertie à la foi; Dieu a donné un *nouveau cœur* et un *nouvel esprit* à des milliers et des milliers de nos semblables, dans ce pays éloigné; une poignée d'hommes fidèles ont été, par la force de l'Esprit de Dieu, le moyen d'ajouter un autre peuple chrétien à la famille de Jésus-Christ, et des jeunes gens et des jeunes filles, des vieillards et des enfants, tous d'un même cœur et d'une même bouche louent Dieu, lui offrent leurs prières chaque matin et chaque soir; tous sondent les Ecritures pour connaître le chemin de la vie éternelle, tous estiment la Parole de Dieu au-dessus de tout bien, tous, les uns plus, les autres moins, manifestent dans leur conduite quelque fruit de l'Esprit-Saint ;» —c'est là une belle sphère d'activité pour un évêque chrétien, un beau spectacle pour un ami de l'Evangile, et nos lecteurs nous pardonneront de nous y être arrêtés, de les y avoir retenus eux-mêmes, plus que nous nous l'étions proposé; car nous ne comptions jeter qu'un coup-d'œil sur cet intéressant pays, dont nous avons souvent parlé dans ces dernières années, mais quelque chose, l'attrait d'un magnifique triomphe de l'Évangile nous a, malgré nous, attirés et fixés.

Nous voici à la Terre de Van-Diemen, au sud de la Nouvelle-Hollande. L'Évangile y pénètre avec la civilisation européenne, et nous voulons en passant signaler sa

présence et ses progrès. Hobart-Town, capitale de l'île, a pris un grand développement sous l'influence anglaise. Placée au bord d'une rivière, à environ vingt milles de la mer, avec laquelle elle communique, entourée d'un amphithéâtre de jolies collines, dont quelques-unes assez hautes, cette ville renferme une population qui, en 1836, était déjà de plus de 14,000 âmes, et qui depuis lors a dû considérablement s'accroître. D'autres villes importantes, quoique moins grandes, sont répandues dans l'intérieur du pays ; et l'île de Norfolk, devenue, comme on sait, un autre lieu d'expiation pour les condamnés de la Grande-Bretagne, se couvre chaque jour de nouveaux habitants. L'activité anglaise, déployée ici sur un champ vaste et libre, transforme les deux pays, et peu à peu leur donne l'importance comme l'aspect d'une contrée européenne. Les églises s'élèvent à côté des comptoirs, l'Évangile se répand à côté du commerce ; l'Église établie de l'Angleterre, la Société des Missions wesleyennes, d'autres Communions encore rivalisent de zèle pour introduire et établir le christianisme sur ces plages reculées ; de sorte que ces jeunes colonies, déjà populeuses et pourvues d'un évêque, sont placées sous l'influence de la religion, et grandissent pour l'Eglise en même temps que pour le monde. Comme ces louables et réjouissants efforts n'ont pas pour objet les habitants primitifs de l'île, les indigènes païens, nous nous bornerons à les signaler, désirant bien sincèrement que de la population européenne le christianisme s'étende bientôt à la population aborigène.

Une autre colonie, bien autrement importante, dont les progrès sont bien autrement rapides et les établissements bien autrement nombreux, est celle de la Nouvelle-Galles du sud. Sidney en est le siège principal, on le sait. Ce ne fut primitivement qu'un lieu d'exportation ; mais aujourd'hui c'est comme un empire nouveau naissant sur

les rivages féconds d'un immense continent. Maisons, villages, villes, hopitaux, écoles, églises, agriculture, industrie, arts, sciences, tout surgit, se développe à la fois et à vue d'œil. L'élégante voiture européenne roule sur le pavé d'Australie, et sur ces rives lointaines, la vieille Angleterre semble renaître une seconde fois ; les rues se couvrent de magasins et les champs de fermes ; à côté de l'honnête colon, le *convict* émancipé, revenu à de meilleurs sentiments, cultive sa terre, élève sa demeure, et reprend le rang qu'il avait perdu. Le gouvernement de la Grande-Bretagne a encouragé l'émigration des femmes anglaises par des primes considérables; transportées en très grand nombre chaque année sur les bâtiments de l'État, celles-ci trouvent, à leur arrivée, un mari et une maison, et deviennent promptement mères de familles. Grâce à ces champs fertiles, à ces belles vallées, à ces riches forêts qui promettent au travail une abondante récompense, grâce à ce sage système qui utilise les hommes au lieu de les faire languir stérilement dans les prisons, et leur offre les moyens d'une réhabilitation sociale, grâce enfin à l'arrivée dans la colonie d'hommes honorables, et à l'active coopération d'un gouvernement qui sait prévoir et faire le bien avec autant de persévérance que de sagacité, la Nouvelle-Galles du sud est arrivée, en peu d'années, à un haut degré de prospérité, et s'annonce déjà comme un pays d'un grand avenir. La population est de plus de 120,000 âmes ; ce nombre se compose d'après un rapport de l'évêque protestant de l'Australie, de 70,000 à 75,000 membres de l'Église anglicane, d'environ 30,000 catholiques, de 10,000 à 11,000 presbytériens. Nous savons que les wesleyens y sont aussi en nombre assez considérable, de même que les dissidents.

La Société pour la propagation de l'Évangile déploie la plus grande activité dans cette intéressante colonie.

Cette Société, la plus ancienne de toutes les Sociétés religieuses d'Angleterre, puisqu'elle reçut sa sanction légale en 1701 par lettres patentes de Guillaume III, fut la seule pendant tout le dernier siècle qui s'occupât des besoins religieux des nombreuses et lointaines colonies de la Grande-Bretagne ; elle fit un bien considérable, surtout en Amérique ; aujourd'hui, secondée par d'autres Sociétés aussi riches, même plus riches qu'elle, sans être néanmoins soutenues comme elle par le haut clergé anglican, elle conserve encore une grande influence, et dans toutes les colonies anglaises, qui sont son champ spécial, elle montre un zèle que les années n'ont point refroidi. On comprend qu'exclusivement missionnaire, voué au récit et non à la critique des faits, ce *Journal* signale les travaux de la Société sans juger la position qu'elle a prise ou peut prendre au sein du protestantisme britannique. Voici ce qu'elle disait dernièrement dans une de ses publications :

« *Terres Australes :* Cet immense continent, presque égal en étendue à l'Europe entière, n'est habité que sur les côtes. Jamais peuple au monde n'a ressemblé aux habitants de ce pays-là ; c'est un peuple de forçats exilés ou plutôt rejetés de notre société. On a fait des Terres Australes le bagne de l'Angleterre. L'évêque vint lui-même en Angleterre, il y a environ quatre ans, pour nous exposer l'effroyable dérèglement de mœurs de la grande majorité de cette population, et son manque absolu de moyens de salut. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer la Société, attendant tout de l'aide du ciel, à s'élancer avec ardeur dans ce nouveau champ ouvert à ses travaux. Elle promit d'entretenir trente missionnaires, et elle a envoyé le nombre promis dans l'intervalle de deux ans. Nous avons par là électrisé le zèle du colon libre ; on a vu s'élever des églises et des écoles. Cette grande œuvre est commencée, mais il nous reste beaucoup à faire pour l'ac-

complir. « *Ne nous lassons pas de faire le bien, puisque si nous ne perdons pas courage, nous recueillerons le fruit en son temps.* » (Gal. VI, 9.)

Pour donner une idée de la rapide propagation de la religion au sein de cette population, qui a été dégradée dans le principe, qui l'est encore, mais beaucoup moins, puisqu'elle renferme des hommes qui furent toujours purs, d'autres qui sont très-pieux et très-zélés, nous prendrons l'œuvre par son côté matériel, et nous dirons qu'avant 1836 le nombre des églises était de 9, celui des presbytères de 5, et que cinq ans plus tard le nombre des églises construites ou en voie de constructions était de 36, et celui des presbytères achevés ou commencés était de 25. Nous ne parlons ici que des églises épiscopales; si l'on veut se faire une idée de l'activité déployée par les autres Communions protestantes, par les membres de la Société des Missions wesleyennes en particulier, on n'a qu'à lire les lignes suivantes :

« J'ai attendu avec beaucoup d'anxiété le renfort que vous destinez à ce district. Un changement étonnant a eu lieu pendant ces deux dernières années dans l'état religieux et moral de la colonie. On ne le remarque pas seulement dans le nombre croissant des personnes qui assistent au culte divin, mais encore dans le désir général qu'on manifeste d'instruction et de soins pastoraux. De pressants et continuels appels nous sont faits de divers endroits intéressants de la colonie; mais nous n'avons pas les moyens d'y répondre. Nous manquons d'ouvriers ; nous devons nous attendre à vous ; les colons les entretiendraient volontiers eux-mêmes.

« A West Maitland, la nouvelle chapelle est prête à recevoir la toiture. A Patnuk's Plains, trois milles plus loin que Maitland, Monsieur Kingsbury nous a donné un terrain pour la construction d'une chapelle; il nous four-

nira gratuitement les briques nécessaires. A Wollongong, nous avons une Société née des travaux d'un prédicateur local. Il désire vivement qu'un ministre consacré s'établisse dans le champ qu'il a cultivé. Là aussi un terrain a été donné pour l'érection d'un lieu de culte, et nos amis sont prêts à souscrire. A Bathurst, on demande un second ministre, afin que l'un des deux puisse toujours voyager dans ce vaste et populeux district. A Liverpool, nous espérons pouvoir bientôt commencer notre chapelle; M. Thomas Moore, esq. a souscrit £.200 (5,000 fr.) pour couvrir une partie des frais. Ce lieu, avec Campbell-Town et le district appelé Cow-Pasture, formera un intéressant circuit. Déjà aujourd'hui il n'y a pas moins de quarante membres dans le dernier district : ce sont des brebis sans pasteurs. On nous adresse aussi un pressant appel de Penrith; d'autres lieux peuvent être indiqués comme ayant droit à notre sollicitude. J'attribuerais au changement si favorable qui s'est opéré dans la colonie, les deux causes principales suivantes : 1° le grand nombre de personnes religieuses qui sont venues s'y établir, et qui, éparpillées sur le sol, sont souvent privées des moyens de grâce. 2° Le dernier mouvement qui a eu lieu en Angleterre et ici en faveur des convicts, et qui a amené généralement les colons à désirer l'instruction et l'amélioration morale des domestiques qui leur sont assignés. Nos chapelles à Sidney sont si remplies que pendant long-temps nous n'avons pas eu un siège à louer. »

Ainsi donc cette belle et prospère colonie de la Nouvelle-Galles du sud se couvre d'églises; le christianisme y pénètre et s'y fixe. Cette population naissante, sur les rivages d'un continent, qu'un jour peut-être elle couvrira tout entier, ce Botany-Bay, qui ne fut d'abord qu'un lieu d'expiation et de misère, et qui est devenu un lieu de richesse et de luxe, cette colonie que l'on pourra bientôt ap-

peler une nouvelle Angleterre, et qui peut-être deviendra un nouveau monde, n'est pas seulement intéressante pour le commerce, qui y trouve de nouveaux débouchés en même temps que de nouveaux produits; pour la la science, qui a devant elle un continent à explorer, et qui, de Sydney comme d'un lieu de relâche, s'élance dans les régions des frimats et des glaces, et va, vers le pôle, arracher à la nature ses derniers secrets; pour la philanthropie, qui voit toute une population, au lieu de croupir dans les prisons et les cachots, renaître, par le repentir, l'expiation et le travail, à la liberté, à la vie sociale et à la vertu; elle l'est aussi, elle l'est surtout pour le christianisme, qui a sa sainte et prévoyante ambition, et qui, dans ces établissements déjà féconds, voit un peuple en formation, une nouvelle Amérique peut-être.

Mais la population indigène, que fait-on pour elle, et quel est son avenir ? Nous sommes affligés de le dire, on a peu fait encore. Cependant peu de peuples méritent davantage la pitié chrétienne des Eglises évangéliques. On sait sa misère et sa dégradation à la fois physique, intellectuelle et morale. L'insulaire de la Nouvelle-Zélande, l'Indien de l'Amérique du Nord étaient sauvages, cruels, mais ils avaient une intelligence vive, une âme ardente, un caractère ferme, une parole éloquente, une attitude fière, une constitution forte; c'était une nature rude, farouche même, mais puissante et parfois noble autant qu'héroïque; sous cette grossière écorce battait un cœur grand, sinon tendre : les Aborigènes de la Nouvelle-Hollande sont aussi cruels, mais avec moins de grandeur, et leurs corps comme leurs esprits paraissent de beaucoup inférieurs. Ils ont jusqu'ici passé pour les plus sauvages des peuples sauvages, et pour les plus dégradés des peuples dégradés. Leurs idées sont fort bornées, et, bien à la lettre, ils sont sans Dieu et sans espérance au monde.

Toutefois, il ne faut point désespérer de ce peuple; ce que la nature ne fait pas, la grâce l'opère; elle élève l'esprit avec le cœur; il n'est pas de si grand pécheur qu'elle ne puisse sauver, ni d'homme si abruti qu'elle ne puisse ennoblir. Ce que nous craignons, c'est moins l'opposition de ce peuple lui-même que celle de cette nouvelle, riche, puissante population qui le presse, le refoule, et menace de le détruire. Pour un peuple aussi abruti, quelles ne sont pas les conséquences de tout contact avec des colons européens? les indigènes boivent, s'enivrent, s'épuissent et périssent; la population s'abâtardit et s'éteint. Un louable et bienveillant sentiment de philanthropie a porté le gouvernement anglais à nommer des agents, qui prennent le nom et remplissent comme ils peuvent les fonctions de protecteurs des indigènes. Mais les lois de la colonie prennent d'une main ce qu'elles donnent de l'autre; ainsi elles accordent au protecteur le droit de défendre les natifs, et aux colons la liberté de s'étendre comme ils veulent, de s'approprier les terres qui leur plaisent, sans avoir pour cela ni permission à demander, ni compensation à fournir. Jusqu'à ce que les lois soient changées, et il n'est pas probable qu'elles le soient, les sauvages n'auront ni droits reconnus, ni demeures fixes, ni protecteurs dignes de ce nom. Si l'Indien intelligent, fier, passionné pour la guerre et pour l'indépendance, fuit tremblant devant le colon civilisé dans l'Amérique du Nord, que peut-on attendre pour l'inhabile et dégradé Aborigène de la Nouvelle-Hollande? Peut-être les immenses régions intérieures lui serviront-elles longtemps d'asile; mais un jour, traqué là aussi par la marche ascendante de la race européenne, il périra peut-être sur le sol qui le vit naître, et qui lui aura été ravi.

Ces funestes prévisions devaient plutôt hâter que retarder les efforts de la charité chrétienne; ne pouvant pro-

bablement sauver ces populations, elle peut sauver des âmes, elle le peut et elle le doit ; d'ailleurs, s'il reste pour ce peuple une garantie, c'est celle-là; païen, il périrait pour ce monde et pour l'autre ; chrétien, il périra peut-être pour la terre, il sera sauvé pour le ciel, car Dieu introduira dans sa gloire ces infortunés enfants de la nature que les hommes auront repoussés, et que son amour aura recueillis. C'est l'active et puissante Société des Missions wesleyennes qui s'occupe, depuis quelques années, des indigènes de la Nouvelle-Hollande; les détails que nous avons sous les yeux marquent les débuts de son œuvre; on va voir combien elle est en même temps difficile et nécessaire :

« Je rencontrai, dit l'un des amis de la Société, quatre ou cinq cents natifs rassemblés ; c'étaient des membres de diverses tribus, qui, divisées par quelques disputes, venaient faire la paix au moyen de combats et de danses, selon leur coutume. En se rencontrant, ils jetèrent quelques lances, mais sans conséquences sérieuses ; ensuite cette vaste et bruyante multitude de noirs et sauvages guerriers commencèrent leurs *corrobories*, qui durèrent plusieurs nuits. C'est la coutume du pays, il paraît, qu'une tribu danse devant un autre pour lui donner une marque de respect ou lui faire une sorte de compliment : la tribu dansante fait, en observant la mesure battue par plusieurs assistants, des grimaces et des gestes, pousse des cris et des hurlements qui sont ce que l'on peut imaginer à la fois de plus effrayant et de plus obscène. La tribu honorée, assise sur le sol, reste immobile, prête une oreille attentive, et exprime parfois son approbation par des cris et des rires. Dans d'autres circonstances, toutes les tribus se réunissent dans une danse générale ; un grand feu brûle à leur côté, et de sa lueur bruyante éclaire ces scènes nocturnes de sauvage confraternité.

« J'eus un imparfait, mais intéressant entretien avec quelques natifs, particulièrement avec ceux qui appartiennent à la tribu qui se considère comme attachée à notre mission. M. Tuckfield, qui a habité parmi eux plus long-temps que M. Hurst, paraît être davantage aimé. Quand je leur fis observer que j'étais son frère, ils se pressèrent autour de moi, ils m'embrassèrent, et tapant sur mon dos, ils s'écrièrent : « Merrijik (barbarisme, « très bien »), M. Tuckfield, vous êtes le frère de M. Tuckfield ; quand irez-vous dans sa maison ? » Je répondis : « bientôt.» — « Très-bien, reprirent-ils, très-bien. » Ce petit incident fut pour moi aussi agréable qu'encourageant ; il me montra que les indigènes regardent les missionnaires comme leurs amis, et que les missionnaires sont déjà parvenus à se concilier leur confiance.

« Ces sauvages sont sans doute des membres profondément dégradés de la famille humaine ; néanmoins ils forment un peuple intéressant, leurs esprits sont capables de lumière et leurs cœurs de sentiment. Oh ! si du moins quelques-uns d'entr'eux connaissaient la vérité telle qu'elle est en Jésus ! Leur exemple ferait sans aucun doute un grand bien ! Ma prière journalière est que le Seigneur nous donne quelques-unes de ces âmes ! . . . . . M. Tuckfield a fait des progrès considérables dans l'étude de la langue ; il parle avec les natifs facilement. Mais il souffre de ne pas trouver de mots pour rendre les idées religieuses et chrétiennes. Plus d'un indice néanmoins prouve que nos frères n'ont pas travaillé en vain. Les indigènes n'avaient aucune idée ni de Dieu, ni de leur responsabilité, ni des autres vérités capitales de la religion. Maintenant ces grands principes commencent à leur être familiers; ils en parlent d'une manière fort encourageante. Ils connaissent le retour du dimanche; ils se rendent en grand nombre aux lieux de culte. A la vérité,

la nourriture qu'on leur donne peut contribuer à les y amener. Ils vivent, au jour le jour, de l'aumône ou de la chasse. La chasse ne leur rapporte presque rien; l'approche des Européens a éloigné le gibier, et les troupeaux des colons disputent à ce pauvre peuple les racines dont il se nourrissait en partie. Que son esprit soit capable d'instruction, cela est certain ; j'en ai eu plusieurs preuves sous les yeux. J'ai vu entre autres un enfant de six ans environ qui savait lire et écrire assez bien. Il me récita des passages des saintes Ecritures et des morceaux de poésie ; il fut examiné avec beaucoup de soin sur les divers points de la doctrine chrétienne, et il répondit à des questions qui ne lui avaient jamais été faites, avec une précision, une exactitude, un esprit qui auraient fait honneur à un enfant bien élevé de notre pays. »

L'un des missionnaires de la Société des Missions épiscopales qui avait commencé dans ce pays une mission, aujourd'hui, nous ne savons pourquoi, interrompue, écrivait en 1836 ce qui suit :

« Ce matin , on est venu m'annoncer que quelques païens du voisinage s'étaient réunis dans les environs pour se mesurer avec ceux de Wellington-Valley ; comme ils étaient en petit nombre, à ce qu'on m'assurait, et que d'ailleurs ils avaient toujours vécu en paix avec nos gens, je ne donnai pas trop d'attention au rapport qui m'était fait. Quel ne fut donc pas mon étonnement quand le soir, vers les six heures, je vis deux cents hommes environ, armés de toutes pièces, déboucher hors de la forêt, et venir se ranger en ordre de bataille devant la maison des Missions. Leurs lances étaient aiguisées, et ils se tenaient prêts pour le combat. Que faire dans une pareille occurrence? Les indigènes de l'établissement étaient en très-petit nombre, incapables de leur tenir tête. Je cherchai à leur persuader que le terrain sur lequel ils étaient était

sacré, et que l'on ne devait point y combattre; mais ils furent sourds à toutes mes représentations. Plusieurs d'entr'eux étaient de grossiers sauvages, venus de près de cent milles de distance, mais c'était une raison de plus pour moi de m'entremettre comme pacificateur. Il me fallut donc parcourir leurs rangs d'un bout à l'autre, non sans voir de temps en temps tomber par terre quelques traits autour de moi. Les indigènes de l'établissement me criaient : «M. Watson, éloignez-vous, sinon les traits vont vous atteindre.» Malgré cela, j'affrontai le péril, et je parvins heureusement pour cette fois, à éloigner tout malheur, sans avoir éprouvé le moindre accident. J'avais dû élever la voix si haut et si longtemps, qu'exténué, j'étais devenu incapable de parler davantage. Tout ce que je dis, dans cette occasion, je le dis dans la langue du pays. On me promit de demeurer en paix, et, quand on eut mis bas les armes, je me retirai.....

«Le lendemain matin, les assaillants vinrent me trouver et s'engagèrent à renoncer à toute attaque. Je profitai de leurs bonnes dispositions apparentes pour les rendre attentifs aux vérités du christianisme. Mais il leur importait plus de satisfaire la faim qui les pressait, que d'écouter l'Évangile; en conséquence, ils furent sourds à ma voix.

« L'après-midi du même jour, ayant aperçu quelques indigènes courir à toutes jambes, loin du fleuve, j'en conclus qu'il s'était passé quelque chose de grave et étant aussitôt monté à cheval, je me dirigeai de ce côté-là. Je les trouvai engagés dans un combat sanglant; leurs traits empoisonnés volaient dans toutes les directions, et leurs énormes massues frappaient à droite et à gauche. L'un de nos indigènes, D. Charley, avait le crâne fendu, son cerveau était à découvert et ses côtes enfoncées. Je me jetai entre les combattants et parvins non sans beaucoup de peine, à les séparer. De ma vie, je n'avais vu des gens

plus déterminés. Ils étaient véritablement furieux et ressemblaient à des frénétiques. Plusieurs de nos gens étaient blessés. Je les invitai à venir vers moi et je leur dis que je banderais leurs blessures. Mais ils me répondirent, qu'il serait assez tôt le soir, quand il ferait nuit. Ils me prièrent à plusieurs reprises de me retirer attendu que les ennemis ne tiendraient pas les promesses de paix qu'ils m'avaient faites. J'eus lieu toutefois de les croire apaisés, et en effet je les vis se réunir et camper comme le soir précédent....

« Deux jours après ils se retirèrent, sans avoir causé le moindre dommage aux bâtiments de notre établissement. »

NOUVELLES RÉCENTES.

Grande assemblée à Tahiti.

Nous venons de lire dans un journal anglais une lettre écrite par deux missionnaires de l'Océanie. La lettre est parfaitement authentique. La voici :

« Le 15 janvier (1843), nous nous réunîmes, à la demande expresse de la reine, pour baptiser son plus jeune enfant. Ce même jour, elle reçut un message de sir Thomas Thompson, capitaine de la frégate de Sa Majesté britannique, le *Talbot*, la priant de se rendre à Tahiti aussi promptement que possible, pour tenir une conférence avec lui sur les changements qui avaient eu lieu dans ses États. Elle n'avait pas été à Tahiti depuis l'union du drapeau français à son drapeau. Mais à la réception de la demande de sir Thomas, elle résolut de s'y rendre, et elle nous pria de l'accompagner. Nous sentîmes dans quelle fâcheuse position cette démarche nous placerait, vu l'extrême jalousie que les Français éprouvent du séjour des missionnaires dans les îles, et bien plus encore de tout acte qu'on peut rapporter aux affaires

politiques. Cependant quand nous considérâmes les circonstances de la reine et l'indécision de ses amis indigènes, ainsi que le fait qu'en dehors du personnel de la Mission il n'y a pas un étranger en qui elle ait la moindre confiance, nous résolûmes d'accéder à sa demande, et d'abandonner les conséquences de notre démarche à Celui qui juge avec justice. Notre foi, même notre humanité, nous défendaient de l'abandonner dans un pareil moment.

« Le mardi 17 fut indiqué pour la conférence qui devait avoir lieu à Papeete. M. H. partit en conséquence lundi matin, et se rendit à Papeete. Le temps était si mauvais le mardi et le mercredi, que la reine et ses gens ne purent pas se transporter au lieu indiqué, mais ils y arrivèrent le jeudi matin. En entrant dans le havre avec son propre drapeau (elle ne s'était jamais servie du nouveau), la reine reçut de sir Thomas un salut royal. A dix heures environ, elle alla à bord du *Talbot;* sir Thomas arbora l'ancien drapeau tahitien, et fit à sa majesté un autre salut royal, avec voiles déployées. Le temps continuait à être si mauvais que M. Simpson ne pût arriver à temps pour l'entrevue, de sorte que sa majesté se trouva privée de son aide. Etaient présents sir Thomas Thompson, le trésorier, M. Charles Wilson, agissant comme consul (anglais), en l'absence de M. Pritchard, la reine, son mari, son père (père nourricier), son secrétaire, et deux autres membres de sa famille. La conférence dura environ sept heures; la substance des réponses de la reine aux question de sir Thomas, fut qu'elle n'avait rien su de la première demande faite par les chefs à la France, jusqu'à ce que le document fut parti (1); qu'elle avait signé le traité

(1) La demande de protection fût arrachée aux chefs par l'adresse de M. Mœrenhout, dont on connaît la conduite dans toute cette affaire.
Rédacteurs.

qui lui fut présenté par Dupetit-Thouars, dans la crainte que, si elle ne signait pas, et que les hostilités commençassent, ses sujets ne tombassent sur les blancs de tous les pays pour les piller et les tuer; elle avait craint que, si un pareil malheur arrivait, les gouvernements offensés ne lui en demandassent la réparation; elle signa, en conséquence, avec l'espoir que lorsqu'un vaisseau de guerre anglais arriverait, elle serait délivrée de ses peines, attendu que le lien qui avait uni pendant si longtemps son gouvernement et celui de la Grande-Bretagne ne lui paraissait pas encore brisé. Tandis qu'elle quittait la frégate, la reine reçut un autre salut.

« Le vendredi matin, M. Simpson arriva et eut une entrevue avec sir Thomas, pour confirmer le rapport fait par la reine, et, en particulier, ce point : « qu'elle l'avait envoyé comme son ambassadeur, avec un chef indigène, pour assister à la réunion qui devait être tenue par Dupetit-Thouars, mais que celui-ci l'avait renvoyé parce qu'il était Anglais et missionnaire (1).» Rien d'important ne transpira depuis ce jour jusqu'au 26, sinon la traduction et la signature des documents. Nous retournâmes à nos stations. Le 2 février, la reine envoya des messagers dans tout Tahiti et Moorea, requérant le peuple d'assister à une assemblée qui devait avoir lieu à Papeete. Le 6, la reine envoya deux messagers pour nous inviter à assister à l'assemblée. Nous ne pouvions que nous y rendre, et en conséquence, nous reposant sur Celui qui prend soin de nous, nous quittâmes nos demeures, et arrivâmes à Papeete sains et saufs.

« 8 *février*.—Le peuple arrive de tous les districts avec beaucoup d'ordre et de calme. Il manifeste le plus

---

(1) Le même M. Du Petit-Thouars a employé les missionnaires catholiques comme agents politiques dans la prise des îles Marquises. *Rédacteurs.*

vif attachement aux affaires de la reine, à son gouvernement et à ses lois, et il exprime le plus profond désir de pouvoir continuer à jouir de l'Evangile. La réunion doit avoir lieu demain. On en fait connaître le but aujourd'hui.

« 9 *février.*—Vers neuf heures, la reine, avec son mari et ses plus intimes amis, s'est rendue à la grande maison placée dans Paré (nom d'une partie de la baie), et elle a pris place sur le verandah. Outre plusieurs chefs, on remarquait sir Thomas, le trésorier, les consuls anglais, américain et français, ainsi que la plupart des étrangers résidant dans l'île. Le peuple s'est assemblé avec beaucoup d'ordre en plusieurs divisions, dans la grande cour placée devant la maison. L'air était agréablement frais. Chaque division, en entrant dans la cour, défilait devant la maison; le chef ordonnait à ses gens d'ôter leurs chapeaux ; ceci fait, il criait : « Pomaré, notre reine, puisse-tu être sauvée !» à quoi le peuple répondait : « Amen ! » L'Orateur ajoutait : « Dès maintenant et à toujours!» le peuple répondait encore: «Amen!» Chaque division ayant achevé cet acte avec autant d'ordre qu'il soit possible d'en imaginer, les indigènes se sont placés en rond dans la cour, au nombre de cinq mille. Leur extérieur était très-agréable et très-propre ; quelques-uns portaient des uniformes militaires, d'autres des jaquettes et des pantalons, mais la plupart étaient vêtus de chemises couvertes de divers dessins. Les femmes portaient des indiennes de plusieurs couleurs, ce qui donnait à l'assemblée un aspect imposant. Les étrangers ont manifesté plus d'une fois leur satisfaction de l'aspect et de la conduite du peuple. Quand les indigènes ont eu pris leurs places, l'Orateur de la reine s'est avancé et a dit : « La reine désire que les délibérations de ce jour commencent par la prière.» Nous avons répondu : « A cela nous donnons notre plein consentement, et nous invi-

tons M. D., comme le plus ancien missionnaire, à prier.» La prière finie, l'Orateur a exposé les sujets de délibération dans un court discours; il a invité chaque assistant à écouter attentivement et patiemment chaque orateur, et il a dit : « Si aucune parole dure était prononcée aujourd'hui, priez Dieu qu'elle devienne douce en entrant dans vos cœurs, afin qu'elle ne produise aucune colère.» Alors l'orateur a lu le discours de la reine, dans lequel elle décrit d'abord ses sentiments sur le présent état de choses, et dit qu'elle se considère comme bannie de son royaume. Une lettre de l'amiral anglais a été lue, elle exprime les sympathies de la reine d'Angleterre pour la reine Pomaré. L'orateur a proposé ensuite à chaque chef de district la question suivante : « Quel est votre désir relativement au présent état des choses?» Chacun a répondu de la manière la plus formelle : « Que la reine Pomaré est leur seule souveraine, qu'ils désirent garder le drapeau qui leur fut donné autrefois par l'Angleterre, qu'ils ont leurs propres lois et leurs propres instituteurs,» et, d'un ton de voix qui ne sera pas de sitôt oublié par ceux qui les ont entendus, ils ont ajouté : « La Bible nous a été envoyée de la Grande-Bretagne, nous n'avons besoin de rien de plus, et nous ne désirons rien d'autre.»

« Les quatres chefs qui signèrent le premier document demandant l'intervention de la France dans le gouvernement de Tahiti, ont été interrogés séparément. On leur a demandé : pourquoi avez-vous cherché l'aide de la France sans en informer la reine? Le gouverneur Paraita a répondu que comme tant de cas difficiles s'étaient présentés (1), et que les missionnaires n'intervenaient pas pour lui dire ce qu'il avait à faire, il avait signé le document que le consul de France avait d'abord

1) Ce sont ceux que la France a suscités. *Rédacteurs.*

préparé. Paiti a élevé la même plainte contre les missionnaires (1). Tati et Itoti ont dit qu'ils avaient signé le document parce qu'ils y avaient vu les noms des deux premiers chefs. On leur a demandé : « Désirez-vous l'aide de la France ? » Tous ont répondu qu'ils n'avaient nul désir de ce genre, et qu'ils n'avaient signé la demande que parce qu'ils étaient tourmentés pour le faire.

« L'orateur de la reine a dit alors que le désir de Sa Majesté était d'avoir de bons rapports avec toutes les nations étrangères ; mais que si elle implorait quelque aide, ce serait celle de l'Angleterre, et qu'après elle, ses successeurs feraient de même ; que son grand allié est la Grande-Bretagne, d'où elle a reçu ses instituteurs, sa civilisation, ses lois et sa religion, et qu'elle est résolue à n'en avoir pas d'autre. Tous les chefs ont vivement applaudi à ces paroles, et le peuple a exprimé son cordial assentiment en élevant les mains ; plusieurs élevaient les deux mains à la fois. La prière faite, l'assemblée s'est séparée avec ordre.»

A l'arrivée du *Vindicative*, autre vaisseau de guerre anglais, une autre conférence avait eu lieu ; nous n'en connaissons pas les détails. La reine Pomaré a écrit une lettre pleine de sérieux et de tristesse à la Reine d'Angleterre, et elle l'a suppliée de l'aider à recouvrer son royaume, qu'elle n'a jamais offert, mais qu'on lui a enlevé. Les journaux français n'ont pas manqué d'attribuer la lettre aux missionnaires ; les uns se sont irrités et ont proposé leur bannissement : ce sont les journaux libéraux ; les autres ont plaisanté une reine malheureuse, et ri de ce rire qu'ils croient de bon goût en pareille matière : ce sont les journaux du gouvernement.

(1) On assure que les missionnaires gouvernent l'île.

Rédacteurs.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

STATION DE BÉERSÉBA. — Lettre de M. Rolland, sous la date du 10 aout 1843.

Menaces et projets inquiétants des Boers.—Maladies. —Famine et mortalité parmi les animaux.—Baptême de quarante-six adultes et de trente enfants. —Récits de quelques candidats. — Commencement et fin du cannibalisme au sud de l'Afrique.

Messieurs et très-honorés frères en Jésus-Christ,

L'année qui vient de s'écouler a été pour nous surchargée d'épreuves de diverses espèces. Menacée au dedans et au dehors, notre station s'est vue plusieurs fois près d'une ruine totale, ou à peu près. Aujourd'hui encore, nous ne vivons que d'espérance et de foi à la bonté, à la puissance et aux promesses de notre Dieu. Cependant je me hâte d'ajouter que le Seigneur ne nous a pas abandonnés, et qu'il a continué à couronner nos travaux des plus grands succès. Les épreuves du dehors nous ont été suscitées par les fermiers hollandais qui ont émigré de tous les points de la colonie du cap, et ont menacé jusqu'à présent d'envahir tout le pays compris entre l'Orange, au sud, Mosiga, au nord, et Natal, à l'Est. Je n'essaierai pas de vous signaler les causes de cette émi-

gration, ni les ravages qu'elle a exercés parmi les tribus des Zoulas (1).

Fixés sur les bords de l'Orange, quatre cents d'entr'eux ont été çà et là planter des bornes, et ils prétendent que le pays leur appartient. Les Anglais se sont opposés à eux par des proclamations et la présence de quelques centaines de soldats à Colesberg, près de l'Orange. Mais toutes les proclamations et toutes les menaces du gouvernement du Cap n'ont fait qu'exaspérer davantage les fermiers, et rendre notre position plus critique. Les indigènes de ce côté-ci de l'Orange ont tâché, jusqu'à présent, de rester neutres, en ne se déclarant ni pour le gouvernement anglais ni pour les émigrés, et en soutenant tout simplement les droits qu'ils ont au pays qu'ils habitent. Cependant les Boers font courir le bruit que le pays est à eux, et nous menacent de temps en temps de nous chasser; ils ne cherchent qu'un prétexte pour le faire. Ils sont déjà venus trois ou quatre fois sur la station avec des commandos de vingt, quarante et soixante hommes armés, soit pour essayer de mettre en fuite les habitants de l'endroit, soit pour leur chercher querelle et se donner à eux-mêmes quelque raison plausible de s'emparer de Béerséba par le moyen des armes. Jusqu'ici ils s'en sont retournés confus, à l'étonnement des indigènes, qui ont attribué toute la gloire de leur délivrance, non pas à leur sagesse, mais à Dieu qui les a sauvés.

Ces mêmes fermiers m'ont envoyé plusieurs messages menaçants par les indigènes. Entr'autres choses, ils me faisaient dire que je devais me hâter de finir la nouvelle maison missionnaire, parce qu'ils la destinaient à leur

---

(1) Nous en avons nous-mêmes fait le récit ; voir 13e année, page 365, et 14e année, page 315, voir aussi les dangers que les Boers font courir aux autres stations françaises, et les difficultés qu'ils ont suscitées en particulier à MM. Pellissier et Pfrimmer, pages 249 et suiv.

commandant; que je devais aussi soigner bien les arbres que j'ai plantés dans le jardin, afin qu'ils puissent bientôt en manger les fruits. D'autres, plus miséricordieux, disaient qu'ils nous laisseraient sur l'endroit, qu'ils nous donneraient une demie-lieue de terrain tout autour de la station, pourvu que nous nous soumissions à leur gouvernement; que si cela ne suffisait pas pour faire paître le bétail des *cafres*, il pourrait périr sur leur montagne. Comme ces messages n'étaient point officiels, j'envoyai, la semaine dernière, Moe, le chef de l'endroit, chez l'un de leurs commandants, pour voir ce qui en était à cet égard, et pour faire partir un Boer qui s'était fixé à notre porte. Le commandant lui dit qu'il avait placé ce Boer tout exprès près de l'endroit pour lui montrer son impuissance à le chasser; qu'il était extrêmement réjoui de le voir recourir à lui, parce qu'il allait lui montrer la supériorité de ses ordres; qu'un seul mot allait faire partir immédiatement le fermier en question; que lui, Moe, devait savoir qu'il avait un maître, et qu'il était écrit dans la Bible que des hommes à faces blanches et à cheveux longs ne devaient jamais être gouvernés par un noir aux cheveux crépus; que cependant il avouait que le pays appartenait à Moshesh, que seulement il désirait nous bien gouverner, et qu'en outre Moe était libre de faire ce qu'il voudrait sur la station. Je ne finirais pas si je voulais vous raconter les autres paroles des fermiers; mais elles ne valent pas la peine d'être citées. Depuis plusieurs années qu'ils nous ennuient, ils en ont dit assez pour remplir un volume. Je puis ajouter, qu'à cet égard notre histoire est celle de toutes nos stations.

Vous me direz sans doute : Si les choses sont arrivées à ce point, comment ne nous en avez-vous pas instruits plus tôt? La raison en est très-simple. D'abord, il n'y a pas longtemps que nous avons commencé à craindre pour

nos stations, bien que nous nous fussions doutés de ce qui pourrait arriver. Nous pensions que les fermiers se contenteraient du pays de Natal, et que nos stations étaient trop près de la colonie pour que les émigrés osassent jamais rien entreprendre dans le but de nous nuire. Ensuite, les frères qui ont eu assez de liberté et de courage pour s'ouvrir à vous sur ce sujet, ont dû vous dire que les communications étaient interceptées de ce côté de l'Orange par les fermiers, et que les lettres de plusieurs missionnaires ont été perdues, parce que les Boers les ont ouvertes et détruites (1). On ne pouvait donc rien écrire à leur sujet sans courir les plus grands dangers. Un missionnaire de la Société des Missions wesleyennes, qui avait écrit bien peu de chose contre eux et dont la lettre fut ouverte, a failli perdre la vie à cause de la liberté qu'il avait prise de parler défavorablement de leur conduite. Ils se rassemblèrent près de sa station; ils étaient plusieurs centaines; ils le sommèrent de comparaître devant eux avec le chef de la station, pour rendre raison de sa lettre. Les fermiers avaient eu la précaution de faire une traduction arrangée à leur manière de tout ce que M. Alison avait écrit à leur sujet. Forcés de reconnaître que leurs accusations étaient sans fondement, ils laissèrent le missionnaire se retirer, mais, sous prétexte de faire un salut d'honneur au chef qui l'accompagnait, ils tirèrent plusieurs coups avec des fusils chargés à balle; le missionnaire assure que plus de quatorze balles tombèrent autour de son cheval, qui galopait à côté de celui de son épouse, qui avait voulu partager le sort de son mari. M. Alison n'attribue son salut qu'à la protection de Dieu, seul juge de son innocence. Il a dû en-

---

(1) Les missionnaires ont en effet annoncé cela; voir le dernier endroit cité. *Rédacteurs.*

suite quitter sa station, pour ne pas tomber de nouveau entre les mains des fermiers, qui le menaçaient de le mener à Port-Natal pour l'y juger. Dès lors, les communications entre les postes de cette Société ont été interceptées ; elles l'ont été aussi entre les missionnaires de la Société des Missions de Berlin. Nous avons été respectés jusqu'ici à cause de notre qualité de missionnaires français, et à cause de la neutralité que nous avons toujours gardée dans la querelle des fermiers hollandais avec le gouvernement qu'ils ont quitté. Voilà, messieurs, la double raison qui m'a empêché de vous écrire plus tôt. J'ai eu à me féliciter de mon silence, il y a environ un mois. Dans les journaux de la colonie avait paru une lettre portant qu'un certain commandant avait fait un commando contre les bushmen, dans les environs de ma station, et qu'il devait avoir tué plusieurs de ces créatures infortunées, vu qu'un fermier était mort deux jours après de la blessure que lui avait faite une flèche empoisonnée des bushmen. Ce commandant, dont la conscience n'était pas trop pure, vint me sommer de lui déclarer si c'était moi qui avais écrit la lettre en question. Il ne se contenta pas d'une déclaration de bouche; il fallut, pour me disculper entièrement aux yeux des fermiers, que je leur donnasse par écrit une protestation portant que je n'étais pas l'auteur de cette lettre, et qùe je n'avais jamais rien écri contr'eux. En sortant de chez moi, le commandant me dit d'un air hautain : « Vous êtes bien heureux de n'avoir pas écrit la lettre; si vous l'aviez écrite, vous auriez lieu de vous en repentir. »

Je passe aux craintes que les fermiers nous inspirent pour l'avenir. S'ils réussissaient à s'emparer de ce pays, qu'ils occupent déjà en partie, il est presque certain que nous perdrions trois stations : Béthulie, Béerséba et Mékuatling. Ils nous refouleraient tellement dans nos sta-

tions que les indigènes seraient obligés de les quitter, à cause de leur bétail qui ne trouverait plus assez de pâturage pour vivre. Morija et Thaba-Bossiou pourraient encore subsister quelques années; ils subsisteraient jusqu'à ce que les fermiers, devenus plus nombreux, obligeassent les sujets de Moshesh à aller chercher un abri dans les Maloutis. Aujourd'hui, ils ne parlent que de fixer leurs limites de l'autre côté du Calédon, aux trois quarts environ du chemin de Béerséba à Morija. D'un autre côté, il nous serait impossible de vivre sous un gouvernement tyrannique, qui regarderait les naturels comme une race maudite, et qui ne tendrait qu'à en faire des esclaves. Nous préférerions aller tous ensemble nous enfermer avec nos Eglises dans les montagnes inhabitées, où nous aurions la liberté de poursuivre nos travaux comme dans le principe; mais nous n'en sommes pas encore là : nous espérons que le gouvernement britannique qui, dans ses proclamations, a pris l'engagement de protéger les natifs, prendra bientôt des mesures efficaces pour faire rentrer dans l'ordre cette bande d'insurgés, et qu'il n'attendra pas qu'elle ait détruit ces tribus et pris possession de leur pays, pour venir ensuite le distribuer aux colons en récompense de leurs crimes, comme cela arrive malheureusement trop souvent dans les colonies. Ce qui me console, c'est que le Seigneur règne, et qu'il fera prospérer son œuvre en dépit des obstacles que les hommes peuvent lui susciter.

Les épreuves du dedans ont été causées en partie par le typhus, qui nous a encore enlevé une vingtaine de personnes cette année. De ce nombre est notre frère Ntuuia, le premier et le plus zélé de nos chrétiens. C'était mon bras droit; j'avais en lui la plus grande confiance. On pouvait dire de lui que c'était un vrai israélite. Il me semble que je pourrais tout sacrifier pour le recou-

vrer. Sa maladie a duré plusieurs mois, pendant lesquels il a édifié par sa piété et par son expérience chrétienne tous ceux qui l'ont visité. Si Dieu nous fait la grâce d'avoir part à la première résurrection, je ne doute pas de le voir couronné de gloire et d'immortalité. Plusieurs autres aussi sont morts au Seigneur, du moins nous l'espérons. Entre autres, une femme qui avait été admise à un cours de religion préparatoire au baptême, et dont la mort prématurée nous a ôté la joie de lui administrer ce saint sacrement. Un aussi grand nombre de morts répétées, d'année en année, commence à me faire douter de la salubrité du lieu. Ces épreuves sans cesse renouvelées ont un très-fâcheux effet sur un peuple sortant à peine des superstitions de ses ancêtres et trop enclin encore à tout attribuer au sortilège. Partout, dans le pays, on parle de notre station comme d'un lieu meurtrier, où le sépulcre n'est jamais rassasié ; ce qui fait que les gens du dehors commencent à fuir l'endroit, et que plusieurs de ceux du dedans cherchent un motif quelconque pour s'en éloigner. Mais nos épreuves ne finissent pas là : la sécheresse a été extraordinaire l'été dernier, et est venue ajouter la faim à nos misères. Le blé indigène a entièrement manqué cette année. Il n'y a eu qu'une demi-moisson de blé européen dans la vallée arrosée par notre fontaine, ce qui ne suffit pas au quart de la population. En outre, l'herbe séchée par l'ardeur du soleil a causé une grande mortalité parmi le bétail, de sorte que j'ai été empêché de faire la collecte comme à l'ordinaire. Pour ma part, j'ai perdu une douzaine de vaches et près de cent brebis, et chacun en proportion. Dans une pareille calamité, vous ne serez pas étonnés d'apprendre qu'une cinquantaine de personnes ont quitté la station, alléguant la faim comme la seule et unique raison de leur départ. Je regrette de devoir ajouter que sept d'entr'elles étaient membres de l'Eglise, et que

plusieurs autres bien disposées faisaient partie de mes classes d'instruction. Je dois pourtant dire que la plus grande partie de celles-ci se sont rendues dans les stations des environs, pour continuer à y professer le christianisme, qu'elles ont embrassé.

Au milieu de toutes ces épreuves, et de tant d'autres que la brièveté d'une lettre ne me permet pas d'énumérer, il m'est bien doux de vous apprendre que le Seigneur a continué à bénir nos travaux. Le 26 juin dernier, nous eûmes la joie de voir notre Eglise s'augmenter de quarante-six nouveaux membres reçus ce jour-là par la cérémonie du baptême. Trente enfants furent ensuite consacrés à Dieu par le même sacrement. Que vous dirai-je de nos nouveaux néophytes? Ils nous sont tous également chers, et, si je ne craignais pas de vous fatiguer par le récit de tout ce qu'ils m'ont dit touchant leur conversion et leur foi, je pourrais vous les faire connaître. Je ne doute pas que vous ne trouvassiez dans leurs paroles des marques d'une repentance sincère, d'une foi vivante, et d'un vrai désir de glorifier leur Sauveur jusqu'à la fin. Le trait qui m'a paru dominer leur piété, et que je n'avais pas trouvé au même degré chez leurs devanciers, c'est la reconnaissance envers Dieu, qui les a conservés au milieu des désastres de leurs tribus, afin de leur révéler son amour et le salut qu'il leur avait préparé en Jésus-Christ. Je leur ai souvent entendu dire les uns après les autres : « Je suis un miracle, je suis demeuré seul pour raconter les malheurs de ma famille et de ma tribu. Comment Dieu m'a-t-il choisi au milieu de tant d'autres? Si j'avais de la reconnaissance, c'est moi qui devrais servir Dieu et lui rendre amour pour amour. » En effet, ils sont presque tous des victimes échappées à la sagaie des Cafres et aux dents des antropophages.

L'un d'eux, Joseph Nkono, me racontait que son vil-

lage avait été détruit par les Matébélé de Pacarita, que ses parents avaient été tués, et qu'il était resté sur le champ de bataille, où les Cafres le prirent, et d'où ils l'emmenèrent captif avec deux autres enfants. Comme les Matébélé en avaient fait des bergers, et que les enfants craignaient pour leur vie si leurs maîtres trouvaient quelque tête de bétail perdue, il s'évadèrent tous trois. Ils vécurent pendant quelque temps d'herbes et de racines, et ils finirent par tomber entre les mains des cannibales, qui, les trouvant très-maigres, se demandèrent les uns aux autres : « Qu'est-ce que nous ferons de ces os; il n'y a rien à manger. » L'un dit : « Il y a des blancs à quelques journées d'ici, il faut aller les leur vendre pour du bétail. » Chemin faisant, les cannibales se consultèrent entr'eux pour savoir lequel de ces enfants servirait de provision de route. Il ne faut pas se demander quelle frayeur s'était emparée de ces pauvres victimes pendant la route. Cependant le soir arrive; on jette le sort, on le fait tomber sur le compagnon de Joseph, qui avait encore tant soit peu de chair sur les os. Les cannibales font du feu, égorgent la victime et la rôtissent sur les charbons. Quelle horreur! ma plume se refuse à vous décrire cet infernal repas, auquel Joseph, malgré la faim qui le dévore, ne veut pas toucher. Le lendemain, on arrive chez les fermiers, et Joseph, âgé de 12 ans, fut vendu pour trois chèvres; Sekatsa, jeune fille de 13 ans, vaut six brebis aux anthropophages. Joseph s'est appliqué l'histoire du fils de Jacob vendu par ses frères. Il sait que le Seigneur a été avec lui dès sa jeunesse, et qu'il doit sa vie, non à sa maigreur, mais à son Sauveur, qui a donné sa vie pour racheter la sienne.

Marie-Madelaine Kanyana, en parlant des péchés dont elle s'est rendue coupable, me disait : « Je ne savais pas que Dieu avait placé dans l'espace la lune et les

étoiles comme des témoins de mes mauvaises œuvres, pour m'accuser au jour du jugement. Quel contraste entre les œuvres de Dieu et les miennes! celles-là brillent toutes d'une beauté inaltérable, tandis que les miennes sont noires comme les ténèbres. Lorsque Jésus-Christ les portait sur la croix, le soleil se cacha d'horreur et la terre frémit d'épouvante. Que le salaire du péché doit être terrible, s'il a fallu tant de merveilles pour l'effacer!» Elle aussi elle a échappé aux cannibales, non pas une fois, mais trois fois. Un jour qu'elles étaient allées, elle et trois de ses compagnes, cueillir des herbes, seule nourriture dans les temps de famine, elles furent découvertes par des *mangeurs d'hommes*, et elles se cachèrent toutes dans les roseaux. Les cannibales arrivent, saisissent les trois autres femmes, et les conduisent dans leurs cavernes, d'où elles ne sont jamais sorties. « Qui leur avait bandé les yeux, disait Madelaine, pour qu'ils ne me vissent pas, sinon *Jéhofa*, qui voulait sauver mon âme.» Un autre jour, les cannibales prirent toute une bande de femmes parmi lesquelles elle se trouvait; elle échappa à cause du nombre. La troisième fois, elle se sauva en courant sur les montagnes. Ici elle disait encore : « C'est le Seigneur qui m'avait donné des jambes ce jour-là; autrement, comment aurais-je pu devancer des cannibales à la course, moi, faible femme! Que le Seigneur était bon envers moi, et je n'en savais rien!»

Catje Lichaba disait sur le même sujet: « Le Seigneur Jésus m'a sauvée deux fois des mauvaises bêtes ; d'abord des cannibales, qui ont mangé deux de mes amies avec lesquelles je demeurais, et ensuite de Satan, le *mangeur* du corps et de l'âme.»

Betha Kounau a échappé aux dents des anthropophages d'une manière plus providentielle encore. Déjà elle était entre leurs griffes avec plusieurs autres victimes

qu'elle avait vu égorger et rôtir. Son tour était venu, lorsqu'une femme de cannibales cria aux meurtriers : « Ne la tuez pas, c'est l'enfant de mon amie, c'est mon sang. » Elle dit, l'arrache au feu, la prend dans sa hutte, et lui présente pour souper un rôti de chair humaine. Mais la jeune fille refuse de toucher à un plat qui lui fait horreur. Elle venait de voir de la chair palpitante qui avait été dépecée avec les doigts et qui était suspendue; elle avait vu aussi la peau d'un homme qui était étendue sur le sol, et qui devait, après avoir été préparée, servir de jupon à la reine des cannibales de ce lieu. Cependant cette femme humaine parmi les inhumains la fait évader pendant le silence de la nuit, la conduit près d'un ruisseau hors de danger, lui commande d'en suivre les bords, parce que la maison de sa mère y était placée. Après avoir marché toute la nuit, la jeune fille rencontra le matin son oncle, qui la mena à la maison. Son père venait d'être tué, et elle s'éloigna de cet endroit funeste avec le reste de sa famille, qui se retira chez les Matébélé. Mais dans ce temps là, il n'y avait point de lieu de refuge. Ces Matébélé sont bientôt tués par d'autres, et encore ici, la famille exilée court les plus grands dangers. La mère de Betha s'était évadée pendant l'attaque, et la jeune fille était restée seule au lieu du combat; et pour éviter la mort, elle s'était cachée dans une tanière de chakal, dont elle avait bouché l'entrée avec un enfant tué. Une lance vint percer de nouveau l'enfant mort, mais n'atteignit pas Betha. Cependant le soleil avait terminé sa course, les ténèbres étaient venues mettre fin aux horreurs du carnage, et les ennemis s'étaient retirés avec le bétail des vaincus, lorsque Betha, à demi morte de peur et de froid, osa sortir de sa tanière pour se chercher un kross parmi les morts. En ayant ramassé un, elle s'en enveloppa et rentra dans sa retraite, où elle resta jusqu'au

matin. Le soleil avait paru à l'horizon, lorsqu'elle aperçut sa mère qui la cherchait parmi les morts. Betha court vers elle, se jette à son cou, et puis la mère et la fille s'éloignent de ce lieu lugubre. Elles se dirigèrent vers la colonie du Cap, où Betha a grandi. Revenue ensuite mariée à Béerséba, le Seigneur lui a révélé quelles étaient les vues de sa miséricorde, lorsqu'il la conservait d'une manière si remarquable.

Je ne finirais point, si je vous parlais de tant d'autres de nos candidats; par exemple, de Paul, mari de Betha, de Mélie, d'Anna, qui ont éprouvé des délivrances de la même nature, et dont le souvenir remplit leurs cœurs de reconnaissance envers Dieu. Que vous dirai-je d'une cannibale convertie, Mobakilé (la repentie), dont le mari avait éte tué par les Cafres, et qui avait été réduite à se chercher de la nourriture dans les champs, au péril de sa vie? Un jour, elle tomba entre les mains des anthropophages avec plusieurs autres femmes, qui furent massacrées et mangées en sa présence, et qu'elle dut aider à rôtir. L'un des cannibales qui la connaissait, et qui avait été sujet de son mari décédé, s'était opposé à ce qu'on la tuât, et l'avait prise pour femme. Pendant les premiers temps de sa captivité, elle sentit toute l'horreur de sa position. Elle ne mangeait que des herbes et du blé indigène, tandis que toute la bande se repaissait de chair humaine. Peu à peu elle perdit de sa répugnance, et trouvant que les cannibales étaient extrêmement gras, elle se disait : « Il faut en effet que cette viande soit bien bonne, vu qu'ils sont tous si bien portants.» Malheureusement elle en goûta, et la voilà cannibale comme les autres. Ces monstres dédaignaient le blé et la viande de bœuf; ils préféraient la chair de leurs semblables. Ce ne fut pas sans de grands efforts, et sans sentir l'énormité de ses crimes, que Mobakilé répondit aux diverses ques-

tions que je lui fis sur sa vie passée. C'est d'elle que j'appris que la manière ordinaire de tuer les victimes était de leur couper la gorge, et de les assommer à coups de massue lorsqu'elles offraient de la résistance. Les enfants, s'ils étaient encore bien jeunes, étaient jetés tout vivants sur la braise. La plupart des personnes qui devenaient ainsi la pâture des cannibales, étaient des femmes et des enfants qui poussaient des cris en se lamentant sur leur triste sort; mais ces cris ne les empêchaient pas d'être égorgés sans miséricorde, dépecés et mangés sans le moindre remords de conscience. En finissant de me raconter ces scènes d'horreur, Mobakilé me disait : « je n'ai pas péché à la manière des autres hommes; je sais que la condamnation que j'ai méritée est extraordinaire; c'est pourquoi je me tiens à Jésus comme la branche à l'arbre. Je veux le confesser jusqu'à ma mort, afin qu'il me confesse aussi au dernier jour.» Je n'ai pas besoin de vous dire, Messieurs et très-chers frères, qu'il a fallu me pénétrer de toute la profondeur des miséricordes divines, pour admettre la conversion de cette femme, pour pouvoir sympathiser de cœur avec elle, et la regarder comme une sœur en Christ.

Il paraît d'après toutes les informations possibles que le cannibalisme n'existait pas anciennement chez les Bassoutos; on peut en fixer l'origine aux guerres qui ravagèrent leur pays de 1820 à 1830. Matlomé, le plus grand des dieux tutélaires de la nation, l'avait, dit-on, prédit : « Après ma mort, dit-il, un nuage de poussière rouge s'élèvera de l'est (Cafrerie), et dévorera nos tribus. Le père mangera son enfant.» Il serait difficile d'évaluer le nombre des cannibales qui existaient. Il a dû être d'abord très petit, et ensuite s'augmenter à mesure que la famine forçait les tribus des Bassoutos à se disperser. Il suffira de dire que tout le pays en était infecté, et que l'on ne pou-

vait voyager nulle part en sûreté. Ces hommes féroces s'étaient logés dans les cavernes des montagnes, et avaient eu soin d'en masquer les entrées avec des arbres, en sorte que l'on passait devant leurs kraals sans s'en apercevoir. C'est de ces retraites qu'ils épiaient les gens dans la plaine, et tâchaient de leur tomber dessus à l'improviste. Quand les voyageurs étaient en trop grand nombre, et pouvaient offrir de la résistance, ils les attaquaient de front, et s'emparaient ensuite des cadavres qui restaient sur le champ de bataille. La nuit, ils se mettaient aux aguets, avec une corde tendue à un pied de hauteur, au milieu du chemin, pour faire tomber les passants, qui se trouvaient percés de coups de lance avant de pouvoir se relever. Ils avaient aussi l'habitude de suivre les traces des voyageurs qui les avaient évités pendant la nuit, et ils tâchaient de les découvrir le même jour. Les cannibales ont cessé leurs déprédations à peu près à l'arrivée des missionnaires dans le pays des Bassoutos. Moshesh, en rassemblant les restes de ces tribus, n'a pas peu contribué à arrêter le mal. Il a employé les menaces, et il a donné aux coupables des moyens de subsistance. Aujourd'hui, on voyage partout en sureté, et l'on n'entend plus parler des cannibales. Grâce à l'Évangile, qui non-seulement a éclairé et converti beaucoup d'âmes, mais a aussi établi la paix partout où son influence s'est fait sentir(1).

Agréez, &c.

S. ROLLAND.

---

(1) Comparer le récit de M. Dyke, pages 361 et suivantes, avec celui qu'on vient de lire. *Rédacteurs.*

Extraits d'une Lettre de M. Maeder, sous la date du 15 janvier 1843.

Catéchisation dans l'école. — Manière particulière d'étendre et d'appliquer le sens des mots.

L'école ne laisse pas que de me donner quelque encouragement. Vous avez vu les lettres de quelques écoliers adressées à mon père (1); ainsi vous pouvez juger de leur écriture et de leur style. Je leur fais apprendre notre catéchisme par cœur. Plusieurs le savent déjà assez bien. Puis, je fixe leur attention tous les jours, pendant quelque temps, sur des sujets religieux ; je leur explique des passages de la Bible et les questionne de différentes manières. Je crois les rendre plus attentifs à la prédication et à l'instruction en général, en même temps que je fortifie leur mémoire. Voici un extrait de quelques-unes de leurs réponses :

— « Est-ce que les Bassoutos sont des pécheurs ? — Oui, parce qu'ils aiment les choses que Dieu hait. — Est-ce qu'un pécheur sera heureux dans la vie à venir ? — Non, parce qu'un homme impur ne saurait être heureux dans la société de Dieu et de ses anges qui sont purs. — Quel sera le salaire du péché ? — C'est la mort, la condamnation et l'enfer. — Aimeriez-vous, mes amis, de tomber un jour dans cet état affreux ? — Non, nous aimerions être avec Dieu et jouir du bonheur avec lui. — Qu'est-ce qu'il nous faut pour cela ? — Nous devons croire notre Seigneur Jésus-Christ, qui est le chemin et la porte du ciel. — Qui est Christ ? — Le Fils de Dieu, notre rédempteur, l'Agneau percé pour nos péchés : son sang nous lave de toute iniquité. — Pourquoi fallait-il que le Fils de Dieu vînt sur la terre ? — Parce que la condam-

(1) Voyez pages 134 et suivantes.

nation de Dieu repose sur nous tous, et que personne n'est capable de l'ôter, sinon Jésus-Christ, qui l'a ôtée, en effet, par sa mort sur la croix. — Et comment cela ? — Il fallait quelqu'un qui brisât le mur qui s'est élevé entre nous et Dieu, à cause de nos péchés. Aucun mortel ni aucun ange n'aurait pu faire ce travail difficile, parce qu'ils sont trop faibles. — Nous sommes tous des pécheurs; comment entrons-nous dans le ciel ? — Nous y entrons si nous avons reçu la foi et le pardon de nos péchés. — Où pouvons-nous l'obtenir ? — Auprès de Dieu, qui veut bien nous l'accorder pour l'amour de son Fils. — Est-ce que chacun a ce privilége ? — Chacun l'a quand il a reçu la foi à salut. — Comment parvenir à cette foi ? — Par le chemin que Jésus-Christ nous a montré lui-même, c'est-à-dire, en entendant la parole des bonnes nouvelles, en cherchant Dieu par nos prières, et en rejetant tout ce qui est mal. Si nous faisons cela, il nous donnera son Saint Esprit, qui nous enseignera toutes choses. — Est-ce que vous croyez avoir reçu cet Esprit ? Plusieurs disaient : — Non, je suis encore une brebis égarée qui cherche le chemin pour trouver le berger. D'autres disaient : — Je sais que Christ est mort pour nos péchés; je sens que la grâce de Dieu est dans mon cœur ; je comprends maintenant des choses que je n'aurais pu comprendre sans l'assistance du Saint-Esprit.—Est-ce que vous voulez tous renoncer au péché et être heureux avec Dieu ? — Oui, nous le voulons ; Dieu nous aidera.»

Le nombre des écoliers n'a pas varié depuis que je vous l'ai fait connaître. Beaucoup d'entr'eux me réjouissent par leur grande application et leur patience. Quelques vieilles femmes, qui ne peuvent qu'épéler dans l'Abécédaire, trouvent le moyen de se rendre cette étude ennuyeuse aussi agréable que possible, en étendant le sens des mots qu'elles apprennent. J'entendis un jour la

mère de Lepapang qui épelait et expliquait à ses compagnes les mots suivants : « *Bitsitse*, appelé : Mes amies, nous sommes toutes appelées à croire; Jésus nous appelle, n'entendez-vous pas le cri dans vos cœurs? Il est venu sur la terre pour appeler ses brebis. Les grands pécheurs sont aussi appelés par lui, et peuvent trouver le pardon de leurs péchés. *Begina*, lourd : Le joug du péché est lourd, sa punition l'est encore davantage. Jetons ce fardeau lourd sur Jésus, puisqu'il veut le porter; il vient nous délivrer de tout poids. Le joug de Jésus est léger, pourquoi ne prendrions-nous pas toutes son joug? Commettre des péchés est une chose facile, mais, une fois commis, ils pèsent sur le cœur d'un poids bien lourd. *Titlẹla*, arriver : Nous arrivons à la fin de notre vie; plusieurs d'entre nous verront que la prédication de la Parole de Dieu aura été vraie; beaucoup d'autres le verront aussi, mais à leur regret, parce qu'ils n'y auront pas cru. Si nous gardons la foi jusqu'à la fin, nous arriverons dans le ciel, nous y arriverons, rien ne peut nous retenir, puisque Dieu nous l'a promis, et que ses promesses sont véritables. Ah! puisse tout pécheur obtenir ce que Dieu a réservé pour lui, &c., &c. »

Il est remarquable de voir avec quelle patience et quelle fermeté plusieurs des habitants de la station endurent la cruelle épreuve de la famine, par laquelle le Seigneur les a de nouveau visités. Ils souffrent la faim plusieurs jours sans se plaindre, sans murmurer, et quand je leur demande : « Qu'est-ce que vous mangez, mes amis? » une femme me répond : « Quand je vais à l'école, j'oublie la faim, et je me nourris de la Parole de Dieu. » Une autre me disait : « Dieu ne peut pas nous laisser mourir de faim, car il connaît nos besoins; il nous donnera bientôt de la pluie. » Les fruits salutaires que l'affliction produit d'ordinaire ne laissent pas que de se

montrer parmi nous; on s'attache de plus en plus à Celui qui possède toutes les richesses, et qui peut subvenir à tous les besoins. La foi est éprouvée et on s'en réjouit. Que le Seigneur veuille faire concourir toutes les épreuves au bien de nos âmes et de sa gloire!

STATION DE WAGENMAKER'S-VALLEY.—Extraits d'une Lettre de M. Bisseux, sous la date du 18 avril 1843.

Baptême de huit candidats. — Utilité d'une chapelle à Wellington. — Appel aux amis de l'œuvre des Missions.

Messieurs et très-honorés frères,

La fête de Pâque, où nous avons fait, comme de coutume, la commémoration des souffrances de notre divin Rédempteur, a été marquée, dans mon Église, d'un de ces événements qui mettent le sceau aux travaux du missionnaire chrétien, et qui le dédommagent au centuple de tous les sacrifices qu'il peut s'imposer, s'il est permis de parler de sacrifices quand il s'agit d'une œuvre où nous sommes ouvriers avec Dieu, et qui a pour but d'amener au bonheur éternel des âmes immortelles. Dans ce jour où l'Église médite ces réjouissantes promesses : « Il prolongera ses jours; le bon plaisir de l'Éternel prospérera dans sa main; il jouira du travail de son âme et en sera rassasié;» dans ce jour, à Wagenmaker's-valley, huit païens, naguère sans dieu dans le monde, devenaient membres d'un même corps avec nous, et participants de la promesse que Dieu a faite en Christ par l'Évangile. Baptisés en Jésus-Christ et en sa mort, j'espère qu'ils marcheront aussi dans une nouvelle vie. Vous prierez

pour eux, afin qu'ils honorent le beau nom de chrétiens dont ils se réclament, et qu'ils prouvent par toute leur conduite qu'ils n'ont pas reçu la grâce de Dieu en vain. Augmentée de ces huit néophytes, mon Église se compose actuellement de vingt-sept membres; seize enfants ont aussi reçu le baptême. Plusieurs des candidats que je viens d'admettre donnent des marques non équivoques d'une piété véritable. Une femme, qui même ne fréquentait jamais le culte, pourrait être proposée pour modèle à tout le troupeau, par sa piété et son assiduité à nos saintes assemblées. Elle était si émue, lors de sa réception, qu'elle ne faisait que pleurer. « Longtemps, disait-elle, j'ai servi le monde et recherché ses plaisirs, mais ce n'est que depuis que j'ai donné mon cœur à Dieu que je suis véritablement heureuse. » Une autre femme, déjà sur l'âge, et qui a assisté longtemps au catéchisme, a déclaré n'avoir que tout récemment ouvert son cœur à la vérité, et elle a raconté sa conversion d'une manière si naïve et si touchante, qu'elle aussi nous a prouvé qu'il ne faut pas beaucoup de science pour avoir beaucoup de piété. Moïse, ainsi s'appelle un des nouveaux membres, est un homme sérieux; je suis toujours sûr de le trouver à la chapelle, quoi qu'il ait plus d'une lieue à faire pour s'y rendre. Les colons qui l'emploient rendent de lui le meilleur témoignage; l'un d'eux m'a même dit que l'influence religieuse qu'il exerce parmi ses ouvriers contribue beaucoup à la prospérité de sa maison. Je parlerai enfin de Joas, qui a dit, quand je lui ai demandé pourquoi il voulait être baptisé : « J'aime le Seigneur Jésus, je veux faire tout ce qu'il commande; voilà pourquoi je demande le baptême. »

Comme c'est plutôt une lettre qu'un journal que j'écris aujourd'hui, je n'entrerai pas dans des détails que je réserve pour une autre fois. Je veux seulement, messieurs

et chers frères, vous faire une proposition que vous prendrez, j'espère, en considération; c'est de la construction d'une chapelle à Wellington qu'il s'agit. Les hommes de couleur n'ont pas de lieu de culte dans ce village où je continue à prêcher. Les colons peuvent bien se réunir dans la maison d'un colon, mais les noirs ne l'aiment guère ; ils s'y sentent gênés. Ils se trouvent, à cause de cela, en bien moins grand nombre que les blancs dans les réunions que je tiens au village. Ils aimeraient surtout avoir le culte le dimanche, chose impossible dans les circonstances présentes. Désirant vivement avoir un local qui leur appartienne, ils se seraient peut-être déjà mis à bâtir, si je ne leur avais conseillé de ne rien entreprendre pour le moment, convaincu que je suis que l'ouvrage est au-dessus de leurs forces. Mais si la Société vient à notre secours, je ne doute pas qu'avec les souscriptions que je recueillerai chez les noirs et chez quelques colons bien disposés, nous ne venions à bout de l'entreprise. Une belle offre nous est déjà faite : un marchand anglais nous fera don du terrain.

Pour vous donner une idée de l'utilité de cet édifice pour le culte, je vous dirai que la moitié au moins des habitants de Wagenmaker's-valley se rendraient à Wellington, qui est au centre de la vallée; que ce village s'accroît beaucoup, que le temple de la station est à l'une des extrémités de la vallée, ce qui est un grand inconvénient. Et quels avantages Wellington n'offrirait-il pas pour la fondation d'une école, car pour qu'une école fleurisse, il faut qu'elle soit dans un village et au centre de la population. Je pourrais aller tous les jours à Wellington; je pourrais m'y rendre même le dimanche, et je partagerais les travaux de mon ministère entre Wellington et la partie de la vallée où se trouve la station. La population noire de Drakenstein, qui ressort de la Perle, est

maintenant occupée à bâtir une chapelle; on n'avait pas assez d'argent, mais la Société des Missions de Londres vient de mettre £. 100 à la disposition de son missionnaire, M. Barker. Je pense qu'une pareille somme de votre part nous suffirait, à la condition toutefois que Wagenmaker's-valley en donnerait une semblable. Veuillez, messieurs, nous faire connaître vos vues le plus tôt possible.

Peut-être l'argent vous manque; mais les amis de notre Société ne viendront-ils pas à notre aide pour un objet aussi important? N'y aura-t-il pas quelques riches qui voudront donner un peu de leur superflu, des pauvres même qui saisiront avec joie cette occasion de mêler leur pite avec celle de ces anciens esclaves qui vont se priver du nécessaire pour élever un temple au Seigneur, qui les a rendus libres? Chrétiens de France, frères et sœurs qui avez formé les vœux les plus ardents pour l'abolition de l'esclavage, vous êtes encore amis des noirs, vous aimez surtout leurs âmes, et vous désirez leur affranchissement de l'ignorance et du péché. Mais cette liberté, la plus précieuse de toutes, ils ne l'obtiendront que par la prédication de l'Evangile. Secondez-nous dans nos efforts, nous pourrons alors espérer qu'ils seront bientôt véritablement libres. Imposez-vous, s'il le faut, quelques légers sacrifices. Les pauvres Africains vous en béniront encore dans l'éternité. Jetez, comme dit l'Ecriture, votre pain sur l'eau, et après plusieurs jours, vous le retrouverez.

Le Comité s'est fait un devoir de faire connaître aussitôt qu'il a pu aux amis de la Société la proposition de M. Bisseux et l'appel qui l'accompagne. Le Comité n'ajoutera pas appel à appel, mais il désire vivement que celui de M. Bisseux trouve de l'écho et provoque de promptes et généreuses réponses. L'utilité d'un lieu de culte à Wellington est évidente; le Comité serait heure

de pouvoir appliquer à un besoin aussi sérieux et aussi pressant une partie des fonds généraux de la Société; mais à l'heure qu'il est, ces fonds sont épuisés. Ceux que le Comité attend suffiront à peine aux engagements pris, de sorte qu'il ne reste de ressource pour la construction d'une nouvelle chapelle que dans des souscriptions particulières. Les amis de la Société, répondant à un appel de la même nature, ont bien aidé le missionnaire de Béthulie à élever au Seigneur une église, où des âmes chrétiennes s'édifient chaque dimanche, et où un nombreux auditoire écoute avec avidité la parole de Dieu : M. Bisseux sera-t-il moins heureux que M. Pellissier, et les nègres de Wellington recevront-ils moins d'encouragement que les Batlapi du Calédon ! Les chrétiens d'Angleterre ont donné des millions pour les nègres : ne donnerons-nous pas quelques francs? Deux mille cinq cent francs, c'est bien peu de chose : que chacun apporte sa pite, et la somme est trouvée, et la chapelle est bâtie, et la population nègre de Wellington a un sanctuaire pour adorer Dieu.

Arrivée à Béthulie des missionnaires partis de Paris en Juin 1842, *et fondation de deux nouvelles stations :* Bérée et Béthesda.

La dernière fois que nous avons parlé de M. et Mme Maitin, de M. et Mme Schrumpf et de M. Ludorf, nous les avons laissés à Bethelsdorp, à une lieue de Port-Elisabeth, où ils étaient arrivés sains et saufs le 3 octobre 1842, après une traversée de trois mois (1). Le 1 novembre, les missionnaires prirent le chemin du désert; sans éprouver de malheurs proprement dits, ils eurent néanmoins beaucoup à souffrir pendant leur voyage; des chaleurs excessives, des attelages épuisés, leur cau-

(1) Voir pages 55 et 56.

sèrent beaucoup de contrariétés et beaucoup de fatigues. Ils eurent le bonheur de voir la première station française au commencement de décembre. Ils y restèrent trois mois pour s'y reposer de leurs fatigues et s'y préparer à leur œuvre. Ils aidèrent dans ses travaux le frère qui les avait accueillis à bras ouverts. Néanmoins, M. Ludorf se rendit sans délai à son poste, et installé déjà dans la station de Béerséba, il y a commencé, à la grande satisfaction des missionnaires et des indigènes, ses travaux d'imprimerie. MM. Maitin et Schrumpf quittèrent Béthulie vers le milieu du mois de mars de cette année, et accompagnés de M. Rolland, ils se dirigèrent vers le pays de Moshesh pour choisir le siège de deux stations nouvelles. MM. Casalis et Arbousset se joignirent à M. Rolland pour les éclairer sur le choix des lieux. Le chef Moshesh témoigna une vive joie de l'arrivée de deux nouveaux missionnaires dans son pays. Il engagea ses sujets à les bien écouter. Deux lieux furent choisis : l'un entre Thaba-Bossiou et Mékuatling; il reçut le nom de Bérée, et fut adopté par M. Maitin comme son futur champ de travail; l'autre, entre l'Orange et Morija, à une vingtaine de lieues sud de cette station; il fut appelé Béthesda, et assigné à M. Schrumpf, qui avait lui-même désiré occuper ce poste. La prochaine livraison de ce Journal contiendra quelques extraits des lettres des deux nouveaux ouvriers de la Société au sud de l'Afrique, et des stations qu'ils vont occuper. Béni soit Dieu qui les a conduits sains et saufs à travers les flots de la mer et les sables arides du désert, dans un champ de travail aussi vaste qu'intéressant. Voilà donc deux stations nouvelles, ce qui porte à dix le nombre de celles que la Société compte au sud de l'Afrique. A Bérée et à Béthesda, comme dans les stations précédemment fondées, puissent beaucoup d'âmes être amenées à la vérité et au salut!

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

OCÉANIE.

ILES FIDJI.—ILE ROTOUMA OU GRENVILLE.—NOUVELLES-HÉBRIDES.—NOUVELLE-CALÉDONIE ET ILES ENVIRONNANTES.

Caractère et coutumes de ces peuples. — Premiers efforts. — Nouveau champ. — Préparatifs. — Encouragements.

Qu'auraient dit les philosophes du dernier siècle, ces grands admirateurs des peuples sauvages, si, passant des salons de Paris dans une cabane du sud de l'Afrique, ils y avaient entendu les récits qu'on vient de lire, s'ils y avaient vu des victimes échappées comme par miracle à une mort affreuse, à des festins dont elles devaient former les mets, et si à côté d'elles ils avaient rencontré une femme qui s'est repue de chair humaine, une mère qui a dévoré le fruit de ses entrailles (1), et qui sans l'amour de Dieu, qui la console, ne pourrait soutenir ni le souvenir de son crime ni la vue d'elle-même? Qu'auraient-ils dit si, transportés du sud de l'Afrique dans l'Océanie, ils avaient trouvé, non plus une tribu, mais tout un monde, plusieurs mondes livrés à l'affreux cannibalisme, et se servant de pâture les uns aux autres? Auraient-ils été désabusés, auraient-ils enfin reconnu que l'Évangile est un bienfait, la civilisation un progrès,

(1) Une femme chrétienne a confessé ce crime dans l'une des stations.

l'état de nature tout ensemble un long crime et un long malheur ? Hélas ! il aurait fallu un autre argument peut-être, et cet argument n'aurait pas manqué ; c'est celui qui convainquit l'infortuné Lamanon sur les rivages ensanglantés de Maouna (1). Il naviguait au milieu de ces peuples féroces, aujourd'hui chrétiens et civilisés, il les avaient vus, mais il conservait son enthousiasme encore. Il fut cruellement détrompé ; massacré avec le capitaine Langle et neuf autres marins, il montra par un triste exemple toute la puissance et tout le danger d'un préjugé ! « Je suis,» disait La Perouse, en racontant ce funeste événement, « mille fois plus en colère contre les philosophes que contre les sauvages mêmes. Le malheureux Lamanon, qu'ils ont massacré, me soutenait encore la veille de sa mort, que les Indiens valaient mieux que nous.» Hélas ! le temps des massacres n'est pas encore passé.

Depuis les îles de la Société jusqu'au groupe des Navigateurs au nord et celui des Amis du sud, sur une grande ligne de huit à neuf cent lieues, toutes couvertes d'îles plus ou moins grandes, le triomphe de l'Évangile est assuré ; sur beaucoup de points il est même consommé. Lorsqu'il vint en Angleterre, Williams annonça cette grande conquête, fruit d'un demi siècle de travaux. Mais à côté de ce vaste champ, il montra un champ plus vaste encore, des îles beaucoup plus grandes, et à tous égards plus importantes, cette ceinture immense d'Archipels, qui lie à travers le grand Océan l'Amérique à l'Asie, et forme comme une chaine, dont de vastes pays sont les anneaux. Parti plein d'ardeur, le martyr d'Eromongo ne put que montrer le chemin ;

(1) Dans le groupe des Navigateurs, ou Samoas.

il succomba lui-même à l'entrée. Ses successeurs n'ont point oublié ses vœux.

Depuis quelques années, nos lecteurs le savent, la Société des missions Wesleyennes a chrétiennement pris possession des îles Fidji, ce groupe important placé à l'est de Samoas et de Tonga. Nous avons déjà parlé d'un beau réveil qui eut lieu dans ces îles en 1838 et 1839 et des fruits qu'il porta (1). Ce champ de travail est fort beau : des hommes d'un côté sauvages, féroces, cannibales, recevant ou donnant la mort continuellement, offrant à leurs dieux du sang au lieu de larmes, des cadavres sanglants au lieu de cœur contrits ; de l'autre côté, braves, intelligents, actifs, d'une taille avantageuse, d'une force remarquable, d'un aspect noble en même temps que redoutable ; c'est une population que l'on craint, et que l'on admire à la fois. Les missionnaires catholiques ont essayé de s'introduire dans cet archipel ; ils avaient couru de grands dangers et échoué dans leurs premiers efforts. Les missionnaires évangéliques sont restés au poste, fermes, persévérants, et déjà bénis dans une œuvre périlleuse s'il en fut jamais. Le Surintendant des missions Wesleyennes dans l'Océanie fit en 1840 une visite aux différentes stations fondées dans les îles Lakemba, Somosomo, Rewa, Viwa, et d'autres encore. Dans une lettre qui précède le récit détaillé du voyage, nous lisons ce qui suit : « Les indigènes étaient fort réjouis d'apprendre que j'avais une femme et dix enfants. Les reines légitimes en particulier n'étaient pas peu contentes de l'entendre. Quand je parlais de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, le peuple était très attentif, mais il ne paraissait pas encore disposé à recevoir le Christianisme. Les indi-

(1) Voir XVIe année, pages 26 et suivantes.

gènes ont de bonnes maisons, et ils jouissent bien, pour des sauvages, des avantages de la vie domestique. Je mangeai, dans plusieurs occasions, de leurs poudings, de leurs poissons et de leurs yams. Ils ont de la poterie en assez grande abondance; ils bouillent leurs mets plus souvent qu'ils ne les font rotir. Leurs vases de terre sont grands; leurs plantations sont dans un excellent état, et témoignent de beaucoup d'habileté. Les rois sont les objets d'un grand respect, et sont désignés par un titre particulier. Les hommes se couvrent une partie du corps seulement; les femmes mettent beaucoup plus de recherche dans leurs vêtements, qui, bien travaillés, ayant de six à huit pouces de large avec des franges de diverses couleurs, entourent leurs corps, et en couvrent entièrement la partie supérieure. Etre nue serait une faute digne de châtiment; toute conversation trop libre en leur présence est punie par la loi. Elles se lavent une ou deux fois par jour dans la mer ou dans les rivières; on ne les voit jamais nues, même dans l'eau. Elles ajoutent à toutes leurs qualités une modestie remarquable. » Mais hélas! ces hommes, ces femmes sauvages doués, ce semble, d'un cœur sensible et délicat, qui punissent des paroles trop libres, qui aiment le bonheur domestique d'un étranger, ont les pieds légers pour répandre le sang, pour le boire même; la destruction et la misère sont dans toutes leurs voies; ils n'ont pas connu le chemin de la paix; la crainte de Dieu n'est pas devant leurs yeux. Quelques détails pris dans le Journal de M. Waterhouse ne le prouvent que trop.

Avant d'arriver dans le groupe, le Surintendant des missions Wesleyennes dans l'Océanie apprit que les païens de Fidji avaient examiné la peau d'un missionnaire pour savoir si sa chair « se mangerait bien ou non.» Un autre avait reçu d'un roi l'ordre d'ôter ses bas; le roi lui

avait dit : « Vous êtes blanc; vous serez donc bon à manger. » La vie des missionnaires est entre les mains de ces hommes barbares; un ordre, un signe de tête d'un chef, et leurs corps seraient dévorés. M. Waterhouse débarqua d'abord à Lakemba. Bientôt parut un canot que des indigènes nus, et d'un aspect féroce, conduisaient péniblement sur une mer agitée. Au milieu des sauvages était un homme que M. Waterhouse avait vu en Angleterre, alerte, vigoureux, mais qui était devenu faible, défait, difficile à reconnaître. C'était le missionnaire Calvert, qui relevait d'une grave maladie, et qui gémissait sous un deuil. Seul dans ce champ périlleux, au milieu de ce peuple féroce, il avait lutté, prié, fatigué son esprit, épuisé son corps. Il se jeta dans les bras de son ami et il répandit un torrent de larmes. Débarqués, les deux missionnaires se rendirent dans la maison du roi. C'était un homme tout à fait païen. Assis sur une natte, il avait autour de lui les principaux chefs. Le missionnaire s'assit auprès du roi, remarquable par sa taille élevée et par sa force musculaire, lui serra la main ainsi qu'à son frère, s'inclina devant les chefs et promit un présent. Puis vint la nouvelle que M. Waterhouse avait une femme et dix enfants; la société en fut enchantée; cette nouvelle servait comme de passeport; le missionnaire n'avait qu'à la reproduire, et nos lecteurs pensent qu'il la reproduisit souvent, pour commander le respect et la confiance: comme si ces hommes sauvages avaient senti que le mariage a quelque chose de sacré et la paternité quelque chose d'auguste.

De Lakemba, M. Waterhouse se dirigea vers l'île Somosomo, où travaille le missionnaire Lyth. Les signaux du Triton restèrent long temps sans réponse. M. Waterhouse éprouva de vives craintes. Il savait à quel danger était exposé M. Lyth. Il venait d'apprendre que treize

femmes avaient été massacrées devant la maison missionnaire. Il prit une résolution courageuse ; accompagné de quelques hommes de l'équipage, il se rendit à terre, et au péril de ses jours, il alla chercher des nouvelles du missionnaire qui devait avoir, pensait-il, ou perdu la vie ou pris la fuite. Arrivé près du rivage, il vit s'avancer une foule immense de sauvages, mais aucun européen ne se montrait parmi eux. « Dès que j'aurai mis le pied sur le rivage, dit M. Waterhouse aux matelots, éloignez le canot et empêchez les sauvages d'en prendre possession ; si je suis tué, annoncez ma mort au capitaine. » « Monsieur, répondirent les matelots, aussi long temps que nous aurons des membres et des couteaux, vous ne périrez pas. » A l'instant même, une voie s'écria : « un chapeau de paille. » M. Lyth fut bientôt dans les bras de M. Waterhouse. Une méprise avait occasionné son silence prolongé.

M. Waterhouse se rendit d'abord auprès du vieux roi (il y en a deux dans l'île) : c'était un beau vieillard de soixante-dix à quatre vingts ans. Une arme meurtrière était placée sur ses genoux. Il fit au missionnaire un aimable accueil. Il lui serra les mains ; puis il mesura la taille de l'étranger avec la sienne, et parut réjoui de la trouver aussi haute. La reine le complimenta sur le nombre de ses enfants. M. Waterhouse remercia le roi pour la protection accordée aux missionnaires, et l'exhorta à embrasser le christianisme. Il se rendit ensuite auprès du jeune roi, qui ne laissait pas que d'avoir quarante ans. Assis sur une natte, les cheveux soigneusement arrangés, la figure peinte, d'une taille et d'une grosseur immenses, cet homme extraordinaire semblait un géant en repos. M. Waterhouse n'avait jamais rien vu de pareil. Ils se mesurèrent ; le missionnaire ne dit pas s'ils se frottèrent le nez ; dans ce pays, l'étiquette commande l'une et l'autre cérémonie.

Quoiqu'il en soit, et bien que l'étranger ne fut ni petit ni mince, sa Majesté indigène se trouva être plus haute de la tête et du cou, et avoir un corps à peu près trois fois plus gros. Sa force paraissait aussi extraordinaire que sa corpulence. Il fut réjoui de la visite du missionnaire. Sa parole toute puissante sur un peuple à la fois féroce et esclave, est un arrêt de vie ou de mort. Quelquefois, tranquille sur son siège, il laisse des chefs s'agiter des heures entières dans des discussions où brille une éloquence mêlée de fureur ; ensuite il donne, calme et résolu, son avis, ou plutôt son ordre, comme s'il n'avait rien entendu, rien écouté, et l'avis est adopté sans objection, et l'ordre est exécuté sans délai. La vie des missionnaires est parfaitement à la merci de cet homme redoutable. Jusqu'ici il semble avoir eu pour eux une sorte de bienveillance rude et parfois embarrassante. En prince poli, il se rendit auprès des étrangers. Il voulut faire une gentillesse à l'enfant de l'une des femmes missionnaires, tout récemment arrivée dans l'île. Après avoir effrayé la mère par sa seule apparition, car elle avait bien vu des sauvages, mais jamais un être si extraordinaire, il prit l'enfant, âgé de sept semaines, dans ses bras, ouvrit sa grande bouche, en tira une grosse langue, et la plongea toute entière dans la bouche de l'innocente créature, qui ne pouvait ni crier, ni respirer. L'opération fut courte, heureusement, le prince parut très satisfait de lui-même. Ces hommes ont une force extraordinaire; l'un d'eux saisit un jour M. Waterhouse par le milieu du corps, le posa comme un enfant sur ses larges épaules, partit au galop, et le transporta en quelques instants dans un canot. Convertis, qu'ils seraient utiles ; païens, qu'ils sont redoutables!

Une reine a besoin d'une nourrice ; le roi se rend auprès d'une femme qui relève de couches, jette son enfant

dans la rivière, et envoie auprès de la reine la nourrice désolée, qui doit dévorer ses larmes dans le silence et se taire sur son enfant comme sur sa douleur. A Rewa des lambeaux de chair humaine ont plus d'une fois été jetés dans les jardins de la mission. Si les missionnaires condamnent ces horribles boucheries, ils ne sauvent la vie de personne, mais ils exposent la leur. Le jour même où M. Waterhouse transcrivait ces détails dans son journal, le roi, à qui du reste il avait aussi rendu une visite, le roi et ses deux frères s'étaient réunis pour délibérer sur le meurtre de onze chefs. Cependant le roi paraît n'avoir pas mangé de chair humaine depuis l'arrivée des missionnaires. Il n'en est pas de même de ses sujets ; il n'y avait que huit mois que vingt cadavres enlevés du champ de bataille avaient été, sous les yeux des missionnaires, partagés entre les habitants de l'île pour être mangés ; parmi ces corps morts, on voyait celui d'une jeune et belle femme enceinte, qui avait succombé dans le combat.

Un malheureux indigène avait été en partie dévoré pendant qu'il se baignait dans la mer ; un requin lui avait enlevé les deux bras. Estropié, il n'inspira aucune compassion. Que faire d'un homme inutile? On proposa de l'étrangler. Il appela de cette décision en disant : « le requin ne m'a pas mangé les yeux, et je puis être utile au roi en lui servant de sentinelle. » Cette idée fut goûtée, et le pauvre indigène devint gardien des terres du roi. On trouve peu d'hommes qui n'aient coupé l'un de leurs petits doigts pour l'offrir à leurs dieux. Les enfants contractent de très bonne heure des habitudes effrayantes de cruauté. Dès qu'ils peuvent les porter, ils manient les armes. Lorsque d'autres enfants sont enlevés à l'ennemi, on les leur livre ; ils les placent à une certaine distance pour les faire servir de but ; ces petites créatures barbares jettent alors, soit des lances, soit des

flèches, jusqu'à ce qu'ils aient tué leurs innocentes victimes. On a vu à la suite de certains crimes des indigènes horriblement mutilés : on leur avait d'abord coupé le bras jusqu'au coude, puis jusqu'à l'épaule ; plus tard l'une des jambes jusqu'au genou, ensuite plus haut. Ces membres avaient été mangés en présence du tronc et de la tête, à qui il restait assez de vie pour contempler cet affreux spectacle; la tête tombait enfin et la mort terminait ces horribles tourments. Le frère du roi venait de mourir. L'une de ses femmes se rendit auprès du roi ; jeune et belle, elle venait implorer une grâce, son supplice. « Donnez-moi une marque d'affection, dit-elle, faites-moi étrangler.» «Très-bien, répondit le roi, allez, lavez votre corps.» La jeune veuve se jeta dans l'eau, se revêtit de ses plus beaux habits, répandit de huile sur son corps, et revint dans la maison du roi, où ses parents s'étaient rassemblés. Elle les embrassa tous les uns après les autres, et elle leur fit ses derniers adieux. Touchés de ce courage, quelques-uns voulaient la sauver; le roi répondit qu'elle ne serait plus digne d'être sa belle-sœur, et que l'honneur lui faisait un devoir de mourir. Immédiatement, une grosse corde fut mise à son cou ; dix hommes forts, cinq d'un côté, cinq de l'autre, tirèrent la corde ; une femme ferma les narines et la bouche de la victime, qui expira bientôt. Son corps fut placé sur une natte, ensuite enseveli avec celui de son mari et de la seconde femme de ce dernier, étranglée aussi ; les missionnaires Cargill et Jaggar assistèrent à ce triste enterrement.

On le voit, l'Evangile n'a point encore changé les habitudes sanguinaires de ce peuple ; on ne doit pas en être surpris, l'œuvre est à peine commencée. Toutefois, plusieurs indigènes ont répudié leurs instincts féroces et sont devenus aussi doux qu'ils étaient cruels. M. Waterhouse

vit en particulier dans l'île de Viwa le chef célèbre qui fut jadis l'effroi de ses ennemis, et à qui les armes françaises essayèrent en vain de faire expier d'horribles méfaits; depuis quelques années, il est devenu un sincère et zélé chrétien. Sur la colline même que les Français dévastèrent, s'élève une chapelle, bâtie par le guerrier lui-même. Namosimalua fit à ses hôtes le plus bienveillant et le plus fraternel accueil. « J'ai préparé un cochon et des yams, leur dit-il, désirez-vous en manger?» Assis sur une chaise, les mains jointes, le regard animé, il écouta avec une profonde attention les missionnaires, qui lui parlaient du Sauveur. Pendant le repas qui suivit l'entretien, le vieux guerrier tenait sans embarras le couteau et la fourchette. M. Waterhouse fut réjoui de voir pour la première fois un habitant des Fidji manger à table. Namosimalua avait aussi été cannibale, et bien nombreuses sont les victimes qu'il a dévorées. A Béerséba, à Viwa, l'Évangile déploie donc la même puissance, porte les mêmes fruits; il change le lion en agneau, il fait succéder le repentir au crime, les larmes au sang. Dieu garde dans le poste périlleux où il les a placés, ces pieux et courageux missionnaires qui y travaillent avec un rare dévouement, et puisse l'Évangile faire pour tous les chefs ce qu'il a déjà fait pour l'un d'eux, pour le plus cruel peut-être!

Des îles Fidji nous passons à ce champ que Williams voulait cultiver et qu'il a seulement arrosé de son sang. Et d'abord un mot de la manière dont l'œuvre se fait: les missionnaires ne pourraient pas occuper des postes aussi nombreux. Comme des généraux qui ne peuvent être partout à la fois, ils vont reconnaître les lieux, et ce n'est pas sans péril; puis ils y placent des évangélistes convertis qui servent de sentinelles avancées ou plutôt de pioniers,

---

(1) Voir l'endroit déjà cité.

car ils n'observent pas seulement, ils agissent. Leur courage égale leur zèle. Dans un danger continuel de mort, ils travaillent seuls, sans guides, sans encouragements, une année, plusieurs années, jusqu'à ce que ne pouvant plus suffire aux besoins qu'ils ont créés, ils appellent les missionnaires à leur secours. L'empressement avec lequel ils se vouent à cette œuvre périlleuse est remarquable. Avant de partir pour les Nouvelles Hébrides, M. Williams demanda aux instituteurs indigènes des Samoas, si quelques-uns d'entr'eux étaient prêts à le suivre dans son voyage; en une demi heure trente ou quarante chrétiens se présentèrent, et l'on n'eut que l'embarras du choix. Un pauvre aveugle déjà âgé vint trouver Williams, il était conduit par un enfant; il dit: « Instituteur Williams, je suis un homme aveugle, mais j'ai un grand désir d'aller avec vous dans le pays des ténèbres. Peut-être, parce que je suis aveugle, on aura pitié de moi et on ne me tuera pas, et tandis que je parlerai de Jésus, mon enfant lira et écrira, et ainsi à nous deux nous pourrons instruire. » Dans une île, en une demi heure, après un seul appel, trente, quarante chrétiens se sont présentés pour une œuvre qui les exposait à la mort, et dans toute la France, pendant une année, après les appels les plus pressants, qu'a-t-on trouvé, quelles offres a-t-on reçues?

Nous ne voulons aujourd'hui que faire connaître la position du nouveau champ que la Société des Missions de Londres vient de s'ouvrir dans une partie du monde où la première elle a commencé l'œuvre. Elle a pris son point de départ au-delà des îles Fidji, et son intention est, si Dieu lui en fournit les moyens, de s'étendre d'archipel en archipel, d'aller de la Nouvelle Calédonie dans les Nouvelles Hébrides, des Nouvelles Hébrides dans les îles de Salomon, des îles de Salomon dans la Nouvelle Irlande et la Nouvelle Bretagne, et de la Nouvelle Irlande

et la Nouvelle Bretagne jusqu'à la Nouvelle Guinée, île très considérable et peu connue, qui touche aux îles asiatiques. Il faut donc espérer que l'Évangile aura bientôt franchi l'immense distance qui sépare l'Amérique de l'Asie. Les points qui ont déjà été occupés sont: l'île Rotouma ou Grenville, au nord des îles Fidji; les Nouvelles Hébrides presque toutes entières à l'est du même archipel; enfin quelques-unes des îles qui entourent la Nouvelle Calédonie. Nous espérons avoir plus tard l'occasion de faire connaître avec détail ces îles, ainsi que le caractère de leurs habitants. Nous dirons seulement aujourd'hui, qu'en beaucoup d'endroits, et généralement dans les Nouvelles Hébrides, le sol est fertile, la végétation riche, la nature parée de beauté. Mais l'homme, hélas! y vit dans un horrible état de misère et de dégradation; repoussant par la laideur de son corps, il l'est plus encore par la corruption de son âme. Là aussi, là surtout, l'on se fait continuellement la guerre, et l'on se mange mutuellement. Ces insulaires n'ont pas la même taille avantageuse, la même force musculaire que les habitants de l'Océanie orientale; il est probable qu'ils n'ont pas non plus la même aptitude et la même intelligence. Ils paraissent néanmoins supérieurs aux habitants de la Nouvelle Hollande, dont nous avons parlé dernièrement. (1) Les pieux évangélistes venus de Samoas ont dû assister à des festins de cannibales. Ils ont couru les plus grands dangers de mort; quelques-uns ont succombé. Ceux qui s'étaient si courageusement établis dans l'île même où Williams périt, après avoir souffert tout ce qui se peut imaginer de privations et de dangers, ont été retirés de leur poste; mais momentanément, on l'espère, car les sauvages ont demandé de nouveau des instituteurs,

(1) Voir pages 389 et suivantes.

et ce n'est pas aux meurtriers de Williams qu'on les refusera. Tout dernièrement, l'équipage d'un bâtiment anglais, commandé par le beau fils de l'un des missionnaires de Tahiti, a péri par les mains sanguinaires des habitants de l'île aux Pins (1); deux évangélistes des Samoas ont été massacrés en même temps. Surpris à terre, capitaine, officiers, matelots, tout fut assommé à coupsde massue, et ensuite mangé. Après tous ces malheurs, devant tous ces dangers, les missionnaires sont-ils découragés? Nullement. Marchant sur les traces de Williams, et prenant leurs vies dans leurs mains, comme il faut le faire quand on va dans ce pays, deux missionnaires se sont établis tout près d'Eromango, dans l'une des Nouvelles Hébrides, à Tanna : ce sont Messieurs Turner et Nisbet. Un autre, M. Heath, est venu en Angleterre pour demander aux amis de l'œuvre un navire deux fois plus grand que le Camden. Ce bâtiment a fait quatre-vingt mille milles (environ trente mille lieues), depuis 1838. M. Heath obtiendra, nous l'espérons, l'objet de sa demande. Il a profondément édifié à Londres une nombreuse assemblée qui s'est réunie devant lui pour l'entendre. Pourquoi craindrait-on le cannibalisme, la guerre, toutes les horreurs du paganisme? A côté de M. Heath se tenaient deux hommes qui avaient aussi été guerriers, idolâtres, antropophages; mais ils ont été transformés par la puissance de l'Evangile, et ils ne l'ont pas été seuls, le pays qu'ils habitent l'a été tout entier. Ce que sont aujourd'hui l'île aux Pins et les Nouvelles Hébrides, les îles Samoas l'étaient aussi, elles l'étaient encore en 1836. Depuis lors, dans cet archipel seulement, environ trois mille âmes sont entrées dans l'Église par le baptême; aujourd'hui deux mille chrétiens s'approchent de la table sacrée, et des classes

(1) Au sud de la Nouvelle Calédonie.

très nombreuses de candidats accroissent incessamment ces troupeaux à la fois si jeunes et si prospères.

Dans une assemblée missionnaire tenue à Rarotonga, un orateur s'écria : « Bénis soient nos yeux qui voient la lumière. Nos pères naquirent dans les ténèbres, et dans les ténèbres ils coulèrent leurs jours. Plusieurs générations se sont éteintes sans voir le jour que nous voyons ; plus heureux, nous nous réjouissons continuellement dans la lumière venue des cieux. Enfants, vous devez exalter l'amour de Jéhova. Il vous a sauvés de l'abîme du paganisme ; nous, vos pères, nous le connaissons. Le règne de Satan est un règne de ténèbres, un règne de mort. Vos pères ont vécu sous son pouvoir. Le lieu où nous nous trouvons était autrefois un lieu redoutable, un lieu de mort. Nous vivions dans les montagnes, nous nous cachions dans le creux des rochers ou dans les cavernes de la terre ; notre lance était notre compagnon, nos pierres de meurtre notre plus précieuse richesse. Hélas ! hélas ! hélas ! nous mangions la chair... la chair humaine, et nous buvions le sang... le sang humain ! ! ! Mais maintenant nous sommes sauvés. Grand est l'amour de Dieu. Que nos cœurs s'en réjouissent, que nos voix l'exaltent, et faisons, faisons tout ce que nous pouvons pour envoyer la Parole de Dieu à ceux qui *sont* ce que nous *étions*. »

Dans une autre occasion, pendant une fête d'enfants, un vieillard, diacre de l'Église, récita d'un ton animé un ancien hymne païen ; puis, s'adressant à l'aimable troupe d'écoliers, qui venaient de faire une promenade avec une pompe toute enfantine, et d'entonner un cantique à la gloire du Seigneur, il leur dit avec une émotion qu'il n'eut pas de peine à faire partager : « Vous, enfants, vous, jeunes gens, écoutez-moi : voici quelles étaient nos paroles, voici quelle était notre vie aux jours de vos pères qui sont morts, oui, qui sont morts. Ah ! s'ils avaient vécu,

s'ils avaient vécu! Qu'ils auraient été heureux de voir ce que je vois! Je voudrais que vous pussiez comprendre de quel bienfait vous jouissez. Vous m'avez souvent entendu parler des mauvaises actions que nous commettions, lorsque le grand amour de Dieu n'était point encore parvenu jusqu'à nous. Nous étions souvent en guerre. Quelque temps avant que la grande Parole de Dieu brillât sur nous, nous, gens d'Arorangi, nous faisions la guerre à ceux d'Avarua. Il n'y avait de sécurité pour personne. Si un homme, une femme, un enfant sortait le matin, il risquait d'être tué avant la nuit. Pendant cette guerre, un père et une mère quittèrent leur maison sur cette montagne que vous voyez là bas, et s'avancèrent vers Avarua en suivant le bord de la mer. Ils prirent avec eux leur petit enfant, et fatigués de la route, ils s'assirent sous un arbre pour se reposer. Tout-à-coup, deux hommes parurent. Enfants d'Avarua, prêtez l'oreille à mes paroles : ces deux hommes étaient de votre pays. Dans leur trouble, le père et la mère placent leur enfant sur un arbre, et s'enfuient dans les buissons. Le soir ils reviennent, ils cherchent l'enfant . . . il avait disparu. Les deux hommes l'avaient, hélas! aperçu. En eurent-ils compassion? Oh! non. Ils le saisirent, et avec des cris sauvages, ils le jetèrent sur un tas de pierres; les entrailles sortirent du ventre entr'ouvert, tant le choc fut grand! Ceci ne satisfit pas leur rage; ils prirent des pierres, et ils en frappèrent le corps mort jusqu'à ce qu'ils l'eurent réduit en poudre. Hélas! hélas! pauvre enfant! pauvre enfant! Si la bonne Parole de Dieu était venue avant ce temps, il aurait vécu, aujourd'hui il se trouverait peut-être au milieu de nous!!... Mon cœur pleure... Vous, petits enfants, et vous, jeunes gens, versez des larmes sur cet enfant, versez-en sur les crimes de vos pères. Bénis sont vos yeux, car vous voyez ce temps de grâce, car vous êtes ici, vous les enfants

d'Avarua, et vous, les enfants d'Arorangi, unis dans l'amour. Soyez diligents, soyez attentifs, soyez les imitateurs de Dieu comme ses enfants bien aimés!» Le vieillard s'assit; mais toute l'assemblée resta sous l'émotion profonde de ce récit.

NOUVELLES RÉCENTES.

Dernières nouvelles des Boers.

Il n'y a que quelques semaines, nous lisions dans une feuille publique que l'attitude que les Boers avaient prise contre le gouvernement anglais était plus que jamais menaçante. Un officier envoyé de la ville du Cap s'était présenté dans la ville principale des fermiers émigrés, à Pietermauritzbourg, pour s'informer de leurs intentions et leur faire connaître celles du gouverneur de la colonie. Les Boers ne voulant ni accepter les bases d'un traité, ni prendre les armes contre l'agent du gouvernement anglais, s'étaient retirés de la ville et n'y avaient laissé que leurs femmes. L'agent se rendit néanmoins dans la chambre du conseil comme pour y prononcer les paroles qu'il avait été chargé d'apporter aux colons émigrés; mais à peine eut-il ouvert la bouche que les femmes, seules présentes, poussèrent des cris, et firent entendre des plaintes qui obligèrent l'officier de se retirer, sans avoir pu même parler. En se retirant, il prit purement et simplement possession de Port-Natal au nom du gouvernement anglais, et aussitôt des troupes partirent de la colonie pour aller occuper le pays et mettre à la raison les Boers obstinés.

D'après ces nouvelles, il fallait s'attendre de la part

du gouvernement anglais à une attaque vive, de la part des Boers à une défense courageuse. Aujourd'hui néanmoins nous lisons dans une feuille anglaise, que le 7 août dernier, dans une Assemblée générale tenue à Pietermauritzbourg, les fermiers ont accepté les conditions qui leur ont été proposées, et reconnu la suprématie et l'autorité de sa majesté la reine d'Angleterre. La pacification du pays était, disait-on, un fait accompli.

Ce traité a-t-il eu lieu tel qu'on l'annonce? A-t-il été précédé de quelque combat? Stipule-t-il quelque chose en faveur des tribus indigènes? Assure-t-il l'indépendance des missionnaires et de leur œuvre? Il serait téméraire de répondre à ces questions avant d'avoir reçu de plus amples renseignements. Cependant nous bénissons Dieu pour cette lueur d'espoir.

Décision du gouvernement anglais au sujet de la prise des îles Sandwich par Lord Paulet.

Nos lecteurs se rappellent les détails de cette grande et criante injustice (1). Nous sommes heureux de leur annoncer qu'elle a été désapprouvée : les conseillers de la couronne ont promis de nouveau de respecter l'indépendance des îles Sandwich, moyennant réparation des offenses, si offenses il y a. Un amiral anglais avant même de connaître les intentions du gouvernement, avait tout réparé; il avait reconnu l'indépendance des îles, fait retirer le drapeau anglais, salué de vingt-un coups de canon le drapeau indigène, rendu au roi tout son pouvoir, au pays toute son indépendance.

---

(1) Voyez pages 303 et suivantes.

SOCIÉTÉ

DES

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

AFRIQUE MÉRIDIONALE.

Lettres de MM. Schrumpf et Maitin, datées de Béthulie, l'une le 25 mai, l'autre le 5 juin 1843.

Fondation de deux Stations nouvelles : Béthesda *et* Bérée.

Dans la dernière livraison de ce *Journal*, (1) nous avons promis quelques détails sur les deux nouveaux postes missionaires que la Société compte au Sud de l'Afrique : Nous accomplissons aujourd'hui notre promesse, en recommandant aux prières et aux sympathies des amis de la Société *Béthesda* et *Bérée*, que Dieu veuille rendre l'un un lieu de guérison spirituelle, l'autre un lieu d'instruction salutaire. Les voilà donc arrivés et déjà à l'œuvre, ces missionaires demandés avec tant d'instance; les chrétiens qui ont concouru à leur départ par des offrandes généreuses autant qu'empressées verront avec un intérêt particulier quel vaste champ s'ouvre devant les ouvriers du Seigneur, et avec quels sentiments de foi et de reconnaissance ceux-ci commencent une œuvre dont on n'avait exagéré ni la nécessité ni l'urgence. M. Schrumpf s'exprime ainsi :

---

(1) Voyez pages 422 et suivantes.

Messieurs et très honorés frères en Jésus-Christ,

« J'espère que ma dernière lettre, écrite de Béthulie, sous la date du 4 janvier de cette année, vous sera parvenue. Elle vous aura fait connaître notre dessein d'aller visiter nos frères de Morija et de Bossiou pour chercher de concert avec eux des emplacements propres à la fondation des deux stations projetées. Aujourd'hui de retour à Béthulie pour assister aux séances de notre Conférence annuelle, je me sens heureux de pouvoir vous informer du résultat réjouissant de nos recherches.

Et d'abord je dois vous dire combien nos cœurs ont été réjouis à la vue de tout ce que le Seigneur a fait par le moyen de ses serviteurs à Bossiou et à Morija. On sent véritablement que c'est là l'œuvre de Dieu et non pas celle de l'homme. Des pécheurs y ont réellement passé de la mort à la vie, et glorifient leur Dieu Sauveur par la sainteté de leurs pensées, par la profondeur et la noblesse de leurs sentiments, de même que par la pureté de leur vie. Plusieurs de ces pauvres indigènes, autrefois adonnés à cette paresse, cette insouciance et cet égoïsme inconcevable où nous voyons encore aujourd'hui le grand nombre de leurs compatriotes, sont devenus des hommes actifs, des amis officieux, des frères remplis d'affection et de dévouement pour le Seigneur. — Nous n'avons pu que féliciter M. Arbousset des heureux fruits de son activité pastorale, en arrivant chez lui le 22 du mois de mars, accompagnés de notre excellent ami et frère M. Rolland, de Béerséba. Nous passâmes à Morija quelques heureuses journées, pendant lesquelles nous eûmes le grand plaisir de recevoir la visite de M. Casalis et de son beau-frère M. Dyke. La société de ces chers frères a été pour nous un véritable rafraichissement spirituel, et a répandu dans nos cœurs

de bien douces consolations. Le dimanche suivant, 26 mars, nous pûmes assister au service divin du matin, qui se tient dans une chapelle assez spacieuse et qui est bien fréquentée par les habitants de l'endroit et par ceux des lieux environnants. Ces derniers viennent presque tous décemment vêtus dans la maison de prière, pour y entendre le conseil de Dieu, qui leur est annoncé. Dans l'après-midi j'eus le bonheur de pouvoir moi-même élever ma voix dans le sanctuaire, pour parler de la part de l'Eternel à cet auditoire intéressant.

Le 28 nous quittâmes tous ensemble la station, pour nous rendre à Bossiou, et nous y arrivâmes le lendemain par un temps pluvieux qui rendit le passage des bas fonds fort difficile. Bossiou est sans contredit la plus charmante de nos stations sous le rapport de la civilisation. En approchant l'on voit sur une petite hauteur la maison missionnaire, dont les murs blanchis forment un agréable contraste avec la couleur noire des montagnes, qui semblables à des géants se dressent du fond et des deux côtés de la vallée environnante. A quelques pas de là on remarque la petite église bâtie en forme de croix, des mains de son propre pasteur. Plus loin des cabanes, et même quelques moissons régulières appartenant aux natifs, attirent l'attention, et au fond de la vallée des champs fertiles couverts d'une riche moisson de blé cafre charme la vue. Mais ce qui vous plait plus que tout cela, c'est ce petit peuple à la face ouverte qui arrive, qui vous serre cordialement la main, qui enfin se réunit avec un profond recueillement dans son église, pour entendre la bonne Nouvelle que vous venez lui annoncer. A coté d'un vieux guerrier à la mine grave comme notre Josué, vous voyez un Abraham d'un air toujours souriant, et un Moïse, dont les traits caractéristiques trahissent déjà à eux seuls le profond sérieux

chrétien de son cœur. Aussi en entendant parler ces hommes, en les voyant agir, vous vous dites à vous-même, qu'au moins en lisant les rapports missionaires en Europe vous ne vous êtes pas fait d'illusions sur la puissance de cette grâce divine qui opère véritablement de grandes choses dans tous les lieux du monde.

Le lendemain de notre arrivée à Thaba-Bossiou nous eûmes une audience dans toutes les formes, de Moshesh, le chef si connu des Bassoutos. Je ne m'étendrai pas sur l'établissement que cet homme extraordinaire occupe au haut de la montagne noire. Je ne vous parlerai pas non plus de sa famille, de ses connaissances, de sa vie publique et privée. Frère Casalis vous a déjà assez fait connaître son caractère et ses occupations. Je ne vous entretiendrai donc que du résultat de l'entrevue que nous eûmes avec lui. Nous étions venus solliciter son consentement à ce que nous nous établissions parmi son peuple pour lui prêcher l'Evangile de grâce. Il répondit, avec une grande effusion de cœur et de paroles, qu'il ne voyait de prosperité et de salut pour son pays que dans la paix et le bon ordre que l'Evangile des chrétiens seul sait établir et consolider; que par conséquent il voyait avec joie deux nouveaux messagers de paix se joindre à ceux qui déjà avaient gagné toute son estime et toute sa confiance; qu'il ferait tout pour nous préparer un bon accueil auprès de ses sujets, et qu'enfin il viendrait lui-même en personne avec nous pour nous aider à nous fixer sur le choix des lieux. Le chef accomplit fidèlement sa promesse; car quelques jours après, le 2 avril, nous eûmes le plaisir de le voir se joindre à nous pour parcourir les environs de Thaba-Bossiou. Nous eûmes ce jour-là plusieurs prédications dans les villages voisins, et le chef avait soin d'ajouter toujours à la fin du service quelques paroles d'exhorta-

tion pour engager ses sujets à bien écouter la Parole de vie et à la mettre en pratique. Avant de nous séparer les uns des autres, après bien des recherches et des consultations, le choix d'une station tomba sur Sécatabata, endroit qui est situé à trois heures à cheval à la fois de Bossiou et de Mékuatling, au milieu d'une assez grande population, et qui offre plusieurs avantages, comme celui de lier deux de nos stations missionnaires, le voisinage du Calédon, plusieurs petites fontaines, et d'excellents paturages.

Après être rentrés le 6 avril à Bossiou, nous en repartîmes le samedi 8 pour atteindre Morija, où les frères Rolland et Arbousset nous avaient précédés, et où nous arrivâmes nous-mêmes tout percés jusqu'aux os par une pluie battante qui nous avait atteints en route. Le dimanche matin nous reprîmes nos courses évangéliques en nous dirigeant du coté de l'Orange, sur les frontières de la Cafrerie. Les villages des chefs Mogoeli et Bosguli furent visités ; le premier est devenu fameux par la part qu'il a prise au meurtre d'une malheureuse victime massacrée sur la montagne même de Moshesh ; il écouta assez attentivement la prédication de M. Rolland avec quelques-uns de ses gens : le second refusa de ressembler son peuple. Reçus ainsi amicalement par les uns, et nous voyant repoussés par d'autres, nous arrivâmes le jour suivant vers le soir à l'endroit qui déjà depuis longtemps avait attiré les yeux des frères, comme le plus important et le plus propre à recevoir un missionnaire. C'est une vallée assez étendue, entourée partout de hautes montagnes, dont la vue pittoresque rappelle un peu les beautés de la Suisse. Cette vallée est arrosée d'un joli petit ruisseau bruyant, qu'on pourra facilement faire sortir de son lit pour fertiliser par ses eaux toute la campagne environnante. De plus une magnifique source prend nais-

sance au pied de l'une des montagnes voisines, et traverse la petite plaine jusqu'à ce que ses eaux se confondent avec celles du ruisseau qui lui-même va se jeter dans l'Orange, à une petite lieue de distance. Juste au milieu de ce circuit formé par la nature, et qui peut avoir trois lieues de tour, s'elève une colline rapide couronnée de formidables rochers, qu'une petite tribu, autrefois la maîtresse du pays des Bassoutos, a choisi pour son habitation. Son chef, appelé *Morosi*, jadis ennemi, maintenant ami et admirateur de Moshesh, y gouverne soixante-trois familles, ainsi que les habitants de quatre à cinq villages qui se trouvent dans les alentours. Cet homme, non moins prudent, courageux, et poli que Moshesh, a été placé là par ce dernier, pour garder la frontière et la défendre contre les invasions des peuples barbares de la Cafrerie. Depuis quatre ans à peu près, il a fait connaître à nos missionnaires à plusieurs reprises son désir de voir un *Moruti* s'établir auprès de lui. Un de ses frères vient d'être baptisé à Morija, et son people semble disposé à rejeter ses anciennes habitudes grossières et païennes pour les échanger contre les mœurs plus douces qu'enseigne le christianisme. Cet endroit offre en outre des moyens de subsistance pour une station très peuplée, et a l'avantage d'être situé au milieu d'une immense population, qui depuis quelques années a excité une vive sympathie chez nos frères.

Ce champ de travail est vaste et magnifique, la porte y est ouverte, mais l'œuvre y est encore à faire toute entière. Elle ne sera faite qu'après bien des sacrifices et un deploiement tout particulier de zèle; le missionnaire devra y dépenser toutes les forces de son esprit et de son corps. Il est appelé à travailler tout seul, séparé de tout le monde, à l'œuvre que le Seigneur lui aura confiée. Il aura peut-être à résister aux hordes qui se trouvent dans le

voisinage, et qui de tous les temps ont porté la destruction et le carnage dans ces contrées. Il devra aussi repousser les tentatives des émigrants hollandais, qui dernièrement encore ont fait mine de vouloir s'emparer de cet emplacement.

Cet endroit, tel que je viens de vous le décrire, avec les espérances qui s'y rattachent pour l'avenir et les travaux qu'il exige dès à present, a attiré toutes les pensées de mon esprit et gagné toutes les affections de mon cœur. Aussi, comme les frères de la Conférence m'ont fait l'honneur de me confirmer dans mes vues, je me propose d'aller m'y établir de suite. J'irai au nom du Seigneur, qui pourvoira à toutes choses; je mettrai la main à l'œuvre, le cœur rempli de joie et de courage. Je me bâtirai de mes propres mains une petite maison temporaire, et comme la langue hollandaise est connue et comprise par la plupart des habitants de cette vallée, j'espère pouvoir immédiatement commencer les travaux du ministère, en prêchant dans cette langue avec ou sans interprête. Oh! qu'il sera béni pour moi le jour où je pourrai poser la première pierre de cet édifice spirituel, que je me sens appelé à élever à l'Eternel. Je me trouve étranger et solitaire partout, même au milieu de nos frères mes collégues, et dans le sein de leurs aimables familles. La vue des lieux où je dois me fixer au nom du Seigneur rendra seule ma joie parfaite. Que le Seigneur nous donne à moi et à ma chère épouse, qui brule du même désir que moi, de voir bientôt arriver cette heure bénie, et que par la suite des temps, elle devienne aussi un sujet d'actions de grâce et de bénédictions pour plusieurs pécheurs de ces contrées! Amen.

Priez pour nous, chers et bien-aimés frères, soutenez-nous par vos encouragements chrétiens; consolez-nous par l'expression de votre sympathie fraternelle; fortifiez

et réjouissez nos cœurs par vos communications, que nous attendons avec impatience. Nous avons bien besoin de ces rafraîchissements spirituels au milieu du désert où nous nous trouvons, et sous le poids du faix que nous portons. Probablement la prochaine lettre que je vous adresserai sera datée de ma nouvelle station, qui est située à une distance d'environ vingt lieues S.S.O. de Morija, et à laquelle nous avons décidé de donner le nom de Béthesda.

Je demeure avec un profond respect, Messieurs, votre très-affectionné frère en Christ.

H. SCHRUMPF.

M. Maitin écrit aussi de Béthulie :

« Ce n'est que depuis deux jours que je puis définitivement fixer mes regards sur Sécatabata, comme étant le champ que le Maître de la moisson m'appelle à défricher, planter et arroser. Et à cet égard, s'il m'est permis d'exprimer le sentiment de gratitude que j'éprouve, je ne puis que m'écrier : « Que te rendrai-je, ô mon Dieu! pour la nouvelle faveur que tu viens de m'accorder? Voici, ma vie est entre tes mains ; aussi long-temps que tu me la conserveras, je m'efforcerai de l'employer uniquement à ton saint service. Couronne tes dons, Seigneur, en bénissant les travaux de ton faible serviteur ; accorde lui la joie de voir le ministère que tu lui as confié devenir un moyen de salut pour un grand nombre de ces pauvres païens, qu'il va adopter comme ses enfans, et dont il désire devenir véritablement le père spirituel.

.... Le jour enfin arriva où, selon notre désir, nous pûmes nous remettre en route pour le pays de Moshesh. Je n'ai pas besoin de vous dire quel accueil fraternel nous firent nos chers frères missionnaires dans leurs stations respectives. Je ne pourrais assez vous exprimer

combien nous avons été encouragés en voyant les victoires que l'Évangile a remportées sur ces lieux qui, pendant des siècles, ont été couverts des plus épaisses ténèbres spirituelles. Oh! si les chrétiens de France pouvaient contempler de leurs yeux ce que le Seigneur a fait par le moyen des missionaires qu'ils ont envoyés dans ce pays, quelles actions de grâces ne feraient-ils pas monter devant le trône de leur Père céleste, et quel saint zèle ne s'emparerait pas de leur cœur à la vue d'une œuvre si visiblement bénie de Dieu! Quel sujet de joie, en effet, Messieurs et très-honorés frères, toutes nos stations prospèrent; chaque année l'Église de Christ y reçoit dans son sein un grand nombre de fidèles, qui, il n'y a que quelque temps, étaient entièrement sauvages, et de grandes portes encore restent ouvertes à l'Évangile. Si les fermiers hollandais nous laissent la paix, nous avons la plus belle perspective de pouvoir faire du bien à ce pauvre peuple. J'en juge, non par ce que j'ai vu sur les endroits encore païens que nous avons visités, mais par ce que le Seigneur a déjà fait sur toutes nos stations. Quel contraste, en effet, si l'on compare les mœurs des habitants de l'une ou l'autre des stations avec celles de ces pauvres sauvages que nous avons visités de l'autre côté de Thaba-Bossiou! Mais eux aussi peuvent devenir des agneaux du Seigneur. L'Évangile leur sera annoncé et les rendra d'heureux captifs de Jésus.

Je suis heureux, Messieurs, de vous annoncer que c'est dans cette contrée que je vais immédiatement poser, au nom du Seigneur, les fondements d'une station missionnaire. Encore, à cet égard, nous avons eu sujet de bénir le Seigneur. Les deux endroits où les frères ont désiré que nous nous fixions, promettent beaucoup l'un et l'autre. Cependant il s'est rencontré que M. Schrumpf désirait se rendre dans la contrée des Maputsing, tandis que de mon

côté j'étais très satisfait de Sécatabata; de sorte que nos vœux ont été satisfaits. J'ai déjà eu le plaisir d'adresser un petit discours, interprété par M. Arbousset, aux habitants de ma station. Oh! puissent-ils être bien disposés à écouter la parole de réconciliation qui leur sera annoncée, et la recevoir avec une grande promptitude! C'est le vœu que j'ai formé en donnant à cet endroit le nom de *Bérée*. Dieu veuille l'avoir entendu favorablement! J'espère que dans peu de temps j'aurai le plaisir de vous communiquer de nouveaux détails. Je me rends à Colesberg, pour faire quelques provisions, acheter des planches et quelques autres objets nécessaires pour la construction d'une petite maison. La Conférence ne pouvant pas disposer d'un frère aide-missionnaire en ma faveur, M. Casalis s'est généreusement offert à venir, quand il lui sera possible, m'aider dans mes travaux. Quel bonheur pour moi, et ma station, d'être auprès d'un si excellent frère!

Vous le voyez, Messieurs et chers Directeurs, je n'ai que des sujets d'actions de grâces envers Dieu; aussi est-ce avec le cœur plein de joie que je vais mettre la main à l'œuvre. Dans peu de temps j'espère être capable de prêcher l'Évangile dans la langue des Bassoutos. M. Casalis m'est d'un grand secours dans l'étude de cette langue. Quand aurai-je la joie de vous annoncer que des âmes ont été amenées à la connaissance du salut par mon ministère? Dieu le sait; travaillons avec foi et il bénira nos travaux.

Votre bien dévoué serviteur,

J. MAITIN.

STATION DE FRIEDAU.—Extraits de deux Lettres de M. Pfrimmer.

Retour de Béerséba à Friedau.—Débordement de la rivière Vaal. — Rencontre d'une lionne dans le désert.—Etat de la station.

Des circonstances particulières avaient fait un devoir à M. Pfrimmer de se rendre à la station de Béerséba. Son retour à Friedau ne fut ni aussi facile ni aussi prompt qu'il l'avait espéré. Dans une lettre écrite à l'un de ses amis à Paris, et portant la date du 12 avril 1843, M. Pfrimmer donne à ce sujet quelques détails que nous communiquons à nos lecteurs, parce qu'ils font bien comprendre ce qu'est la vie missionnaire au sud de l'Afrique:

« Le 7 février, je quittai Béerséba avec frère Daumas; le 11, nous fûmes à Mékuatling. M. Daumas avait reçu la nouvelle cloche dont vous avez eu la bonté de doter cette station; il me céda la sienne, que j'emportai avec moi et qui fait déjà son office à Friedau.

Les pluies étaient fréquentes et abondantes; elles me firent craindre que le passage des rivières n'offrît des difficultés. Vet-Rivier, Sand-Rivier et Walsch-Rivier se trouvèrent encore guéables, mais le redoutable Vaal arrêta mes pas précipités. J'avais déjà fait mes provisions de moutons pour cette année; j'eus le malheur d'en perdre dix pendant une seule nuit; ils se dispersèrent et nous ne pûmes plus les retrouver.

J'arrivai au Vaal le 24 février. Le pays était couvert d'une herbe haute et touffue, et tout présentait le plus agréable aspect de végétation. Les pluies qui tombaient encore le long de Elans-Rivier et dans les Blauwe Bergen, avaient élevé les eaux de la rivière à une hauteur peu commune. La vue de ce torrent impétueux m'alarma

beaucoup. Bien que très pressé de passer, je dus patienter longtemps. Chaque jour j'entrais dans la rivière pour voir s'il me serait possible de la traverser à la nage. Cependant la force du torrent commandait la prudence. Dix longues journées furent consumées dans l'attente, et ce ne fut que le 7 mars, et par l'essai d'un nouveau moyen, que je réussis à traverser la rivière.

J'avais déjà fait un essai infructueux avec des troncs d'arbre qui devaient me servir de radeau, quand l'idée me vint d'essayer de me faire traîner par des bœufs. Le 7, dès le matin, nous en attelâmes trois paires; je les chassai dans l'eau, en tenant de mes deux mains le bout d'un bois qu'ils traînaient après eux. Je les faisais avancer vers l'autre bord à force de cris. Quand l'eau était trop profonde pour me permettre de me tenir debout, je me laissais traîner et me tenais ainsi au-dessus du torrent qui n'était pas mal fort. Avec le secours de Dieu, mon essai réussit, et je gagnai sain et sauf la rive opposée, où je rendis grâce à Dieu pour sa protection.

J'avais pris la précaution de placer mon linge sur la tête de l'un des bœufs, mais malgré cela tout fut mouillé; je dus commencer une marche d'une longue journée avec des habillements et du linge d'où l'eau découlait à chaque pas que je faisais. Muni d'un petit paquet de linge et d'un morceau de viande, je me mis en route vers la maison, suivi de deux chiens. Après trois heures de marche, je m'arrêtai près d'un buisson, allumai du feu et fis rôtir une partie de ma viande, qui, avec un gobelet d'eau, composa mon dîner. Après le repas, je continuai mon chemin; je n'avais marché que dix minutes, lorsque, tout-à-coup, les chiens commencent à aboyer, s'arrêtent, et sautent sur un buisson à quatre pas de moi. Ils renouvellent leur attaque pendant que je m'arrête, et, à ma surprise, je vois sortir du buisson une énorme lionne, qui s'éloigne à pas

lents et en rugissant. Pour mon bonheur, les chiens la poursuivirent aussitôt qu'elle parut, et ainsi l'éloignèrent de moi. Oh! que mon cœur brûlait de reconnaissance envers le Dieu fort, qui venait de me sauver d'un danger si imminent! Je n'avais avec moi aucune arme pour me défendre, et quand même j'aurais pris un fusil en partant, l'eau de la rivière l'aurait rendu inutile.

Je continuai à marcher jusque vers le soir sans autre rencontre. Peu de temps avant le coucher du soleil, j'atteignis la forêt, et la nuit me surprit à deux lieues de la station. Le fourré où je me trouvais était assez épais, et je savais par expérience ce que j'avais à craindre. Je m'arrêtai donc après que le soleil eût terminé sa course, comptant passer la nuit à côté d'un bon feu. Après que je me fus procuré un peu d'eau, j'allumai mon feu. Mon bivouac fut paisible. La lune, qui allait entrer dans son premier quartier, brillait d'un éclat admirable, ainsi que la magnifique comète qu'elle avait à sa droite; un vent frais sifflait à travers les branches des arbres placés autour de moi; un beau ciel étoilé promettait une belle journée pour le lendemain, et annonçait la puissance et la gloire du Créateur. Vers minuit, je me reposai un moment; mais je fus bientôt éveillé par le vent qui augmentait. Les nuages s'amoncelèrent, et les coups de tonnerre se firent entendre. Des éclairs continus sillonnaient l'air dans tous les sens, et les montagnes voisines répondaient par leurs échos au bruit de l'orage. Des nuages épais semblaient annoncer de la pluie; il n'en tomba pas heureusement, du moins avant mon arrivée à la station, qui eut lieu de très bonne heure le lendemain matin. »

Dans une lettre adressée au Comité, et écrite le 2 avril, M. Pfrimmer, parlant de l'état de la station, s'exprime comme suit:

« Au mois d'octobre dernier, et plus encore en novembre et en décembre, notre fontaine s'était affaiblie à un degré alarmant, et je croyais qu'il deviendrait urgent d'abandonner la station. Nous fîmes en conséquence des recherches dans les environs, mais toutes les sources connues sont inférieures à la nôtre, quoique, sous d'autres rapports, elles offrent de grands avantages. Matloari, l'ancienne station wesleyenne parmi les Barolong, éloignée de Friedau de six lieues seulement, avait attiré notre attention. Elle a de grands avantages et la situation la plus agréable, mais elle a aussi l'inconvénient de se trouver entièrement dépourvue d'eau pendant l'hiver et le printemps. Depuis le mois passé, notre source a repris son ancienne force et coule avec surabondance. Les Koranas, ainsi que les Béchuanas, refusent d'aller chercher un autre lieu d'habitation, malgré leurs plaintes antérieures sur l'infériorité des pâturages de Friedau. D'ailleurs, il faut convenir que la situation de notre station est heureuse, et de plus, l'endroit est soustrait aux troubles. Les Boers sont assez éloignés pour que nous n'ayons pas à les redouter ; outre que leur masse se porte plus au sud-est, où des sources abondantes et des pâturages abondants les invitent à s'établir. Même le voisinage lointain des Boers nous a épargné plus d'un *Commando* dont nos Koranas ont été menacés. Les troubles qui agitent depuis près d'un an les Béchuanas et les Koranas des pays de Mahura et des environs ne nous affectent pas ; plusieurs indigènes, moins portés aux guerres que les autres, ont envoyé dire à Mosheu, que s'ils n'ont rien à craindre des fermiers, ils désirent s'établir auprès de lui. Il est probable que la population de notre station sera bientôt augmentée.

Le Seigneur nous a évidemment favorisés sous bien des rapports, et si nous avons eu à déplorer des pertes considérables en bétail par suite des attaques des lions,

qui viennent encore de tuer une vache et un de nos bœufs, nous n'avons pas moins à nous réjouir de beaucoup de faveurs. Pas un seul cas de mort ou de maladie grave ne s'est présenté ici depuis deux ans, et tous ceux qui déploient quelque activité voient leurs efforts couronnés de succès. La sécheresse a été extrême et très prolongée cette année, mais malgré cela, les champs des natifs promettent une riche moisson de maïs, de blé cafre, de haricots, de citrouilles, etc., etc.

J'ai repris les travaux interrompus depuis le mois d'août, et dans ce moment je m'occupe à faire enclore l'emplacement d'une maison que je dois bâtir. Sans cette précaution d'enfermer tout avant de commencer à travailler, toute peine est perdue, car le bétail détruit pendant la nuit ce que l'on a fait pendant le jour. Le bois d'épine n'est pas aussi durable ici qu'il l'est à Motito. Coupé même dans la bonne saison, il se trouve, au bout d'un an, tout mangé par les vers, et il devient dangereux de vivre sous un toit semblable. Deux ans suffisent pour faire tout tomber en poussière, et ce que nous avons construit l'année dernière, subsiste à peine. Pour obvier à cet inconvénient, j'ai résolu d'aller le mois prochain couper, sur les bords du Vaal, des saules, qui sont infiniment supérieurs, et le meilleur bois de charpente de cette contrée. Notre chapelle, qui dès le commencement a été trop petite, doit aussi être remplacée par un bâtiment plus grand et plus solide.

Sous le rapport spirituel, la station présente un aspect encourageant. Le Seigneur est vraiment bon et nous bénit au-delà de nos espérances. Outre les services réguliers du dimanche, et le service mensuel en faveur de l'œuvre des missions, j'ai établi un service du jeudi soir, où j'ai commencé à expliquer l'histoire de la création, et où j'espère exposer avec le temps toute celle de l'Ancien-Testa-

ment. Mes auditeurs sont assidus, attentifs et pleins de respect pour la parole de Dieu, que, généralement, ils comprennent sainement. Le Saint-Esprit déploie son in-influence dans plusieurs âmes qui pleurent leurs péchés. Le temps est venu, je crois, d'ouvrir un cours d'instruction religieuse, qui sera une catéchisation préparatoire au baptême. Mes écoliers ne me réjouissent pas moins par leurs progrès dans l'écriture; je pourrais donner des preuves qu'il se trouve quelques belles mains parmi eux. Le reste des enfants épellent et apprennent à lire avec beaucoup d'ardeur.

En me recommandant à vos prières, je demeure, avec un profond respect, etc.,

J. A. PFRIMMER.

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

NOTASIE, OU GRAND ARCHIPEL D'ASIE.

Missions hollandaises dans les Moluques et dans les îles de la Sonde. — Ecoles et distributions de livres à Java. — Traduction de la Bible à Sumatra. — Mission parmi les Dayaks de Bornéo.

On connaît la position de ces nombreuses îles, dont quelques-unes sont aussi grandes, plus grandes même, que quelques-uns des principaux états d'Europe. Moins peuplées, elles sont plus riches sous beaucoup de rapports. Une végétation vigoureuse, des bois très précieux, un sol fertile, un aspect enchanteur, des mines sans nombre, des productions abondantes, les rendent très utiles pour la vieille Europe, qui leur demande beaucoup

plus qu'elle ne leur donne. C'est de ces îles que nous viennent ces épices piquantes qui relèvent le goût de nos festins, et semblent plutôt multiplier que satisfaire nos besoins. Non pas que dans ces pays la nature n'ait que des charmes, la terre n'offre que des richesses. Le climat est pénible et souvent meurtrier. De nombreux volcans éteints, ou allumés encore, attestent les déchirures profondes de ce sol brûlant. Le tigre aux instincts féroces, le serpent aux replis tortueux, le crocodile à la gueule béante, se promènent dans de vieilles et épaisses forêts, ou se tiennent au bord des fleuves, et effraient le voyageur, qui, mordu ou piqué, languit et expire ; ou bien une énorme fourmi vous blesse et vous fait pousser un cri comme si un glaive vous avait percé ; ou bien un lézard se glisse dans votre maison et vous passe sur le corps : les braver est téméraire ; les éviter est impossible. Telle est la nature : admirable, mais dangereuse ; tel le pays, enrichissant sans doute, mais tuant aussi.

Pour un missionnaire qui n'a à sa portée, ni un médecin pour le soigner dans la maladie, ni des serviteurs pour le défendre dans le danger, ces sujets de crainte sont bien sérieux ; mais ce sont les moindres. L'homme qui devrait toujours être le roi de la nature, en est souvent la honte par sa dégradation, et le fléau par sa cruauté. Trois populations différentes habitent la Notasie : l'une est civilisée, l'autre est sauvage ; la troisième tient le milieu. Ce sont d'abord les actifs et industrieux Chinois, principalement répandus dans l'île de Java et l'île Bornéo : colons attirés par le commerce, ils ne tiennent pas, à proprement parler, au sol, qui ne leur appartient pas. Ce sont ensuite les peuples indigènes que l'on croit les premiers habitants du pays, ou un mélange de différentes races, et qui, très nombreux et très divers, prennent plusieurs noms, et s'appellent, par exemple, Battas à Sumatra, Dayaks à Bornéo, Harfours aux Molu-

ques. Ce sont enfin les Malais, autrefois maîtres de tout le pays, et très influents aujourd'hui encore. Autant de populations, autant de religions : l'avide et matériel Chinois adore Boudha, et tour à tour superstitieux et incrédule, ou bien se prosterne devant une foule d'idoles, ou bien ne croit aucun Dieu. Le peuple chinois est l'un de ceux qui ont le plus de cérémonies et le moins de foi. Le Malais est Mahométan, et c'est une honte pour l'Église chrétienne; il l'est, parce que les disciples du faux prophète ont devancé ceux de Jésus-Christ, et que le Coran a excité plus de dévouement que l'Évangile. On rapporte que l'un des chefs de la grande et belle île des Célèbes, envoya des messagers à Malacca pour dire aux Chrétiens et aux Mahométans que les premiers d'entre eux qui viendraient lui enseigner leur religion, le verraient l'embrasser avec tout son peuple. Les Mahométans partirent, et l'île se convertit au Coran. Les Chrétiens partirent bien aussi, plus tard, mais dans un autre but : la culture des épices, le commerce des esclaves, leur paraissaient bien autrement importants que le salut des âmes. Le Malais est libre dans sa religion ; éloigné de la Mecque, il s'est quelque peu relâché ; il n'observe pas toutes les cérémonies ; il se débarrasse des plus pénibles : ainsi, il boit du vin sans scrupule. Toutefois, il reste fidèle au prophète, et entreprend pour l'honorer le long et pénible voyage de la Ville Sainte. Soumis à son chef, et en respectant l'autorité, capable de lire et d'écrire, jadis littérateur et poète, riche encore de beaux ouvrages écrits dans une langue abondante et harmonieuse, il possède depuis longtemps les commencements de la civilisation ; mais sujet après avoir été maître, avili par le despotisme de ses sultans eux-mêmes, il semble perdre ces avantages plutôt que les accroître, et l'élan de son esprit se trouve arrêté comme celui de son cœur.

Les peuples primitifs ne sont pas même idolâtres; quelques-uns consultent, il est vrai, le vol des oiseaux, ou bien dépouillent de sa parure l'arbre des forêts, qui devient une idole sur la place même où il est né; mais, en général, l'on ne voit dans les solitudes de ces grandes îles, ni temples, ni dieux, ni prêtres. Il faudra tout créer, les noms et les choses, les habitudes et les besoins. C'est peut-être un avantage, car il n'y a pas de préventions; c'est peut-être un inconvénient, car il n'y a aucun point de départ; peu importe, si c'est un avantage, l'Évangile en profitera; si c'est un inconvénient, l'Évangile en triomphera; car il sait également satisfaire et créer les besoins.

S'il n'existe pas d'habitudes religieuses, il en existe d'autres, et elles sont bien tristes. S'agit-il des Battas de Sumatra? Ils ont tué, ils ont mangé peut-être, deux jeunes et intrépides missionnaires qui étaient allés les évangéliser (1). Ils ne sont pas cependant cruels, on les dit honnêtes, industrieux, hospitaliers, doux même; ils ont depuis longtemps un commencement d'instruction; ils connaissent l'écriture et la lecture; toutefois ils sont anthropophages! Anthropophages par devoir! Le crime leur paraît odieux, et c'est pour montrer l'horreur qu'il leur inspire, que, confondant la faute et le coupable, ils dévorent celui-ci sans pitié, et croient anéantir le mal en anéantissant celui qui le fait : instinct à la fois sublime et féroce.

Un vieillard se sent-il succomber sous le poids des années, il invite ses enfants à un festin horrible : il attend la saison où le sel et le poivre abondent, pour que les mets soient mieux assaisonnés; il monte alors sur un arbre, se suspend par les mains à une branche horisontale; ses enfants accourent auprès de lui;

(1) Voyez X[e] année, pages 122 et suivantes.

et pour obéir à un ordre suprême, ils secouent la branche en chantant ce chant lugubre : « Le temps est venu, le fruit est mûr, il faut qu'il tombe !! » Le vieillard se fatigue, ses membres cèdent, il tombe parmi ses enfants, qui achèvent de le tuer et le dévorent. Sans doute le père pense qu'il ne saurait avoir de plus noble sépulcre que les entrailles de ses enfants, et ses enfants pensent qu'ils ne pourraient rendre un plus grand honneur à leur père que de le porter dans leur sein. Ah ! que l'Évangile est nécessaire, non-seulement pour effrayer les consciences coupables, mais aussi pour éclairer les âmes étroites qui, voulant le bien, font le mal, et qui voulant être pures deviennent barbares.

S'agit-il des Dayaks ? Leur nom seul réveille l'effroi. Nous avons nous-mêmes signalé quelques-unes de leurs inhumaines coutumes; la plus horrible est aussi la plus fréquente. L'honneur parmi eux est fort bizarre. Vous êtes offensé, il vous faut tuer ou être tué; voilà l'honneur dans les pays chrétiens; c'est du sang. Deux Dayaks deviennent ennemis, ils cherchent à s'enlever la tête l'un à l'autre ; ils ne se tueraient pas s'ils pouvaient l'éviter ; mais, pour avoir la tête, il faut la séparer du tronc et la couper. L'honneur, parmi eux, c'est un crâne. Avez-vous beaucoup de crânes, vous êtes un grand homme ; jeune homme, apportez-vous un grand nombre de crânes à une jeune vierge, vous êtes sûr de lui plaire. Avez-vous des crânes d'enfants, de jeunes filles, présentez-les de préférence ; ce sont les plus agréables : le père n'a-t-il pas dû défendre son enfant, et le frère sa sœur, plus que sa propre vie ? Ces crânes sont donc plus honorables; car ils étaient les plus difficiles à enlever. Un chef vous accuse, montrez des crânes, ce sont vos meilleurs arguments; ils vous sauvent. Le Malais tente une dangereuse expédition; avide de gain, le Dayak se joint à lui et de-

mande pour sa part de butin des crânes. Un homme puissant meurt, bon nombre de crânes, fraîchement coupés, descendent avec lui dans la tombe, et attestent le respect dû à son nom. Le guerrier civilisé orne sa chambre de sa vaillante épée, souvent teinte de sang; le guerrier sauvage cache l'épée et montre les victimes ; ici ce sont les drapeaux, là ce sont les crânes qui sont les trophées.

S'agit-il des habitants des petites îles de la Sonde? Ils n'honorent pas Dieu, il est vrai, mais ils honorent le crocodile, ce cruel roi des fleuves. Les chefs tiennent à honneur de descendre de si haute race; le terrible amphibie est leur ancêtre vénéré. En montant sur le trône, un souverain lui offre respectueusement une offrande. Il dépose dans un certain lieu des mets dont l'animal est friand ; appelé par un certain bruit, celui-ci va avidement prendre sa nourriture. Cette offrande n'est pas la seule. Le même jour, une jeune vierge sert de pâture au redoutable chef des héritiers du trône; ornée de fleurs, couverte de ses plus beaux vêtements, la triste victime est conduite à l'endroit fatal : le monstre vient la saisir et l'entraîne frémissante sous les ondes, bientôt teintes de son sang.

Ces peuples sont-ils donc féroces par instinct? Il ne le paraît pas; les Battas le sont par superstition (1), les Dayaks par préjugé; ces derniers croient moins se venger que s'honorer en se procurant des crânes humains. Profondément étonnés de l'horreur que cette habitude inspirait, ils en ont demandé la raison, ils se sont montrés tout prêts à y renoncer, et ils ont répondu au reproche qu'on leur faisait, par une question, qui est bien un reproche aussi : « Si c'est une chose mauvaise que de couper les têtes, et si cela déplaît au grand Esprit, pourquoi les

(1) On se souvient qu'une méprise causa probablement la mort de Munson et Lyman, qui furent pris pour des ennemis.

blancs ne nous l'ont-ils pas dit plus tôt? il y a long-temps que nous nous en serions abstenus.» Ces horribles crimes sont l'égarement de la conscience et de l'esprit, plutôt que l'instinct de cœurs féroces, et peuvent être efficacement combattus.

Ce grand et magnifique pays appartient en grande partie à un peuple protestant, au peuple Hollandais: c'est un bien vaste et bien beau champ tout ouvert à l'activité des chrétiens des Provinces-unies. C'est la part que Dieu semble leur avoir assignée dans sa vigne, ils l'ont eux-mêmes compris. Dès le principe, le peuple Hollandais, missionnaire avant tous les autres, chercha à évangéliser les pays soumis à sa puissance; pendant la première moitié du dix-septième siècle, tandis que son pavillon se promenait fièrement sur les mers, et faisait la loi à l'autre bout du monde, de fidèles serviteurs de Dieu quittèrent le sol de la patrie, et allèrent porter le flambeau de la vérité parmi d'antiques ténèbres. Les Eglises naissaient par centaines, les âmes se convertissaient par milliers, on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, du zèle des missionnaires ou de l'empressement des natifs, qui, en peu de temps et dans le seul gouvernement d'Amboine (Moluques), par exemple, formèrent plus de cinquante Eglises. Mais bientôt ce grand et salutaire mouvement se ralentit; à la ferveur des troupeaux, au zèle des pasteurs succéda le relâchement, la tiédeur; distraites, effrayées par les grandes guerres du grand Roi et les commotions politiques qui ébranlèrent l'Europe, les Provinces-unies s'occupèrent moins des colonies et des Eglises qu'elles y avaient fondées. Le dix-huitième siècle arriva, ce siècle de dispute et de scepticisme, ce siècle dont on peut dire avec une égale raison tant de bien et tant de mal, que nous n'avons pas la prétention de juger ici, mais qui produisit un relâchement gé-

néral dans toutes les branches de l'activité chrétienne. L'époque actuelle s'est ouverte sous de meilleurs auspices ; l'esprit du Seigneur a soufflé de nouveau sur bien des Eglises dont il semblait s'être retiré. Celles-ci ont repris une vie nouvelle et ont fondé de grandes œuvres, qui sont en même temps la preuve et l'extension de leur foi. Les Eglises de la Hollande se sont ranimées aussi, et elles se sont souvenues de leur œuvre abandonnée. Elles l'ont reprise après un trop long repos. Elles ont donc renouvelé leur mission, et au lieu de travailler avec le gouvernement et par le gouvernement, jadis propagateur sincère, mais souvent maladroit, de l'Evangile, elles le répandent elles-mêmes par le moyen d'une Société qu'elles ont fondée, et que nos lecteurs aimeront connaître mieux qu'ils ne le font peut-être.

Cette Société fut fondée à Rotterdam, le 10 décembre 1891, à la suite d'un appel adressé aux chrétiens des Pays-bas par la Société des Missions de Londres, et porté en Hollande par le célèbre missionnaire Van der Kemp. Son but était de propager l'Evangile, principalement parmi les païens. Tout dernièrement, dans l'une de ses publications, la Société s'est positivement expliquée sur la nature des doctrines qu'elle désire répandre, et sur le caractère des hommes qu'elle désire employer ! « Ce n'est pas un christianisme de nom, mais un christianisme en esprit, et en vérité. Elle ne vise pas à avoir un grand nombre de néophytes pour s'en vanter, et pour dire que telle ou telle île est chrétienne. Elle ne veut pas seulement procurer aux païens les avantages de la civilisation ; elle se propose un but plus important, le salut des âmes. Elle est émue de compassion en voyant combien le péché les a dégradés, quels horribles crimes ils commettent sans honte, et elle désire que la grâce de Dieu, salutaire à tous les hommes, leur soit révélée, et que, renonçant à l'im-

piété et aux convoitises de la chair, ils vivent dans la tempérance, dans la justice et dans la piété.

« Elle n'approuve en aucune manière la coutume adoptée par quelques-uns des premiers missionnaires et conservée jusque dernièrement par quelques-uns de ses plus fidèles ouvriers : savoir, de baptiser des personnes qui n'ont reçu que peu d'instruction, qui n'ont donné aucune marque d'un changement réel, et qui néanmoins demandent le baptême. Elle recommande fortement l'usage contraire à tous ses ouvriers ; elle les exhorte à ne jamais s'en écarter, et à ne jamais accorder le nom honorable de chrétiens qu'à ceux qui avec l'apparence ont la réalité de la piété. Elle n'emploie que des ouvriers d'une piété décidée et ferme, et dévoués de cœur au Sauveur ; elle éprouve de profonds regrets toutes les fois que, trompée dans ses choix par les apparences, elle envoie des agents qui ne justifient pas sa confiance. »

Après ce christianisme formaliste qui a si longtemps régné dans les colonies hollandaises, voici donc un christianisme ferme, vivant, qui va remplacer le premier. La Société a reçu en 1840 environ 130,000 fr. Elle en a dépensé davantage. Plusieurs presses fonctionnent au milieu des îles, et envoient dans tous les sens des publications nombreuses. En 1839, 7,175 enfants étaient répandus dans une foule d'écoles où ils apprenaient à lire, à écrire et à chanter.

Quant aux stations proprement dites, elles sont semées dans les petites îles de la Sonde, dans les Célèbes et dans les Moluques. Arrivés sur les lieux, les missionnaires ont dû relever les ruines de leurs églises déchues depuis si longtemps. Ce n'était partout qu'un déplorable mélange de christianisme et de paganisme. Mais de grands mouvements eurent lieu au retour de l'Évangile et de ses ministres. On en jugera par quelques détails. L'un des pre-

miers missionnaires, Kam, sembla par un zèle infatigable vouloir réparer tout le temps perdu. Il visita les îles, réveilla les chrétiens, fonda des écoles, et fit en quelque sorte l'œuvre de plusieurs hommes et le travail de plusieurs vies. En 1816, il part d'Amboine et se rend dans l'île de Sarapua. Beaucoup de personnes l'attendent sur le rivage, en chantant des cantiques et en bénissant Dieu pour la visite de son serviteur. Kam annonce la parole de son maître : un grand nombre de païens la reçoivent. Revenu à Amboine, il manifeste le désir d'élever une chapelle pour l'usage particulier des esclaves ; les nouveaux convertis vont joyeusement d'eux-mêmes couper du bois dans la forêt et montrent une tendre charité à leurs frères. En 1817, le missionnaire visite la jolie et fertile île de Ternate, l'île plus vaste des Célèbes, d'autres lieux encore, il prêche, il exhorte, il réveille, il baptise ; il trouve partout attention, respect, cœurs contrits, pécheurs repentants. Dans une île un volcan venait d'abattre une chapelle ; « Nous en avons construit une autre,» dit le roi au missionnaire, « et je me réjouis que vous soyez venu instruire mon peuple.» En quelques heures une nombreuse assemblée s'est réunie ; le roi est là avec sa famille. Le missionnaire parle avec feu de l'amour de Dieu, et l'assemblée l'écoute avec une attention profonde. Ailleurs il est reçu encore comme un ange du ciel ; des multitudes se pressent autour de lui pour l'entendre. Autant que leurs sujets, les chefs se réjouissent de le voir ; partout tombent les idoles. La parole de Dieu est recherchée avec ardeur, et le missionnaire, qui ne peut satisfaire tous les vœux, la partage et donne à celui-ci un évangile et à celui-là une épître. Au nord des Célèbes, dans une petite île, il trouve un roi très pieux. Fatigué, épuisé par ces courses incessantes, cette rencontre lui est un rafraîchissement. Le chef l'édifie par sa piété ; il aime

passionnément la parole de Dieu; il la lit continuellement; l'amour divin remplit son âme. Il demande des explications sur le texte sacré, et à mesure qu'il les reçoit, il les consigne dans un petit livre. Maître devoué, il s'est occupé de ses esclaves; quelques-uns ont reçu ses paroles; il demande le baptême pour eux. Le missionnaire les examine, et satisfait de leur foi, leur administre ce saint sacrement devant une assemblée nombreuse, devant la reine et le bon et pieux roi, qui ne peut cacher son émotion, et qui revenu dans sa demeure, appelle les nouveaux fidèles, ses enfants dans la foi, et avec une expression touchante d'affection paternelle, leur dit ces simples paroles: « N'oubliez pas la promesse que vous venez de faire d'aimer votre Dieu et votre Sauveur de toute votre âme, et votre prochain comme vous-mêmes.» Un volcan menaçait la demeure du chef; le missionnaire lui demande s'il ne craignait pas un si mauvais voisin. « Pourquoi le craindrais-je,» répliqua-t-il aussitôt, « ne sais-je pas que le Seigneur notre Dieu qui a fait cette montagne est plus puissant que tout le feu qu'elle contient.»

Quelque temps après le missionnaire écrivait: « J'ai visité dernièrement un village au nord-ouest de l'île d'Amboine. Huit cents personnes de cet endroit ont déposé leurs idoles à mes pieds. Je leur ai proposé de renfermer le tout dans une grande caisse, de la charger de gros cailloux, et de jeter dans la mer caisse et dieux. L'avis ayant été goûté de tout le monde, les idoles furent aussitôt enlevées du village aux acclamations générales, portées sur un bateau et enfin jetées dans la mer. L'exécution finie, on se met à chanter les 4 premiers versets du Psaume 136.» En 1825, Kam arrive dans les îles Sermattes, habitées par les Malais. Le premier rajah réunit en plein air peuple et chefs, et propose un changement général de religion. Aussitôt grandes rumeurs: les uns

veulent, les autres ne veulent pas: les deux partis s'échauffent; le missionnaire élève la voix et fait entendre des paroles de conciliation; son âme surtout demande à Dieu que dans ce grand conflit entre les ténèbres et la lumière, la lumière n'ait pas le dessous. La discussion se prolonge, animée et ardente, jusqu'à minuit. Elle n'est pas finie encore ; mais un vieillard se lève, et pour son compte se déclare en faveur du christianisme. D'autres font de même ; bientôt le peuple en masse demande un instituteur; le missionnaire promet, se retire, et continue ému ses évangéliques voyages. La grande île de Céram secoue aussi les vestiges du paganisme, l'île voisine de Nusalout ouvre au voyageur chrétien ses temples et ses écoles: le missionnaire n'y trouve plus un seul païen. Il résume ainsi ce dernier voyage (1827 ou 1828): « J'ai donné la cène à plus de quatre mille six cents communiants; j'ai admis six cents nouveaux membres dans l'Église, et béni trois cent vingt-six mariages. Le nombre de ceux qui professent le christianisme dans les îles est de quarante-cinq à cinquante mille.»

Ce n'est pas dans les Moluques seulement que les missionnaires obtinrent dès le début de si beaux succès. Les rives fleuries de la riche et vaste Timor avaient les premières vu jadis les pieds des messagers de paix; elles avaient avec empressement reçu leurs paroles évangéliques ; mais hélas! que de temps n'avaient-elles pas eu pour les oublier. De nos jours, le missionnaire Le Brun a trouvé le pays retombé dans la superstition, mais il écrivit bientôt: « Je me mis courageusement à l'œuvre, j'annonçai Jésus, le seul chemin de salut, et visitai les habitants dans leurs maisons. Le Seigneur bénit mes faibles efforts, un grand nombre recoururent au sang de Christ qui purifie de tout péché et sanctifie le cœur. Ainsi

se formèrent sous l'influence de l'Esprit de Dieu des Églises puissantes, auxquelles se joignirent beaucoup de païens convertis, et qui finirent par compter jusqu'à trois mille membres.» L'esprit de Dieu soufflait donc sur ces ossements desséchés; c'était comme une résurrection d'entre les morts. Cependant belle comme elle l'est, cette œuvre a ses difficultés; tous les missionnaires ne racontent pas les mêmes succès; tous les indigènes n'ont pas, chrétiens, la même ferveur, ni, païens, la même docilité. Dans les îles voisines de Timor et dans cette île même, les missionnaires trouvent des âmes apathiques, des cœurs sensuels, des pécheurs obstinés et rebelles. Beaucoup de chrétiens sont peu dignes du nom qu'ils portent, les païens sont indifférents; les missionnaires ont besoin de beaucoup de foi et de patience. Mais enfin l'œuvre est recommencée, sur une plus grande échelle, quoique sans rapport avec les besoins, recommencée par des hommes qui ont avec l'ardeur du zèle la persévérance de la charité; Dieu bénira encore ce qu'il a déjà tant béni.

Nous nous étendrons peu sur les travaux des autres missionnaires de la Notasie; non qu'ils nous inspirent moins d'intérêt, mais ils sont plus connus, et nous en avons parlé plus souvent. Dans l'île de Java, à Batavia, se trouvent toujours M. et Mme Medhurst, qui, aidés d'une ou deux jeunes dames très pieuses, ont pu augmenter le nombre de leurs écoles. Les travaux de M. Medhurst sont comme par le passé: prédication, visites, distributions et traduction de livres chrétiens, et instructions de jeunes enfants dans les écoles. La pieuse collaboratrice de Mme Medhurst écrivait déjà en 1836! «Mon école va bien. J'ai dix-huit enfants d'origine chinoise et d'origine hollandaise. Je m'occupe aussi des orphelins autant que je le puis. Les missionnaires ont ici cinq écoles chinoises

sous leur direction: l'une d'elle appartient à la Société américaine; (1) elle se compose d'enfants de deux sexes ; une seconde est entretenue aux frais de la Société des Missions de Londres. La plupart des enfants se réunissent le dimanche dans notre Verandah, ou MM. Medhurst et Lockwood (2) les instruisent. La vue d'un si grand nombre de petits idolâtres recevant les éléments de ce qui peut seul les rendre sages à salut, rappelle vivement cette promesse de Dieu: *ma parole ne retournera pas à moi sans effet.* Que Dieu est bon de m'avoir associé à une telle œuvre!... Mon temps est entièrement employé, et tout ce que je puis souhaiter à ceux que j'aime, c'est une situation semblable à la mienne. M. Medhurst baptisera à deux heures un Chinois d'Amboine, que l'on croit sincèrement converti.... Je surveille trois écoles chinoises qui contiennent trente petites filles. Vous seriez réjouis de voir ces enfants idolâtres, lisant et écoutant les vérités divines, qui, fécondées selon la promesse de Dieu, par la rosée d'en haut, pourrait faire un jour porter à ces jeunes plantes, des fruits pour la vie éternelle. Souvent je suis près de fondre en larmes de ce que Dieu m'a rendue témoin de ses œuvres!... » Malheureusement la véritable population de l'île, la race malaise, est encore entièrement étrangère à l'Evangile, qu'elle ne connaît pas même : Citons pourtant un trait qui montre que les livres qu'on lui donne, ne restent pas toujours sans fruit. Mr. Bruckner, missionnaire baptiste à Samarang, écrit : « Je viens d'un village où j'avais appris que plusieurs natifs avaient été rendus attentifs à leur salut, par la lecture de quelques Traités. Le village, assez grand, renfermant plus de 170 familles, éloigné des côtes, est placé dans un

---

(1) Conseil américain.

(2) Missionnaire américain.

Rédacteurs.

endroit beau, fertile et environné d'un champ de riz et de beaucoup d'arbres. Une seule famille, ou à peu près, fait profession de servir le vrai Dieu. Ce sont environ vingt personnes qui, jeunes ou agées, ont formé une petite congrégation, et se réunissent pour prier Dieu, le soir avant de se coucher, et le matin avant de se livrer au travail. D'autres personnes s'étaient jointes à elles, mais elles les ont depuis abandonnées. Je ne pouvais voir cette pieuse famille sans un vif intérêt : c'étaient les premières âmes parmi les Malais qui se réclamaient du nom du Seigneur. Le chef de la famille avait été vingt-cinq ans prêtre du village. Absent de chez lui, il reçut il y a quatre à cinq ans un Traité qu'il a soigneusement conservé, et qu'il m'a montré ; c'est un Traité qui a été imprimé dans le Bengale, il y a douze ans. Cette lecture fit sur lui une impression si profonde, que mécontent de sa vie, il abandonne la charge de prêtre et toutes les cérémonies musulmanes. Il retrouve ceux qui lui avaient donné le Traité ; ils l'exhortèrent à se confier au Sauveur ; ils lui offrirent un Nouveau-Testament ; il le lut avec empressement, et crut à Jésus. Dès lors, actif dans sa famille et parmi ses voisins, il s'efforça de leur communiquer sa foi. Son zèle occasionna quelque rumeur dans le village. Les uns crurent, d'autres s'irritèrent ; à la colère succédèrent des menaces, qui ne se sont heureusement pas accomplies. Eu égard à leur isolement, je les trouvai assez éclairés. Quelques-uns ont appris par cœur des portions du petit catéchisme de Watts. Le chef de la famille paraissait affligé de ses péchés, mais il regardait à Christ ; tous dirent qu'ils aimaient Jésus-Christ, et qu'ils mourraient plutôt que de l'abandonner. Ils paraissaient attachés les uns aux autres, et bien différents des autres natifs, ils ne se livraient à aucune querelle, ni à aucune dispute. Je restai deux jours parmi eux. Assis autour de moi, ils m'interrogeaient pour

s'éclairer, ils me témoignèrent beaucoup d'affection. » Une famille entrée dans la voie du salut, et à qui il ne faut plus que de l'instruction, voilà l'effet d'un Traité, et il s'en distribue par milliers à Java.

Dans l'île de Sumatra, dans toute cette île qui, grande comme un grand pays d'Europe, renferme et plusieurs peuples et plusieurs royaumes, un seul missionnaire, qui y est à ses frais, y travaille avec un rare dévouement à la traduction des Saintes-Ecritures, qui est déjà avancée, grâce à Dieu (1).

Bornéo, plus grande encore, est moins délaissée; deux missionnaires américains viennent de fonder une station parmi les Dayaks; ils avaient pénétré dans l'intérieur, ils avaient été bien accueillis; mais l'œuvre est difficile. Se trouver au milieu de sauvages, manquer de vivres, ne connaître ni les hommes ni les lieux, élever de ses propres mains sa maison au milieu de la forêt, se voir entouré de grosses fourmis, de lézards, de serpents et d'animaux féroces, et ne pas savoir, ni si le message sera reçu, ni si le dévouement sera compris, ni si la vie sera respectée; ce sont là les commencements de toute mission parmi des peuples sauvages. Toutefois les missionnaires américains ont pour encouragement les heureux succès des missionnaires de la Société de Barmen. Nos lecteurs se rappellent que ce fut l'engagement pris, par l'un des Dayaks, de ne plus jamais rechercher des crânes, qui toucha les chrétiens de Barmen, et les encouragea à envoyer l'Évangile à des hommes qui semblaient n'avoir besoin que de lumière pour renoncer à leurs crimes. Les missionnaires furent fort bien reçus par les « coupeurs de têtes.» Ceux-ci tinrent fidèlement leur promesse. Les missionnaires n'entendent plus parler de ces horribles crimes, naguère si fré-

(1) M. Ward, missionnaire baptiste à Pedang, côte méridionale.

quents. La paix règne partout autour de leurs stations. La population semble à la veille d'un changement complet d'habitudes ; elle écoute avec attention la parole de Dieu, et témoigne toujours à ceux qui la lui annoncent, du respect et de l'attachement. Deux chefs de l'intérieur ont fait, avec leurs familles, chacun un long voyage : l'un de vingt-cinq jours, l'autre de trente, pour aller entendre l'Evangile dans l'une des stations. Il a fallu promettre un missionnaire à l'un ; il n'aurait pu quitter la station sans cela. Dans l'une des stations, une sorte de tambour se fait entendre le dimanche matin, le peuple accourt et remplit l'église, qu'il faudra bientôt agrandir. Les missionnaires sont au nombre de six, les stations au nombre de quatre ; plusieurs écoles de garçons et de filles ont été ouvertes et vont bien. Un missionnaire s'est rendu auprès des Dayaks, tout-à-fait sauvages, dans l'intérieur de l'île : il a été bien reçu, et il n'éprouve aucune crainte. On sait que dans ces immenses solitudes se trouve une population étrange et qui semble être au niveau de la brute. La mère ne connaît pas son enfant, non plus que le père ; ils s'accouplent au hasard dans les bois, sans affection et sans promesses, se séparent ensuite et abandonnent à lui-même, de très-bonne heure, le fruit de leur union passagère. Celui-ci est si sauvage, qu'il n'est pas possible, assure-t-on, de l'apprivoiser. Pris à la chasse, car les Dayaks chassent ces malheureuses créatures et les tirent ainsi que des oiseaux, et amené dans une hutte, jamais il ne s'habitue à y rester ; dès qu'il le peut, il reprend le chemin des forêts. Les Dayaks lui coupent un pied pour l'empêcher de fuir, et l'emploient ensuite comme rameur dans leurs barques. Ce peuple, peut-être le plus dégradé de tous, un missionnaire l'a aussi visité, pour essayer de lui faire connaître cet Evangile qui lui rendra sa dignité et son bonheur. Les missionnaires disent que lorsqu'un peuple sauvage a fait,

comme les Dayaks, aux Messagers du salut, un bon et affectueux accueil, rarement il a été privé des bénédictions du Seigneur; ils espèrent donc, et ils travaillent avec foi à une œuvre à peine commencée et néanmoins déjà accompagnée de vrais succès; ce sont : d'un côté, la cessation, au moins partielle, d'une affreuse coutume; de l'autre, la conversion de plusieurs pécheurs qui, introduits dans l'Eglise de Christ, réjouissent leurs pasteurs par une piété sincère et une vie dévouée. Prions pour ce peuple, plus digne de pitié que de blâme; prions pour ces missionnaires qui vont le chercher dans les forêts et s'efforcent de l'arracher au crime et à la misère.

VARIÉTÉS.

Idées religieuses et coutumes des Béchuanas.

Les Bassoutos appellent Mérimo, ou dieux, leurs ancêtres sans distinction, et leur attribuent, dans le séjour des liriti ou ombres, outre une puissance illimitée comme dieux, tant pour faire le bien que pour faire le mal, la même dignité qu'ils possédaient sur la terre, de sorte qu'il n'y a que les chefs distingués, qui ont bien mérité de la patrie et de leurs sujets, qui reçoivent les honneurs divins. Morimo (singulier de mérimo) désigne le premier homme, ou, selon la tradition, le grand seigneur créateur de leurs diverses tribus. Ils fixent la demeure de leur morimo dans la terre, d'où il a fait sortir tous les Béchuanas. Le lieu d'où ils sont sortis est un certain endroit marécageux, recouvert de roseaux. Chaque tribu se dispute la

prééminence de rang et d'ancienneté. Au sortir des roseaux, elles reçurent toutes pour armoiries un animal différent, et qui devait en même temps leur servir de dieu protecteur (1). Aujourd'hui même ces tribus tirent leur séboko, ou nom propre, de ces animaux. Ainsi les Makuéna, tribu de Moshesh, tirent leur nom de kuéna (crocodile). A Béerséba, nous avons des Bakoubou, de koubou (hippopotame), des Bataong, de taon (lion), des Batsuéneng, de tsuène (singe), etc. Je ne connais que la tribu des Barolongs qui reçurent les métaux pour devise, et sont par conséquent appelés Batsipi, de tsipi (fer). Il paraît que ces divers objets ont été adorés, du moins vénérés dans l'ancien temps par ces peuples. Leurs louanges sont consignées dans quelques-unes de leurs annales traditionnelles, par l'enthousiasme de leurs poètes, aussi bien que par quelques coutumes que la superstition nous a conservées. Un Mochouana ne tuera ni ne mangera jamais son séboko (la chose qu'il loue) ou l'animal que sa tribu a reçu pour armes ou marque propre. (Il est à remarquer que tous les animaux, tant carnassiers qu'autres, se mangent dans ce pays.) Si quelques-uns l'ont pu faire durant la famine, ils sont regardés comme des hérétiques dignes de la punition des dieux. De plus, si quelqu'un trouve mort dans les champs l'animal qui représente ses armes, il l'approche à reculons, lui ouvre le crâne, en prend la cervelle, et s'oint les yeux de cet onguent, dans la crainte de devenir aveugle s'il négligeait ce devoir. Souvent il en emporte un os en guise de relique, soit

---

(1) Ces animaux sont encore sacrés aujourd'hui parmi les Bassoutos. Leur bétail en porte la marque en signe de protection. Ils la mettent sur leurs boucliers, la gravent sur divers ustensiles de ménage, sur leurs manteaux de peaux, ou, ils jurent par ces animaux et conjurent par eux les Toutsela, mauvais esprit.

comme protection ou pour lui porter bonne chance. Cependant le mot de mérimo ne se prend aujourd'hui que pour les ancêtres. Quant au culte qu'ils leur rendaient, il n'était qu'occasionnel ; on le célébrait, par exemple, dans les funérailles, dans les temps de famine et pour apaiser les mânes d'un mort qui leur apparaissait. Aujourd'hui même, chez ceux qui ne possèdent point encore de missionnaire, lorsqu'une personne meurt, il y a toujours un sacrifice d'un ou de plusieurs bœufs, selon la dignité de la personne décédée. Ce sacrifice a pour but d'apaiser la colère des dieux, qui, dans leur courroux, leur ont enlevé un membre de la famille, et pourraient en enlever davantage. Il a aussi un but de purification pour les parents du mort et de ceux qui l'ont porté en terre. Ce sacrifice est accompagné de lamentations, de chants lugubres et de courses de bœufs (1). Les prêtres rasent en même la tête aux proches du mort. Ce sont aussi les prêtres ou lingaga qui leur servent encore de docteurs et de devins, qui égorgent la victime. La viande est mangée par les assistants. Quant à la panse, on l'ouvre, on crache dans son contenu, puis on le répand sur la fosse en disant : « O dieux, donnez-nous du repos ! »

Lorsqu'un homme de qualité ou un chef a vu en songe un de ses ancêtres, ou peut-être une de ses femmes décédée, qu'il en est effrayé, qu'il en devient malade, le bruit s'en répand de suite, et l'on répète partout : « Un tel a rêvé des ombres, nous allons tous mourir. » Alors l'on se rend en procession sur le lieu où le mort est en-

---

(1) Ces lamentations et ces chants lugubres n'ont généralement lieu que plusieurs jours après le décès, et c'est dit-on pour consoler les morts. Le principal objet de la course des bœufs est de fouler la terre sur le mort enterré presque toujours dans le kraal ; quand on les fait courir c'est qu'on finit par demander de la pluie, et alors tout le monde crie : poula, poula, (pluie).

terré, et l'on offre un sacrifice comme aux funérailles. En répandant le contenu de la panse sur le tombeau, le prêtre dit : « O dieux, laissez-nous dormir! Ne nous visitez plus. »

Au temps de la famine mentionnée plus haut, les cérémonies religieuses étaient plus fréquentes, parce que les besoins étaient plus grands. Les Bakaotas (les maigres, de kaota, je maigris) avaient creusé des fosses en quantité dans la plaine pour y prendre le gibier. Je faillis un jour me précipiter dans une de ces trappes, en voyageant à cheval dans les environs de Mosika. J'avais été détourné de ma course par une haie d'épines (acacia girafa) qui s'étendait à perte de vue, et qui n'offrait que d'étroits passages à des distances assez longues les unes des autres. Comme mon cheval se refusait à passer, je mis pied à terre pour examiner ce passage, et je vis que c'était une énorme fosse recouverte d'herbe sèche, soutenue par des pieux pointus fichés en terre d'une manière perpendiculaire, et destinés à enfiler le gibier qui vient à tomber dedans. Ces fosses sont évasées, très-étroites au fond, et peuvent contenir plusieurs pièces de gros gibier. Les Bakaota se rassemblaient souvent pour invoquer leurs ancêtres et les supplier d'amener le gibier dans leurs piéges. Mais hélas! quel culte! quelles prières! si l'on peut ainsi nommer des cérémonies toutes païennes, sans dévotion, où le cœur et l'âme immortelle n'entrent pour rien, où cette dernière est entièrement oubliée! C'étaient les bardes qui composaient ces prières dans une espèce de vers alexandrins qui se chantaient dans ces circonstances. Ces chants étaient accompagnés de lamentations et de danses religieuses qui commençaient le matin, duraient tout le jour, et se prolongeaient durant toute la nuit. Vous recevrez peut-être avec plaisir une ou deux de ces compositions; vous pourrez juger vous-même et de la prière et de la poésie.

	TRADUCTION LITTÉRALE.
Morimo o mocha rapela ea khalé.	O Dieu nouveau, prie les dieux anciens.
Ntaté ! ga u 'mponé ha ke otile.	O mon père ! ne vois-tu pas comme je suis maigre ?
Ki otilé ki li molala o thapo.	Je suis un squelette au cou allongé comme une corde,
Nka réki na lé beeng ka ba yualo ?	Dans cet état, puis-je dire que j'ai des maîtres !
Ka ré ki li nguana Morimo ka ota.	J'ai dit : Je suis la race des dieux, et je suis décharné !
'Mpé 'mpé : ra lapisa mabitla.	Exauce, exauce ! ils ne présentent plus que la faim, les sépulcres,
Mabitla a masia a lifalana.	Les sépulcres à piège et à bouche évasée.
Nguana ga o llé? oa batla linama.	Entends l'enfant qui pleure, il demande de la viande.
Namotu o gkonou ki sa 'ntlu a gué.	Est-ce que l'homme n'est plus digne des biens de sa maison ?
Matloli a linama Korokoro ntalopané.	Korokoro ne décelle plus que des gnous péris de faim (1).
Ramorungoané leküéküé.	Des gnous maigres à peau galeuse (pelée).
Lefatsi le bokoa ha mong lé bolaé.	Nous louons le Maître de la terre, qu'il nous tue du gibier.
Lé bokoa ka nguana mong lé.	Nous louons le Fils du Maître, qu'il remplisse nos pièges.
Lé bokoaki Tséoli a Moropané.	Vous êtes loués même par Tséoli, fille de Moropané (chef décédé dont la fille vivait encore).
Gago uélé kéré a cholang linama.	Le taureau des gnous ne fait plus remplir nos sépulcres.
Ga go uèlé pitsé a thola mafura.	Le couagga mâle n'y conduit plus toute la bande.
Litsèpé go sètsé go ré pché ! tuteng.	Hé !... voyez les chevreuils dans la plaine,
Tsa tlola, tsa tlala gotlégotlé nageng.	Ils sautent, ils bondissent. tout en est plein.
Eka nka e ya mpa e a setota.	Il semble que j'en pourrais remplir un ventre à glouton.
Ekanka e ya sébété le phio.	J'avalerais jusqu'au foie et aux rognons.

(1) Korokoro autonomase, pour corbeau.

Après ces chants et ces danses, les Makata se prosternaient devant leur dieu en disant : « O dieux, donnez-nous de la viande. » Espérant qu'ils étaient exaucés, ils se répandaient dans la plaine et allaient visiter leurs piéges. Souvent ils étaient déçus dans leur attente, et recommençaient leurs chants et leurs danses, en ajoutant : « Quel est le dieu qui dédaigne nos prières? serait-ce mon père ou ma mère? — Je suis un orphelin ; serait-ce Matlomi? O dieux nouveaux! priez les anciens. Intercédez pour nous auprès de Matlomi-Matsié! » Matlomi était un ancien chef de la tribu des Bakuénas, qui ramassait les veuves et les orphelins, et avait bien mérité de ses sujets. Il était considéré comme Dieu principal.

En voici un autre des Baptsépi ou Barolongs, beaucoup plus modeste, et dont la poésie lyrique est plus légère et mieux cadencée. C'est une prière du soir.

Polopolo tsé nclué ae!	Hé, le gibier noir.
Morimo Mochosac.	Dieu relevé des cieux,
Bonaü lo lungué.	A la jambe boiteuse.
Morimo borare.	Dieu de mes pères,
Ki létsé ki sa ya.	J'ai couché avec la faim,
Kiletsé letlala.	J'ai dormi sans manger.
Babangué ba yélé.	D'autres ont bien dîné,
Ba letsé ba khotsé.	Ont dormi rassasié.
Lé ha é lé Mosha.	Ne serait-ce qu'un putois,
Le sekumenyana.	Qu'un sauteur de rochers,
Nka étumela·	Je m'en réjouirais.
Kalala ka goä.	Je crie à plein gosier,
Kibitsa Morimo.	Je t'invoque, o mon Dieu.
Borara Mogolou.	Dieu de mes ancêtres,
Bosego bo e sé	Quand le jour fera place à la nuit,
Kichogé ki fivé.	Que je me lève exaucé.

Il semble ici que l'on chante Vulcain, présomption que l'on peut appuyer des faits suivants. D'abord le seboko, ou armes des Barolongs, est le fer, et sont appelés Batsipi, ceux qui chantent le fer, de tsipi fer. Ensuite leur dieu est

boiteux, son nom, Moshosac, signifie relevé. En troisième lieu, ils fixent la demeure de Mochosi dans une caverne de montagne, et, dans quelques vers, il est célébré comme présidant au-dessus des nues. Enfin, dans quelques vers qui semblent appartenir à un poëme épique, et dont je n'ai pu recueillir que l'invocation, Mochosi est invoqué sous l'image de la foudre, déifié et supplié d'assister le héros de la multitude de ses tonnerres pour terrasser l'ennemi qu'il va combattre. Tous ces attributs conviennent parfaitement à Vulcain.

On reconnaît chez les Béchuanas, comme dans la mythologie, des dieux supérieurs et inférieurs, des bons et des mauvais. Les Baharutsi appellent les inférieurs mérimo é mésésani (dieux minces ou petits) ; ils disent qu'ils ont été rejetés des grands dieux, et qu'ils viennent rôder sur la terre pour tourmenter les hommes, ce qui, après un malheur ou un rêve de spectres, a donné lieu à cette prière : « O grands dieux! précipitez ces dieux minces dans l'enfer. » Les Bassoutos les redoutent sous le nom de litoutséla (fantômes, ou, populairement parlant, les litoutséla sont des revenants). Les Liriti (ombres) s'entendent des bons et des mauvais esprits. Enfin, le logaga (citerne dans le roc) contient le nectar des dieux, dont il n'est pas permis à un mortel de boire impunément. Les bœufs sans cornes habitent la demeure des dieux. Les supérieurs ne mangent que ceux à couleur blanche, tandis que les noirs sont le partage des mauvais esprits.

Nous avons emprunté les détails qu'on vient de lire à la correspondance de M. S. Rolland, missionnaire français à Béerséba, au sud de l'Afrique.

LE PETIT MESSAGER
des Missions Evangeliques.

PUBLICATION SPÉCIALEMENT DESTINÉE A LA JEUNESSE.

Nous nous réjouissons de pouvoir annoncer à nos lecteurs que sous ce titre va paraître, à dater du 1er janvier 1844, un petit journal missionnaire dont le besoin était vivement senti. Nous avons plus d'une fois insisté sur le sérieux devoir d'intéresser l'enfance chrétienne à l'œuvre des missions ; plus d'une réponse a été faite à nos appels. Mais pour captiver les enfants, il faut les intéresser et les instruire ; il faut leur donner des détails tout particuliers, que ce *Journal* ne pouvait guère offrir sans sortir de la voie qu'il s'est tracée ; il faut les leur donner, non pas une fois en passant, mais régulièrement, et avec suite. De là, la nouvelle publication que nous annonçons, et qui, œuvre privée, distincte, indépendante de cette *Feuille*, ne répétera jamais les mêmes faits, mais sera néanmoins écrite dans le même esprit, pour le même but, vouée au bien de la même Société. Nous sommes persuadés que, si elle rencontre l'accueil qu'elle s'efforcera de mériter, elle fera un bien véritable aux enfants, en ouvrant leurs jeunes cœurs aux sentiments tendres et chrétiens ; aux familles, en maintenant en leur sein les habitudes de la piété et la tradition du zèle ; à la Société, en lui gagnant des appuis qui multiplieront d'abord ceux qui existent, et les remplaceront ensuite.

Le prix de l'abonnement est, comme on sait, de 2 fr. par an, et doit être envoyé, soit chez M. Delay, n. 2, rue Tronchet, soit à la Maison des Missions, n. 7, rue de Berlin.

Imprimerie de J. Smith.

TABLE DES MATIÈRES.

SOCIÉTÉ DES MISSIONS ÉVANGÉLIQUES DE PARIS.

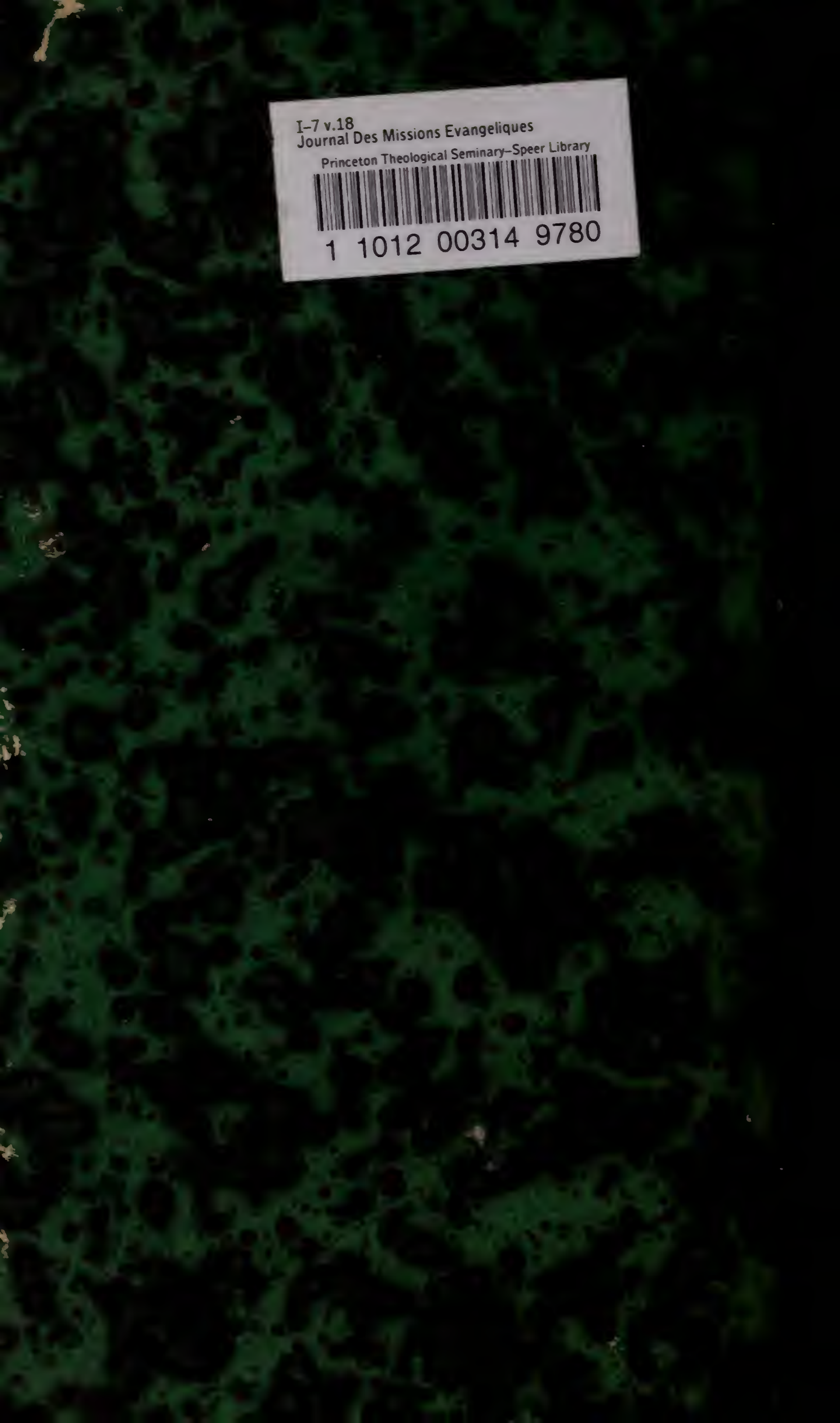
Pages

MISSIONS ÉVANGÉLIQUES.

Pages

VARIÉTÉS.

NOUVELLES RÉCENTES.


I-7 v.18
Journal Des Missions Evangeliques
Princeton Theological Seminary-Speer Library
1 1012 00314 9780